Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4lalecture08pari

47
496 n
I

LA LECTURE

LA
LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
122 — RUE RÉAUMUR — 122
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Sér. 4
t. 8

LA CLAIRIÈRE

Pièce en cinq actes.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre-Antoine le 6 avril 1900.

PERSONNAGES

EUGÈNE ROUFFIEU, ouvrier tailleur.
Le docteur ALLEYRAS . . . . . .
M. ALLEYRAS, son père . . . . . .
COLLONGES, ouvrier ébéniste . . . .
ARISTIDE VERDIER, imprimeur. . .
LE PÈRE NU-TÊTE . . . . . .
BOUGOIN, dit DÉLICAT, cordonnier .
POULOT dit CAPOUL, peintre décorateur . . . . . .
MÉNESSIER, serrurier. . . . . .
BEAU, tisseur . . . . . .
TESTUD, cultivateur . . . . . .
HÉLÈNE SOURICET, institutrice. . .
JEANNE ALLEYRAS. . . . . .
ROSE, vieille domestique. . . . . .
ADÈLE ROUFFIEU. . . . . .
Mme MÉNESSIER . . . . . .
Mme BEAU . . . . . .
Mme TESTUD . . . . . .
UN APPRENTI. . . . . .
LE PETIT ROUFFIEU. . . . . .
LE PETIT TESTUD . . . . . .

Personnages muets, communistes figurant seulement au 4e acte, à la réunion du Conseil de famille, et qui sont deux cultivateurs, un maçon, un charpentier et un bonnetier, avec leurs femmes.

ACTE PREMIER

De nos jours, à Villiers-sur-Eure. Le cabinet de consultation du docteur Jean Alleyras. Mobilier très simple; grande bibliothèque, table-bureau, fauteuil mécanique, porte à gauche par où l'on entre du dehors, porte au fond conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, JEANNE, ROSE (*Au lever du rideau, le docteur Alleyras et Jeanne sont assis et causent*).

LE DOCTEUR (*à Rose qui apporte du café*).

Est-ce qu'il y a déjà du monde pour la consultation ?

ROSE

Non, Monsieur, il n'y a encore personne.

JEANNE (*tendrement*).

Tant mieux, je pourrai rester un peu avec toi ; d'ailleurs, il n'est qu'une heure et demie. Rose, passez moi donc *l'Éclaireur*. (*Rose va prendre un journal sur le bureau.*) C'est bien celui d'aujourd'hui ?

ROSE

Je pense... je n'en sais rien, moi.

JEANNE

Vous n'en savez rien, vous n'en savez rien... Vous n'avez qu'à regarder... Qu'y a-t-il d'écrit ?

ROSE (*tout en apportant le journal*).

Il y a 20 floréal... an... an (*elle épèle*). C... I...

JEANNE

Oui, c'est celui-là, 20 floréal. Rose ne se mettra jamais dans la tête le calendrier républicain... n'est-ce pas, Rose ?

ROSE

Je connais le calendrier des chrétiens et je sais que nous sommes aujourd'hui le 27 juin... ça me suffit.

LE DOCTEUR

Soyez tranquille, ma bonne Rose, le journal du sieur Aristide Verdier n'a de révolutionnaire que la manchette.

ROSE

La manchette !... Ah ! ben, c'est du linge propre !
(*Elle sort, en bougonnant, par la porte de gauche*).

JEANNE (*versant le café*).

En tout cas, il n'est pas nécessaire que le nom de Verdier y soit, dans la manchette, pour qu'on sache que le journal lui appartient.

LE DOCTEUR

Comment ça ?

JEANNE

L'*Éclaireur* nous tient soigneusement au courant de tous les faits et gestes de la famille Verdier.

LE DOCTEUR

Oh ! de tous, c'est peut être beaucoup dire.

JEANNE

Écoute plutôt. (*Elle lit*) : « Nous sommes heureux d'apprendre « que M. Raymond Verdier, le fils du dévoué conseiller municipal « de Villiers sur-Eure, va entreprendre un long voyage à l'étran « ger pour faire une série d'études sur les législations comparées. »

LE DOCTEUR

Eh bien ! mais c'est très intéressant... pour lui... Bon voyage !

JEANNE

Verdier veut donc faire de son fils un jurisconsulte ?

LE DOCTEUR

Pourquoi pas ? Cet ancien ouvrier typographe, fils de ses œuvres, a beaucoup d'ambition pour son héritier. Il l'a mis au lycée avec les enfants des meilleures familles du pays... S'il avait osé, il l'aurait fait élever dans un établissement religieux, parce que c'est plus chic...

JEANNE

Les électeurs se seraient alarmés ; pense donc, le fils d'un conseiller municipal républicain !...

LE DOCTEUR

Radical, socialiste, indépendant.

JEANNE

Car il est tout cela.

LE DOCTEUR

Farouchement.

JEANNE

Cela ne s'accorde pas très bien avec l'ambition qu'il a pour son fils.

LE DOCTEUR

Mais si... Verdier, à la tête aujourd'hui d'une importante imprimerie, est un parvenu d'une espèce particulière, le parvenu intermittent. Quand il s'adresse aux prolétaires, il se souvient de la bassesse de son extraction... et sait l'exploiter. Alors, il ne saurait être parti de trop bas : il se vante... il exagère ; mais il rachète cette tare, aux yeux de la bourgeoisie, par l'éducation qu'il a fait donner à son fils ; il l'a déclassé de la façon la plus flatteuse pour ces gens-là. Il a ainsi un pied dans chaque camp, mais le pied gauche est chaussé du sabot et le pied droit porte bottine ; ajoute

à cela que, grâce à son imprimerie qui lui fournit les moyens de pression décisifs, il a autant d'influence sur la bourgeoisie de Villiers que sur la population ouvrière.

JEANNE

Alors, c'est un personnage considérable !

LE DOCTEUR

Verdier ? Mais grâce à son journal *l'Éclaireur*, c'est un petit Cromwell d'arrondissement : il fait les députés, il les défait, il les refait même. Ah ! je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'une urne !

JEANNE

Dans quels termes es-tu avec lui ?

LE DOCTEUR

Nous avons été brouillés un moment, après les dernières élections municipales. Il ne me pardonnait pas d'avoir empêché de sortir, pour aller voter, deux ouvriers de fabrique atteints de broncho-pneumonie... Comme c'étaient deux de ses partisans, il donnait un autre nom à leur maladie.

JEANNE

Ah ! Et comment l'appelait-il ?

LE DOCTEUR

Une extinction de voix. Depuis, nous nous sommes raccommodés, et l'on m'en a même félicité, car le gaillard passe pour traiter sans ménagements les imprudents qui dérangent ses calculs.

JEANNE (*à Rose, qui entre*).

Qu'y a-t-il, Rose ?

ROSE (*remettant une carte au docteur*).

C'est un monsieur qui m'a dit de remettre cette carte à Monsieur.

LE DOCTEUR *prend la carte, la regarde et un peu gêné dit à mi-voix :*

C'est mon père.

JEANNE (*se levant*).

Ton père ! Ah ! Je vais vous laisser seuls.

LE DOCTEUR (*sans conviction*).

Mais non, reste.

JEANNE

Oh ! non, j'aime mieux vous laisser... j'aime mieux.

LE DOCTEUR

Comme tu voudras ; mais tu peux rester, ça ne me gène pas du tout, au contraire.

JEANNE

Mais lui, ça le gènerait peut être... allons, à tout à l'heure ! (*Elle sort par la porte du fond*).

LE DOCTEUR (*à Rose*).

Faites entrer, Rose.

SCÈNE II

M. ALLEYRAS, LE DOCTEUR

M. ALLEYRAS

Bonjour, Jean.

LE DOCTEUR

Bonjour, père. (*Ils s'embrassent.*) Quelle bonne surprise ! Comment se fait-il... ?

M. ALLEYRAS (*un peu embarrassé*).

Oui, j'allais au Havre... j'allais au Havre pour une affaire... alors j'ai fait un crochet pour venir te voir.

LE DOCTEUR

Tu ne pouvais pas faire un plus tendre crochet et qui me soit plus agréable.

M. ALLEYRAS (*toujours embarrassé*).

Il y a si longtemps que je ne t'avais vu... Alors, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR

Oui... près d'un an... Ma mère va bien ?

M. ALLEYRAS

Ta mère va bien, je te remercie, quoiqu'elle ait eu, ces temps-ci, des oppressions, des espèces d'étouffements.

LE DOCTEUR

Tiens ! tiens !

M. Alleyras

Elle s'était même imaginé qu'elle avait une maladie de cœur; alors, je l'ai menée chez un spécialiste qui a un diagnostic très sûr et qui l'a examinée, auscultée avec beaucoup de soin... Bref, il a conclu que ce n'était pas du tout le cœur qui l'étouffait et qu'il fallait attribuer ces oppressions à l'âge. Ta mère a cinquante deux ans : elle traverse une période dangereuse pour les femmes.

Le docteur

Oui... Et toi, tu te portes toujours bien?

M. Alleyras

Toujours, comme tu vois. Je vais, je viens, je marche; j'ai un appétit de jeune homme, un sommeil d'enfant.

Le docteur

C'est merveilleux! Le fait est que tu as une mine superbe.

M. Alleyras

C'est aussi la joie de te voir. Ah! Jean, je suis si content!

Le docteur *(un peu triste).*

Moi aussi, père, moi aussi.
(Un assez long silence.)

M. Alleyras *(s'asseyant).*

J'avais pourtant un tas de choses à te dire... et je ne te dis rien.

Le docteur *(souriant).*

Oui, oui, je connais ça : mais ne te tourmente pas, ça va venir; on commence toujours par ne rien dire, ou bien des choses insignifiantes... Il semble qu'on ait besoin de se reconnaître.

M. Alleyras *(appuyant).*

Oui, de *se reconnaître.*

Le docteur

Qu'y a-t-il de neuf, chez nous, à la maison?

M. Alleyras

Oh! de grands changements. Ta mère a renvoyé le valet de chambre et la cuisinière... eh bien! ça en a fait des histoires!

Le docteur

Vraiment? Je croyais qu'elle en était si contente?

M. Alleyras *(confidentiellement).*

Oui, mais elle a découvert qu'ils avaient des relations ensemble.

Le docteur *(récitant une formule).*

On a bien du mal avec les domestiques.

M. Alleyras

Imagine-toi que ça durait depuis sept ans !

Le docteur *(légèrement).*

On frémit rien que d'y penser. Mais qu'est-ce que ça pouvait faire à ma mère, puisqu'ils faisaient bien leur ouvrage? Voyons, ça te gênait, toi?

M. Alleyras

Oh! moi, pas du tout. Mais ta mère n'admet pas que des choses pareilles se passent chez elle, sous son toit. Elle a ses idées.

Le docteur

Et quoi de nouveau, encore?

M. Alleyras

Tu sais que ton cousin Gueldron est marié?

Le docteur

Le beau Théodore? Ah! qui a-t-il épousé?

M. Alleyras

Il a épousé une demoiselle Mitène.

Le docteur

Je ne connais pas.

M. Alleyras

Mais si, tu sais bien, Mitène, le grand marchand de lampes de l'avenue de l'Opéra...

Le docteur

Elle est jolie?

M. Alleyras

Elle est horrible, noire, sèche, elle a de vilaines dents et elle doit sentir la fourmi. C'est égal, il faut un sacré courage!

Le docteur

Elle avait une grosse dot, sans doute.

M. Alleyras

On dit le demi-million...

LE DOCTEUR

Tout s'éclaire!

M. ALLEYRAS

Et des espérances.

LE DOCTEUR

Espérons!

M. ALLEYRAS

D'ailleurs, on trouve généralement que c'est scandaleux.

LE DOCTEUR

Tu m'étonnes... Vous étiez au mariage?

M. ALLEYRAS

Naturellement, puisque j'étais témoin. *(Le docteur sourit.)* Mais ça ne t'intéresse guère tout ce que je te raconte là.

LE DOCTEUR

Ça m'intéresse beaucoup, au contraire. Tu ne peux même pas t'imaginer à quel point ça m'intéresse. Ah! le beau Théodore est marié. Je n'en savais rien.

M. ALLEYRAS

Je croyais qu'il t'avait envoyé une lettre de faire part.

LE DOCTEUR

Je n'ai absolument rien reçu. Ma manière de vivre me met en dehors de la famille et même en marge de la société; c'est ce qui l'a empêché, sans doute, de me faire part de l'infamie qu'il allait commettre... C'est autant de gagné.

(Un silence.)

M. ALLEYRAS *(se lève).*

Et toi, voyons, tu es toujours heureux?

LE DOCTEUR

Très heureux, père.

M. ALLEYRAS

Ta clientèle?

LE DOCTEUR

Suffisante.

M. ALLEYRAS *(cherchant comment désigner convenablement la maîtresse de son fils).*

Et ma... et ta...

LE DOCTEUR

Ma femme, père, tu peux dire ma femme.

M. ALLEYRAS

Ah! Tu la fais passer ici pour ta femme?

LE DOCTEUR

Non, je ne la fais pas passer... je n'éprouve pas le besoin de bluffer les gens, en déclarant que nous sommes mariés, pas plus que je n'éprouve le besoin de les défier, en proclamant que nous ne le sommes pas. Pour tout le monde ici, Jeanne est madame Alleyras, et ça suffit.

M. ALLEYRAS

Mais si la vérité se découvre?

LE DOCTEUR

Elle se découvrira, voilà tout.

M. ALLEYRAS

Ne crains-tu pas que cela nuise à ta situation, à ton avenir? La méchanceté et l'hypocrisie sont partout les mêmes, et pires en province qu'à Paris. Et si l'on découvre que vous n'êtes pas mariés, toutes les portes se refermeront devant toi avec hostilité.

LE DOCTEUR

C'est possible!... Que veux-tu? Alors je verrai ce que j'ai à faire. D'ailleurs, pourquoi me répètes-tu tout ça? Tu sais bien qu'il n'y a pas de remède à cette situation, puisque je suis déjà marié d'un côté, que j'ai quitté ma femme légitime et qu'elle ne veut pas entendre parler de divorce.

M. ALLEYRAS

Ses principes religieux s'y opposent, et, pour divorcer, il faut être deux.

LE DOCTEUR

Ou trois.

M. ALLEYRAS

Ce n'est pas le cas; elle n'avait aucun tort envers toi.

LE DOCTEUR

Je le regrette.

M. ALLEYRAS

En refusant de divorcer, elle reste dans son droit.

LE DOCTEUR (*s'échauffant peu à peu*).

Comme elle est restée dans ses devoirs. Evidemment, elle n'a pas eu de torts envers moi, du moins ceux prévus par la loi. Je

reconnais qu'elle n'avait pas d'infirmité cachée, qu'elle ne m'a pas trompé, ni frappé devant témoins... elle n'a pas non plus déserté le foyer conjugal... non, elle n'a pas eu ces torts-là, mais elle a eu tous les autres, comprends tu, tous les autres. Nous n'avions les mêmes idées sur rien.

M. Alleyras

Il n'y avait entre vous que des incompatibilités.

Le docteur

C'est bientôt dit; mais, à un certain degré, des incompatibilités peuvent devenir tragiques et empoisonner toute une existence. Je m'en suis bien aperçu : je me sentais devenir fou... fou! c'est bien simple... Alors je suis parti... j'ai fui cette femme avare, sèche, vaniteuse et dévote...

M. Alleyras

Non, mais comme dit ta mère, économe, honnête, fière et pieuse.

Le docteur

Admettons qu'elle avait toutes les qualités que je n'aime pas et aucun des défauts que j'aime. Eh bien! ça suffit... pour moi, du moins, et il me semble que j'ai voix au chapitre .. Si c'était à refaire, je le referais. D'ailleurs, ce refus entêté de me rendre ma liberté, même après l'éclat de mon départ, prouve bien la rancune, la mesquinerie et l'esprit taquin de cette compagne d'élite...

M. Alleyras

Ou sa religion.

Le docteur

Qui conseille d'un autre côté le pardon des offenses.

M. Alleyras

C'est un autre point de vue.

Le docteur

Et puis, pourquoi la défends-tu? Si je te poussais un peu, tu confesserais que toi-même, avec ton caractère pourtant si conciliant, tu n'aurais pas pu vivre avec elle. Voyons, sois sincère.

M. Alleyras (*ébranlé*).

Il est certain que...

Le docteur

Alors, tu dois me comprendre... m'excuser.

M. ALLEYRAS (*ne défendant plus sa belle fille*).

Parbleu ! Si tu ne pouvais plus vivre avec elle... tu as bien fait de la quitter, ça ne fait pas de doute. Aussi, là n'est pas la question : je parle de ta liaison avec...

LE DOCTEUR

Je ne pouvais pourtant pas me condamner à vivre seul, en attendant qu'on vînt à bout par la persuasion ou par de longs moyens juridiques de la résistance de ma femme. J'ai rencontré depuis une autre femme que j'aime ; nous vivons ensemble, ça me paraît tout simple, d'autant plus simple qu'il m'est impossible de faire autrement puisque je ne pourrais pas l'épouser, en supposant qu'un premier mariage ne m'ait pas à jamais dégoûté de cette formalité. Il y a bien une loi qui institue le divorce, mais il se trouve que le bénéfice m'en est refusé. Il faut être logique de ne pas me reprocher une situation que la loi favorise.

M. ALLEYRAS

Note bien que moi, ça m'est égal. Encore une fois, je t'en parle surtout au point de vue de ta profession, de ton avenir ; ça peut te jouer un mauvais tour : le monde n'admet pas l'union libre... pas encore, du moins.

LE DOCTEUR

Le monde n'admet rien de ce qui est libre. Et pourtant un homme et une femme se choisissent, leurs regards s'échangent, leurs cœurs battent l'un vers l'autre, leurs mains se joignent, leurs lèvres s'unissent ; dans tout cela, je ne vois rien d'immoral, au contraire ! J'étais malheureux dans le mariage, je suis heureux dans l'union libre, mon choix est fait.

M. ALLEYRAS

Ta mère ne le comprendra jamais. Sur ce chapitre-là, elle est irréductible.

LE DOCTEUR

Je n'ai pas l'espoir de la réduire ; c'est pourquoi j'ai quitté Paris, afin de lui épargner, ainsi qu'à ses relations choisies, le spectacle odieux du bonheur de son fils.

M. ALLEYRAS

Tu exagères.

LE DOCTEUR

Mais non...

M. Alleyras

Que veux-tu ? Ta mère est à cheval sur les principes.

Le docteur

J'admets tous les principes, aussi surannés qu'ils puissent être; mais je demande à ceux qui les étalent une sévère logique. Or, ma mère qui ne veut pas entendre parler de mon union avec Jeanne, assiste à la bénédiction du triste mariage de mon cousin Théodore et, par sa présence, l'approuve, le sanctionne.

M. Alleyras

Mais Théodore n'est pas son fils !

Le docteur

Raison de plus; quant à son fils et à la femme qu'il a librement et proprement choisie, en dehors de toute question d'intérêt, elle les chasse de sa présence, comme son domestique et sa cuisinière.

M. Alleyras

Réfléchis : il était bien difficile à ta mère de prendre parti contre une femme à qui tu n'avais rien à reprocher, tu en conviens toi-même.

Le docteur

Oui, ma mère a mieux aimé prendre parti contre moi qui suis également sans reproches... c'est toi-même qui en convenais tout à l'heure.

M. Alleyras

Enfin, cette discussion, nous l'avons déjà eue vingt fois, sans nous convaincre ni l'un ni l'autre et nous avons toujours fini par coucher sur nos positions.

Le docteur

C'est encore là qu'on est le mieux couché.

M. Alleyras

Tu plaisantes...

Le docteur

Je n'en ai pourtant pas envie.

M. Alleyras

En attendant, quelle situation ça crée t-il entre nous ? On est obligé de ne pas se voir, on vit à cent lieues les uns des autres, comme des étrangers, et moi, j'en souffre beaucoup, parce que j'ai une grande affection pour toi, tu n'en doutes pas...

LE DOCTEUR

Mais non, père, je n'en doute pas... c'est pourquoi je suis heureux de te voir.

M. ALLEYRAS

Voilà bientôt un an que je ne t'ai pas embrassé. Ah! vois-tu, mon petit Jean, c'est bien malheureux d'être séparé de son enfant. Nous étions si bons amis.

LE DOCTEUR

Oh! Nous le sommes encore, père, je te le jure. (*Etreinte, petit moment d'émotion.*) Mais, puisque tu n'approuves pas les idées de ma mère, car je te connais, tu ne les approuves pas, quand tu as envie de me voir, qui t'empêche de venir t'installer ici une semaine, un mois, deux mois, tant que tu voudras? Je suis ton fils, que diable! Et tu n'aurais qu'à dire à ta femme : j'ai envie d'embrasser Jean, j'y vais.

M. ALLEYRAS (*dans un élan*).

C'est ce que j'ai fait : je suis venu. (*Revenant à la réalité.*) Seulement, je ne l'ai pas dit à Mathilde, parce que ça aurait fait un tas d'histoires...

LE DOCTEUR (*souriant*).

Et que tu veux avoir la paix... Et puis, tu n'oses pas...

M. ALLEYRAS (*blessé*).

Je n'ose pas... je n'ose pas... certainement, je n'ose pas. Ah! on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est, toi, que d'être d'un avis contraire à celui de sa femme!

LE DOCTEUR

Ah! si.

M. ALLEYRAS

Oui, mais toi ça n'a pas duré longtemps. Combien? Deux ans?

LE DOCTEUR

Oui, deux ans.

M. ALLEYRAS

Tu t'es évadé du mariage, tu as sauté le mur, tandis que moi, voilà trente ans que je supporte le caractère difficile de Mme Alleyras. Enfin, aujourd'hui, j'ai prétexté un voyage au Havre pour venir te voir... J'avais envie d'embrasser mes enfants.

LE DOCTEUR.

Tes enfants?

M. ALLEYRAS

Mais certainement, oui, mes enfants... elle aussi, ta femme, ma fille... Est-ce que je pourrai la voir?...

LE DOCTEUR

Je vais l'appeler.

M. ALLEYRAS

Oui... appelle-la...

(*Jean sort par la porte du fond et va chercher Jeanne; pendant ce temps-là, M. Alleyras se mouche et s'essuie les yeux. Quelques secondes et Jean revient avec Jeanne.*)

SCÈNE III

LE DOCTEUR, JEANNE, ALLEYRAS

M. ALLEYRAS

Bonjour, ma fille... Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

JEANNE

Oh! père, de tout mon cœur. Quelle bonne surprise vous nous faites à Jean... et à moi.

M. ALLEYRAS

Et à vous, c'est bien vrai? Pourtant, vous ne me connaissez pas.

JEANNE

Je vous connais très bien, mieux que vous ne pensez, peut-être. Nous parlons si souvent de vous avec Jean.

M. ALLEYRAS

Vous deviez me détester.

JEANNE

Non, puisque vous aimez Jean.

M. ALLEYRAS

Mais moi, je ne vous connais pas... laissez-moi vous regarder. (*Il lui prend les deux mains et la regarde dans les yeux.*)

JEANNE

Regardez.

M. ALLEYRAS

Oh! vous m'avez dit ça comme une femme qui sait très bien qu'elle est jolie.

JEANNE (*mollement.*)

Ah ! pas du tout, pas du tout.

M. ALLEYRAS

N'est-ce pas, Jean, qu'elle est jolie ?

LE DOCTEUR

Ce n'est pas moi qui dirai le contraire; mais c'est surtout l'idéale compagne, celle dans laquelle on trouve une camarade, une amie, une sœur, et toujours une femme.

JEANNE

Attends au moins que je sois partie. Quelle contenance veux-tu que j'aie ?

M. ALLEYRAS (*un peu attendri*).

Ah ! mes chers enfants, je suis bien heureux !

JEANNE

Vous dînez avec nous ?

M. ALLEYRAS

Non.

JEANNE

Comment, non ?

M. ALLEYRAS

C'est qu'il faut que je sois au Havre avant ce soir. Mathilde m'avait bien recommandé de lui envoyer une dépêche.

JEANNE

Envoyez-la d'ici.

M. ALLEYRAS

C'est que ça ne serait pas la même chose.

JEANNE (*qui comprend*).

Ah ! oui !

M. ALLEYRAS (*interrogeant son fils*)

Comment expliquer ? Hein ? qu'en penses-tu ?

LE DOCTEUR

Fais ce que tu voudras, seulement tu ne seras pas resté longtemps.

M. ALLEYRAS

Eh! bien, je dine avec vous! tant pis... j'aurai une scène... d'ailleurs, je peux dire que... Ah! non, ça n'irait pas.

JEANNE

D'ici-là, nous trouverons bien quelque chose.

M. ALLEYRAS

Parbleu! et puis... si nous ne trouvons rien, je dirai la vérité, voilà tout.

LE DOCTEUR

C'est encore la meilleure blague. (*A ce moment Rose entre.*)

SCÈNE IV

JEANNE, LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS, ROSE

LE DOCTEUR

Qu'y a-t-il?

ROSE

C'est M. Verdier qui voudrait parler à Monsieur.

M. ALLEYRAS

Je vais te laisser.

LE DOCTEUR

Non, non, reste, au contraire... je ne suis pas fâché que tu voies Aristide Verdier, imprimeur et conseiller municipal de Villiers-sur-Eure. (*A Rose.*) Faites-le entrer.

JEANNE

Et moi, je me sauve. Je ne tiens pas à rencontrer ce gros homme... Excusez-moi, père... je vais veiller à ce que vous fassiez un bon dîner... il ne faut pas que vous regrettiez d'être resté avec nous.

(*Elle sort par la porte du fond, dans le même instant que Verdier entre par la porte de gauche.*)

SCÈNE V

LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS, VERDIER

VERDIER (*sonore et familier*).

Bonjour, mon cher docteur.

LE DOCTEUR

Bonjour, monsieur Verdier. (*Il présente.*) Monsieur Verdier, mon père.

VERDIER (*tendant la main à M. Alleyras*).

Enchanté, monsieur, de vous rencontrer ici. (*Au docteur.*) Mme Alleyras est en bonne santé ?

LE DOCTEUR

Mais oui, je vous remercie.

VERDIER (*il s'assied*).

Je ne veux pas abuser de vos instants, mon cher docteur. D'abord, je ne viens pas pour une consultation personnelle... je ne suis pas malade, je n'en ai pas l'air, hein ?

(*Il rit bruyamment, à cause qu'il est tout luisant d'une grosse santé.*)

LE DOCTEUR

En effet.

VERDIER

Et je ne viens pas davantage pour vous tâter le pouls au point de vue électoral.

LE DOCTEUR

Le fait est que je ne vois pas trop, à cet égard, quels soins je pourrais donner.

VERDIER

Hé ! hé !... On ne sait pas. Il ne manque pas de médecins à la Chambre, soit dit sans jeux de mots.

(*Il rit encore, seul.*)

LE DOCTEUR

C'est vrai. Mais, depuis que le corps social a appelé les médecins en consultation, il ne m'apparaît pas qu'il se porte mieux, au contraire !

VERDIER

Vous calomniez vos confrères... et vous-même.

LE DOCTEUR

Moi?

VERDIER

Parfaitement. Je suis sûr que vous feriez un excellent législateur. Et si Loiselet, le député sortant dont nous appuierons la candidature aux prochaines élections, ne s'était pas représenté, notre comité vous aurait certainement proposé sa succession.

LE DOCTEUR

Allons donc ! Je n'ai rien fait pour la mériter.

VERDIER (*rond, bruyant*).

Rien fait? Laissez-moi vous dire, mon cher docteur, que vous êtes trop modeste. Vous auriez pour vous les usines et la campagne, les ouvriers et les paysans, ce qui représente une majorité de...

LE DOCTEUR

Ne comptez pas.

VERDIER

Si, si... Une majorité de 2000 voix... au bas mot.

LE DOCTEUR

Au bas mot, c'est ça.

VERDIER

Enfin, vous êtes très populaire dans le pays.

LE DOCTEUR

Oh!

VERDIER

Très populaire, je le répète. Votre dévouement pour les pauvres, vos soins gratuits à ceux qui n'ont pas le moyen de vous rétribuer, tout ça est d'un bon, d'un véritable serviteur de la Démocratie.

LE DOCTEUR

Mettons d'un bon serviteur de ceux qui souffrent... après tout, c'est peut-être la même chose.

VERDIER

La même chose, vous dites bien, et c'est pour ça que vous me voyez si ardent à préparer notre campagne.

LE DOCTEUR

Nos campagnes.

VERDIER (*riant.*)

Si vous voulez. J'espère bien en tout cas que vous marcherez avec nous.

LE DOCTEUR

Oh! excusez-moi, monsieur Verdier, mais je ne m'occupe nullement de politique. Que tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin me soit indifférent, ce n'est pas assez dire; les démarches auprès des électeurs, la tutelle des comités, les réunions publiques, les manœuvres de la première et de la dernière heure, toute cette cuisine électorale qui empoisonne les villes et les campagnes, au Nord et au Midi, au beurre et à l'huile, me cause une insurmontable répugnance.

VERDIER

Ce n'est pas une raison.

LE DOCTEUR

Et puis, si mes clients sont satisfaits de moi, pourquoi m'enverraient-ils ailleurs?

VERDIER

Soit. Nous nous consolerons de ne pas vous avoir pour allié, en pensant que nous ne vous avons pas pour adversaire, et en comptant, faute de mieux, sur votre neutralité... bienveillante. Aussi bien, encore une fois, ma visite a-t-elle un tout autre objet. C'est de l'institutrice de notre école communale, Mlle Souricet, que je venais vous parler.

LE DOCTEUR

Ah!

VERDIER

Vous la connaissez peut-être?

LE DOCTEUR

Moi? Pas du tout.

VERDIER

Vous savez combien les intérêts de mes concitoyens me préoccupent. Rien de ce qui les touche ne m'est étranger. Je n'admets pas, quand ils sont dans l'embarras, qu'ils s'adressent à d'autres que moi. Je préviens leurs désirs, je tiens compte de leur modestie,

de leur timidité, de leur ignorance... Bref, je fais un peu ce que vous appelez en médecine de la... de la... aidez-moi donc.

LE DOCTEUR

Prophylaxie.

VERDIER (*avec orgueil*).

C'est ça, c'est le mot que dit mon fils. Eh! bien, j'ai remarqué que Mlle Souricet était très fatiguée en ce moment, oui... elle a l'air de quelqu'un qui couve une grave maladie.

LE DOCTEUR

Vraiment?

VERDIER

Oui... enfin elle aurait besoin de repos; mais c'est une fille très discrète, très courageuse, elle ne veut pas s'en aller avant les vacances. Alors, il faudra lui faire une douce violence, la contraindre presque à prendre un congé pour aller se rétablir chez elle, dans sa famille. Si, pour obtenir ce congé, un certificat de médecin était nécessaire, vous le lui délivreriez volontiers.

LE DOCTEUR

Mais certainement, qu'elle vienne me trouver.

VERDIER

C'est ça... ou bien je passerai plutôt vous prendre un de ces matins. Nous irons la voir ensemble.

LE DOCTEUR

Comme vous voudrez, je suis à votre disposition.

VERDIER

Alors, il ne me reste plus qu'à vous dire au revoir, mon cher docteur... n'oubliez pas de présenter mes respects à madame.

LE DOCTEUR

Je n'y manquerai pas.

VERDIER (*à Alleyras*).

Au revoir, monsieur.

M. ALLEYRAS

Au revoir, monsieur, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance. (*Poignées de mains. Verdier sort.*)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS

LE DOCTEUR

Eh! bien, qu'en dis-tu?

M. ALLEYRAS

Il est commun... ça, c'est incontestable; mais il a l'air d'un assez brave homme.

LE DOCTEUR

Oui, on s'y trompe, parce qu'il est gros; mais il y a de la mauvaise bonhomie comme il y a de la mauvaise graisse.

M. ALLEYRAS

Ne crois-tu pas qu'il avait jeté son dévolu sur toi, comme sur un agent électoral à utiliser?

LE DOCTEUR

C'est possible; la chose certaine, c'est que sa visite n'est pas désintéressée.

(*Rose entre par la porte de gauche.*)

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

DE PARIS A TÉHÉRAN [1]

(Suite)

13 *septembre.* — Sa Majesté désire arriver de bonne heure dans ses États, aussi sommes nous en voiture à 5 heures du matin. Il nous en coûte peu d'être debout si tôt, car il y a belle heure que les moustiques nous ont éveillés, et nous n'avons pas attendu le jour pour sortir des moustiquaires dont, grâce à une sage prévoyance, sont munies nos couchettes.

Donc, nous nous mettons en route à 5 heures, en traversant l'Arpa Tchaï, rivière représentée aujourd'hui par trois à quatre petits ruisseaux, à leur aise au milieu d'un large lit qui nous dit assez qu'elle ne doit pas être toujours aussi facile à passer. Il fait à peine jour, pour nous, que déjà le soleil fait reluire derrière nous la calotte de neige de l'Ararat. Jusqu'à Naktchevân, même plaine productive, livrée à la même culture du cotonnier et du ricin, du riz et autres céréales dont la récolte est faite.

Naktchevân a été une ville importante : les ruines répandues sur les terres d'alentour prouvent qu'elle a été plus étendue et plus peuplée qu'à présent. Les plus remarquables témoins du passé sont : une belle porte ogivale, flanquée de minarets décapités, par laquelle on accède à une tour octogonale assez bien conservée, dont les faces sont couvertes de briques émaillées ; et une grande mosquée tout à fait en ruines, n'offrant plus qu'un dôme éventré.

L'Ararat a disparu. De nouveau la plaine devient aride. Nous pénétrons dans une gorge où les roches présentent un singulier aspect. En se délitant, elles ont glissé le long des pentes en coulées multicolores et étalent toute la gamme des jaunes, des rouges, des verts et des violets. Nous laissons sur notre gauche la vieille ville de Djoulfa, au pied d'un monticule bizarre, dont la moitié

(1) Voir *La Lecture*, page 578.

inférieure est entourée, comme d'un manchon, par la terre tombée de la moitié supérieure, totalement dénudée.

Enfin, à 1 heure, nous entrons dans la cour de la douane russe, sur les bâtiments de laquelle flottent les drapeaux russe et persan. Des tapis sont étalés à terre jusqu'au bac, lui aussi pavoisé, qui doit nous transporter de la rive russe à la rive persane de l'Araxe. Nous disons adieu à nos compagnons de voyage russes, en les remerciant vivement de nous avoir fait parcourir, vite et sans encombre, un si long chemin de la frontière autrichienne à la frontière persane de l'immense Russie. Nous nous séparons d'eux, traversons l'Araxe, et, à 1 heures 30 minutes, nous foulons le sol de l'Irân.

II

EN PERSE. — L'AZERBAIDJAN. — L'IRAKADJEMI

Le canon tonne. Cent coups de canon annoncent la rentrée du souverain dans ses États.

Un magnifique cheval, richement harnaché, attend son maitre, non sans impatience, sur la rive droite de l'Araxe. Le serviteur qui le tient, enlevant un superbe tapis de Recht, aux vives couleurs, jeté de l'encolure à la croupe pour garantir de la poussière, découvre une selle et ses fontes toutes brillantes d'or. Les brides, le poitrail et la croupière sont également garnis de plaques d'or.

Sa Majesté monte à cheval et passe en revue les troupes, en ligne du débarcadère à sa tente. J'ai déjà vu de pareilles troupes en Turquie, habillées d'uniformes allant à peu près et rarement de la première fraicheur, alignées à la six-quatre deux et d'un grand laisser-aller sous les armes.

Le valiahd ou héritier du trône, Mouzaffer ed Din, actuellement gouverneur de l'Azerbaïdjân, est à la tête de ces troupes. Il est venu recevoir son père aux confins de la province qu'il gouverne, et lui rendre les honneurs qui lui sont dus.

En aval de la douane persane de Djoulfa, au bord de l'Araxe, s'étend au loin un camp de plus de mille tentes. C'est le camp de S. M. le chah in chah, vraie ville mobile d'environ 10.000 habitants, qui, pour se déplacer, possède presque autant de chevaux, mulets et chameaux. La tente du roi se distingue par sa couleur

rouge, la couleur du pouvoir, par ses dimensions et par une espèce de muraille, composée de hauts rectangles de toile reliés entre eux, qui l'entoure à distance et l'isole. Sur chacune de ces toiles rectangulaires rouges, des bandes d'étoffe blanche dessinent un portail et un pot de fleurs à son centre. Les autres tentes, blanches et de toutes dimensions, sont dressées sans ordre, au gré de chacun, à travers la plaine, au milieu des bruyères qui la couvrent. Je remarque seulement que la tente du premier ministre, Emin es Sultan, est la plus près de celle du chah, qu'elle est la seconde en importance, mais de toile blanche. Les tentes du prince héritier forment un groupe à part, sans être très éloignées. Il en est de même des grandes écuries, qui sont à quelque distance, chacun n'ayant guère à sa portée que sa propre monture et les chevaux de ses principaux serviteurs.

Conduit à la tente qui a été dressée pour moi, je suis agréablement surpris d'y trouver mes bagages que, depuis Paris, je n'ai eu en ma possession qu'un instant à Tiflis. Elle est carrée et assez grande ; blanche extérieurement, elle est doublée à l'intérieur d'une fraîche cotonnade sur laquelle sont imprimées quantité de petites fleurs de toutes couleurs ; un feutre épais et doux aux pieds cache le sol. Les meubles ne l'encombrent pas : un petit lit de sangle et... et c'est tout ! Mais n'ai-je pas une table en ma caisse à selle et de solides sièges en mes deux cantines, qui ont déjà plus d'une fois rempli cet office en Algérie, en Tunisie et en Herzégovine, pendant la guerre turco-monténégrine.

Tandis que j'admire mon intérieur de nomade et que j'assigne à chaque objet son emploi, un Persan d'une trentaine d'années, proprement vêtu et coiffé d'un kolah en fin astrakhan, vient m'offrir ses services. Il m'est recommandé par mon compagnon de voyage. Bonnes références et bonne mine me le font accepter. Il se nomme Akber.

Le jour n'a pas encore complètement disparu, que j'entends le bruit de fusées qui éclatent au-dessus du camp, prélude d'un feu d'artifice. Chacun sort de sa tente, grande est bientôt l'animation, à laquelle malheureusement succède vite le plus grand désordre. Des chevaux, effrayés par ces bruits insolites, ont tiré sur leurs piquets, les ont arrachés et parcourent le camp aux allures les plus désordonnées, renversant les tentes et ne s'arrêtant qu'enchevêtrés dans les cordes qui les tendent. Le feu d'artifice terminé, le calme se rétablit peu à peu ; mais plus d'une fois, dans la nuit, je

suis réveillé par quelque palefrenier à la recherche de ses chevaux.

14 *septembre*. — Il m'a été donné, pour transporter mes bagages, quatre chameaux, sous la conduite d'un petit homme robuste, coiffé d'une calotte de feutre grisâtre en demi-bombe, vêtu d'une longue houppelande à larges manches à peu près de même couleur, mais qui, comme la calotte, a dû être blanche, houppelande fendue sur les côtés jusqu'à mi-pan et serrée à la taille par une bande de laine foncée; puis d'un pantalon, qui fut bleu, d'une remarquable ampleur, lui donnant l'aspect d'une jupe. Sa chaussures est un simple morceau de peau fixé par des lanières.

Quant à moi, je voyagerai en voiture ou à cheval, selon l'état de la route, et je vivrai avec le ministre de la Presse, premier interprète du chah, Etemad es Saltaneh, à qui Sa Majesté, dans sa sollicitude, m'a entièrement confié.

Dès 5 heures du matin, mon chamelier arrive avec ses quatre chameaux. En un clin d'œil ma tente est enlevée par deux ferachs (1) du chah, désignés à cet effet, et tout mon campement est chargé avec l'aide d'Akber et du chamelier.

Un énorme scorpion avait élu domicile entre mes deux cantines placées l'une sur l'autre. La campagne d'Herzégovine m'a habitué à la vue de cet animal; mais il y a de plus ici des tarentules géantes, dont la morsure n'est pas moins dangereuse que la piqûre du scorpion. On m'en fait voir une qui a été tuée près d'une tente voisine; elle mesure de 5 à 6 centimètres. Les tarentules du plateau de Cetinje, que le colonel Kaulbars savait si bien extraire de leur trou, à l'aide d'une boulette de cire au bout d'un fil, n'étaient que de vulgaires araignées comparées à celle-ci.

Tente, caisses, malles et cantines sont fixées sur les bâts par de longues et solides cordes en poil de chèvre, les chameaux sont attachés entre eux par une chaîne flottante qui va d'un bât à l'autre, et, chamelier en tête tenant la longe du premier chameau, mon train se met en marche. Cette opération se répétera de même à chaque départ.

Nous, nous partons à 9 heures. Sa Majesté est dans un coupé attelé de quatre chevaux vigoureux, qui ont la tête surmontée d'un haut plumet rouge et la queue également teinte en rouge. A côté de chaque cheval et aux portières du coupé, se tiennent six grands

1. Les terachs sont chargés particulièrement du service des tentes, tout en étant des domestiques à tout faire

gaillards armés d'un long bâton et des plus singulièrement coiffés : ce sont les coureurs du roi (*chater*). Ils portent une tunique de drap vert à passepoils blancs, serrée à la taille par une ceinture de cuir à boucle et coulants d'argent, ont une culotte foncée et des bas blancs. Mais rien de plus bizarre que leur coiffure! grand bonnet de police sur le fond noir duquel se détachent crûment des galons et des broderies en fil d'argent, comme découpés à l'emporte-pièce, et que surmonte un échafaudage de pompons blancs, rouges et verts.

Plusieurs personnages sont aussi en voiture, mais le plus grand nombre est à cheval. La troupe marche avec le campement, bien en avant; il ne reste avec nous que les gardes à cheval (*kèchik*), faciles à reconnaitre à leurs brandebourgs blancs, aux plaques d'argent qui brillent sur leur baudrier comme sur le harnachement de leurs chevaux, enfin à leur bâton à pomme d'argent.

Entre 11 heures et midi, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à l'extrémité d'un petit plateau sur lequel le brûlant soleil de l'été n'a pas laissé ombre de végétation, pas plus que sur les montagnes nues et couleur ocre qui l'encadrent.

Nous nous approchons d'une sorte de hutte, à gauche de notre route, et nous sommes heureux de trouver dans son voisinage une source de belle eau fraiche. Les glèbes sur lesquelles nous marchons nous apprennent que la terre a été cultivée, ce dont nous ne nous serions pas doutés, en voyant partout sable et cailloux : L'œil ne découvre aucune autre habitation. Celle-ci est ronde et ressemble assez à un four ; elle n'a pour toute ouverture qu'une porte basse en ogive, que rien n'a jamais dû fermer, heureusement pour ses habitants; ses murs sont faits de moellons et de terre; sa voûte demi-sphérique est formée d'une seule croûte de glaise cuite sur place par le soleil ; elle n'a guère plus de deux mètres en tous sens. Nos domestiques font sortir de cette niche trois êtres humains : un hercule en haillons ; une femme dont la tête et le torse sont à peu près cachés sous une toile à matelas en loques, à carreaux bleus et blancs; un enfant presque nu. Après un nettoyage aussi complet que possible du sol et des murs intérieurs — car tous les habitants n'ont pas dû sortir avec ces trois êtres — un feutre est étalé à terre et le déjeuner nous est servi... à la persane.

Riz à l'eau ou riz au gras, riz blanc ou riz au safran, en un mot pilau à toutes les sauces; mouton et poulet en ragoût; tranches de mouton en brochette, sur laquelle une tranche de maigre alterne

avec une tranche de gras prise à la large queue des moutons; poulet à la broche, parfois bourré de grains de grenade ou, à défaut, de grains de verjus; aubergines cuites et concombres crus au sel; fruits de saison, surtout melons variés et pastèques; pain sans levain (*nân*) en larges et minces galettes; eau à la glace (*abé yakh*), pour boisson : tels sont les mets et les desserts qui entrent dans la composition du peu variable menu persan, de l'ordinaire de chaque our et, chaque jour, du repas du matin comme du repas du soir.

Un Européen fera ses délices des fruits, s'il aime les fruits, car ils sont de qualité supérieure; il trouvera excellents les rôtis (*kébab*), jusqu'à ce qu'il se lasse du mouton et du poulet; il s'habituera peut-être au riz, plus difficilement au pain; il sera heureux de boire frais, à la glace, s'il voyage comme nous en Perse au mois de septembre: mais il tiendra pour fort incommode de manquer de cuiller, fourchette et autres ustensiles de table, s'il n'a pas eu la précaution de s'en munir; enfin, il lui sera longtemps pénible de manger par terre, assis à la turque, les pieds ramenés sous les cuisses, ou agenouillé à la persane en se servant de ses talons comme siège. Pour mon compte, j'ai hâte de quitter une aussi gênante position; à peine le repas terminé, je sors de la hutte qui m'a si bien garanti des ardeurs du soleil de midi, content de faire quelques pas pour me dégourdir les jambes avant de remonter en voiture.

Nous traversons bientôt un étroit défilé, n'ayant le plus souvent pour chemin qu'un lit de rivière desséché, puis nous débouchons sur un plateau bordé de quelques villages dont le plus important, Kalimguya, lui donne son nom. Nous nous sommes élevés depuis notre campement de ce matin, depuis l'Araxe, d'au moins 700 mètres.

A peine les derniers piquets de tente sont-ils plantés qu'un ouragan éclate. La poussière soulevée en flots tourbillonnants pénètre sous nos tentes, fortement menacées par de violents coups de vent. « Petite pluie abat grand vent », dit on; quelques gouttes de pluie, en effet, sauvent le camp.

15 *septembre*. — En avançant sur le plateau de Kalimguya, nous constatons qu'il est en grande partie cultivé. Toute récolte étant faite, des troupeaux paissent un peu partout; mais on se demande quelle nourriture peuvent bien trouver ces malheureuses bêtes sur cette terre grillée du soleil, où ne se voit pas un arbre, pas les moindres broussailles, pas une tige dépassant l'autre au milieu de

ces bruyères rabougries et desséchées. Sur notre gauche, toujours les mêmes montagnes mollement arrondies et colorées en jaune, orange, rouge, bleu et violet, sans doute par divers sels mêlés à l'argile.

L'après-midi, nous nous trouvons dans une contrée inhabitée, au sol sablonneux sur lequel croît librement l'herbe à chameau.

Laissant sa voiture, le chah est monté à cheval et s'est séparé de nous avec quelques-uns de ses chambellans et une faible escorte, afin d'aller chasser l'outarde, qui se rencontre souvent dans ces plaines désertes.

La nature ne change guère d'aspect jusqu'à l'étape, à Mérend, où nous arrivons vers 4 heures par une forte descente. Le chah y vient peu après nous, ayant vu deux outardes qui se sont levées hors de portée de fusil et qu'il n'a pu tirer. Je n'en suis pas surpris. Autrefois, il y a quelque vingt ans, j'ai chassé l'outarde en Algérie et j'y ai appris qu'elle se laisse difficilement approcher.

Nous la chassions alors en plein midi ; à ce moment chaud de la journée, elle est plus paresseuse à se lever et on a plus de chances de l'atteindre : malgré cette précaution, il nous était rarement donné de la tirer. Je me souviens que, pour cette chasse, je fixais au fond de mon grand chapeau arabe une éponge que j'imbibais de temps en temps avec de l'eau de ma *guerba*, dans l'espoir d'entretenir une certaine fraîcheur et d'éviter, autant que possible les effets du terrible soleil d'Afrique ; car la passion de la chasse l'emportait sur la crainte d'une insolation.

16 *septembre*. — Nous restons à Mérend toute la journée du 16, campés dans ses jardins. Ancienne ville forte non sans importance, ses maisons, en pisé et en briques séchées au soleil, sont en grande partie cachées au milieu d'une vraie forêt d'arbres fruitiers. Le Zélou Roud, qui la traverse, se divise en une multitude de petits ruisseaux en descendant la rue principale, qui est large et bordée d'arbres comme un boulevard.

Mon campement est dans un magnifique jardin où l'eau abonde et fait pousser avec une vigueur extraordinaire, le soleil aidant généreusement, des treilles géantes et des arbres chargés des plus beaux fruits.

Sa Majesté a la bonté de m'envoyer deux grands plateaux de divers fruits du pays : melons, pastèques, concombres, raisins variés pommes, poires et pêches superbes. Les pêches font mon admiration par leur beau velouté et par la saveur de leur chair, ainsi que

des raisins à grains ronds très juteux et absolument sans pépins, mais surtout certaines pommes, assez semblables à la rainette grise et fondantes à ce point qu'elles s'écrasent dans la bouche comme la meilleure poire.

17 *septembre.* — Nous quittons ce lieu de délices pour retrouver la plaine stérile, où la teinte sombre de l'herbe à chameau alterne avec le blanc jaunâtre des cailloux, et nous ne tardons pas à pénétrer dans une étroite vallée bordée, comme de coutume, de montagnes multicolores.

Nous passons la chaîne du Kara Dagh (1), ayant pour chemin tantôt les flancs des coteaux fraichement transformés en route à peu près praticable, tantôt le lit d'un torrent de 300 à 400 mètres de large réduit à un ruisseau facile à enjamber. Le passage du Kara Dagh ne s'effectuerait pas sans de sérieuses difficultés, si les mauvais sentiers habituels n'avaient été mis tout récemment en état à l'occasion du voyage du souverain, pour sa commodité et aussi, sans doute, pour lui faire croire au bon entretien des routes de son royaume. L'artillerie, partie bien avant nous, y est encore engagée, traînant péniblement ses canons. Nous nous arrêtons même vers midi, afin de lui donner le temps d'avancer et de nous laisser libre le chemin.

La tente sous laquelle doit déjeuner Sa Majesté est dressée près de l'eau, parmi les quartiers de rochers qu'a roulés le torrent à la fonte des neiges. Je m'y rends, selon l'habitude prise depuis que nous sommes en Perse; car il paraît que mon service consistera principalement à assister au déjeuner du roi des rois.

Je suis à peine arrivé à la tente que je vois venir, sur un fringant cheval arabe, une sorte d'officier de cosaques, escorté de huit cavaliers bien armés. Tous descendent de cheval à une certaine distance. Le chef, laissant sa monture, s'approche seul. C'est un homme d'une trentaine d'années, élancé et de belle taille, à la figure un peu dure et hâlée par la vie en plein air. Il porte la longue tunique plastronnée de cartouchiers en argent niellé du Caucase; il est coiffé d'un kalpak en astrakhan blanc.

Que l'on juge de ma surprise — l'Orient en réserve souvent de semblables — quand j'entends dire que celui que je prends pour un officier russe, ou quelque prince géorgien, n'est autre que le fameux

(1) Le Kara Dagh (montagne noire) prend aussi le nom de Kara Bagh (jardin noir), celui-ci étant réservé au versant nord, fertile, l'autre au versant sud; stérile.

Kérim, ce brigand qui est le cauchemar du gouverneur d'Érivan et la terreur de la ville et de ses environs. Introduit auprès du chah il fait sa soumission, promet de mettre fin à sa vie d'aventures, puis est congédié en liberté.

La descente du Kara Dagh ne donne lieu à aucun accident. L'artillerie a eu le temps de gagner la plaine, rien sur la route ne ralentit la bonne allure de nos chevaux. Suivant la même vallée, souvent le même lit de rivière, moins à sec, nous arrivons de bonne heure à Soufian, à l'entrée d'une plaine qui s'étend loin devant nous. Notre camp est dressé sous les murs du village, au bord de la rivière.

18 *septembre.* — La levée du camp et le départ se font chaque matin à peu près aux mêmes heures : 5 et 9 heures ; seule la tente du chah reste jusqu'après le départ de Sa Majesté, deux jeux de tentes permettant d'en avoir un en place pendant que l'autre est en route vers l'étape du lendemain.

La plaine va s'élargissant ; on perd même de vue, surtout à l'ouest, les chaines de montagnes qui la ferment de chaque côté. Devant nous, au sud, apparaît le sommet du Sahend, par delà Tauris, qui, lui aussi, se voit de loin.

Des groupes de cavaliers, formés de personnages suivis de leurs gens, viennent au-devant de Sa Majesté, nous croisent de temps en temps, annonçant l'approche de la capitale de l'Azerbaïdjân. Parmi ces groupes, mon compagnon de voyage me fait remarquer le fils aîné du valiahd, jeune adolescent à figure pâle, en costume de général.

Nous arrivons d'abord à un pont de forme irrégulière, long de seize arches ogivales, en briques et en assez bon état. Actuellement l'objet de réparations auxquelles ne doit pas être étrangère l'arrivée du chah, ce pont est jeté sur l'Hadji Tchaï, large rivière qui contourne la ville, et qui est loin à cette heure d'emplir son lit, car chevaux et mulets la passent à gué sans la moindre difficulté, j'allais dire sans se mouiller, tant il y a peu d'eau.

Notre entrée à Tauris se fait au milieu d'une foule de mendiant inimaginable que l'on a peine à contenir. Gare au bâton des chaters ! Ce sera miracle, s'il n'y en a pas d'écrasés sous les voiture ou sous les pieds des chevaux, à travers ces rues tortueuses et étroites, dont les étranglements et les angles arrêtent à chaque instant les voitures. Aux abords de nos grandes villes, les dépotoirs et les eaux d'égouts empoisonnent l'air de leurs émanations; ici

s'étale à vif la grande plaie humaine, la hideuse et attristante misère. Enfin ! nous voici au palais du gouverneur, qui nous cache ce pénible spectacle.

19 *septembre*. — Tauris, Tèbriz en persan, est une ville très étendue, d'environ 150.000 habitants, qui a eu jadis une population bien supérieure, si on en croit la tradition. On me dit qu'il faut trois heures pour le traverser à pied, dans sa plus grande étendue, et près de deux heures, dans la plus petite. Vu les sinuosités des rues et les dimensions des jardins, ceci ne m'étonne pas. Je crois plus facilement à ces chiffres qu'au chiffre de la population : les premiers ont pu être établis plus d'une fois, et chacun peut les vérifier, tandis qu'aucun recensement n'a jamais justifié le second.

Tauris est le siège du gouvernement le plus important sans doute des provinces de Perse, puisqu'il est d'usage de le confier à l'héritier présomptif, dont il constitue l'apanage jusqu'à son avènement au trône. Son importance s'explique, en outre, par la position même de la ville, admirablement située au point de jonction des routes allant en Russie et en Turquie, sur le passage des caravanes qui mettent la Perse en communication avec l'Europe, par le Caucase ou par Trébizonde et la mer Noire.

De fréquents tremblements de terre ont détruit tous les monuments du passé. Partout, en effet, dans la ville comme hors de la ville, on voit des ruines, tantôt au-dessus du sol, tantôt cachées sous des ondulations du terrain.

La plus remarquable de ces ruines est la mosquée Bleue, dont il ne subsiste pourtant que bien peu de chose. Coupoles et voûtes gisent à terre. Quelques pans de murs se dressent çà et là pour donner une idée, bien faible, il est vrai, de ce que fut l'édifice. Le portique est ce qu'il y a de mieux conservé ; sa haute et élégante arcade ogivale, bordée d'une gaie faïence bleue en spirale, est en son entier ; ses ornements ont seuls, en grande partie, disparu Des briques émaillées à fond bleu, sur lequel ressortent des dessins de diverses couleurs, dont il reste des traces de côté et d'autre, sont l'origine du nom de mosquée Bleue.

Comme vieux monument, signalons encore la citadelle, construction massive si solide qu'elle a résisté jusqu'à ce jour et tient bon, malgré les lézardes qui sillonnent ses flancs.

Si la présence du souverain ne donne pas à Tauris toute son animation actuelle, elle doit y contribuer. Les bazars sont pleins de monde, sans que rien de particulier s'y rencontre ; ils ne diffè-

rent de ceux déjà vus que par leurs plus grandes dimensions, offrant le même aspect, à peu près les mêmes produits. On y voit une bien moins grande variété de types que dans les bazars précédents : Persans et Turcs dominent, parmi lesquels se reconnaît le Kurde, comme le Kabyle au milieu d'Arabes, l'Albanais au milieu de Grecs et de Slaves.

Grâce au contact de chaque jour, en route et à table commune jusqu'à la frontière, je commence à me retrouver dans cette nombreuse suite du chah, et à me familiariser avec les noms persans. Et puis, qui n'a pas quelque conseil à demander au médecin ? Qui n'a pas à lui parler de quelque bobo ou de quelque indisposition ? Ceux à qui la langue française n'est pas trop étrangère — il y en a qui la parlent très couramment — sont venus les premiers, peu à peu les autres se sont fait accompagner d'un camarade comme interprète.

Mon premier malade a été, la veille de notre départ de Paris, Mehdi Khan, jeune prince afghan réfugié à la cour de Perse. A Bade, où nous étions tous réunis au château, j'ai été appelé par quelques personnages : Emin ed Dovleh, ministre des Postes, homme aimable quoique causant peu ; Djehanghir Khan, ministre des beaux-arts, plus communicatif ; Sédig es Saltaneh, premier chambellan. Différentes autres circonstances m'ont mis en rapport au cours du voyage, avec Medjed ed Dovleh, gendre et intendant de Sa Majesté, dont la figure fortement bronzée et les yeux noirs et vifs ont beaucoup d'expression ; avec Emin é Khalvet, premier secrétaire, le seul Persan blond que j'aie vu jusqu'à ce jour ; enfin, avec plusieurs chambellans, parmi lesquels : Mirza Abdullah Khan, qui a deux sœurs mariées au chah — et semble heureux de ramener à Téhéran le propre frère de sa femme, le prince Mohamed Mirza Kachef, qui, lui, n'a pas l'air aussi satisfait d'avoir quitté Paris, où il vient de passer plusieurs années comme secrétaire de la légation de Perse — ; Aboul el Moulk, neveu d'Etemad es Saltaneh ; Mohavet et Moulk, que j'ai eu souvent pour compagnon dans les trains russes ; et le sympathique Naïeb Nazer, frère cadet de Medjed ed Dovleh. Depuis que nous sommes en Perse, je les revois chaque matin au déjeuner du roi. Les uns y sont appelés par leur service, les autres y viennent faire leur cour.

N'oublions pas notre confrère Fakhr ol Atéba (la gloire des médecins), *hakim*, c'est-à-dire médecin du favori. On a vu souvent dans Paris cet homme grand et fort, à face rubiconde, d'où sortent

deux yeux démesurément ouverts, formant contraste avec l'eunuque grêle, tout couvert de taches de rousseur, d'Aziz es Sultan, que l'un et l'autre accompagnaient partout. Plus d'une fois, il a négligé les préceptes du Koran pendant le voyage, quand, à table, ne se croyant pas vu du premier ministre, il vidait prestement verres de vin et d'eau-de-vie sans le moindre respect pour la loi du Prophète. En Europe, il était habillé comme tous ses camarades : kolah d'astrakhan, redingote et pantalon noirs. Depuis qu'il est en Perse, un énorme turban blanc, bordé d'un léger feston de couleur, lui enveloppe la tête (1), une ample et longue robe claire le couvre entièrement.

Que n'a-t-on supposé et dit du jeune favori ? Aziz es Sultan est tout simplement le neveu d'une des femmes préférées du chah, Emin Agdas. Femme adroite, qui de servante est montée au premier rang, elle a eu l'habileté, n'ayant pas d'enfant, de placer auprès du roi son neveu Manidjeh, devenu Aziz es Sultan (chéri du roi), fils de son frère, Mirza Méhémed Khan, petit homme sans valeur, dont l'unique occupation est de tirer profit de l'inattendue bonne fortune de son enfant, et l'unique souci, de veiller à ce qu'elle dure. Emin Agdas a finalement donné son neveu au roi comme porte-bonheur contre tout accident et tout danger, ne devant à ce titre pas plus le quitter que son ombre. Que le chah croie ou non à ce talisman vivant, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est d'une faiblesse extraordinaire vis-à-vis de ce vilain enfant à qui il passe tout et accorde tout.

Un autre Persan qui en a intrigué plus d'un en Europe est Aziz Khan. Taille élevée et svelte, traits fins, face blanche un peu pâle, figure imberbe et douce lui donnent toute l'apparence d'une jeune fille, malgré ses trente ans. Combien j'en ai vu, en Russie principalement, avoir pour lui des attentions réservées d'habitude au beau sexe, ce dont était fort gêné le timide Aziz Khan. On l'a ainsi pris souvent pour une femme sous des habits d'homme, alors qu'il n'est, en réalité, qu'un eunuque de l'anderoun royal prêté par sa maîtresse à Emin es Sultan.

La vraie femme faisant partie de la suite, — car il y en a une, — que l'on a souvent confondue avec Aziz es Sultan, dont elle a la

(1) « Ne vous étonnez pas s'ils ont grand soin de se parer la tête de tant de bandes ; c'est pour empêcher, par ces liens honorables, que leur cervelle, surchargée de science, ne rompe de tous côtés. » — Erasme, *Eloge de la folie*.

taille, est une Géorgienne achetée à Constantinople et envoyée à Nasr ed Din au cours de son voyage. Le roi ne doit guère la considérer que comme une enfant, qu'elle est réellement, ayant à peine une douzaine d'années. A Paris, elle assistait à la représentation de gala donnée à l'Opéra en l'honneur du chah, vêtue en homme, sous la garde de son eunuque, dans une loge distincte, à gauche de celle occupée par son maître.

Voilà, avec quelques-unes de ses singularités, le monde dont se fait suivre le roi des rois de Perse. Il est nouveau pour moi, ce monde, malgré mes longs séjours, depuis l'année 1873, en ces contrées que l'on a coutume d'appeler « l'Orient ». Sous cette dénomination, chrétiens et musulmans sont confondus, bien à tort. Entre les deux, grande est la différence! Que l'on en juge par ce qui se passe dans la péninsule des Balkans: le joug musulman à peine secoué, les peuples chrétiens renaissent à la vie, pendant que le cadavre turc continue de se décomposer.

Quant à la Perse, on peut croire qu'elle serait autre, surtout en considérant ce qu'elle a été, si les Persans étaient restés simplement mazdéistes. Pour ne parler que de la famille, fondement il est vrai de toute société, souffre-t-elle chez les guèbres ou parsis, restés adorateurs du feu, la moindre comparaison avec la famille musulmane? Que l'on songe à la situation faite à la femme par le Koran, et la réponse sera facile. Singulière famille que celle où la femme a un pareil rôle et où les enfants, fruits de la polygamie, sont ennemis-nés! Non moins singulière société que celle d'où la femme est exclue! Et la patrie! qu'est-ce pour des fanatiques disposés à suivre, avant tout, le drapeau du Prophète? Seul, le fanatisme en fait des soldats.

Depuis la frontière, j'ai eu plusieurs fois occasion de voir le valiahd, Mouzaffer ed Din. Comme il ne parle pas français, je n'ai pu me présenter à lui. Ce prince a trente-six ans et en paraît davantage. S'il a quelques uns des traits de son père, il ne lui ressemble guère autrement. Moins grand, il n'en a surtout pas la prestance; car Nasr ed Din se tient droit, les épaules effacées, le cou dégagé, la tête haute, tandis que Mouzaffer ed Din a le cou court et la tête en avant, qui le rendent comme voûté. L'œil terne du fils n'a rien de commun non plus avec le regard brillant, parfois hautain, le plus souvent si bienveillant du père. En présence du roi, le valiahd se fait petit, baisse les yeux, courbe davantage la tête, prend, en un mot, une posture qui accentue la plupart des

particularités de sa physionomie pour ne pas dire de ses défauts. Les uns croient l'héritier dénué d'intelligence, les autres prétendent qu'il n'en est pas dépourvu, seulement qu'il cache son jeu et s'efface volontairement ; chacun au contraire s'accorde à reconnaître au chah une intelligence ouverte et élevée.

Le 20, le chah s'est levé fatigué ; tout en me voyant arriver il me tend le bras ; je constate que le pouls est petit, faible, lent, à peine 60 pulsations. Il n'a pas d'appétit.

Fakhr ol Atéba s'est approché du roi gravement, tête basse, à pas mesurés ; il met un genou à terre, soutient de la main gauche le bras qui lui est tendu, et de la droite prend le pouls aux deux avant-bras. Deux autres individus, que je n'ai pas encore vus, s'en rapprochent également, font le même manège puis se retirent à reculons courbés en avant, les mains croisées à plat sur l'épigastre. On me dit que ce sont deux nouveaux médecins, avec nous depuis la frontière, sur lesquels on devait sans doute compter quand on a voulu me faire quitter le roi à Vladikavkaz. L'un, Cheikl ol Atéba (le vieux des médecins), qui mérite bien son nom par sa figure toute ridée, malgré sa barbe et ses cheveux noirs, mais fraîchement teints, à la démarche d'un pontife ; l'autre, Mirza Labedin, est plus jeune et semble plus modeste. Ils sont coiffés l'un et l'autre d'un kolah haut et peint et portent une robe foncée, ample, flottante, qui les cache jusqu'aux pieds. La robe de Cheikl ol Atéba, dont les larges manches sont festonnées jaune d'or, pourrait être constellée d'étoiles sans surprendre personne.

Ces trois graves personnages causent un instant entre eux à voix basse, font ensuite connaître au chah le résultat de leur consultation, après quoi, sans que je sache ce qu'ils ont dit ni ce qui est décidé, nous sommes tous congédiés.

Le lendemain matin, je me rends à mon service, comme de coutume. N'ayant pas été appelé dans l'après-midi de la veille, j'ai lieu de croire le roi remis de ce qui pouvait n'être considéré que comme une indisposition passagère. Il n'en est rien. La nuit a été mauvaise, l'abattement est plus marqué, il y a de la fièvre. La même consultation se renouvelle, la même comédie, et je ne sais pas plus qu'hier quelle prescription est faite.

Je sors avec Etamed es Saltaneh. Il me dit que les médecins persans se font forts de guérir le malade avec des simples, sans remèdes étrangers, et qu'ils sont chargés de préparer les drogues à administrer. Il ajoute que le chah a de la diarrhée, ce qui m'a été caché.

Tient-on à prouver que ma présence ici n'est pas nécessaire, afin de justifier l'incroyable projet formé à Vladikavkaz de me séparer de Sa Majesté et de me faire gagner Téhéran par Bakou et la mer Caspienne ? On pourrait le croire. A moins que, réellement, le chah ne se prive de mes soins par crainte des médicaments.

Nous nous rendons, Etemad es Saltaneh et moi, au consulat de France, où nous sommes invités à déjeuner. J'y fais la connaissance de M. Pétrof, consul de Russie, invité comme nous. Notre consul, M. Bernay, m'a fait l'accueil le plus cordial. Venu à ma rencontre le jour de notre arrivée, il m'a offert au consulat une hospitalité que j'aurais accepté avec empressement, heureux de me trouver quelque temps sous le drapeau de la France, parmi des Français, si le consulat n'avait pas été trop loin du palais habité par Sa Majesté et, conséquemment, de mon service.

Dans l'après-midi, des bruits de départ pour le lendemain circulent. Bien que je n'y sois pas appelé, je vais au dîner du chah ; mais comme il n'a pas quitté sa chambre à coucher, que, d'un autre côté, je ne trouve aucun chambellan parlant français à qui demander de m'introduire, je me retire sans l'avoir vu.

22 *septembre.* — Partis de Tauris peu après 8 heures, nous sommes à Basmètch avant midi, courte étape, suffisante en raison de l'état de santé du roi. Nous avons néanmoins monté de 1.400 mètres d'altitude à 1.700 mètres. Grâce à cette position élevée, grâce aussi à son eau abondante et bonne, Basmètch est une des stations d'été des habitants de Tauris, qui viennent chaque année y chercher un peu de fraîcheur, et dont plusieurs y possèdent de jolies maisons de campagne, entre autres le consul de Russie, M. Pétrof. Aussi est-ce une des raisons qui nous ont fait quitter Tauris pour cet agréable séjour. Emin es Sultan a pensé que l'air sain de ce site conviendrait au rétablissement de son maître, et il l'a décidé hier soir à s'y rendre ce matin même.

L'emplacement de notre camp est bien choisi. Le camp du valiahd, qui continue de nous accompagner, se voit à peu de distance.

Malgré son déplacement, Sa Majesté ne va malheureusement pas mieux ; tout au contraire la fièvre et la diarrhée augmentent. Les trois médecins persans sont très assidus et passent leur journée à préparer les drogues qu'ils font prendre eux-mêmes.

23 *septembre.* — La nuit dernière, insomnie alternant avec un sommeil agité ; ce matin, pouls à 80, aggravation de l'état général, faiblesse extrême.

Je ne sais ce qui a été donné jusqu'à présent, ni en fait de nourriture, ni en fait de médicaments. Le chah m'avoue pour la première fois avoir la diarrhée. Il me demande s'il n'y a pas moyen de l'arrêter. Je lui réponds que sa diarrhée n'a rien d'inquiétant, qu'un léger purgatif ou un vomitif donné au début en aurait eu raison depuis longtemps; mais qu'au point où le mal en est, je conseillerais une potion au sous-nitrate de bismuth. Il se fait répéter en persan mes paroles, prend un air rêveur et ne dit mot. Je sors.

Mes confrères ont su que j'avais parlé de purgatif. Ils administrent, après mon départ, *quatre-vingts* grammes d'huile de ricin. Heureusement que nous ne sommes plus au temps du fameux *Hadji Baba* (1). Si le chah avait fait prendre, à titre d'essai, à chacun de ses ministres, cette dose d'huile de ricin, ils se seraient vite trouvés dans une situation aussi grotesque que leurs prédécesseurs sous l'effet de la fameuse pilule de calomel.

Le soir, grande prostration, diarrhée sanguinolente, assez forte fièvre avec 96 pulsations. L'inquiétude de l'entourage est manifeste. Etemad es Saltaneh s'offre pour transmettre mes conseils au roi, dont il croit la vie en danger. Je le rassure et lui dis simplement que le chah ferait bien de mettre au moins une ceinture de flanelle ou de laine quelconque, et de remplacer par du thé chaud, additionné d'un peu de rhum ou de cognac, les boissons glacées qui lui sont prescrites, ainsi que je viens de l'apprendre. J'ajoute que, si j'étais écouté, je donnerais immédiatement un gramme de sulfate de quinine.

Ceci dit, je me rends à la tente d'Emin es Sultan. J'y suis à peine, que mes trois confrères arrivent. Ils ont entendu Etemad es Saltaneh conseiller en mon nom : ceinture de flanelle, thé alcoolisé et sulfate de quinine; ils s'empressent, comme pour parer à un danger, de venir en rendre compte au premier ministre; ils le prient instamment d'intervenir, afin d'empêcher le chah de mettre une ceinture de flanelle et de prendre du sulfate de quinine, dont l'unique effet, disent-ils, sera d'entretenir le feu, *atèch*, selon leur propre expression, qui consume l'estomac, et d'augmenter la soif. Quant au rhum et au cognac, ils sont l'objet d'une égale proscription. Fakhr ol Atéba déclare sans la moindre hésitation que l'un

(1) *Hadji Baba*, par MORIER, paru au commencement du siècle, est une fine critique des mœurs persanes, qui n'a guère vieilli.

comme l'autre donnera indubitablement le typhus ; et sa figure dit combien est profonde sa conviction.

Emin es Sultan charge Mirza Nisam de me traduire les paroles de mes confrères et de me demander ce que j'ai à répondre.

« Rien, dis-je. La stupéfaction me rend muet. Comment Fakhr ol Atéba n'a-t-il pas encore le typhus après tous les verres de cognac que je lui ai vu boire ! »

Emin es Sultan a de la peine à garder le sérieux que lui ont fait prendre les plaintes de mes confrères : il se détourne et se mord les lèvres pour ne pas rire.

Je n'ai pas à ménager des êtres qui se comportent de cette façon. S'ils veulent la guerre, je suis prêt à leur tenir tête.

24 *septembre.* — Le chah, qui avait mis une ceinture de flanelle prêtée par Etemad es Saltaneh, a dû la retirer presque aussitôt sur les instances de ceux qui le soignent ; il n'a non plus bu ni thé au rhum ni thé au cognac ; mais un suprême moyen a été tenté, un remède infaillible lui a été donné : on lui a fait prendre *de la terre du tombeau de Hossein*, le fils d'Ali, enterré à Kerbéla..... Et ce matin, au désappointement général, rien n'est changé dans l'état du malade ; que dis-je, la faiblesse est telle qu'il ne peut pas se lever. La sainte terre elle-même est restée sans effet.

Je m'étonne qu'ils ne mettent pas sur le compte de ma présence, la présence d'un chrétien ! l'inefficacité de leur talisman. Il doit bien y en avoir parmi ces musulmans, qui, dans leur for intérieur, en sont convaincus.

A 10 heures, mes confrères et moi quittons la tente du roi pour nous rendre à celle du premier ministre, qui nous a tous fait appeler. Là a lieu une consultation à laquelle, cette fois, on veut bien me faire prendre part. Mes confrères s'y montrent d'une souplesse dont je me méfie. Ils ne s'opposent pas à mes prescriptions, disent ces bons apôtres, ils demandent seulement la permission d'administrer encore, en attendant le plein effet de la terre du saint tombeau, une tisane faite à l'aide de noyaux de cerises, de coings et de chicorée, à laquelle ils ajouteront un peu de thériaque.

En réalité, ayant toujours espoir en l'effet de la fameuse terre et, tout naturellement, de leurs drogues, ils veulent gagner du temps et retarder mon intervention autant qu'il dépend d'eux, afin d'éviter que l'on puisse m'attribuer une guérison dont ils tiennent à avoir tout l'honneur... et tout le profit. Impuissant à rien empêcher, sûr que mes prescriptions ne seront pas exécutées, mais sentant

aussi qu'ils ont mis leur dernier enjeu et jouent leur dernière carte, je les laisse à la préparation de leur tisane.

Mon déjeuner rapidement pris, je retourne à la tente du chah que je fais prévenir de ma présence.

Le pouls, qui était de 96 depuis hier, monte à 100 vers 3 heures; il est à 128 vers 5 heures, la fièvre bat son plein. Le facies décomposé et l'extrême prostration, dont chacun peut s'apercevoir, mettent l'entourage en émoi. Les médecins persans, qui constatent de leur côté l'augmentation du pouls et cet état général, ne se rendent pas compte de la cause qui les produit. Ils cachent au roi le nombre de pulsations, lui donnent le chiffre de 85 au lieu de 128, chiffre réel, et sont visiblement troublés et inquiets.

Tous, sans exception, prennent peur et se demandent ce qui va arriver. Plus d'un croit venue la dernière heure de son souverain. On court chercher le premier ministre, qui vient en toute hâte. Dès qu'il est entré, par discrétion ou sur un signe que je n'ai pas vu, tout le monde se retire, le laissant seul avec le roi.

Après quelques minutes, qui ont dû paraître longues aux nombreux témoins de cette scène, Emin es Sultan sort de la tente royale. En présence des chambellans, des médecins persans, des dignitaires et des serviteurs accourus, s'adressant à moi, il dit à haute voix en persan : « La volonté formelle du chah est que l'honneur de le soigner vous soit confié, si vous voulez en prendre l'entière responsabilité », paroles que me traduit son interprète.

Je réponds que j'ai pris cette responsabilité le jour où j'ai accepté d'être médecin de Sa Majesté, que d'ailleurs, médecin français, je ne peux comprendre autrement mon devoir. Emin es Sultan m'introduit seul auprès du chah.

Très abattu, d'une voix faible et voilée, le roi me demande, nettement cette fois, d'arrêter sa diarrhée. « Elle m'affaiblit beaucoup ! beaucoup ! » ajoute-t-il. Je le tranquillise en l'assurant d'une prompte guérison, s'il veut m'accorder sa confiance et s'en rapporter à mes conseils. Il y est décidé; mais il n'est pas moins vrai que c'est après trois jours d'hésitation et une expérience qui ne lui a guère réussi.

Je commence par faire connaître au chah exactement son état afin de justifier mon traitement. Je lui apprends surtout — ce qui lui a été caché, je ne sais pourquoi — que depuis bientôt trois heures il a une très forte fièvre et que son pouls bat actuellement 130 pulsations. Il en est effrayé, ce dont je ne suis pas fâché, si

cela doit le rendre docile. Je n'hésite point à lui dire que si on ne l'avait pas empêché de prendre le sulfate de quinine que je conseille depuis deux jours, la fièvre ne serait pas survenue. Cette déclaration produit immédiatement son effet : de lui-même, le chah me demande du sulfate de quinine. Je lui explique pourquoi il ne peut en avoir ce soir au milieu de son accès, mais seulement demain à son réveil. Satisfait comme un enfant à qui la moindre explication suffit, il me remercie.

Voyant Sa Majesté si bien disposée, je m'efforce de gagner toute sa confiance en montrant que je ne lui cache rien : je prépare en sa présence une potion au bismuth fortement laudanisée. Cette potion, à prendre par cuillerée de demi-heure en demi-heure, est destinée, lui dis-je, à arrêter la diarrhée et à lui procurer une meilleure nuit que les précédentes.

A 10 heures, rien ne reste de la potion, le roi s'endort. Je laisse une seconde potion pareille à la première, en recommandant de n'en donner, au maximum, que deux à trois cuillerées jusqu'au jour, et encore dans le seul cas où le malade s'éveillerait, puis je gagne ma tente.

25 *septembre.* — Levé dès l'aube, je suis au petit jour à la tente royale. Le plus complet silence y règne : tout le monde dort. Le chah ne s'éveille guère avant 8 heures, bien reposé, ayant dormi d'un sommeil calme, interrompu deux fois seulement, ce qui a permis de faire boire autant de cuillerées de la seconde potion.

Un gramme de sulfate de quinine est administré en une fois — non sans observations de la part du premier ministre, qui veut me faire diminuer de moitié la dose, dont « l'énormité » lui fait peur — après quoi Sa Majesté sommeille jusque vers 11 heures. Le déjeuner est servi alors comme d'habitude. Sur ma recommandation, le chah se contente de deux œufs frais et d'un peu de poulet. Ce léger repas est bien digéré.

La journée se passe sans diarrhée ni fièvre ; la figure reprend son aspect accoutumé et les forces reviennent. Aussi, le soir je trouve tous les visages radieux. C'est à qui m'adressera le compliment le plus flatteur, c'est à qui me fera la promesse la plus séduisante. Sa Majesté me remercie en termes chaleureux et m'accable d'éloges ; Emin es Sultan me promet le plus beau cheval de son écurie ; Medjed ed Dovleh, un riche tapis ; chacun, en un mot, quelque joli cadeau. L'un des ministres va même jusqu'à dire : « Tous, nous devrions vous baiser les mains. »

Cette explosion d'éloges outrés, de louanges hyperboliques et de sentiments plus ou moins sincères n'a rien de nouveau pour moi. Ailleurs, j'ai plus d'une fois été l'objet de semblables manifestations, plus d'une fois pareilles promesses m'ont été faites — pour ne pas être toujours tenues. Prenons toutes ces choses pour ce qu'elles valent, ne les retenons qu'en vue d'apprendre à mieux connaître le monde parmi lequel nous sommes appelé à vivre; surtout ayons toujours présent à l'esprit combien, dans ce milieu, les changements sont faciles, fréquents, rapides, et combien doit y être faible la distance du Capitole à la roche Tarpéienne.

(A suivre.) Dr Feuvrier.

DRAMES DE PROVINCE

LA PASSERELLE

I

Cela se passait, il y a quelques années, dans une petite ville et dans un bâtiment au fronton triangulaire duquel on voit une paire de balances assez profondément taillées dans un bloc de la pierre blanche et molle dont sont faites la plupart des maisons du pays.

Cette petite ville s'appelle Mortagne sur-Huisne, on ne sait pourquoi, car l'Huisne est une rivière modeste qui ne tenait certainement pas à lui donner son nom, d'autant moins qu'elle se contente d'errer à travers les prairies à une bonne lieue de là.

Le bâtiment aux balances est l'endroit où la justice se distribue trois fois par semaine.

Vous n'avez sans doute jamais vu Mortagne et il se peut que vous n'en ayez même pas entendu parler, si ce n'est sur les bancs des écoles, dans la nomenclature des petites villes qui ont l'avantage de posséder ce fonctionnaire éminemment superflu qu'on appelle un sous-préfet.

Ne méprisez pas, sans la connaître, cette humble cité percheronne, de trois à quatre mille habitants, dont il ne faut exagérer les qualités ni les défauts.

C'est un séjour tranquille, dans un pays dont les aspects ne manquent ni de pittoresque ni d'agrément.

Plantée sur une éminence d'où on découvre des horizons superbes de prairies, de forêts et de champs vallonnés, la ville est peuplée d'habitants doux et obligeants et Balzac eût aimé à décrire ses vieux hôtels entourés de jardins et d'ombrages dont les anciens possesseurs, élite de l'aristocratie du Perche, ont été remplacés par d'autres propriétaires, plus bourgeois, et ses rues tortueuses qu'on dirait bornées de remparts — tant les murs des jardins ont des airs rébarbatifs — et au coin desquelles on rencontre à chaque pas des

vestiges d'un passé belliqueux et les restes d'une enceinte que les siècles n'ont pu détruire entièrement.

Ce jour là les abords du bâtiment aux balances étaient à peu près déserts.

On n'y jugeait pas de ces causes retentissantes qui attirent les foules et stimulent la curiosité publique.

Quelques oisifs circulaient mélancoliquement sous les tilleuls du square situé devant le tribunal, entre la maison d'arrêt aux formes massives et l'antique demeure du conservateur des hypothèques.

Cependant, à l'intérieur de ce prétoire dénué de majesté, un commencement de drame se jouait entre trois personnages dont le plus chétif était un pauvre diable qui s'appelait Jacques Vauloup et demeurait dans une misérable masure du Val.

Le Val est à la petite ville de Mortagne, très hautaine jadis et habitée par une quantité de gentilshommes campagnards qui venaient y prendre leurs quartiers d'hiver, ce qu'étaient la place Maubert ou la Cour des Miracles à la Cité, au temps où Paris n'avait pas encore fait éclater sa ceinture à force d'obésité.

Mortagne jouit à peu près de la situation d'un nid d'oiseau de proie à la cime d'un rocher.

Le Val s'accroupit à ses pieds, au bas de la butte dominée il y a quelques années encore, par la magnifique tour de son église détruite dans une double catastrophe, dont ses habitants ne se consolent pas.

Les Vauloup constituaient une de ces familles de loqueteux qui vivent on ne sait comment, ni de quoi, et dont la lamentable existence semble un problème impossible à résoudre.

La mère, une femme d'une trentaine d'années à peine, d'une maigreur spectrale, et dont le visage, malgré tant de privations, respirait la douceur et la résignation, élevait ses cinq enfants avec la sollicitude d'une poule pour ses poussins.

L'aîné n'avait pas dix ans; le plus jeune, un petit drôle dont on avait quelque peine à distinguer la couleur, tant il aimait à se rouler dans la poussière des chemins du Val où il gambadait à la manière des biquets indisciplinés, en avait quatre environ.

Entre ces deux extrêmes, trois fillettes complétaient la couvée.

Que voulez-vous que fasse une pauvre mère avec une suite aussi nombreuse?

Lorsqu'elle les avait lessivés, raccommodés; lorsqu'elle leur

avait confectionné des vêtements remarquables par leurs formes insolites et cuisiné des plats qui, malgré leur défaut de confortable, disparaissaient avec une prodigieuse rapidité dans ces gouffres toujours affamés, la nuit arrivait sans qu'elle eût trouvé une minute de reste pour gagner un sou en travaillant pour les autres.

Le père seul devait donc subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants qu'il aimait de toutes ses forces, d'une tendresse de bête qui se ferait tailler en pièces pour le salut de ses petits.

Son métier?

Il n'en avait pas, ou plutôt tous lui étaient bons.

C'était ce qu'on appelle un homme à toutes mains.

Il allait en corvée chez les bourgeois de la ville ou les fermiers du voisinage. Il sciait le bois ou labourait les potagers.

L'hiver il raccommodait les routes et les chemins vicinaux sous la direction des cantonniers.

Il bûchait les taillis ou confectionnait des fagots.

A ses moments perdus, il cultivait un étroit jardin dans le Val auprès de sa maisonnette, et sa femme portait les légumes au marché, quand par hasard elle en avait qui pouvaient se vendre, ce qui est assez hasardeux dans une ville où chacun possède un coin de terre et récolte à peu près ce qui lui est nécessaire.

C'étaient là ses moyens d'existence avérés.

Mais il en avait d'autres, car comment eût-il entretenu sa nombreuse famille ?

De ceux-là il ne se vantait pas, mais personne ne les ignorait et les juges devant lesquels il comparaissait moins que les autres.

Jacques Vauloup était un petit homme d'apparence rachitique, menu, souffreteux et d'une maigreur comparable à celle de sa femme.

Ses joues étaient concaves, sa peau collée aux os de sa face qui par places semblaient vouloir la percer. Sa barbe très noire,comme ses cheveux plats, rendait plus sensible la lividité terreuse de son visage convulsé par la peur d'une condamnation inévitable.

Ses yeux effarés et craintifs, très brillants au fond de leurs cavernes, roulaient pour ainsi dire de l'un à l'autre de ses juges, comme pour implorer leur pitié, et son attitude générale trahissait une gêne, une inquiétude de chien battu ou de miséreux qui sent une averse prête à fondre sur son pauvre corps mal vêtu.

De temps en temps, pendant son interrogatoire, il faisait demi-

tour vers un des bas-côtés de la salle et jetait un regard navré à une femme appuyée à la muraille et qui semblait désespérée.

Le président, un homme jeune encore, très distingué, au visage bienveillant, lui demanda :

— Vauloup, vous ne niez pas avoir chassé, la nuit du 10 avril dernier, vers onze heures, dans le parc de M. de la Hautière ?

L'accusé se tourna vers le banc des témoins.

Et, désignant du doigt un grand gaillard au visage sanguin, rouge brique, orné d'une magnifique barbe rousse qui lui couvrait à moitié la poitrine, il répondit :

— Puisque celui-là m'a pris, je ne peux pas dire non, mon président.

— Vous n'ignorez pas la gravité de votre cas. Ce parc est clos et entoure une habitation, vous saviez donc à quoi vous vous exposiez ?

— Je ne le savais pas, mon président, mais mon avocat me l'a appris. Je ne voulais pas mal faire, mais seulement prendre quelques lapins dans les terriers...

— C'est du braconnage et du plus dangereux.

Jacques Vauloup répliqua avec douceur :

— Hélas ! mon président, il n'était dangereux que pour moi. Tout le monde vous attestera que je suis incapable de nuire à un enfant...

— C'est tout ce que vous avez à dire pour votre défense ?

— J'ai une femme et cinq enfants à nourrir, mon président, et M. de la Hautière est riche. Je ne lui aurais pas fait grand tort.

— C'est un point que nous examinerons, mais la loi est la loi et nous sommes chargés de l'appliquer. N'oubliez pas que vous étiez porteur de tout un attirail destiné à dévaster la propriété. Vous aviez deux furets, des bourses, et de plus un fusil chargé de gros plomb... A qui destiniez-vous ces cartouches ?

Jacques Vauloup baissa la tête tandis qu'une voix aigre et pointue s'élevait à quelques pas de lui et disait :

— Cet individu sait que j'ai dans mon parc quelques chevreuils qui sont presque des animaux domestiques. Il faisait clair de lune et si l'un d'eux était venu à passer à sa portée...

La phrase en resta là, mais il n'était pas difficile de la compléter.

— Vauloup, reprit le président, vous entendez M. de la Hautière ?

— Très bien, mon président.

— Ces chevreuils, vous les aviez déjà vus ?

— Oui, mon président.

— Vous espériez les tuer sans doute ?

Le braconnier haussa les épaules et ne répondit pas.

— Votre silence est un aveu.

Le ton du président était sévère, mais tempéré par une pointe de commisération pour l'infortune de ce maraudeur qui, en somme, n'avait jamais usé que de ruse et auquel on ne pouvait reprocher aucun acte de violence ou de rébellion.

— C'est la sixième fois que vous comparaissez devant nous ?

— Oui, mon président !

— Toujours pour braconnage ?

— Toujours.

— Mais c'est la première fois que vous êtes pris dans ces conditions ?

— Et la dernière, mon président !

Il y eut un instant de silence.

On entendit un sanglot étouffé au fond de la salle.

C'était la femme qui pleurait.

Le président reprit :

— La parole est à M. le procureur.

Un grand jeune homme d'une distinction parfaite, aux traits agréables, mince, blond, aux favoris soyeux, au regard bleu et velouté, se leva.

C'était le substitut.

Il n'était installé à Mortagne que depuis deux mois à peine.

On le disait sinon riche, du moins en possession de rentes qui le rendaient indépendant et il portait un joli nom :

Robert Fréville.

Il échangea avec le prévenu un long regard, plein d'indulgence de son côté et de supplication de celui de Jacques Vauloup.

Son réquisitoire fut court et d'une telle modération que les juges l'eussent sans doute écouté avec un certain étonnement si la compassion qui perçait dans les paroles du ministère public n'eût été partagée par les magistrats, les avocats, les avoués et le public que la misère du délinquant et la douceur bien connue de son caractère intéressaient justement.

Il y avait une autre raison à cette sympathie et plus puissante peut-être que la première.

C'était l'aversion dont presque tous les habitants de la ville et jusqu'à ses fermiers eux-mêmes honoraient ce M. de la Hautière qui faisait poursuivre le pauvre diable à boulet rouge, comme il eût fait poursuivre d'ailleurs tous ceux qui se seraient permis la moindre déprédation sur son territoire.

Le maitre et le garde étaient aussi exécrés l'un que l'autre.

Mais dans une sous-préfecture bourgeoise et paisible comme Mortagne, où la moitié de la population est en relations de tous les instants avec l'autre, dans cette foule de clients et de fournisseurs, d'administrateurs et d'administrés, de juges et de justiciables, si les amitiés sont parfois bruyantes, les haines ou même les simples aversions restent à peu près muettes et se contentent de couver comme le feu sous la cendre.

Leur action, quand elles agissent, ce qui est rare, est le plus souvent rampante et souterraine.

M. de la Hautière passait pour être fort riche.

Ses fournisseurs disaient:

— Il n'a pas moins de quatre-vingt mille livres de rentes en bonnes terres et personne ne connait ses économies.

Elles s'élevaient évidemment à un chiffre énorme, car ce brave M. de la Hautière ne quittait jamais son manoir de Monthibert et jouissait d'une réputation d'avarice solidement établie.

Il ne dépensait pas le quart de ses revenus.

Comment eût-il fait ?

Les faisances de ses fermes alimentaient sa cuisine ; il ne recevait personne ; sa toilette et même celle de sa femme étaient réduites à leur plus simple expression ; ses équipages se composaient d'une charrette anglaise à peu près moderne et d'un coupé de famille qui remontait aux débuts du second Empire et le tout était traîné par une vieille jument blanche qui répondait au nom de Jacqueline et servait moins souvent à promener son maître qu'à charrier ses terreaux et ses récoltes, car il cultivait quelques-uns de se champs pour utiliser ses deux domestiques mâles et en tirer tout le parti possible.

Au physique, M. de la Hautière était un homme de trente-sept ans auquel on aurait aussi bien pu en attribuer cinquante, de même qu'il eût été à peu près aussi raisonnable de ne lui en donner que vingt-cinq.

Il était de ceux qui n'ont pas d'âge et surtout qui n'ont jamais eu de jeunesse.

De taille moyenne, jaunâtre de peau, de cheveux et de poil, avec une barbe rare et mal plantée, l'œil faux, le regard oblique, il produisait à première vue une impression désagréable.

Devant lui, on se sentait en face d'un être sournois et dur dont il fallait se défier, ami de ses seuls intérêts et doué d'un égoïsme héréditaire et invétéré.

Ses lèvres sans fraîcheur n'avaient jamais dû connaître la franchise du sourire.

Il écouta avec une tranquillité parfaite la chaleureuse plaidoirie de l'avocat en faveur de ce miséreux que quelques semaines de prison allaient désespérer parce que son absence réduirait sa famille aux horreurs de la famine, si quelques âmes charitables ne prenaient compassion de ces déshérités privés de leur unique soutien.

Il entendit sans qu'un muscle de son visage flasque et mou eût un simple frisson, le cri d'indignation de cet avocat qui blâmait l'inflexibilité dont il avait fait preuve lorsque la malheureuse femme de l'accusé était allée se jeter à ses pieds pour le supplier de faire grâce, en lui offrant toutes les excuses et les réparations légitimement dues. Quel tort lui avait-on causé ? Aucun. L'avocat l'adjura de retirer sa plainte et, comme il ne bronchait pas, le défenseur dut supplier les juges de se montrer moins rigoureux que ce millionnaire sans entrailles.

M. de la Hautière avait aussi son porte-parole, un avoué bon vivant, à figure rabelaisienne et réjouie.

Il exposa en termes très simples le grief de son client, invoqua la loi, réclama des dommages modérés et s'en remit finalement à la sagesse du tribunal. C'était visible.

Il ne remplissait sa mission que pour l'acquit de sa conscience, et on pouvait comprendre à ses paroles qu'il n'eût pas été aussi difficile à émouvoir que celui dont il avait charge de soutenir les prétentions.

Le tribunal ne délibéra qu'un instant. La loi était formelle. D'un autre côté, à cause de ses condamnations antérieures, Jacques Vauloup ne pouvait échapper à ses rigueurs. Le président prononça le jugement en lançant à M. de la Hautière un regard de reproche.

Le braconnier était condamné à un mois de prison.

Il salua ses juges et, comme l'audience était terminée, il s'approcha du substitut et il lui dit humblement :

— Pouvez-vous m'accorder huit jours avant que je n'entre à la maison d'arrêt pour y faire mon temps ?

Les deux hommes échangèrent de nouveau un regard d'intelligence.

Que s'était-il donc passé entre eux ?

Robert Fréville répondit avec douceur :

— Je ne peux pas, mais je vais en parler à ces messieurs. Vous serez libre demain matin. Venez me trouver.

Vauloup s'inclina et rejoignit sa femme.

— Ne te désole pas, dit-il, le mal n'est pas si grand qu'on aurait pu le craindre.

Il remercia son avocat et sortit du tribunal.

M. de la Hautière était encore à son banc, assis près de son avoué avec lequel il affectait de causer à voix basse, peut-être pour donner le temps aux juges et aux quelques oisifs qui composaient le public de disparaître.

Vaguement, il se sentait entouré d'une atmosphère de mauvais vouloir et d'hostilité.

Il sortit enfin, escorté de son garde, le colosse à barbe de fleuve dont il se faisait d'ordinaire accompagner dans ses promenades à travers ses bois et ses fermes.

Il passa par deux ou trois ruelles à peu près désertes et il arriva devant une remise située dans une sorte d'impasse donnant accès à quelques jardins.

Le garde en tira la charrette anglaise et la vieille Jacqueline attachée devant une mangeoire vide, et le châtelain et le garde s'étant hissés sur la banquette, la voiture se dirigea à une allure prudente et modérée vers la rue de Bellême et la sortie de la ville.

II

Au même instant le café de la Régence était occupé par sa clientèle ordinaire.

C'était la fin de la journée et le moment des réunions amicales.

Les diverses coteries qui se font une guerre plus ou moins active dans les petites villes s'y trouvaient à peu près au complet mais non pas dans les mêmes locaux.

Les indifférents se concentraient dans une salle du rez-de-chaussée, les fonctionnaires dans un salon du premier étage,

porte à porte avec le club des Indépendants, moins nombreux que les autres, et retranchés dans un cénacle grand comme un cabinet de toilette.

Les trois divisions vivaient d'ailleurs en bonne intelligence, et ne se querellaient guère que pour la forme.

Un homme gros, rond comme un muid, vêtu d'un complet marron, à figure joviale, et qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, ouvrit la porte de cette salle minuscule où quelques habitués se livraient aux douceurs d'un piquet à quatre.

L'un d'eux, un riche propriétaire du pays, à peu près du même âge que le nouveau venu, s'épanouit à son aspect et dit :

— Tiens! c'est ce bon Migorel! Vous retardez, Migorel!

— Un peu.

— Six heures moins dix.

— Moins le quart, rectifia l'homme au complet marron.

C'était un ancien marchand de bois.

Sa face éveillait l'idée d'une pleine lune et son aspect était celui d'un bon vivant qui n'a qu'un souci : Bien manger et bien boire.

Il appela d'une voix de fausset qui contrastait avec sa carrure :

— Virginie!

Et comme on tardait à lui répondre, il se pencha sur l'escalier et cria plus fort :

— Virginie, arrivez donc, nom d'un tonneau!

— Voilà.

La femme qui portait le nom de Virginie était une grande bonne d'une quarantaine d'années, souriante, grasse et forte, qui avait dû être une assez belle créature une dizaine d'années plus tôt et qui conservait encore certains restes d'une beauté confortable toujours affriolante.

Migorel dit en prenant avec elle quelques privautés :

— Mon absinthe, hein! et que ça ne traîne pas.

— Voilà, répéta Virginie, toujours complaisante, en versant la liqueur avec libéralité.

— Assez, assez donc, tonnerre! fit Migorel en l'arrêtant. Vous ne voulez pas m'empoisonner avec vos sales drogues!

— J'en serais bien fâchée, monsieur Migorel.

Et doucement, Virginie demanda :

— Pourquoi arrivez-vous si tard?

— Ah! voilà, fit l'ancien marchand de bois, en remuant sa

verte avec précaution, je viens d'assister à un spectacle qui ne m'a rien coûté et qui valait son prix tout de même.

M. Laroche, le rentier qui avait accueilli Migorel en camarade, demanda :

— C'était?...

— Toujours M. de la Hautière avec ses procès de chasse. Il finira par recevoir une bonne charge de plomb dans le corps, ce lapin-là.

— Oh! fit le propriétaire, scandalisé.

— Ma foi, je n'en serais pas étonné. Nous verrons ça un jour ou l'autre. C'est bon de défendre son bien, mais il ne faut pas être sans cœur. Ce serait bon pour vous, mon gaillard.

La large face de Migorel s'épanouit comme un soleil.

Cette délicate allusion au nom de M. Laroche le comblait d'aise.

Il en eut de la joie pour cinq minutes parce qu'il savait se contenter de peu.

Le rentier haussa les épaules et dit :

— Vous avez trop d'esprit, Migorel ; vous ne ferez pas de vieux os... La lame usera le fourreau et ce serait dommage, car vous êtes un brave garçon.

— Merci.

— Qui donc poursuivait-il, M. de la Hautière? demanda un des joueurs, distraitement, en annonçant son point... quatorze de dames...

— Un pauvre diable du Val.

— Vauloup?

— Parfaitement.

— Qu'est-ce qu'il a fait?

— Il est allé au clair de lune dans le parc de Monthibert, tout bonnement, et là il s'amusait à fureter les lapins ... et vous savez qu'il s'y entend!

— Alors?...

— Grelu... Vous connaissez bien Grelu?

— Parbleu! le garde de M. de la Hautière, l'homme à la grande barbe.

— Eh bien! Grelu est tombé sur la carcasse de ce pauvre Vauloup et lui a dressé procès-verbal.

M. Laroche déclara :

— Il a bien fait.

— Sans doute, mais vous comprenez, mon bon, le cas était grave.

— Pour qui?

— Pour Vauloup.

— Tant pis pour lui. Il n'avait qu'à rester tranquillement dans son lit au lieu de battre la campagne au clair de lune et à laisser les lapins de Monthibert en repos.

— J'entends bien, poursuivit Migorel très obstiné dans son idée. Mais Vauloup est un père de famille... Il a à ses trousses une bande de marmots et je vous répète que le cas était grave.

— Chasse, la nuit, dans un parc clos, attenant à une habitation, six mois de prison, déclara une voix de basse profonde qui contrastait énergiquement avec le fausset de l'ancien marchand de bois.

C'était celle d'un avocat aux traits narquois, à la lèvre railleuse, aux yeux vert pâle.

Et au même instant il dit :

— Trente-cinq et cent trente, cent soixante-cinq. J'ai gagné.

Il alluma lentement une cigarette en regardant Migorel.

— Qu'est-ce qu'il a attrapé, votre ami Vauloup?

— Un mois de prison.

— C'est pour rien. Seulement ce la Hautière n'est sympathique à personne. Laid comme une limace et mauvais comme la gale! De plus avare comme toute une fourmilière et faux comme trente-six mille jetons! Ce qui n'empêche pas Monthibert d'être un des plus jolis endroits que je connaisse.

M. Laroche se tourna vers l'avocat et insinua en souriant :

— M. de la Hautière a quelque chose de mieux encore que Monhibert.

— Quoi donc? demanda Migorel, distrait. Ses fermes?

— Vous n'y êtes pas.

— Ses bois de Chaligny?

L'avocat se mit à rire.

— Sa femme donc, mon pauvre Migorel.

— Ah! diable! Où avais-je l'esprit? C'est vrai tout de même... Mme de la Hautière n'est pas mal tournée.

— Comment, pas mal tournée! s'écria l'avocat en protestant. Dites donc, Migorel, que c'est la perle du pays! Pas mal tournée! On vous en donnera comme elle, mon gros! Vous êtes terriblement exigeant!

— Je la trouve un peu mince!

— Souple comme un roseau, Migorel!

— Pas assez d'étoffe.

— Vous aimeriez mieux une grosse boulotte.

— Eh! eh! les boulottes ont du bon.

— Je ne dis pas non, mais songez donc, Migorel. Mme de la Hautière est faite au moule, élancée, avec des hanches!... Il faut voir ça! Des formes exquises! Des épaules superbes, des bras délicieux et quelles mains! Et les cheveux, les plus admirables qu'on puisse rêver... Une peau d'une blancheur et d'une finesse! Des traits ravissants, de petites fossettes dans les joues et au menton...

— Une merveille, dites-le tout de suite.

— Certainement, une merveille! Le mot n'est que juste. Si vous ne le comprenez pas... je vous plains!

Migorel ne se rebiffa pas.

Il se contenta de riposter :

— Quel enthousiasme, cher maître! Vous devez aller vous promener souvent dans les parages de Monthibert.

— Je le voudrais, Migorel, mais d'abord c'est un peu loin pour moi. Il n'y a pas moins de sept à huit kilomètres et quand j'ai une demi-lieue dans les jambes, à moins que ce ne soit à la chasse, ça me suffit!

L'ancien marchand de bois baissa la voix.

— Eh bien! dit-il assez finement, pourquoi n'iriez-vous pas à la chasse du côté de Monthibert, mon bon.

— Vous ne me prenez pas pour un simple Vauloup, Migorel?

L'avocat plaisantait, mais il avait parfaitement compris.

Il ajouta :

— Ce qui m'empêcherait surtout de pousser une pointe du côté de Monthibert, c'est que j'aurais la conviction, si par hasard je me proposais d'y faire quelque conquête, de revenir bredouille. Or, je n'aime pas à perdre mon temps et mes peines, Migorel, et je les perdrais, j'en suis sûr, ce qui m'ennuierait considérablement. J'estime Mme de la Hautière une femme des plus honorables. Bonsoir, Migorel.

L'avocat distribua quelques poignées de mains à ses amis et s'en alla.

Migorel demeura un instant rêveur.

Au fond l'ancien marchand de bois ne manquait ni d'intelligence ni de perspicacité.

La vertu de Mme de la Hautière!

Sans doute il n'avait pas personnellement de raisons d'en douter. Ses prétentions n'étaient pas si hautes.

Et cependant il avait été témoin d'un fait qui lui donnait à penser.

Si Me Coquereau — c'était le nom de l'avocat qui venait de quitter le café — y croyait comme à un article de foi, pourquoi le substitut, récemment arrivé à Mortagne, allait-il si souvent errer aux environs du parc de Monthibert !

Cela, Migorel l'avait vu, et sans se livrer au moindre espionnage des pas et démarches de M. Fréville.

Migorel possédait, tout à côté des propriétés de M. de la Hautière, une jolie ferme où il se rendait presque chaque jour dans la belle saison et, aux débuts du printemps, la promenade était des plus attrayantes.

Cette ferme, qui s'appelle la Cour aux Agnès, est charmante, et située à mi-côte au-dessus de la vallée de l'Huisne.

Or, d'un petit pavillon que le marchand de bois se réservait, on distinguait sans peine l'entrée de l'avenue de Monthibert et même une partie des murailles du parc, cachées sous des avalanches de lierres, de viornes et de houblons sauvages.

De cet observatoire, Migorel avait vu plus de dix fois en un seul mois un cavalier élégant, blond, aux favoris taillés selon le rite de la vieille magistrature, tourner autour du parc, à peu près comme un éclaireur en avant-garde ou une troupe d'assiégeants reconnaissant les points faibles de la place qu'ils veulent prendre.

Ce cavalier montait une bête de Tarbes très fine, très légère, alezan doré, et qui semblait d'une douceur et d'un dressage exemplaires.

Même à une certaine distance, il était impossible de s'y tromper.

C'était M. Robert Fréville, le substitut.

Qu'allait-il faire dans ces parages ?

Quel attrait l'y ramenait sans cesse ?

Certes rien ne prouvait que ce ne fût pas le seul charme du site de Monthibert, admirable surtout en ce doux mois de mai, mais involontairement et sans malice, Migorel ne pouvait s'empêcher de supposer une autre cause à de si fréquentes excursions.

Et il faut dire que d'un naturel très indulgent aux autres comme à lui-même, Migorel n'eût pas été autrement fâché du siège en règle que le beau substitut aurait pu avoir l'idée d'entreprendre.

Me Coquereau avait dit un mot dont la justesse n'était pas contestable. Si la femme de M. de la Hautière ne méritait pas aux yeux du propriétaire de la Cour aux Agnès les éloges hyperboliques de l'avocat, le mari lui semblait aussi complètement haïssable qu'à tout autre et il eût été le premier à se réjouir des mésaventures conjugales qui auraient pu lui arriver.

Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait connu dans le pays des époux aussi mal assortis, non seulement au point de vue de la forme, mais à tous les autres, car les fournisseurs et les domestiques de Monthibert vantaient la douceur et la générosité de la jeune dame autant qu'ils raillaient la ladrerie et les duretés du châtelain.

Une partie d'écarté proposée à Migorel par M. Laroche, le millionnaire qui venait de perdre une demi-douzaine de consommations à trente centimes la pièce, le tira de ses réflexions.

Le rentier ne fut pas plus heureux avec lui qu'avec les autres.

Il acquitta galamment ses dettes entre les mains grassouillettes de Virginie et quelques minutes après, il se trouvait avec son adversaire dans la ruelle qui longe l'église Notre-Dame.

Au moment de le quitter, il lui demanda :

— Vous portez donc un vif intérêt à ce Vauloup, Migorel?

— Dame, pendant qu'il sera en prison, qui est-ce qui donnera la pâtée à ses petits?

— Il se trouvera de bonnes âmes...

— Vous peut-être...

— S'il ne faut qu'une dizaine de francs...

— Ça vaudra toujours mieux que rien. Vous êtes un brave homme, vous!

— Je tâche.

— Ce haïssable la Hautière aurait pu se montrer moins dur...

— Vous le connaissez... Il est en bois ce bonhomme-là!

— Avec ses façons, il s'attirera quelque mauvaise affaire.

— Ça le regarde. Bonsoir, Migorel.

— Bonsoir, Monsieur Laroche.

Et ils s'en allèrent, chacun de son côté.

III

La charrette anglaise qui emportait M. de la Hautière et son garde descendit au trot de la vieille jument blanche la côte qui

conduit à la gare, traversa la voie au passage à niveau qui coupe la route de Belléme et roula pendant vingt minutes à travers un pays accidenté dont les cultures feraient périr d'envie un cultivateur de la Sologne ou des Landes.

Des trèfles, des luzernes, des sainfoins et des blés d'une vigueur et d'une abondance extrêmes bordaient la route et s'étendaient à l'infini dans une mer de verdure, escaladant les pentes ou couvrant la plaine, tandis que çà et là, des fermes bien bâties et respirant l'aisance s'élevaient au milieu de cette végétation printanière et florissante.

Les pommiers tardifs ouvraient leurs bouquets de fleurs de ce rose tendre que la palette des artistes n'a jamais su rendre avec une fidélité parfaite, et la sève semblait sortir de toutes parts, de la terre et des plantes, dans une explosion miraculeuse.

Grelu se caressa la barbe et dit :

— C'est beau tout de même, patron.

La splendeur de cette nature enchantée arrachait un cri d'admiration même à cet être aux instincts durs et grossiers qui pourtant aurait dû être blasé sur ses attraits, puisqu'il vivait en rapports constants avec elle.

M. de la Hautière se tourna du côté de son garde et lui demanda :

— Quoi ?... Qu'est-ce qui est beau, Grelu ?

Le garde étendit le bras vers la campagne et dit :

— Ce que nous voyons, pardieu !

Le maître ne contesta pas :

— Oui, dit-il, à moins d'accident, je crois que la récolte sera bonne et que les fermiers n'auront pas à se plaindre. Aussi vous ne ferez pas mal de les prévenir qu'ils aient à mettre leurs comptes en règle... Vous y songerez, Grelu ?...

— Si vous voulez, mais je pense qu'il ne vous est pas dû grand'-chose, car on peut bien le dire sans vous fâcher peut-être, vous êtes de ceux qui n'aiment pas les vaches qui vêlent tard, hé !

— Je ne dis pas non... A chacun son dû... Quand je dois, je paie. J'entends que les autres fassent de même.

La conversation en resta là pour un instant, mais comme le cheval venait de quitter la grande route pour s'engager dans un chemin vicinal, en quittant la jolie vallée de l'Huisne dont les prairies sont si fraîches et si fleuries, et gravissait au pas une côte assez raide, M. de la Hautière se tourna de nouveau vers son garde et reprit :

— Dites moi, Grelu, vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire ces jours derniers?

L'homme à la barbe de fleuve ne paraissait pas avoir lui-même une grande vénération pour son maître.

Il demanda d'une voix rude :

— Où çà?

— Aux environs du parc.

— Ma foi non, monsieur, rien d'extraordinaire. D'ailleurs que pourrait-il s'y passer? C'est assurément l'endroit le moins fréquenté du pays. Les visites sont rares chez vous et, à part quelque fermier qui circule par là avec ses chevaux, il n'y a que les maraudeurs qui s'aventurent dans vos taillis. Encore ne s'y hasardent-ils pas souvent car on vous connaît et on sait que vous ne badinez pas avec votre droit. Ce malheureux Vauloup en est la preuve... A votre place je lui aurais demandé un louis pour mon garde et le pauvre diable vous l'aurait donné...

— Vous croyez?

— Bien sûr... Il ne manque pas d'amis.

— Des amis... Vauloup! fit M. de la Hautière avec étonnement.

— Il en a plus d'un et des huppés encore!... Même qu'il s'en trouvait parmi les robes noires qui l'ont jugé tantôt...

— Bah!

— Sans doute.

— Qui donc?

— Quand ce ne serait que le substitut... Vous avez vu comme il l'a traité?

— Peut-être.

— Une minute, j'ai pensé qu'il allait réclamer son acquittement et vous faire condamner à sa place.

— M. Fréville?...

— Lui même...

— En effet il s'est montré un peu mou!...

— Je vous crois... Il déclarait ce pauvre Vauloup intéressant avec sa petite famille... Je ne sais pas si je me trompe, mais il ne doit pas vous aimer, ce particulier-là...

— Pourquoi donc?... Il n'est dans le pays que depuis quelques mois...

— Il aura entendu parler de vous!... fit le garde avec sa brutale franchise.

— Eh! fit M. de la Hautière en se redressant, que voulez-

vous qu'on lui en dise. Est-ce que je vis d'une façon qui prête à la critique? Me voit-on jamais gêner les autres? Je me tiens chez moi où je suis libre d'agir comme il me plait. Mon père m'a laissé son exemple... Je le suis sans demander de conseils à personne, parce que je le trouve bon. Je reste dans ma maison et je m'occupe de mes affaires sans chercher à savoir comment vont celles des voisins. Les miennes ne sont pas trop mauvaises et je peux dire que je mets chaque année de côté une belle somme...

— A quoi ça vous sert-il, objecta Grelu, et pour qui amassez-vous cet argent?... Vous n'avez seulement pas d'enfants et vous ne prenez jamais une minute d'agrément...

— Mon plaisir ne me coûte rien... C'est de me promener dans mon parc, de surveiller mes domestiques...

— Il s'en plaignent quelquefois...

— Tant pis pour eux... Quand on n'a rien à se reprocher, on n'a pas peur des yeux du maitre.

— J'en connais qui prétendent que vous êtes trop regardant...

— C'est mon affaire. Il ne me plaît pas d'imiter certains de mes voisins qui ont maison à Paris, château dans le Perche, qui ne se refusent rien, vont aux bains de mer, aux eaux, parient aux courses et perdent leur argent sur le tapis vert des tripots... Ils brûlent la chandelle par les deux bouts, Grelu, et possible qu'un jour à venir il ne leur reste rien à mettre entre eux et le besoin!... Tandis que moi...

Grelu l'interrompit :

— Tandis que vous, monsieur, vous empilez des sous, vous amassez des rentes, vous achetez des bois, des prés, des fermes... Vous ne devez pas avoir loin d'une centaine de mille francs de revenus dans le pays, rien qu'en terres...

M. de la Hautière se frotta les mains avec énergie.

— A peu près, fit-il, très satisfait, et il en faut des arpents et des arpents!..

Il s'arrêta subitement.

Jamais il n'avait été aussi communicatif.

Il promena autour de lui un regard soupçonneux.

Il sonda les haies voisines, les broussailles du talus, le petit champ de seigle déjà haut qui bordait le chemin, pour s'assurer que seules les oreilles de son fidèle Grelu l'avaient entendu et vivement :

— Il y a des gens qui me blâment, je le sais, pour mon écono-

mie. Ils disent que je suis un ladre! Ils ne me changeront pas et je resterai tel que je suis. Chacun a son goût... Le mien est de m'occuper de mes comptes et de connaître midi à ma porte. Mes affaires sont nettes et je me moque du tiers et du quart. C'est un plaisir sans pareil de se dire chaque soir avant de s'endormir : — J'ai cela de plus qu'hier... Mon tas d'écus grossit, ma terre s'augmente. Les autres se ruinent et je m'enrichis. Un jour viendra où ils me jalouseront et ce jour-là ils auront beau me tendre la main, je ne laisserai rien tomber dedans. C'est là mon plaisir... Il me suffit et je n'en veux pas d'autres... parce que les autres ne vaudraient pas celui-là. Et je suis heureux, Grelu, à ma façon!...

Le garde observa, en se caressant la barbe :

— C'est possible, vous, mais Madame ?

M. de la Hautière tressaillit comme s'il eût senti à son talon la piqûre d'une vipère.

Evidemment Grelu venait de toucher à l'improviste un point sensible de cette peau blafarde qui semblait à l'épreuve des sensibilités vulgaires.

Ce fut d'une voix qui trahissait une certaine agitation que le maître répliqua :

— Je ne crois pas que Mme de la Hautière ait à se plaindre de son sort. Beaucoup de femmes pourraient lui porter envie.

— Sans doute, sans doute, fit le garde avec indifférence, cependant...

Il s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit.

— Achevez donc, Grelu, et ne me cachez pas votre pensée, reprit le maître. Vous savez bien qu'on peut tout me dire. J'écoute volontiers les avis, quitte à ne faire que ce que je crois bon pour mes intérêts.

— Eh bien ! Florence prétend que Madame s'ennuie par moments à cinq louis de l'heure.

(A suivre.) Charles Mérouvel.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(Suite)

On fit la grande halte après deux heures de marche. L'armée se trouvait alors à peu près à deux kilomètres de l'angle nord-est de Pé-Kin. Pendant que les troupes se reposaient, il nous sembla voir remuer quelque chose dans un taillis. Le capitaine de Montauban, Armand Lucy et moi nous partîmes au galop, et nous trouvâmes une petite escouade de soldats chinois, les premiers que nous eussions pu joindre depuis Pa-Li-Kao. Nous les fîmes prisonniers et les ramenâmes au général, qui leur fit donner à manger. Ces hommes s'attendaient à être décapités sur-le-champ; se voyant bien traités, ils devinrent expansifs, et, répondant à nos questions, nous dirent que près de nous, dans la direction de l'ouest, il y avait un camp de 10.000 hommes.

Sur ces indications, on défit immédiatement les faisceaux pour se remettre en marche en prenant des dispositions de combat. Les deux commandants en chef marchaient à la même hauteur, les Anglais devaient attaquer la droite du camp, le général Collineau devait l'aborder par la gauche. Montauban, la brigade Jamin et l'artillerie attaqueraient de front.

Les Anglais s'éloignèrent peu à peu dans la direction convenue. Nous les perdîmes de vue, et, tout en marchant, nous prêtions l'oreille, attendant le bruit de leur artillerie.

Déception! le camp existait bien, mais il était vide. Il avait été évacué pendant la nuit. Quant aux Anglais, ils avaient disparu, et nous supposâmes que, mal guidés, ils s'étaient égarés.

Lord Elgin, qui se trouvait isolé, vint alors avec son escorte de cavalerie rejoindre le général de Montauban. Peu d'instants après, un officier d'ordonnance du général Grant arrivait, chargé de

(1) Voir *La Lecture*, page 616.

prévenir le commandant français que, d'après les espions, l'armée tartare s'était retirée à Yuen-Ming-Yuen, grande et magnifique résidence impériale, afin probablement d'y protéger l'Empereur, dont le départ était ignoré, et qu'on croyait encore dans son Palais d'Automne.

Yuen-Ming-Yuen était, en effet, le Palais d'Automne que tout le monde en Europe appelle, — je ne sais pourquoi, je le répète, — le Palais d'Été.

Le général Grant annonçait qu'il allait s'y rendre, et priait son collègue d'y arriver de son côté.

Montauban, interrompant la conversation engagée avec lord Elgin, donna les ordres nécessaires, et on se remit en marche du côté d'Haï-Tien, ville de peu d'importance où est situé le palais en question, que j'appellerai, si on veut bien, le Palais d'Été, moi aussi, pour faire comme les autres.

Le guide qui accompagnait l'officier d'ordonnance de Grant, nous dit que le Palais était à deux milles de nous environ. Mais ces deux milles nous firent bientôt l'effet de la petite demi-heure de nos paysans :

— Continuez toujours tout droit. Vous en avez pour une petite sabotée d'une demi-heure.

On marche deux heures et on n'est pas arrivé.

Les guides ne paraissaient pas bien connaître leur affaire. Du reste, les Anglais n'étaient pas mieux servis que nous. Car, égarés une première fois le matin, quand on marchait sur le camp tartare, ils s'égaraient encore une fois le soir en marchant sur Haï-Tien.

Cependant leur cavalerie était restée en contact avec nous; son chef, le brigadier Pattle, n'apercevant plus le gros de l'armée, fit un temps de galop jusqu'auprès de nous pour nous demander où étaient ses compatriotes, avec une naïveté qu'il fut le premier à reconnaître, nous avouant que sa question aurait été mieux à sa place dans la bouche d'un général français.

Ne voulant pas se perdre à son tour, il suivit notre colonne avec les dragons de la Reine et une partie des sikhes.

Enfin, après avoir fait une dizaine de fois les deux milles annoncés par nos guides, l'armée française arriva à Haï-Tien au moment où le jour commençait à baisser.

De même que Versailles est un appendice du palais du grand Roi, de même Haï-Tien est une dépendance du palais d'Yuen-Ming-Yuen.

Une grande route dallée en granit conduit directement au Palais, traversant, deux cents mètres avant d'y arriver, un pont monumental jeté sur un canal ; elle se transforme alors en une avenue plantée d'arbres séculaires, bordée par les maisons qu'habitent les mandarins de la cour lorsque le Fils du Ciel daigne se manifester à la terre, en son Palais d'Été.

Les premières compagnies firent halte devant le Palais, et toute l'armée se trouva bientôt massée sur la grande place qui servait de cour d'honneur et qui a, à peu de chose près, les dimensions de la place d'armes à Versailles, mais l'avantage de posséder en plus de splendides ombrages.

Devant nous se dressaient les murs d'enceinte du Palais, hermétiquement clos, et qui s'allongeaient de chaque côté à perte de vue.

Déjà les fourriers marquaient l'emplacement des tentes de chaque compagnie. On allait donner l'ordre de rompre et disloquer la masse, lorsque, tout à coup, une porte s'ouvre, une bande, composée de soldats, d'ennuques et de domestiques exécute sur l'armée une décharge de mousqueterie et de fusils de rempart.

Il n'y a rien de plus impressionnable que des troupes réunies en tas, surtout lorsqu'elles se trouvent en face d'une nouveauté quelconque. Or, dans le crépuscule, nos hommes voyaient, pour la première fois, un édifice royal, à l'allure grandiose, et entendaient prononcer ce mot magique qui avait encore parmi eux un prestige incalculable : l'Empereur ! Aussi ne faut-il pas s'étonner de la panique subite qui éclata, au bruit de ces coups de feu inoffensifs, au milieu de ces troupes pourtant victorieuses sur tous les points depuis leur arrivée en Chine, qui ne reculaient jamais d'une semelle, et ne se rendaient pas même compte que le fait de s'enfoncer en si petit nombre au milieu d'une nation de 400 millions d'hommes, constituait un acte d'héroïsme inouï.

Il y eut un instant de désordre, de confusion, de pêle-mêle. Les soldats débandés couraient de tous les côtés, s'appelant. Le général, qui savait qu'une armée est un véritable chapelet de perles, facile à manier tant que le lien de la discipline en tient tous les éléments réunis et stratifiés, mais dont on ne peut plus rien faire quand il n'y a plus d'ordre, de hiérarchie, quand le fil est rompu, quand les perles roulent dans les coins, — craignit, un instant, un véritable désastre. Il s'escrimait de son mieux, ordonnait, jurait, conjurait, rassurait, et finalement exaspéré allongea son bras et sa

canne dans le vide comme pour arrêter ces êtres désorientés et affolés. Il perdit sa canne, qui lui fut arrachée des mains, on n'a jamais su par qui, et qui ne fut pas retrouvée.

La panique heureusement s'arrêta d'elle-même. Personne n'avait été touché par cette première décharge. Une seule balle avait porté. Elle s'était logée dans la tête du cheval du commandant de Bouillé. L'animal parut gêné pendant quarante-huit heures, mais le troisième jour il éternua la balle par les naseaux, et n'eut plus l'air de penser à cet invraisemblable tour d'escamotage.

Pendant que l'ordre se rétablissait et que l'armée dressait ses tentes, le général envoya un de ses aides de camp, le lieutenant de vaisseau de Pina, à la tête d'une compagnie d'infanterie de marine, fouiller l'entrée du Palais, où pouvaient, à la rigueur, se dissimuler quelques centaines de Tartares qui nous eussent inquiétés pendant la nuit.

Il était parti depuis quelques minutes lorsqu'on entendit de nouveaux coups de feu. Le général se retourna aussitôt et fit porter par Lucy l'ordre formel et absolu de ne pas tirer. Il craignait qu'on ne mît le feu au Palais, où qu'on ne s'entre-tuât, et il voulait que tout fût enlevé à la baïonnette.

Lucy part. La fusillade cesse. Voici ce qui s'était passé. En arrivant à la grande porte, après la première décharge, M. de Pina avait sommé les gardiens du Palais d'ouvrir. Comme ils ne répondaient pas, il fit apporter une échelle et escalada le mur, suivi de M. Vivenot, enseigne de vaisseau. Parvenu sur la crête du mur, M. de Pina avait aperçu quelques soldats tartares dans la cour. Il avait néanmoins bravement sauté à terre, espérant avoir le temps d'ouvrir à ses hommes la grande porte par l'intérieur avant d'être attaqué.

Les Tartares se jetèrent sur lui. Il fit feu de son revolver une fois, deux fois. Au moment où il ajustait un troisième soldat, il reçut au poignet droit un violent coup de sabre qui entama profondément les chairs; presque en même temps il était blessé à la main gauche. M. Vivenot, qui avait sauté derrière lui, recevait une balle dans le côté, et les Tartares auraient achevé ces deux braves officiers si leurs hommes, qui avaient escaladé le mur à leur tour, n'étaient pas tombés les uns derrière les autres auprès des Chinois, qu'ils forcèrent à la retraite. Ces derniers partirent, emportant leurs blessés et laissant trois morts dans la cour.

La grande porte fut ouverte. On fit occuper la première cour par

la brigade Collineau, et pour plus de sécurité, les portes qui ouvraient l'intérieur du Palais furent barricadées en dehors et surveillées de très près.

La prise du Palais nous avait donc coûté la blessure de M. de Pina, celle de M. de Vivenot, celle de deux soldats d'infanterie de marine, un mouton, et la canne du général.

Le lendemain matin, on dégagea les portes et on les ouvrit. Tout était silencieux, désert. Le général de Montauban pénétra dans le Palais, accompagné des généraux Jamin et Collineau et du colonel Schmitz. J'avais l'honneur de suivre ces quatre officiers.

Le général, par un sentiment de délicatesse facile à concevoir, avait voulu que la première visite fût faite en présence d'une délégation des officiers anglais dont les troupes marchaient avec nous. Tous ces officiers ignoraient d'ailleurs ce qu'étaient devenus leur général en chef et l'armée. A tout hasard, on tira toutes les cinq minutes un coup de canon sur la grande place pendant une heure, pour indiquer au gros des forces de nos alliés l'endroit où nous nous trouvions.

A nous cinq Français se joignirent donc le brigadier Pattle, le major Sley, des dragons de la Reine, et le colonel Fowley.

Notre visite était éclairée par une compagnie d'infanterie de marine qui marchait devant nous.

CHAPITRE XIX

LE PALAIS D'ÉTÉ

Un rival de Louis XIV. — Les architectes du Fils du Ciel. — Splendeurs inouïes. — La salle du Trône. — Les arbres nains. — Les oratoires de Sa Majesté. — Chez l'Impératrice — Le parc. — Les palais — Les carrosses du roi Georges III. — Le lac. — Les gondoles impériales. — La vierge chinoise — Une grande statue.

Il me faudrait maintenant, pour dépeindre toutes les splendeurs qui s'offrirent à nos yeux, faire dissoudre dans de l'or liquide un spécimen de toutes les pierres précieuses connues, et y tremper une plume de diamant qui aurait pour barbes les fantaisies d'un poète oriental élevé sur les genoux des fées et habitué à jouer, tout enfant, dans leurs trésors chimériques.

Ce qui me frappa d'abord fut ceci : bien que construit dans le

plus pur et le plus beau style chinois, le Palais d'Été offrait dans ses dispositions, dans son architecture et jusque dans certains de ses détails, des réminiscences singulières du palais de Versailles, tempérées par ce fait qui domine toute la construction chinoise, qu'il n'avait pas d'étages et ne se composait partout que de rez-de-chaussée, sans greniers, sans mansardes, sans rien qui séparât le toit des pièces posées sur le sol.

Cette ressemblance lointaine n'est point inexplicable.

Les jésuites, qui jouèrent en Chine un rôle si important; les jésuites qui donnèrent à la Chine de véritables Richelieu et de non moins véritables Mazarin ; les jésuites qui restèrent honorés et quasi souverains à Pé-Kin jusqu'en 1773, date de la suppression de leur ordre par Clément XIV; les jésuites aussi bons administrateurs que grands mathématiciens; les jésuites qui avaient réuni dans leur congrégation tous les talents et toutes les sciences; les jésuites furent en quelque sorte les architectes du Palais d'Été et les dessinateurs de ses merveilleux jardins.

A cette époque, Louis XIV venait d'enfouir tant de millions dans Versailles, que lorsqu'on lui présenta les comptes définitifs, il ordonna à la fois de les payer et de les brûler, sans vouloir les regarder, espérant dissimuler à la postérité comme à lui-même sa royale et folle fantaisie. Or l'écho des magnificences réalisées par le grand roi, répercuté de contrée en contrée, transmis sur toute la terre par la bouche des hommes, vint frapper les oreilles de l'empereur de Chine.

Le Fils du Ciel trouva étrange, inconvenant, qu'il y eût sur la surface du globe un roi qui prît l'emblème sacré du soleil, et qui se permît une chose que lui, Fils du Ciel, n'avait point faite. Et quel roi? Un roitelet, un homme qui commandait à une poignée d'humains, à vingt-cinq millions d'hommes, un roi seize fois moins grand, par conséquent, que l'Empereur Céleste.

N'enviant point à ce roi son fameux passage du Rhin, que Napoléon appelait une « bonne farce », il voulut lui ravir la gloire d'avoir construit le plus beau palais du monde. Et voici comment, si bizarre que la chose puisse paraître, Versailles enfanta en quelque sorte, sur un autre hémisphère, les richesses et les splendeurs d'Yuen-Ming-Yuen.

La construction dura fort longtemps ; aux jésuites succédèrent d'autres missionnaires aussi artistes qu'eux, et qui n'eurent qu'à embellir les plans primitifs.

Mais c'est assez d'historique comme cela. Décrivons.

Au fond de la première cour s'élève, sur trois marches de granit, une salle immense, sans autre ornement que quelques inscriptions sur les murs nus, sans autre mobilier que des bancs de bois à large dossier. C'est là qu'attendent les sujets admis à l'honneur d'approcher Sa Majesté.

Derrière cette salle, et de plain-pied avec elle, s'étend une seconde cour qui la sépare de la salle d'audience.

Cette cour est garnie de pots en vieille porcelaine d'un mètre cinquante de haut, qui servent de caisses à une multitude d'arbustes plus bizarres les uns que les autres.

Le Chinois, ce bourreau par excellence, aime à torturer la nature. Tout ce qui est étrange, anormal, phénoménal, le séduit.

Ainsi, l'emblème de son souverain est le dragon, l'animal fabuleux, invraisemblable par excellence, composé d'une série d'horreurs naturelles réunies à plaisir. Ses divinités, il les fait monstrueuses. La femme, qui partout sur terre, chez les nations civilisées, semble un être intermédiaire entre l'homme et l'ange, il l'estropie, la déforme, la rend ridicule.

Dans sa mythologie fantastique, il ne fait grâce qu'à une seule créature divine, Koua Him Poussah, la vierge chinoise, qu'il représente à peu près sous les traits que nous donnons à la vierge Marie.

Les arbres que nous avons là sous les yeux n'ont pas été mieux traités que leurs dieux ou leurs femmes. Voici par exemple un chêne : il a deux cents ans. Il ne ressemble pas à un jeune chêne. Il est la réduction exacte, photographique, d'un grand chêne de forêt, séculaire, et il n'a que trois pieds de haut. C'est un nain parfait. A côté, voici un groupe de six arbres d'essences différentes, plantés dans le même vase, à quelques centimètres les uns des autres, qui se réunissent à un mètre de hauteur et ne forment plus qu'un seul tronc d'où jaillissent, un peu plus haut, des feuilles impossibles à classer. Et notez que les Chinois ne connaissent pas la greffe. Ces tours de force se multiplient et se répètent dans tous ces grands pots sous des formes diverses et tourmentées. Il y a des générations de savants qui ont voué leur vie à l'étude des procédés destinés à obtenir ces monstres végétaux. Tout à l'heure, en continuant notre visite, nous trouverons, sur des rayons de bibliothèques anciennes les fruits de leurs travaux, les résultats de leurs obser-

vations impossibles, dans des volumes bien étiquetés et bien en ordre.

J'avoue que nous n'attachons qu'une attention distraite aux bizarreries contenues dans des pots dont le moindre vaudrait ses petits cent mille francs à la salle Drouot. Et nous allons tout droit à la première salle d'audience qui s'ouvre devant nous.

Cette salle forme un côté d'un quadrilatère de bâtiments dont le milieu est occupé par un jardin, avec des eaux jaillissantes. Elle se continue à droite et à gauche, en équerre, par deux autres salles d'audience et de cérémonie, et a pour pendant, à l'autre bout du quadrilatère, la salle du Trône.

Dans ces trois premières salles commencent à défiler devant nos pas des richesses invraisemblables. Il faut se rendre compte que l'Empereur a entassé dans ces palais, transformés en musée ou plutôt en magasin de splendeurs, les produits les plus exquis de je ne sais combien de générations des 400 millions d'êtres humains, dont il est le demi-dieu, tous les tributs en nature que ses peuples sont tenus de lui payer, tous les cadeaux que la peur ou l'enthousiasme arrachent aussi bien aux grands qu'aux petits, tout ce qu'il a confisqué à des sujets rebelles ou prétendus tels. Il faut se rendre compte que, dans cet immense Empire, il ne se produit pas un chef-d'œuvre qui ne converge naturellement vers l'Empereur, il ne se découvre pas une chose de prix qui ne tombe dans ses mains par son propre poids.

Il y avait là tous les tributs en pierres fines ou étoffes précieuses offerts par les princes tributaires, et aussi tout ce que nos rois et nos empereurs d'Europe n'ont cessé d'envoyer en bibelots, en échantillons, en curiosités tant à Hien-Fong qu'à ses prédécesseurs, tout ce que le simple commerçant, désireux d'obtenir l'accès d'un port, prélève pour le souverain sur sa pacotille. Tout s'y trouvait, conservé avec un souci et un respect égal, depuis la draperie d'or semée de perles qu'a peut-être envoyée le Grand Turc, jusqu'à la poupée-mannequin qui dit « papa et maman », qu'un capitaine marseillais a prise à sa petite fille au jour des étrennes et a emportée en Chine pour « épater » le mandarin en chef.

Et tout cela a débordé des appartements privés du souverain et de ses femmes, peu à peu encombrés, jusque dans ses immenses salles, à proportions de cathédrales. Le spectacle est à la fois extraordinaire et éblouissant, éblouissant par la richesse des objets, extraordinaire par leur nombre et leur variété.

Nous voici devant la salle du Trône. Posée sur un socle de sept marches d'un beau granit poli comme une glace, elle est complètement isolée des constructions environnantes.

Son toit relevé, qui déborde d'au moins un mètre les sept marches de granit, est soutenu par deux rangées de colonnes de bois de fer très artistement sculptées, et qui ressemblent, en proportions colossales, à ces bambous ou à ces ivoires ciselés dont nous faisons, en Europe, soit des pots à tabac, soit des boîtes d'allumettes.

Aucune d'elles ne ressemble à une autre, et les scènes qui s'enroulent en spirales autour de leur fût, comme sur la colonne césarienne de la place Vendôme, sont empruntées tantôt à l'histoire nationale, tantôt à une légende, tantôt à un roman célèbre, tantôt à la mythologie.

Celle contre laquelle je m'appuie, la seule dont j'ai gardé le souvenir encore intact, retrace la vie du dieu du vin, dont le crâne est aussi haut que le reste du corps. Il chemine paisiblement assis sur un buffle, un bâton recourbé à la main, et avant d'arriver en haut de sa colonne, il passera par des précipices, des sites enchanteurs, des cavernes, où des monstres le guettent, et aussi sous un arc de triomphe entouré de jolies femmes. C'est un voyage des plus mouvementés qu'il accomplit là, ce bon dieu, image des péripéties imaginaires que traversent ses adorateurs après les libations de leur culte.

Sur le fût des colonnes, toutes les parties de bois qui n'ont pas été fouillées au ciseau sont recouvertes d'une laque aux couleurs éblouissantes ; sur les chapiteaux, le dragon impérial se tord et s'enroule sur lui-même dans toutes les combinaisons possibles, maintenant entre ses griffes des écussons couverts de maximes.

Des colonnes où il s'est complaisamment arrêté, notre regard monte jusqu'au toit, et alors c'est un éblouissement. Le toit est couvert de ces tuiles jaunes vernissées qu'on fabrique dans la petite ville où nous avons couché hier. Les arêtes et les bords sont en tuiles vertes, aussi brillantes que les tuiles jaunes, qui dessinent les élégantes et majestueuses couleurs du faite. Aux quatre angles inférieurs du toit sont accrochés d'immenses dragons en faïence verte, produits inestimables de la ville de Hang-Tchou-Fou. Les énormes bêtes ont l'air de monter sur les arêtes de la toiture ; elles se regardent deux à deux, la gueule ouverte et l'œil sorti de l'orbite.

Enfin, aux deux extrémités du faîte, un monstre marin en faïence verte et noire rampe vers le monstre qui lui fait face, et

lève gaillardement vers le ciel une queue de trois mètres de long, terminée par un aileron de nageoire qui sert de double aigrette colossale à l'édifice entier et lui donne une allure crâne et décidée, si on peut s'exprimer ainsi en parlant d'un monument.

Sous le soleil, dont les flèches d'or rebondissent en éclats aveuglants sur ces surfaces brillantes et gaies, mettant des étincelles dans la prunelle des monstres qui les peuplent, et des noirceurs de gouffres dans leurs gueules béantes, le superbe et glorieux édifice se dresse comme un joyau de prix agrandi à d'invraisemblables proportions.

Tout est net, tout est propre, tout est intact dans le chef-d'œuvre ouvragé sur lequel le ciel bleu semble devoir se refermer la nuit comme un écrin en velours azuré.

Et les soins de conservation et d'entretien sont portés si loin, que partout où un oiseau vagabond pourrait poser ses petites pattes, il trouverait un fil d'archal imperceptible qui lui enlèverait l'envie de s'installer, et, par conséquent, de s'oublier sur la demeure du Fils du Ciel.

La salle du Trône s'ouvre par une large baie dans laquelle ne bat aucune porte. De l'extérieur on pourrait voir ce qui se passe, si un écran, aussi grand qu'un jubé de cathédrale, fouillé, découpé, ouvragé, une dentelle en bois de teck, où les dieux, les hommes, les chevaux bondissent les uns sur les autres, n'interceptait la vue, laissant un passage de chaque côté.

Cinquante mètres de long, vingt mètres de large et quinze mètres de hauteur, telles sont les dimensions de la salle du Trône. Ce sont celles d'un de nos grands temples.

Le trône fait face à l'écran ; il s'élève sur une dizaine de marches. C'est un amoncellement de coussins et de matelas de soie dans une niche de huit mètres de large, taillée à même dans une immense boiserie à jour. Figurez-vous une alcôve découpée dans les boiseries du chœur de nos anciennes cathédrales.

La salle est presque à jour partout, car les fenêtres sont très rapprochées, et garnies d'appareils de ventilation, de stores, de vasistas qui permettent d'établir, quelle que soit la position du soleil, des traînées d'atmosphère renouvelées et rafraîchissantes. Sur les trumeaux, entre les fenêtres, courent des filets de boiseries sculptées entourant des panneaux couverts de peintures.

Presque pas de meubles. Derrière l'écran, un petit autel qui fait face au trône ; à la droite du siège impérial, une table et un fau-

teuil assortis aux boiseries de teck. Sur la table, il y a encore un drageoir en or, quelques pinceaux à écrire, une soucoupe pleine de vermillon. C'est la correspondance interrompue de Sa Majesté.

Sur le petit autel, deux brûle-parfums en jade, des soucoupes en porcelaine où, en l'absence de l'Empereur, on place des fruits, du thé, des fleurs, offrandes adressées à son esprit qui, d'après la fiction, est toujours présent en ces lieux.

De chaque côté du trône, aux angles de la salle, on a percé deux portes. Chacune donne accès à une sorte de petit salon ou d'oratoire, ou de foyer des artistes, comme on voudra. Celui de droite communique avec les appartements privés du souvrain. Il s'appelle le *Tien* (le ciel).

Les murs, les plafonds, les dressoirs, les sièges, les piédestaux, tout est en or, semé de pierreries. Des rangées de petites divinités, en or massif, sont ciselées avec un goût tellement exquis, que leur valeur artistique dépasse de beaucoup leur valeur intrinsèque.

Il y a, à la porte, sur des socles de jade, deux pagodes en or émaillé, grandes comme des coffres à avoine, avec leurs sept toits superposés, garnis, en guise de clochettes, de perles en forme de poire. Entremêlées aux divinités, des pendules européennes de tous les styles. Deux entre autres appartiennent au joli genre dit Louis XVI, et sont des modèles de bon goût, de grâce et de fine ciselure. A côté, encore des brûle-parfums, des flambeaux, des candélabres, des boîtes d'or, des tabatières semées de brillants et enrichies de miniatures émaillées. C'est un rêve de joaillier en fièvre.

Dans l'autre oratoire, celui de gauche, qui ressemble lui aussi à l'intérieur d'un ostensoir, sont réunis tous les objets destinés au service journalier du Fils du Ciel pendant qu'il siège dans la salle du Trône : sa théière, ses tasses, ses pipes, — hien-taï « tuyau à fumer », au fourneau d'or, d'argent, à longs tuyaux enrichis de corail, de jade, de rubis, de saphirs et de houppettes de soie multicolores ; ses chapelets de cérémonie, les rangs de perles qu'il étage sur son auguste poitrine et qui sont toutes aussi grosses que des noisettes. Seulement, leur orient laisse un peu à désirer. Voici encore ses porte-voix de vermeil; il s'en sert dans certaines circonstances pour enfler à l'égal d'un petit tonnerre sa voix qui roule sur ses sujets prosternés. Puis, sur des étagères, un grand nombre de petites lames d'argent, à tête arrondie, épaisses d'un centimètre, larges de cinq et longues de vingt, assez semblables,

comme forme et comme dimension, à nos thermomètres. Elles portent des caractères profondément gravés et dorés dans la ciselure. L'étiquette commande de ne pas parler au souverain et de ne pas même lever les yeux sur sa personne sacrée. Pourtant s'il demande : Quelle heure est-il ? je suppose, — comment lui répondre sans lui parler et sans le regarder ? On lui présente alors, tête basse, la tablette d'argent sur laquelle est inscrite l'heure du moment. Il regarde, et sait à quoi s'en tenir. C'est très ingénieux, mais à sa place j'aimerais encore mieux une bonne montre dans mon gousset.

Je renonce à peindre l'admiration et l'étonnement des barbares qui pénétraient au milieu de ces murailles. Involontairement, nous parlions bas et commencions à marcher sur la pointe des pieds, en voyant amoncelées avec une telle profusion ces richesses, pour la possession desquelles les humains se battent et meurent, et que leur propriétaire avait abandonnées dans sa fuite avec la tranquillité d'un bon bourgeois qui tire sur lui la porte de sa demeure, laisse son mobilier en acajou exposé aux hasards de la guerre. Tout cela lui semblait si naturel, si familier, si banal presque, qu'il n'y avait eu aucune tentative pour mettre à l'abri tous ces trésors.

Derrière la salle du Trône s'étendent, sur un espace immense, au milieu des jardins, les appartements privés, également bondés d'objets d'art et de luxe, mais moins extraordinaires en somme. Car, entre la chambre à coucher d'un empereur et celle d'un particulier, il y a forcément moins de différence qu'entre une salle du trône et un salon.

Chez l'Impératrice, les murs des pièces, des couloirs, sont garnis du haut en bas de casiers, dans lesquels sont placés les uns au-dessus des autres, comme des cartons de dossiers dans une étude d'avoué, des boites rouges en vieux laque de Pé-Kin, des merveilles fouillées au ciseau qui contiennent des parures, des colliers, des bracelets, en perles, en jade, en pierreries, des bagues mignonnes pour les petits doigts des femmes, et de gros anneaux de jade dont les hommes se garnissent le pouce pour tirer l'arc.

Celles qui ne renferment pas des parures toutes montées sont bondées d'objets d'art, de matériaux destinés à être transformés en joyaux, de spécimens uniques de jade transparent, de cristal de roche, de jade laiteux, de pierres arborisées, de diamants bruts, de pierres fines encore enveloppées dans leur gangue grossière, des services à thé, des tasses, des soucoupes, un bazar, un vrai bazar,

mais pas un bazar à dix-neuf sous, un bazar à dix-neuf mille francs l'objet au moins. Quand on ouvre devant nous quelques-unes de ces boîtes, on dirait qu'il en jaillit des étincelles et des gerbes de lumière.

Plus loin, de grandes armoires, également en vieux laque et perdues dans les parois des pièces, contiennent les vêtements de la souveraine, ses toilettes journalières, ses toilettes de cérémonie. Il y aurait de quoi habiller de pied en cap dix mille princesses des *Mille et une nuits*, sans que le calife de Bagdad, qui s'y connaissait, trouvât une épingle à remettre ou à ôter dans leur ajustement. Tout cela est en soie, en satin, en damas, en fourrures, avec des broderies tantôt légères comme des toiles d'araignée, tantôt épaisses comme celle des chapes d'évêque. C'est un chatoiement d'oiseaux, de papillons, de fleurs plus fraîches que celles que caresse le soleil, et parsemées de pierres qui ressemblent aux gouttes de rosée dans leurs calices parfumés.

De loin en loin, un marchepied de forme étrange permet aux dames d'atours d'atteindre les toilettes les plus élevées, et offre à leurs petits pieds meurtris des marches rembourrées et creusées comme des nids.

Sa Majesté Impériale, comme chacun sait, ne se contente pas d'une seule femme ; elle a des concubines dont le logis, le quartier si l'on veut, est situé en face de ses appartements privés. Ces dames, dans les appartements desquelles nous jetons un coup d'œil et promenons une attention déjà fatiguée, sont, à ce qu'il nous semble, presque aussi bien nippées que leur souveraine, et boivent leur thé dans des services aussi précieux que les siens. Il ne faut pas que le Fils du Ciel, lorsqu'il va se faire offrir une tasse semi-légitime, trouve la moindre différence dans ses plaisirs.

Enfin, nous en avons fini avec cette féerie fatigante. Nous voici en face de la nature, des eaux, de la verdure. Nous voici dans le parc. Quel parc! il est immense. Les murs très élevés ont environ quatorze kilomètres de tour. Ceux qui l'ont dessiné se sont appliqués surtout à ménager des points de vue pittoresques, une impression tantôt douce et tendre, tantôt violente et théâtrale. Ils ont réussi.

Mais ils ont aidé la nature à grand renfort de travaux, et ce parc de Yuen-Ming-Yuen (mot à mot, *résidence de la splendeur originelle*) contient de tout, des palais isolés, des temples, des pavillons, des pagodes, des pyramides, des portiques, des colonnades, des

montagnes artificielles, des grottes, des lacs, des ruisseaux, des îles, des bosquets, des labyrinthes, des observatoires, des kiosques. La rocaille, si à la mode depuis quelques années dans nos jardins des environs de Paris, est là grandiose, imposante, monumentale, invraisemblable.

Voici, par exemple, une montagne artificielle en rochers rapportés. Les flancs sont fouillés et ornés de toutes les divinités infernales, qui grimacent et se tordent dans des buissons de plantes inouïes.

Elle domine tout le parc. Son sommet est couronné par une petite pagode de huit mètres sur six de côté, surmontée de ses toits, entièrement construite en porcelaine blanche et jaune décorée d'étoiles. Elle est vouée à la Vierge chinoise, à Koua-Him, qui, de ce point culminant, semble étendre sa protection sur tous les palais semés à ses pieds.

Et je me souviens que dans certaines de nos villes, dans les propriétés de catholiques fervents, là-bas, dans la patrie, sous le ciel de France, une vierge aussi étend ses bras, qui ont porté le Fils de Dieu, sur les cités et les demeures isolées. J'admire l'inconcevable unité du cerveau humain qui, dégoûté de la force brutale, s'est réfugié aux pieds de l'image divine de la douceur et de l'amour, et a lancé entre le ciel qui attend l'humanité, et la terre, où elle souffre et pleure, la Vierge Mère, c'est-à-dire le symbole glorieux des amours humaines, la Vierge qui élève les générations, les berce et les nourrit, — la Vierge et la Mère unies dans une conception mystique, idéale et sacrée.

La vierge chinoise est représentée par une statuette en bronze doré, assise au milieu d'une fleur de lotus.

De chaque côté d'elle veille un guerrier armé de toutes pièces. Ces deux sentinelles se livrent à d'étranges contorsions, à de hideuses grimaces.

Sur la droite de cette montagne artificielle, en suivant un labyrinthe dont les inextricables combinaisons vous permettent de vous perdre en un espace de cinquante mètres carrés, se dresse un grand bâtiment. C'est la Bibliothèque impériale.

Son toit, en tuiles jaunes, semblable à celui de la salle du Trône, est également peuplé d'une ménagerie de noirs dragons en faïence poursuivant d'autres monstres chimériques.

La salle a douze mètres de haut, dix de large et quarante de longueur. Sur toutes ses parois règnent des étagères où sont

entassés les manuscrits les plus curieux, les plus anciens.

Elle contient, en outre, quelques tables et quelques fauteuils pour les visiteurs studieux, et deux petits autels, l'un au nord, l'autre au sud, sur lesquels se consument encore lentement de petits bâtonnets odorants en l'honneur de Con-Fou-Tzé et de Lao-Tzeu, dont les images sont reproduites sur de grandes feuilles de soie suspendues çà et là, et qu'on peut rouler autour de leurs bâtons. Nous en avons eu depuis de nombreux spécimens en Europe.

Voici les grottes: elles sont profondes, contournées et pleines de statues de dieux et d'animaux; les unes ont pour rideau d'entrée des lianes, d'autres une cascade de cristal qui tombe d'un bassin supérieur et s'enfuit en murmurant à travers les gazons. Voici des lacs; au milieu du plus grand est construit un petit palais, que nous n'avons ni le temps ni même le courage d'aller visiter, et que je prie le lecteur de vouloir bien placer dans un coin de sa mémoire. Il verra tout à l'heure pourquoi. Ce palais, planté sur une île dont les terres rapportées dépassent à peine le niveau éternellement constant de la nappe d'eau qui l'entoure, semble sortir du fond du lac.

Sur le bord du lac, à gauche, il y a un grand bâtiment en bois précieux découpé et entièrement enseveli sous les lianes qui se tordent autour de lui, escaladent son toit et s'enroulent en panache à la queue des dragons. C'est une remise. Elle contient les carrosses en bois doré et sculpté, aux portières peintes de vernis Martin, aux intérieurs garnis de velours de Gênes, aux grandes lanternes d'argent ciselé, aux housses épaisses étendues comme les paniers des femmes de la cour de Louis XIV et garnies de force pendeloques d'or et de soie, que lord Macartney fut, à la fin du siècle dernier, chargé d'offrir à l'empereur de la Chine, de la part de Georges III. Mémorable ambassade où les Anglais, dans le but de servir les intérêts de leur Compagnie des Indes, consentirent à faire acte de tributaires envers l'Empire de Chine, et s'humilièrent devant lui sans profit.

Ces carrosses, leurs harnais magnifiques étendus sur des chevalets, n'ont jamais servi. Ils sont couverts de poussière, on ne doit pas souvent les venir visiter.

A côté de la remise, l'embarcadère des barques impériales, dont le toit de tuiles jaunes s'étend au-dessus du lac. Il y a la barque impériale, celle de l'impératrice, celles des princes de la famille,

celles des grands mandarins. Il y a le bateau de pêche de l'Empereur, tout doré, tout laqué et encore garni de son attirail. C'est là dedans que le Fils du Ciel se livre à la pêche et taquine les innombrables variétés de poissons que les pisciculteurs chinois, les premiers pisciculteurs du monde, ont créées pour lui. Il ne doit pas abuser de ce sport, car les poissons nous paraissent assez familiers, et comme ils n'ont aucun esprit de patriotisme, ils viennent sur le bord contempler les barbares. Ils mangeraient leur pain, ces poissons, sans pudeur.

Voici le poisson d'or, qui a un pied de long, et dont le nom seul est la meilleure des descriptions. Voici les poissons rouges, cousins par alliance de ceux qui peuplent le bassin des Tuileries, le bocal de nos couturières ou l'aquarium de nos bourgeoises. Voici de petits monstres marins qui n'ont qu'une tête et des yeux ronds aussi grands que des yeux d'homme. En voici d'autres au corps tournant, des sortes d'hippocampes, que les Chinois vénèrent sous le nom de dragons d'eau. Il sont hideux pour nous et très beaux pour eux.

Un peu plus loin se dresse une tour, réduction exacte de la fameuse tour de Nan-Kin, aux innombrables toits marquant d'innombrables étages. Pour y aller, il faut passer devant une pagode construite en l'honneur de Bouddha.

La statue du dieu, assis sur un piédestal peu élevé, les jambes croisées, à la turque ou à la chinoise, n'a pas moins de vingt mètres de haut. Un escalier qui court sur la paroi intérieure de la pagode permet de monter jusqu'au niveau de sa tête aux cheveux crépus. Au premier étage, on arrive à son genou, au second à son nombril, et ainsi de suite.

Cette statue, très antique, est en bronze doré, mais le temps a écaillé la dorure. Les yeux du dieu, aux paupières demi-closes, sont en argent, la pupille est en fer.

D'un genou à l'autre, à sa base, la statue a quinze mètres. C'est un beau magot.

Il n'y a que deux brûle-parfums gigantesques et un autel dans cette pagode qui a été uniquement construite pour servir de gaine à la statue.

C'est par notre présentation à cet énorme monsieur que se termina la visite au Palais d'Été. Elle avait duré plusieurs heures. Nous revînmes éreintés, moulus, les yeux brûlés par tout cet or et ces richesses, les jambes disposées à rentrer dans nos corps,

comme des tubes de lorgnettes, la tête malade, éblouis, grisés.

Le général en chef fit placer des sentinelles à toutes les issues, afin d'empêcher que personne ne pénétrât dans le palais avant l'arrivée de nos alliés, et il désigna deux capitaines d'artillerie, MM. Schelcher et de Brives, pour veiller à l'exécution stricte de ses ordres.

Pour appuyer l'effet de notre canon, le brigadier Pattle avait envoyé partout de nombreuses patrouilles de cavalerie, qui finirent par rencontrer Grant et son armée et par l'amener. Il était midi. A son arrivée, le général Grant entra dans le palais, le visita, et put constater, par ses propres yeux, que tout y était intact.

(*A suivre*). Comte D'Hérisson.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE BOMBARDEMENT DE PARIS [1]

Le tonnerre de la canonnade de Châtillon emplissait les quartiers de la rive gauche; nos forts répondaient de leur mieux; on écoutait ce grondement majestueux, auquel les Parisiens finissaient par être tout à fait habitués, quand, à deux heures, trois obus rasent, en sifflant, le campanile de la mairie du XIVe arrondissement (Observatoire). Ils sont suivis de plusieurs autres; bientôt, on en signale dans l'avenue d'Orléans, dans les rues Daguerre, Gay-Lussac, enfin à Auteuil. Quelques tombes du cimetière Montparnasse sont brisées.

C'est le bombardement des quartiers populeux d'une ville de plus de 2 millions d'âmes, commencé sans sommation, sans avertissement préalable, avec une cruauté inconnue au XIXe siècle.

L'heure, tant attendue par l'Allemagne, avait sonné! Rien ne peut peindre la joie de ces gens-là quand leurs journaux publièrent la honteuse dépêche envoyée, le 5 janvier, par Guillaume à la reine Augusta :

« Le bombardement de Paris a commencé, aujourd'hui, par un splendide soleil d'hiver.» (Major de Sarrepont.)

« Lorsque, dans l'après-midi du 5 janvier, les canons ennemis, négligeant le bombardement des forts, firent pleuvoir sur les quartiers de la rive gauche de la Seine d'innombrables projectiles qui semblèrent d'abord semés comme au hasard, on se demanda, au premier moment, tant l'étonnement était grand, si ce n'était pas l'œuvre de quelques soldats ou de quelques officiers inférieurs qui, désobéissant aux instructions de leurs chefs, voulaient se donner

(1) La ville de Paris vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur pour son héroïque et obstinée défense contre les Allemands. Nous croyons donc opportun de rappeler l'épisode le plus glorieux de cette défense : le bombardement. Les pages que l'on va lire sont extraites du septième et avant-dernier volume du grand travail d'Alfred Duquet sur le siège de Paris en 1870-1871, publié dans la Bibliothèque Charpentier (Eug. Fasquelle édit.) sous le titre *Paris* et auquel l'Académie française a décerné le plus important de ses prix, le prix Berger.

le sauvage plaisir de châtier cette ville si obstinée dans sa résistance, qu'on leur représentait depuis longtemps comme la Babylone moderne, comme l'ennemie impure des hommes et de Dieu. Dès le lendemain, il fut constant que les coups étaient réglés par une volonté précise, que les buts étaient choisis dans cet océan de maisons, les portées calculées et les pointages rectifiés à loisir et à dessein. L'étonnement devint de la stupéfaction, puis de l'indignation quand on eut reconnu que les objectifs désignés aux pointeurs étaient d'abord les hôpitaux, puis les églises, les asiles, les établissements scientifiques et enfin les cimetières.

« On savait que la Prusse avait adopté, comme règle de tactique, le bombardement des villes, non seulement des villes fortes mais des villes ouvertes. On avait su, malgré le blocus, que les églises, les bibliothèques, les maisons de Strasbourg avaient reçu plus de bombes que les remparts de boulets ; on avait su qu'à Mézières, à Toul, à Péronne, et partout ailleurs, on avait attaqué, non pas l'enceinte ou la citadelle, mais les maisons, et que les les Allemands portaient leurs coups, non pas sur les défenseurs des remparts, mais sur les habitants désarmés. On avait appris également que Nuits, Châteaudun, Blois, Tours et tant d'autres villes ouvertes, avaient reçu, comme première sommation, des coups de canon.

« Nous ne voulons pas juger ici, dit Chaper, cette manière de faire la guerre. Il est malheureusement possible qu'en l'adoptant, un peuple amène ses adversaires à l'adopter aussi et que nous revoyions, dans les guerres futures, ces massacres d'enfants, de femmes, de blessés, dont les siècles passés nous avaient légué le souvenir épouvantable... On donnait du moins à ces procédés certains motifs bons ou mauvais. On pouvait discuter ces motifs ; on les comprenait même en les blâmant.

« Mais le bombardement de Paris ! Espérait-on, des hauteurs de Châtillon, rendre la ville inhabitable, comme on avait pu le faire à Strasbourg ou à Mézières ? Espérait-on atteindre tous les quartiers, tous les abris, allumer assez d'incendies, détruire assez d'églises, assez d'hôpitaux pour ne plus laisser aux femmes, aux blessés d'autres ressources que la capitulation ? C'est impossible, car l'assiégeant avait le plan de Paris et savait la portée de ses canons ; il savait donc que ses obus n'arrivaient pas même jusqu'à la Seine. Ils ne touchaient qu'en partie six arrondissements sur les vingt qui composent Paris.

« Ou bien croyait-on, par la seule gêne que causerait à la population des quartiers bombardés une fuite obligée dans les quartiers intacts, par la seule terreur que causerait la ruine de quelques édifices ou l'incendie de quelques rues, ébranler assez le courage du peuple et de l'armée pour amener un résultat que la faim ne suffisait pas à imposer? C'est impossible encore, car les Prussiens qui, depuis si longtemps, nous étudiaient de si près, avec tant de soin et de détail, aussi bien au point de vue *psychologique* qu'au point de vue matériel, ne pouvaient se méprendre à ce point sur le caractère français. Ils devaient bien savoir, ce qui ne fut pas un seul instant douteux, que personne dans Paris n'aurait l'idée de voir, dans cette barbarie gratuite, un motif pour capituler. Non. L'explication du bombardement on la cherchait en vain, nous la cherchons encore. »

M. Chaper se trompe; elle n'est pas difficile à trouver: il faut la voir dans le sentiment de rage causé par la résistance de Paris, rage qui poussait les Allemands à se venger de lui par le meurtre de ses habitants, et aussi, quoi qu'en pense M. Chaper, dans la persuasion où nos ennemis étaient que nous lui ressemblions, que la population ne supporterait pas longtemps la vue du sang, les incendies, en un mot, les horreurs du bombardement d'une grande cité.

Quoi qu'il en soit, le 5, les quartiers de l'Observatoire et du Panthéon sont les premiers atteints. D'abord, l'alarme est chaude: en effet, tout Paris entend le ronflement de la canonnade, sans trop savoir, toutefois, ce qu'elle signifie. Les vitres des fenêtres vibrent à chaque décharge, l'on ne saurait saisir une interruption dans les vibrations. Mme Quinet, en écrivant son journal au bruit de ce tonnerre, pense à Pline au pied du Vésuve: seule la Commune devra dépasser ces horreurs.

On constate l'explosion des projectiles dans le Jardin des Plantes, la rue Saint-Jacques, l'Ecole normale, le Luxembourg, la rue de Vaugirard, la rue de Sèvres, la rue Vaneau; il est enfantin de se leurrer plus longtemps : c'est le bombardement des quartiers habités.

« Il est donc venu le moment *psychologique* du bombardement annoncé par les aimables pédants de l'état-major prussien. C'est, en même temps, l'aube de la nouvelle année qui vient d'éclore, frissonnante et ensanglantée. C'est elle que célèbrent ces coups répétés sur un rythme funèbre, impatiemment attendue par la

noble et poétique Allemagne, invoquée par le chœur des douces fiancées de *là-bas* et qui va remplir enfin les veux de leur candide férocité Caro). »

On ignore, à Paris, ce qui se passe à 500 mètres de soi; il y a des gens qui ont appris la nouvelle d'une révolution huit jours après qu'elle avait été consommée. Eh bien, même pendant le siège, même parmi les personnes le mieux placées pour être bien informées, il y en eut qui ne connurent le bombardement que par les journaux du lendemain ou par les obus qui tombaient sur leur maison. Le plus grand nombre des habitants avaient pris le tonnerre de la canonnade pour un redoublement du feu contre les forts ou pour un grand effort contre la ligne d'investissement.

« Je me trompais, hier, écrit M. Emile Chevalet dans son journal, en m'imaginant que nos troupes étaient engagées avec les Prussiens. Ce n'était que le bombardement, mais le bombardement pour tout de bon, le bombardement d'une portion de Paris. Enfin, j'ai pu voir arriver un obus qui a fait son trou et éclaté à quelques pas de la maison que j'habite dans le faubourg Saint-Germain. »

Donc, des centaines de familles s'étaient couchées sans se douter de ce qui les menaçait. Mais la violence du feu avait redoublé à mesure que la nuit s'avançait; presque tous les quartiers de la rive gauche recevaient, maintenant, les projectiles qui crevaient les toits et venaient éclater au milieu des appartements. Tout le monde était bientôt sur pied et attendait, avec une émotion facile à concevoir, l'arrivée des bombes meurtrières qui passaient au-dessus des têtes, sifflant sinistrement, en *si bémol*, affirme M. Vincent d'Indy, qui doit s'y connaître, ou éclataient sur le pavé, sur les toitures, en lançant, autour d'elles, leurs terribles fragments de fonte, au milieu d'une nuée de poussière, de cailloux, d'ardoises, de débris de toutes sortes. « On ne s'était pas garé, ne sachant rien; plusieurs personnes ont été tuées dans leur lit. Les obus sifflaient pardessus les toits, éclataient à droite, à gauche. Les pauvres bombardés ont d'abord perdu la tête et, au lieu de se réfugier dans les caves, beaucoup se sont sauvés dans la rue (Mme Adam). »

« Le bombardement des forts, celui de l'enceinte, bien qu'il dût détruire nombre d'habitations rapprochées d'elle, rentraient dans les traditions, dans le droit rigoureux de la guerre. Mais le bombardement de Paris! Et par surcroît, de la zone de Paris où les efforts des générations ont accumulé les plus célèbres monuments de son histoire, les collections artistiques et scientifiques qui font sa gloire

devant le monde entier, et vingt grands établissements hospitaliers, asiles en ce moment (avec leurs ambulances annexes) de dix-huit mille des blessés du siège.

« Qui croira, dans l'avenir, que, sans aucun avertissement préalable, pendant de longs jours et beaucoup de nuits, le palais du Luxembourg, l'Institut de France, l'hôtel des Monnaies, la Sorbonne, Saint-Sulpice, le Panthéon, le Jardin des Plantes et son Muséum, l'Hôtel des Invalides, l'hôpital Necker, l'hospice des Enfants-Malades, l'hôpital de la Charité, l'Institution des Jeunes-Aveugles, l'hospice des Incurables, l'hospice de la Maternité, le Val-de Grâce, etc., etc., furent sous le coup des éclats foudroyants de l'obus Krupp...

« On peut juger de la portée des projectiles du bombardement par ce fait extraordinaire que l'un d'eux, parti des hauteurs de Châtillon, vint tomber dans l'île Saint-Louis, à quelques centaines de mètres de Notre-Dame (général Trochu). »

L'ambulance, construite en planches, dans le jardin du Luxembourg, avait reçu plusieurs obus dans la nuit. Une panique s'empara des malheureux blessés. Ceux qui pouvaient marcher ou se traîner voulaient partir quand même. Ceux qui étaient cloués sur leur lit suppliaient qu'on les emportât. C'était un spectacle navrant. L'ordre d'évacuer ces ambulances avait été donné avant minuit ; mais l'opération était longue et difficile.

Un grand nombre d'habitants du boulevard Saint-Michel et de la rue d'Assas y aidaient de leur mieux. « Quand j'arrivai, dit M. Louis Moland, on évacuait les dernières salles. Dans une salle, située près de la rue d'Assas, il ne restait plus que deux blessés ; un obus survint et tua l'un deux. L'autre poussait des cris perçants. C'était un jeune mobile du Tarn qui ne savait pas un mot de français. Pendant qu'on l'enlevait sur un brancard, il pleurait à chaudes larmes. » Les Sœurs avaient présidé avec beaucoup de calme à ce triste déménagement. Elles ne quittèrent les baraques qu'avec le dernier blessé. « Je vis, dit toujours M. Louis Moland, leur cortège s'éloigner définitivement dans la nuit, sans précipitation, comme un détachement de vieux soldats battant en retraite sous le feu de l'ennemi. »

Enfin, en dépit de la surprise, les effets de cet attentat monstrueux n'avaient pas été aussi meurtriers qu'on aurait pu le craindre : bien qu'il y ait eu 26 maisons atteintes, on ne comptait que 10 victimes, dont 5 morts, et pas un incendie, malgré les

efforts faits par l'ennemi pour en allumer. Au coin du boulevard du Port-Royal et de la rue Saint-Jacques, la façade d'une maison s'était effondrée sous les projectiles allemands.

On entendait très bien les bombes arriver : les uns se mettaient à plat ventre pour éviter les éclats ; les autres « couraient aux endroits où tombaient les obus comme à un spectacle ; les gamins galopaient après les éclats de projectiles en marche comme les chats après les souris. (Chevalet) ».

« L'armée assiégeante échouait complètement dans son entreprise d'anéantissement, par l'obus, du moral des assiégés. Ils étaient irrités contre l'ennemi, nullement abattus (général Trochu). » Les Allemands étaient obligés de reconnaitre « que le bombardement avait rendu les Parisiens plus entêtés que jamais (Neukomm) ».

Mais le courage des bombardés ne fait que rendre plus odieuse la lâche cruauté des bombardeurs qui se conduisent comme des malfaiteurs choisissant les ténèbres pour faire leur coup.

« Tout brusquement, la nuit, comme des maraudeurs, après avoir, pendant le jour, fait feu sur les forts du Sud, ils ont mis nos maisons en joue, nos maisons, nos églises, nos hôpitaux, nos ambulances, et, aussi loin qu'ils pouvaient atteindre, ils ont lancé leurs engins. Cette façon de frapper au hasard, d'assommer les gens dans leur lit, de s'attaquer aux impotents et aux malades, de tuer les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce qu'il y a dans une ville, de moins guerrier, de moins valide, de plus inoffensif, c'est une atrocité qui répugne à l'esprit militaire, qui flétrirait même la gloire (Vitet). »

« L'épisode du déménagement des pauvres ménages, quittant les quartiers menacés, donne l'idée d'une fuite devant l'inondation, l'incendie ou tout autre fléau inéluctable. Les chaises, les tables, les bahuts, les minces matelas d'où la laine s'échappe, tous les humbles ustensiles indispensables à la vie sont entassés pêle-mêle, avec un tumulte d'angles bizarres, sur des charrettes à bras que tirent, le col tendu, les pieds glissant dans la neige, les hommes les plus valides de la bande. Sur l'entassement des hardes et des paquets, les malades allongés prennent des apparences spectrales et des airs de morts recouverts de linceuls ; ils frissonnent à la bise glaciale, aussi froids déjà que si le doigt qui éteint les yeux et scelle les lèvres les avait touchés. On dirait, à voir ce convoi lamentable, une migration d'Indiens emportant leurs aïeux roulés dans des peaux de bison ; les femmes suivent, pressant contre

leur sein maigre un pâle nourrisson qu'elles tâchent d'envelopper d'un lambeau de châle, et traînent en outre quelque enfant plus âgé suspendu au pan de leur jupe. D'autres fugitifs marchent courbés sous le poids de quelque meuble; rien de plus sinistrement pittoresque que ce cortège s'avançant dans l'ombre, éclairé par le reflet livide de la neige et le feu rouge des obus (Théophile Gautier). »

« On ne saurait rendre trop de justice à la population de Paris sur son attitude pendant les tristes journées de ce cruel bombardement: elle ne montra pas de faiblesse, encore moins de forfanterie ou de bravades; il n'y eut pas de fuites honteuses et chacun fit son devoir. Beaucoup d'habitants quittèrent les quartiers menacés pour se réfugier dans ceux que le feu de l'ennemi ne pouvait atteindre... Cependant, ce mouvement d'évacuation eut lieu sans désordre, même parmi la population ordinairement si tumultueuse de ces quartiers; personne ne manifesta d'opinion démoralisante, et il n'y eut pas à craindre d'émeute ayant pour but de hâter la reddition qui eût mis fin à la dure épreuve que l'on subissait... Bien loin d'avoir donné lieu à des actes de faiblesse, le péril commun enflamma au delà de toute mesure le désir de la résistance poussée à ses dernières limites (général Vinoy). »

« La population de Paris, dit un historien allemand, reçut ces premiers projectiles, et ceux lancés plus tard, avec curiosité, ironie, et aussi avec indignation contre cette *barbarie*. En somme, le bombardement de la ville ne produisit aucun effet (Niemann). »

Oui, le premier moment de stupeur passé, la population accepta courageusement cette *nouvelle épreuve*, moins dure, moins meurtrière que le froid et la maladie : les courages émus se remirent vite. Néanmoins, un certain nombre d'habitants des quartiers bombardés émigrèrent sur la rive droite ou dans les parties de la rive gauche épargnés par les obus allemands. Les uns s'installèrent chez des amis, les autres prirent possession, sur réquisition, des appartements des absents. Dès le soir, il fut aisé de voir que la sanglante manœuvre d'intimidation de M. de Bismarck échouerait misérablement, que les assiégeants en endosseraient la honte sans en avoir le profit.

Mais les maires sont fort irrités de ce bombardement. Ils se sont réunis et ont remis à M. Jules Favre un résumé de leur délibération. Ils exigent une sortie prochaine et l'adjonction au Gouvernement d'un conseil de guerre où l'élément civil soit représenté.

Voilà où nous avait conduit la nullité de nos généraux : on avait plus de confiance, pour la direction des opérations, dans un civil que dans un militaire ! Et c'était justice, car les militaires, depuis six mois, s'étaient montrés au-dessous de tout.

M. Trochu se récrie contre la prétention des maires, que soutient énergiquement M. Jules Favre, qui en a décidément assez du Gouverneur. Le général finit, cependant, par accepter de recevoir les magistrats municipaux : le bombardement va-t-il être cause de la chute de M. Trochu ?

Quant au Gouvernement, il ne pouvait laisser passer une telle aventure sans lancer une proclamation ; maintenant, c'est par la prose officielle que l'on compte les jours.

« Le bombardement de Paris est commencé.

« L'ennemi ne se contente pas de tirer sur nos forts, il lance ses projectiles sur nos maisons ; il menace nos foyers et nos familles.

« Sa violence redoublera la résolution de la cité qui veut combattre et vaincre.

« Les défenseurs des forts, couverts de feux incessants, ne perdent rien de leur calme et sauront *infliger à l'assaillant de terribles représailles.*

« La population de Paris accepte vaillamment cette nouvelle épreuve. L'ennemi croit l'intimider, il ne fera que *rendre son élan plus vigoureux.* Elle se montrera digne de l'armée de la Loire, *qui a fait reculer l'ennemi*, de l'armée du Nord, *qui marche à notre secours.*

« Vive la France! Vive la République!

« Général Trochu, Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, Garnier-Pagès, E. Pelletan, Ernest Picard, Emmanuel Arago.

Rien à dire de la banalité des trois premiers paragraphes. Mais quelles *terribles représailles les défenseurs des forts sauront-ils infliger à l'ennemi?* Vont-ils aussi couvrir d'obus les maisons de Berlin, de Munich, de Carlsruhe ? Et puis, qu'entendent les signataires de la proclamation par *l'élan de la population rendu plus vigoureux*? N'est-ce pas le peuple de Paris qui les pousse à l'action depuis trois mois ? Vont-ils jeter hommes, femmes, enfants, sur les lignes allemandes ? Enfin, quels messagers, quelles dépêches ont donc annoncé au Gouvernement que *l'armée de la Loire a fait reculer l'ennemi*, que l'armée du Nord *marche au secours de Paris* ? Etait-ce la peine, trois jours auparavant, de s'élever dans l'*Officiel*, contre les bruits de succès, pour employer soi-même la

même manœuvre? N'y a-t-il pas lieu de « se montrer sévère contre de pareilles entreprises et de se fortifier à l'avance contre l'attrait puissant des nouvelles hasardées (*Journal Officiel*)? »

Et, de fait, « chacun commente la proclamation du Gouvernement. On se demande à quoi elle sert. Rien cependant ne pouvait la motiver... ; rien, dans la tenue de la population, n'obligeait le Gouvernement à se perdre dans ces flots de paroles boursouflées. « Je ne sais, ajoute le bourgeois de Paris dont nous citons le journal, qui pousse ces messieurs à user et abuser ainsi des proclamations; mais, à coup sûr, ils ont tort. A cette heure, on en est tellement las que c'est à peine si l'on prend la peine de les lire (*Journal du siège par un bourgeois de Paris*). »

Du reste, avec une inconscience rare, le Gouvernement se contredit à quelques heures de distance. Le 6, au soir, le *Rapport militaire*, après avoir constaté que le bombardement des forts continue avec la même violence sans *causer de dommages sérieux*, ajoute : « Les projectiles, qui sont tombés dans la ville en assez grand nombre, n'ont causé aucune émotion. La fermeté, le calme de la population et de l'armée soumises à ce violent bombardement sont à la hauteur des circonstances, et les procédés d'intimidation employés par l'ennemi ne font que grandir leur courage ; chacun s'inspire des grands devoirs que la patrie impose aux défenseurs de Paris. »

On voit que les militaires rivalisaient avec les civils dans le choix des phrases redondantes et rebattues.

Ajoutons que, si le bombardement n'avait produit aucun effet sur la population civile, on n'en saurait dire autant des militaires. Le général Ducrot avait écrit, le 6, au Gouverneur, pour le prier de le relever de son commandement : il considérait la lutte comme inutile ; sans se préoccuper de Bourbaki, de Chanzy et des autres, il ne voyait plus que la capitulation, oubliant qu'une place doit tenir jusqu'au dernier moment, car, de sa résistance pendant une seule journée, peut dépendre le salut ou la perte du pays. Mais tel n'était pas le sentiment des généraux de 1870 : la trahison de Bazaine, la lettre de M. Ducrot en sont la preuve.

Le Gouverneur supplia son ami de ne pas se retirer, dans une étrange épître où il lui reproche d'avoir découragé son entourage et ses officiers généraux, « ravageant les esprits du haut en bas de la hiérarchie (général Ducrot) ».

Il y avait du vrai dans ce reproche. M. Ducrot le sentit si bien

qu'il ne persista pas dans son dessein : il retira sa démission; mais, pour bien marquer sa désespérance, son opposition, il déclara « qu'il ne prendrait aucune part à la préparation et à la haute direction des affaires militaires ».

C'est ainsi qu'on faisait la guerre en 1870-1871 !

Le 6, la pluie d'obus ne cesse pas. « Le cimetière Montparnasse est criblé, défoncé par les projectiles... On déménage les ambulances installées à Bullier et dans les baraquements du Luxembourg. » Il est tombé 21 projectiles sur l'Observatoire. On dépave toutes les cours dans Montrouge. En réalité, les quartiers éprouvés sont ceux du Val-de-Grâce, de Notre-Dame-des-Champs, de Plaisance, de Javel, de Grenelle, d'Auteuil.

La température s'adoucit beaucoup : de 10 degrés au-dessous de zéro, elle est remontée à 6 au-dessus. Trochu n'en reste pas moins aussi immobile que ses troupes; cependant, pour justifier son inaction, il objectait le froid rigoureux.

Les heures s'écoulent, lentes, au milieu du fracas du bombardement. Paris est, maintenant, en plein dans l'action : ce n'est plus à Chevilly, à la Malmaison, au Bourget, à Villiers ou à Nogent que tombent les projectiles allemands, c'est autour du Panthéon, du Luxembourg, de Saint-Sulpice, c'est dans les rues les plus fréquentées de la rive gauche. Les quartiers épargnés demeurent mornes, consternés, plus morts peut-être que les quartiers bombardés.

« On entend le bruit incessant des obus, des canons, bruit tantôt sourd, tantôt déchirant, selon la distance où l'on est des bombes qui éclatent. A neuf heures du soir, le silence est extraordinaire; ni voiture, ni passant sur le boulevard ; pas d'autres bruits que les bruits du bombardement ! Il dégèle, le ciel est noir, les rues sont boueuses, humides, glissantes. On ne trouverait pas un fiacre à prix d'or (Mme Adam). »

Ce jour-là, les obus ennemis ont fait encore dix victimes parmi la population civile (3 hommes et 1 femme tués, 6 femmes blessées), mais aucune maison n'a été atteinte sérieusement, aucun incendie n'a été signalé.

Les forts de Nogent, Rosny, Noisy sont toujours bombardés e répondent de leur mieux. Ceux d'Issy, de Vanves, de Montrouge, les redoutes des Hautes-Bruyères, du Moulin-Saquet sont également visés. De tous les côtés, les Allemands nous attaquent, ils tirent sur tout ce qu'ils peuvent atteindre, les forts, l'enceinte, la

ville ; ils éparpillent leur feu. Il nous semble que, pour obtenir l'effet d'intimidation qu'ils recherchent, il serait préférable de s'en tenir à deux ou trois points décisifs qu'ils couvriraient d'obus. Sans doute, leurs grands chefs en jugent autrement.

Le soir, un conseil de guerre, tenu au quartier général de la 3me armée, examine la question de l'attaque de Châtillon et de Versailles, proposée par le général Vinoy. On la repousse, prétendant, les uns qu'un combat de jour n'est pas possible à cause de l'éloignement des tranchées, les autres qu'un combat de nuit entraînerait les troupes à se fusiller elles-mêmes. On remet la discussion au lendemain. Ces généraux avaient horreur des questions militaires, et Trochu plus encore que les autres !

Dans la journée, M. Cresson, préfet de police, a fait afficher l'avis suivant :

« En présence du commencement de bombardement dont Paris est l'objet, on croit devoir rappeler aux habitants des quartiers menacés quelques unes des prescriptions déjà faites :

« Descendre dans les caves le bois, le charbon et autres matières combustibles ;

« En cas d'absence, même momentanée, remettre les clefs de l'appartement chez le concierge ;

« Tenir rempli d'eau un tonneau défoncé, dans la cour et à chaque étage de la maison ;

« Lorsqu'un obus tombe sur un immeuble, vérifier immédiatement s'il y a un commencement d'incendie. Le bombardement des forts a démontré qu'en pareil cas il suffisait de quelques seaux d'eau pour éteindre le feu ;

« Prévenir le poste de sapeurs-pompiers le plus voisin ;

« Tenir les portes cochères entre-bâillées au moins jusqu'à onze heures du soir, afin que les passants puissent y chercher un refuge en cas de besoin. »

Le Gouverneur a causé avec les maires et fait part au Conseil de la satisfaction qu'il éprouve de cette entrevue. MM. Picard et Jules Favre réclament le rationnement.

Enfin, de même qu'après Champigny on avait élevé le coupable d'Exéa à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, de même, après la piteuse évacuation d'Avron, on nomme l'un des auteurs de l'échec, le colonel Guillemaut, général de brigade. Autrefois, on récompensait le succès, maintenant on glorifie la défaite. Pour les soldats, victimes, souvent, de l'incapacité, de la

jalousie de leurs généraux, le *Gloria victis* de Mercié peut, à la rigueur, se comprendre ; mais, étendre cette dangereuse indulgence aux protagonistes de la déroute, n'est-il pas le fait d'une nation malade, et les hommes, nourris des exemples de nos pères, ne sauraient-ils déplorer ces honneurs rendus aux Mac-Mahon, qui nous valurent Sedan, et aux Canrobert, qui furent loin de faire tout leur devoir à Metz ?

Eh bien, à Paris, ce fut une débauche de récompenses, une *décorite* aiguë, comme a dit le général Iung.

« En 1854 et 1855, pour la Crimée, on avait donné trois grand'-croix de la Légion d'honneur, en 1859, pour l'Italie, trois également. En 1870, pour les défaites, on en accorde seize, dont huit pour Paris seulement.

« En 1855, on avait fait douze grands-officiers ; en 1859, dix ; en 1871, on atteint le chiffre de cinquante-deux.

« En 1855, on avait nommé vingt-cinq commandeurs ; en 1859, soixante-dix huit ; en 1870, deux cent trente-deux.

« En 1855, on avait distribué cent quatre-vingt-deux croix d'officiers de la Légion d'honneur ; en 1859, deux cent soixante-seize ; en 1870, on arrive au total exorbitant de dix-sept cents, dont mille pour Paris.

« Des simples chevaliers je ne parlerai pas.

« Plus nombreux ils étaient que les astres du ciel.

« En somme, après cette triste campagne, quatre généraux seulement n'avaient eu ni décorations ni avancement.

« Pourtant les exemples à suivre ne manquaient pas. En 1866, après Sadowa, le gouvernement autrichien ne s'était pas cru le droit d'accorder des décorations à ceux qui venaient de perdre tant de combats.

« On fête la victoire, on flétrit la défaite (général Iung). »

Mais nous avons modifié tout cela ; aujourd'hui encore, en connaissance de cause, en pleine possession de nous-mêmes, on demande la création d'une médaille qui rappellera ces souvenirs, peu glorieux en dépit de l'héroïsme de quelques-uns. Les Allemands ne peuvent être que flattés de nous voir perpétuer ainsi la mémoire de leurs succès.

On pouvait justifier la médaille de Sainte-Hélène car elle rappelait Austerlitz et Iéna, autant et plus que la Bérézina, Baylen et Waterloo; mais la médaille de Sedan, de la reddition de Metz, de Châtillon, du Bourget, de Buzenval, du Mans, d'Héricourt, du

traité de Francfort! Gambetta avait pourtant dit : « On doit toujours penser à 1870 et n'en jamais parler, » si ce n'est pour en préparer la revanche.

Rentrons dans Paris.

Les clubs sont toujours aussi édifiants. Le 5, au *Club de la République*, le citoyen Chabert avait entretenu la réunion de la nécessité de reconstituer la Pologne ; le 6, au *Club Favié*, on glorifie la « journée immortelle du 21 janvier ». C'est un superbe exemple à suivre. Il ne manque que le roi. « Quand nous retournerons à l'Hôtel de Ville, s'écrie un orateur, ce ne sera pas comme au 31 octobre et nous dirons comme Mirabeau : « Nous sommes ici par la « volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des « baïonnettes! » (Non ! non ! nous n'en sortirons pas, nous y resterons !) » Un autre citoyen parle de la Commune : « On prétend, dit-il, qu'elle arrivera trop tard pour sauver Paris; eh bien, après... ? S'il est trop tard pour le sauver, nous le brûlerons, et nous ferons justice des réactionnaires égoïstes, des propriétaires qui nous exploitent et de tous les boutiquiers qui sont les *punaises* du peuple; nous brûlerons les Prussiens du dedans avec ceux du dehors. Ensuite nous quitterons Paris pour n'y plus revenir. (de Molinari.) »

Mais, voici l'appel au peuple de Paris ; qu'on juge :

« Le Gouvernement qui, le 4 Septembre, s'est chargé de la défense nationale a-t-il rempli sa mission ? Non ! nous sommes 500,000 combattants et 200,000 Prussiens nous étreignent ! A qui la responsabilité, sinon à ceux qui nous gouvernent ? Ils n'ont pensé qu'à négocier au lieu de fondre des canons et de fabriquer des armes. Ils se sont refusés à la levée en masse. Ils ont laissé en place les bonapartistes et mis en prison les républicains : ils ne se sont décidés à agir enfin contre les Prussiens qu'après deux mois, au lendemain du 31 octobre. Par leur lenteur, leur indécision, leur inertie, ils nous ont conduits jusqu'au bord de l'abîme. Ils n'ont su ni administrer ni combattre, alors qu'ils avaient sous la main toutes les ressources, les denrées et les hommes. Ils n'ont pas su comprendre que, dans une ville assiégée, tout ce qui soutient la lutte pour sauver la patrie possède un droit égal à recevoir d'elle la subsistance. Ils n'ont su rien prévoir. Là où pouvait exister l'abondance, ils ont fait la misère, on meurt de froid, déjà presque de faim, les femmes souffrent, les enfants languissent et succombent. La Direction militaire est plus déplorable encore : sorties

sans but, luttes meurtrières sans résultats, insuccès répétés qui pouvaient décourager les plus braves, Paris bombardé! Le Gouvernement a donné sa mesure, il nous tue. Le salut de Paris exige une décision rapide; le Gouvernement ne répond que par la menace aux reproches de l'opinion. Il déclare qu'il maintiendra l'ordre; comme Bonaparte avant Sedan. Si les hommes de l'Hôtel de Ville ont encore quelque patriotisme, leur devoir est de se retirer, de laisser le peuple de Paris prendre lui-même le soin de sa délivrance. La municipalité ou la Commune, de quelque nom qu'on l'appelle, est l'unique salut du peuple, son seul recours contre la mort. Toute adjonction ou immixtion au pouvoir actuel ne serait rien qu'un replâtrage perpétuant les mêmes errements, les mêmes désastres. Or, la perpétuation de ce régime c'est la capitulation. Metz et Rouen nous apprennent que la capitulation n'est pas seulement, encore et toujours la famine, mais la ruine de tous, et la honte! C'est l'armée et la Garde nationale transportée prisonnière en Allemagne et défilant dans les villes, sous les insultes de l'étranger; le commerce détruit, l'industrie morte, les contributions de guerre écrasant Paris. Voilà ce que nous prépare l'impéritie et la trahison.

« Le grand peuple de *Quatre-vingt-neuf* qui détruit les Bastilles et renverse les trônes, attendra-t-il, dans un désespoir inerte, que le froid et la famine aient glacé dans son cœur, dont l'ennemi compte les battements, sa dernière goutte de sang?

« Non! la population de Paris ne voudra jamais accepter cette misère et cette honte. Elle sait qu'il en est temps encore, que des mesures décisives permettront aux travailleurs de vivre, à tous de combattre.

« *Réquisitionnement général;*

« *Rationnement gratuit;*

« *Attaque en masse.*

« La politique, la stratégie, l'administration du Quatre-Septembre, continuées de l'Empire, sont jugées. Place au peuple! Place à la Commune. »

Oui, la politique, la stratégie, l'administration du Quatre-Sepembre étaient jugées, condamnées, comme elles le sont, aujourd'hui, après vingt-six ans d'enquête, par tous les esprits ouverts aux choses de l'histoire; oui, les motifs de l'arrêt de l'*affiche rouge* étaient presque tous justes et implacablement déduits, mais le dispositif était faux, le moyen de salut détestable: car, nous le

répétons, le peuple, c'est à dire, la populace, la Commune, auraient fait pire que les hommes de Septembre et l'Empire réunis : les incendiaires et les assassins de 1871 en sont la preuve.

Néanmoins, l'indignité des uns n'innocente pas les autres : chacun doit avoir sa part de responsabilité, chacun aurait dû avoir sa part de châtiment ; l'Empire pour sa guerre follement préparée par des généraux étrangers à la science des batailles, le Quatre-Septembre pour sa défense absurdement conduite, la Commune pour les désastres si criminellement, si inutilement perpétrés !

Le projet de proclamation proposé par M. Delescluze à la réunion des maires, appelait les mêmes réflexions. Sans doute, le remède offert d'associer la municipalité à la défense était ridicule au point de vue militaire, déplorable au point de vue politique ; mais les accusations portées contre Trochu étaient plus que fondées, M. Jules Favre l'a reconnu lui-même quand il a écrit, le 9 janvier, à M. de Chaudordy : « La direction militaire semble frappée d'atonie. Elle commande et se retire. Elle combine, délibère et ne résout rien, et nos jours se passent, et nous approchons du terme fatal (Jules Favre). » Il l'a encore reconnu quand il écrivait, le même jour, à M. Gambetta : « Nos ressources sont bien médiocres et notre temps fort limité. Nous harcelons sans cesse la direction militaire, qui est très violemment attaquée par une très forte majorité de la population de Paris. On lui reproche son indécision, même son incapacité, et de toutes parts s'élèvent des plaintes amères, quelquefois violentes. Vous connaissez aussi bien que moi notre général en chef ; vous appréciez ses qualités éminentes ; *vous ne pouvez vous illusionner sur celles qui lui manquent.* La population a le sentiment très vif du danger que lui fait courir cette *insuffisance.* Ce sentiment s'est traduit en protestations ardentes, qui sont devenues inquiétantes dans la bouche des maires et des adjoints. Les choses se sont cependant arrangées, et je m'y suis employé de mon mieux. Le général a promis une grande action. Elle devait avoir lieu avant-hier. Les ordres étaient donnés ; la garde mobilisée, debout, pleine d'ardeur ; puis on a tout fait rentrer, ce qui a produit un bien mauvais effet. (Jules Favre) »

M. Delescluze n'était donc pas dans l'erreur, en soutenant « qu'il était de la dernière urgence d'imprimer une direction plus active, plus énergique et plus efficace à la Défense et, avant tout, de l'enlever au général qui en avait été investi ».

Aussi bien, les accusations du parti avancé étaient tellement

justes, elles répondaient tellement au sentiment de nombre de gens, qui prisaient cependant à leur valeur les boniments socialistes, que M. Trochu finit par s'émouvoir.

Le préfet de police, M Cresson, était venu montrer au Gouverneur l'*affiche rouge* et lui avait fait comprendre qu'il était utile de répondre d'une façon catégorique, en répétant, publiquement, ce qu'il avait dit, dans le conseil de guerre du 31 décembre : « J'ai dit que je ne capitulerais pas et je ne capitulerai pas. » M. Trochu, selon son habitude, se perdait dans des considérations aussi élevées que peu en rapport avec la question, quand le préfet de police le fait redescendre sur terre et réclame, avec brutalité, une réfutation du *factum communaliste*. Croyant à la bonne foi du Gouverneur, à sa résolution de ne pas capituler, M. Cresson lui dit, une dernière fois: « Pourquoi ne répétez-vous pas, à la population parisienne, ces paroles que vous avez dites au conseil de guerre, qui vous honorent, qui honorent vos intentions? »

Le gouverneur, comme revenant d'un songe, désolé d'être rappelé à la réalité, mis au pied du mur, ne pouvant plus se dérober, pousse de douloureux soupirs et prend la plume. Plusieurs projets de proclamation sont rédigés et déchirés sur-le-champ, après lecture. Enfin, quelques lignes sont acceptées, d'un commun accord; elles se terminent par la fameuse phrase, « aussi fière que maladroite » : « Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas! » — « Dans l'état des choses, c'était s'aventurer beaucoup (colonel Rousset. » Et la proclamation suivante est envoyée à l'imprimerie:

« Au moment où l'ennemi redouble ses efforts d'intimidation, on cherche à égarer les citoyens de Paris par la tromperie et la calomnie. On exploite contre la défense nos souffrances et nos sacrifices.

« Rien ne fera tomber les armes de nos mains. Courage, confiance, patriotisme!

« Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas.

« Paris, le 6 janvier 1871.

« Le Gouverneur de Paris,

« Général Trochu. »

« Moins de proclamation et plus d'action, général Trochu, voilà ce que Paris vous demande! Ah! si un autre que vous était Gouverneur de Paris et temporisait comme vous le faites, comme votre verve critique s'escrimerait (Chevalet)! » — « On était pris, à lire ces niaiseries par trop bretonnes, d'une impatience bien naturelle...

La belle avance pour nous qu'il refusât de signer la capitulation, si nous étions forcés de la conclure (Francisque Sarcey)! » — « Quoi! des calembours, quand il s'agit du salut du pays (Vincent d'Indy)! » — « O restriction mentale, que vous êtes une belle et merveilleuse chose (Gustave Flourens)! »

Quant aux journaux rouges, ils eurent le flair de deviner la palinodie. *La Lutte à outrance*, après avoir reproduit la proclamation de M. Trochu, ajoutait : « Le Gouvernement ne s'est point contenté de faire arracher des murailles, où il avait été placardé, l'appel au peuple de Paris, il a répondu, sous la signature Trochu, par l'affiche ci-dessous qui ne rassurera guère les citoyens au point de vue militaire, car un général peut rendre une ville sans capituler. » On lisait des articles analogues dans presque tous les journaux de même couleur (Chaper).

En effet, nous verrons, plus tard, grâce à quelle comédie le Gouverneur a tenu sa parole.

(*A suivre.*) Alfred Duquet.

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite*)

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS, ROSE

ROSE

Il y a là un homme qui vient de chez les sauvages et qui insiste pour que monsieur aille tout de suite après sa consultation, à la Clairière... c'est pour un accident.

M. ALLEYRAS

Des sauvages? Tu soignes des sauvages?

LE DOCTEUR

Ah! voilà... avec Rose, il faut être initié : la Clairière est le nom d'une ferme, à deux lieues d'ici, et ceux que Rose appelle des sauvages y forment une petite colonie appliquant les théories néo-communistes. C'est du moins ce que j'ai entendu dire, car ils ne m'ont jamais fait appeler jusqu'ici et je manque de renseignements précis sur leur compte; mais Rose qui sait tout en possède sans doute.

ROSE (*bougonnant*).

Je sais... je sais que monsieur aurait bien tort de se déranger : des sauvages, je vous dis, des bohémiens, des jeteux de sorts, des partageux, qui n'ont pas besoin de monsieur pour les soigner, puisqu'ils prétendent se passer de tout le monde. En tout cas, si monsieur veut suivre les conseils d'une chrétienne, il fera bien d'aller à la Clairière et d'en revenir avant la nuit.

(1) Voir *La Lecture*, page 5.

LE DOCTEUR

C'est bon, c'est bon, Rose. En attendant, répondez au Roi des Montagnes que je... ou plutôt non... il n'y a encore personne pour la consultation ?

ROSE

Personne.

LE DOCTEUR

Eh! bien, dites-lui d'entrer. (*A son père.*) Nous allons le faire causer.

(*Rose sort et introduit Rouffieu.*)

SCÈNE VIII

LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS, ROUFFIEU

ROUFFIEU (*il hésite un moment entre le docteur et son père.*) Monsieur Alleyras ?

LE DOCTEUR

C'est moi.

ROUFFIEU

Nous avons trouvé ce matin, étendu dans le chemin, un homme à moitié mort. Nous l'avons transporté chez nous et, comme sa maladie n'était pas difficile à reconnaître, nous avons réussi à le ranimer.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce qu'il avait ?

ROUFFIEU

Il avait faim. Mais sa chute a rouvert une ancienne blessure assez vilaine et que nous sommes pas capables de soigner. Alors je viens vous chercher.

LE DOCTEUR

C'est bien. Vous pouvez compter sur moi. Où dois-je aller ?

ROUFFIEU

A la Clairière, où s'est établie l'année dernière une petite colonie communiste dont vous avez peut-être entendu parler.

LE DOCTEUR

En effet.... Vous êtes le directeur de cette entreprise?

ROUFFIEU

L'entreprise n'a pas de Directeur. Je suis, moi, Eugène Rouffieu,

un des compagnons qui se sont réunis pour mettre en commun leurs biens et leur travail ; les produits de l'exploitation sont à tous, la terre n'est à personne.

LE DOCTEUR

Et vous êtes nombreux à la Clairière?

ROUFFIEU

Une vingtaine pour le moment. Cinq ménages avec sept enfants et quatre célibataires.

LE DOCTEUR

Est-il indiscret de vous demander l'origine de ce groupement?

M. ALLEYRAS

Oui, car enfin pour le réaliser, encore a-t-il fallu qu'un domaine vous tombât du ciel.

ROUFFIEU

Oh ! pas de si haut ! Mais c'est toute une histoire ! Si elle peut vous intéresser.

LE DOCTEUR

Je crois bien ; n'est-ce pas, père?

M. ALLEYRAS

Infiniment. (*Le docteur présente un siège à Rouffieu.*)

ROUFFIEU (*s'asseyant*).

Eh bien ! je suis tailleur de mon métier ; à douze ans, je gagnais ma vie. Voilà vingt-cinq ans que je la gagne et celle de pas mal d'autres par-dessus le marché ! Cette réflexion-là, je l'ai faite de bonne heure ! On a beau être accroupi, on pense... J'ai beaucoup ruminé, beaucoup roulé... J'ai fait autant de chemin sur mes jambes que sur mon derrière... j'ai vu partout des gens qui arrivaient difficilement à vivre et même à mourir en trimant du matin au soir comme des bêtes de somme. Cependant, il est démontré que l'homme, ayant choisi le genre de travail qui convient le mieux à ses aptitudes, produit au-delà des besoins de sa consommation. A qui donc profite le surcroît d'ouvrage qu'il abat ? A sa famille ? Non, puisqu'il lui procure à peine, le plus souvent, de quoi manger. Aux pauvres ? Pas davantage, puisque le nombre en est toujours plus grand. Et j'ai compris bientôt le jeu de l'organisme social qui astreint l'ouvrier à entretenir les buissons où il laisse sa laine d'abord, et la peau qui est dessous à la fin.

M. Alleyras (*souriant*).

Êtes-vous bien sûr de l'avoir compris ?

Rouffieu

Je ne suis pas paresseux, je ne rechigne à aucune besogne, pour venir en aide aux malheureux. Je veux bien, le cas échéant, travailler comme quatre, mais pas pour quatre, lorsque les trois autres prélèvent leur superflu sur mon nécessaire. Enfin, je suis un prisonnier qui se refuse à améliorer l'ordinaire de ses gardiens. Voilà.

M. Alleyras

La société n'est pas composée que de geôliers et de détenus.

Rouffieu

Oh ! non... il y a aussi les visiteurs du dimanche, les âmes bonnes et sensibles qui apportent aux prisonniers, pour leur faire prendre patience et endormir leur rancune, des promesses, des charités, des systèmes et autres oranges.

M. Alleyras

Ces idées vous sont très familières. Vous les avez sans doute développées dans les ateliers, les réunions publiques?

Rouffieu

Oui... Jusqu'au jour où l'incrédulité de nos amis ainsi que de nos adversaires m'a déterminé à passer de la parole aux actes. Les meilleurs discours bercent la souffrance humaine et n'y remédient pas; ils deviennent dans la bouche qui les répète et dans l'oreille qui les écoute, un ronron de prière, un appel au miracle. Or, nous ne croyons ni à l'efficacité des prières, ni à la vertu des miracles. On ne réveillera la masse de son assoupissement qu'en l'instruisant d'exemple. C'est par les leçons de choses que l'on commence l'éducation des aveugles. Le peuple est encore un petit enfant aveugle : on doit le conduire par la main vers son idéal matérialisé.

M. Alleyras

Oui, c'est la belle mission que se donnaient déjà, au temps de ma jeunesse, ceux qu'on appelait alors les utopistes! Icariens, Saint-simoniens, Fouriéristes n'étaient pas toujours d'accord sur les voies à suivre, mais le bonheur commun et la fraternité universelle proposaient un même but à leur marche en avant. Le candide Cabet déployait la formule qui est sans doute la vôtre. « A chacun

suivant ses besoins, de chacun suivant ses forces »; Fourier utilisait les passions et Saint-Simon les capacités pour rendre tout labeur attrayant. Et n'étaient-ils pas des disciples impatients comme vous ceux qui s'en allaient, avec l'honnête Considérant, faire au Texas une tentative de colonisation frappée d'avance de stérilité ?

ROUFFIEU

Comme toutes les tentatives de ce genre, parbleu ! Leur échec était à prévoir, dans un pays inconnu où venaient s'ajouter au manque de ressources, d'outillage, de moyens d'action, les difficultés inhérentes au sol, au climat, aux mœurs locales.

M. ALLEYRAS

Pourtant il semble assez logique, puisque vous répudiez les errements, la contrainte de la vieille Société, que vous cherchiez loin d'elle, le plus loin possible, des terres vierges favorables à vos expériences.

ROUFFIEU

Oh ! je sais que vous encourageriez volontiers un départ qui vous débarrasserait de nous sans effusion de sang ni frais de voyage à votre charge. Mais nous n'entendons pas renoncer aux avantages de la civilisation représentés par toutes les conquêtes de la science et du travail. Ces maisons que nos pères ont bâties, ce sol que leurs mains ont approprié, c'est l'héritage social qui nous appartient et dont nous réclamons notre part.

M. ALLEYRAS

Bon ! Mais les essais d'associations plus ou moins communautaires pratiquées en France et en Angleterre notamment ne me paraissent pas avoir mieux réussi.

ROUFFIEU

Ils étaient bien différents du nôtre.

M. ALLEYRAS

Oh ! naturellement. Eh ! bien, voyons ça.

ROUFFIEU

Il y a trois ans, las de répéter toujours la même chose, je résolus d'agir.

M. ALLEYRAS

Oh ! oh !

ROUFFIEU

Vous me comprenez mal. Le temps est passé des prétextes naïvement offerts à des mesures de répression toujours désastreuses. Pas si bête ! Faites des omelettes, si vous voulez, mais ne comptez plus sur nous pour fournir les œufs.

M. ALLEYRAS

Attendriez-vous de meilleurs résultats des grèves pacifiques et disciplinées ?

ROUFFIEU

Je n'ai pas dit ça. Les grèves, en discutant l'augmentation des salaires, reconnaissent implicitement la légitimité du principe. C'est comme si le gibier épiloguait sur la charge de poudre et de plomb qu'on lui envoie ; il est plus urgent de retirer son fusil au chasseur.

LE DOCTEUR

Alors ?

ROUFFIEU

Alors, par la voie d'un petit journal révolutionnaire où j'avais des amis, j'adressai un appel aux partisans de l'établissement d'une colonie communiste en France.

M. ALLEYRAS

Et votre appel fut entendu ?

ROUFFIEU

Les adhésions affluèrent : il en vint pendant un mois, de tous les points de la France.

LE DOCTEUR

Et l'argent ?

ROUFFIEU

L'argent fut plus rare : je ne recueillis, sou à sou, que trois cents francs en un an. Ce n'était pas avec cette somme que nous pouvions acheter ou louer les quelques hectares de terrain indispensables pour mettre à exécution notre projet.

LE DOCTEUR

En effet.

ROUFFIEU

Cependant l'idée n'intéressait pas que nos camarades, il faut croire, puisque je reçus un jour, dans ma chambre, la visite d'un

monsieur que je pris d'abord pour un mouchard ; c'était un philanthrope, M. Mouvay.

M. Alleyras

Attendez donc ! Mouvay, l'ancien raffineur ?

Rouffieu

Précisément.

M. Alleyras

Mais je l'ai très bien connu : un homme brusque, fantasque et ombrageux, qui avait amassé dans l'industrie plusieurs millions et qui vivait seul, chichement, avec un seul domestique et une cuisinière, dans son magnifique hôtel de l'avenue d'Iéna.

Rouffieu

C'est bien ça.

M. Alleyras

C'était le type du bienfaiteur qui ne veut pas être roulé et qui reçoit les solliciteurs comme un juge d'instruction reçoit les prévenus. Il ne secourait jamais sans enquête personnelle. Ce qu'il a grimpé d'étages ! Il en est mort d'ailleurs.

Le docteur

L'expiation.

M. Alleyras

Expiation volontaire, oui, tu dis bien. Chez Mouvay, la folie de la richesse, à la fin, s'était changée en délire de la restitution. Mais il s'était entouré, pour faire sa fortune, de moins de scrupules qu'il n'en montrait pour la restituer.

Le docteur

Il était aussi moins pressé.

M. Alleyras

Il y a encore ça. Quatre testaments successifs traduisirent bien ses hésitations. On a raconté qu'à la fin, embarrassé pour opter entre les œuvres philanthropiques auxquelles il destinait son héritage et qui sont au nombre de soixante-quatre mille...

Le docteur

Tu dis ?

M. Alleyras

Je dis : soixante-quatre mille, il les avait toutes mises dans un

ac, avant d'inviter son notaire à en tirer au sort vingt-cinq à chacune desquelles il a laissé cent mille francs.

LE DOCTEUR

Cette loterie donne bien l'idée du fonctionnement et de l'efficacité de la philanthropie à notre époque.

ROUFFIEU

Je reconnais le personnage. Il vint donc me voir chez moi et m'interrogea durement : « Enfin, qu'est-ce que vous voulez ? » Je le dis : « Remplacer le travail, individuel ou collectif, au profit d'un seul, par le travail de tous, au profit de tous. » Il insista. J'exposai alors le plan d'une vie nouvelle, basée sur la production sans salaire, l'échange sans estimation et la consommation sans argent ; j'envisageai un état social d'où seraient éliminés progressivement le principe autoritaire, le droit de propriété, les intermédiaires et la monnaie, chacun retirant de la communauté ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins et demeurant seul juge de ce qu'il doit faire pour s'acquitter envers elle, c'est-à-dire envers tous. Il ne m'interrompit pas une seule fois ; mais, de temps en temps, il souriait ou haussait les épaules. A la fin seulement il me dit : « Avouez que l'on vous jouerait un bon tour en vous acculant à une démonstration dont on vous fournirait les moyens. »

« — Essayez, répondis-je en riant. »

Il se mit à rire aussi et répliqua : « Je ne dis pas non, mais plus tard... le plus tard possible. » Là-dessus, il s'en alla et je n'entendis plus parler de lui. Jugez donc de ma surprise, le jour où un notaire me convoqua pour m'apprendre que M. Mouvay, décédé, laissait à Eugène Rouffieu la ferme et le domaine de la Clairière qui s'étendent sur vingt hectares, pour y établir une colonie industrielle et agricole.

M. ALLEYRAS

De sorte que vous deveniez propriétaire malgré vous.

ROUFFIEU

Non pas. La ferme, ses dépendances et son matériel constituent à mes yeux un capital commun et indivis dont je partage simplement l'usufruit avec les autres habitants de la colonie.

LE DOCTEUR

Mais ces habitants, où les avez-vous recrutés ?

ROUFFIEU

Parmi mes camarades et les premiers adhérents. Je les ai choisis de professions différentes, naturellement, afin d'assurer le plus possible la réciprocité du travail.

LE DOCTEUR

Et vous vous entendez bien?

ROUFFIEU

A merveille. Le principal sujet de brouille est écarté, puisque tout est à tous et que l'épargne moralisée n'est plus, comme disait Proudhon, le fléau du commerce et le monument de la misère.

LE DOCTEUR

Votre exploitation est prospère?

ROUFFIEU

Les débuts ont été difficiles : le domaine était presque à l'abandon. Il a fallu donner un sacré coup de collier. Quelques-uns d'entre nous travaillaient à la ville, chez des patrons, et rapportaient à la colonie, avec de quoi vivre en attendant les récoltes, l'argent nécessaire à l'achat des outils et des matières premières. Aujourd'hui, nous sommes tirés d'embarras : nous avons quatre vaches dans les étables, deux chevaux à l'écurie, des lapins et de la volaille dans la basse-cour, des légumes dans le potager et nos cultures font plaisir à voir. Nous avons même des roses... et nous n'en faisons pas commerce. Du luxe, quoi ! Nous cuisons notre pain nous-mêmes dans un four que les compagnons ont construit et, l'hiver prochain, ils nous promettent un joli moulin, avec de grands bras, qui feront des signes aux amis à travers la campagne

M. ALLEYRAS (*souriant*).

On moud la farine aujourd'hui plus expéditivement. Il y a des machines qui moissonnent et battent le blé ; il y en a même qui font le geste auguste du semeur ! Voilà pourquoi les moulins n'ont plus d'ailes !

ROUFFIEU (*gaiement*).

Nous en remettrons... pour l'agrément et pour qu'on vienne à nous.

M. ALLEYRAS

Poète !

LE DOCTEUR

Vous n'êtes donc pas assez nombreux ?

ROUFFIEU

Il faut songer à l'extension que prendra la colonie et ne pas perdre de vue le but de notre propagande. Les bénéfices, quand nous en réaliserons, seront consacrés à l'acquisition d'autres terrains que nous rendrons communaux, que nous peuplerons, et où l'appui mutuel pourra s'exercer au profit des enfants, des malades, des infirmes et des vieillards.

LE DOCTEUR

Vos enfants, qui les instruit ?

ROUFFIEU

Ah ! ça... jusqu'ici, c'est nous. On apprend même, pour leur apprendre. Dame ! on fait ce qu'on peut.

M. ALLEYRAS (*sceptique*).

Et vous croyez avoir résolu la question sociale, le problème constant de l'harmonie entre tous les êtres ?

ROUFFIEU

La formule de l'Internationale est belle : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Nous l'appliquons de notre mieux.

M. ALLEYRAS

Mais, malgré tout, vous êtes obligés d'admettre des accommodements avec une société dont le cercle inflexible vous étreint quand même.

ROUFFIEU

Évidemment. Ah ! ça, croyez-vous donc que nous allons le briser du jour au lendemain ?

M. ALLEYRAS

Loin de là.

ROUFFIEU

Vous détenez tout...

M. ALLEYRAS (*s'en défendant*).

Oh ! personnellement...

ROUFFIEU

C'est une façon de parler. Vous détenez la propriété, les produits et les moyens de production ; vous nous écrasez de votre poids et vous vous étonnez que nos mouvements soient lents et embarras-

sés ! Un peu de patience ! La moitié de l'humanité a jeté sur l'autre moitié un vaste filet qui la paralyse ; nous rongeons une maille du filet pour commencer.

M. Alleyras

On s'apercevra du dommage et il sera vite réparé !...

Rouffieu (*se levant*).

Il ne pourra plus l'être quand les rats s'attaqueront au filet tous ensemble et partout à la fois. C'est la première maille la plus difficile à rompre.

M. Alleyras

Prenez garde d'être la dupe de votre instinct.

Rouffieu

L'instinct du bonheur fondé sur la libre entente et la solidarité ! Il y a des instincts plus bas !

M. Alleyras

Vous ne parviendrez qu'à une répartition plus équitable de la misère.

Rouffieu

On répartit d'abord ce qu'on a sous la main.

Le docteur (*lui tendant la main*).

Allons, bonne chance à vous et à vos camarades, monsieur Rouffieu ; je vous promets d'aller voir votre blessé après ma consultation.

Rouffieu

Merci.

M. Alleyras

Je suis très heureux aussi de vous serrer la main, monsieur Rouffieu.

Rouffieu (*avec bonhomie*).

Excusez-moi, j'ai été un peu bavard.

Le docteur

Pas du tout, vous nous avez intéressés.

M. Alleyras

Et d'ailleurs, c'est nous qui vous avons interrogé.

Rouffieu

Entre nous, il n'y a pas eu besoin de beaucoup me pousser...

quand on me met sur ce chapitre là, voyez-vous, je fais tout de suite de la propagande... Allons, au revoir, messieurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS

LE DOCTEUR (*rêveur*).

Drôle d'homme.

M. ALLEYRAS

C'est qu'il paraît convaincu, le malheureux !

LE DOCTEUR

Il serait plus à plaindre s'il ne l'était pas.

M. ALLEYRAS

Il a la tête farcie de doctrines, de formules et de systèmes sociaux qu'il mêle singulièrement. Ce n'est pas son estomac qui digère mal, c'est son cerveau ; mais tu ne soignes pas ça.

LE DOCTEUR

Ne plaisante pas : la conception est obscure, mais une petite chose vagissante est sortie de cette obscurité et ne demande qu'à vivre.

M. ALLEYRAS

Enfin, à quelle branche du socialisme se raccroche-t-il exactement ? L'as-tu compris, toi ?

LE DOCTEUR

Laisse donc ça à Verdier ! L'honnête homme qui était là ne se raccroche à aucune branche : il serre à pleins bras le tronc de la souffrance universelle pour la déraciner.

M. ALLEYRAS

Il y échouera : c'est l'éternel crédule.

LE DOCTEUR

Ou l'éternel Robinson.

ROSE (*entrant*).

Monsieur, il y a là pour la consultation...

LE DOCTEUR

Bien, bien, commençons.

M. ALLEYRAS

Cette fois-ci je te laisse... Je vais causer un peu avec ma fille.

LE DOCTEUR

C'est ça, père... à tout à l'heure. (*A Rose.*) Commençons.

M. Alleyras sort par la porte du fond, tandis que, par l'autre porte, entre une jeune femme mince, pâle, d'aspect triste et pauvre dans sa robe et sous son chapeau noirs.

SCÈNE X

LE DOCTEUR, HÉLÈNE

HÉLÈNE (*timidement*).

Bonjour, monsieur.

LE DOCTEUR

Bonjour, madame... donnez-vous la peine de vous asseoir.

HÉLÈNE (*s'asseyant*).

L'objet de ma visite est assez délicate, monsieur : je viens trouver un confesseur autant qu'un médecin.

LE DOCTEUR

Dans bien des cas, nous devons être en effet l'un et l'autre... Je vous écoute, madame.

(*Il s'assied. Petit silence.*)

HÉLÈNE

Pardonnez-moi, je suis extrêmement troublée : je puis à peine parler.

LE DOCTEUR

Remettez-vous, madame, remettez-vous, je vous en prie... et surtout, soyez sans crainte. Voyons, de quoi s'agit-il ?

HÉLÈNE (*relevant sa voilette*).

Vous ne me reconnaissez pas... je suis l'institutrice de l'École communale, Mlle Souricet.

LE DOCTEUR

C'est assez curieux... on m'a parlé de vous il n'y a qu'un instant.

HÉLÈNE (*étonnée*).

Vraiment? qui donc?

LE DOCTEUR

M. Aristide Verdier qui sort d'ici.

HÉLÈNE (*avec un peu de hauteur dédaigneuse*).

Ah! mais à quel propos vous a-t-il parlé de moi?

LE DOCTEUR

Il m'a dit que vous étiez très fatiguée, que vous aviez besoin de repos... nous devions même aller vous voir ensemble.

HÉLÈNE

Pourquoi?

LE DOCTEUR

Mais pour vous délivrer un certificat afin que vous puissiez obtenir un congé, pour aller vous rétablir chez vous.

HÉLÈNE

Je vous remercie, monsieur, de votre bienveillance; mais d'abord, je n'ai pas de *chez moi* et je ne demanderai pas un congé.

LE DOCTEUR

Pourtant...

HÉLÈNE

M. Verdier ne vous a pas tout dit. Moi, monsieur, je serai franche et je ne vous dirai que la vérité. M. Verdier a un fils qui, l'année dernière, pendant les vacances, m'a fait la cour. Il paraissait très sincèrement épris; je l'ai écouté, encouragé, il faut le dire, puisque je ne le décourageais pas; j'étais heureuse aussi qu'on s'occupât de moi... dans les commencements, ce jeune homme ne me déplaisait pas, puis, vous savez ce que c'est, il m'a plu et enfin, je l'ai aimé. D'ailleurs, il était très réservé, très respectueux. Les vacances terminées, il est rentré à Paris, où il faisait ses études. Nous nous écrivions souvent, très souvent même. Il est revenu cette année, le 1er janvier, passer quelques jours dans sa famille. Je l'ai revu naturellement, les sentiments que j'éprouvais ne s'étaient pas atténués pendant l'absence... j'avais trop pensé à lui... je me suis donnée.

LE DOCTEUR

Oui.

HÉLÈNE

Oh! évidemment, j'ai eu tort; mais ces jours de fêtes sont si noirs lorsqu'on est seule. . je lui étais reconnaissante d'être là, auprès de moi, et de me témoigner de l'affection et de la tendresse... et puis je pleurais, j'étais triste, lâche par conséquent... et puis je l'aimais! Il est reparti, et puis il est encore revenu dernièrement, à Pâques. Il a retrouvé en moi sa maitresse... mais après qu'il fût reparti de nouveau, je me suis aperçue que j'étais enceinte.

LE DOCTEUR

Oui.

HÉLÈNE

Quand je lui ai écrit pour lui annoncer cette nouvelle, ce désastre! il ne m'a pas répondu. Je lui ai écrit d'autres lettres poignantes, monsieur, je vous assure, elles sont toujours restées sans réponse. Je ne vous dirai pas mes désillusions, mon désespoir, mes nuits d'insomnies et de larmes. (*Elle pleure.*)

LE DOCTEUR

Ma pauvre enfant, je les vois bien..... Qu'est ce qu'il fait à Paris, ce jeune homme?

HÉLÈNE

Il fait son droit... il a dû même le terminer cette année.

LE DOCTEUR

Quel âge a-t-il ?

HÉLÈNE

Vingt trois ans... Ces jours derniers, son père, M. Verdier, est venu me trouver et m'annoncer qu'il était au courant de la situation.

LE DOCTEUR

Ah !

HÉLÈNE

Mais il m'a prévenue qu'il ne fallait pas espérer une *régularisation*, qu'il avait d'autres projets pour son garçon, comme il dit, et qu'il ne lui avait pas fait donner de l'instruction pour qu'il épousât une institutrice; il ajouta que rien ne prouvait d'ailleurs que le père de mon enfant fût son fils, enfin tout ce qu'un père peut dire en pareil cas. Finalement, il m'a proposé de me faire obtenir

un congé et, j'ai honte d'entrer dans ces détails, il m'a offert une petite indemnité.

LE DOCTEUR

Que vous n'avez pas acceptée?

HÉLÈNE (*nettement*).

Non.

LE DOCTEUR

Je vous demande pardon... à combien se montait cette indemnité?

HÉLÈNE

Huit cents francs.

LE DOCTEUR

C'est pour rien.

HÉLÈNE

C'est ce que je gagne par an. Évidemment, M. Verdier aurait voulu que je m'éloigne... il me conseille d'aller à Paris où il me serait facile de cacher ma faute. Mais, en supposant que j'accepte la somme dérisoire qu'il m'offre, après? Qu'est-ce que je ferai? Qu'est-ce que je deviendrai avec ce fardeau sur les bras? sans ressources, sans appui, car, je vous l'ai déjà dit, je suis seule au monde, personne ne s'intéresse à moi.

LE DOCTEUR

Mais vous retrouveriez sans doute votre place ici.

HÉLÈNE

Si je pars on me remplacera, et M. Verdier, trop heureux d'être débarrassé de moi, s'arrangera pour rendre mon retour impossible. Je ne suis même pas sûre d'être envoyée en disgrâce dans un autre endroit. Il suffit d'un rapport dénonçant ma faute pour qu'on me chasse de l'enseignement. D'un autre côté, si je ne veux pas partir, je serai révoquée tout de même. M Verdier est tout-puissant ici et sans scrupules. Telle est la situation.

LE DOCTEUR

Tout ce que vous me dites là est effroyable, ma pauvre enfant: mais ne pouvez-vous pas faire une dernière tentative auprès du fils Verdier? Si vous alliez le trouver... je vous en faciliterais les moyens.

HÉLÈNE

Je ne sais même pas où il est. Son père l'a envoyé en Allemagne:

il ira de là en Angleterre, il ne reviendra pas avant trois ans.

LE DOCTEUR

Alors, qu'allez-vous faire ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas... je ne sais pas... je suis désespérée. Évidemment je n'ai plus qu'à me tuer, et pourtant je ne veux pas mourir... j'ai dix-neuf ans, je tiens à la vie, c'est extraordinaire, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR

Il ne faut pas non plus que vous mouriez.

HÉLÈNE (*se levant*).

Alors, vous seul pouvez me sauver.

LE DOCTEUR

Moi ?

HÉLÈNE

Oui, vous. Je sais que vous avez des idées généreuses, que vous êtes rempli d'une ardente pitié pour les misérables.

LE DOCTEUR

Mais en quoi puis-je vous être utile ?

HÉLÈNE (*debout, près du docteur*).

Regardez-moi bien... je ne pleure plus, je sais maintenant ce que je veux et ma résolution est bien prise... il ne faut pas que cet enfant vienne au monde.

LE DOCTEUR

Comment empêcher cela ?

HÉLÈNE

Vous devez le savoir mieux que moi.

LE DOCTEUR

C'est donc pour ça que vous êtes venue me trouver ?

HÉLÈNE

Oui.

LE DOCTEUR

Je ne peux pas faire ce que vous me demandez.

HÉLÈNE

Pourquoi ? je ne vous trahirai pas, personne ne le saura... Seuls, les Verdier pourraient parler, mais ils ont trop d'intérêt à se taire,

et même, s'ils vous soupçonnaient, ils vous sauraient gré d'une solution qu'on n'a pas osé me proposer, mais qui ferait admirablement leur affaire.

LE DOCTEUR

Vous vous trompez, mademoiselle, en imputant mon refus à la crainte des gendarmes ou des tribunaux si vous aimez mieux. Je ne peux pas faire ce que vous me demandez, parce que ma conscience et mon devoir professionnel me le défendent.

HÉLÈNE

N'y a-t-il pas des cas où le médecin sacrifie l'enfant pour sauver la mère ?

LE DOCTEUR

Il agit alors en médecin, tandis que vous me demandez de commettre un crime. Je n'ai pas le droit de supprimer une créature humaine.

HÉLÈNE

Elle l'est si peu ! Pourtant, si j'avais recours au suicide et c'est ce qui arrivera si vous ne me venez pas en aide, mon enfant mourrait avec moi et, du même coup, deux créatures seraient supprimées. Et puis, l'enfant dont la naissance est attendue ardemment par un père et une mère et dont le berceau sera réchauffé de caresses, celui-là est une existence humaine ; mais celui qui, d'avance, est abandonné par son père, le bâtard qui naîtra dans la misère au milieu des malédictions et des larmes de sa mère, celui-là n'est pas une créature humaine.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce donc alors ?

HÉLÈNE

C'est une infirmité et vous devez m'en délivrer. D'ailleurs, du moment que le père se désintéresse de son enfant, je reste, moi, la seule juge de ce que j'ai à faire... après tout, je suis la maîtresse de ce que je porte en moi !

LE DOCTEUR

Oui, je sais tout ce que vous pouvez dire. Ah ! je vous plains de tout mon cœur.

HÉLÈNE

Ça m'avance bien, en vérité.

LE DOCTEUR

Je suis tout prêt à vous aider de mes conseils, de mes soins quand

le moment sera venu; je m'occuperai dans la mesure de mes moyens, de vous, de votre enfant; mais, encore une fois, je ne peux pas faire cette besogne.

HÉLÈNE

Soit : je trouverai à Paris ou autre part des gens moins scrupuleux.

LE DOCTEUR

Sans doute vous en trouverez, mais maintenant que vous m'avez confié votre secret et vos intentions, vous m'avez rendu responsable en quelque sorte de ce qui arrivera.

HÉLÈNE

Vos scrupules sont exagérés.

LE DOCTEUR

Ou alors il ne fallait rien me dire. Mais croyez-vous donc qu'il n'y ait que les enfants légitimes dont le berceau soit réchauffé de caresses? Vous avez décidé que vous n'aimeriez pas cet enfant; mais vous n'en savez rien. L'avez-vous seulement senti remuer en vous? Pas encore... vous ne pouvez rien savoir. La maternité est un sentiment qui se développera lentement et sûrement dans votre cœur, en même temps que l'enfant dans vos entrailles, et cet enfant que vous voulez détester sera peut-être le but et la joie de votre vie... et votre consolation.

HÉLÈNE

Je ne le crois pas. En admettant qu'il vienne au monde, il faudra donc que je le mette aux enfants assistés, puisque je gagne à peine de quoi vivre moi-même. Douce perspective! Et même si, grâce à des efforts constants, je parviens à l'élever, je ne pourrai pas le garder auprès de moi, puisque je serai obligée de travailler, justement pour l'élever. Je devrai l'envoyer en nourrice, puis en pension... je ne le verrai jamais.. nous serons toujours séparés... il sera toujours entre des mains étrangères. Franchement, est-ce la peine? Et si je tombe malade, si je meurs, qu'est-ce qu'il deviendra? Il crèvera de faim, pendant que son père fera un mariage riche, épousera une héritière, achètera une étude et vivra égoïste, tranquille, honoré, heureux. Ah! non, ça n'est vraiment pas juste!

LE DOCTEUR

Voyons, voyons, ma pauvre enfant, calmez-vous, je vous en prie. Vous vous faites du mal.

HÉLÈNE

Peu importe... c'est facile à vous de me prêcher le calme, mais je n'ai que de la rancune et de la révolte dans le cœur. Ah! voyez-vous, pour élever cet enfant, j'aurais besoin d'autant de haine que d'amour.

LE DOCTEUR

Que voulez-vous dire?

HÉLÈNE

Je voudrais élever cet enfant contre son père, comprenez-vous, contre son père..., je voudrais qu'il le rencontrât toujours sur son chemin comme une pierre de scandale et qu'il se dressât toujours devant lui comme un reproche vivant,comme une revendication de chair et de sang, son sang à lui!... mais pour cela, il ne faut pas que je m'éloigne.

LE DOCTEUR

Écoutez, il me vient une idée. Évidemment ce ne sont pas là des sentiments de résignation, mais si vous les exprimez ainsi, c'est que vous avez la force et la volonté de vivre et de lutter pour vous venger. Laissons la résignation aux résignés. Au surplus, étant donné que la loi et partant la Société ne force pas le père à reconnaitre son enfant, tant pis pour la Société si elle a plus tard, dans ce même enfant, un ennemi de plus, un révolté! Rien ne se perd. Écoutez, vous pouvez bien attendre jusqu'à demain?

HÉLÈNE

Oh ! certainement.

LE DOCTEUR

Revenez donc me voir demain... peut-être aurai-je trouvé le moyen que vous ne partiez pas. Allons, à demain, et ayez du courage.

HÉLÈNE

Je vous remercie, monsieur, je vous promets que j'en aurai.

LE DOCTEUR

J'en suis sûr.

RIDEAU

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

DE PARIS A TÉHÉRAN[1]

(*Suite*)

26 *septembre.* — L'amélioration survenue hier s'est maintenue. Je prescris encore un gramme de sulfate de quinine, par crainte d'un retour offensif de la fièvre. Le chah se sentant mieux ordonne la levée du camp. A 10 heures, nous nous mettons en route pour une petite étape de deux farsakhs, environ 12 kilomètres.

Chemin faisant, Etemad es Saltaneh me raconte que l'état de santé du chah a inspiré de telles appréhensions, que des dispositions, discrètes mais réelles, ont été prises par l'héritier présomptif en prévision de la vacance du trône. « Heureusement, ajoute-t-il; car, si le roi était mort, c'eût été le signal d'une révolution en Perse, et nous n'aurions rien eu de mieux à faire que de rebrousser chemin et de retourner en Russie. » Et, à ce propos, il m'apprend que le valiahd n'est pas le fils aîné du chah; que le fils aîné, Zel es Sultan, actuellement gouverneur d'Ispahan, n'a pas renoncé au trône, bien que n'y ayant pas droit en raison de la basse extraction de sa mère (2), et qu'il le disputerait à son frère cadet les armes à la main, le cas échéant. Selon Etemad es Saltaneh, nous aurions donc couru un sérieux danger.

Cette disposition d'esprit de mon compagnon de route ne lui était sans doute pas personnelle, cette crainte d'une révolution avait dû hanter plus d'un de ces personnages, pour qu'une manifestation si générale se produisît en ma faveur aux premiers signes d'une amélioration dans l'état du souverain, à la suite de mon intervention. Aux transes, aux sombres pensées qu'avait fait naître la perspective de perdre une situation élevée et lucrative avait succédé une brusque détente, dont l'effet s'était tout d'abord porté,

(1) Voir *La Lecture*, page 26.

(2). Ce droit est exclusivement réservé aux enfants mâles nés de princesses.

les paroles du chah aidant, vers celui à qui on pensait en être redevable.

Nous arrivons près de Sadobot, à 1.800 mètres, sur un petit plateau verdoyant, ceint de montagnes. Les premiers contreforts présentent ces ondulations molles polychromes déjà vues; un sommet plus éloigné et plus élevé a de la neige.

Un orage, à l'ouest, ne nous donne que quelques gouttes de pluie. Il en est presque toujours ainsi : ces pluies d'orage tombent dans la montagne, rarement la plaine en bénéficie.

Le chah, que je vois vers 6 heures du soir, n'a plus eu ni fièvre ni diarrhée; il se sent rétabli. Je l'engage néanmoins à prendre encore cinq décigrammes de sulfate de quinine, afin d'être plus sûr de l'avenir. Il accepte, me demandant seulement de le lui donner en pilules. Sur sa demande également, il l'avait pris jusqu'à présent en solution. En voyage, j'ai toujours sur moi de ces pilules, je lui en offre immédiatement. Habitué sans doute à ne prendre que des médicaments de sa pharmacie, des préparations faites généralement sous ses yeux, il me questionne sur la provenance de ces pilules et semble s'étonner de ce que j'en aie ainsi dans ma poche. Je lui réponds que, sujet aux fièvres, je prends fréquemment du sulfate de quinine à titre préventif en pays fiévreux ; qu'il m'est donc indispensable d'en avoir toujours sous la main, surtout en route; que celui-ci, dont je puis garantir l'absolue pureté, a été préparé à Paris et mis en pilules d'après mon ordonnance, peu avant notre départ.

Sa Majesté, satisfaite de mes explications, manifeste le désir d'avoir des pilules pareilles aux miennes et me dit d'en commander mille à Paris, par dépêche télégraphique. Je me garde bien de faire la moindre objection, de faire observer, par exemple, que mille pilules c'est beaucoup qu'elles auront le temps de sécher avant d'être employées et de perdre ainsi de leurs qualités. Ce serait peut-être m'exposer à lui enlever de sa confiance dans les médicaments que je prescris, confiance que je suis trop heureux d'avoir inspirée. N'est-il pas un grand enfant dont il ne faut point contrarier les caprices ? Quand je m'engage à télégraphier dès demain à Paris, il se montre tout content, et il m'offre des bonbons persans que vient de lui apporter sur un plateau le fidèle et dévoué Mirza Abdul Khassem, sous-chef de l'office royal.

24 *septembre.* — Cette nuit, une pluie fine a fait entendre sur les tentes son bruit doux et monotone, qui porte au sommeil, et la

neige est tombée sur les hauts sommets bordant l'horizon. Ce matin, avant que le soleil ait fait sentir son effet, la route est un peu moins poussiéreuse.

Un groupe de quelques soldats, sur notre droite, attire mon attention. Je les vois autour d'un des leurs étendu sur le sol. Descendant de voiture, je m'approche et je trouve un malheureux soldat agonisant. Malade depuis quatre jours, d'après ce que disent ses camarades, il a suivi tant qu'il a pu, — sans soins naturellement, car il n'y a pas de médecin avec cette troupe, — et aujourd'hui, ne pouvant aller plus loin, il s'est arrêté à cet endroit et y meurt, chose toute naturelle et inévitable pour ce monde fataliste : c'était écrit.

Tandis que je constate la mort de ce pauvre diable, passe une voiture de la cour contenant trois femmes : la Géorgienne, qui a changé le costume d'homme, qu'elle portait en Europe, contre celui de femme persane, et deux compagnes qui ont été données à Tauris en cadeau à Sa Majesté, pour augmenter son anderoun.

Nous traversons un col, à 2.150 mètres, puis redescendons sur un plateau, à 1.800 mètres comme le précédent. Non loin se trouvent les ruines d'un château où Abbas Mirza, grand-père de Nasr ed Din, a reçu le général Gardane, envoyé par Napoléon auprès de Feth Ali Chah.

On arrive à Oudjân, vers midi, ayant fait quatre farsakhs. Oudjân possède dans ses environs des sources chaudes dont on m'apporte quelques échantillons, pensant qu'à simple vue je vais découvrir à ces eaux toutes les vertus. Elles sont limpides, mais douceâtres.

28 *septembre.*—Les plateaux deviennent un peu plus accidentés. Sur un monticule, nous passons entre de gros blocs de pierre qui peuvent faire croire à des ruines. Bien qu'il ne se voie pas le moindre vestige de murs, rien autre chose que ces pierres éparses, mon compagnon croit qu'il y a eu là des constructions importantes, une forteresse au moins, ce point ayant été frontière d'après ses lectures.

Nous laissons sur la gauche de la route un caravansérail qui, par hasard, n'a pas trop souffert des injures du temps. Son bon état relatif m'engage à le crayonner sur mon album, afin d'avoir un spécimen de ces immenses constructions assez semblables entre elles. L'inscription qui est au-dessus de sa porte d'entrée

apprend qu'il a été construit par « Hadji Mohammed Hassein Ghilani, contemporain de Séfévi ».

Tikmédoch, à près de 2.000 mètres, est atteint vers 11 heures, pour déjeuner ; car le chah ne déjeune plus en route depuis sa maladie.

Les repas du chah ! La manière de les servir ne manque point d'originalité. Les plats ne sont pas présentés l'un après l'autre comme à nos tables : hors-d'œuvre, mets et desserts, tout est apporté en même temps par autant de ferachs qu'en réclame le volume des aliments. On voit venir ces ferachs posément, à la queue leu leu, précédés de Medjed ed Dovleh, l'intendant en chef. Ils portent sur la tête un grand plateau rond de métal, *medjmouch* (vulg. *medjmeh*), chargé de nourriture abritée sous un *kalemkar* (cotonnade peinte) aux vives couleurs, bordé d'une longue frange de soie multicolore.

Arrivés près du roi, tous déposent leur medjmeh à terre, le découvrent, le débarrassent de son contenu, puis se retirent, emportant medjmehs vides et kalembars. Ceci fait, le maître d'hôtel, Aga Daï, aidé quelquefois de Mirza Abdul Khassem, approche les mets choisis par le chah, qui prend son repas, comme tous les Persans, accroupi devant une nappe en cuir, étalée à terre et recouverte d'une légère cotonnade de couleur, sans l'aide de cuiller ni de fourchette.

Les brochettes de rôtis, les fameux kébabs font seuls exception à la règle. Ils sont servis isolément, à point, juste au moment de les savourer. « On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur », a dit Brillat-Savarin. Je crois, en effet, qu'il y a plus que du métier, qu'il y a de l'art dans la préparation de ces kébabs, et que le maître rôtisseur de Sa Majesté ne peut pas être confondu avec un vulgaire maître-queux.

Le repas terminé, tout est enlevé sur les mêmes plateaux, par les mêmes ferachs, pour être servi successivement des plus élevés aux plus infimes serviteurs de service. Que peut-il bien rester aux derniers ? Des grains de riz à glaner et des os à ronger.

Quel que soit le nombre de gens à nourrir, la nourriture est tout aussi peu variée ; la quantité de chaque mets, du pilau surtout, est proportionnément augmentée, voilà tout. Mais on conçoit, avec le train de maison de Sa Majesté le chah in chah, qu'un repas peut atteindre des proportions colossales, et que la file des ferachs qui l'apportent peut s'allonger considérablement.

Notons encore que le roi mange toujours seul. Ainsi le veut l'étiquette.

Plus on avance sur la terre de l'Irân, plus on constate sa nudité et son manque d'habitants. Et cependant, la terre, la bonne terre végétale, ne fait pas partout défaut : nous en avons vu en profondeur suffisante qui reste sans culture, sans rien produire. Cette vieille terre, en repos depuis des siècles, paierait largement le cultivateur de ses peines, sans même avoir besoin d'engrais d'ici longtemps. Mais où trouver ce cultivateur ? Il n'existe certes pas dans ces plaines qui font l'effet d'un désert, tant la population y est clairsemée.

La Perse n'a pas toujours été en cet état. Il fut un temps où la route, bien tracée, que nous suivons, ne se confondait pas avec les terres voisines, comme à présent, et où elle était entretenue. Les ponts en ruine que nous rencontrons assez souvent ont donné passage à des caravanes, tandis que nous traversons à gué les rivières dont ils ne servent plus qu'à gêner le cours. Et ces imposants caravansérails, qui marquent le long de la route des étapes à peu près régulières, n'ont-ils pas abrité des voyageurs avant que leurs épaisses murailles, faites de bonnes briques sur une base solide de gros moellons, ne soient tombées, malgré de robustes tourelles d'appui, et que leurs voûtes ne se soient effondrées. Quel génie destructeur a donc passé par ici ? ou quelle incurie a laissé se produire de tels dégâts ?

Notre camp s'étale au bord d'un ruisseau profond, dont le lit est sillonné par quelques minces filets d'eau, sur un plateau très ondulé, en un coin généralement cultivé. Dans le lointain, même horizon de montagnes qui s'estompent en tons bleuâtres.

29 *septembre*. — Les deux chaînes de montagnes, l'une à droite et l'autre à gauche, nous suivent toujours, mais en s'éloignant, car les plateaux deviennent plus larges, tout en conservant le même aspect mamelonné et raviné.

A Karatchamen, nous campons au fond d'un de ces ravins, à 1.650 mètres d'altitude, dans le lit d'une large rivière réduite à deux petits ruisseaux.

Ces gens font tout pour avoir la fièvre, dont j'ai à constater chaque jour de nouveaux cas. Hier, c'était Emir Nizam, vieillard d'une intelligence supérieure, d'une grande expérience et d'une sagesse consommée, qui lui ont valu une place de confiance auprès du valiahd, après avoir représenté son pays à Paris. Comme je lui

faisais remarquer, à propos de son accès de fièvre, le mauvais choix habituel de l'emplacement du camp, et que je lui faisais part de quelques-unes de mes surprises depuis mon entrée en Perse : « Ne vous étonnez pas pour si peu, me dit-il, vous verrez ici des choses extraordinaires. » Aujourd'hui, c'est Mahmoud Khan, ministre de Perse à Pétersbourg, qui nous a rejoints depuis peu. Il m'arrive couvert d'une pelisse, la tête enveloppée d'un foulard, grelottant de fièvre. Et il en viendra bien d'autres, avec cette habitude de toujours placer le camp dans les endroits les plus bas, près des rivières, même au fond de leur lit, comme le camp actuel, sans autre considération que d'avoir de l'eau à sa portée, que dis-je ! à sa portée, dans sa tente même, si faire se peut. Un camp musulman ne serait pas à sa place s'il n'était littéralement dans l'eau. Quand, vu sa dimension et la configuration du terrain, il n'est pas possible de mettre la tente du chah à cheval sur un ruisseau, les ferachs en détournent le cours, afin de procurer à leur maître l'agrément de l'eau courante sous sa tente. Et chacun cherche de même à en avoir, ne serait-ce que le plus léger filet.

Si Mahomet a mis partout de l'eau et des ombrages frais dans son paradis, c'est qu'il s'adressait à des êtres qui en sont singulièrement privés. Avoir de l'eau et de la fraicheur sur ce sol aride, au milieu de cette atmosphère surchauffée et sèche, est, en effet, une jouissance paradisiaque. De plus, pour un musulman, c'est affaire d'ablutions.

Parlons-en, de ces ablutions ! Il est facile de se convaincre que, pour le plus grand nombre, elles n'ont rien de commun avec l'hygiène, pas même avec la plus élémentaire propreté. J'en vois se répandre un peu d'eau ou tout uniment se passer la main mouillée le long des avant-bras et des mains, le long des jambes et des pieds, — selon le sens, il est vrai, indiqué par les Écritures, — sans chercher à rien nettoyer. D'autres, plus fervents sans doute, — puisque c'est chose de piété, pratique religieuse, — se déshabillent complètement, entrent un peu dans l'eau, s'en versent sur la tête à se mouiller tout le corps, et, également sans faire la moindre friction, le moindre nettoyage, sans même s'essuyer, remettent des vêtements crasseux qui, eux, n'ont jamais dû être mouillés autrement qu'en recevant la pluie. Toujours pour cause d'ablutions, il y en a qui ne manquent jamais de satisfaire leurs besoins au bord de l'eau, ce qui n'empêche personne de boire de cette même eau.

Quand je parle de ces choses, on me répond : « Ce sont là des

musulmans qui ne voient que la lettre et ne comprennent pas l'esprit du Koran. » Combien, hélas! ces musulmans sont nombreux. Ces pratiques, ces habitudes n'en doivent pas moins avoir des effets désastreux, par exemple en temps d'épidémie. Le Koran, qui ordonne de faire des ablutions avant chaque prière, dit aussi que toute eau courante est bonne à boire. Pourquoi alors ne boiraient-ils point de l'eau du ruisseau qui coule, même après l'avoir souillée? Ne serait-il pas préférable de faire respecter par tous toute eau, courante ou non, dans un pays où l'eau est si précieuse par sa rareté? Mais ici, malheureusement, une question d'hygiène qui se heurte à une question religieuse ne peut manquer d'avoir tort.

Avant d'arriver au campement, nous rencontrons six tarantas chargés d'énormes loupes de noyer que des moujiks viennent de chercher au Kurdistan. Il paraît qu'il s'en fait dans ces contrées un grand commerce. Les minces planchettes qui en sont extraites en Russie servent à faire des placages.

Ce soir, orage sans pluie. Grand vent auquel les tentes résistent.

30 *septembre*. — A droite, la chaîne de montagnes s'éloigne au fur et à mesure que nous avançons, au point de presque disparaître à l'horizon. Le sol est prondément creusé de ravins au fond desquels se trouve généralement un cours d'eau. L'eau ne manquant pas, la campagne est assez cultivée, surtout aux abords de Turkmentchaï, village près duquel notre camp s'étale sur l'une et l'autre rive précisément d'une de ces rivières, celle à laquelle il doit son nom.

Turkmentchaï est un petit village construit en pisé comme tous les autres, aux maisons basses, en partie cachées par les arbres des jardins et des cours, qui n'aurait pas d'importance si le traité de paix de 1828, entre la Perse et la Russie, n'y avait été signé par le valiadh d'alors, le prince Abbas Mirza, et le général Paskévitch. Par ce traité, sans parler d'une indemnité de guerre de quatre-vingt millions de roubles, la Perse perdait les khanats d'Érivan et de Naktchevân — son Alsace-Lorraine — et sa frontière était reportée à l'Araxe, où elle est actuellement. Il est vrai que le prince Abbas Mirza était reconnu par la Russie comme héritier présomptif de la couronne de Perse... qu'il ne devait jamais porter. J'ai voulu voir la maison où ce traité fut signé. Elle est en ruine — toujours des ruines! Il n'y a plus debout que sa porte d'entrée, quelques pans de murs et un peuplier au milieu des décombres, que j'ai crayonnés sur mon album, pensant que d'ici peu ce sera peut-être tout ce qui restera de la maison de Machti Mohammed.

1er *octobre.* — Journée désagréable et de fatigue ; vent violent et poussière épaisse ; continuelles montées et descentes ; ravins profonds.

Les femmes qui vannaient du blé hier à Turkmentchaï doivent être satisfaites. Leur manière d'opérer est des plus primitives. Aussi haut qu'elles peuvent, elles lèvent une corbeille pleine de blé passé au battoir non moins primitif vu près d'Akta, versent ce blé lentement, de manière que le bon grain, plein et lourd, tombe directement à terre, alors que le mauvais grain, la bale et les poussières diverses sont emportés plus ou moins loin par le vent L'air, trop calme hier, laissait tomber ensemble bons et mauvais grains, et les femmes maugréaient et appelaient le vent à leur secours. Il a répondu à leur appel, pour notre malheur et pour le leur aussi sans doute, car il est de force aujourd'hui à tout emporter à la fois : bon grain, mauvais grain, bale et poussières.

Les montagnes de droite se rapprochent de nous ; elles semblent même se joindre à celles de gauche, de l'autre côté du village d'Onnik, au voisinage duquel nous campons.

Emir Nizam m'envoie, pour les soins que je lui ai donnés, un châle des plus fins avec une lettre charmante, où il dit devoir à mon « amitié » d'être guéri.

2 *octobre.* — Nous ne sommes pas à la fin de la plaine, comme on aurait pu le croire hier de la route, en se figurant voir les deux chaînes de montagnes se rejoindre derrière Onnik. Après deux ravins profonds et une étendue de plaine assez unie, nous traversons la ville de Myaneh, renommée par sa dangereuse punaise, l'*argas persicus*, dont on prétend la piqûre parfois mortelle. Ce n'est donc pas sans raison que le voyageur doit éviter de s'arrêter à Myaneh (1), surtout d'y séjourner. Cette raison suffit pour que nous passions outre et allions camper un demi-farsakh plus loin.

Sortis de la ville, nous traversons une rivière à gué, pendant que l'on répare à notre gauche un pont très long et en fort mauvais état. Les réparations qu'il réclame ont été jugées assez importantes pour que plusieurs fours aient été établis dans le voisinage, fours à cuire la pierre à chaux et la brique. On me dit que ces travaux sont exécutés aux frais du chah. Myaneh, autrefois grande ville riche et très peuplée, n'ayant plus assez d'habitants et étant trop pauvre pour y subvenir. Décidément, le pas-

(1) « L'air est chaud et malsain, les moustiques et *autres insectes* y pullulent », dit Mustôfi en parlant de Myaneh.

sage du souverain est chose heureuse et profitable à ces contrées.

Nos tentes sont dressées à l'extrémité de la plaine, au pied des montagnes, assez loin, espérons-le, pour ne pas avoir à craindre la visite du terrible argas.

3 *octobre.* — Tout en quittant le camp, nous gravissons les premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui sépare l'Azerbaïdjân de l'Irak Adjémi. A un détour du chemin, nous voyons près du campement de la nuit passée quantité de tentes debout. Ce sont celles du valiahd qui, parvenu à la limite de la province qu'il gouverne, s'est arrêté là et va reprendre la route de Tauris.

Quelques dures montées, par un mauvais chemin tracé sur le flanc de coteaux escarpés, et nous arrivons, vers neuf heures, au col le plus élevé du Kaplan Kouh, à environ 1.400 mètres. Dans cette pénible ascension, nous rencontrons cinq tarantas chargés, comme les précédents, de loupes de noyer. Ils descendent une pente très raide. C'est miracle que ces gros blocs ne roulent pas sur l'attelage; leur poids contribue sûrement à les retenir en place.

De ce col, la vue s'étend au loin derrière nous. Parmi les sommets dont la silhouette marque l'horizon, le mont Savalan m'est indiqué à droite de Myaneh, s'estompant à peine sur le ciel bleu. Devant nous, des roches dénudées qui brillent au soleil, d'où l'on tire une pierre meulière rougeâtre dont nous voyons des échantillons plus ou moins bien travaillés.

Nous avons laissé l'Azerbaïdjân. Nous descendons le versant du Kaplan Kouh appartenant à l'Irak Adjémi, quand apparaissent à notre gauche les ruines de ce qui semble avoir été une forteresse. Sa situation sur un haut rocher nu me rappelle assez la citadelle de Cattaro, vue des hauteurs de Kerstac. Ce fort devait garder une grande étendue de la vallée du Kézel Ouzen, qu'il domine, en même temps qu'un pont sur lequel nous allons passer. Connu sous le nom de Doukhtère Kalé (château de la fille), il a donné naissance à toutes sortes de légendes, aussi véridiques les unes que les autres, répandues dans le pays. Selon certaines de ces légendes, le Doukhtèré Kalé aurait servi soit de retraite à une princesse ayant fait vœu de chasteté, soit de prison à la fille d'un roi, rebelle à la volonté paternelle.

Le Kézel Ouzen (rivière rouge) est un large fleuve qui, plus loin, après avoir reçu le Chah Roud, prend le nom de Séfid Roud (rivière blanche) et le garde jusqu'à la mer Caspienne. Si c'est la couleur de ses eaux qui lui a valu ces noms, un troisième lui convien-

drait mieux ici, car l'eau y est jaune ocre comme la terre des rives. Quoi qu'il en soit, nous traversons le Kézel Ouzen sur un pont bien conservé, chose étonnante ! Ce pont est construit en dos d'âne à l'aide de bonnes briques ; il a trois arches inégales, celle du centre étant plus haute que les deux autres. On y lit l'inscription suivante : « C'est sous le règne du chah Séfi Ier, en 1012 de l'hégire. Ça été fini en deux ans. » Ce qui en fait remonter la construction au commencement du XVIIe siècle.

Le pont passé, nous montons quelques coteaux moins raides que les précédents après quoi nous trouvons Djemalabad sur les pentes opposées.

A peine suis-je arrivé à l'étape que le chah, qui m'a vu en passant dessiner le pont, me fait dire de lui apporter mon album. Il examine avec soin les dessins qu'il contient, me complimente de savoir dessiner, se glorifie de son goût pour cet art, et, avant de me rendre l'album, prend une plume et écrit en français sur la feuille où est représenté le pont : « pont Kezélle Ozénne », d'après sa manière de prononcer.

Djemalabad est un village au pied d'un grand caravansérail abandonné, sur l'emplacement d'une ancienne forteresse, ainsi que l'apprend l'inscription suivante relevée au-dessus de la porte d'entrée du caravansérail : « Nous avons bâti ce caravansérail près de la forteresse de Djemalabad, nous ministre de la Justice du chah Abbas II, en 1065 de l'hégire ».

4 *octobre*. — Les derniers monticules descendus, nous entrons dans une vaste plaine, sans limite apparente devant nous. Elle est tout à fait inculte. Après une bonne heure de route, un ravin se présente, puis un plateau ondulé, mamelonné de la plus singulière façon. On croirait avoir sous les yeux un sol couvert comme de grandes taupinières les unes à côté des autres, ou un vaste plan en relief de montagnes d'égale hauteur. La route est moins mauvaise que ces trois derniers jours, en revanche la poussière se soulève en nuages qui nous enveloppent.

Nous campons à Sertcham, au bord du Zendjan Roud, affluent du Kézel Ouzen, dont le lit à peu près desséché n'a guère moins d'un kilomètre de large. Les rivières, les moindres ruisseaux se creusent ici leur lit sans difficulté, tant la couche de terre est profonde. On en voit dont les berges, tout entières d'une belle terre végétale, ont 7 à 8 mètres de haut La bonne terre ne manque donc pas, et, si nous sommes au milieu d'un vrai désert, ce n'est pas

d'un désert de sable ; mais ce qui manque, c'est toujours la main de l'homme capable de mettre cette terre en valeur.

Ici encore se trouve un de ces caravansérails en ruines, qui, construits pour servir d'abri aux caravanes ou aux troupes en marche, sont en maints endroits devenus des repaires de brigands. L'inscription qui se lit au-dessus de sa porte nous dit : « Ça été construit sous le règne du sultan Abou Saïd Mogol, par son ministre Mohammed, en l'an 733 de l'hégire. »

Demandez dans le pays qui a élevé tous ces caravansérails, chacun vous répondra : « C'est chah Abbas ». Pour le peuple, en effet, tout ce qui a été fait d'utile et de grand remonte à ce monarque. Et la légende ajoute qu'il en a élevé neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pareils dans toute la Perse. Il est certain que la Perse doit beaucoup à la munificence du chah Abbas Ier, qui, on le sait, fit partout tracer des routes, bâtir des refuges pour le voyageur et jeter des ponts sur les cours d'eau. Mais, après comme avant son règne, ont été édifiées bien des constructions semblables, dues à la générosité — ou aux remords — de riches Persans. De ce que ponts et caravansérails sont établis sur le même modèle, il ne s'ensuit pas forcément qu'ils soient tous de la même époque, c'est-à-dire du temps d'Abbas le Grand. Ainsi, le pont du Kézel Ouzen date de son petit fils, le chah Safi Ier ; le caravansérail de Djemalabad est du ministre de la Justice du fils de ce dernier, chah Abbas II ; tandis que le caravansérail de Sertcham, don d'un ministre du sultan Abou Saïd, est de trois siècles antérieur à son règne. S'il y a similitude entre tant d'édifices d'époques différentes, elle est l'effet tout naturel de mêmes besoins dans un milieu et sous un climat qui n'ont pas changé depuis bien des siècles.

Ces caravansérails offraient une grande sécurité : c'étaient de véritables forteresses. Un mur quadrangulaire élevé et solide les entourait, mur flanqué de tourelles d'appui et ayant parfois des tours de défense à ses angles. L'unique porte donnant accès à l'intérieur de l'édifice était percée au fond d'un très haut portail, beaucoup plus haut que les murs, qui contenait à sa partie supérieure un étage de chambres, le *balakanè* (haute maison), mot dont nous avons fait balcons. Les cours étaient bordées d'écuries, de hangars et de logettes servant de chambres, aujourd'hui pleins de décombres produits par la chute des lourdes terrasses qui servaient de toit. Ce que tout cet intérieur, cours et constructions, pouvait contenir d'hommes, d'animaux et de marchandises devait être

considérable. Sur la façade, de chaque côté du portail, de grandes niches en forme d'arcades ogivales étaient laissées dans le mur, tantôt au niveau du sol, tantôt un peu plus haut ; tout en contribuant à l'ornementation, elles servaient aux simples passants, à ceux qui, n'ayant pas le temps de s'arrêter, étaient heureux d'y trouver un abri sans bourse délier ; quoique peu profondes, elles étaient assez fréquentées, si on en juge par l'usure de leur sol.

5 *octobre.* — Nous remontons le cours du Zendjan Roud, dont les rives sont presque partout cultivées. De chaque côté de nous, mais surtout du côté opposé à la rivière, c'est-à-dire à gauche, nous avons ces monticules de terre à formes mollement arrondies que nous avons vus hier dans leur ensemble. On dirait de longues vagues, les ondulations d'une mer qui commence à s'agiter. La poussière est toujours grande, soulevée en tourbillons par un vent de nord-est assez violent qui souffle depuis quelques jours et acquiert toute sa force vers 6 heures du soir, vent venant de la mer Caspienne et habituel à cette époque.

Nos tentes sont dressées dans le large lit du Zendjan Roud à peu près desséché, près d'Aghmezar, à 1.300 mètres d'altitude.

6 *octobre.* — Nous continuons à remonter la vallée du Zendjan Roud, sur la rive droite, quand le lit de la rivière ne nous sert pas de chemin. La culture cotonnière semble prospérer ici, au moins dans les parties faciles à irriguer. Nous traversons en effet de temps en temps des champs de cotonniers ; mais il faut convenir que ces arbustes y sont petits, bien que suffisamment espacés, car la terre ne fait point défaut et le cultivateur ne saurait s'en montrer avare.

Nous campons comme hier dans le lit encaissé du Zendjan Roud, littéralement dans l'eau, parmi saules, tamaris et jujubiers, non loin de Nikpây, dont nous voyons distinctement le caravansérail et les maisons, du haut de la berge qui cache notre camp.

Etemad es Saltaneh, rendu de plus en plus familier par notre vie en commun tant en route, dans la même voiture, qu'à l'étape, où nous prenons nos repas ensemble, me cause de plus en plus librement des gens et des choses de son pays. Aujourd'hui, après dîner, il m'a longuement entretenu de concessions accordées à des étrangers, entre autres de la concession d'une banque et de celle des vins et alcools.

Le monopole d'une banque, en même temps que de l'exploitation de toutes les mines de Perse, a été concédé sous le nom de Banque Reuter. Cette concession aurait rapporté immédiatement

aux plus hauts personnages et à ceux qui les approchent le plus près des sommes importantes : deux pots-de-vin d'un million e plusieurs autres de centaines de mille francs, par exemple.

La concession des vins et des alcools a été signée en faveur de Philippart, associé à deux banquiers de la rue Laffitte. Pour celle-ci, les pots-de-vin sont moins gros, Philippart n'étant plus au beau temps de l'Union Générale. Et ce qui vexe Etemad es Saltaneh, c'est que c'est lui qui a touché le moins : « cinq mille francs seulement ! » alors que des sommes de quarante, cent et même deux cent cinquante mille francs ont été comptées à d'autres en belle et bonne monnaie. Il en est navré. « Décidément, dit-il, on s'est moqué de moi ! Après tout, sans moi rien ne se serait fait et personne n'aurait rien reçu. N'est-ce pas moi qui, mis en rapport avec deux bailleurs de fonds, les ai décidés à verser les premiers capitaux en leur montrant qu'il y avait dans cette affaire des millions à gagner ! » Philippart lui a bien remis un papier signé de sa main, par lequel il s'engage à lui céder, à l'émission, pour quatre-vingt-quinze mille francs d'actions. Mais « il ne croit pas à la réussite de l'entreprise , il sait par expérience que ces concessions se donnent périodiquement sans plus de succès, pour le seul bonheur de ceux qui touchent de bons pots-de-vin, au détriment des gogos d'actionnaires ; il voit parfaitement que l'engagement de Philippart n'est qu'un leurre, une manière habile, commode, de le renvoyer aux calendes grecques ». Néanmoins il me fait lire l'autographe du grand financier, qu'il voudrait bien pouvoir négocier dès à présent, même avec perte. En sa qualité d'érudit, il connaît le proverbe arabe : « Un dirhem en poche vaut mieux que dix dehors », et il n'ignore pas celui que nous a légué la sagesse des nations : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Or, il comprend qu'il est loin de tenir l'argent promis, et c'est assurément la seule chose qui le désole ; car, en tout ceci, de la Perse il n'est question.

En dehors de ces concessions, il aurait été question, à Londres, de céder le monopole des tabacs ; mais rien n'a été définitivement arrêté.

(*A suivre.*) Dr Feuvrier.

LA PASSERELLE[1]

(*Suite*)

Florence était une assez jolie brune de vingt-cinq ans, très vive et très intelligente. Elle servait de femme de chambre à Madame de la Hautière qui l'avait amenée avec elle, au moment de son mariage avec le propriétaire de Monthibert.

Florence regrettait passionnément Paris où du moins elle voyait autre chose que des arbres et des bêtes, selon son expression favorite.

Il ne se passait pas d'heure qu'elle ne répétât à sa maitresse avec des bâillements désespérés :

— Vous ne trouvez pas que c'est mourant, ici, Madame !

Grelu, qui avait peut-être à se plaindre des procédés de la Parisienne insensible à ses mâles attraits, ne le cacha pas à M. de la Hautière qui dit sèchement :

— Florence est une mauvaise langue et une péronnelle qui ne m'a jamais plu. Je lui tirerai les oreilles en rentrant.

Et comme la jument blanche hennissait et reprenait le trot en filant une avenue de hêtres magnifiques longue d'un demi-quart de lieue, au bout de laquelle on distinguait la façade blanche d'un petit manoir qui devait dater de la première moitié du dernier siècle, M. de la Hautière l'arrêta net et, fixant la large face du garde de son regard terne et sournois :

— Ainsi vous me dites que vous n'avez rien remarqué de singulier ces jours derniers, Grelu ?

— En vérité, non, Monsieur, autrement pourquoi aurais-je l'idée de vous le cacher ?

— Eh bien ! mon ami, c'est que vous n'êtes ni aussi actif, ni aussi fin que je le supposais.

— A cause ?..

(1) Voir *La Lecture*, page 46.

— Vous savez peut-être pincer les braconniers comme Vauloup, mais ce qu'il y a de certain c'est que vous ne savez pas surveiller les amoureux qui sont des braconniers aussi dangereux que les autres.

— Des amoureux dans le pays ! Et pour qui viendraient-ils à Monthibert, Monsieur, je vous le demande ?... Pour Florence ?... Elle ne serait pas à son coup d'essai, je le suppose, et ne vaut guère la peine d'être gardée, quoique ce soit une belle fille comme il n'y en a pas des douzaines à quatre ou cinq lieues à la ronde.

— Je ne prétends pas qu'il soit question de Florence ou d'une autre, mais je dis qu'il y a un cavalier qui pousse trop souvent des pointes de nos côtés, Grelu. Je l'ai déjà aperçu plus de trois ou quatre fois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, errant comme une patrouille aux alentours du parc...

— Il est bel homme, ce cavalier ?

— Pas mal.

— Jeune ?

— Assez.

— Bien monté ?

— Parfaitement, sur une bête qui vaut un billet de mille pour le moins, peut-être deux.

— D'où vient-il?

M. de la Hautière étendit le bras vers Mortagne sans répondre autrement à cette question.

— La dernière fois que je l'ai vu, dit-il, c'était au bout de cette avenue. Il s'est arrêté à la grille, a paru chercher à qui parler et, ne découvrant personne, il a rebroussé chemin.

— Vous le connaissez ?

— Depuis quelques heures.

— Ah !

— Auparavant, je vous l'ai dit, je ne m'étais pas rencontré avec lui. J'ignorais son nom et ce qu'il fait.

— Et maintenant ?...

— Je le connais.

— C'est ?...

M. de la Hautière prononça, avec un accent sarcastique :

— C'est ce beau parleur qui est si bienveillant pour les gens comme Vauloup et qui s'amuse à jeter des pierres dans mon jardin quand je défends mes droits et que je poursuis un délinquant devant la justice. Belle justice, Grelu !... C'est M. le substitut du

procureur à Mortagne, M. Fréville, ce jeune élégant qui fait des grâces et caresse ses favoris d'un geste de petit-maître en débitant les phrases humanitaires en faveur des malfaiteurs contre les quels il est chargé de requérir. Je vous demande un peu ce qui le ramène par ici à chaque instant. Oui, je vous le demande, Grelu, et je vous défie bien de me répondre quelque chose de sensé, à moins que...

M. de la Hautière fit une pause, mais sans cesser de dévisager son garde.

— A moins que ?... répéta le garde.

— A moins que ce ne soit quelque intrigue qu'il ait dans l'esprit, une histoire de femme par exemple...

Grelu fourragea un instant dans sa grande barbe et hocha la tête d'un air important.

Son maître ne voyait plus seulement en lui un simple garde ; il l'élevait au rang de confident.

Toutefois les confidences du hobereau étaient incomplètes.

Il dissimulait une partie de la vérité en prétendant qu'il n'avait jamais aperçu que de loin le substitut avant l'audience où on avait condamné Vauloup.

Le substitut s'était présenté à Monthibert six semaines plus tôt, et avait été reçu avec une froideur équivalant à une interdiction d'en franchir désormais la grille.

— Mais de quelle femme voulez-vous parler, Monsieur ? demanda Grelu au bout de ses réflexions.

M. de la Hautière glapit d'une voix sifflante :

— Il n'y en a que deux à Monthibert dont un homme comme le substitut puisse décemment s'occuper... Constance... et Madame de la Hautière.

Grelu n'était pas marié.

Son amour-propre ne pouvait donc être froissé par cette distinction.

Il était de ceux qui vivent sur le commun et déposent quand ils peuvent leurs œufs dans le nid des autres.

Il se contenta de faire : — Oh ! en manière de protestation.

Mais au fond il comprenait la petite inquiétude — très faible — qui perçait sous les paroles de son maître.

En réalité les entrailles du propriétaire de Monthibert ne pouvaient être secouées violemment que par les attentats dont son bien eût été menacé.

D'ailleurs, le danger auquel il venait de faire allusion paraissait être encore purement éventuel et hypothétique.

— Alors ?... demanda le garde.

— Voici ce que j'attends de vous, Grelu. Vous m'écoutez ?

— Parfaitement, Monsieur.

— Il faut redoubler d'activité et de surveillance, nuit et jour, mon ami.

— J'entends bien.

— Je désire aussi être tenu au courant des pas et démarches du substitut, dès qu'il reviendra de ce côté.

— C'est facile.

— De plus vous devrez garder le silence sur ce que je viens de vous dire. Autrement l'oiseau prendrait ses précautions.

Grelu approuva d'un geste et d'un mot.

— C'est entendu ! dit-il.

M. de la Hautière reprit :

— Je vous donnerai une petite indemnité pour vos peines, Grelu, et il n'est même pas impossible que j'augmente vos gages qui ne sont déjà pas mauvais, si les choses se passent comme je le désire.

Grelu ne fit aucune observation sur cette promesse aussi éventuelle que le péril qui mettait son patron en défiance.

La générosité de M. de la Hautière lui était suspecte à juste titre, mais en réalité la place était bonne et lui convenait.

Il désirait donc la conserver.

C'était certainement lui qui avait la meilleure de la maison.

M. de la Hautière, avait terminé ses explications ! Il secoua les rênes sur la croupe de la jument blanche qui reprit son allure pacifique, et bientôt à l'extrémité de l'avenue de hêtres, il se trouva devant la grille qui ferme le parc de Monthibert.

Elle était flanquée d'une maison de concierge où personne ne demeurait, le maître ayant depuis longtemps supprimé l'emploi par mesure d'économie.

Le garde sauta sur le chemin, poussa la grille qui ne fermait pas à clef et elle roula sur ses gonds en livrant passage à la charrette.

Deux cents mètres plus loin, la jument blanche stoppa.

M. de la Hautière descendit de voiture.

Devant lui la façade d'une ravissante maison s'allongeait.

C'est une construction d'une grande simplicité, mais en même temps d'une grande pureté de lignes.

Quatre tourelles en culs-de lampe et à toits pointus s'accrochent à ses angles et en rompent la monotonie.

Ses grands toits d'ardoises ornés de belles lucarnes couronnent ses murailles de briques et de pierre grise élevées sur un socle de granit.

Des balcons en fer forgé accompagnent les fenêtres du premier étage et les persiennes blanches égaient la couleur un peu sévère de l'élégante construction.

Le maître examina un instant la perspective qui se déroulait devant lui du haut d'un perron de cinq marches.

Elle était très séduisante et presque poétique.

Une grande pelouse d'un vert intense allait en s'abaissant jusqu'aux bords de l'Huisne plantés de peupliers et de grands arbres robustes et bien portants.

A droite et à gauche du château, car on peut sans vanité excessive donner ce nom à cette gracieuse habitation, des massifs d'épicéas, de sapins, de chênes et de hêtres forment une sorte d'encadrement à cette vaste prairie dans laquelle une quinzaine de bêtes à cornes paissaient avidement l'herbe grasse et tendre, et, dans la lumière déjà atténuée d'un soir magnifique, ce radieux paysage aux horizons peu étendus mais ravissants était une véritable caresse pour les yeux.

M. de la Hautière ne s'occupait pas du charme de ces aspects. Il se disait seulement, en regardant l'extrémité de son avenue de hêtres :

— C'est là que j'ai vu ce cavalier. Que venait-il faire aux environs de ma maison ?

Le bruit d'une cloche qui se fit entendre à l'extrémité de son manoir dans une sorte de campanile placé au-dessus des cuisines, interrompit ses méditations.

C'était le dîner qui sonnait.

Il entra chez lui, traversa un large vestibule au fond duquel se développait un escalier de chêne, dont la rampe reposait sur de lourdes balustres de bois, et se trouva dans une vaste salle à manger au milieu de laquelle la table ronde apparaissait comme un point.

Deux dressoirs anciens, à formes étriquées produisaient la même impression à cause des dimensions de ce réfectoire froid et presque monacal où quarante convives auraient tenu à l'aise.

Le service était fait, mais la salle était vide.

M. de la Hautière s'y promena un instant de long en large, en

examinant avec ennui les murs décorés de vieille date d'une de ces peintures dues à la brosse de quelque artiste de petite ville et qui ont la prétention de simuler un marbre quelconque.

Celui-là était jaune, veiné de rose et de bleu, et par bonheur le temps lui avait fait perdre en partie la crudité de ses tons.

Quelques gravures piquées par l'humidité représentaient les aventures de Télémaque dans leurs cadres dédorés.

C'était triste et nu.

Mais le maître, ayant ouvert une large fenêtre, les derniers rayons du soleil entrèrent à profusion et l'aspect s'égaya tout à coup.

Alors M. de la Hautière appela :

— Gabrielle !

Et comme on ne lui répondait pas, il ouvrit une porte donnant sur un appartement voisin et un spectacle autrement attrayant que celui du parc et de ses opulentes verdures s'offrit à ses yeux.

C'était dans un petit salon aux boiseries blanches sur lesquelles se trouvait un seul portrait, celui d'une femme d'une trentaine d'années, dans tout l'éclat d'une rayonnante jeunesse.

Quelques fauteuils à médaillons, du temps de Louis XVI, étaient recouverts de tapisseries représentant des bouquets de roses.

La tête appuyée sur ses deux mains, au bord d'un guéridon, près d'une fenêtre, une jeune femme, presque une jeune fille, engourdie par la tiède douceur du jour qui finissait, par le silence de cette maison qu'on eût pu croire inhabitée, et plus encore peut-être par l'ennui, dormait profonément.

M. de la Hautière s'approcha d'elle.

Un ouvrage de tapisserie était tombé à ses pieds.

C'était elle évidemment qui avait donné à ce boudoir, bien simple pourtant, un aspect si différent de la salle voisine, sa coquetterie, sa grâce du dix-huitième siècle.

Elle s'était créé elle-même ce réduit où elle se plaisait et qui contrastait avec la tenue générale de cette maison aux meubles banalement vieillots, sans cachet comme sans valeur, presque pauvres, qui prouvaient l'avarice invétérée de ses propriétaires.

Le châtelain contempla cette femme, qui était la sienne, avec des yeux mauvais.

Ses lèvres minces eurent une grimace presque haineuse, et sa

peau blafarde, où la bile s'extravasait, parut devenir plus blême encore.

— Si c'était pour elle! pensa-t-il.

Ses yeux clignotants, faux, qui ne regardaient jamais en face, lancèrent une petite lueur phosphorescente, comme ceux des félins dans la nuit.

La jeune femme ne s'éveillait pas.

Elle était adorablement faite.

Sa taille mince rendait plus sensible l'ampleur de ses hanches et de sa poitrine.

Son teint pâle et mat, était celui des belles brunes tandis que ses cheveux extrêmement abondants n'étaient que châtain foncé avec des reflets fauves d'une nuance rare et magnifique.

Négligemment tordus, ils laissaient à découvert, dans sa pose abandonnée, la blancheur dorée d'une nuque qui appelait les baisers.

La cloche de la cuisine tinta de nouveau et la belle dormeuse ne l'entendit pas.

Alors, le mari impatienté se pencha sur elle, lui toucha l'épaule et l'appela pour la seconde fois :

— Gabrielle!

Elle sortit de son engourdissement, et, se redressant, elle balbutia :

— Ah! vous étiez là, Louis!

En même temps, elle promena autour d'elle un regard effaré comme si elle eût craint d'avoir laissé traîner quelque objet compromettant.

Mais un souvenir lui revint.

Elle porta la main gauche à son corsage, s'assura que cet objet s'y trouvait encore et un indéfinissable sourire effleura ses lèvres d'une fraîcheur de bouton de rose.

Son mari lui disait :

— Oui, je suis là!

— Depuis longtemps ?

— Depuis cinq minutes à peine et je ne m'ennuyais pas... Je vous regardais!

Il y eut une pause.

Qu'attendait-elle? Un compliment sans doute, un mot aimable, une de ces phrases caressantes, gracieuses du moins, que le début promettait et qu'elle n'avait jamais entendues, depuis cinq ans qu'elle s'appelait madame de la Hautière.

Elle ne vint pas.

Il dit brusquement au bout d'un instant :

— Venez-vous dîner ?... Le dernier coup de cloche est sonné.

Elle se leva nonchalamment et suivit son mari qui déjà se dirigeait vers la salle à manger.

Quel contraste entre eux !

Lui, c'était l'être le plus banal, le plus commun, le moins agréable à voir qu'on pût imaginer, non pas que la forme chez l'homme tienne une grande place et mérite une mention importante dans l'inventaire de ses qualités, mais sous cette enveloppe déplaisante on sentait un manque de franchise et de cœur, une duplicité, une ladrerie de caractère qui justifiaient la mauvaise opinion due au premier regard.

Ceux qui seraient descendus au fond de cette âme vile et louche, faite d'égoïsme et de dureté, d'avarice et de fourberie, auraient été plus mal impressionnés encore.

En présence de cette jeune femme au contraire à laquelle personne n'aurait donné plus de dix-huit ans bien qu'elle en eût vingt-trois accomplis, on se sentait auprès d'une de ces créatures idéalement pures et bonnes que l'ennui seul, joint au dégoût de la vie, pouvait jeter hors de la voie droite et dans le chemin de traverse des aventures amoureuses auxquelles répugnait sa nature chaste et fidèle.

La franchise de ses grands yeux noirs, jointe à ce je ne sais quoi dans l'attitude qui impose l'estime et le respect d'une femme, inspiraient à tous ceux qui la rencontraient une sympathie soudaine.

Ils étaient rares.

Depuis qu'elle était entrée dans ce manoir de Monthibert, à dix-huit ans, avec l'inexpérience d'une âme que rien jusque-là n'avait pu initier aux redoutables secrets de la vie, elle y avait vécu comme dans un cloître, sans cesse en face de ce mari qu'elle avait accepté pour échapper à la mélancolie d'une solitude dans laquelle elle était maintenue par un tuteur qui ne s'occupait que des intérêts de sa pupille et non de sa personne.

Elle n'avait quitté le triste couvent où elle avait été enfermée à dix ans, à la suite du décès de ses parents, que pour entrer en se mariant dans un autre cloître, plus sombre que le premier.

Jamais de visiteurs, point de liaison avec les propriétaires des habitations voisines ; de temps en temps une course à Mortagne, dans la charrette anglaise traînée par la jument blanche en

compagnie du grand garde à la barbe flottante, chargé autant de la surveiller que de la conduire ; parfois une excursion rapide à Paris où son mari se rendait pour ses affaires d'argent en l'emmenant avec lui par suite d'une jalousie mal dissimulée plutôt que pour lui procurer quelques heures de distraction.

C'était là son existence.

Encore ces promenades devenaient-elles un supplice pour elle à cause de l'indéracinable esprit de parcimonie de son compagnon de voyage qui discutait tout, additions de restaurant — et cependant à quoi se réduisaient-elles ! — notes d'hôtel et jusqu'aux petits achats de toilette qu'il autorisait en en contestant l'utilité de la manière la plus maussade et la plus acariâtre.

Et cependant, le jour de son mariage, à Sainte-Clotilde, s'il vous plaît, car elle avait son domicile dans un coquet hôtel du faubourg Saint-Germain, chez le comte de Soubernon, son tuteur, un vieux parent à elle, célibataire endurci, que la vie de cercle absorbait, M. de la Hautière avait reçu en bonnes espèces sonnantes et en valeurs dites de tout repos, quarante mille livres de rentes parfaitement nettes !

Des amis mal inspirés avaient présenté le propriétaire de Monthibert au vieux garçon, au moment où sa pupille allait sortir de pension, et ne sachant que faire de cette jeunesse dont il ne voulait pas s'embarrasser, il avait pesé de tout son poids sur cette malheureuse enfant, trop naïve encore et incapable de se défendre, pour l'amener à accepter ce prétendant à sa main, et surtout à sa fortune.

Trop jeune, trop faible, et trop inexpérimentée, elle avait cédé !

Que de mariages se font sous les mêmes auspices !

Et que de repentirs ils amènent !

Le tuteur vivait toujours et continuait sa même existence.

Parfois il recevait de courtes lettres de sa jeune parente.

Trop fière pour se plaindre, elle ne laissait percer dans sa correspondance aucune trace de ses ennuis.

Mais il savait lire et comprendre, et de temps en temps la pointe d'un remords effleurait son épiderme de viveur égoïste et blasé.

Et en mâchonnant le bout d'un cigare exquis il murmurait entre ses dents :

— Pauvre Gabrielle !... Pauvre chère Gabri !... Était-elle assez gentille pourtant !

C'était vrai !

Combien elle était ravissante avec ses sourires d'enfant! Que de grâce dans ses pauvres toilettes de pensionnaire des Bénédictines de Melun où il l'avait internée pour ne pas l'avoir trop près de lui !

Avec quel charme elle lui disait parfois à ses rares sorties :

— Que feras-tu de moi quand je serai grande?

Comme elle lui posait avec abandon ses deux menottes sur les épaules en ajoutant :

— Tu me garderas près de toi, n'est-ce pas? On y est si bien et c'est si gai, Paris!

Et il l'avait livrée, lâchement, à un être incapable de faire son bonheur, à un type mesquin et méprisable, qui n'avait ni poésie, ni grandeur, ni générosité, ni esprit, et dont le cœur ne battait que pour le vil métal devenu l'unique mobile de ses actes.

C'était une cause de remords pour lui.

Aussi écrivait-il souvent des lettres pleines d'une tardive tendresse à celle dont il avait si mal orienté la destinée.

Ces lettres, c'était la consolation de la jeune femme et elles lui laissaient entrevoir l'espérance d'un changement dans son avenir.

Mais ce changement, qui pouvait l'amener?

Elle n'avait pas d'enfants et — faut-il le dire? — elle était presque tentée de s'en féliciter.

S'ils allaient lui ressembler à lui, à ce mari qu'elle ne haïssait pas — elle ignorait la haine — mais que pourtant il lui était impossible d'aimer!

L'aimer!

Elle avait essayé au début de leur union; elle s'en était imposé le devoir; elle voulait l'accomplir et peu à peu elle avait compris que la tâche lui serait trop pénible et que celui dont elle avait fait l'associé de sa vie ne l'aiderait pas à surmonter ses dégoûts!

Elle s'appelait d'un joli nom : Gabrielle.

Gabrielle Duperret.

Son père, un avocat célèbre, était mort jeune à la suite de travaux excessifs.

Sa mère, la nièce du comte de Soubernon, qui l'avait épousé par amour, l'avait suivi presqu'aussitôt dans la tombe.

Elle était donc la petite nièce de son tuteur et son héritière, du moins pour une partie de ses trois millions de fortune, s'il n'en disposait pas autrement.

Mais songeait-elle seulement à la possibilité de cet héritage!

Y avait-il au monde une femme moins occupée de ses intérêts plus indifférente aux questions d'argent!

Et cependant dans ce joli manoir de Monthibert qu'elle trouvait si morose et qui lui eût paru si charmant avec un compagnon doué de ses goûts à la fois élevés et modestes, et en communion de sentiments et d'idées avec elle, entendait-elle parler d'autre chose!

Elle s'assit en face de son mari dans l'immense salle à manger où ils n'étaient presque-jamais que deux.

Et là encore elle se trouvait aussi seule qu'elle l'avait été l'après-midi pendant que M. de la Hautière assistait à Mortagne aux débats de l'affaire Vauloup.

Comme elle ne touchait que du bout des dents aux mets que sa femme de chambre lui servait, il se décida à lui dire vers le rôti, après être resté silencieux au début du dîner :

— Vous n'avez donc pas faim, Gabrielle?

— Non.

La femme de chambre qui venait d'enlever l'assiette de sa maîtresse eut un ironique mouvement des épaules.

M. de la Hautière le remarqua.

— Pourquoi haussez-vous les épaules, Florence? demanda-t-il sans trop de sévérité.

Florence avait le verbe haut et la répartie prompte.

— Parbleu! Monsieur, dit-elle d'une voix hardie, où diable voudriez-vous que Madame gagnât de l'appétit?

— Mais...

— Elle ne sort pas de la journée, et si l'envie lui en prenait, je me demande où elle pourrait aller...

— Dans le parc... Il est assez grand, je suppose...

— Je ne dis pas non, mais depuis cinq ans qu'elle y est enfermée, elle a eu le temps de l'examiner dans les coins. Ce n'est pas amusant de regarder la même chose tous les jours.

— La vue change avec les saisons.

— Pas assez pour qu'on se divertisse follement à la lorgner tout le temps. Je ne sais pas si Madame est comme moi, mais je pense qu'elle en a par-dessus la tête. Une vraie prison ici, Monsieur, pour dire toute la vérité.

M. de la Hautière s'offrit une pomme parfaitement conservée dans son cellier qui était excellent et riposta sans la moindre vivacité :

— Je ne vous retiens pas... et quand vous voudrez...

La femme de chambre allait répliquer.

Un regard suppliant de sa maîtresse l'arrêta.

Ce regard lui disait :

— Si vous me quittez, que me restera-t-il?

Florence le comprit, jeta à M. de la Hautière un coup d'œil méprisant qui signifiait :

— Si je reste ici, ce n'est pas pour toi !

Et elle sortit.

Le maître dit tranquillement à la jeune femme :

— Vous avez une servante qui ressemble à celle de Molière : « Un peu trop forte en gueule et fort impertinente! ».

Gabrielle détourna l'orage en changeant de sujet.

— N'était-ce pas pour affaires que vous alliez à la ville tantôt? demanda-t-elle.

— En effet.

— Vous avez obtenu ce que vous désiriez?

— A peu près... C'est-à-dire que le tribunal a condamné ce maraudeur parce qu'il ne pouvait pas faire autrement... Il était disposé à se montrer d'une indulgence que je qualifierai de scandaleuse. Il y avait surtout là un substitut...

M. de la Hautière darda son œil terne sur le visage de sa femme en prononçant :

— Un certain M. Fréville... arrivé depuis deux ou trois mois à Mortagne, qui mériterait en vérité qu'on adressât une plainte au procureur général...

— A cause?...

— De son indécente faiblesse. Un instant j'ai cru en vérité que c'était contre moi qu'il allait prononcer son réquisitoire... Et pourquoi, s'il vous plait? Parce que j'ai l'audace de défendre mon bien contre des pillards qui le traitent en pays conquis... Heureusement mon avoué a remis l'affaire au point et ce misérable Vauloup a été condamné...

— Sévèrement?

— Pas assez... Un mois de prison...

Florence, qui venait de rentrer et qui connaissait l'affaire par quelques mots de Grelu, murmura entre ses dents :

— Il aurait peut-être fallu le guillotiner pour un mauvais couple de lapins! La belle affaire!

M. de la Hautière se tourna lentement de son côté.

— Vous dites?...

— Rien, Monsieur.

— J'avais cru entendre...

Il ajouta de son ton monotone et indifférent :

— Je vous engage à veiller sur votre langue pour peu que vous teniez à votre place... Autrement...

Florence eut un mouvement de dépit aussitôt réprimé, comme le premier, par un regard de sa maîtresse, mais elle se dit :

— Ah ! c'est la guerre entre nous !... Attends... je te la ferai et bonne !...

Le dîner s'acheva sans autre incident.

La jeune femme eut quelques paroles de pitié pour ce pauvre homme chargé de famille dont elle avait déjà demandé vainement la grâce.

Elle sortit avec son mari et fit un tour dans le parc.

La soirée était d'une inexprimable douceur. Des parfums sortaient de tous les massifs d'arbustes ou de fleurs vivaces, car à Monthibert on ne cultivait que celles qu'on n'a pas besoin de renouveler et qui se trouvent même dans les jardins de fermes, mais le site était si poétique, la saison si favorable, ce doux mois de mai si plein de sève et de jeunesse qu'on éprouvait un bien-être rien qu'à respirer cet air pur, embaumé de toutes les salutaires senteurs du renouveau.

Et comme M. de la Hautière restait silencieux, selon son habitude, Gabrielle prétexta un malaise subit et regagna la maison sans que son mari fît aucun effort pour la retenir.

Elle avait hâte d'être seule.

Pour la première fois peut-être depuis son néfaste mariage, elle entendait des voix inconnues qui chantaient en elle et lui murmuraient à l'oreille des sons harmonieux et des paroles enchanteresses.

Elle n'avait pas voulu les écouter d'abord et maintenant sa résolution faiblissait.

Certes elle n'avait aucune idée de commettre une faute ; elle s'était promis d'être fidèle à ses engagements, si légèrement qu'ils eussent été pris, mais cette lettre que depuis si longtemps elle avait en sa possession, cette lettre qu'elle se refusait la joie de lire parce que dès les premières lignes elle sentait qu'elle allait lui parler d'amour ; cette lettre qu'elle n'avait pas eu la force d'anéantir et qu'elle gardait sur sa poitrine, la brûlait.

Elle monta rapidement l'escalier conduisant au premier étage et s'enferma dans sa chambre.

Là elle était chez elle.

Celle de M. de la Hautière était de l'autre côté d'un vaste cabinet de toilette par lequel elles communiquaient ensemble.

Elle se jeta dans un fauteuil placé près d'une fenêtre et regarda au dehors.

Le jour baissait rapidement et, dans la pénombre de ce soir de printemps, elle aperçut son mari qui se perdait lentement sous les peupliers de la vallée et gagnait le village de Monthibert dont le clocher s'élevait de l'autre côté de la rivière.

Elle avait donc au moins quelques instants de liberté devant elle.

Elle tira d'une pochette de son corsage la précieuse lettre qu'elle ouvrit et se plongea dans une lecture qu'elle n'avait pas jusque-là osé poursuivre jusqu'au bout.

Mais auparavant elle avait eu soin de verrouiller ses portes.

Elle était donc en sûreté.

Elle commença en s'arrêtant sur chacun des mots pour les peser avec soin :

« Madame,

« Laissez-moi d'abord m'excuser de la ruse, innocente au fond, « que j'ai dû employer pour vous faire tenir cette lettre.

« Lorsque je vous en aurai expliqué les motifs, j'espère que « vous aurez la bonté de me la pardonner.

« Je n'aurais pas voulu vous écrire, mais être admis à l'honneur « de vous voir et de vous parler.

« J'ai essayé et je n'ai pas réussi.

« Peut-être n'avez-vous pas oublié tout à fait un jeune homme « que vous avez rencontré quelquefois, trop rarement hélas ! chez « M. le comte de Soubernon, votre tuteur, un jeune homme bien « insignifiant, bien timide, que des malheurs de famille, la ruine « presque complète d'un père aimable et prodigue, rendaient plus « sauvage encore.

« Ce jeune homme, c'était celui qui vous écrit en ce moment.

« M. de Soubernon, l'intime ami de mon malheureux père, « s'était chargé de moi par bonté comme il s'était chargé de vous « par affection et par devoir puisque vous étiez sa petite nièce.

« Nous étions donc ses deux pupilles.

« En liquidant les affaires de mon père, il est parvenu à me « conserver quelques rentes, bien faibles sans doute, en compa-

« raison des cent mille livres de revenus de ma famille, mais « suffisantes pour assurer mon indépendance.

« Il m'a en même temps témoigné une affection dont je lui serai « éternellement reconnaissant.

« Cette situation m'autorisait, je le croyais du moins, à me pré- « senter à Monthibert et je me suis empressé de le faire quelques « jours après mon arrivée dans ce pays.

« J'ai été moins favorablement accueilli que je ne le supposais.

« Il faut que je vous raconte la scène telle qu'elle s'est passée.

« Elle ne sortira jamais de ma mémoire.

« C'était aux premiers jours d'avril.

« Le printemps ne donnait aucun signe d'existence. Le froid « était glacial et une brise du nord, très âpre, me fouettait le « visage.

« J'étais gelé, mais plein d'espérance.

« J'allais vous voir ; j'en avais la chère et trompeuse illusion.

« J'arrivais à cheval.

« J'adore les chevaux et la possession d'un cheval de selle est le « seul luxe auquel dans ma jeunesse de travail et d'études je n'aie « pas eu le courage de renoncer.

« Je m'arrêtai à la grille et je regardai de tous côtés.

« Il allait être deux heures de l'après-midi.

« Point de concierge dans la petite maison si élégante de formes « qui se trouve à l'entrée du parc.

« J'essayai de sonner.

« La sonnette ne fonctionnait plus.

« Alors, j'attachai ma monture à la grille et je continuai pédes- « trement mon chemin à travers le parc.

« Je ne connaissais pas M. de la Hautière.

« La nouvelle de votre engagement avec lui me surprit au mo- « ment où je venais de faire un voyage de deux mois, après avoir « passé mes examens de doctorat, et je fus atterré.

« M. de Soubernon me déclara que votre résolution était irré- « vocable, les paroles échangées, et que votre mariage devait « être célébré deux jours après !

« Cette fatale nouvelle me bouleversa.

« Fatale pour moi, car j'avais fait un rêve qui ne devait pas se « réaliser !

« Je quittai aussitôt Paris où je venais de rentrer et je me remis « en route au hasard, sans savoir où j'allais.

« J'étais désespéré, mais du moins je me disais que vous étiez « heureuse et que vous accordiez votre main à l'homme de votre « choix, à l'élu de votre cœur.

« J'avais vingt deux ans ; je ne savais rien du monde et si je « connaissais à peu près le droit que j'avais étudié avec acharne- « ment, pour m'ouvrir une carrière, j'ignorais à peu près tout de la « vie.

« Mais je souffrais cruellement.

« Dans les quelques heures que j'avais passées près de vous, « à diverses reprises, votre image s'était gravée dans mon esprit « en traits ineffaçables.

« Pourquoi vous cacherais-je mes impressions déjà si loin- « taines !

« Vous devinez quel était le rêve, le mirage dont je vous parlais « tout à l'heure !

« C'était l'espérance d'unir nos deux existences, d'associer pour « toujours les deux pupilles de M. de Soubernon, de vous « convaincre de ma tendresse passionnée, de l'amour en un mot « qu'un seul de vos regards, distrait peut-être, avait allumé dans « mon cœur.

« Ne vous offensez pas de ces paroles qui peuvent vous sembler « hardies.

« Il y a des années que cette folie s'est emparée de moi et j'ai « tout fait pour m'en guérir.

« J'allai en Algérie où je passai dix-huit mois avec l'intention « de m'y fixer.

« Paris m'était devenu odieux depuis que j'avais perdu l'espé- « rance de vous y retrouver.

« Mais Alger, malgré ses enchantements, n'est pas la France, et « nous autres qui avons de bon sang gaulois dans les veines, nous « sommes ramenés sans cesse vers le sol natal par une invincible « attraction.

« L'ennui me prit au milieu de ce pays des palmiers, des « citronniers et des orangers en fleurs et je revins atteint d'un « spleen que je croyais incurable.

« L'étude me rendit la raison.

« Je me dis que l'existence a ses hasards et ses fatalités aux- « quels il faut se soumettre.

« Je domptai mon cœur à force de volonté, en me jurant, puis- « qu'il m'était impossible de prétendre à la possession du seul

« bien que je veuille ambitionner, de me renfermer dans l'égoïsme « de la solitude et du célibat.

« Cette résolution, je l'ai prise, et je l'ai exécutée.

« La protection d'un parent éloigné me fit entrer au cabinet du « ministre de la justice et là j'eus l'occasion de lier connaissance « avec un certain nombre de personnages influents.

« Je voyais chaque semaine M. de Soubernon et j'entendais sou- « vent parler de vous.

« Vous dirai-je que c'était un amer bonheur pour moi malgré les années écoulées ?

« Vous dirai-je aussi que le comte ne prononçait jamais le nom « si doux de sa chère Gabrielle sans émotion, que parfois il se repro- « chait de ne pas vous avoir témoigné une assez paternelle ten- « dresse dans ce qu'il appelait la dissipation de sa vie, et que « son affection pour vous va en grandissant à chacune de vos « lettres.

« Quoi qu'il en soit, j'entendis un jour dans le cabinet du minis- « tre, près duquel je travaillais, un solliciteur auquel on proposait « une nomination de substitut à Mortagne.

« Il refusait énergiquement ce poste qui ne lui semblait pas « sans doute en rapport avec ses mérites.

« Lorsqu'il sortit, j'allai trouver le ministre et je lui demandai « comme une faveur spéciale la place qui venait d'être rejetée « avec tant de mépris par l'aspirant magistrat que tourmentaient « des ambitions plus hautes.

« Le ministre me regarda avec quelque étonnement et m'adressa « certaines observations inutiles à répéter, mais comme j'insistais, « il eut la bonté de me dire en souriant :

« — Mon cher enfant, je n'ai rien à vous refuser.

« Voilà comment j'ai quitté Paris pour une ville dont je n'avais « entendu parler que par M. de Soubernon et à cause de vous.

« Pourriez-vous me croire si je vous disais que votre souvenir « n'était pour rien dans le désir auquel j'avais si soudainement « obéi ?

« Non, n'est-ce pas ?

« Pourtant je vous jure qu'aucune pensée mauvaise n'entrait « dans mon esprit.

(*A suivre.*) Charles Mérouvel.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(*Suite*)

CHAPITRE XX

LE PILLAGE DU PALAIS D'ÉTÉ

Un peu de philosophie. — Les consignes sont violées. — Les pillards et les incendiaires chinois. — Le chien qui porte le dîner de son maître. — Ma croix. — Dans le harem. — Entre sous-officiers. — Sauvées !

J'aborde ici un point délicat de l'histoire de la campagne de Chine, un épisode sur lequel la vérité entière n'a jamais été dite, un incident controversé qui a fourni aux écrivains et aux orateurs l'occasion d'écrire et de dire bien des fantaisies, bien des bêtises, bien des calomnies, un problème non encore entièrement résolu.

Ce point je l'éluciderai ; cet épisode, je le dirai avec une franchise entière, dût-elle être brutale ; ces fantaisies, je les rectifierai ; ces bêtises, je les détruirai ; ces calomnies, je les démentirai ; ce problème, enfin, je le résoudrai. Si je ne fais pas tout cela, je le tenterai, et si je ne réussis pas, ce ne sera pas la bonne volonté, c'est le talent qui me fera défaut.

Le Palais d'Été fut pillé et incendié incomplètement. Qui est l'auteur responsable de ce pillage et de cet incendie ? Pouvaient-ils être évités ? Ce pillage est-il contraire aux lois de la guerre ? Qui a profité de ce pillage ? Un des deux alliés a-t-il frustré l'autre ? Voilà bien des questions. Les résoudre l'une après l'autre serait m'exposer à des redites. Je vais raconter simplement les faits et les discuter sommairement. Après avoir lu ce chapitre, le lecteur répondra lui-même aux interogations que je viens de poser.

(1) Voir *La Lecture*, page 64.

Les généraux s'étant concertés décidèrent que six commissaires, trois pour chaque nation, seraient nommés et chargés de faire mettre à part les objets les plus précieux comme valeur intrinsèque ou comme valeur artistique, afin qu'on pût procéder à un partage égal.

Ces commissaires furent, pour la France, le colonel Dupin, le commandant de Cools, le capitaine Schelcher. Les généraux décidèrent en outre qu'ils choisiraient, parmi toutes ces merveilles, les objets les plus dignes d'être offerts aux souverains dont les armées avaient fait l'expédition, à S. M. la reine Victoria, à S. M. l'empereur Napoléon III.

La commission commença immédiatement et tranquillement ses travaux. L'enlèvement des objets sinon les plus précieux, du moins les plus apparents, fut effectué régulièrement, et les premières explorations dans le palais amenèrent la découverte d'un trésor qui contenait une somme d'environ 800.000 francs en petits lingots d'or et d'argent.

Cette somme fut partagée entre les deux armées, et, répartie exactement, elle constitua pour chaque homme une part de prise de près de 80 francs.

On était à peu près au milieu de l'après-midi, et les sentinelles étaient toujours à leur poste, l'arme au pied, devant le palais à l'intérieur duquel opérait la commission. A chaque instant, sortaient des soldats de corvée chargés de bibelots qui excitaient l'admiration des troupiers massés devant les sentinelles. Après s'être déchargés, ces soldats rentraient et montraient leur laissez-passer.

Au milieu des troupes de toutes sortes qui assistaient à ce premier déménagement, fantassins français, anglais, chasseurs à pied, artilleurs, spahis, dragons de la Reine, sikhes, arabes, coolies chinois entremêlés, un bruit circulait et grandissait, répété dans tous les idiomes dont les représentants étaient entassés là, les yeux écarquillés et allumés, la cupidité éveillée, la bouche sèche. On disait : « Quand le plus gros sera emporté, nous entrerons et nous aurons notre tour. C'est bien le moins, que diable, que nous ayons notre part du gâteau. Nous sommes venus d'assez loin. Pas vrai, Martin, ou Durand ? » Et on riait, on se poussait... Un peu de désordre pointait déjà.

Montauban, soucieux, se promenait à l'autre bout de la place, appuyé sur un bambou vert qui remplaçait sa canne perdue dans la panique de la nuit précédente.

Les choses n'en étaient pas à ce point qu'il eût le devoir d'intervenir.

Tout à coup un appel de trompette retentit. On commande une compagnie en armes. Qu'est-ce que c'est? Une chose bien simple. Les Chinois d'Haï Tien ont pénétré dans le parc en franchissant les murs, et il s'agit de protéger contre eux les richesses explorées tout à l'heure.

— C'est un peu fort, par exemple, se dit le troupier, ces Chinois vont tout chaparder. Il faudrait voir.

Les Chinois obéissent à une dynastie qui n'est pas une dynastie nationale, mais bien une dynastie mongole. Ils sont des vaincus. Comme ils ne savent pas ce que c'est que le patriotisme, ils obéissent à leurs maîtres et les respectent. Mais ils ont, au fond de leur cœur, contre eux, des rancunes séculaires, inconscientes. Or les Chinois d'Haï Tien connaissaient par ouï-dire les splendeurs d'Yuen-Ming-Yuen.

La cupidité fit tout à coup lever en eux un germe de patriotisme; ils se dirent que l'heure de la revanche avait sonné, que c'était pain bénit, qu'on me passe le mot, de dépouiller la dynastie mongole et de ne pas laisser aux barbares le monopole d'une si belle aubaine.

En outre, le Chinois du bas peuple est essentiellement voleur et il y avait là de quoi le tenter.

Les paysans des environs, les prolétaires d'Haï-Tien, arrivèrent donc ou plutôt se glissèrent jusqu'aux murs du parc. Ils abordèrent nos coolies et causèrent avec eux. Nos coolies avaient des échelles. Les échelles furent appliquées contre les murs, et une volée de gros moineaux pillards à tresse noire s'abattit dans les allées et se dirigea vers le palais.

Il s'agissait de les disperser. De là l'appel d'une compagnie en armes.

Elle n'était pas encore réunie qu'un second appel de trompette se faisait entendre. C'était une autre histoire. On demandait des soldats sans armes avec des bidons et des marmites pour faire la chaîne.

Car on commençait à signaler des tentatives d'incendies partiels.

En Chine, quand éclate un incendie, avant de songer à se préserver des flammes, on songe à se préserver des voleurs, qui arrivent plus vite que les pompiers sur les points menacés. Il en résulte que les voleurs habitués à exploiter les incendies savent très bien

les faire naitre, et considèrent le feu comme un allié nécessaire, comme l'élément indispensable de tout bon coup à exécuter.

Aussi nos Chinois d'Haï-Tien et nos coolies avaient apporté des mèches, des cordes de paille, tout ce qu'il faut, en un mot, pour brûler un palais, et avaient essayé d'exercer immédiatement leur petite industrie.

Le troupier, en apprenant ces nouvelles qui lui arrivaient grossies, exagérées, sentit l'anxiété faire place à la colère.

Tout à l'heure il disait: « Ces Chinois vont tout chaparder. » A ce moment, il ajoutait: « Ces gredins vont tout brûler. »

Il y eut alors, aux portes gardées, une poussée irrésistible. Les sentinelles furent emportées, et tout le monde entra avec la compagnie en armes et les travailleurs demandés. Puis aussitôt, chacun se mit à emporter ce qui était à sa convenance.

Seulement, dès le premier moment, il me fut donné de comparer le génie des deux nations alliées. Les Français y allaient bon jeu bon argent et individuellement. Les Anglais, plus méthodiques, en un tour de main avait compris et régularisé le pillage.

Ils arrivaient par escouades, comme pour les corvées, avec des hommes munis de sacs, et commandés par des sous-officiers qui, détail invraisemblable et pourtant rigoureusement exact, apportaient des pierres de touche. Où diable les avaient-ils trouvées? Je n'en sais rien. Mais j'affirme qu'ils possédaient cet outil primitif de nos joailliers et de nos commissaires au Mont de Piété, et je ne suis pas sûr qu'ils ne l'eussent pas emprunté précisément au Mont-de-Piété chinois.

Du reste les Anglais, habitués à vivre sur le dos des populations asiatiques, et qui, ne l'oublions pas, n'ont que des armées de mercenaires c'est à-dire des armées pour lesquelles le pillage est un des éléments constitutifs de la guerre, avaient déjà fait leurs preuves à cet égard, en Chine même, et je suis convaincu qu'à notre place, arrivés à Yuen-Ming-Yuen les premiers, ils ne nous eussent pas attendus pour commencer le déménagement des objets mobiliers de Sa Majesté chinoise.

Déjà à Chang-Kia-Wan, ils avaient fait d'importantes prises, qu'ils avaient scrupuleusement gardées sans se croire obligés de nous prévenir ou de nous attendre.

Ils continuèrent, et pillards avant la signature du traité de paix définitif, ils furent encore pillards ce traité signé et la paix faite. Si on en doute, qu'on lise ce qu'a écrit, page 86 des *Annales de*

nos Missions, un homme dont la sincérité et l'indépendance n'ont jamais été mises en doute, Mgr Mouly, l'évêque de Pé-Kin :

« Jugeant de la parole des Européens comme de celle donnée par les Chinois, le prince Kong craignait fort qu'ils n'y fussent pas fidèles, et qu'étant les plus forts ils ne voulussent pas quitter la capitale comme ils l'avaient solennellement promis. Il me demanda donc, avec une grande anxiété, pourquoi les Anglais n'avaient pas quitté Pé-Kin le jour déjà fixé, et quand enfin ils devaient partir. L'ignorant moi-même, je me contentai de le rassurer en lui faisant comprendre qu'ils ne pouvaient pas ne pas partir et s'éloigner de ces lieux selon leurs promesses, qu'ils se feraient un devoir d'accomplir selon nos usages européens. J'ajoutai que nos Français partiraient, eux, certainement le jour même qu'ils avaient fixé pour leur départ. Alors il me répondit promptement : « Pour les Français, à la bonne heure ; mais ces Anglais qui commettent toutes sortes d'horreurs, que ne s'en vont-ils bien vite ! » En effet, malgré sa bonne volonté, le général anglais n'avait pas pu contenir ses troupes de l'Inde, les sikhes, qui n'avaient consenti à le suivre en Chine que par l'espoir accoutumé du pillage. Aussi, même après la signature du traité, avaient-ils continué de brûler, de piller, de voler même, ce dont on se plaignait à moi amèrement. »

Par conséquent, les Anglais ont manqué à la fois de bonne foi, de justice et de pudeur, lorsqu'ils ont accusé l'armée française d'avoir manœuvré de façon à arriver seule au Palais d'Été.

D'abord nous n'y sommes pas arrivés seuls, puisque nous avions avec nous la cavalerie anglaise commandée par le brigadier Pattle. Ensuite nous n'avions marché là que sur les indications et l'invitation du général Grant, derrière ses propres guides. Il s'est perdu avec son armée. Ce n'est pas de notre faute. Mais aussitôt arrivés à Yuen-Ming-Yuen, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour y attirer les Anglais, tirant le canon, envoyant des reconnaissances, etc. Ensuite, nos généraux ne sont entrés dans le palais qu'avec leurs officiers. De plus, quand leur commandant en chef est arrivé, tout était absolument intact. Enfin, lorsque le pillage a commencé, ils étaient avec nous, et plus ardents que nous et surtout plus méthodiques, ainsi que je viens de le dire.

Je reprends mon récit, après cette digression nécessaire.

Donc Anglais, Français, officiers, soldats, étaient entrés dans le palais, pêle-mêle avec les habitants d'Haï-Tien, pêle-mêle avec

nos coolies qui détestaient les Chinois du Nord au point d'avoir voulu monter, à nos côtés, à l'assaut des forts de Ta-Kou; pêle-mêle aussi avec ces bandes de parasites qui suivent les armées comme des corbeaux, des chiens ou des chacals, parasites qui, depuis Pé-Tang, se faufilaient dans notre sillage, pillant, volant et détruisant ce que nous-mêmes avions respecté. graine de ces rebelles qui désolaient alors le midi de la Chine, bandits à qui il ne manquait, pour être aussi redoutables que leurs frères, que le nombre et la discipline ; forbans à qui moi-même j'avais plusieurs fois donné la chasse, sur l'ordre du général, à la tête de quelques spahis, lorsqu'ils poussaient l'effronterie jusqu'à s'approcher de notre camp à portée de fusil ; canaille que j'avais sabrée de bon cœur, je vous assure.

Demander à nos hommes qu'ils laissassent s'écouler ce torrent humain, où toutes les races étaient représentées, sans être emportés par lui, c'était exiger d'eux une abnégation au-dessus des forces humaines.

Ils firent donc comme le chien de la fable qui, portant le déjeuner de son maître, commence par défendre ce déjeuner, et quand il le voit entamé, joue des crocs pour en prendre sa part. Ils entrèrent comme les autres, avec les autres.

Que pouvait faire le général ? Que pouvaient faire ses officiers ? Rien, absolument rien. S'ils eussent essayé de se mettre en travers, ils eussent été balayés par la foule, ils eussent compromis, perdu peut-être, leur prestige et avec lui l'avenir de l'expédition, leur réputation, leur gloire et la vie de leurs hommes. Chez nous, comme chez les Anglais, le commandement n'avait qu'une chose à faire : fermer les yeux. On était à un de ces moments de la vie militaire qu'on pourrait appeler psychologique, comme devait dire plus tard M. de Bismarck, parce que la réglementation artificielle qui sert de lien aussi bien aux nations qu'aux armées, disparaît pour laisser dans sa nudité, et dans l'épanouissement absolu de ses libres instincts, la nature humaine primitive. Ces moments-là se retrouvent aux deux bouts de la fortune et de la destinée des armées : dans l'extrême défaite, comme dans l'extrême victoire.

Quand ils ont sonné, il n'y a plus ni règlement ni autorité. Il n'y a plus rien que des hommes s'écoutant eux-mêmes aussi bien dans l'affolement d'un désastre que dans l'ennivrement d'un triomphe.

Alors les chefs doivent être prudents, patients. Ils doivent se

détourner et attendre. Attendre que la peur de la défaite et la fatigue dans la victoire ramènent autour d'eux le troupeau humain, qui s'effraie bientôt de ne plus sentir sur son front ou ses épaules le joug accoutumé, et qui vient, de lui-même, le reprendre.

Mautauban, avec toute son énergie, n'aurait pas été plus capable d'empêcher ses troupes de passer par la grande porte du Palais d'Été, que Napoléon, avec son prestige de demi-dieu, n'aurait pu arrêter ses armées au moment du sauve-qui-peut de Waterloo.

Il resta donc sous sa tente, à peu près seul, tandis que Grant, aussi abandonné des siens, demeurait sous la sienne.

Tous deux firent bien.

Pour ma part, j'imitai les camarades et j'entrai, ou plutôt je rentrai derrière eux dans le Palais d'Été. Je me souviens même que j'y entrai en même temps que le colonel, depuis général de Vassoigne.

Seulement j'entrai en amateur, les deux mains dans mes poches fermement résolu à ne toucher à rien.

Mon Dieu! je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis. Je n'ai jamais posé pour l'ange, de crainte de passer pour une bête, et j'avoue que j'aurais très bien pris ma part des richesses du Fils du Ciel, sans le moindre scrupule. Je crois même que j'aurais su faire ma pelote un peu plus grosse que celle de la plupart des autres, car j'avais, sur beaucoup de mes collègues, l'avantage de discerner parfaitement la valeur des objets, et une habitude du bibelot qui m'aurait puissamment aidé à choisir les plus précieux et les moins encombrants.

L'intérêt seul me retenait.

Vivant avec le général, mangeant avec lui, ne le quittant guère plus que son ombre, je ne pouvais espérer lui cacher mon butin, quelque exigu qu'il fût. Or, je le voyais affligé de ce qui se passait et je ne voulais pas lui faire de peine. Et pourquoi ne voulais-je pas lui faire de peine? D'abord, parce que je l'aimais bien, et ensuite parce que, dans la cantine, il y avait une petite boîte en bois blanc, et parce que, dans cette petite boîte en bois blanc, que je connaissais, que j'avais maniée pour la lui donner quand elle était pleine, pour la lui cacher maintenant qu'elle était presque vide, il y avait encore un petit objet, en forme d'étoile en émail blanc, suspendu à un ruban de moire rouge. La croix! Ma croix, disais-je tout seul, le soir couché dans mon burnous, la tête sur ma selle : ma croix! répétais-je depuis qu'il me l'avait promise.

Et je me faisais cette réflexion : Si tu prends la moindre des choses, le général le verra. S'il le voit, il ne sera pas content. Et s'il n'est pas content, il te rayera net, plus de croix ! Or, avoir la croix à vingt ans, cela me paraissait si beau, si grand, si énorme, que j'aurais traversé le feu pour la conquérir, comme j'avais traversé, seul, ces populations qui avaient surpris, torturé et massacré nos compatriotes. Ah ! les richesses du Palais d'Été, ah ! les pagodes d'or, ah ! les diamants, l'Empereur pouvait bien les garder. Les autres pouvaient bien les prendre ! Qu'est-ce que cela me faisait ? Je refaisais pour moi la réponse d'Alceste au sonnet d'Oronte et je disais :

J'aime mieux ma croix, ô gué !
J'aime mieux ma croix !

O vingt ans ! O jeunesse ! délicieuse jeunesse ! O illusions ! O rêves ! Comme tout cela est bon, même quand cela vous trompe, même quand cela vous empêche d'amasser une petite fortune !

J'étais donc simple spectateur, spectateur désintéressé, mais spectateur curieux, et je savourais cette vision étrange, inoubliable : ce fourmillement d'hommes de toute couleur, de tout type, cet entassement de spécimens de toutes les races du monde abattus sur ce monceau de richesses, poussant des hourrahs dans toutes les langues du globe, se hâtant, se cognant, trébuchant, tombant, se relevant, jurant, s'exclamant, chacun emportant quelque chose. On eût dit d'une fourmilière écrasée par le pied du passant et dont les noires travailleuses affolées s'enfuient de toute part avec un grain, une larve, un œuf, un fétu entre les mandibules. Il y avait des troupiers, la tête enfouie dans les coffres de laque rouge de l'Impératrice, d'autres à moitié ensevelis dans des amoncellements de brocarts et de pièces de soie, d'autres qui mettaient des rubis, des saphirs, des perles, des morceaux de cristal de roche dans leurs poches, dans leur chemise, dans leur képi, et qui se chargeaient la poitrine de colliers de grandes perles. D'autres s'en allaient, des pendules, des cartels entre les bras. Des sapeurs du génie avaient apporté leur hache et brisaient des meubles pour avoir les pierreries qui les incrustaient. Il y en avait un, gravement, qui cognait sur un amour de pendule Louis XV pour avoir le cadran où les heures étaient marquées par des chiffres en cristal qu'il prenait pour du diamant. De temps en temps, on criait : Au feu ! On se précipitait en laissant tout tomber par terre, on étouffait

la flamme qui léchait déjà les parois précieuses, en entassant sur elle des soieries, des matelas de damas, des fourrures. C'était un rêve de mangeur de haschich.

Et quand, après avoir traversé tous les appartements livrés au pillage, je débouchai dans le parc, le spectacle de la nature éternellement tranquille me fit frissonner au sortir de cette fournaise, comme la douche fraîche qui tombe sur nos membres encore tout brûlants des caresses de la vapeur chaude.

Çà et là, dans le parc, des groupes couraient vers les pavillons, vers les pagodes, vers les bibliothèques, hélas!

Mais le grand lac était silencieux, désert, avec son palais aquatique et son rang de gondoles abandonnées.

— Je vais aller voir ce qu'il y a là dedans, me dis-je en regardant l'île. Je saute irrespectueusement dans la gonde impériale laquée à l'extérieur et capitonnée à l'intérieur de soie jaune comme une boîte à gants, et je me mets à godiller vigoureusement vers le palais que je ne décrirai pas, pour deux raisons : d'abord parce qu'il ressemblait à ceux que je venais de voir, et parce que le lecteur doit être saturé de ces descriptions.

J'aborde, j'accroche ma barque à un pieu ciselé, et franchissant trois marches de marbre blanc, je pénètre dans la pièce principale entièrement entourée de sophas formés par des matelas de damas jaune assez semblables à des divans turcs.

Cela sent très bon, je hume l'air. Cela sent trop bon pour être livré depuis deux jours à la seule brise du lac. J'écoute, la main sur mon sabre, car il m'a semblé entendre des soupirs étouffés. J'examine les matelas jaunes. Il me semble leur découvrir des bosses suspectes. J'en fait sauter un d'un coup de pied; un cri aigu de terreur retentit, et une femme m'apparait blottie, terrée comme un petit lapin et vêtue de ces fins et précieux tissus de soie écrue brodée à la main qu'on fabrique pour les grandes dames. Elle rampe à bas du tapis, se prosterne, frappe la terre de son front, ne me montrant que son dos, sa nuque et sa noire chevelure traversée d'épingles d'or.

Si vous n'avez jamais vu un homme embarrassé, figurez-vous par la pensée que vous me voyez, debout, piteux, un peu ridicule, la main sur le sabre, et cette femme à mes pieds.

Pour la faire lever, je ne pouvais décemment lui chanter, comme Fernand dans la *Favorite* : « Relevez-vous, Dieu vous pardonne. » Je me contentai de lui dire en chinois : « N'aie pas peur, je ne te

ferai pas de mal. » Elle se leva sur ses deux petits pieds. C'était une adorable créature de vingt ans, habillée comme une impératrice.

Comme aucun cri de la belle enfant n'avait encore indiqué qu'elle eût subi le véritable dernier outrage, c'est-à-dire la mort, ni même l'avant-dernier, qui est généralement le viol, les bosses des autres matelas grossirent peu à peu. Des têtes de femmes apparurent, puis des corps. Tout ce petit monde se précipita, à la ronde, à terre autour de moi, frappant la natte de ses jolis fronts. Il y avait là vingt-sept femmes.

J'étais tombé sur le harem, ou, du moins, sur une certaine partie du harem de Sa Majesté. C'est assez l'habitude chez les peuples de l'extrême Orient de construire ainsi des gynécées dans les îles : l'eau qui les entoure rend plus solitaires les plaisirs du maître, plus facile la surveillance des eunuques.

Me voilà donc avec vingt sept femmes sur les bras, absolument affolées et tellement hors d'elles-mêmes, que lorsque l'une d'elles poussait un soupir ou un gémissement inattendu, toutes replongeaient à terre, croyant à l'arrivée d'un nouveau barbare, et voulant lui prodiguer les mêmes marques de respect, de terreur et de soumission.

J'eus toutes les peines du monde à les consoler à les empêcher de suffoquer. Elles avaient eu, j'ai la prétention de le dire, de la chance de tomber sur un brave garçon qui songeait à toute autre chose qu'aux douceurs de la vie du sérail. Il ne fallait pas espérer d'ailleurs, que pendant la nuit et la journée suivante elles pussent échapper aux investigations de nos soldats, encore presque tous retenus dans l'intérieur du palais, mais qui ne manqueraient pas de venir fureter partout, une fois les édifices principaux saccagés. Or, leur ilot était une véritable souricière. J'eus l'idée de leur demander si elles voulaient s'en aller, se sauver quelque part, n'importe où.

— Oh ! oui, oh ! oui, firent-elles.

Et les voilà de nouveau à terre, le front en bas et l'antipode du front en l'air, comme si, décidément, elles voulaient brouter la natte.

Avec mon burnous rouge, laissant passer les plis neigeux d'un second burnous blanc, campé au milieu de ce joli troupeau, j'aurai certainement fourni à un aquarelliste le sujet d'une étude de couleur et de posture très réussie.

J'en prends neuf, je les fais asseoir dans la gondole impériale qui n'aurait pu en porter davantage, car l'eau rasait ses plats bords. Je leur recommande de se tenir tranquilles et je pousse ma barque dans le lac, non plus du côté du débarcadère, mais droit sur la remise des carrosses décrite plus haut, dont le toit nous cachait le Palais d'Eté, par conséquent nous dérobait à la vue de ceux qui l'emplissaient et qui étaient d'ailleurs trop occupés pour s'inquiéter de nous.

Je débarque mes femmes dans la remise, je les empile sur les coussins poussiéreux des carrosses du roi Georges, qui, pour la première fois, rendaient un service quelconque à l'Empereur de la Chine. Je leur ordonne le silence et je retourne chercher un second convoi de neuf femmes, puis un troisième. A ce dernier voyage, tout en godillant ferme, je commençais à me demander ce que j'allais faire de toutes ces femmes, et si je n'aurais pas bien fait de les laisser au petit bonheur dans leur harem plutôt que de les amener à terre et de les jeter, peut-être, dans la gueule du loup. Car je ne savais pas jusqu'à quel point les Français, les Anglais, les Hindous, les Arabes et les coolies imiteraient, le cas échéant, la continence du nommé Scipion, qu'ils ne devaient pas connaitre très intimement.

Justement, en débarquant et en poussant dans la remise mon dernier convoi, je vois, tranquillement installé dans un des grands carrosses remplis de femmes, un fantassin, un pantalon rouge, un sergent de la ligne, devant lequel toutes leurs terreurs les avaient reprises.

— Qu'est-ce que tu fais là, camarade? lui dis-je.

— Et toi? me répondit-il assez effrontément.

— Moi, j'emmène ces femmes.

— Alors, part à nous deux.

— Pas du tout, et je te défends d'y toucher, je te défends, entends-tu?

Le sergent regarde ma manche, voit que nous sommes égaux en grade, et reprend aussitôt :

— De quoi, de quoi? Tu me défends? Je me f... de ta défense, entends-tu, vilain singe!...

A cette époque, la patience n'était pas encore devenue ma vertu favorite, et j'entrai dans une colère épouvantable.

— Je suis secrétaire du général en chef, et si tu bouges, si tu touches à ces femmes du bout du doigt, je te ferai casser comme un

Claude. De plus, si tu n'es pas content, je vais commencer par te casser moi-même. Allons, arrière, ou je te coupe les oreilles.

Et je mis flamberge au vent.

— Il fallait me dire tout de suite que vous étiez le secrétaire du général. Il n'y avait pas besoin de votre sabre, que je ne crains pas, me répondit le sergent qui sauta à bas de son carrosse royal.

Il avait une agréable figure de troupier, l'œil bleu, le poil blond, une bonne tête de lignard discipliné et pas méchant.

Le titre du secrétaire de général en chef avait produit sur lui un effet magique. Je regrettai aussitôt de l'avoir menacé. Je lui tendis la main en lui disant :

— Camarade, pardon. Mais vous savez, c'est la consigne. Affaire de service.

Et j'accumulai sur mes lèvres et dans mes yeux un mystère et une gravité suprêmes.

— Compris, fit-il en homme qui ne comprend rien. Nous allons sauver ces particulières-là.

— Ce sont les femmes de l'Empereur, dis-je en levant les mains et en faisant de gros yeux.

— Diable ! Et moi qui... Enfin, puis-je vous être bon à quelque chose ?

— Oui, à m'aider à les faire sortir du parc.

— Où allons-nous les conduire ?

Comme je n'en savais absolument rien, je répondis péremptoirement :

— Nous verrons.

— C'est que, si vous vouliez, je vous aurais proposé de les conduire chez un chrétien d'Haï-Tien, qui loge là tout près. J'ai fait sa connaissance ce matin parce qu'il est venu voir l'aumônier qui est mon compatriote, mon pays, et nous sommes allés prendre le thé chez lui. C'est un brave homme.

Allons chez votre chrétien, mon cher ami. Et attention, n'est ce pas ?

— N'ayez pas peur.

Sur notre gauche, près de la remise, une porte du parc s'ouvrait sur la campagne. Nous y conduisimes nos femmes. Elles sautillaient sur leurs pieds mutilés comme des oiseaux auxquels on a coupé les grosses plumes des ailes. La plupart avaient revêtu sur leurs toilettes éclatantes des espèces de camisoles, de tuniques grossières, afin de se faire prendre pour des femmes du peuple.

Mais, par les fentes de ces tuniques, s'échappaient des flots de soie, de crêpe de Chine; les petites chaussures de satin rouge sortaient comme des becs de colombe de ces paquets soyeux. C'était charmant! Sur les pelousses vertes, il me semblait pousser devant moi une troupe de grandes fleurs animées.

Nous franchîmes la porte du parc, tournâmes à gauche, traversâmes la route, évitant le camp français et le camp anglais, sans rencontrer âme qui vive, — tout le monde était dans le palais, — et arrivâmes sans encombre à la demeure du chrétien qui offrit l'hospitalité avec empressement à ces dames, femmes de son souverain.

Le sergent resta à la garde de nos princesses, et se chargea de trouver trois charrettes pendant que j'irais chercher, près du général, un sauf-conduit. Je trouvai mon chef dans sa tente, assis, la tête dans ses mains et les coudes sur la table. Il signa, sans même la lire, une feuille de papier que je remplis et que je poussai devant lui. J'y imprimai moi-même le timbre humide : Corps expéditionnaire en Chine. Le général de division commandant en chef. Je retournai chez le chrétien. Les charrettes étaient amenées, nous y empilâmes les vingt-sept femmes. Je donnai le sauf-conduit aux charretiers, leur expliquant qu'ils emmenaient des femmes de l'Empereur, et qu'ils allaient recevoir, en arrivant chez Sa Majesté, des récompenses extraordinaires. Ils firent : « Tchin, Tchin », et s'en allèrent. J'étais bien tranquille sur le sort de mes prisonnières, car tous les maraudeurs qui auraient pu inquiéter leur voyage étaient dans le palais de leur seigneur et maître, où retourna bien vite le sergent de la ligne devenu mon ami.

(A suivre.) Le comte D'Hérisson.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite*)

ACTE II

Une ancienne grange dont les habitants de la Clairière ont fait leur salle commune. C'est une vaste pièce aux murs clairs, mais encore nue ; chaises de paille, bancs très simples, rayons garnis de livres ; une grande table. Sur la table, un buste et un énorme pot à tabac. Au fond une haute cheminée. A gauche deux fenêtres et une porte au milieu qui s'ouvre sur la campagne verte et ensoleillée : on est au mois de juin. A droite une petite porte. Près de la cheminée, un tableau noir sur lequel on a écrit à la craie cette pensée de Tolstoï : *La richesse est la cause principale de la misère.*

SCÈNE PREMIÈRE

COLLONGES, POULOT, LE PÈRE NU-TÊTE. (*Au lever du rideau, Poulot, sur une échelle, travaille à la décoration de la salle ; Collonges debout devant une table de dessinateur, dessine. Le père Nu-Tête, assis près de la cheminée, les regarde.*)

POULOT (*chantant sur son échelle*)

Toi que ma voix implore...

. . . . . .

Éléonore adieu !

COLLONGES (*quand le peintre a fini de chanter*).

Sacré Poulot ! tout son répertoire y passera. Pas moyen de s'ennuyer une minute avec lui.

POULOT

On le voudrait, on ne pourrait pas.

LE PÈRE NU-TÊTE

Le fait est que monsieur Capoul, c'est l'oiseau sur la branche. Il en sait des chansons !

(1) Voir *La Lecture*, page 98.

POULOT

D'abord, père Nu-Tête, je ne m'appelle pas Capoul : je m'appelle Poulot. Capoul, c'est un surnom que les coteries m'ont donné parce que je ne me fais jamais prier pour en pousser une en famille. Je m'appelle Poulot.

COLLONGES

Heureux Poulot ! Tu travailles en chantant !

POULOT

Je cherche à me rendre utile et agréable, comme les camarades... puisque c'est pour ça qu'on est ici. Toi-même, Collonges, faut pas faire ton malin, tu joins l'utile à l'agréable : tu dessines des buffets pour les ménages de la colonie. Eh bien, tu pourrais exécuter cinq ou six fois le même... au lieu de ça, tu t'appliques à les varier... à ce que chacun en possède un différent, pour qu'ça soit plus frivole, plus coquet, qu'on n'ait pas l'air d'habiter un hospice de vieillards ou un logement d'adjudant.

COLLONGES

Sans doute. Il ne faut pas confondre Égalité avec Casernement.

POULOT

Y a tout de même un côté par où les buffets se ressembleront : on ne dansera pas devant !

(Ils rient.)

LE PÈRE NU-TÊTE

C'est pas ordinaire.

POULOT (*chantant*).

C'est pour ton charme que je t'aime...
Pour ton charme tendre et discret,
Comme un pastel blanc de Lancret,
Comme un lis au reflet d'or blême,
C'est pour ton charme que je t'aime !

(Cependant Bougoin, cordonnier, un colosse, l'air bon enfant est entré.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BOUGOIN

POULOT

Tiens ! voilà Bougoin. D'où donc que tu viens, Délicat ?

BOUGOIN

De la ville.

POULOT

Tu n'as pas rencontré Ménessier, par hasard ?

BOUGOIN

Non.

POULOT

Sa dame le cherchait partout, ce matin. Oui, mon vieux, le serrurier a découché, on ne sait pas ce qu'il est devenu.

BOUGOIN

Elle est bonne ! En tout cas, moi, je n'ai pas perdu mon temps. Je crois bien que j'ai fait un chopin pour la colonie.

POULOT

Chouette ! Qui ça ?

BOUGOIN

Vous vous rappelez le couvreur qui est venu nous voir dimanche dernier avec ses deux gosses ?

POULOT

Oui, même qu'ils allaient autant dire nu pieds.

BOUGOIN

Justement, misère et compagnie ! Alors j'ai pris au tas deux paires de souliers et ce matin j'ai été les porter à la femme du couvreur. Elle en est restée de delà. Elle ne voulait pas croire qu'on lui en faisait cadeau. « Qu'est-ce que je vous dois ? qu'elle répétait toujours. » — Rien, que j'y ai répondu... seulement nous avons à la Clairière quelques travaux de couverture en souffrance ; si votre mari, un jour qu'il aura du temps à perdre, veut bien nous donner un coup de main, ça ne sera pas de refus. Chacun entend l'épargne à sa façon ; nous, on met de côté du travail et des services : faites-en part aux amis et connaissances.

POULOT

Et tu crois qu'il s'amènera, le couvreur ?

BOUGOIN

Ça, je n'en sais rien : c'est son affaire. Si j'ai eu trop bonne opinion de lui, nous verrons bien. On sera plus heureux une autre fois. Qu'est-ce que ça nous coûte ? Deux paires de ribouis ; j'en

ferai d'autres ! Mais c'est pas tout. J'ai travaillé pour vous aussi, père Nu-Tête...

LE PÈRE NU-TÊTE

Pour moi, monsieur Bougoin ?

BOUGOIN (*tirant de sa toile une paire de bottines*).

Oui, quittez-moi vos reniflants qui ne sont plus à la mode... et mettez-moi ça ; c'est souple, solide, élégant... des bouts anglais !... d'la fantaisie, quoi !

LE PÈRE NU-TÊTE (*ôte ses vieux souliers et met les chaussures neuves*).

Merci, Monsieur Bougoin. Ça non plus, c'est pas ordinaire !

COLLONGES

Tu as raison, Bougoin, la propagande par l'exemple est encore la meilleure. Il est bon de faire comprendre aux gens de Villiers que ce n'est pas seulement pour les habitants de la colonie que nous mettons des produits au tas... Mais l'idée qu'on puisse se passer de galette n'entrera pas facilement dans la tête des femmes.

BOUGOIN

C'est surtout le boulanger et l'épicier qui feront de la résistance. Mais quand nous aurons gagné les femmes à notre cause, nous n'aurons pas d'associés plus dévoués. (*A Poulot.*) Qu'est-ce que tu disais donc tout à l'heure, Poulot ? Ménessier a disparu ?

POULOT

Depuis hier soir, oui. J'ai peur qu'il ne s'amuse pas avec nous.

BOUGOIN

Tant pis ! son départ serait une perte pour nous. C'est un bon ouvrier.

COLLONGES

Il n'a qu'un défaut : la nostalgie du mastroquet. S'il y en avait un à la Clairière, il ne s'y ennuierait pas ; mais il est obligé d'aller jusqu'à Villiers pour s'arroser... C'est trop loin.

BOUGOIN

Faut tout de même tâcher de le retenir. Sa femme aussi nous rend bien des services. Elle est débrouillarde. Depuis qu'elle vend au marché les produits de la Clairière, les camarades n'ont plus

besoin d'aller travailler en ville chez des patrons, pour rapporter l'appoint de leur salaire. C'est quelque chose.

COLLONGES (*montrant le buste sur la table*).

Dis donc, Bougoin, si tu n'as rien à faire, tu devrais bien nous débarrasser du buste de Mouvay, qui devient encombrant. Si nous ne comptons que sur Ménessier pour le poser, nous risquons d'attendre longtemps. Voilà trois semaines qu'il tourne autour. Moi, je l'ai assez vu, le patron !

BOUGOIN

Allons, avoue qu'il a eu tout de même un bon mouvement.

COLLONGES

Oui, le dernier : il a eu un spasme de générosité, mais ce n'est pas une excuse. La fin du parvenu ne justifie pas ses moyens de parvenir.

BOUGOIN

Laisse-le donc tranquille, cet homme, il n't'entend plus.

COLLONGES

En tout cas, sa présence ici, même en plâtre, était si peu nécessaire !... Enfin, vous êtes d'un avis différent... à votre aise !

BOUGOIN

Ce n'est pas tout ça... Où le met-on ?

COLLONGES

Mais là... au-dessus de la porte, comme c'était convenu.

BOUGOIN

C'est bien... je m'en charge. Capoul va me prêter son échelle. (*Au père Nu-Tête.* Vous, l'ancien, vous allez m'aider.

LE PÈRE NU-TÊTE (*se lève*).

Avec plaisir.

BOUGOIN

Vous me passerez le portrait du monsieur.

POULOT

N'est-ce pas qu'il a une bonne tête, notre bienfaiteur ?

LE PÈRE NU-TÊTE (*prenant le buste*).

Il a l'air bien respectable.

COLLONGES

Comme quoi il ne faut pas se fier aux apparences !

POULOT (*au père Nu-Tête qui a pris le buste dans ses bras*).

Oh ! ne bougez plus, papa !... *Le Capital dans les bras du travail*, Groupe !... Il ne manque plus qu'un square autour pour l'inauguration.

BOUGOIN (*en haut de l'échelle*).

Quittez la pose, allez, père Nu-Tête, elle durerait trop longtemps... il faut fixer la console... elle ne tiendrait pas... Je vais chercher des crampons et des taquets, nous allons arranger ça.

POULOT (*au père Nu-Tête qui dépose le buste*).

C'est lourd, hein, papa !

COLLONGES

Le buste d'un bienfaiteur est toujours lourd !...

POULOT (*chantant*).

Vous êtes si jolie !...
O mon bel ange blond.

. . . . . .

(*Cependant Bougoin descend de son échelle et sort.*

SCÈNE III

POULOT, COLLONGES, LE PÈRE NU-TÊTE. (*Le Père Nu-Tête ayant remis le buste sur la table et rangé ses vieux souliers, tandis que Poulot chante, vient s'asseoir en face de Collonges qu'il regarde travailler. Poulot a repris sa décoration.*)

LE PÈRE NU-TÊTE (*à Collonges, timidement*).

C'est-y pas aujourd'hui qu'il vient, monsieur le docteur ?

COLLONGES

Oui, père Nu-Tête... du moins, je crois... Pourquoi me demandez-vous ça ? Est-ce que votre blessure ne se cicatrise pas ?...

LE PÈRE NU-TÊTE

Au contraire, monsieur Collonges, au contraire.

COLLONGES

Je vous ai déjà défendu de m'appeler monsieur. Je suis votre camarade, nous sommes tous vos camarades, ici.

LE PÈRE NU-TÊTE

C'est vrai que tout le monde est ben bon pour moi... on m'soigne, on m'nourrit, j'couche dans un lit... tout ça pour rien. C'est pas ordinaire... Je ne me reconnais pas... j'engraisse.

COLLONGES

Pas beaucoup.

LE PÈRE NU-TÊTE

Si! si! y a longtemps que je ne m'étais vu à pareille fête.

COLLONGES

Combien de temps?

LE PÈRE NU-TÊTE

Dame! quarante, quarante-cinq ans.

COLLONGES

Quel âge avez-vous donc?

LE PÈRE NU-TÊTE

Soixante-dix ans sonnés. (*Un silence.*) Je parais davantage, pas vrai?

COLLONGES

Mais non, père Nu-Tête, mais non... Qu'est-ce que vous faisiez à Paris?

LE PÈRE NU-TÊTE

Oh! j'ai fait à peu près tous les métiers où l'on meurt de faim. Dans les derniers temps, j'étais gardien de travaux... la nuit... je couchais dans les maisons en construction, vous savez... ou bien sur la voie publique, au bord des tranchées. C'est là que j'ai gagné ma bronchite, l'hiver passé... En sortant de l'hôpital, j'ai cherché de l'ouvrage, mais je n'ai rien trouvé, rapport à ce que j'étais trop vieux... on n'a voulu de moi nulle part. Ça fait que je suis parti à pied... et j'ai été devant moi, jusqu'à ce que je tombe... Heureusement que j'ai bien tombé.

COLLONGES

Vous n'avez pas toujours vécu seul.

LE PÈRE NU-TÊTE

Oh! non, j'ai eu une femme... des enfants...

COLLONGES

Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

LE PÈRE NU-TÊTE

J'ai eu un garçon qui est mort au Tonkin... des fièvres... et puis une fille... qui a disparu.

COLLONGES

Et votre femme ?

LE PÈRE NU-TÊTE

Je l'ai perdue, il y a deux ans, à l'hôpital... C'est pas ordinaire... Quand je suis venu pour la voir, elle était enterrée depuis deux jours. Je n'avais plus de domicile, alors, comme de juste, on n'avait pas pu m'avertir, vous comprenez...

COLLONGES

Oui. (*Silence.*) Enfin, vous voilà tranquille à présent?

LE PÈRE NU-TÊTE

Oh! pas pour longtemps.

COLLONGES

Comment ça? Vous voulez vous en aller?

LE PÈRE NU-TÊTE

Moi, non, mais je serai bientôt guéri. Voulez-vous que je vous dise, monsieur Collonges, et vous aussi, monsieur Capoul? Vous êtes de braves gens... vous ne me trahirez pas... Eh! bien, je triche. Je serais assez fort pour me remettre en chemin... monsieur le docteur, qui a pourtant l'air ben bon, lui aussi, finira par s'en apercevoir.

POULOT

Et vous avez peur qu'il ne vous signe votre billet de sortie?

LE PÈRE NU-TÊTE

Voilà! Vous m'avez trop gâté!... je n'ai plus le courage de partir. Ce matin, comme tous les matins, j'ai été m'asseoir au bout du jardin où il y a tant de roses, et si belles, et qui sentent si bon!... J'étais là, le dos au soleil... Sacré soleil, il m'a cuit et recuit, il m'a vieilli de dix ans... Eh bien! ces dix années-là, ce matin il me les enlevait comme avec la main... Et je me disais: « Ah! non, père Nu-Tête! c'est pas ordinaire; ça peut pas durer. Jouis de ton reste, mon vieux, demain faudra reprendre le bâton et dire adieu à tout ça! » Alors, j'ai fait une dernière fois mon petit tour de propriétaire... et j'ai cueilli cette rose-là, pour la route.

COLLONGES

Vous dites bien, père Nu-Tête : votre tour de propriétaire.

POULOT

Vous êtes proprio, et c'est bien votre tour.

LE PÈRE NU-TÊTE

Ne vous moquez pas du pauvre monde.

COLLONGES

Je ne plaisante pas.

LE PÈRE NU-TÊTE

Si tout le monde vous ressemblait, je ne dis pas...

COLLONGES

Mais tout le monde ici me ressemble... Rouffieu, Poulot, Bougoin... tous enfin. Hier soir, au conseil de famille, on a justement parlé de vous et l'on a décidé que vous resteriez ici, tant que vous vous y trouveriez bien.

LE PÈRE NU-TÊTE

C'est vrai? Mais qu'est-ce que je ferai?

COLLONGES

Rien, si vous voulez. Quand vous pourrez nous rendre un petit service, par-ci par-là, on vous en sera reconnaissant, voilà tout.

LE PÈRE NU-TÊTE

Alors c'est les autres qui travailleront pour moi?

COLLONGES

Il y a assez longtemps que vous travaillez pour les autres.

LE PÈRE NU-TÊTE

Eh bien! c'est encore ça qu'est pas ordinaire. Non, c'est trop beau... c'est un rêve... Est-ce que j'ai des titres à... à tout ça?

POULOT

Des titres? Mais je suis sûr que vous en êtes plein! Père Nu-Tête, je suis orphelin... je vous adopte!

LE PÈRE NU-TÊTE (*vraiment confus*).

Oh! m'sieur Capoul!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROUFFIEU

ROUFFIEU (*entrant par la petite porte de droite*).

Bonjour, camarades.

POULOT

Bonjour, Rouffieu.

ROUFFIEU

Mme Ménessier n'est pas encore revenue du marché?

POULOT

Non. Et Ménessier manque toujours à l'appel.

ROUFFIEU

J'avais peur d'être en retard. Testud est allé aussi vendre un veau ce matin... nous avons besoin d'argent pour les impositions; mais je suis sans crainte, on les paiera... Ça te fait sourire, Collonges ?

COLLONGES

Oui, vous êtes vis-à-vis de la société que vous avez répudiée, dans la situation d'un divorcé condamné à payer une pension alimentaire à son ancienne femme. Vous avez toutes les charges du mariage.

ROUFFIEU

Dis plutôt toutes les charges du divorce. L'essentiel est de ne plus avoir la femme. Nos relations avec la société, nous les avons réduites à un minimum. Indique-moi un moyen de rendre nos rapports encore moins fréquents...

COLLONGES

Oh! moi, mon opinion, tu la connais : on ne plante pas un clou dans une planche pourrie. Il faut d'abord changer la planche. Vous prétendez me prouver que j'ai tort...je ne demande pas mieux que de me tromper, et même je joins loyalement mes efforts aux vôtres pour enfoncer le clou et qu'il tienne; que puis-je faire de plus?

ROUFFIEU

Oui, tu es un camarade dévoué, mais ton penchant à tout criti-

quer découragerait des gens moins convaincus que nous. Enfin, voyons, est-ce que nous ne vivons pas dans la joie, la sécurité, l'harmonie?

POULOT

Hé! ah! voilà la voiture qui revient du marché avec Mme Beau, Mme Ménessier, Testud et... attendez donc!... Mais oui, c'est Ménessier. Eh bien, il est frais, le client!... Mme Ménessier fait signe qu'on aille l'aider à décharger la bagnole... Venez-vous, père Nu-Tête.

(*Ils sortent. On aperçoit la voiture devant la porte*).

SCÈNE V

BOUGOIN, ROUFFIEU, COLLONGES, Mme MÉNESSIER, Mme BEAU MÉNESSIER, TESTUD

Mme MÉNESSIER (*poussant son mari encore légèrement ivre*).

Tenez! regardez-moi ça! Si c'est permis de se mettre dans des états pareils! Voulez-vous savoir où je l'ai ramassé? Au bord de la route, dans le fossé, c'est là qu'il a passé la nuit.

MÉNESSIER

Je vas vous dire: c'est pour la colonie...

Mme MÉNESSIER

Ne mens donc pas! T'avais rien à faire à Villiers. Et moi qui étais heureuse de venir ici, rapport qu'il n'y avait pas d'marchands d'vin!

MÉNESSIER

J'dis la vérité; c'est pour la propagande. J'ai rendu service à des amis; ils voulaient me payer ma journée. « Pour qui qu'vous m'prenez? qu'j'ai fait. Je ne travaille pas pour de l'argent. Je n'accepte que les échanges en nature, sans estimation de valeur; des échanges en nature, tant qu'on voudra! » Alors, ils m'ont emmené chez l'bistro... où l'on s'est peut-être un peu attardé...

Mme MÉNESSIER

Et c'est ça que t'appelles de la propagande pour la colonie?... Quel bénéfice en retirera-t-elle la colonie? Maintenant que tes

amis t'ont rincé, ils doivent se considérer comme quittes envers toi, envers nous...

MÉNESSIER

Tu crois?

Mme MÉNESSIER

Probable! Demande à M. Rouffieu. Il est joli, l'exemple qu'tu donnes! Tu devrais être honteux. Qu'est-ce qu'on pensera de nous à présent!

MÉNESSIER

Mais alors, je ne suis qu'un malpropre... c'est vrai, un malpropre!

Mme MÉNESSIER

C'te fois-ci, tu n'mens pas.

MÉNESSIER

J'suis pus digne de faire partie de la colonie; non, j'en suis pus digne!... Chassez-moi... j'vous déshonore; ça rejaillit sur vous. Punissez-moi... punis moi, Rouffieu, t'as le droit.

ROUFFIEU

Mais non, je n'en ai pas le droit. Il n'y a pas de salle de police ici; tu reconnais ta faute, tu n'y retomberas plus.

MÉNESSIER

Ça, Rouffieu, je te le promets.

ROUFFIEU

Rentre chez toi et fais un somme.

Mme MÉNESSIER

Si c'est là tout ce que vous trouvez à lui dire, il recommencera demain.

MÉNESSIER

La bourgeoise a raison : oui, j'mérite au moins une amende... Foutez-moi une amende.

Mme MÉNESSIER (*vivement*).

Je ne demande pas ça, mais un avertissement, quelque chose...

ROUFFIEU

Voyons, Ménessier, tu n'es pas un enfant et je ne suis pas un

patron... Quand tu seras de sang-froid, nous causerons, Assieds-toi là. Maintenant, madame Ménessier, faisons nos comptes.

(*Ménessier s'assied et rumine.*)

Mme Ménessier

Voilà nos comptes, monsieur Rouffieu : pour les légumes, le beurre, les œufs, vingt sept francs, et puis trois poulets que j'ai vendus, douze francs... ça nous fait donc trente-neuf francs.

Rouffieu (*écrivant sur son carnet*).

Nous disons : trente-neuf francs.

Mme Ménessier

Ah !... et six sous que j'oubliais... faut les compter.

Rouffieu

Trente-neuf francs trente centimes.

Mme Ménessier

Desquels il faut déduire l'épicerie que Mme Beau a achetée... comme de bien entendu.

Rouffieu

Combien ?

Mme Ménessier

Dix francs cinquante-cinq..

Rouffieu

Reste donc vingt-huit francs soixante quinze.

Mme Ménessier

C'est exact. (*A son mari*). Allons, viens, toi !

Ménessier (*debout*).

Tu m'en veux pas, Rouffieu ?

Rouffieu

Pas du tout ! Nous avons tous nos faiblesses... tu seras plus raisonnable une autre fois.

Ménessier

Ça, je le jure !... si je recommence, je veux bien qu'on m'attache !

Mme Ménessier (*l'entraînant*).

Ah ! des promesses, tant qu'on en veut !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins le ménage MÉNESSIER

ROUFFIEU

A nous deux, maintenant, Testud. Le veau est vendu?

TESTUD (*face rasée et rusée de paysan*).

Si j'ai vendu l'viau?

ROUFFIEU

Oui.

TESTUD

Ben sûr qu'il est vendu!

ROUFFIEU

Combien?

TESTUD

Combien que j' l'ai vendu?

ROUFFIEU

Oui.

TESTUD

Oh! pas cher. J'disais ben: l'moment n'est guère favorable. On aurait dû attendre... m'écouter.

ROUFFIEU

Comment! t'écouter? On t'a laissé libre. Là-dessus tu es mieux renseigné que nous.

TESTUD

Ben sûr! seulement, un viau d'six semaines, c'est trop jeune... et puis, sa mère était trop vieille... Enfin, ce qui est fait est fait, y a plus à y revenir.

ROUFFIEU

Alors, nous disons?...

TESTUD

Dans c'moment ici, on n'les vend pas leu prix. Enfin, fallait ben payer les impositions, pas vrai?

ROUFFIEU

Mais pourquoi dis-tu tout ça?

TESTUD

J'dis tout ça, j'dis tout ça... on s'explique, quoi! Je n'voudrais pas avoir de reproches...

ROUFFIEU

Mais on ne te reproche rien. Chacun agit dans l'intérêt général.

TESTUD

Ben sûr.

ROUFFIEU

Enfin combien?

TESTUD

Quarante francs.

ROUFFIEU

Quarante francs?

TESTUD

Ah! c'est pas son prix, ben sûr... J'n'ai pas pu obtenir une centime de plus.

ROUFFIEU

C'est peu, en effet. Tant pis! Tu as l'argent?

TESTUD

Oui, j'ai l'argent.

ROUFFIEU

Eh! bien, donne-le.

TESTUD

Voilà! un napoléon, un louis de dix francs et deux écus de cinq francs.

ROUFFIEU

C'est bien le compte.

TESTUD

Maintenant, si tu crois qu'un autre sera plus commerçant, la prochaine fois, faudra l'envoyer à ma place.

ROUFFIEU

Il n'est pas question de ça. Prenons donc l'habitude d'assumer les responsabilités de nos actes, sans surveillance ni contrôle.

TESTUD

Je n'demande pas mieux... Je n'demande pas mieux... (*Il attire à lui le pot à tabac et sort de sa poche une énorme pipe qu'il bourre. Bougoin le regarde faire. Depuis le commencement de la*

scène, il s'est occupé de fixer la console au-dessus de la porte, en se servant de l'échelle de Poulot ; puis il a placé le buste sur la console.)

BOUGOIN

Eh ! bien, quand celle-là fera des petits, j'en retiens un.

ROUFFIEU

Ah ! ça, tu fumes donc, à présent ?

TESTUD

Dame, puisque le tabac est en commun pour *tertous*, c'est ben l'moins que j'en ayons chacun not'part.

ROUFFIEU

Bon ; seulement je croyais que ça te faisait mal au cœur.

BOUGOIN

Oh ! c'était pas ça qui lui faisait mal au cœur, c'était de le payer... n'est-ce pas, Testud ? (*Il entraîne Testud, en donnant de grands coups de poing de camaraderie au paysan.*)

SCÈNE VII

ROUFFIEU, COLLONGES, Mme BEAU

ROUFFIEU

Vous désirez quelque chose, Madame Beau ?

Mme BEAU (*petite, rousse, l'air pas bon : elle regarde Collonges à la dérobée*).

C'est que...

ROUFFIEU (*comprenant sa méfiance*).

Vous pouvez parler devant Collonges ; nous n'avons rien de caché les uns pour les autres, j'imagine.

Mme BEAU

C'est juste. Eh ! bien, je voulais vous dire que Testud vous vole. C'est pas quarante francs qu'il a vendu le veau, c'est quarante-cinq.

ROUFFIEU

Comment le savez-vous ?

Mme Beau

On sait ce qu'on sait. Il y a longtemps que je me méfiais de celui-là. J'aurais pu le prendre la main dans le sac, mais à la réflexion, j'ai mieux aimé vous prévenir.

Rouffieu

Vous avez eu à la fois tort et raison. Vous avez eu raison de ne pas faire éclater au dehors un scandale fâcheux pour la colonie, et vous avez eu tort de me rapporter une découverte que je préférerais ignorer.

Mme Beau

Cependant, si quelqu'un ici doit intervenir...

Rouffieu

Ce n'est pas moi nécessairement. Rien ne vous autorise à me traiter en maitre ou en contremaître. Je ne suis ni l'un ni l'autre, parce que nous croyons pouvoir précisément nous passer des deux.

Mme Beau (*rageuse*).

Alors il faut laisser Testud nous voler sans rien dire ? Il faut laisser Ménessier se saouler, pendant que mon homme s'esquinte à son métier de tisseur ?

Rouffieu

Je ne dis pas ça. Nous trouverons, les camarades et moi, un moyen de faire sentir à Testud son indélicatesse. En cas de récidive, nous prendrons des mesures pour le mettre dans l'impossibilité de nous nuire...

Mme Beau

Et si tout ça ne suffit pas ?

Rouffieu

Soyez tranquille ; alors, Testud comprendra de lui-même que sa présence ici n'est plus nécessaire et il retournera satisfaire ses instincts commerciaux dans la société qui lui reste ouverte. Quant à Ménessier, lui aussi mérite un peu d'indulgence. Il a beau se griser quelquefois, c'est un excellent ouvrier et qui a vite fait de rattraper le temps perdu. Nous n'en sommes pas à chicaner sur le nombre d'heures de travail de chacun d'entre nous.

Mme Beau

Si c'est comme ça, mettons que je n'ai rien dit. C'est égal, je

vous trouve par trop coulant. C'est pas votre avis, monsieur Collonges ?

COLLONGES

Ma foi, madame Beau, si vous voulez mon avis, je trouve que l'abus de confiance de Testud et l'intempérance de Ménessier ne me paraissent pas plus pénibles que votre dénonciation.

Mme BEAU

Ah ! bien ! Il ne manquait plus que ça !

COLLONGES

Voyons, seriez-vous contente si nous révélions à Testud le nom de la personne qui témoigne contre lui ?

Mme BEAU

Je vous défends bien de dire que c'est moi !

COLLONGES

Vous voyez bien ! En vous jugeant vous-même, vous démontrez l'inutilité de nous juger les uns les autres.

Mme BEAU

Si vous le prenez comme ça, bonjour !

(*Elle sort en faisant claquer la porte.*)

ROUFFIEU

Elle est capable de faire une bêtise.

COLLONGES

Tu devrais voir son mari ; elle a beaucoup d'empire sur lui.

ROUFFIEU

Oh ! il est long à s'émouvoir.

COLLONGES

C'est vrai qu'il n'a qu'une colère tous les deux mois, mais quand elle éclate, par exemple, gare la casse !

ROUFFIEU

Tu as raison. Je vais tâcher d'empêcher ou au moins de retarder l'explosion... (*Il sort et sur la porte il rencontre Hélène.*) Bonjour mademoiselle Hélène !

HÉLÈNE

Bonjour, monsieur Rouffieu.

(*A suivre*). Maurice DESCAVES et Lucien DONNAY.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(*Suite*)

CHAPITRE XXI

LA NUIT AU CAMP

Mon spahi. — Une poignée de perles. — Vente aux enchères. — Les malins et les grands enfants. — Un orchestre monstre. — A Trianon. — Un brave.

Quand je rentrai au camp, la nuit tombait, les hommes revenaient chargés de butin, traînant les objets les plus invraisemblables, depuis des casseroles en argent jusqu'à des lunettes astronomiques et des sextants, un matériel énorme que, sûrement, ils ne pourraient emporter.

Le camp anglais se repeuplait de même. Mais tout s'y passait avec un ordre extrême. Chez nous on faisait des mascarades ; les artilleurs arrivaient enveloppés dans les robes de l'Impératrice et la poitrine chargée de colliers de mandarins. Là-bas, on avait mis dans chaque tente les objets en tas, et on procédait déjà à des ventes aux enchères publiques.

Ici, une petite anecdote comico-philosophique. Un de nos spahis, celui qui me servait d'ordonnance, Mohammed, qui m'avait accompagné dans mon petit *ride* jusqu'à Tien-Tsin, s'était attaché à moi autant par affection que par intérêt. Il ne me quittait pas, et me soignait comme on soigne un enfant.

— Tu es l'ami du général, me disait-il souvent. Il parle par ta bouche, tu me feras médailler.

(1) Voir *La Lecture*, page 148.

Quand il revint du palais il m'apportait des perles plein ses deux mains.

— Voilà pour toi, me dit-il simplement.

Ainsi moi, pour ne pas déplaire au général et pour avoir la croix, je n'avais rien pris. Mon spahi, pour me faire plaisir et pour avoir la médaille, avait pillé pour moi. Le même motif nous avait inspiré à tous les deux des actes absolument opposés.

— Merci, mon garçon, lui dis-je. Garde tout cela pour toi. Il y en a peut-être pour beaucoup d'argent.

— Que veux-tu que je te donne pour tes perles ? dit au spahi un de mes camarades qui survenait.

— Tu me donneras une bouteille d'eau-de-vie.

— Convenu.

Et Mohammed donna ses perles.

La bouteille d'eau-de-vie, au camp d'Yen-Ming-Yuen, nous était vendue 100 francs par les cantiniers. Les perles furent vendues, après l'expédition, 35.000 francs.

Je fis là encore une remarque curieuse, et que, dix ans plus tard, les soldats de l'empereur Guillaume me donnèrent l'occasion de rafraîchir et de confirmer.

Rien ne tente les soldats comme les pendules, et d'une façon plus générale les objets de mécanique. Or les Chinois, comme tous les peuples de l'Orient, comme tous les peuples chez lesquels la machine est encore à l'état rudimentaire, adorent les objets de mécanique et surtout de mécanique amusante. De temps immémorial, nos souverains et nos traitants ont flatté à bon compte cette manie, et leur ont envoyé ou porté toutes les inventions des opticiens, des marchands de jouets, des fabricants d'automates... On ne saura jamais quel nombre de boîtes à musique, de serinettes, d'orgues de Barbarie, de pendules à sonneries compliquées, de réveils à pétard, de lapins à tambour, de tableaux mouvants, d'horloges faisant tourner les ailes d'un moulin, picorer des poules, monter et descendre des bras de scieurs de long ; quelle quantité prodigieuse d'oiseaux chanteurs enfermés dans des cages de laiton posées sur un socle, qu'on remonte en faisant tourner une clef, de joueurs de flûte, de singes violonistes, sonneurs de trompette, clarinettistes, et même d'orchestres de singes assis sur un orgue, de petit danseurs de corde, de valseurs, etc., etc. se trouvaient dans le Palais d'Eté. Les appartements de l'Impératrice, ceux des femmes en étaient littéralement bondés.

Or, nos soldats se divisaient en malins et en grands enfants : les malins, peu nombreux ; les grands enfants en majorité. Les malins avaient fait main basse sur les bijoux, les espèces monnayées, les piastres, les drageoirs, les tabatières, les services d'or, les colliers de perles. Les autres avaient été tentés, avant tout, au milieu de cet amoncellement de richesses inouïes, par toute cette mécanique de provenance européenne que leur avaient, d'ailleurs, généreusement abandonné les Anglais.

Aussi la seconde nuit que nous passâmes devant le Palais d'Été fut-elle impossible, insensée, vertigineuse. Chaque troupier avait son oiseau, sa boîte à musique, son singe, sa pendule, son réveil ou son lapin. C'était une sonnerie générale; toutes les heures, dans tous les timbres, tintaient, sans discontinuer, accompagnées, de loin en loin, du craquement triste d'un grand ressort surmené qui se brisait sous des doigts inexpérimentés. Des multitudes de lapins jouaient du tambour, formaient une basse, accompagnée des cymbales des singes, aux quatre mille romances et quadrilles fredonnés ensemble par autant de boîtes à musique et de serinettes que dominaient les rou-piou-pious des oiseaux, les roulades des flûtes, le nasillement des clarinettes, le grincement des chanterelles, qu'entrecoupaient des rentrées de pistons et de cornemuses, et aussi les éclats de rire sonores de ces braves gens si faciles à amuser.

Ce fut un cauchemar.

Au soleil levant, le pillage recommença.

On avait placé devant la tente du général une des deux pagodes en or massif trouvées dans l'oratoire de l'Empereur; elle était destinée à Napoléon III. L'autre avait été le partage des Anglais. Au sommet de cette pagode brillait un gros diamant qui lançait mille feux. Deux sentinelles gardaient cet objet inestimable. Il n'était pas installé depuis deux heures que le gros diamant avait disparu. On ne sut jamais qui l'avait pris.

On sait que le pillage du Palais d'Été dura deux jours. Vers la fin, Montauban, pour le faire cesser, trouva ce que, en langage familier, on appelle un truc. Il se promenait au milieu des soldats, déguisés en mandarins ou en princesses impériales, et leur disait :

— Mes enfants, laissez donc tout cela. Vous ne pouvez pas l'emporter. Et qu'en feriez-vous, si nous rencontrions l'ennemi, s'il fallait encore nous battre? Croyez-moi, nous allons aller à Pé-Kin; là, il y en aura pour tout le monde, vous verrez,

Je l'entendis adresser ce petit discours à un artilleur qui, convaincu, jeta à terre ce qu'il avait dans les bras, et se débarrassa de sa robe pour reparaître en uniforme.

Les artilleurs en cette circonstance, il faut le reconnaître, furent les mieux partagés, car ils avaient des chevaux, des caissons, des voitures. Ils utilisèrent les moindres recoins des caissons, et quand les caissons furent pleins ils remplirent les seaux qui leur servaient à tremper l'écouvillon pour nettoyer la pièce après chaque coup, puis ils bondèrent la pièce elle-même jusqu'à la gueule.

Cependant le petit discours du général, son pieux mensonge, produisaient généralement leur effet, ainsi qu'on le voit, et presque tous les soldats imitaient l'artilleur Dubosclard.

Ici, je vois le lecteur suspendre sa lecture, comme lorsqu'une objection soudaine et involontaire se dresse dans la pensée contre ce que vous raconte un écrivain. Le lecteur se dit : D'Hérisson nous la baille belle. Il veut nous faire accroire qu'il a retenu le nom de son insignifiant artilleur. A d'autres ! il invente comme un romancier.

Parfait ! Très bien ! Écoutez ceci en guise de réponse. L'autre jour, feuilletant mes notes sur la campagne de Chine, les classant, les complétant, j'étais allé me promener dans le parc de Trianon. Ma petite fille gambadait à mes côtés. Je m'assis au pied d'un arbre, dans ce parc abandonné qui pousse en liberté et qui commence à ressembler à une forêt vierge, pendant que l'enfant s'amusait à entasser des brindilles sèches devant moi.

Machinalement, sans réfléchir, avec l'allumette qui venait de me servir pour ma cigarette, je mis le feu au petit tas de bois, et la fumée bleue monta sous les grands arbres comme celle d'un bivouac.

C'est ça, ne vous gênez pas, vous autres ! Flanquez le feu, je vas vous dresser procès-verbal, dit derrière nous une grosse voix, et un gardien sortit du fourré.

J'étais très vexé. Le brave homme était un type admirable de cette espèce ! hélas ! bientôt disparue, qui s'appelle le vieux soldat, qui a été pendant des siècles, depuis Charles VIII, à la nation ce que le squelette est au corps, qui l'a construite, animée de son sang, agrandie, et qu'on s'est peut-être un peu pressé de jeter au rancart, avant même de savoir ce que donneront à sa place les pharmaciens de l'armée territoriale.

Enfin !

Sur la poitrine du gardien je vis la médaille de Chine à côté de la médaille militaire.

— Tiens, camarade, lui dis-je pour l'adoucir et éviter le fâcheux procès-verbal, vous êtes allé en Chine?

— Oui bien.

— Comme ça se trouve! moi aussi...

— Dans quel corps serviez-vous?

— Dans les spahis.

— Et moi dans l'artillerie. J'étais de la batterie Dispot.

Le souvenir évoqué a-t-il le singulier privilège d'aiguiser le regard, d'allonger la vision dans le passé, en nettoyant, par derrière, les lentilles de l'œil, comme le vieillard essuie ses lunettes obscurcies par la buée? Je ne sais pas. Mais le gardien me dit :

— Dans les spahis? Est-ce que vous n'étiez pas secrétaire du général?

Parfaitement. Comment pouvez-vous me reconnaître après vingt-cinq ans?

— Voilà, parce qu'au Palais d'Été il s'est passé un fait qui a été important pour moi et que je revois toujours. J'avais ramassé quelques objets, le général me dit : « Jetez donc tout cela. Nous allons à Pé-Kin, il y en aura pour tous. » Moi, vous comprenez, j'ai obéi. Or, un autre servant qui était avec moi a filé pendant ce temps-là, afin de cacher son magot dans le seau. On m'a dit qu'il y en avait pour 300.000 francs. Je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que le camarade, qui n'avait pas le sou, est aujourd'hui très gros propriétaire dans le Cher. Alors vous comprenez que, ce jour-là, le général m'a empêché de faire ma fortune. La scène est restée dans ma tête, et je revois toujours le général de Montauban et le spahi qui était avec lui. Par exemple, si vous ne m'aviez pas dit que vous étiez spahi, je ne vous aurais pas reconnu.

Je causai avec ce vieux frère d'armes. Quelle carrière admirable! Il a figuré dans toutes les campagnes depuis la Chine jusqu'à la Tunisie, a été deux fois traversé de part en part, presque au même endroit, par une balle, une fois en Algérie, une fois en France; a eu, en 1870, la jambe brisée par un biscaïen, a été porté sept fois pour la Légion d'honneur, et retraité comme adjudant d'artillerie, sans avoir même obtenu la croix. Voilà! Il n'avait pas de protection, comme il me l'a dit avec résignation. J'avoue qu'en l'entendant parler j'étais honteux de mon petit ruban rouge. J'aurais voulu le lui donner.

Le pillage du Palais d'Été dura donc quarante-huit heures. Je voudrais maintenant, en une petite parenthèse philosophique, me demander si ces scènes, impossibles à réprimer, à prévenir, étaient si extraordinaires que cela, si elles constituaient une nouveauté, si elles étaient en marge de ce code international qu'on appelle le droit des gens, si elles étaient contraire aux lois de la guerre?

Lorsque deux ouvriers se ruent l'un sur l'autre, le couteau ou le compas de charpentier à la main, lorsque deux gentlemen corrects s'alignent sur le pré avec leur épée, lorsque deux nations se rangent en ligne avec beaucoup de canons et de baïonnettes, ouvriers, gentlemen et nations obéissent au même instinct qui porte l'homme à détruire son semblable qui lui nuit d'une façon quelconque.

Pourtant, dans le premier cas, le vainqueur est inexorablement condamné comme meurtrier par les tribunaux; dans le second il est à peine puni, souvent même il reste impuni, et s'il avait refusé la lutte, les mêmes juges qui le condamnent doucement pour s'être battu l'auraient méprisé pour ne pas l'avoir fait. Dans le troisième, le vaincu est qualifié de héros malheureux et respectable, le vainqueur est couronné de lauriers, acclamé par les hommes, aimé par les femmes, adoré par les peuples.

La vie humaine n'est donc respectable que dans certaines circonstances, et sa destruction n'est répréhensible que dans des cas fixés par la convention?

Pour la propriété c'est la même chose. L'homme qui prend un pain à la boutique d'un boulanger est un voleur; la nation qui prend cinq milliards à une autre nation est une grande nation. Amateur forcené d'objets d'art, je prends une figurine en bronze dans les vitrines du Louvre, on me mène au poste. J'arrive à la tête d'une armée en Italie et j'emporte les richesses des musées, on me nomme aussitôt empereur des Français.

Il y a donc deux façons de respecter les propriétés publiques et privées.

Il suit de là qu'en Chine nous avions le droit, le droit strict, le droit incontestable de prendre et d'emporter, étant les vainqueurs, tous les objets de valeur appartenant à la nation, c'est-à-dire à l'Empereur à qui nous faisions la guerre, comme les Allemands ont eu le droit de nous prendre nos milliards, comme Bonaparte a eu le droit de prendre à l'Italie conquise ses chefs-d'œuvre.

Par conséquent, le pillage du Palais d'Été était légitime, autant que peut être légitime ce qui s'accomplit en temps de guerre.

Le principe est indiscutable. La seule faute commise a été une faute de détail, d'application. Nous n'avons pas seulement pillé, nous avons gaspillé. Et c'est moins le pillage que le gaspillage qui a été blâmé.

Voici comment j'aurais compris la chose et comment elle aurait dû être exécutée, s'il eût été possible de gouverner nos hommes : on aurait dû déménager, emballer et rapporter toutes les richesses du palais, toutes celles même du palais de Pé-Kin, les partager entre les deux nations conquérantes, mettre de côté tout ce qui pouvait être réuni en musée, vendre le reste, et se servir de cette somme soit pour récompenser les soldats de l'expédition, soit pour enrichir les différents chapitres de nos budgets nationaux. Imiter, en un mot, ce qu'ont fait les Prussiens en France, et avant eux, Napoléon, aussi bien en Allemagne qu'en Italie.

Si l'on eût agi de cette façon régulière, personne n'avait rien à dire, à l'exception des philosophes, des rêveurs et des fabricants de paradoxes, qui s'obstinent à assimiler la guerre à un assassinat, et son butin au fruit d'un vol.

Voilà ce qui n'a pas été fait, voilà ce qui n'a pu être fait. J'avoue que mon cœur a saigné en voyant, par exemple, l'intervalle qui séparait le palais de notre camp, couvert de soieries et d'étoffes précieuses piétinées, boueuses, — il y en avait au bas mot pour vingt millions; — en voyant le soldat allumer sa pipe ou faire chauffer sa marmite avec le vélin de manuscrits admirables et uniques ; en voyant, à notre départ, jeter dans les ornières pour les combler et faire passer les roues des canons et des voitures, des cartels, des pendules adorables, des chefs-d'œuvre d'horlogerie, des ivoires sculptés, en voyant enfin disparaître devant nous quelques-uns de ces légers et splendides bâtiments qui se tordaient dans les flammes.

A propos de voitures, un détail curieux. En arrivant à Haï-Tien, l'armée française n'avait qu'une voiture, celle du général, qui contenait sa tente et ses cantines. Quand elle partit, elle avait déterré, je ne sais où, une quantité de voitures chargées dont le défilé dura à lui seul une bonne heure. Quant au défilé des bagages des Anglais, il était invraisemblable de longueur. C'était un cortège de féerie qui tenait deux bonnes lieues de pays.

Derrière nous s'abattirent les Chinois, non encore repus, qui essuyèrent et emportèrent nos restes maculés. Les pauvres gens ne les portèrent pas en Paradis, comme on dit. Après l'expédition.

les soldats tartares de l'Empereur revinrent à Haï-Tien. Maisons et chaumières furent fouillées minutieusement ; tout ce qu'on trouva fut rapporté dans le Palais et les voleurs des objets précieux furent passés au fil de l'épée. Voici ce que dit à ce propos Mgr Mouly, qui resta à Pé-Kin après le déjeuner de l'expédition :

« ... Dans nos si nombreuses persécutions et arrestations religieuses, je crois qu'il n'existe pas un cas où ces vols ou pillages n'aient lieu. Dans le cas présent, quelques villages voisins de Yuen-Ming-Yuen, dont la plupart des habitants, — pour ne pas dire tous, — étaient venus y prendre part, le payèrent cher plus tard ; car le général en chef, Cheng-Pao, vint ensuite fondre sur eux de nuit, les surprendre, reprendre ce qu'on reconnut avoir été pris au Palais de l'Empereur ; plus encore, tuer un certain nombre d'individus, et puis détruire les villages. »

Je m'aperçois que je n'ai pas encore fait valoir, comme circonstance atténuante de nos excès, l'exaspération où se trouvait le soldat, à la suite du massacre, certain à cette heure, d'une partie sinon de la totalité de nos malheureux compatriotes surpris et faits prisonniers à Tang-Tché-Ou.

On avait trouvé à Yuen-Ming-Yuen, derrière la salle du trône, l'uniforme du colonel Foulon de Grandchamp, le carnet de notes, la selle et la bride de M. Ader, comptable des hôpitaux, de nombreux objets ayant appartenu à des officiers anglais, enfin quinze harnachements complets de cavaliers sikhes. Tout cela avait été apporté au Fils du Ciel afin qu'il pût repaître ses regards des dépouilles des barbares.

En découvrant ces preuves du sort horrible subi par des frères d'armes, les soldats avaient poussé des cris de rage. Ils eussent rencontré dix palais comme celui d'Yuen-Ming Yuen, qu'ils les eussent saccagés et brûlés de bon cœur.

CHAPITRE XXII

LES TRAITÉS DE TIEN-TSIN

La presse anglaise. — Les traités. — Deux textes. — Mercenaires des Anglais. — Témoignages.

Je dois maintenant aborder un incident des plus instructifs, des plus curieux, des plus édifiants, un incident que j'ai mis en

lumière dans un ouvrage précédent, qui a été discuté et même nié par la presse anglaise, et sur lequel je veux aujourd'hui faire la lumière, éclatante et entière.

Dans un livre publié cette année même, intitulé : *le Journal d'un Officier d'ordonnance*, et consacré à retracer mes souvenirs du siège de Paris, je racontais très succinctement qu'au Palais d'Été, le général de Montauban m'avait fait appeler et m'avait donné à traduire des traités anglais conclus à Tien-Tsin en même temps que nous concluions des traités français; que le texte anglais ne ressemblait pas au texte français : le texte anglais stipulant des avantages spéciaux pour l'Angleterre et représentant les Français venus en Chine comme des mercenaires à la solde de la Grande-Bretagne; que le général de Montauban avait paru très surpris d'abord et très irrité ensuite, et qu'enfin, confondu par la duplicité de nos alliés, il en avait envoyé les preuves à l'Empereur personnellement par l'entremise d'un de ses aides de camp.

La presse anglaise protesta. Le *Times* prétendit que lorsqu'un officier français écrivait des choses pareilles, il devait les prouver. Je répondis au *Times* en donnant toutes les preuves que pouvait fournir un homme qui connaît les archives de la Guerre, qui les a lues, tenues entre les mains, mais à qui on a enlevé la possibilité de les publier. Le *Times* n'inséra pas ma lettre.

Or aujourd'hui, voilà qu'un livre dont les éléments ont été rassemblés bien avant l'incident provoqué par mon volume précédent, me permet de creuser à fond cette question. Je vais le faire.

Pendant qu'on pillait le Palais d'Été, des soldats du génie, furetant de pièce en pièce, trouvèrent dans le petit oratoire qui faisait communiquer la salle du Trône aux appartements privés de l'Empereur, — le *Tien* (le ciel), comme on l'appelle, — une certaine quantité de papiers écrits en langue européenne.

Ils jugèrent qu'ils feraient bien de les communiquer à leurs chefs, et les portèrent donc, les uns à leur capitaine, M. de Bovet, les autres directement au chef d'état-major, colonel Schmitz.

Ces deux officiers, à leur tour, crurent devoir porter ces papiers immédiatement au général en chef. Il y avait là tous les traités conclus antérieurement avec les Européens, et, parmi eux, les deux traités, anglais et français, qui avaient été discutés à Tien-Tsin entre lord Elgin et le baron Gros d'une part, et le mandarin Koué-Liang. Ce dernier, qui n'était pas muni des pouvoirs néces-

saires, les avait emportés avec lui en s'esquivant tout à coup, et les avait remis ou envoyés à l'Empereur.

Il y avait encore, dans ces liasses, toute la correspondance échangée entre les Chinois et les ambassadeurs alliés depuis le commencement des hostilités.

Le général m'ordonna de serrer tous ces papiers dans une de ses cantines, et il n'en fut plus question jusqu'au soir.

Après dîner, il m'emmena avec lui dans sa tente, et nous commençâmes à dépouiller les dossiers trouvés par les sapeurs du génie.

Parvenus au traité de Tien-Tsin, nous prîmes chacun un de ces documents. Le général lisait des yeux le traité français pendant que je traduisais à haute voix le traité anglais.

A plusieurs reprises il m'arrêta net en me disant :

— D'Hérisson, il n'y a pas cela.

— Si fait, mon général.

— Vous êtes sûr?

— Très sûr.

— Continuez.

Et je reprenais, pour être arrêté quelques secondes plus tard par les mêmes exclamations.

Quand nous eûmes collationné ces traités dissemblables, le général qui n'en pouvait croire ses yeux ni les miens, envoya chercher Lucy, qui parlait l'anglais comme s'il était né sur les bords de la Tamise et lui servait d'interprète dans ses rapports avec nos alliés.

Je recommençai la traduction pendant que Lucy transcrivait.

Puis ce fut à son tour de lire, et au mien de prendre des notes.

Que contenaient donc de si étrange, et surtout de si dissemblable, les deux traités?

Lorque les deux nations envoyèrent des troupes en Chine, il fut stipulé que tout serait commun : les sacrifices, les fatigues, auss bien que les résultats.

Mais, *in petto*, nos alliés comptaient bien ne pas se contenter de ce qui nous serait accordé et prendre la part du lion.

Lorsque le commissaire chinois vint négocier à Tien-Tsin, chaque ambassadeur lui remit un traité rédigé dans sa langue, acte communiqué à la partie alliée et reconnu par elle conforme à celui qu'elle avait dressé elle-même.

Seulement, au moment de remettre ce traité homologué au com-

missaire chinois, le noble lord qui s'était acquis une réputation européenne en emportant, quelques années auparavant, les marbres du Parthénon, avait substitué au texte collationné un autre texte qui ne ressemblait pas au traité français.

Ce traité nouveau stipulait des avantages spéciaux au profit de l'Angleterre seule, des indemnités, des concessions de terrains sur la côte, et, dans une lettre explicative annexée au traité, lord Elgin disait en substance :

« Ne vous inquiétez pas des Français. Donnez-leur quelques satisfactions morales au sujet de leur religion. Nous faisons notre affaire de leur adhésion aux conditions que nous vous demandons, car ce sont des mercenaires à notre solde. »

L'ambassadeur anglais avait compté sans le hasard qui devait nous rendre maîtres de ces documents établissant les preuves matérielles de sa mauvaise foi, et si le mot n'était pas un peu gros, je dirais : de sa trahison.

Montauban, devant ces textes irréfutables, bondissait dans sa tente comme un jeune homme et répétait :

— Ah ! que ne m'a-t-on laissé la direction des affaires et les pouvoirs diplomatiques ! Tout cela serait réglé en un tour de main.

La presse britannique ne va pas manquer de prétendre, comme elle l'a déjà fait, que je calomnie l'Angleterre, que j'écris un roman. Or, pour prouver que je ne suis pas un calomniateur ni un romancier, j'ai sollicité et obtenu les témoignages les plus concluants émanés de gens qui ne sauraient être suspects, et qui vont déposer, les uns après les autres, devant mes lecteurs.

Voici d'abord une lettre de M. Édouard Schmidt, le grand négociant de Shanghaï, qui hébergea le général et son état-major, avant l'expédition et à notre retour de Pé-Kin :

« Mon cher ami,

« En lisant, dans votre si intéressant ouvrage, le *Journal d'un officier d'ordonnance*, le récit concernant le traité de Tien-Tsin, il m'est revenu à l'esprit les conversations que j'ai eues avec M. le général de Montauban pendant son séjour chez moi, à Shanghaï, et dans lesquelles il m'a souvent parlé du traité en question. Il se plaignait amèrement de la mauvaise foi que les Anglais ont montrée en négociant un traité séparé, qui stipulait des avantages en leur faveur, qu'ils cachaient aux diplomates français.

« Le général, qui a habité chez moi pendant dix mois, comme vous le savez, est souvent revenu sur ce sujet.

« Je vous autorise, mon cher ami, à publier cette lettre si vous le jugez nécessaire, et vous prie de croire à mes sentiments affectueux.

« *Signé :* SCHMIDT. »
5, quai de Valmy.

25 février 1885.

A Monsieur le comte d'Hérisson.

Voici maintenant une lettre de M. de Bovet, le fils du général de Bovet, mort l'an dernier, et qui, à l'époque de l'expédition, commandant une compagnie du génie, reçut d'un sous-officier de sa compagnie les traités européens trouvés par cet homme dans l'oratoire du Fils du Ciel :

Paris, 24 mars 1885.

« Monsieur,

« Je suis vraiment confus du retard que j'ai mis à vous transmettre le renseignement dont vous m'aviez parlé la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir.

« Il est positif que j'ai souvent entendu raconter le fait suivant par mon père qui commandait en Chine une compagnie du 3e régiment du génie, et se trouvait, avec cette compagnie, à la prise du Palais d'Été.

« L'ordre avait été donné de faire remettre au général en chef tout ce qui serait trouvé en fait de papiers durant le pillage. Une liasse de papiers relatifs aux négociations de Tien-Tsin était tombée entre les mains d'un sous-officier de la compagnie de mon père; celui-ci la remit à son capitaine pour être, dès que cela serait possible, transmise au général en chef.

« Il faut croire que, pour quelque motif que ce soit, les Anglais attachaient un grand prix à la possession des documents existant au Palais d'Été, car, durant le pillage même, des émissaires de lord Elgin parcouraient le palais à la recherche de ceux qui avaient mis la main sur ces papiers, et leur offraient de s'en dessaisir moyennant finances. Je ne voudrais pas, de mémoire, citer un chiffre précis, mais il me souvient très bien que, d'après le récit de mon père, on offrait des sommes considérables payables à volonté, argent comptant ou en traites sur Paris.

« Il va sans dire que la liasse trouvée par le sous-officier de

sapeurs n'en fut pas moins, conformément aux ordres reçus, remise au général de Montauban.

« Vous savez, Monsieur, pourquoi j'en suis réduit, pour vous donner ce renseignement, à faire appel aux souvenirs qui me restent de conversations déjà lointaines, mais que je crois d'autant plus exacts qu'ils concordent avec ceux de plusieurs autres personnes avec qui mon père avait eu occasion de causer de ces événements.

« Veuillez agréer, Monsieur, avec mes excuses pour le retard que j'ai mis à vous écrire, l'assurance de ma parfaite considération.

« *Signé :* BOVET. »

Ce témoignage est corroboré par l'aimable et humoristique lettre suivante de mon ami Armand Lucy :

L'INDEX GÉOGRAPHIQUE
—
Directeur : ARMAND LUCY
—
57, rue de Mareil
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Le 7 avril 1885.

« Mon cher camarade et bon ami,

« Je t'avoue que je ne comprendrais rien à ta demande de renseignements, si je n'avais lu les journaux et eu connaissance du démenti, aussi ridicule qu'il est évidemment intéressé, que certains organes de la presse anglaise ont jugé bon de t'infliger.

« Tu fais appel à mes souvenirs ; je vais te répondre d'une façon aussi détaillée que possible ; car j'ai encore la mémoire très fraiche et j'ai conservé mon carnet de notes journalières.

« Le 6 octobre 1860, nous arrivions devant Yuen Ming-Yuen, vers cinq heures et demie, conduits par deux guides qui, soit dit entre parenthèses, avaient été faits prisonniers par toi, le capitaine de Montauban, le brigadier des chasseurs d'Afrique Belchamps et moi. Petit engagement. Le lieutenant de vaisseau de Pina, officier d'ordonnance, l'aspirant Vivenot et un sergent d'infanterie de marine blessés. — Couché par terre sous de grands arbres, notre charrette à bagages étant restée en arrière. Bien dormi, sauf deux réveils par des chevaux échappés, et un, par une petite alerte. Temps clair.

« Le 7, entré au Palais, etc... (Je passe les détails personnels.)

Vers onze heures. comme nous prenions le café, le capitaine du génie de Bovet, qui depuis, resta attaché à l'ambassade de France à Pé-Kin, dont il organisa le logis et que les Chinois avaient surnommé : Pou-Ta-gen ; le capitaine de Bovet, dis-je, apporte au général deux ou trois liasses de papiers, dont plusieurs dossiers renfermés dans des sacs en soie jaune (ce qui nous frappe) et une boîte en palissandre à filets de cuivre, ressemblant à une boîte de pistolets, également revêtue d'un fourreau de soie jaune. C'était la collection des traités passés avec les puissances européennes. Le soir, le général te fit appeler, et, avant de nous congédier, ne put s'empêcher de nous dire : « C'est trop fort! Les Anglais disent que nous sommes des auxiliaires à leur solde ou des tributaires. »

« Je ne me rappelle pas l'expression exacte; mais je certifie que l'idée y était. — Ajouterai-je que je trouve ceci dans mes notes : « Le Général interdit le pillage sous peine de mort. Le premier pris est le brigadier général Pattle, commandant la cavalerie anglaise. . . . . .
. . . . . Alors, on y va gaiement (9 heures du matin). Et c'est ainsi que sont trouvés les traités. Le général Pattle s'était-il autant égaré que cela, à en juger par ce que nous savions??? je me le demande? — Le 6 octobre, nous séjournons : — Le 9, par un sale temps pluvieux, nous partons et venons nous installer dans un taudis. A moitié route nous rencontrons le général sir Hope Grant, et, chose plus bizarrre, lord Elgin lui-même, l'ambassadeur anglais, venus à cheval, qui ont, pendant la grande halte, une longue conférence avec le général, Ils n'ont pas l'air content en parlant. (Ils venaient sans doute redemander leurs traités.) Je reconnaitrais l'endroit : une route magnifique, bordée d'immenses sycomores. Le soir, le général te fait appeler, puis me demande, et je traduis, de vive voix, aussi bien que possible, le texte du traité anglo-chinois. Nos lectures concordaient sans doute, car le général ne dit rien devant nous, mais ne se gêna pas, le lendemain, pour exprimer ses sentiments en pleine table et sans demander le secret. — Le 9, vers deux heures, je me rappelle notre installation baroque, — tu fis la traduction pendant que je faisais une expédition volante du texte anglais, que je dus recopier avec la traduction sur le registre de correspondance ou registre particulier, je ne sais, le 14 ou le 15, dans notre nouveau quartier général du faubourg. Je regrette bien de ne pas avoir gardé une copie pour moi. — Voilà, mon cher vieux camarade, ce que je puis dire,

J'affirme, sur mon honneur, que tu as dit *la vérité*; que c'était non le secret du quartier général mais un sujet de conversation courante, même devant le colonel, l'honorable Saint-George Fowley, commissaire anglais. J'affirme que toi et moi l'avons vu et transcrit, et je crois que cela a été vu aussi par le comte de Pina, aujourd'hui capitaine de vaisseau, à qui tu devrais t'adresser; car, blessé grièvement le 6, à l'attaque du palais, il eut pour mission spéciale de rapporter ces divers traités à l'Empereur. — La mort a éclairci tellement nos rangs que je ne vois plus guère d'autre témoignage à invoquer, sauf celui de Lemaire qui est à Hué, et du général Charles de Palikao qui ne peut te répondre. — Voilà ce que ton camarade de pension, de Chine et du siège de Paris a le devoir de te dire. Je ne crois pas qu'il y ait d'inexactitude de dates, mais en tout cas, il n'y en a pas d'autres. Je l'affirme sur mon honneur, et je t'autorise à faire de ma lettre l'usage que tu jugeras convenable.

« Bien à toi,

« Ton vieux camarade,

Signé : Lucy.

Enfin, voici un cahier de notes prises par le général de Bovet et transcrites par son fils :

« Vers dix heures du soir (le soir du premier jour de pillage), on vint me prévenir que le lendemain, dès que le jour commencerait, je devrais me trouver au quartier général avec 40 sapeurs pour m'emparer d'un trésor découvert par les officiers d'état-major, et qu'on faisait garder jusque-là par une série de sentinelles.

« Le lendemain j'exécutai les ordres que j'avais reçus. Le capitaine Guerrier, de l'état-major, délégué à cet effet, me conduisit dans un petit cabinet d'un des pavillons principaux : là, il me montra une énorme caisse remplie de lingots d'argent : c'était le trésor qu'il s'agissait de transporter au quartier général.

« Je dus, avec mes quarante hommes, faire deux convois des lingots qu'il y avait à transporter. Le capitaine Guerrier accompagna le premier; en me laissant en arrière, il me dit que le général recommandait qu'on fit des recherches minutieuses pour savoir s'il n'y avait pas une trappe cachée donnant accès dans un caveau, le trésor de l'Empereur ne devant pas se borner à la petite quantité d'argent contenue dans la caisse.

« Dès que tous les lingots furent enlevés, je procédai à la

recherche ordonnée, mais ne découvris aucune porte cachée.

« En cherchant cette malheureuse ouverture qui n'existait pas, je trouvai une boîte en bois fort ordinaire ; l'intérieur de cette boîte était en velours, elle renfermait trois cahiers en parchemin. Le texte anglais était signé : « Victoria Reine », le texte chinois avait pour signature le grand sceau impérial en vermillon. C'était d'abord le traité de l'Angleterre avec la Chine signé à Tien-Tsin, en 1858, les deux autres cahiers contenaient des articles additionnels. Le grand sceau d'Angleterre pendait, attaché par un ruban au traité principal ; il était enfermé dans une boîte ciselée, en cr massif, du plus beau travail.

« Ma première pensée fut qu'un document aussi précieux devait être remis au général en chef ; comme j'étais assez embarrassé de cette boîte à cause des hommes que je commandais, je la remis au capitaine Guerrier, qui la porta au général en chef ; puis, quand ma mission fut terminée et que je dus en rendre compte au colonel Schmitz, je le prévins de ce qui s'était passé.

« Les deux cahiers d'articles additionnels contenaient des clauses favorables à l'Angleterre, à l'exclusion de toute autre nation. Les Anglais avaient donc un énorme intérêt à ce qu'un pareil document n'arrivât pas aux mains du gouvernement français. Si donc, me basant sur la consigne qui m'avait été donnée (l'ordre était que l'on mettrait en commun tout ce qui était monnaie et lingots, et que tous les autres objets, quelle qu'en fût la valeur, appartiendraient au premier occupant), je m'étais considéré comme légitime propriétaire de l'objet en question, j'aurais pu aller trouver l'ambassadeur anglais et lui proposer l'acquisition de ma trouvaille ; il est à peu près certain que j'aurais eu, en échange, une vraie fortune. Beaucoup, du reste, m'ont reproché d'avoir agi comme j'ai fait ; les uns m'ont dit brutalement qu'en vendant le traité à l'Angleterre je ne manquais à aucun de mes devoirs, puisqu'en me l'appropriant je restais fidèle à la consigne donnée ; d'autres m'ont dit que j'aurais dû prévenir le général en chef et vendre ce traité à la France, soit pour un grade, soit pour de l'argent ; d'autres m'ont encore dit que j'aurais dû le conserver pour le remettre à l'Empereur lui-même. Bref, je n'en finirais pas si je voulais raconter tout ce qui m'a été dit ; bien peu m'ont approuvé, mais j'ai agi conformément à ce que j'ai cru être mon devoir.

« Il n'est pas douteux, Monsieur, que cette version, copiée textuellement dans des notes prises sous le coup des événements, a

un beaucoup plus grand caractère d'authenticité que celle que je n'avais pu vous communiquer que de mémoire.

« Je vous prie donc de vouloir bien la considérer comme la seule de la parfaite exactitude de laquelle je puisse être assuré.

« *Signé :* BOVET. »

Si, après avoir lu ces documents, le lecteur n'a pas une opinion toute faite sur ce point controversé de l'histoire d'hier, c'est qu'il y aura mis une extrême mauvaise volonté. Que serait-ce si je pouvais faire passer sous ses yeux les lettres mêmes du général, dans lesquelles il insiste sur ces faits et sur les embarras de toute sorte que lui causaient le mauvais vouloir et la duplicité de nos alliés ? Je dois m'en abstenir, on sait pourquoi. Mais j'ai fait ce que j'ai pu pour y suppléer, et je m'imagine avoir réussi.

Les Anglais, on l'a vu, auraient désiré que ces pièces ne tombassent pas entre nos mains, et ils les auraient payées fort cher à l'officier qui les trouva. Je me hâte d'ajouter qu'ils eussent inutilement dépensé leur argent, car tout se passa comme si la double minute du traité n'existait pas.

Lorsque le commandant Campenon, le lieutenant Bourcart, le maréchal des logis de Braux d'Anglure furent délégués auprès de l'Empereur pour lui porter les présents que l'armée lui offrait, M. de Pina, gravement blessé à l'entrée du Palais, fut adjoint à ces messieurs avec ordre de remettre à l'Empereur, en mains propres, le fameux traité. Il n'eut d'ailleurs pas cet honneur, qui, par suite de diverses circonstances, échut au commandant Campenon. Que fit l'Empereur ? Il sourit peut-être dans sa grosse moustache, mais il mit les traités de côté, et il n'en fut plus question.

D'où j'ai conclu qu'en mettant ainsi son armée au service de ses alliés, il payait une dette de reconnaissance et se ménageait des droits à la bienveillance future de l'Angleterre.

Cette bienveillance, ainsi que je l'ai déjà dit, lui fit d'ailleurs parfaitement défaut aux jours où il en eut réellement besoin, c'est-à-dire en 1870.

(*A suivre.*) Comte D'HÉRISSON.

LA PASSERELLE[1]

(*Suite*)

« Je me berçais seulement de l'espérance de vous voir, d'entendre votre voix dont le timbre si doux vibrait encore à mes oreilles, de vous parler de votre enfance et de la mienne qu'un lien mystérieux avait unies, en un mot de vivre près de vous, honoré peut-être de votre amitié et soutenu par votre sympathie, seul objet de mes désirs.

« J'ignorais alors quels obstacles devaient nous séparer.

« Je ne devais pas tarder à les connaître.

« J'étais donc entré dans le parc.

« Je pus me croire dans un désert. Cependant les allées assez soigneusement ratissées, les massifs de plantes rustiques déjà couvertes de feuilles, l'aspect général des pelouses et des jardins indiquaient un propriétaire vigilant et entendu.

« Mais il devait économiser sur le personnel, car je n'apercevais, d'aucun côté, ni maîtres ni domestiques.

« Ce fut seulement en arrivant au perron que je découvris un homme, vêtu d'un complet couleur de mousse défraichie, qui sortait des communs et venait à moi.

« Je lui demandai poliment :

« — M. de la Hautière, s'il vous plaît?

« — C'est moi, monsieur.

« J'eus une seconde de surprise, je l'avoue. Cependant les pittoresques descriptions de votre mari par M. de Soubernon auraient dû m'épargner ce mouvement que du reste je ne laissai pas paraître.

« Je repris :

« — Voudriez-vous m'accorder un instant d'entretien?

« Il hésita assez longtemps pour me mettre dans un véritable

(1) Voir *La Lecture*, page 131.

« embarras que mon visage exprima sans doute, mais il me dit enfin,
« très sèchement :

« — Si vous le désirez... Veuillez entrer.

« Et il me précéda dans un appartement qui doit-être son
« bureau.

« Je ne vous en parlerai pas.

« Vous le connaissez mieux que moi.

« Les traces de ses pas et de ceux de ses rustiques visiteurs
« étaient imprimées à grands traits sur le parquet.

« Là, il me demanda avec la même brusquerie :

« — Vous plaît-il de me dire à quoi je dois l'honneur de votre
« visite ?

« — Monsieur, lui répondis-je, je suis le nouveau substitut de
« Mortagne et je m'appelle Robert Fréville.

« Il me regarda avec des yeux qui m'affirmaient que ce nom
« était pour lui tout ce qu'il y avait de moins intéressant et que
« ma qualité de substitut ne lui importait pas le moins du monde.

« Mais j'ajoutai aussitôt :

« — Si je me présente à Monthibert, c'est d'abord parce que j'ai
« cru convenable de le faire en m'installant à Mortagne où vous
« occupez une aussi importante position et ensuite parce que je
« peux invoquer un patronage qui certainement me sera favorable.

« — Lequel ?

« — Celui de M. le comte de Soubernon.

« — L'oncle de Mme de la Hautière ?

« — Lui-même...

« — Ah ! vraiment...

« — Et son tuteur de même qu'il était le mien.

« M. de la Hautière me demanda non sans une secrète inquié-
« tude :

« — Seriez-vous donc son parent ?

« — Je n'ai pas cet honneur, mais mon pauvre père était un de
« ses amis les plus intimes et ce fut sur sa prière que M. de Souber-
« non accepta de me rendre ce grand service que je ne saurais
« oublier.

« Il y eut entre nous un silence assez long au bout duquel M. de
« la Hautière me demanda ;

« — Alors ?...

« J'avoue que ce mot si sec et si bref me désarçonna.

« Je restai un moment interdit et la patience était sur le point

« de m'échapper, lorsque je songeai qu'une réplique trop brusque « creuserait un fossé entre nous et m'enlèverait le seul espoir qui « m'avait amené à Monthibert et même dans le pays, celui de « vous voir.

« Je répondis donc simplement:

« — M. de Soubernon m'a beaucoup parlé de Mme de la Hau- « tière, que j'ai d'ailleurs eu l'honneur de rencontrer chez lui et « alors...

« J'insistai sur ce mot qu'il venait de prononcer lui-même d'un « ton si désobligeant.

« — J'ai cru que je pouvais prétendre à celui de vous offrir mes « hommages, à mon arrivée à Mortagne, et d'être présenté à « Mme de la Hautière pour laquelle d'ailleurs son oncle m'a « chargé de quelques commissions...

« — A quel sujet?

« — Au sujet de sa santé et du désir qu'il aurait de la voir à « son prochain voyage à Paris...

« Le ton de M. de la Hautière était si agressif, son air si soup- « çonneux, ses yeux si pleins de défiance, comme s'il se fût « trouvé en face d'un larron de sa bourse ou de son honneur, que « le mien, malgré les efforts auxquels je me livrais pour me « contenir, dut peu à peu se mettre au même diapason.

« Il me semblait que j'allais éclater et perdre la mesure que « tout m'imposait dans cette maison où j'entrais en ami prêt à tous « les sacrifices et à l'accomplissement de tous les devoirs, si durs « qu'ils dussent me sembler.

« Cette réception glaciale me paralysait et m'irritait surtout « parce qu'elle détruisait les illusions qui avaient amené ma « translation de Paris dans le Perche.

« M. de la Hautière acheva de m'exaspérer en me répondant « avec une rudesse que vous seule pouvez imaginer, vous qui l'avez « entendu sans doute s'exprimer de la même manière avec vous, « quand il devrait vivre à vos pieds dans une adoration de tous « les instants :

« — Mon Dieu, Monsieur, je transmettrai à Mme de la Hau- « tière vos compliments et le désir de M. de Soubernon...

« — Ne pourrai-je donc?...

« — Mme de la Hautière est absente, monsieur...

« — Je reviendrai...

« — Comme il vous plaira. Seulement je dois vous mettre au

« courant de ce qui se passe dans cette maison et de nos habi-
« tudes... Nous ne recevons que de rares visites et je peux même
« vous affirmer que nous ne voyons à peu près personne... C'est
« une règle que je me suis imposée. Est-elle bonne, est-elle mau-
« vaise, je ne saurais le dire, mais je l'ai adoptée et je ne m'en
« trouve pas mal.

« Il se leva.

« C'était me signifier que la conférence était terminée.

« Il ne me restait qu'à l'imiter.

« C'est ce que je fis en me levant à mon tour.

« Je m'inclinai sans prononcer une parole et je sortis.

« Il me reconduisit jusqu'à la porte du vestibule, me salua
« comme un muet eût pu le faire et je me retrouvai dans le parc.

« Là, je respirai et je poussai un soupir de soulagement.

« Je m'éloignai lentement, mais au premier massif qui pou-
« vait me dérober aux regards des habitants du château, je me
« retournai.

« Une fenêtre venait de s'ouvrir.

« A cette fenêtre une jeune femme se montra et, s'accoudant au
« balcon, laissa errer ses regards sur les ravissantes perspectives
« de la vallée.

« J'étais trop loin pour pouvoir distinguer l'expression de ses
« traits, mais mon cœur fit un bond dans ma poitrine et j'appris
« avec certitude, ce dont je ne doutais pas d'ailleurs, que M. de la
« Hautière m'avait trompé.

« Vous étiez là, Gabrielle !

« Cette femme nonchalamment accoudée à sa fenêtre et, pour-
« quoi ne pas le dire ? dans une si mélancolique et si triste atti-
« tude, c'était vous !

« L'injure que je venais de recevoir dans cet accueil si dénué
« de courtoisie et même si méprisant et si plein de défiances, m'en
« devint plus sensible.

« L'homme qui m'avait ainsi reçu n'avait désormais droit qu'à
« mon indifférence, pour ne pas dire à mon hostilité.

« Bientôt je devais concevoir pour lui des sentiments plus vio-
« lents encore.

« Arrivé à la grille, je retrouvai mon cheval qui dans son impa-
« tience avait gratté le sol et creusé dans le sable une petite fosse
« qui ressemblait à l'entrée d'un terrier.

« Je réparai du bout de ma botte ce léger dégât et je me mis en

« selle pour galoper jusqu'à Mortagne d'un train de chasse.

« J'avais hâte de rentrer chez moi.

« A cinq heures, je me trouvais dans ma petite maison de la « rue des Poulies, un chemin de faubourg dans lequel il ne passe « à peu près personne.

« Probablement vous n'avez jamais vu cette ruelle à demi « perdue dans la campagne et à laquelle on peut arriver sans ren- « contrer âme qui vive, surtout dès que la nuit fait mine de « s'approcher.

« J'aurais entrepris de me bâtir une maison selon mes goûts, « qu'elle ne l'eût pas été autrement que la mienne.

« Je ne connais, en fait de résidences, que deux alternatives.

« Ou le cœur de Paris, c'est-à-dire le mouvement, l'agitation, « la vie exubérante, la foule, le monde, la fièvre des affaires, du « plaisir et des arts; ou la campagne, c'est-à-dire le recueille- « ment, la paix, la rêverie, la poésie des bois et des champs.

« La rue des Poulies, à Mortagne, un nom étrange et d'autant « plus inexplicable que rien ne rappelle cet engin dans le quartier, « c'est la campagne couverte d'arbres, le silence troublé seulement « par le chant des oiseaux, et l'isolement aussi complet qu'on « puisse le désirer dans un pays civilisé.

« De quelque côté qu'on se tourne, on n'aperçoit par-dessus les « murs de clôture, pareils à des remparts et habillés de lierres, « de vignes vierges et de clématite, que les verdures des habita- « tions du voisinage, presque toutes entourées de véritables parcs.

« Un philosophe, probablement défunt — car pourquoi aurait- « il renoncé aux modestes délices de ce paradis terrestre? — « s'est construit dans ce milieu forestier un pavillon original qui « réalisait précisément mon idéal.

« Des communs pour mon domestique, un maître Jacques sur « lequel je peux me décharger de tous les soucis matériels de « l'existence; pour moi un salon qui me sert de cabinet de tra- « vail, une chambre et une salle à manger d'un confortable « exquis, le tout au milieu de quelques-uns des plus beaux arbres « de la création, c'est tout et c'était bien assez.

« Ce fut dans ce cabinet de travail que je rentrai après mon ex- « cursion à Monthibert, si lamentablement terminée.

« Je me jetai sur un fauteuil et, la tête entre mes mains, les « lèvres contractées par une amère désillusion et une violente ran- « cune, je réfléchis.

« Certes j'étais allé à Monthibert avec un ardent désir de vous « revoir.

« Il me serait inutile de le dissimuler.

« Après ce que je viens de vous dire, vous ne me croiriez pas.

« Mais je vous jure de nouveau, Gabrielle, qu'aucune pensée de « nature à soulever les défiances de M. de la Hautière n'était « entrée dans mon âme.

« Pourquoi, par l'indignité de ses procédés envers moi, m'a t-il « réduit à la nécessité d'employer des subterfuges et des voies dé- « tournées pour vous expliquer ce qui pourrait vous paraître de « l'indifférence, un oubli ou un manque de cœur qui me ren- « draient justement odieux à vos yeux ?

« Et puis, dans l'attitude de M. de la Hautière, dans le son de « sa voix, dans son regard, moi aussi je venais de découvrir mille « causes de soupçons et d'inquiétudes.

« Cet homme, Gabrielle, est devenu l'arbitre de votre des- « tinée !

« Vous lui appartenez !

« Mais en vous donnant à lui, dans l'inexpérience de votre « jeunesse, vous avez cru qu'il se chargeait de votre bonheur !

« Eh bien ! dès cette première rencontre, une crainte m'est « venue, celle que vous n'ayez été atrocement déçue dans votre « légitime attente.

« Le mariage sans la confiance, que peut-il être, et pourquoi « tant de précautions ?

« Pourquoi cette réclusion ?

« Pourquoi cet éloignement de tous ceux qui pourraient être vos « amis ?

« De plus, je ne sais quels indices m'avertissaient que dans « cette maison si fermée, si cadenassée que même un ami du seul « parent qui vous reste, un protégé de M. de Soubernon, ne peut « être admis à l'honneur de vous voir, vous êtes moins une « épouse qu'une prisonnière.

« Faut-il enfin vous le dire ?

« Dans les quelques confidences de M. de Soubernon, dont le « cœur moins occupé s'est enfin ouvert à la tendresse qu'il se re- « proche de ne pas vous avoir assez prouvée, et dont les yeux « clairvoyants lisaient entre les lignes de vos lettres ce que vous « n'y insériez qu'avec les réticences de la résignation, j'avais « déjà compris depuis longtemps que dans une union qui, si j'en

« avais été favorisé, eût comblé toutes mes ambitions sur la terre,
« vous n'avez pas trouvé ce que vous étiez en droit d'attendre,
« qu'elle n'a été pour vous qu'une source de déceptions et que vous
« êtes malheureuse enfin !

« Voilà pourquoi j'ai quitté mon poste au ministère !

« Voilà pourquoi je suis substitut à Mortagne.

« J'ai voulu savoir et je sais !

« Je désirais vous apporter dans votre peine si courageusement
« supportée la consolation d'une inaltérable et respectueuse amitié.

« Du jour dont je vous parle, de la visite que je viens de vous
« raconter, je fus fixé sur votre sort.

« Mais que d'autres renseignements sont venus depuis à mes
« oreilles !

« Peut-être, malgré la poignante curiosité qui s'était emparée de
« mon esprit au moment où je suis sorti de votre maison, ne me
« serais-je pas abaissé à les solliciter.

« Je n'ai pas eu la peine de les demander.

« Ils sont arrivés à moi de toutes parts.

« Une action rigoureuse intentée par M. de la Hautière contre
« un pauvre diable de braconnier m'a permis de le connaître à
« fond et de m'initier aux secrets de sa vie.

« Un homme de son caractère ne saurait vous rendre heureuse.

« Vos natures sont trop dissemblables pour s'associer sans frois-
« sements et sans meurtrissures.

« Vous êtes trop généreuse, trop noble de cœur, trop élevée au-
« dessus du vulgaire, pour supporter les éternelles banalités d'une
« existence terre à terre, pour vous résoudre à vivre en tête à tête
« avec un être uniquement occupé de vils intérêts et trop soumis à
« la détestable passion de l'or pour vous apprécier à votre valeur
« et mériter vos sympathies.

« Votre mariage, Gabrielle, a été, comme beaucoup d'autres,
« l'effet d'une surprise ; le consentement a été arraché à votre inexpé-
« rience et, pour l'accorder si aisément, vous aviez doté votre futur
« de qualités et de mérites qui n'existaient que dans votre imagi-
« nation.

« Dès les premiers jours de votre union, emporté par son natu-
« rel, il a renié ses mensongères promesses et jeté le masque.

« Après un voyage de quelques jours où déjà vous avez été
« froissée par des habitudes de parcimonie qui ne vous étaient
« pas familières, il est revenu s'enfermer avec vous dans une mai-

« son isolée dont sa basse jalousie a défendu les approches comme « celles d'une place forte ou d'un bagne.

« Vous n'y recevez et n'y voyez personne.

« Peu à peu, elle a été mise au ban de l'opinion et on s'en est éloi- « gné avec autant de soin que d'un lazaret ou d'un bâtiment « chargé de pestiférés.

« Chaque soir vous voyez cet homme odieux assis en face de « vous, à votre table, dans une salle à manger nue et solitaire, et « si quelques paroles daignent sortir de sa bouche, c'est pour vous « apprendre que la semaine ou la journée ne se sont pas passées sans « qu'il ait réalisé non pas quelques bénéfices dus à un travail hono- « rable et à de louables efforts, mais une augmentation de capital, « résultat presque honteux de sa sordide avarice.

« Et cependant jamais un reproche n'est sorti de vos lèvres !

« Depuis votre néfaste union, vos lettres à M. de Soubernon « n'ont trahi le désespoir dans lequel ont dû vous plonger son erreur « et la vôtre que par quelques plaintes vagues et des cris involon- « tairement échappés à votre âme blessée qui n'accusaient per- « sonne et pourtant révélaient la secrète désespérance de votre vie « perdue.

« Oui, voilà pourquoi je suis venu, voilà pourquoi je suis près de « vous, et pourquoi encore je confie à cette lettre des confidences « que je ne puis vous faire autrement et les serments d'attachement « et de fidélité dévouée que j'aurais à jamais étouffés dans mon cœur « si les hasards de la vie et les chances de cette loterie qu'on appelle « le mariage avaient fait de vous une femme heureuse !

« Je veux que vous sachiez qu'il y a dans un coin perdu de cette « petite sous-préfecture ignorée, un cœur qui vous appartient, qui « ne bat que pour vous et ne battra jamais pour aucune autre.

« Ma chère Gabrielle — permettez-moi de vous donner ce nom « d'autrefois, ce nom de nos jeunes années — je vous aime unique- « ment, ardemment, et je vous ai toujours aimée ainsi !

« Si vous me demandiez pourquoi j'ai gardé le silence alors que « je pouvais parler sans contrainte, je vous dirais que vous étiez « riche, que j'étais presque pauvre et que je voulais vous apporter, « en sollicitant votre main, une position sinon digne de vous, du « moins meilleure que celle d'un jeune homme mal renté et sans « avenir.

« La fatalite d'ailleurs, cette puissance mystérieuse qui sans « doute nous conduit à notre insu, avait scellé mes lèvres.

« Si vous saviez combien je l'ai regretté et avec quelle amer-
« tume !

« La nouvelle de votre mariage m'a consterné, je vous l'ai dit.

« Pendant quelques jours j'ai cru que ma tête éclaterait et que je
« perdrais la raison.

« Puis j'ai voulu me persuader que l'efficacité des voyages et de
« l'éloignement apaiserait la douleur de cette perte irréparable.

« Je me trompais.

« Je suis rentré en France, le cœur plus malade qu'au jour de
« mon départ.

« Le travail et l'étude m'ont donné la résignation sans me con-
« soler.

« Voilà dans quel état d'âme je suis arrivé ici.

« Je vous répète encore que je me proposais de laisser mes regrets
« et mon désespoir de votre perte éternellement muets.

« Je m'en étais fait le serment.

« Vous avez compris quelles raisons me poussent à manquer à
« cet engagement envers moi-même.

« Je pourrais être désespéré et supporter mes douleurs sans
« faiblir.

« Je n'ai pas la force de me taire en vous sachant malheureuse.

« Et vous l'êtes !

« Ne me dites pas non !

« J'en sais assez, j'en sais trop !

« Le jour où je me suis décidé à parler, j'ai dû chercher le moyen
« de communiquer avec vous sans vous compromettre.

« La poste ? il n'y fallait pas songer.

« L'homme assez dénué de cœur pour vous astreindre à un tel iso-
« lement, assez odieusement défiant pour ne permettre à personne
« d'approcher de vous, ne reculerait pas sans doute devant la vio
« lation du secret d'une lettre.

« Vos domestiques ?

« Je dois leur laisser tout ignorer.

« Vainement j'ai rôdé à diverses reprises autour de votre parc
« dans l'espérance de vous apercevoir et de vous aborder.

« Enfin j'ai découvert un homme sûr, j'en ai la certitude, fidèle
« et loyal, malgré la bassesse de sa condition.

« Il appartient à cette classe de déshérités qui sont obligés de se
« livrer à toutes sortes d'industries plus ou moins répréhensibles
« aux yeux de la loi pour subsister, eux et leurs familles.

« Mais il en est qui comprennent l'honneur à leur façon et qui se « feraient tuer plutôt que de manquer à la parole donnée.

« Celui-là est du nombre.

« Je lui ai confié cette lettre.

« Il vous la remettra et à vous seule, j'en ai la certitude, et jamais « cette confidence ne sera violée.

« Comment j'ai pu apprécier son caractère et sa discrétion à toute « épreuve, peut-être pourrai-je vous le dire plus tard.

« Puisse cette lettre vous apporter quelque douceur et quelque « consolation en vous apprenant combien mon cœur vous est « dévoué, avec quelle ardeur il bat pour vous, et que je vous « suis acquis à ce point que, quoi que vous m'ordonniez, je ne « saurais rien vous refuser, fût-ce ma vie.

« Je vous ai tout dit.

« Je ne vous demande que votre amitié, en souvenir du passé qui « nous a rapprochés, et de la protection commune qui s'est étendue « sur nous.

« Il me plait de vivre dans ma solitude, en dehors du monde, « tout occupé de vous, et s'il m'était possible de savoir que vous « êtes sensible à l'amitié que je vous offre loyalement et sans ré- « serve, ce serait pour moi une si grande félicité que je n'en am- « bitionnerais pas d'autre.

« Je me mets à vos pieds et je vous dis : J'ai rêvé jadis un bon- « heur qui m'eût paru si grand que je n'osais y prétendre et que « je m'en croyais indigne !

« Plus modeste aujourd'hui, je vous supplie de m'accorder « l'aumône d'une parcelle de l'affection que votre âme si bonne et « si tendre, je le sais, doit avoir en réserve et qu'elle ne peut donner « à personne, à cause de la réclusion à laquelle elle est condamnée.

« Cette parcelle d'amitié suffira à changer en un paradis la pauvre « maison que j'habite comme un solitaire volontairement cloitré.

« Ne me la refusez pas.

« Qui sait si notre bonheur commun ne dépend pas de cette « charité ?

« Votre ami d'autrefois,

« Robert Fréville. »

La jeune femme parcourut ces pages si longues et cependant si brèves encore à son gré, avec une émotion croissante.

De ce passé dont son ancien compagnon d'enfance ravivait les souvenirs, elle n'avait rien oublié.

Elle se rappelait parfaitement ce grand jeune homme, un peu plus âgé qu'elle, dont les malheurs de famille lui étaient connus par les allusions que M. de Soubernon y faisait quelquefois devant eux.

Elle revoyait encore ses traits fins, sa distinction native, son élégance originelle qui l'intéressaient si vivement lorsqu'elle se trouvait chez son tuteur et que par hasard l'étudiant s'y trouvait avec elle.

Elle songeait à ses rougeurs subites, à son invincible timidité qui le faisait balbutier dès qu'elle lui adressait quelques questions amicales.

Le comte de Soubernon, qui les aimait tous deux, en riait et disait

— Mon Dieu, est-il sot, ce grand garçon-là !

Elle se prenait à sourire elle-même à ces souvenirs lointains, mais d'un sourire navré, en se disant :

— Hélas ! ce n'était pas de la sottise, c'était de l'amour.

Et elle ajoutait en soupirant :

— Si j'avais su !

Comme tout son avenir eût été changé !

Elle repassait dans son esprit les moindres détails de cette longue lettre qui lui apportait un doux écho des bruits du monde dont elle était séparée.

Ainsi il était venu rôder autour du parc dans le désir de l'apercevoir et ils ne s'étaient pas rencontrés.

Il ne l'avait pas vue, il le disait !

Elle, au contraire, elle l'avait parfaitement aperçu, un jour surtout, il n'y avait pas longtemps, par une tiède soirée toute parfumée de senteurs printanières !

Elle se promenait dans une allé écartée aboutissant à la grille par un détour.

Elle était seule comme toujours, livrée à ses pensées, lorsqu'elle avait entendu le trot d'un cheval qui s'arrêtait à quelques pas d'elle.

Le cavalier, penché sur l'encolure de son cheval, regardait dans le parc, en essayant d'apercevoir quelqu'un qu'il ne pouvait découvrir.

Ses traits exprimaient une si vive contrariété qu'elle avait été sur le point de se montrer, en sortant du massif de plantes qui lui servait d'abri.

Elle se sentait entraînée vers cet ami d'autrefois qu'elle avait aussitôt reconnu.

Et puis un froissement de branches, un bruit inquiétant l'avaient retenue. La crainte d'être surprise avait violenté une fois de plus sa nature trop douce, habituée à l'obéissance, ou plutôt à une résignation passive.

Et il s'était éloigné, non sans se retourner à diverses reprises ; il avait tourné autour de ces murailles qu'il aurait voulu franchir.

Ses intentions se devinaient à l'ardeur des regards qu'il dirigeait sur chacune des éclaircies qui se trouvaient sur son chemin ; à leur avidité pendant qu'il fouillait ces bosquets où il cherchait un visage qu'il n'apercevait pas et qui pourtant n'était pas loin.

Enfin, le bruit des pas du cheval s'était éloigné et elle avait compris que sa vision venait de disparaître sans retour.

Mais, quelques jours après, au moment où elle se promenait encore aux environs de la grille, peut-être dans le secret espoir d'une rencontre avec ce cavalier si obstiné à choisir Monthibert comme but de ses excursions, une sorte de bûcheron, avec une musette passée en bandoulière, des guêtres de cuir grisâtre éraillées par les broussailles et une veste rapiécée, couleur feuille morte, s'était présenté devant elle si subitement qu'elle avait éprouvé un léger frisson de peur.

D'où sortait-il? D'un buisson voisin dans lequel il se tenait caché, ou s'était-il approché d'un pas si furtif qu'elle n'avait rien entendu?... Elle n'aurait pu le dire.

Il n'avait pas l'apparence d'un malfaiteur et elle fut tout de suite rassurée par la douceur avec laquelle il lui dit :

— Ne craignez rien. C'est une commission dont je suis chargé pour vous.

— Par qui donc?

— Par une personne honorable et qui vous est connue.

Le commissionnaire ajouta :

— Soyez tranquille ; on serait prêt à me couper le cou que je ne vous trahirais pas.

Et aussitôt il avait disparu comme il était venu, mais une lettre restait entre les mains de la jeune femme interdite.

Depuis elle l'avait conservée sans oser la détruire et sans tenter de la lire.

Il y avait de cela trois jours.

Le soir seulement, pendant une absence de son mari, elle s'était

hasardée à déchirer l'enveloppe et à parcourir la première page.

Au bas elle s'était arrêtée sans vouloir aller plus loin.

Robert Fréville s'était nommé.

Qu'avait-elle de plus à apprendre?

Déjà elle savait ce qu'il allait lui dire.

Qu'il l'aimait!

Elle se défiait d'elle-même.

C'étaient des paroles trop douces à ses oreilles et qu'elle redoutait d'entendre.

Depuis longtemps son parti était arrêté.

Elle déplorait sa vie dévoyée et perdue.

Elle n'avait jamais aimé celui qu'elle avait pris pour compagnon de son existence, et maintenant elle le méprisait pour son caractère mesquin, égoïste, pour son esprit étroit, pour son amour immodéré de l'argent, pour sa dureté envers les pauvres et la monotone banalité de ses occupations.

Mais elle se disait qu'elle avait donné sa parole, engagé sa foi et qu'elle tiendrait ses serments avec la fermeté d'une honnête femme.

Sa droite et loyale nature avait horreur de la duplicité et de la moindre faute et elle repoussait avec énergie la tentation devant laquelle elle se sentait trop faible et qui venait l'éveiller de cette somnolence des sens et de l'âme où elle aimait à s'engourdir et à oublier.

Elle avait donc fermé la lettre à la première page mais sans se résoudre à la jeter au feu et à s'en défaire.

Elle l'avait au contraire précieusement serrée dans son corsage, à l'endroit secret qui semble prédestiné aux cachettes recéleuses et coupables.

Et peu à peu l'esprit malin avait accompli son œuvre.

Après la rapide vision de la grille et des échappées du parc, une comparaison s'imposait fatalement.

Elle ne pouvait être favorable au mari, et la curiosité de Gabrielle étant montée à son paroxysme, elle avait enfin cédé à la tentation.

Maintenant le doux poison était absorbé.

Ses effets ne devaient pas tarder à se produire.

Elle tenait encore sa lettre à la main lorsqu'elle entendit du bruit dans la chambre voisine.

Elle replia précipitamment le papier et le glissa de nouveau dans sa cachette.

Elle terminait à peine ce mouvement destiné à assurer sa sécurité et la paix du ménage lorsque sa porte s'ouvrit.

Une rougeur violente envahit son doux visage et sa poitrine se souleva dans un soupir.

Elle avait failli être surprise et les conséquences de ce désastre se présentaient à son esprit.

Quelques secondes de plus et le seul bien qu'elle eût conservé dans cette union si mal assortie était perdu, c'est-à-dire son repos que rien à peu près ne troublait.

M. de la Hautière restait debout près de la porte et de son œil jaune, comme son teint, comme tout son être qui distillait la bile par tous ses pores, il examinait fixement les traits charmants de sa femme.

Elle baissa la tête sous ce regard persistant et inquisiteur et ne la releva que sur cette question de M. de la Hautière :

— Est-ce que par hasard je vous dérangerais, ma chère?

Elle essaya de sourire et balbutia :

— Mais, pourquoi donc?

— Je suis vraiment tenté de le croire. Vous voilà rouge comme une pivoine, écarlate presque. Vous veillez bien tard, ce soir?

— Il est neuf heures à peine.

— Neuf heures trente-cinq.

— Déjà!

— Exactement.

— Je croyais...

Il se rapprocha d'elle, s'assit sur un siège bas et parut en veine de galanterie car il essaya de prendre une des mains de sa femme.

Elle la retira, non sans quelque vivacité.

Pourquoi lui produisait-il une impression plus fâcheuse encore qu'à l'ordinaire?

Il s'aperçut de ce mouvement presque hostile, comme il s'était aperçu de sa rougeur et de son trouble.

Mais il ne parut pas s'en offenser.

— Vous êtes un peu agitée, ce soir, dit-il seulement. Qu'avez-vous donc?

— Je ne me sens pas bien... je crois que j'ai, en effet, un peu de fièvre, en tout cas un grand mal de tête...

— Ce ne sera rien...

— Je n'y suis pas sujette... J'aurai attrapé froid dans le parc... sous les arbres...

— Vous y êtes restée longtemps?

— Toute l'après-midi, et puis j'ai dû y retourner avec vous, après le dîner, vous le savez...

— Vous n'allez pas m'accuser d'être la cause de votre malaise, je suppose?

— Je n'en ai aucune envie.

— Dormez et demain il n'y paraîtra plus.

— C'est probable... J'ai une bonne santé, Dieu merci.

Alors M. de la Hautière qui, du reste, ne s'était pas ému de cette indisposition et qui n'avait qu'un médiocre souci des femmes en général qu'il estimait des êtres essentiellement capricieux, fantasques et secondaires, passa sans transition au chapitre ordinaire de ses conversations.

Il expliqua à sa femme qu'il était très satisfait de sa journée.

D'abord il avait traité avantageusement de sa prochaine coupe de bois et il était parfaitement payé de ceux qu'il avait vendus le dernier hiver.

De plus il venait de louer la chasse de ses taillis de Mauregard, ce qui le débarrassait du soin de les faire garder, d'où cinq cents francs de moins à débourser.

— Et la location? demanda machinalement Gabrielle.

— Six cents francs, un bon prix.

— Aviez-vous donc besoin de cette somme?

— Eh! fit-il avec un rire jaune, six cents francs à recevoir et cinq cents d'économisés font onze cents francs et on a toujours besoin d'un beau billet de onze cents francs. Rien qu'à trois du cent, cela donne trente-trois francs de revenus et c'est en faisant faire des petits à ses brebis qu'on augmente son troupeau...

— Mais vous ne pourrez plus chasser vous-même!

— Je m'en moque... J'ai bien autre chose en tête... D'ailleurs le parc et les terres de Monthibert me suffisent. Je ne suis pas un Nemrod, moi.

Sans doute ses idées du début lui revinrent à l'esprit.

Celle que le substitut appelait familièrement Gabrielle dans sa lettre, comme au temps où il la rencontrait chez son tuteur, était bien faite pour les réveiller.

Elle était vêtue d'une robe de chambre de laine gris clair extrêmement fine qui se collait à ses formes jeunes et fermes et les dessinait comme la tunique de lin des statues grecques.

Elle s'était mise à l'aise chez elle pour lire cette lettre tentatrice

qui l'occupait depuis que le prétendu bûcheron la lui avait remise.

Son cou était à demi découvert; ses cheveux se répandaient sur ses épaules en ondes indisciplinées.

M. de la Hautière tenta de nouveau de s'emparer d'un de ses poignets si fins et si blancs qui sortait de la manche courte bordée de vieilles dentelles de famille.

Elle murmura :

— Je vous en prie... Je vous assure que je suis très souffrante.

Elle toucha son front.

— Je ne sais ce que j'éprouve, mais je sens que je vais passer une mauvaise nuit.

Il n'aimait pas à s'attarder aux bagatelles de la galanterie et aux supplications.

— Si vous le désirez, dit-il, d'un ton assez ironique pour être blessant, je pourrais envoyer chercher un médecin...

— Vous plaisantez !...

— Je parle très sérieusement.

— Il est inutile de déranger le docteur. J'espère être mieux demain...

— Comme il vous plaira.

Il fit un pas vers la porte. Elle l'arrêta d'un geste.

— Dites-moi, demanda-t-elle, légèrement railleuse à son tour, n'avez-vous pas reçu une visite ces temps derniers ?...

— Moi ! fit-il en jouant l'étonnement.

— Oui, vous, mon ami.

— C'est bien possible... Rappelez mes souvenirs... Une visite de quelle nature ?... De fournisseurs ?...

— Non.

— De fermiers ?

— Pas davantage...

— Attendez... j'y suis... Le nouveau substitut est venu en effet à Monthibert mais sans façon, en passant, botté et éperonné comme un gendarme. Il avait laissé son cheval à la grille, car il se pique d'être un homme de sport...

— Vous l'avez reçu ?

— Sans doute, d'autant mieux que je ne pouvais pas lui dire que j'étais absent.

— C'est à vous qu'il s'est adressé ?

— Près des communs, d'où je sortais. Il se promenait là comme

chez lui, sans gêne... Vous savez que je n'aime pas beaucoup ces libertés...

— Enfin, vous l'avez reçu ? répéta Gabrielle.

— Poliment, je m'en flatte; mais je crois pouvoir vous dire que c'était plutôt vous qu'il désirait voir... Seulement vous étiez absente, je l'ai cru du moins...

— Ou supposé !...

— Pourquoi me le dites-vous ?

— Pour rien, pour savoir. Il s'appelle M. Fréville ?...

— Vous ne l'ignorez pas sans doute, puisque vous l'avez connu autrefois.

— Parfaitement, chez mon tuteur.

— Vous deviez même être ce qu'on appelle une paire d'amis.

Elle répliqua doucement :

— Si nous eussions été si liés, il est probable que les choses se seraient passées autrement.

— Quelles choses ?

— M. Fréville était presque le fils adoptif de mon tuteur, M. de Soubernon. Il était du moins son enfant d'affection. Si j'avais été aussi bien avec lui que vous l'insinuez, je ne sais pourquoi, il n'aurait eu qu'une simple prière à adresser à M. de Soubernon dont l'influence sur mon esprit était toute-puissante et qui ne savait rien lui refuser... Alors...

— Alors ? répéta M. de la Hautière, en fronçant le sourcil.

Elle déclara négligemment :

— Il est probable que je ne serais pas votre femme.

— Vous l'auriez épousé ?

— Pourquoi non ?

— M. Fréville n'était-il pas sans fortune ?

Elle répliqua avec impatience :

— Que m'importe la fortune !

— Il en faut!

— Quand on n'en a pas, on tâche de se suffire et avec du courage, on y réussit.

— C'est quelquefois dur...

— Vous ne pensez qu'à l'argent, dit-elle vivement.

Ce fut sa première révolte.

M. de la Hautière garda un silence prudent.

Il réfléchissait.

— Il doit s'être passé quelque chose, pensa-t-il.

— Supposez-vous que M. Fréville revienne nous voir ? demanda-t-elle.

Le mari secoua la tête.

— Non, je ne le pense pas.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas beaucoup le monde et les réceptions troublent ma tranquillité.

— Vous auriez pu faire une exception en sa faveur...

— A cause ?...

— De sa liaison avec M. de Soubernon.

— J'y ai songé mais, tout pesé, je ne crois pas cette liaison aussi étroite qu'il vous plaît de le dire. Autrement M. de Soubernon qui est riche — il n'a pas moins d'une centaine de mille francs de revenus — le laisserait-il végéter dans une méchante place de substitut, en province, et dans un véritable trou !

— Vous savez tout calculer !...

— Je tâche.

— En outre si nous recevions ce M. Fréville, les autres s'offenseraient de se voir fermer notre porte, tandis qu'en n'admettant personne...

— Vous avez raison, fit amèrement la jeune femme.

— Enfin, pour ne vous rien céler, M. Fréville s'est montré, dans l'affaire Vauloup, d'une si blessante partialité qu'il m'est impossible d'oublier ce procédé...

— Vous avez la rancune facile !

— Et durable, je ne m'en défends pas. Bonne nuit, ma chère, et guérissez-vous !...

— Bonne nuit.

M. de la Hautière, malgré son dépit, ferma doucement la porte derrière lui.

Il ne s'emportait jamais.

C'est une force.

Enfermé dans sa chambre, il se répéta lentement, les dents serrées :

— Il y a quelque chose... mais quoi ?...

Gabrielle, excitée par le flegme glacial de son mari, blessée par ses injustes défiances, et déjà gagnée par cet amour déjà ancien qu'elle comprenait si bien, se demandait de son côté :

— Il ne reviendra plus et pourtant je voudrais le revoir, lui parler, mais comment ?

(*A suivre.*) Charles MÉROUVEL.

LE BOMBARDEMENT DE PARIS [1]

(Suite.)

Il est vrai que, dans ses *Mémoires*, M. Trochu, avec une impudence rare, voudrait faire croire que la fameuse phrase n'est pas de lui, mais de M. Cresson ; que, par conséquent, il n'en est pas responsable. Comme nombre de menteurs, il oublie qu'il n'a pas déclaré ne pas l'avoir trouvée lui-même ; Me Allou, son avocat, l'a nettement désigné, dans sa plaidoirie, comme le père de la phrase plus tard contestée ; enfin, le général Ducrot affirme, dans son procès-verbal du conseil de guerre du 31 décembre, que le Gouverneur a prononcé, ce jour-là, les paroles suivantes : « J'ai dit que je ne capitulerais pas, et je ne capitulerai pas. »

Du reste, comme le fait remarquer M. Louis Bonneville de Marsangy, dans la *Gazette des Tribunaux*, numéro du 30 octobre 1896, après avoir rapporté la déposition de M. Cresson, reproduite plus haut, « c'est un témoin, cité par le général Trochu, qui, devant lui, sous la foi du serment, à quelques mois seulement des événements, a parlé de cette sorte. Il avait été appelé pour s'expliquer uniquement sur ce point spécial, formulé ainsi par son défenseur (Me Allou) : « Dans quelles circonstances la phrase : *Le Gouver-* « *neur de Paris ne capitulera pas*, a-t-elle été placée dans la procla- « mation du général ? » Si les souvenirs de l'honorable préfet de police n'étaient pas d'une exactitude scrupuleuse, le général Trochu, présent à l'audience, ou son avocat les auraient indubitablement rectifiés sur l'heure. Non seulement ils ne l'ont pas fait, mais ils n'avaient requis M. Cresson de se présenter à la barre de la Cour que dans le but de prendre acte de son témoignage. On ne saurait donc hésiter entre ce témoignage public, judiciaire, contradictoire, et resté jusqu'ici sans aucune protestation, et le passage

(1) Voir *La Lecture*, page 81.

des *Mémoires*, écrit dans la solitude et l'abandon d'une retraite pénible et attristée, et à longue distance des faits en question ». Enfin, entre la parole de M. Cresson et celle de M. Trochu, nous n'hésitons pas : nous sommes pour M. Cresson contre le général politicien.

Ce qui est curieux, c'est que, le lendemain, le Gouverneur, si débonnaire jusque-là, vexé de se voir si vertement tancé, fait arrêter les principaux rédacteurs de l'*affiche rouge*, et annonce qu'ils seront traduits devant le conseil de guerre. Mais M. Delescluze et ses deux adjoints, MM. Charles Quentin, le futur opportuniste, et Emile Oudet donnent leur démission, qui est acceptée. C'est leur façon de protester contre la lacération de l'*affiche rouge*, contre l'arrestation de quatre de ses signataires, MM. Eugène Chatelain, Napias Piquet, Léo Meillet et le docteur Pillot, arrestation opérée en raison de l'article 91 du code pénal qui punit de mort l'excitation à la guerre civile. Sapia et Pindy ont échappé aux agents de la Préfecture de police.

Dans la nuit du 6 au 7, la canon avait grondé sans relâche. « Impossible de fermer l'œil, toute la nuit. » Semblables à ces gros chiens qui aboient furieusement, agacés par les bruits des ténèbres, les forts, dogues redoutables chargés de la garde de la grande ville, crachaient leurs lourds obus du côté où l'on supposait que se trouvaient les batteries bombardant Paris.

Du 7 au 8, 300 projectiles tombent sur les différents quartiers de la rive gauche et d'Auteuil : ils ne touchent aucune maison, par conséquent, n'allument aucun incendie. En revanche, le nombre des victimes est plus grand que la veille et l'avant veille et s'élève à 15 : 2 femmes tuées ; 3 enfants, 2 femmes, 8 hommes blessés.

La population est tout à fait remise de l'émotion de la première journée : ceux qui n'ont pu quitter les quartiers atteints attendent stoïquement la bombe meurtrière. On vit rarement épreuve supportée aussi simplement, aussi patriotiquement.

Les forts, les redoutes sont toujours plus ou moins bombardés. Cependant Issy, Vanves et Montrouge restent plus particulièrement visés ; le dommage est nul. Des passants sont blessés au Point-du-Jour et à Boulogne.

Dans la ville, il est facile de constater que la quantité d'obus augmente, que les explosions se rapprochent du centre. Montrouge est fort maltraité ; le Val-de-Grâce est également le but de l'ennemi.

Dans le conseil du gouvernement, M. Jules Simon annonce

qu'il n'y a plus de blé que pour vingt-trois jours pour la population civile, que pour trente jours pour l'armée. Il explique les mélanges étranges que l'on est obligé de faire, et réclame de nouveau le rationnement par des distributions à domicile. M. Ferry préfère celui qui est adopté pour la distribution de la viande, par la bonne raison qu'il en est l'auteur.

Puis la discussion reprend sur la conduite des opérations militaires. On ne s'entend point. Le Gouverneur montre les difficultés qu'il éprouve en présence d'officiers supérieurs qui ne croient pas le succès possible. On se sépare.

C'est là une assertion hasardée. Certes, trop d'officiers généraux ne voulaient plus se battre, mais la masse des chefs ne se désespéraient que par le décousu des desseins du généralissime; il aurait suffi d'une volonté ferme et suivie pour retremper les âmes de tous ces braves.

Le même jour, à la réunion des généraux, M. Berthaut « émet l'avis que le plateau de Garches est l'objectif le plus favorable parce que, de ce côté, il est possible de faire déployer nos troupes entre Suresnes et Chatou et de prononcer une attaque générale sur toute la ligne. Le Conseil se range à cet avis : à l'unanimité, l'on adopte ce nouveau plan d'attaque (général Ducrot) ». C'est la grande sortie par Buzenval sur Versailles.

Le dégel commence. La pluie tombe.

Voici, à titre de curiosité, quelques cours de la Bourse du 7 janvier : 3 p. 100, 51 80 ; Banque de France, 2,399 ; Crédit Foncier, 860; Orléans, 715 ; Ouest, 465; Midi, 515; Lyon, 747 50; Nord, 900; Est, 395; Suez, 230.

C'est à cette date que se passa un incident curieux, que l'on a caché, mais dont nous pouvons affirmer l'authenticité, car il nous a été raconté par un des grands acteurs, en la parole duquel nous avons entière confiance.

Le 2 janvier, M. Louis Veuillot avait écrit un de ces articles dont se délectaient les raffinés de lettres et que buvaient avidement les catholiques. « Paris, disait-il, célébrera demain la fête de sainte Geneviève et ce ne sera, hélas ! qu'une fête privée, une fête intime à laquelle le peuple de Paris n'assistera pas. Ce n'est pas que Geneviève soit inconnue de ce peuple ni qu'il l'ait oubliée, ni qu'il honore peu sa mémoire : il ne viendra pas au seuil de la sainte parce qu'il ignore comment et pourquoi elle est sa patronne, parce qu'il n'en est plus instruit, parce qu'il est devenu

un peuple sans ancêtres, enfin parce qu'il n'a pas été appelé.

« Ainsi, depuis plus de trois mois, ont passé toutes nos fêtes, dans un morne et stupide éloignement des sources de la consolation, de l'espérance et du secours. »

Le général Trochu avait certainement lu cet article qui avait produit un grand effet sur son esprit mystique. De là à demander une grande procession du peuple de Paris, portant la châsse de sainte Geneviève, autour de l'enceinte et dans les quartiers bombardés, il n'y avait qu'un pas : le Gouverneur le franchit sans tarder. « Il comptait sur une intervention miraculeuse de sainte Geneviève. »

Il envoya à l'Imprimerie nationale, avec ordre de la composer tout de suite, une proclamation au peuple de Paris dans laquelle il reconnaissait qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'intervention divine et proposait une grande manifestation religieuse, populaire et patriotique, une immense procession de tous les habitants chantant des cantiques, implorant la miséricorde céleste, opposant la châsse de la patronne de Paris aux obus allemands.

Mais le directeur de l'Imprimerie nationale ne voulut pas livrer les affiches avant d'avoir l'approbation de M. Jules Favre : il lui envoya donc quelques exemplaires de la proclamation.

Un personnage de cette époque, qui ne veut pas être nommé, de la bouche duquel nous tenons le fait, fut mandé, en toute hâte, auprès du ministre des Affaires Etrangères.

« Voici, lui dit Jules Favre, ce que m'adresse le Directeur de l'Imprimerie nationale. »

Et le ministre tendait au nouvel arrivé une épreuve d'affiche.

Le personnage consulté parcourut des yeux ; puis :

« — Il est fou, dit-il.

« — C'est mon avis, reprit Jules Favre.

« — Il faut le remplacer immédiatement.

« — Nous avons pensé au général Vinoy.

« — Il est bien tard ; acceptera-t-il, maintenant que tout est perdu ?

« — Nous le lui demanderons au nom de la patrie. »

Et l'ordre fut immédiatement expédié au Directeur de l'Imprimerie nationale de détruire tous les exemplaires de l'affiche, avec ou sans le consentement du Gouverneur.

« Dévot, mystique, le général Trochu, comptait par instants sur un miracle, espérant une intervention divine, priant sainte Gene-

vièvе, au dernier mois de l'investissement, de sauver Paris en 1871 comme en 451 lorsqu'elle repoussait l'invasion des barbares. « Je suis croyant, écrivait-il dans un projet de proclamation, et j'ai demandé à sainte Geneviève de couvrir encore une fois Paris de sa protection : elle a voulu qu'à l'heure même ce vœu fût exaucé; elle a providentiellement inspiré aux ennemis la pensée du bombardement qui les déshonore. » Il aurait publié ces naïves effusions d'un cœur sincèrement catholique, si ses collègues du Gouvernement ne l'en avaient empêché. Etait-il besoin, lui répondait-on, de recourir au bon Dieu pour vaincre les Prussiens, et le roi Guillaume n'avait-il pas, ainsi que Trochu, ses saints qui combattaient pour lui (Arthur Chuquet) ? »

M. le lieutenant-colonel Hennebert, qui a lu la proclamation sur épreuve, en a reproduit, au crayon, le jour même, la phrase principale qui diffère peu de celle donnée par M. Arthur Chuquet: « Je suis croyant. Je suis convaincu que c'est par une permission divine que les Prussiens ont commencé le bombardement pendant la neuvaine de la patronne de Paris. La Providence a voulu qu'ils ajoutassent ce méfait aux autres, afin d'en tirer un châtiment exemplaire. »

Dans ses mémoires, le général Trochu donne un texte qu diffère peu des deux versions que nous venons de transcrire; le voici : « Je suis croyant, et j'ai demandé à sainte Geneviève, libératrice de Paris au temps de l'invasion des barbares, de couvrir encore une fois Paris de sa protection. Elle exauce mon vœu. Elle a providentiellement inspiré à l'ennemi la pensée du bombardement qui déshonore les armes allemandes, la civilisation, et qui fait ressortir d'une manière si éclatante et si touchante la fermeté du peuple de Paris... »

Il n'est pas douteux que, dans d'autres temps, dans d'autres lieux, avec une autre population, le projet du général Trochu aurait pu produire un grand effet militaire, en exaltant les sentiments religieux et patriotiques du peuple et de l'armée; mais à Paris, en 1871, avec l'esprit libre-penseur des habitants de la capitale, essayer d'un pareil moyen, tenter une semblable aventure, c'était courir gratuitement au devant du ridicule, au-devant de la profanation, dont les consciences religieuses n'auraient pas manqué d'être attristées et scandalisées tout à la fois, et cela, au grand détriment de la Défense. Là, encore, M. Trochu donnait sa mesure; à partir de ce jour, les membres du Gouvernement n'eu-

rent plus que l'idée de le remplacer et le traitèrent en simple dément.

« On peut se figurer, dit M. Trochu, l'effet que produisit ce manifeste à l'Imprimerie nationale, un centre très républicain, où je l'avais d'abord envoyé, puis dans le Gouvernement, que l'Imprimerie nationale, très émue, s'était hâtée d'informer. Jugé plus dangereux que les obus prussiens, cet obus clérical eut le double effet d'effrayer le monde des gouvernants par rapport au public parisien, et de l'égayer par rapport à moi. Il fut unanimement décidé que non seulement il ne serait pas publié, mais que, dans l'intérêt de l'Etat aussi bien que dans le mien, il resterait secret. »

Du 8 au 9, la situation s'est considérablement aggravée. La veille on n'avait eu aucun incendie, aucune maison n'avait été touchée, les bombes allemandes n'avaient frappé que 15 personnes, et voici que l'on compte 12 incendies, 60 maisons endommagées et 59 victimes, parmi lesquelles 8 enfants, 1 femmes, 10 hommes tués. Les 12 incendies sont allumés par les obus à pétrole, inaugurés par M. de Moltke. Les hospices sont toujours visés : la Pitié reçoit 30 bombes.

Pendant la nuit, surtout, les projectiles ennemis s'étaient abattus en grand nombre sur les quartiers de la rive gauche : à cinq heures du matin, les quais étaient couverts de familles venant chercher un refuge dans l'intérieur de Paris.

Les VIe, VIIe et XIVe arrondissements sont criblés. 500 obus tombent dans le jardin du Luxembourg. « Un projectile éclate dans une mansarde du faubourg Saint-Germain où dorment cinq petits enfants. Par un hasard inouï, un seul est légèrement blessé à la joue. La librairie Dauvin, à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot, est littéralement défoncée. Cinq bombes tombent dans le café d'Harcourt, place de la Sorbonne, démolissant tout sans blesser personne. Toute la nuit, on continue d'y chanter et d'y boire, plantant un drapeau à chaque trou fait par un nouveau projectile.

Le Gouverneur avait parcouru les parties les plus éprouvées de l'enceinte et de la ville, et constaté l'admirable résolution des habitants. Mais, là s'arrête son activité, il laisse faire le bombardement sans sourciller et sans bouger ; « il faut croire que le moment n'est pas encore venu de causer du chagrin à la horde immonde qui fait aux édifices et aux êtres inoffensifs cette guerre de bandits (Emile Chevalet). »

« Le Gouverneur vient là pour se montrer, non pour étudier les améliorations que l'on pourrait apporter au système de la défense. Il écoute, d'un air distrait, les observations ou les demandes qui lui sont faites à ce sujet, mais il ne manque pas de saluer le moindre voyou qui l'acclame au passage (Francis Garnier). »

Que voilà bien Trochu pris sur le vif!

« Une situation si solennelle, des préoccupations si puériles, une inaction militaire si absolue. Je suis rentré navré au quartier général, ajoute le brave Francis Garnier (Francis Garnier). »

On sait qu'il est impossible de retenir les Parisiens chez eux le dimanche : il faut qu'ils aillent se promener. Or, le 8 était un dimanche. De quel côté se diriger? Eh bien, on le croira difficilement, surtout en Allemagne, mais, au plus fort du bombardement de l'Observatoire, du Panthéon, de Saint-Sulpice, du Point-du-Jour, les promeneurs affluent dans ces quartiers si dangereux. Hommes, femmes et enfants que l'on tient par la main, défilent dans les rues, sur les places, en dépit des obus qui pleuvent de tous côtés. « Rien ne fait au Parisien; il faut qu'il voie, qu'il examine. Sa préoccupation principale, à ce moment, c'est la récolte des débris d'obus (*Journal du siège par un bourgeois de Paris*) », qui sentent la poudre et le goudron.

Le fruit rare est la bombe qui n'a pas éclaté. L'obus chaud se vend 4 fr. 25; l'obus froid 3 fr. 50; le débris de fonte varie entre 50 centimes et 2 francs, selon sa grosseur. *Le Journal officiel* est obligé d'interdire de ramasser des obus entiers car de nombreux accidents sont à déplorer.

Nous admirons, avec raison, le sang-froid du perruquier de Lille qui, pendant le siège de 1792, savonnant devant sa boutique le menton d'un soldat de la garnison, avant de lui faire la barbe, et voyant son plat brisé par un éclat de bombe, ramassait, au milieu de la fumée et de la poussière, un gros morceau du projectile, afin de remplacer son plat, et terminait tranquillement son travail, aux applaudissements enthousiastes des assistants. Il nous semble que l'attitude des Parisiens se rapproche grandement de l'héroïsme du barbier lillois, héroïsme qui, pour être naturel, inconscient si l'on veut, n'en est pas moins superbe.

Grâce au dégel, les pigeons arrivent, portant sous leurs plumes des nouvelles assez satisfaisantes de la province. Faidherbe a remporté une victoire à Bapaume, une autre à Pont-Noyelle; Bourbaki une victoire à Nuits; les Prussiens sont en retraite, le Havre est

dégagé, Rouen délivré ainsi que Nogent-le-Rotrou; Garibaldi est entré à Dijon. M. de Chaudordy réclame la présence à Londres de M. Jules Favre, afin que notre ministre des Affaires Etrangères profite de l'occasion pour intéresser les puissances à notre sort.

Ces bonnes nouvelles confirment le Gouvernement dans sa résolution de prolonger la résistance de Paris. De plus, dans la séance de ce jour, le Gouverneur fait part au Conseil de la décision qu'il a prise de diriger contre Versailles le grand effort auquel on le condamne.

A dix heures et demie du soir, le bombardement est terrible dans le sud de Paris. Tout le monde est debout; c'est encore une nuit blanche pour les malheureux habitants de la rive gauche.

Pendant ce temps, on joue, au Théâtre-Français, *Bataille de Dames!*

Certes, continuer à aller au spectacle, quand le bombardement écrase une ville de ses obus, est un signe de courage de la part des acteurs, et des auditeurs qui remplissent la salle; mais c'est à une condition, à la condition que les projectiles atteignent ou puissent atteindre le théâtre où se joue la pièce. Le 9, par exemple, on aurait donné *Bataille de Dames* à l'Odéon, il eût été permis de critiquer le choix de cette pièce en un pareil moment, tout au moins personne n'eût pu se refuser à reconnaître une certaine crânerie dans le fait de ne pas redouter une des bombes qui éclataient, autour du théâtre, et qui pouvait, d'un instant à l'autre, pulvériser fauteuils d'orchestre, stalles et loges. Mais prendre bravement sa place au Théâtre-Français, alors que les obus allemands ne parviennent pas à dépasser la Seine, écouter avec plaisir l'œuvre de Scribe quand tant de gens, à quelques centaines de mètres plus loin, sur la rive gauche, sont broyés par les monstrueux engins de l'ennemi, nous semble une mauvaise action qui n'a pas pour excuse le danger couru.

Aussi approuvons-nous les cinglantes pages de Louis Veuillot signalant ce défi à l'humanité, au patriotisme et croyons-nous devoir les reproduire *in extenso*, à cause de la leçon qu'elles contiennent.

« 10 janvier. *Divertissements de Paris.*

« Un journal du soir nous apprend qu'hier une immense foule s'est portée dans la matinée au Théâtre-Français, où l'on jouait une pièce de feu Scribe, intitulée *Bataille de Dames*. La même affluence, dit-on, favorisait quelque concert qui se donnait, à la

même heure, quelque part, également hors de la portée des obus. Ainsi, cet heureux peuple parisien, muni de tout ce qu'il faut pour rendre la vie douce, a la sagesse supérieure d'en user. Il éteint le bruit du bombardement sous le chant des flûtes et sous le clapotement du rire. Car son bonheur va jusque-là, qu'il est doué de la faculté de rire à l'esprit de Scribe, même pendant le pillage de la France et au bruit du bombardement.

« Il rit d'un certain rire à lui, qui clapote.

« Or, le bruit du bombardement ne se compose pas seulement de l'explosion de l'obus. Il est, à lui seul, tout un concert, et l'artillerie, avec ses chants diversifiés, n'en forme que la basse : là-dessus, en guise de violons, voltigent le gémissement des blessés, le râle des mourants, le sanglot des veuves et des mères ; on y peut même distinguer les murmures et les blasphèmes des soldats qui souffrent le froid et la faim autour du rempart ; et l'on entendrait aussi le sang des cœurs, qui coule à flots là même où le sang des veines n'est pas répandu. Que sont devenus nos exilés de qui nous n'avons point de nouvelles, et quelles angoisses ne dévorent pas leurs âmes à la pensée de nos angoisses et aux nouvelles qu'ils reçoivent de nous ?

« Mais nous avons encore des histoires pour nous distraire ; voici qui va rassurer les absents. Nous sommes à *Bataille de Dames*, et grâce à la trempe vigoureuse dont ce fait est la démonstration frappante, nous ne voyons ni n'entendons rien qui nous puisse trop affliger. Paris soigne à peu près ses blessés, enterre à peu près ses morts, jouit même de l'enterrement civil ; il a Cadet, il a Mottu, il a Simon (Jules), il a Scribe et il s'amuse ; son rire clapote comme en pleine paix. Que ce grand Paris justifie bien l'admiration du monde !

« Cette guerre à la Bismark, cette paix à la Mottu, ce rire à la Scribe, cette mort à la Cadet, ce sont de beaux traits de la civilisation moderne. L'Europe a mis environ un siècle à venir là, mais elle n'a pas perdu sa peine et le « relèvement moral », prédit par M. de Pressensé, s'annonce bien !

« Evidemment, nous nous tirons de la guinguette napoléonienne et nous sommes déjà d'autres Parisiens.

« Que penseraient cependant nos austères si Napoléon III, convoquant les débris de la troupe du *Français* ou de la troupe du *Gymnase* qui erreni *extra muros*, se faisait jouer un peu de Scribe à Wilhemshohe ? Que diraient-ils si le roi de Prusse, qui a dressé

ses batteries de bombardement « pendant la nuit de Noël », avait besoin de quelque autre distraction et se donnait le régal de quelque *scribouillage?* Nous croyons qu'ils ne manqueraient pas de hurler contre cette insulte à l'humanité. Ils y signaleraient la continuité du rabaissement et de l'effondrement moral. A notre avis, ils auraient raison.

« Mais quand il s'agit du peuple, du peuple saint et sacré, la question change. Alors, c'est le relèvement, c'est la belle vertu républicaine qui surgit des infâmes décombres monarchiques, qui se débarrasse du fard, des oripeaux, de toutes les fanges de l'histrionnerie et qui, le fer à la main, fait voir ce que c'est qu'un peuple devenu enfin digne d'avoir Jules Simon pour maître d'école, Mottu pour intendant et Cadet pour enfouisseur.

« Il est vrai aussi qu'il faut des spectacles aux peuples corrompus.

« Mais *Bataille de Dames!* du Scribe! qui l'eût pu croire? Quel Aristophane, quel Archiloque, quel railleur impitoyable et forcené de la décrépitude humaine eût osé jamais prédire qu'on verrait cela, et que Paris assiégé viendrait laper ce café de portière servi froid !

« Véritablement, il nous reste des gens de génie, des yeux d'aigle. Sans doute, nos aigles ne sont ni dans la littérature, ni dans la politique, ni, jusqu'à présent, à ce qu'il semble, dans les armées. Mais il faut reconnaître le coup d'œil du génie, l'intuition de l'âme populaire en ceux qui ont deviné qu'à ce peuple, dans cette situation, il fallait du Scribe, et qui ont osé lui en donner, et qui l'ont vu accourir. »

Du 9 au 10, le bombardement fait toujours rage, bien que le nombre de coups diminue sensiblement, puisque les guetteurs n'en comptent plus que 300 au lieu de 900. On signale un incendie et 18 victimes, dont 7 enfants, 3 femmes, 2 hommes tués ; 9 enfants, 9 femmes et 18 hommes blessés. Chose navrante, « le bombardement semble choisir ses victimes parmi les femmes et les enfants (Robinet de Cléry) ».

La maison des frères de Saint-Nicolas a reçu un obus qui a éclaté dans le dortoir où il a tué 5 enfants et en a mutilé 4 autres. Affolés par la terreur, les pauvres petits se précipitaient dans les escaliers, en poussant des cris déchirants. Plusieurs succombèrent, plus tard, à la révolution que cette nuit abominable leur avait causée. « Tout Paris avait poussé un cri d'horreur (Michel Cornudet). »

Dans sa séance du 9, l'Académie des sciences, sur la proposition de M. Chevreul, a rédigé la déclaration suivante :

« Le Jardin des plantes médicinales, fondé à Paris par édit du roi Louis XIII à la date du 3 de janvier 1636, devenu le Muséum d'histoire naturelle le 23 de mai 1791, fut bombardé sous le règne de Guillaume Ier, roi de Prusse, comte de Bismarck, chancelier, par l'armée prussienne, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871. Jusque-là, il avait été respecté de tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers. »

A part la continuation du bombardement des forts du Sud, bombardement moins violent que la veille, il n'y a à signaler, au point de vue militaire, qu'une nouvelle tentative des Prussiens contre la maison Crochard, un de nos avant-postes, du côté de Buzenval. Les francs-tireurs de la mobile de la Loire-Inférieure et les tirailleurs de l'Aisne ont repoussé facilement l'ennemi. C'était la quatrième fois que les Prussiens s'en prenaient à cette maison de campagne.

Et les généraux demeurent impassibles ; ils ne font rien contre les assiégeants : « Il est certain que les Prussiens tirent sur Paris sans être plus gênés que s'ils étaient au polygone de Spandau (Emile Chevalet). »

Dans l'après-midi, la neige, une neige épaisse recommence à tomber : neige et gelée, gelée et neige alternent cruellement, au cours de ce mortel hiver.

Dans le conseil du 9, la présence de M. Jules Favre à la conférence de Londres est, de nouveau, discutée, à propos d'une dépêche de M. de Chaudordy qui la réclame énergiquement. Seul, M. Picard est d'avis que le ministre des Affaires étrangères doit partir tout de suite. Les autres membres déclarent que ce départ ne peut s'effectuer avant la fin du bombardement ! C'est ainsi que ces messieurs comprennent la diplomatie : la peur de l'opinion de Paris leur fait toujours commettre quelque sottise.

M. Picard insiste pour le rationnement du pain. Avec son imprévoyance ordinaire, M. Jules Simon s'y oppose et répond de l'alimentation jusqu'au 10 février.

M. Cresson voudrait que l'on transportât les prisonniers allemands dans les prisons bombardées. MM. Trochu et Jules Simon protestent : la demande du préfet de police est repoussée.

Malgré cet accès de sentimentalité, si fréquent chez MM. Trochu et Simon, le préfet de police, qui n'avait plus de place pour caser

les détenus français et les prisonniers allemands, fit enfermer ces derniers à la Santé, qui recevait beaucoup d'obus, et installa les détenus français à la Grande-Roquette, qui n'était pas bombardée. Le jour même qui a suivi la nouvelle distribution des habitants des prisons, la Santé n'a plus reçu d'obus et le quartier lui-même a été sensiblement épargné par le tir ennemi.

Du 10 au 11, il y a 237 coups constatés, 50 maisons touchées, 8 incendies ; mais, de 48, le chiffre des victimes tombe à 13, dont 3 hommes tués, 2 enfants, 5 femmes, 3 hommes blessés. Les munitions manquent aux bourreaux. Néanmoins ils réservent celles qui leur restent pour les hôpitaux, les ambulances, les asiles de l'Enfance et des Vieillards. Ces établissements sont particulièrement visés par les artilleurs prussiens qui ont lancé, notamment, cinq obus sur l'hôpital des *Enfants-Malades*.

« Au nom de l'humanité, de la science, du droit des gens et de la convention internationale de Genève, méconnus par les armées allemandes, les médecins soussignés de l'hôpital des Enfants-Malades (Enfant-Jésus), protestent contre le bombardement dont cet hôpital, atteint par cinq obus, a été l'objet pendant la nuit dernière. Ils ne peuvent manifester assez hautement leur indignation contre cette attentat prémédité à la vie de six cents enfants que la maladie a rassemblés dans cet asile de la douleur.

« Docteurs Archambault, Simon, Labric, Henri Roger, Bouchut, Giraldès. »

« L'intention des barbares est claire : ils attaquent les asiles de charité pour exaspérer la population (Mme Edgard Quinet). » Mais celle-ci reste toujours aussi indignée que résolue à la résistance. Le mépris de la mort devient une habitude. « Les mères traversent les rues avec leurs enfants dans les bras et s'amusent à leur faire écouter le bruit des obus. Dans les églises, l'office continue pendant que le bombardement fait trembler les vitraux (Mme Edgar Quinet). »

« Dans l'église Saint-Sulpice, un obus est entré de biais dans la coupole de la chapelle de la Vierge... Deux autres obus sont restés dans la toiture. Au maitre-autel, un mariage de première classe, avec les fauteuils de velours et le luminaire des grands jours ! Un autre mariage dans une chapelle !... Le Gouvernement devrait doter les gens qui se marient dans des temps pareils. *Es triplex.* (Edmond Rousse) ! »

Seuls, les habitués des clubs rouges, qui ne craignent rien, fors

le danger, se garent prudemment et tiennent leurs séances à bonne distance des projectiles.

Reprise du bombardement contre le fort d'Issy ; reconnaissances insignifiantes de nos avant-postes le long des lignes allemandes. Les Prussiens tâtent la presqu'île de Gennevilliers et sont repoussés d'autant plus aisément qu'ils ne veulent que nous tenir en éveil. Mentionnons aussi la destruction des travaux que l'ennemi exécutait au Moulin-de-Pierre, en face le fort d'Issy. 300 marins, conduits par le lieutenant de vaisseau Gervais, enlèvent le poste retranché, sans tirer un coup de fusil, bouleversent la batterie en construction et ramènent 20 prisonniers. Nous ne comptons que 5 blessés. Le peloton bavarois qui gardait la batterie, « assailli à l'improviste, avait été écrasé après une mêlée de quelques instants (*Grand État-major prussien*) ». Dans « ce combat corps à corps, le lieutenant bavarois Westphal avait été frappé de six coups de baïonnette (*Grand État-major prussien*) ». L'affaire avait donc été bien conduite de notre côté. Malheureusement, le Génie, qui devait détruire complètement les ouvrages ennemis, était arrivé quand tout était fini, c'était un avortement perpétuel.

Ce demi-avantage causa une impression fort désagréable à Versailles, car « de pareils incidents donnaient à penser que si un seul bataillon pouvait ainsi obtenir un succès partiel, on *avait tout à craindre d'une sortie générale effectuée, sur tous les points à la fois, avec* 200.000 *à* 300.000 *hommes* (Louis Schneider) ». Mais les Prussiens pouvaient se rassurer : MM. Trochu et Ducrot ne consentiront jamais à leur faire cette peine !

Dans les clubs, on invoque la Commune libératrice, on propose de faire sauter ceux qui possèdent et de bombarder l'Hôtel de Ville. Ces intéressants citoyens ne pourront, tout de suite, le cribler d'obus, mais ils se rattraperont, quelques mois plus tard, en le brûlant. C'est leur manière de combattre les Prussiens. En somme, toujours même cruauté de brutes, toujours mêmes inepties historiques, politiques, sociales et militaires.

(*A suivre.*) Alfred Duquet.

DE PARIS A TÉHÉRAN [1]

(Suite et fin.)

7 *octobre.* — Par le même vent soulevant toujours les mêmes nuages de poussière, nous montons, ayant toujours à notre droite le Zendjan Roud qui disparaît et reparaît plusieurs fois jusqu'à notre arrivée à Zendjan, où la soirée est égayée par un feu d'artifice.

On passe la journée du 8 à Zendjan. Cette ville, tristement célèbre par le siège qu'y soutinrent les babis au début du règne de Nasr ed Din et par les cruautés qui en furent la conséquence, est dans un état de délabrement qui rappelle cette déplorable époque : ni les murailles démantelées, ni les maisons tombées alors n'ont été relevées.

Le babisme, du mot *bab*, porte, c'est-à-dire la porte par laquelle on arrive à Dieu, adopté par son prophète, Mirza Ali Mohammed, est une secte religieuse se rapprochant du christianisme. Il prit naissance et se développa durant les dernières années du règne de Mohammed Chah, sans trop attirer l'attention des gouvernants, qui peut-être même n'étaient pas fâchés de ses attaques contre le clergé ; si bien qu'à l'avènement de Nasr ed Din, grâce à cette tolérance, il comptait de nombreux prosélytes. Zendjan en était le principal foyer. Les babis, qui commençaient à être l'objet de persécutions suscitées par les mollahs, se sentant assez forts, s'insurgèrent contre l'autorité royale et se fortifièrent dans Zendjan, dont la population leur était presque entièrement favorable, pour ne pas dire dévouée. Un siège en règle de plusieurs mois fut soutenu par eux contre les troupes du chah, qui finirent par l'emporter et en firent un tel massacre, qu'on pouvait croire le babisme à jamais anéanti.

Cependant, à quelque temps de là, le chah, se rendant à cheval

(1) Voir *La Lecture,* page 118.

à son palais de Sahabkranié, près de Téhéran, fut assailli par trois hommes reconnus pour des babis. L'un d'eux lui tira un coup de pistolet chargé à plomb, dont heureusement quelques grains seulement l'atteignirent.

A la suite de cet attentat, nombre de babis périrent dans des supplices inventés avec un raffinement de cruauté inouï par les courtisans auxquels ils avaient été livrés, courtisans qui crurent gagner ainsi les faveurs de leur souverain, mais qui virent bientôt à sa colère, quand il apprit, trop tard hélas! ces actes de pure sauvagerie, combien ils s'étaient trompés : car plus d'un d'entre eux eut à craindre pour sa propre vie.

C'est alors que mourut par le feu Gourret el Aïn (consolation des yeux), femme d'une remarquable beauté et d'une intelligence supérieure, qui, ayant vite saisi les avantages offerts à la femme par la nouvelle religion, la prêchait avec un enthousiasme communicatif dans les anderouns et partout où il lui était possible d'en parler. Devant ses juges, elle confessa hautement sa foi; de même qu'elle se livra aux bourreaux avec un rare courage.

Le Bab, Mirza Ali Mohammed, était passé par les armes sous les murs de Tauris.

« Le sang de ces martyrs, me dit le personnage qui me raconte ces tristes événements, a plus fait pour la cause du babisme que leurs prédications. Si les babis ne se font plus connaître ouvertement, il n'y en a pas moins dans toute la Perse, il y en a même à la Cour, jusque dans l'entourage de Sa Majesté. »

Ce qu'il me fait connaître de la morale du babisme, du rôle honorable qu'il assigne à la femme dans la famille, m'oblige à conclure qu'il est regrettable que cette religion, inspirée par les idées philosophiques les plus élevées, n'ait pas prévalu en Perse.

9 *octobre.* — Nous quittons Zendjan et les tristes souvenirs qu'y a laissés la répresssion du babisme. Remontant toujours la rive droite du Zendjan Roud, nous le traversons après avoir fait un peu plus d'un farsakh et nous arrêtons sur sa rive gauche, à seule fin de déjeuner. Nous approchons de ses sources ; il n'a guère ici que 2 à 3 mètres de large et semble alimenté, en grande partie, par de nombreux suintements qui apparaissent dans une vaste prairie étalée au pied des montagnes de gauche.

Un arrêt d'une heure à peine et nous continuons à monter à travers quelques ondulations de terrain. Après quoi, les montagnes s'écartant sensiblement, nous entrons sur un immense

plateau, comme d'habitude dénudé et à peu près inculte, à l'extrémité duquel nous apercevons le dôme brillant de la vieille mosquée de Sultanyeh.

Pendant longtemps, nous avons devant nous cette ruine colossale. Enfin nous trouvons notre camp entre le village de Sultanyeh et un palais abandonné, d'aspect pittoresque, bâti par Feth Ali Chah, qui y reçut en 1826 le prince Mentchikoff, père de ce vieillard que nous avons vu à Bade, envoyé du tsar Nicolas Ier peu après son avènement au trône. Nasr ed Din a encore habité ce palais au temps où, la plaine de Sultanyeh servant aux troupes de camp d'instruction, il se plaisait à les voir manœuvrer et à les passer en revue.

Sultanyeh, qui n'est aujourd'hui qu'un misérable village, a été une grande cité au commencement du XIVe siècle. Les descendants de Gengis Khan en avaient fait leur capitale. Mais ce même siècle n'était pas arrivé à sa fin (1385), que la ville était détruite par Tamerlan pour ne plus se relever. De cette époque, il ne reste guère que des tombeaux et le dôme d'une mosquée, tombeau lui-même du sultan Khoda Bendeh, premier roi de Perse, partisan de la secte d'Ali, qui l'a fait bâtir à cet effet vers 1310.

Ruine des plus imposantes, la mosquée de Sultanyeh a subi toutes les épreuves : après Tamerlan, les tremblements de terre, sans parler de l'action incessante du temps ni du vandalisme des hommes, de celui même de Feth Ali Chah, qui en a tiré des matériaux pour construire son palais. La grande mosquée est octogonale, toute en briques, ornée de faïences dont il reste peu à l'intérieur, seulement à la corniche et aux parties difficiles à atteindre, tandis qu'à l'extérieur, la coupole, d'un beau bleu turquoise uniforme, en est presque entièrement revêtue. Des caractères koufiques, or sur azur, peuvent se lire çà et là. Le portique a disparu. La voûte du sanctuaire opposé à la porte est tout à fait tombée. Le dôme lui-même présente plus d'une crevasse qui laisse voir le ciel.

Le chah, voyant le dessin de mon album, me fait part de son intention de restaurer la mosquée de Khoda Bendeh, ajoutant que dans deux ans je reviendrai avec lui à Sultanyeh et que je pourrai la dessiner réparée, *incha'allah*, a-t-il soin d'ajouter, s'il plaît à Dieu. Il est à désirer que ce monument ne disparaisse pas complètement, sort pourtant le plus probable. Sans vouloir réédifier ce qui est démoli, ne peut-on du moins préserver d'une pareille destinée ce qui tient encore ?

Entre autres tombeaux dispersés dans la campagne, on en remarque un assez bien conservé, élevé sur un petit tertre : c'est le mausolée du sultan Abou Saïd. Sa coupole est intacte; des briques étoilées artistement fouillées ornent ses murs,

Donc, un pauvre village, une mosquée en ruine, quelques tombeaux parmi les pierres tumulaires d'une vaste nécropole, voilà tout ce qui reste d'une grande ville qui fut capitale d'un empire.

10 *octobre.* — Il a gelé la nuit dernière. A l'altitude de 1.800 mètres où nous sommes, ceci n'a rien d'étonnant. Ce matin, à 6 heures, le thermomètre marque zéro en plein air et + 2 degrés sous la tente ; avant midi, il a déjà monté de 20 degrés à l'ombre.

Le camp levé, nous traversons le village de Sultanyeh, suivons une bonne route par une plaine assez garnie de champs et passons bientôt dans un autre versant dont les eaux, contrairement à celles du Zendjan Roud, s'écoulent vers le sud.

Tout à coup des cavaliers se détachent et, bride abattue, s'élancent dans la plaine. Ayant aperçu un loup, ils lui donnent la chasse. On entend quelques coups de fusil ; peu après on voit les chasseurs revenir bredouilles.

Nous trouvons notre nouveau campement près de Saïn kalé, dont les maisons disparaissent parmi des arbres d'une vigueur rare, due à la richesse en eau du village.

11 *octobre.* — Sans abandonner le plateau, entre deux chaînes de montagnes plus ou moins écartées, à sommets arrondis, à pentes douces et légèrement ravinées, sur un sol cultivé par places, nous avançons au milieu de nuages de poussière, auxquels nous sommes loin de nous habituer.

Heureusement, l'étape n'étant aujourd'hui que de 3 farsakhs, on ne tarde pas à être à Khoremdéré, village, comme le précédent, au milieu d'arbres, de saules gigantesques, qui plongent à leur aise leurs racines dans une belle eau courante.

On campe à quelque distance de Khoremdéré, les médecins persans ayant annoncé que le typhus y règne. Ils prononcent si souvent ce mot, qu'ils doivent l'appliquer, je commence à le croire, à des maladies différentes.

Mais, ce qui me semble plus sérieux, c'est la nouvelle qui m'est donnée que le choléra aurait fait son apparition sur la frontière ouest : venu de Baghdad, il serait à Kermamchah. Je ne puis obtenir sur ce fait le moindre détail, soit que l'on ignore, soit que l'on cache.

12 *octobre.* — Nous n'avons pas fait un farsakh, que nous rencontrons sur notre droite l'antique Abhar, réduit à un village et à quelques ruines. Ville forte importante dès le temps d'Alexandre le Grand, qui termina ses fortifications commencées par Darius, elle a été détruite plusieurs fois par les Arabes, finalement par les Mogols pour ne plus se relever.

Le plateau finit un peu plus loin, au village fortifié de Karaboulag, à partir duquel la montée s'accentue. De 9 heures à midi, nous traversons une chaîne de montagnes où le point de la route le plus élevé est à près de 1.900 mètres. Chemin très mauvais en plusieurs endroits, mais passage généralement facile sur les côtés. Vent du nord violent et froid. Il est midi, quand nous trouvons sous les murs de Kirichkin, sur le versant est, nos tentes pour nous proté ger contre ce vent malencontreux.

Pendant que je suis à causer et à prendre le thé sous la tente du premier ministre, Emin es Sultan reçoit en cadeau quantité de pièces d'étoffes aux teintes les plus variées. Sur son invitation, j'en choisis une de teinte claire, en fine laine de Khorassan. Transformée en long pardessus, elle fera un vêtement des plus utiles pour garantir de la poussière des routes, vêtement dont tout voyageur dans ce pays doit se munir.

13 *octobre.* — Sa Majesté veut arriver à Kazvin dans la matinée, aussi, sommes-nous en route dès 7 heures. Après avoir passé quelques collines, nous descendons, vers 8 heures, dans une plaine très étendue et même à perte de vue du côté du sud-est. Dans cette direction, en effet, elle s'étend jusqu'à Téhéran, pour de là se continuer par le désert salé du plateau central de la Perse.

Regardant vers le nord-est, à notre gauche, on aperçoit comme deux à trois chaînes de montagnes parallèles, courant sensiblement est-ouest, dont la plus éloignée est l'Elbourz. De la neige se voit sur les plus hauts sommets du Talgan et de l'Alamont, de l'Alamont rendu célèbre par la fameuse secte des *Assassins*, qui avait là son siège.

Nous entrons à Kazvin avant midi, et nous constatons en passant que les murailles de terre de la ville sont en fort mauvais état, mais qu'on est occupé à les réparer. Les premières rues sont bordées de ruines et très sales; une certaine propreté ne se rencontre guère qu'aux abords du palais du gouverneur, devant lequel nous nous arrêtons pendant que le campement, les bagages et les

chevaux de main continuent leur route jusqu'à l'étape suivante. Le chah descend au palais ; nous, nous logeons les uns chez l'habitant, les autres à l'hôtel ; je suis de ces derniers. Nous séjournerons à Kazvin le 14 et le 15, au moins deux jours.

14 *octobre*. — Ce matin, en sortant de l'hôtel, je suis croisé par un groupe d'individus marchant d'un pas pressé, dont l'un d'eux, homme d'une trentaine d'années, est à califourchon sur un autre et pousse des gémissements. Je m'informe. On me dit que c'est un citoyen fortement soupçonné de vol, qui, condamné à cinquante coups de bâton sur la plante des pieds, vient d'en recevoir une trentaine avant de faire des aveux. Il est reporté en prison par les siens, qui se relaient, afin de lui éviter la douleur d'y aller à pied. S'il gémit, ce n'est point tant, paraît-il, d'avoir reçu les coups, que de ne pas avoir eu le courage de les supporter jusqu'au cinquantième, ce qui lui eût assuré la possession de son vol, maintenant à restituer.

15 *octobre*. — Plusieurs personnages sont venus de Téhéran ici au-devant du roi, parmi lesquels son troisième fils, Naïeb es Saltaneh. Une femme de l'anderoun, dont j'ai déjà eu occasion de parler, Emin Agdas, la tante du favori, est aussi arrivée; elle est accompagnée d'un nombreux personnel féminin et de six eunuques dont j'ai aperçu trois spécimens dans le jardin du palais, deux blancs ventrus et un noir de très haute taille, aux yeux saillants, dont le blanc brillant se voit de très loin sur le noir mat du visage.

Kazvin est une ville d'à peine 20.000 habitants, après en avoir eu beaucoup plus, comme l'indiquent ses quartiers abandonnés et en ruines. Elle a subi le sort de toutes les anciennes villes du royaume qui ont servi de capitale: florissante tant que le souverain y a eu sa résidence, elle a décru du jour où ses successeurs l'ont délaissée. Kazvin a été capitale à deux reprises, au XVIe siècle pour la seconde fois, sous plusieurs rois de la dynastie séfévie, prédécesseurs d'Abbas le Grand, qui lui préféra Ispahan. Sa décadence date de cette époque.

Kazvin se trouve sur les deux grandes routes qui font communiquer le plus directement la Perse avec l'Europe: la route de terre, que nous venons de parcourir, et la route dite de mer, qui conduit à Recht, d'où l'on gagne Enzeli, en barque, puis Bakou, sur les bateaux russes de la mer Caspienne. Cette ville est, de plus, en communication avec la Turquie d'Asie par Hamadan, Kermanchah et Baghdad, alors que la route que nous suivons va, par

Téhéran, Koum, Ispahan et Chiraz, jusqu'au golfe Persique.

Cette remarquable situation de Kazvin donne la raison de l'importance de l'hôtel, du *Mehmânkhanè* (maison des hôtes), où nous sommes logés. Le Mehmânkhanè, propriété de l'État, se compose d'un hôtel pour les voyageurs et d'une poste aux chevaux. La poste, dont les écuries et les remises encadrent une grande cour, est bien pourvue en chevaux, mulets et voitures à l'usage des marchandises. L'hôtel, bâti à l'extrémité d'une seconde cour plus petite que la première, est une belle construction à un étage. Son rez-de-chaussée surélevé est entouré d'un portique, au soubassement couvert de faïences, aux arcades en plein ceintre massives offrant un solide support à la terrasse du premier étage, qui est bordée d'une balustrade, ainsi que le toit. Par le fait de ce portique, l'étage supérieur paraît en retraite sur le rez-de-chaussée; cependant il en continue les murs et a le même nombre d'ouvertures, alors que le portique, qui le déborde, en a davantage avec ses trente arcades. Les ailes de la façade sur la cour avancent; mais, par opposition, c'est le centre de la façade opposée qui fait saillie jusqu'au bord de la terrasse, en formant un portique de quatre colonnes. Cette dernière façade donne sur un jardin au milieu duquel est un bassin dont l'eau semble servir à tous les usages, même d'eau de boisson, bien qu'on ne puisse guère la qualifier d'eau courante. Sans ces diverses dispositions, le bâtiment serait lourd avec ses grosses colonnes trapues.

Les armes de Perse, le lion et le soleil, en briques émaillées, ornent le fronton demi-circulaire qui surmonte chaque façade et se dessine sur le petit toit à pente rapide, élevé au milieu des terrasses. Seulement on peut se demander ce que font là deux cadrans, l'un à gauche et l'autre à droite, à hauteur des jambes du lion. Peut-être ne servent-ils simplement qu'à produire un effet de symétrie avec la face de femme persane, représentant le soleil, qui émerge du dos de l'animal.

Le Mehmânkhanè a de nombreuses chambres, au mobilier un peu sommaire, il est vrai ; mais le voyageur venu jusqu'ici ne doit pas moins les trouver luxueuses, car il n'a pas dû être gâté sous ce rapport depuis bien des étapes.

Si aucune rivière n'assure à Kazvin sa provision d'eau, il en trouve suffisamment dans les montagnes qui l'entourent de toutes parts et à peu de distance, excepté du côté sud. Des aqueducs (*kanot*) amènent facilement l'eau de ces montagnes jusqu'à la ville.

où des citernes (*abambar*) en emmagasinent pour les temps de grande sécheresse.

Les kanots sont de longues galeries souterraines creusées du pied des montagnes, où les eaux pluviales se sont amassées, aux villes et aux centres les plus peuplés. Des espèces de tumulus tronqués, alignés dans la plaine, en décèlent la présence. Ces tumulus, percés à leur centre, ne sont rien d'autre que les puits de forage des kanots, par où les déblais ont été montés, versés et accumulés autour de l'ouverture en un tertre qu'il est facile de prendre, de loin, pour un tumulus. Par ce puits se fait, quand il est nécessaire, le curage des conduits, dont l'entretien ne laisse rien à désirer, le Persan connaissant trop la valeur de l'eau.

Les abambars sont profonds, d'autant plus, cela se conçoit, que le terrain est moins déclive. Un grand portail ogival recouvert de faïences aux jolis émaux, au fond duquel est une porte plus petite de même forme, y donne accès. Après avoir descendu vingt à trente marches d'un large escalier, on arrive à un mur ayant à sa base des robinets qui laissent couler une eau d'une agréable fraîcheur.

Kazvin possède un *immanzadè* (litt : né d'imam) assez en honneur, l'imamzadè Hossein, ou tombeau de Hossein, fils d'imam Réza, dont le mausolée est à Mechhed. Cet édifice carré est d'aspect plutôt gai que triste, avec sa façade et sa coupole partout revêtues de faïences polychromes bien conservées et ses murs intérieurs incrustés de glaces. Passant sous un porche soutenu par deux sveltes colonnes également ornées de petites glaces, on pénètre dans le sanctuaire, au centre duquel, sous la coupole, se trouve un sarcophage doré entouré d'une grille argentée. Quelques tapis de prière étendus et quelques lampes en cuivre ajouré suspendues complètent l'ornementation.

Tout croyant tient à se faire enterrer dans le voisinage de ces imamzadès, quand sa fortune ne lui permet pas de s'offrir Kerbéla ou Mechhed, lieux de sépulture saints par excellence. Les cadavres y sont envoyés de toutes les parties du pays, et quelquefois en quantité suffisante pour former une caravane. Il est inutile d'insister sur les inconvénients, sur les dangers d'une caravane où les ballots sont des cercueils et où chaque animal porte plusieurs cadavres.

Non loin du Mehmânkhanè s'élève une ancienne mosquée, la Mesdjed-Chah (mosquée royale). Sa porte délabrée, flanquée de

deux minarets à moitié démolis, fait mal augurer de l'état de l'intérieur. Après deux passages sombres séparés par une galerie à ciel ouvert, on arrive dans une grande cour plantée d'arbres, ayant à son centre un bassin à ablutions. Quatre portiques en ogive, au milieu des murs qui encadrent la cour, offrent chacun une ouverture donnant accès dans autant de salles, dont la principale sert plus particulièrement au culte. Voûtes et murs décrépits, portiques, façades et minarets dépouillés de mosaïques, bassin aux ablutions tout détérioré, briques de la cour brisées ou cachées par des touffes d'herbe, tout témoigne du manque de soins, du défaut d'entretien de cet édifice.

Une belle avenue, que de superbes platanes ombragent, conduit au palais du gouverneur. On arrive d'abord à une porte monumentale, gardée par un poste de soldats d'infanterie qui ne sont plus de la première jeunesse. Leurs uniformes aussi sont un peu mûrs. Courtes tuniques gros bleu, mal ajustées, et pantalons de même couleur, à bandes rouges, ont déteint et portent des traces non douteuses d'usure, seul résiste le kolah bas et cylindrique d'astrakan noir, orné du lion et du soleil sur plaque de cuivre. Les fusils sont en faisceaux, pendant que tous ces braves militaires, accroupis le long du mur, dorment ou regardent passer d'un air passablement abruti. Plusieurs des dormeurs étant nu-tête — non par leur faute, le Persan ne devant pas, en bon musulman, se découvrir en public, mais parce que leur kolah est tombé à terre — on peut voir la bizarre coupe de cheveux des Iraniens. Le sunnite, arabe ou turc, garde au vertex une simple mèche, le mahomet, et rase tout le reste ; le chiite (1) persan se rase au contraire du front à la nuque, ne laissant parfois que la largeur de deux à trois centimètres de cheveux en fer à cheval au dessus des oreilles. C'est le cas de nos hommes, qui doivent être des pratiquants sérieux, à en juger par la chevelure. Quoi qu'il en soit, ces placides troupiers me laissent pénétrer librement dans le palais.

Les jardins offrent tantôt de frais ombrages, tantôt des parterres de fleurs. Les géraniums y sont d'une vigueur peu commune et de couleurs aussi vives que variées ; je n'en ai vu nulle part d'une si belle venue ; on les prendrait de loin pour des buissons de rosiers.

Le palais se compose de plusieurs bâtiments, dont le principal

(1) Sunnite et chiite sont deux sectes musulmanes. Les sunnites suivent les traditions (*sunna*) de la religion mahométane, que n'acceptent pas les chiites.

est occupé par le chah. Des cours spacieuses les séparent. Les chambres, de dimensions très diverses, ont leurs murs blanchis à la chaux et sans autres décors que des moulures patiemment et finement exécutées. De riches tapis sont étendus partout, posés sur des feutres épais. L'animation est grande au palais, d'autant plus que le monde habituel de la suite de Sa Majesté s'est subitement accru de tous les personnages venus de Téhéran.

Je suis présenté au troisième fils du chah, le prince Naïeb es Saltaneh, émir kébir (le plus grand des émirs) et ministre de la Guerre. Naïeb es Saltaneh a trente-trois ans. Petit et d'un certain embonpoint, la face ronde et pleine, les yeux grands et bien ouverts sous des sourcils noirs très accentués, la figure tantôt rêveuse et tantôt souriante, le *chahzadé* (né de roi) se caractérise par un ensemble de manières avenantes. Il parle correctement le français; sa voix est d'un timbre agréable, légèrement traînante et un peu doucereuse. On le dit homme d'esprit et très habile. Je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Pénétrant dans un grand salon (*talar*) rectangulaire où se tient le roi, je le trouve occupé à regarder des vieilles divinités en bronze, apportées de Kerman-chah, qui viennent de lui être remises. On lui dit qu'elles ont plus de quatre mille ans, évidemment sans le savoir et uniquement pour donner à ses yeux de l'importance au cadeau. C'est d'abord un dieu à cheval possédant six bras et ayant, dieu et cheval, environ 20 centimètres de haut; puis une moitié de cheval dans le sens de la longueur; enfin deux têtes fixées à deux tiges carrées de 4 à 5 centimètres de long. Toutes ces figures sont très grossièrement faites. Etemad es Saltaneh les fait remonter au temps des Mogols. Quelle qu'en soit l'antiquité, le chah, qui en est satisfait, me dit qu'il les placera dans son musée, dont il vante la richesse et qu'il me fera visiter dès notre arrivée à Téhéran.

En sortant du palais, j'aperçois dans le jardin, mais surtout à la porte d'entrée et sur l'avenue, de ces individus coiffés d'un turban vert ou bleu foncé déjà rencontrés à Tauris, Zendjan et un peu tout le long de la route. Ce sont les seïds ou descendants du Prophète. Du moins, ils se donnent pour tels, car ils seraient la plupart fort embarrassés d'établir leur généalogie. Les bleus sont chiites, les verts sont sunnites ou simplement hadjis (1). Il faut croire leur

(1) Les Persans sont généralement chiites ou sectateurs d'Ali, très peu sont sunnites comme les Turcs; est hadji tout musulman ayant été à La Mecque.

métier bon, tant ils pullulent. Ils vivent de la charité publique, souvent grassement, sans rien faire, une des obligations de tout musulman étant, depuis Mahomet, de prélever sur ses revenus pour entretenir la famille du Prophète. Quelle sollicitude pour sa progéniture! Mettre au nombre des devoirs religieux celui d'entretenir ses descendants à perpétuité, n'est-ce pas le comble de la prévoyance? Rien ordinairement n'indique la pauvreté chez ces seïds; leur mise laisse rarement à désirer; j'en ai même vu plus d'un nous suivre à cheval sur un bel arabe harnaché avec luxe. Ce ne sont certes pas des mendiants ordinaires. Leur air montre bien que s'ils tendent la main, c'est pour recevoir une aumône obligatoire, quelque chose qui leur est dû, comme le paiement d'une dette.

Les seïds n'ont rien de commun avec les derviches, sortes de moines mendiants qui suivent à pied les routes poudreuses, le *tabar* (hache) sur l'épaule et la *kachkoul* (sébile) à la main, racontant les exploits de Roustem, la vie d'Ali, le martyre de ses fils Hassan et Hossein, ou leurs propres aventures. Ces derviches parcourent la Perse, l'Inde, l'Arabie et autres contrées. Ils vont aux lieux saints à La Mecque, à Nedjef, à Kerbéla, à Mechhed, porter les prières de ceux qui sont dans l'impossibilité de faire le voyage, et en sont rémunérés selon la fortune et la générosité de chacun. Ils en rapportent des reliques, des amulettes porte-bonheur, de cette terre qui guérit les maladies, dont ils font commerce. Mais ils n'en tirent pas les mêmes avantages que les seïds de leur origine, car leur tenue n'annonce pas l'opulence. Ils n'ont le plus souvent pour tout costume qu'un court pantalon de coton blanc, et un morceau de même étoffe ou une peau de mouton jetés sur les épaules. Malgré cela, ils ont bel air et toute la fierté de leur vie indépendante. J'en ai vu qui, tête nue, avec la chevelure longue, auraient pu poser pour une tête de Christ.

En Perse, la mendicité prend bien des formes, les mendiants sont aussi variés que nombreux. Outre les seïds, les derviches et les indigents proprement dits, que l'on trouve principalement à l'entrée des villes et dans le voisinage des bazars, il y a encore les lépreux, qui, mis en quarantaine en pleine campagne, loin de tout, avec défense d'approcher des endroits habités, accourent au passage des voyageurs, se couvrant la face d'une main et tendant l'autre à l'aumône. On ne peut rien voir de plus repoussant ni, en même temps, de plus digne de pitié.

16 *octobre*. — Vingt-quatre farsakhs, c'est à dire environ 145

kilomètres, séparent Kazvin de Téhéran. Ce trajet peut être parcouru en quatorze heures, en voiture, si on relaye cinq fois. Nous continuons à voyager par étapes. Sortant de la ville par une porte recouverte de faïences multicolores, au fronton de laquelle Roustem est représenté terrassant un grand diable à cornes, le dive Sépid (génie blanc), nous trouvons une belle route large et tracée en droite ligne à travers la plaine inculte. Mais il ne faut pas être très connaisseur pour voir que cette route est faite de la façon la plus sommaire. Après avoir débarrassé le sol de ses rares herbes et arbrisseaux, on a creusé de chaque côté un fossé, répandu les déblais composés de terre, sable et pierraille dans l'espace compris entre les deux fossés, nivelé le tout, et la route a été faite, une route trois fois large comme nos routes nationales, — bien inutilement. Terminée depuis peu, elle a très bon aspect, est unie partout, et nos voitures y roulent sans cahot; mais il est peu probable qu'elle résiste aux intempéries d'un seul hiver. Le chah est pourtant fier de sa route qui, dit-il, « lui a coûté plus d'un million! » sans se douter que pour la faire selon les règles elle lui en eût coûté cent.

Notre camp nous attend à gauche de la route, dans la plaine, non loin de Kémender. Je remarque autour de ma tente de curieux débris de roches, évidemment amenés des montagnes voisines par les eaux. Cherchant un peu, je trouve des pierres dures de différentes couleurs, quelques morceaux de jaspe et deux grosses calcédoines d'un beau blanc laiteux, avec des reflets bleuâtres qui leur donnent un air d'opales. On me dit que ces trouvailles sont fréquentes. Ne sommes-nous pas en effet au pays des turquoises, sur cette terre à surprises, qui, la première de notre globe, a pris forme sous l'influence de cataclysmes géologiques sans pareils.

17 *octobre*. — Un violent orage avec pluie m'a tenu éveillé une partie de la nuit, tant était fort le bruit du tonnerre dans la montagne. Mais, comme toujours, il est tombé peu d'eau dans la plaine. et, ce matin, la sécheresse du sol est exactement la même qu'hier à notre arrivée; aussi, quand nous nous mettons en route, vers 9 heures, nos voitures soulèvent-elles la même poussière. Sous un soleil ardent nous suivons de très près, à notre gauche, une chaîne de montagnes dont l'aridité rivalise avec celle de la plaine. Cependant, les tons chauds qui se voient dans quelques creux des premiers contreforts, produits probablement par des herbes sèches prouvent qu'il y a là une certaine végétation que le soleil de l'été a brûlée. Les hauts sommets de l'arrière-plan sont d'un violet som-

bre. Bientôt, peu après 11 heures, nous sommes à Kichlak, où notre tente nous offre un faible abri contre la poussière, sinon contre la chaleur.

18 *octobre.*—De Kichlak, nous allons à Ynki-Imam par la même route et dans les mêmes conditions de voyage. Lorsque nous y arrivons, en plein midi, la chaleur est intense. Chemin faisant, nous avons aperçu dans la montagne les maisons de plusieurs villages parmi de rares arbres.

Ynki-Imam est constitué par un tombeau, un caravansérail et un village. Le tombeau se compose d'une construction rectangulaire surmontée, à sa partie postérieure, d'un clocheton conique taillé à pans et orné de faïences bleues. Une cour plantée d'arbres le précède et un mur entoure le tout. Il s'élève près du caravansérail, à droite de la route, tandis que le village, un village fortifié derrière lequel est notre camp, se trouve en face, de l'autre côté de la route.

J'ai la visite de Kérim, le brigand des plaines d'Érivan, qui vient me consulter. Le chah, sans doute pour être plus sûr de lui, l'amène à Téhéran. Il me dit qu'il a trente et un ans, qu'il fait son honorable métier depuis près de douze ans, mais qu'il est décidé à mener une autre existence.

19 *octobre.* — Plus nous avançons, plus le pays est habité et plus aussi la plaine stérile se transforme en terres irriguées et cultivées. Nous passons un premier pont sur le Kordan, puis un second plus important sur le Kéredj, et nous allons camper un peu plus loin, en aval, sur la rive gauche de cette dernière rivière, à Talak, ayant en face de nous, sur l'autre rive, le palais abandonné de Soleïmanyeh. De tous côtés, des villages, entre autres celui de Kéredj, si pittoresque sur le flanc de la montagne, d'où il domine la route et la vallée du torrent qui lui donne son nom.

20 *octobre.* — Nos tentes sont pliées aujourd'hui pour la dernière fois de ce long voyage, ce qu'indique assez l'entrain qu'y mettent les ferachs. Dans quelques heures, nous serons à Téhéran. La joie d'arriver au but et de revoir bientôt les siens brille sur tous les visages. Chacun s'est préparé de son mieux à figurer dignement au cortège du souverain rentrant dans sa capitale; moi-même, j'ai revêtu mon uniforme.

Nous sommes en route depuis une demi-heure à peine, quand le beau cône de Demavend paraît à notre gauche, dominant majestueusement l'imposant massif de l'Elbrouz qui lui sert de base.

La chaleur est suffocante; il semble qu'elle augmente à mesure que nous avançons. Nous passons à une telle allure et au milieu d'une telle poussière devant Chahabad, le dernier relais de poste de Karvin à Téhéran, que c'est tout juste si nous nous en apercevons. Si les postillons savent que leur peine est près de finir, les chevaux sentent l'écurie proche : nous allons bon train. Aussi ne voyons-nous guère Téhéran qu'arrivés, pour bien dire, au pied de ses remparts, à sa porte, une porte monumentale à tourelles entièrement de briques émaillées.

Dr Feuvrier.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

LA TOURMENTE

I

Bien que Mme Halluys eût repris ses jeudis, de cinq à sept, elle n'était pas encore rentrée chez elle à six heures moins un quart. Jacques, qui avait passé sa journée à remettre en ordre sa bibliothèque et à épousseter ses livres, s'approcha vivement de la baie vitrée du hall, en entendant s'arrêter un fiacre. Thérèse en descendit. Avait-il espéré qu'elle lèverait les yeux, d'un prompt et furtif regard de femme qui se sait attendue et guettée ? Elle n'en fit rien, traversa le jardin de l'air raide et fier qu'elle prenait dans ses mauvais jours, et qui le froissait toujours au vif, comme une injure imméritée.

Je suis sûr qu'elle vient de la rue Moncey ! murmura-t-il.

L'avant-veille, ils avaient eu une discussion d'argent ; et l'attitude de sa femme lui avait prouvé, une fois de plus, quelle fâcheuse influence exerçait sur elle Mme Guilhem. Cette amie mariée à un ingénieur des mines, vivait mal avec lui ; sa légèreté ou son imprudence commençait à la compromettre, et Jacques voyait avec déplaisir cette liaison de femmes. N'ayant pu la rompre sans briser avec Guilhem, qu'il estimait, il avait compté sur l'effet d'une séparation, au long d'un hivernage en Italie, qui lui permettrait d'avoir sa femme tout à lui, de la reprendre en quelque sorte Il avait prévu juste.

Thérèse, fort souffrante d'une fausse couche, menacée d'anémie et en proie à une langueur fiévreuse, avait retrouvé ses forces au soleil de Naples et de Palerme ; et, en même temps, soit gratitude envers cette affection qui l'entourait de soins et d'égards, soit qu'échappant au vide et au factice des occupations mondaines, elle prît mieux conscience de la vie intime et des devoirs qui l'ennoblissent, Jacques avait eu le bonheur de la voir lentement se

transformer, perdre de sa sécheresse et se relâcher de son perpétuel qui-vive, s'abandonner plus confiante, l'aimer enfin, non plus avec ces élans d'âme désordonnés, ou cette passivité un peu dédaigneuse qui l'avaient si souvent inquiété ou déçu, mais d'une tendresse vraie, grave, un peu triste qui semblait regretter les belles heures perdues en bouderies et en malentendus, et d'autant moins suspecte qu'elle restait pure et sans compromis des sens ; Thérèse, en son alanguissement dolent sur une chaise longue ou bercée dans leurs promenades par une voiture bien douce, lui étant demeurée, des mois entiers, fraternelle et sacrée. Dure épreuve pour l'amoureux qu'il était encore, après sept ans de mariage, épris et fervent comme au premier jour! Mais ce côte-à-côte amical avait bien des dédommagements ; et c'est avec bonheur qu'il s'était dévoué à son rôle de garde-malade, parfois fatigant, souvent onéreux, car elle se refusait aux remèdes et il fallait vaincre ses répugnances. La soumission reconnaissante qu'elle montrait dans les derniers temps l'avait d'autant plus touché ; et il avait connu pour la première fois depuis longtemps le charme profond des entretiens et des lectures à deux, lorsque ce caractère ombrageux, humilié par la souffrance et amolli par la langueur, avait laissé deviner en elle une autre femme, plus tendre et meilleure ! Cela réparait tant de choses, les années difficiles d'un début de mariage, ce long malentendu coupé de trêves et d'oublis, qui, tour à tour, éloignait ou rapprochait leurs cœurs ! En Italie, Jacques avait entrevu la possibilité de l'entente et du bonheur, qu'il se résignait parfois à ne plus espérer. Aussi, avait-il été douloureusement surpris, depuis leur retour à Paris, de voir Thérèse redevenir maussade, irritable, acerbe, ayant perdu en trois semaines le bénéfice de leur pacifiant hivernage.

A quoi s'en prendre, sinon à l'influence de Mme Guilhem ? Ne s'était-elle pas, dès la première entrevue des amies, traduite contre Jacques par une de ces bouderies sèches et froides dont Thérèse avait conservé le secret ? C'est donc en vain qu'il avait cru lui faire toucher du doigt les côtés faibles de son amie, son manque d'élévation, sa coquetterie égoïste, l'abandon dans lequel elle laissait grandir son petit garçon, le désordre ruineux qui désemparait son ménage, enfin son manque de cœur vis-à-vis d'un mari qui l'avait prise sans fortune et malgré l'opposition des siens. Au loin, Thérèse avait convenu de tout, son amitié et ses lettres avaient paru se refroidir ; et il lui avait suffi de revoir Bell pour

retomber sous le charme! Oh! il était indéniable, ce charme; et, si Jacques élevait des préventions contre la femme de son ami, c'était bien sans parti-pris; il se fût, au contraire, accusé d'une trop longue complaisance, séduit qu'il avait été, lui aussi, par cette Irlandaise blanche, souple et onduleuse, qui ne pouvait regarder un homme en face, sans le troubler Comme tant d'autres, car il ne s'estimait ni meilleur ni pire, il avait admiré plus qu'il n'aurait dû, ces admirables yeux où brûlait un feu noir, et le prestige voluptueux d'un corps deviné sous l'étoffe, ou découvrant, au bal, de mates blancheurs d'épaules. S'il redoutait une dangereuse séduction, c'est qu'il en connaissait bien le pouvoir. Son expérience d'aînée donnait un tel ascendant à Mme Guilhem, sa flatterie surtout, une flatterie enthousiaste et corruptrice qui exaltait la jolie main, le petit pied de Thérèse, son fin profil, et son esprit, ses manières! N'avaient-elles pas encore, pour s'unir, des rancœurs communes, faites de malentendus et d'injustices, contre les déceptions du mariage et l'autorité des belles-mères? Mme Guilhem s'était révoltée contre la sienne: et Jacques se rappelait avec amertume combien il avait souffert entre sa femme et sa mère du vivant de celle-ci, que sa bru n'avait su ni comprendre ni aimer.

— C'est évident, dit-il, elle vient de la rue Moncey!

Cette désobéissance le blessa; il s'était contenté de la prier de moins voir Mme Guilhem, sur laquelle couraient des bruits de plus en plus fâcheux, et naïvement avait cru qu'elle prendrait au sérieux cette défense déguisée sous une apparence de délicatesse. Depuis tant de fois qu'il était la dupe de ces faux ménagements, il ne s'en était pas corrigé, et ne pouvait comprendre que Thérèse le récompensât de sa douceur en affichant plus outrageusement son indépendance. Son amour-propre en était mortifié, et de courtes colères suscitaient alors en lui l'envie de moyens extrêmes, qui se conciliaient mal avec son horreur d'un éclat et des grands mots. Il revécut la scène désagréable de l'avant-veille, en un de ces retours d'émotion qui donnent au passé l'intensité du présent, si bien que les paroles échappées dans la discussion vous remontent aux lèvres et vous tintent à l'oreille, avec la vibration nerveuse qu'elles eurent et leur saveur un peu âpre. Bien qu'on fût dans les premiers jours du mois, et qu'il eût remis à sa femme trois mille francs destinés au ménage, il s'était étonné de l'entendre réclamer un nouvel acompte, le premier étant, disait-elle, épuisé. Ayant voulu savoir à quoi, elle avait, avec mauvaise grâce et presque irritée, cherché

quelque prétexte, et finalement allégué de menues dettes de modiste et de couturière, laissées par elle avant son départ. Qu'elle eût dit vrai ou faux, il n'avait pu taire le mécontentement que lui inspirait, en sa probité stricte, un retard de paiement envers les fournisseurs; et elle, d'un ton acide, qui surprenait toujours dans sa jolie bouche de femme choyée, avait répondu, lui cherchant une querelle à côté pour détourner son attention:

— Quand ta sœur te demande de l'argent, tu ne fais pas tant de difficultés pour lui en donner!

Cette injustice, comme toutes celles qu'elle commettait envers Agnès, avait touché en lui un point très douloureux, et c'est presque brutalement qu'il avait répliqué:

— Ma sœur ne m'a jamais rien demandé, je lui donne ce qui convient, et ce n'est pas pour payer ses dettes *à elle*, mais celles de son mari, ce qui est bien différent!

Thérèse était alors partie d'un de ces petits éclats de rires durs, qui la faisaient ressembler à une mauvaise écolière, dont elle prendait l'air rageur et le regard en dessous. En ces moments-là, elle rappelait d'une façon frappante sa mère, une Viennoise, la baronne Forget, détraquée plus folle que méchante, qui vivait à l'étranger, séparée depuis longtemps de son mari, auquel elle avait laissé l'éducation de sa fille. Venue en France pour le mariage de Thérèse, elle avait assisté en invitée aux cérémonies et au lunch, rapprochée pour quelques heures, par une menteuse intimité de décorum, de l'homme dont elle portait le nom, car le baron s'était toujours refusé à divorcer, que ce fût scrupule mondain ou religieux, ou que sa conscience à lui aussi reprochât d'anciens torts. Jacques, qui l'aimait beaucoup, l'avait décidé, depuis deux ans, à vivre auprès d'eux; il avait eu pitié de cette solitude de veuf, le vieillard venant de perdre une vieille et fidèle affection : il comptait aussi que M. Forget exercerait une salutaire influence sur sa fille. Malheureusement, adorée de son père et le lui rendant, elle marquait trop, par sa désinvolture, qu'il n'avait su prendre sur elle aucune autorité. Tout le bon qu'elle avait, cependant, venait de lui ; pourquoi fallait-il qu'elle tînt aussi de sa mère? Car ce n'est pas au baron, le plus ouvert et le plus confiant des hommes, qu'elle avait emprunté l'esprit de méfiance et de jalousie qu'elle témoignait à sa belle-sœur, Agnès d'Elbé. Jacques, qui aurait tant voulu les voir s'aimer, ne pouvait se faire à cette tiédeur réciproque, dissimulée sous des démonstrations polies et des baisers froids. Que

sa femme n'eût pu se complaire avec Mme Halluys la mère, peu expansive, d'une hauteur alanguie et d'une réserve de femme délicate et souffrante, à la rigueur, il se l'expliquait; mais qu'elle ne pût fraterniser, chose si facile, avec le simple, tendre et doux être qu'était Agnès, cela le passait! Croyant entendre encore le rire de Thérèse, le sang lui monta aux joues; et il se noua les mains derrière le dos, d'un geste habituel, en serrant les doigts à les faire craquer.

— Comme la vie est bête, bête! répéta-t-il en souriant avec énervement, les dents agacées; et il s'affaissa, découragé, sur un divan, le long de la baie vitrée devant laquelle il n'avait cessé de s'immobiliser, en une de ces inerties têtues qui lui restaient de son enfance. Lentement, il haussa les épaules et soupira, d'un ton de navrement, qu'il sentait pourtant excessif :

— Dire qu'il en sera toujours ainsi!...

Son impuissance à pénétrer Thérèse, à découvrir quel mot magique, quel talisman lui asserviraient cette âme difficile, le désola. Clairvoyant envers les autres et souvent envers lui-même, était-ce donc son affection pour elle qui l'aveuglait? Dire qu'en sept ans de vie commune, d'intimité de la chair et de l'esprit, il ne pouvait, guère plus qu'aux premiers mois, s'expliquer quel dédoublement bizarre faisait surgir d'elle un être à deux visages, tantôt bon et charmant, tantôt déplaisant et revêche, autant que peut l'être une femme jeune et jolie. Elle avait des changements à vue inconcevables. Ce qui la distinguait, c'était sa fraîcheur; son visage éblouissait, blanc et rose, d'une chair de fleur avivée par l'éclat d'yeux d'eau de mer, pleins de soleil. Qu'une émotion vînt à crisper cette sensitive, les yeux purs se fronçaient et devenaient troubles, le teint se fanait, tiqueté de soudaines rousseurs, la personne entière se retirait; on n'avait plus devant soi un être vivace s'épanouissant à la vie, mais une femme de trente ans qui se renferme et qui souffre. Quand elle pinçait la bouche d'une certaine façon, toute sa figure devenait creuse, et si triste que le cœur de Jacques se serrait.

Tout à coup, en se rappelant l'attitude de sa femme, il s'expliqua leur scène.

« Comment ne s'en était-il pas douté? Elle n'avait payé aucune note, mais prêté tout ou partie des trois mille francs à son amie. Dieu sait pour quel emploi! Le désordre de Mme Guilhem la réduisait fréquemment aux abois; déjà une fois, Thérèse lui avait prêté sept ou huit cents francs, ce dont il l'avait reprise avec douceur. Était-ce pour éviter de nouveaux reproches qu'elle avait

menti? Mais s'il voulait l'humilier, il lui serait si facile de demander à voir les factures acquittées par les fournisseurs? » — Triste petite satisfaction, qu'il se refuserait certainement, par pudeur à trouver en faute l'être aimé, par une de ces délicatesses perdues qui le faisaient juger timide hors de propos, là où il aurait mieux valu pour lui afficher un peu de cette tyrannie cordiale que les femmes aiment, tout en la décriant. Cela lui était impossible, il se l'avouait avec une détresse ironique. Il ne savait ni dominer, ni forcer le respect et l'obéissance, quand on les lui marchandait. Souffrant de n'avoir pas trouvé en Thérèse l'accord rêvé, la parfaite confiance, la paix du cœur, il se débattait en des alternatives de calme trompeur ou d'irritation stérile, malheureux au fond, puisqu'il l'aimait passionnément malgré tout.

Pourtant la vie aurait pu être douce; une grande douleur, il est vrai, avait déposé en eux un fond de lie : la mort d'une adorable petite fille, enlevée trois ans auparavant par des convulsions. Que cela eût rendu Thérèse amère, il le comprenait trop, lui qui ne pouvait se consoler de cette perte, surtout depuis que la maladie de la jeune femme, et sa terreur d'élever un nouvel enfant pour le perdre peut-être comme l'autre, reculaient dans l'inconnu l'espoir d'une nouvelle maternité. Pourquoi fallait-il seulement que ce grand chagrin, qui aurait dû les réunir dans une commune religion, eût brisé en eux un lien tenace, les laissât comme étonnés de se sentir seuls, face à face? Une autre peine s'ajoutait, pour lui, à celles-là : savoir sa sœur mal mariée, victime d'un viveur indigne qui la trompait et la ruinait. Mais quoi ! si triste que ce fût à dire, tous ceux qu'il connaissait cachaient au cœur des plaies semblables, s'y accoutumaient, et aimaient quand même la vie, tant la souffrance est insupportable à l'homme. Jeunes encore, Thérèse et lui ne pourraient-ils être heureux?

Il ne lui appartenait pas de se rendre justice, mais d'autres la lui rendaient! Jacques Halluys passait pour un galant homme et un noble esprit. Il portait un beau nom, son père étant ce savant jurisconsulte de l'empire, célèbre par es travaux judiciaires, qui, au faîte des honneurs, membre du conseil d'État et de l'Académie française, ne s'était jamais départi de la simplicité et des vertus domestiques dont s'honoraient de père en fils les Halluys, vieille famille parlementaire de Lyon. Jacques n'avait pas été indigne de ce legs d'honneur. Quoique porté au rêve et à la paresse, son patrimoine restreint et son mariage modeste le forçant à s'ouvrir

une carrière, il s'était, bien avant que l'héritage de sa tante d'Hervines lui apportât la fortune et l'indépendance, successivement distingué comme avocat à Lyon, puis comme secrétaire général de la préfecture de Bordeaux, enfin à Paris, comme chef de cabinet du ministre de la justice, qui était alors son ami Ferrand (du Gard). S'il avait dû à la protection de ce dernier de remplir pendant quelques mois cette haute fonction, moins en professionnel qu'en amateur éminent, le ruban rouge qu'il portait, à trente-six ans, n'en distinguait pas moins un mérite avéré. Depuis sa retraite, en une vie de libre travail et de dilettantisme plus conforme à son peu de goût pour l'action, ce même Jacques Halluys, après avoir été quelque chose d'important, demeurait quelqu'un d'élite, cher à ses amis, estimé dans le monde, recherché des meilleurs salons. Une femme plus difficile n'eût-elle pu s'en contenter?

Le bruit léger du bouton de la porte et le soulèvement de la portière le tirèrent de ses réflexions; la nuit était tombée sans qu'il s'en aperçût. .

— Est-ce toi, Agnès? Lisette aussi? Entrez donc!

— Comme il fait noir! fit une voix d'enfant.

II

Il balbutia :

— Je me suis fatigué à remuer tous ces livres, je dormais presque, je crois!

Pourquoi dit-il cela? Craignait-il la perspicacité discrète de sa sœur, et qu'elle interprétât défavorablement pour Thérèse sa réclusion d'homme seul, en cette ombre de crépuscule qui s'harmonise si traitreusement, elle le savait, avec le charme cruel des retours que l'on fait sur soi-même? Il s'était levé, heurtant les meubles, tâtonnant pour éclairer, quand la même jolie voix d'enfant supplia :

— Oh! laisse-moi faire la lumière!

... Et ajouta :

— Je serai la fée!

Il rencontra une petite main, la guida vers un bouton électrique, au mur. Sous le doigt frêle, comme par magie, deux globes-appliques de cristal jaillirent de l'obscurité, animant, de l'incandescence d'une torsade de platine, la vaste pièce égayée du haut en

bas par des rangées de volumes, avec son petit balcon de fer ouvragé, courant à mi-hauteur, ses portières de l'Inde, sa table de travail monumentale encombrée de livres et de papiers. Au milieu de ce décor familier, ressuscité par elle, se tenait une étrange petite fille, aux cheveux de chanvre et d'or, vêtue en velours souris, d'une longue robe anglaise qui, tombant jusqu'aux talons, lui donnait un air de princesse ou de fée. Elle souriait d'un mystérieux sourire pâle; et levant haut les mains, elle semblait prête à les claquer, dans un ravissement contenu et que la réflexion paralysait déjà!

— Oh! c'est si beau, de voir clair! déclara-t-elle rêveusement. Elle détestait l'ombre, attirée comme les papillons par toute flamme : le rayon de soleil entré par la fenêtre, le rond jaune des lampes, les braises rouges. Elle n'aurait pu dormir sans veilleuse à côté de son lit.

Jacques la caressa, cette nervosité précoce le touchait et l'inquiétait; en relevant la tête, il rencontra le regard et le sourire d'Agnès : ils étaient si douloureux qu'il s'en voulut d'avoir pensé égoïstement à ses peines, quand sa sœur était si à plaindre. Était-ce le cours de ses propres pensées, un de ces attendrissements subtils que nous cause on ne sait quoi de furtif et d'éloquent dans un silence, un air de visage, un pli de vêtement? Fut-ce parce que ses yeux s'attachèrent sur les mains d'Agnès, des mains dont la nudité maigre faisait peine, sans bagues aux doigts ni bracelets aux poignets, comme une veuve? Était-ce cette robe noire et simple, qu'il lui voyait depuis huit jours, et qu'elle portait le soir de son arrivée, quand s'enfuyant de Marseille avec Lisette, elle était venue se réfugier auprès de lui et implorer son appui? Ce fut tout cela sans doute, et cet excès de pitié qu'on ressent pour les autres lorsqu'on est soi-même malheureux. Il lui tendit fraternellement la main; elle se jeta dans ses bras et s'y blottit, en un grand besoin de consolation, et lui, la baisant aux cheveux, sentait battre contre sa poitrine, à grands coups, ce pauvre cœur de femme. Domptant ses nerfs, sans quoi elle eût pleuré, elle se reprit bien vite, à cause de l'enfant; il était temps : Lise fixait sur sa mère des yeux pénétrants, d'une sagacité extraordinaire pour une fillette de six ans; sa fine bouche, en se crispant, allongeait l'ovale de sa figure.

Jacques fit diversion :

— Tiens, Lisette, voilà les beaux livres que je t'ai promis. Viens les voir là, sur ma table!

Il étala de grands albums dorés et gaufrés, aux gravures de luxe, en ajoutant :

— Ils sont à toi, je te les donne.

Elle ne dit pas merci, trop ravie; mais elle devint toute rose, et se penchant sur la main qui lui ouvrait les livres féeriques, la baisa.

— Chérie!... fit-il.

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il avait réservé ces albums, jadis, pour la petite disparue, sa Fancy, quand elle serait grande. Grande? Pauvre doux baby! Elle venait d'avoir trois ans, la veille de l'affreux soir où les convulsions la prirent. Il revoyait encore sa robe rose, son corps menu et sa drôle de figure éveillée! Lisette la lui rappelait, sans ressemblance nette, d'un lointain air de famille, comme un pastel effacé.

— Oh ! pourquoi ?... protesta Agnès, touchée et fâchée du trop beau cadeau, sans soupçonner la valeur de souvenir que son frère y attachait. Mais il la fit taire en l'attirant affectueusement dans un fauteuil, près de lui.

— Tes névralgies, pauvre sœur !

Elle souffrait, depuis huit jours, d'atroces douleurs faciales, ayant pris froid dans l'express, cette nuit de cauchemar où, le visage à la portière et souffleté par le vent, elle avait vu fuir une campagne de ténèbres, des gares, des feux, une déroute folle de choses et d'êtres inconnus, tandis que Lisette enveloppée au chaud dormait, dans le fond du wagon. Certes, elle avait beau souffrir maintenant, aucune torture physique, pas même l'agonie durant laquelle elle avait mis son enfant au monde, ne pouvait se comparer à ce qu'elle avait éprouvé là, seule, et consciente de l'irréparable, revoyant tout, son mari surpris par elle, dans sa propre chambre d'épouse et de mère, avec une de ses amies, la meilleure, la plus chère! Et l'impudence ensuite de cet homme, ses négations, la traitant de visionnaire et de folle, se refusant à rompre avec sa maîtresse, voulant continuer de l'imposer à sa femme! Elle ne serait jamais partie sans ce suprême outrage! Aurait-elle pardonné? Peut-être, devant un sincère repentir; elle l'avait tant aimé, elle l'aimait encore, quoique se répétant tout bas : « C'est fini! bien fini! » Elle tressaillit, s'arrachant à ses pensées, et répondit après coup :

— Pardon! Je te remercie, je crois que je pourrai me mettre à table.

Car elle n'avait pu déjeuner avec eux, ni dîner la veille.

Il lui en sut gré, et dit :

— C'est gentil de ta part, surtout pour Louise Rambert, qui ne se sentira pas trop seule, si tu es là. Elle t'aime beaucoup, la pauvre femme ; et elle est si à plaindre, avec ses trois garçons, aucune ressource, le vide que fait autour d'elle la mort de son mari. Tu l'as peu connu, Achille Rambert ? Un camarade de pension à moi, un toqué, non sans mérite, ruiné dans les affaires, un de ces hommes qui brassent des idées à enrichir dix inventeurs et qui meurent sur la paille. En faisant dîner Louise avec nos cousines Dunlop, j'espère, ou plutôt Thérèse compte les intéresser à cette infortune. Elles ont tant, tant d'argent, à ne savoir qu'en faire ! Les cousines « Million » les appelait-on dans la famille. J'avoue que j'aurais préféré... Quoique donnant beaucoup aux couvents, aux hôpitaux, aux misères particulières, il y a dans leur étroitesse d'esprit et leurs préjugés bourgeois quelque chose qui me révolte !

Elle objecta timidement :

— Il faut leur savoir gré de ce qu'elles font, il y a tant de riches qui ne donnent rien aux pauvres !

Lisette leva les yeux de dessus ses albums et déclara :

— Petite maman, elle donne toujours ! Avant hier, nous avons rencontré un petit homme coupé en deux dans un bol de bois ; il courait vite, vite, vite ; et tu aurais dit que c'étaient ses pieds, parce qu'il avait la main dans des gros sabots qui faisaient toc ! toc ! par terre. Maman lui a donné deux francs !

Ils s'égayèrent silencieusement ; toute naïveté qui leur montrait Lisette pareille aux enfants de son âge, et très petit être encore, leur faisait plaisir. Sa mère la reprit doucement, pour la forme : on ne devait pas raconter ces choses-là ! Mais Jacques sourit à sa sœur : il la savait tendre à toute misère.

— Oh ! toi !... dit-il, et son geste compléta sa pensée.

Il reprit :

— Te rappelles-tu, à Lyon, ces pauvres qui venaient le samedi frapper à la petite porte de notre vieille maison, à la porte « soupière, » près des cuisines ? On leur distribuait du bouillon et de la viande. Comme notre père était bon pour eux ! Que de fois tu l'accompagnais dans les quartiers ouvriers visiter les malades ! Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup d'hommes aussi foncièrement bons que lui ! Ah ! s'il avait vécu plus longtemps !...

Elle hocha la tête, gravement. Bien souvent cette pensée leur

était venue que leur vie aurait pu s'orienter d'une façon différente, M. Halluys vivant, pouvant les éclairer de sa sagesse et de son expérience. Qui sait si Agnès aurait épousé le commandant d'Elbé, et si Jacques n'eût pas rencontré une autre jeune fille dont il se fût épris ?

— Et notre vieille maison ! répéta-t-il. Que de fois, pendant mon séjour en Italie, mon souvenir s'est reporté sur elle, plutôt que vers notre petit hôtel de Paris, trop fraichement meublé, trop peu nôtre encore pour m'être bien familier. Mais elle ! Je la revoyais telle qu'avant notre mariage; si vénérable avec son grand escalier de pierre blanche, ses paliers nus, son large et ses aises de province, ses chambres carrelées où l'on avait toujours froid, ses recoins et ses cabinets noirs qui nous faisaient peur quand nous étions enfants ! Les arbres centenaires donnaient au jardin étroit une ombre si fraîche, derrière les murs hauts comme des murs de couvent ; la longue allée de hêtres pourpres, tout au bout, avait l'air d'une voie de retraite, pour des méditations jansénistes. Et les hirondelles, qui de mères en filles faisaient leurs nids dans les greniers. Et dans la salle à manger, les antiques portraits de famille, ces grandes perruques de magistrats et de présidents à mortier, ces bonnets carrés, ces robes noires ; et les visages de mesdames les présidentes, — les unes sévères et blêmes comme de vieux juges, les autres, femmes de cour, avec du rouge et des mouches ; et surtout ce Latour (il désigna dans le fond de la pièce un portrait à bordure de vieil or) où s'éternise, avec la mystérieuse survie des pastels de Latour, notre illustre arrière-grand-oncle, le marquis d'Argens, chancelier et garde des sceaux sous Louis XV ; ah ! que de fois me suis-je rappelé tout cela, depuis que cette maison où nos grands-parents et nos père et mère sont morts, a cessé de nous appartenir et est tombée à des mains étrangères.

Il s'arrêta : Agnès pleurait, sans secousse et sans bruit, de ces larmes douces comme en tirent la mélancolie du passé et la beauté des choses qui ne reviendront plus.

— Chère sœur, balbutia-t-il attendri, oh ! je n'ai pas voulu... Moi qui ravive !...

Mais elle lui fit signe de n'avoir pas de regret, de ne point faire attention à elle, et ses larmes coulant toujours semblaient la détendre et la soulager.

Il se reprocha pourtant d'avoir évoqué ces souvenirs, ils lui coûtaient trop à lui-même. Il était trop vrai qu'après la mort de

Mme Halluys, ils avaient dû vendre la maison et le jardin dont ils héritaient par moitié. De grand cœur, malgré la vive opposition de Thérèse, il aurait cédé sa part immédiate de possession à Agnès, pour qu'elle conservât cette demeure et revînt un jour l'habiter, continuant la tradition de famille ; mais M. d'Elbé, à court d'argent pour ses folies ruineuses, s'y était refusé et avait exigé le partage, immédiat, se souciant peu de cette glacière et de ces arbres à corbeaux, comme il appelait le tout. Riche, Jacques l'eût désintéressé en rachetant la part de sa sœur et en conservant l'immeuble, mais sa fortune ne le lui permettait pas ; d'ailleurs Thérèse, qui jusque-là avait souffert de vivre entre ces murs, au feu et à la table de sa belle-mère, n'eût pas supporté l'idée d'y demeurer plus longtemps : aussi, approuvant son beau-frère, avait-elle poussé de toute son influence à la vente. Elle était lasse de Lyon, et le mirage de Paris l'attirait. C'est pour lui plaire que Jacques, lié alors avec le préfet Ferrand, auquel il avait fait gagner un important procès de succession, avait accepté de le suivre comme secrétaire général à la préfecture de Bordeaux. Ferrand, depuis, jetant l'habit brodé, s'était fait politicien, et, au renouvellement de la Chambre, avait été élu député dans le Gard. Il n'avait pas oublié la façon dont son ami avait contribué au succès de son élection, et, servant ainsi les vues de la jeune femme, il avait décidé les Halluys à venir s'installer à Paris. Leur amitié s'y était resserrée ; et quand le hasard d'une combinaison ministérielle eût amené Ferrand à accepter le portefeuille de la justice, pour lequel, en dehors de sa réelle valeur, aucune aptitude particulière ne le désignait, il avait été bien aise de prendre pour chef de cabinet un homme dont il connaissait la puissance de travail et la faculté d'assimilation.

Les événements auraient-ils tourné de la sorte si Jacques eût pu conserver la vieille maison de Lyon ? N'y serait-il pas resté, continuant sa carrière d'avocat si brillamment commencée ? Non pourtant ! Il se l'avouait. Vibrant et impressionnable à l'excès, il sentait déjà, lorsqu'il y avait renoncé, la fatigue de ce métier qu'il prenait trop au sérieux pour n'en pas être surmené. Ne défendant que des causes justes, où il mettait moins d'amour-propre que de passion généreuse, incapable de se donner à demi et de se contenter d'un rhétorique banale, ayant la fièvre quand il plaidait, ne parvenant pas à se blaser sur les rigueurs de la loi et les injustices de la chicane, plein de pitié pour les misérables, facilement hanté par l'obsession cruelle des visages d'audience, des répliques

aigres, étouffant dans l'air épais des salles publiques, très probablement sa santé eût exigé, après quelques années de cette surexcitation nerveuse, qu'il renonçât au barreau ou que, par impossible il cessât d'être lui, dédoublât son caractère et son âme. De cette époque, et ensuite de son passage dans l'administration, non moins absorbant, et grevé en outre de cette responsabilité si lourde aux scrupuleux, il lui était resté pendant plusieurs mois une sensibilité à vif, presque maladive, que l'hydrothérapie avait dû combattre. L'héritage de sa tante était venu à point pour lui donner la détente d'esprit et le repos indispensables. Malheureusement, car tout se paie, la richesse, entraînant avec elle l'oisiveté, lui avait apporté cet ennui qui naît de la satisfaction des désirs matériels et de l'excès du bien-être. Et Jacques, que son tempérament inclinait déjà à la mélancolie, bien qu'il n'eût pas encore eu le temps de s'ennuyer beaucoup dans sa nouvelle fortune, traversait parfois, comme en ce moment, de véritables accès de spleen. Peut-être aussi l'existence de Paris, si séduisante par ses ressources de musées, de théâtres, mais si lassante par sa trépidation un peu vaine et son gaspillage de temps à des menus riens, lui convenait-elle, au fond, aussi peu qu'à Thérèse, car jamais il ne l'avait vue, à Paris, vraiment calme ni heureuse. Que ne pouvait-il, avec ses goûts d'étude et d'intimité, vivre à la campagne, entouré de livres, de chevaux, de chiens, du confort de la grande propriété ? Toujours il avait caressé ce rêve, d'habiter non seulement l'été, mais aussi l'hiver, les Flouves, le château et les terres à lui laissés par Mme d'Hervines ; mais Thérèse !... Ces vagues et pénétrants regrets, que tout homme porte en soi pour la vie, mal faite, autre que celle qu'on aurait aimée, ces regrets stériles, le souvenir de la vieille maison de Lyon les dominait, de son image couleur du temps, grise, passée et charmante.

Agnès, pendant le long silence qui avait accompagné leurs réflexions, avait essuyé ses yeux et souriait de nouveau, avec une grâce dolente. Jacques la contempla tendrement. Il examina ce visage changé, joli autrefois, presque enlaidi à présent par le chagrin, mais qui conservait l'expression d'une divine bonté et le charme fuyant d'yeux bleus, un peu brouillés de myopie. Que de choses ils disaient, ces yeux, des choses dont elle et lui comprenaient qu'il valait mieux se taire encore, au moins de quelques jours, de peur de ranimer une trop cuisante douleur. Si violent, du reste, avait été pour Agnès le coup de son malheur, qu'elle en res-

tait endolorie, en cet état d'accablement mental et de demi-torpeur qui suit les grands ébranlements.

Mais s'il n'osait rien dire, une haine sourde, d'élans courts et aigus, lui élançait le cœur envers l'homme qui faisait souffrir sa sœur. Il le détestait encore plus, de le sentir d'autre âme et d'autre race que lui, au physique et au moral, hercule gymnaste, prévôt de salle d'armes, cavalier casse-cou, un de ces êtres aux appétits destructeurs, dont l'intelligence ne sert qu'au mal, spirituel pourtant, aimable quand ses intérêts l'exigeaient, et doué d'une de ces séductions d'homme à bonnes fortunes, qui lui faisaient pardonner beaucoup par les plus rigoristes vertus féminines ; ce n'était pas là, même, une des raisons qui avaient le moins enragé Jacques, de constater l'indulgence de Thérèse pour son beau-frère. Bien qu'ils se vissent peu, M. d'Elbé s'était toujours montré, auprès d'elle, d'une galanterie cavalière, pas assez libre pour qu'elle manquât de correction, assez pourtant pour laisser percer la tare intime de son être, une tare qui apparaissait, de façon presque matérielle, dans son sourire à belles dents de loup, et un certain clignement d'œil, par lequel il semblait, derrière son monocle, vous rendre complice de ses paroles ou de ses actes : un de ces petits tics déplaisants, pour lesquels on prend un individu en grippe, autant que pour les répulsions morales les plus fondées !

Mais le moyen de dire cela à la femme de cet homme, à quoi bon, devant le mal fait et irréparable? Qu'elle se reprît, qu'elle respirât, qu'elle sût où en étaient son cœur et sa volonté, ce qu'elle jugeait à propos de faire! Il ne la contrarierait en rien, qu'elle crût devoir pardonner et reprendre la vie commune, ou qu'elle exigeât la séparation ou le divorce. Il ne l'influencerait même pas, bien qu'il penchât pour cette dernière solution, tant son aversion pour M. d'Elbé était vive et tant il augurait mal de l'avenir.

— Mon Dieu ! dit tout à coup Agnès s'arrachant à l'espèce de bien-être triste qu'elle goûtait auprès de son frère ; quelle heure est-il ? Il faut pourtant s'habiller ! Lisette !

— Elle dort, dit Jacques. Pauvre mignonne !

Elle s'était endormie, en effet, entre deux images ; et ses cheveux répandus d'un seul côté s'étalaient, d'ors différents et pâles.

Il ajouta :

— C'est dommage de la troubler. Laisse-la dormir. Elle n'en sera que plus éveillée pour le dîner.

A la regarder, son cœur se gonflait d'une amère et inexprimable

tendresse; en songeant que sa fille à lui aurait pu être là, à cette place, il soupira. — La vie! La vie!... Une main pressa la sienne; Agnès à son tour, en cette furtive étreinte, le comprenait et le plaignait. Il tourna la tête, se devinant seul; elle avait disparu. Lisette dormait toujours, un peu blême sous la lampe, une longue ride fine en travers de sa bouche. La fragilité de ce visage, de ce délicat petit saxe l'effraya.

— Mon Dieu! soupira-t-il; et l'impuissance de n'être qu'un homme, limité dans ses désirs et ses moyens, faible dans son cœur et sa volonté, soumis à la vie et à la mort, lui fit tendre les poings, douloureusement, s'étirer à vide, dans l'étrange atmosphère de malaise qui flottait autour de lui; tandis que croissait en lui, depuis son retour à Paris et le changement d'attitude de Thérèse, une appréhension inexplicable.

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite*)

SCÈNE VIII

COLLONGES, HÉLÈNE

HÉLÈNE (*elle entre, et voyant Collonges en train de travailler*) : Oh ! pardon, monsieur Collonges .. Je vous dérange.

COLLONGES

Mais, pas du tout, mademoiselle, vous ne me dérangez jamais... Vous venez de vous promener ?...

HÉLÈNE

Oui, je viens de me promener dans la campagne avec les enfants.

COLLONGES

Vous leur avez fait la classe.

HÉLÈNE

Oh ! non, je m'applique à ne pas leur faire la classe, au contraire ; mais c'est très difficile quand on a passé des examens pour être institutrice, il vous en reste toujours un peu de pédagogie qu'il est malaisé d'oublier tout à coup. Enfin, pour le moment, je leur apprends à regarder ce qui les entoure : les arbres, les fleurs, les animaux ; je les encourage à me poser des questions auxquelles je réponds de mon mieux.

COLLONGES

Ils sont gentils avec vous, ils vous écoutent bien ?

HÉLÈNE

Je n'ai pas à m'en plaindre, ils sont pleins de bonne volonté et d'affection.

COLLONGES

C'est que vous savez les prendre.

(1) Voir *La Lecture*, page 161.

HÉLÈNE

Je les aime. Tout est là.

COLLONGES

Oui, tout est là. Je vous regardais partir ce matin, vous et les petits, avec votre robe et votre chapeau garni de coquelicots, vous aviez l'air d'une jolie poule noire qui mène ses poussins aux champs... vous aviez l'air heureuse.

HÉLÈNE

Comment ne pas l'être ici? Et puis, ces promenades avec les enfants, c'est une joie pour moi. La campagne est si belle en ce moment! Je ne la connaissais pas, c'est une révélation. J'ai été élevée à Paris, dans un quartier misérable, sans lumière et sans air. Avant de venir ici, je ne savais pas ce que c'était que les prairies, les bois; j'ai appris la botanique dans les livres sans avoir vu un arbre ni une fleur. Je ne sortais jamais, mes parents travaillaient toute la semaine et même le dimanche... j'ai appris que le pain était une chose difficile à gagner sans avoir jamais vu un champ de blé. Alors, ça m'amuse autant que les enfants de connaître les choses dont je leur parle.

COLLONGES

C'est comme moi : j'ai appris ce que c'était que la Liberté, l'Égalité, la Fraternité sans les avoir jamais vues autrement qu'inscrites sur la façade des monuments publics, et je ne suis pas le seul pour lequel ces trois beaux sentiments ne représentent que trois grands mots et des lettres noires hautes comme ça.

HÉLÈNE

Les enfants qui sont ici sont plus heureux que nous : ils voient tout ça.

COLLONGES

Oui... ils voient des pommes de terre et du blé.

HÉLÈNE

Ils voient aussi la solidarité, la bonne volonté, l'aide mutuelle.

COLLONGES

Oh ! ça, c'est une autre affaire.

HÉLÈNE

Pourtant, il me semble bien que je les vois.

COLLONGES

Oui... il vous semble... vous n'êtes ici que depuis trois semaines.

HÉLÈNE

Comme vous êtes sceptique, monsieur Collonges !

COLLONGES

Oui, les compagnons aussi me traitent de sceptique, quand je leur dis qu'ils sont en pleine lune de miel. Ici, on m'a surnommé l'Amateur ! Enfin, d'eux ou de moi, on verra qui a raison.

HÉLÈNE

Eh ! bien, moi, je ne suis pas comme vous. Tout ici me plaît et me séduit. Cette vie nouvelle m'enchante... Elle est si différente de celle que je menais à Villiers !

COLLONGES

Vous êtes comme le père Nu-Tête, vous trouvez que ça n'est pas ordinaire.

HÉLÈNE

Si vous voulez. Oui, je suis enthousiaste de vos théories généreuses... j'admire la façon dont tous vous les mettez en pratique, et cette religion nouvelle, car c'est une religion, du moins ça la remplace, je voudrais mieux la connaître.

COLLONGES

Mais vous la connaissez, pour en parler avec tant de ferveur.

HÉLÈNE

Je me rends bien compte que je ne sais rien, que je ne suis qu'une ignorante avec mes diplômes, et que j'ai tout à apprendre. Ainsi, quand vous causez avec M. Rouffieu, je ne comprends pas toujours tout ce que vous dites. Alors je voudrais être initiée, comprenez-vous.

COLLONGES

La meilleure initiation, c'est d'avoir souffert.

HÉLÈNE

Ça ne suffit pas. Il faut aussi éclairer sa propre souffrance ; autrement on souffre comme des bêtes, sans profit pour soi-même. Alors j'étais venue vous demander un conseil.

COLLONGES

A moi ?

HÉLÈNE

Oui, à vous ; mais vous n'allez pas vous moquer de moi. Qu'est-ce qu'il faut lire pour être au courant ?

COLLONGES (*souriant*).

Pour être au courant? Oh ! il y a bien des livres à lire. Il n'en manque pas. Tenez, tout ça, c'en est. Et l'on nous en envoie encore ! J'ai toujours envie de crier : « N'en jetez plus, la bibliothèque est pleine ! » Tous ces bouquins-là, voyez-vous, constatent l'inégalité, la souffrance et la misère humaines ; comme si l'on avait besoin d'eux pour constater ça ! Mais aucun ne fournit les moyens pratiques d'y remédier. (*Cependant Adèle Rouffieu, dehors, s'est arrêtée devant la fenêtre ; elle regarde Hélène et Collonges qui lui tournent le dos et ne la voient pas, puis disparaît.*)

HÉLÈNE

Ça viendra. En attendant, je voudrais m'instruire, connaître les différents systèmes, les différentes doctrines.

COLLONGES (*se dirigeant vers les rayons où sont les livres*).

Si vous y tenez, je veux bien vous indiquer quelques livres ; mais je vous préviens, ça ne vous amusera pas... (*Cependant, il a choisi deux ou trois volumes.*)

HÉLÈNE

M'amuser, non ; mais ça peut me passionner. Après tout, vous pensez peut-être que les femmes ne doivent pas se mêler de ces questions-là ?

COLLONGES

Tout à l'heure, avec les camarades, on disait précisément qu'il fallait gagner les femmes à notre cause ; il y a chez elles des énergies qu'on peut utiliser.

HÉLÈNE (*avec exaltation*).

Elles l'ont prouvé. Il y en a qui ont su mourir pour votre cause.

COLLONGES

Comme vous dites ça ! Voudriez-vous être une héroïne, une martyre ?

HÉLÈNE

On ne *veut* pas être une héroïne ou une martyre... on est l'une ou l'autre, si les circonstances le décident.

COLLONGES

Méfiez-vous en tout cas de vouloir jouer un rôle. Parfois l'apostolat est voisin du cabotinage.

HÉLÈNE

Ce n'est pas mon intention. Pourquoi me dites-vous ça ?

COLLONGES

On a si vite fait de se monter la tête... Allez, j'ai le droit de vous dire ça parce que, moi-même, j'ai été à deux doigts des pires résolutions. J'ai voulu faire passer l'épouvante sur la face du monde... pour la changer. J'étais enivré de lectures, aveuglé de doctrines ; je marchais dans un rêve, les yeux fixés sur ceux qui ont donné des exemples violents et fameux... Alors, j'ai failli les imiter. Voilà pourquoi je vous dis ça.

HÉLÈNE

Rassurez-vous ! Je n'ai pas tant d'ambition : je ne demande que la force d'élever mon enfant pour le donner à votre cause.

COLLONGES (*la regardant dans les yeux*).

Cette force-là, vous ne la puiserez pas dans des livres, mais dans vos souvenirs.

HÉLÈNE

Je préfère ne pas me souvenir... alors, quand je n'ai rien à faire, je redoute de penser et je voudrais avoir l'esprit occupé. Que voulez-vous ? Ma vie en tant que femme est finie.

COLLONGES

Oh ! finie !

HÉLÈNE

Mais oui, allez, je ne me fais pas d'illusions. Alors, je veux avoir une occupation. J'entreprendrais n'importe quelle étude et plutôt celle-là qu'une autre, puisqu'elle me permettra d'être utile. Et puis, je ne veux plus que l'ennui entre à nouveau dans ma vie. Je ne le veux pas. C'est le mauvais conseiller, le pire ennemi.

COLLONGES

Vous avez déjà connu l'ennui ?

HÉLÈNE

Oui..... quand j'étais à l'école communale de Villiers. Vous ne

vous imaginez pas ce qu'est l'existence d'une institutrice dans une petite ville de province. A quatre heures, après la classe, que faire? L'été encore, on peut sortir, prendre l'air; mais l'hiver, quand il fait nuit de bonne heure, où aller? On est seule, dans une chambre triste, devant un maigre feu : on écoute le vent dans la cheminée, la pluie contre les vitres. Ah! ce n'est pas gai et les soirées paraissent longues. Alors l'ennui, l'ennui vous enveloppe et vous pénètre comme une sinistre humidité.

COLLONGES

Oui, je comprends, et c'est dans un de ces moments-là que le fils Verdier est venu et qu'il vous a...

(*Violemment, il jette sur la table les livres qu'il tient à la main.*)

HÉLÈNE

Quoi donc! Qu'avez-vous?

COLLONGES (*comme honteux*).

Je n'ai rien, mademoiselle, je n'ai rien... je vous demande pardon.

(*Un silence.*)

HÉLÈNE (*prenant les livres sur la table*).

Ce sont les livres que je vous demandais?

COLLONGES

Oui, vous pouvez lire ça : ce sont de très beaux livres. Seulement, ceux qui les ont écrits sont partis d'une idée fausse en croyant les hommes non pas pires mais meilleurs. Et puis ils n'ont pas tenu compte qu'il y aurait des hommes et des femmes dans la société nouvelle qu'ils rêvent, comme il y en a dans celle qu'ils veulent détruire et, qu'entre ces hommes et ces femmes, il y aurait l'amour, l'amour source de troubles, de discordes, de jalousie, de haines... enfin l'amour! c'est tout dire. (*Il revient à sa table de travail.*)

HÉLÈNE

J'emporte ces livres... dès que je les aurai lus, je les rapporterai.

COLLONGES

Oh! vous pouvez les garder aussi longtemps que vous voudrez... on ne les lit pas beaucoup ici.

HÉLÈNE

Au revoir, monsieur Collonges.

COLLONGES

Au revoir, mademoiselle.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX

COLLONGES, ADÈLE ROUFFIEU

(*Collonges resté seul, regarde, rêveur, la campagne, puis se remet au travail. On entend une voix de femme qui chante.*)

L'amour des belles n'a qu'un temps,
Il passe comme le printemps.
Etranges amours que les nôtres !
Aujourd'hui, je suis ton amant
Et je t'adore follement,
Toi tu m'aimes tout simplement
Comme les autres.

(*Adèle Rouffieu apparaît à la porte et entre en chantant les dernières mesures de la romance.*)

ADÈLE (*grande, assez belle, très femelle surtout, de beaux yeux, une bouche sensuelle*).

Bonjour, Collonges.

COLLONGES

Bonjour, madame Rouffieu.

ADÈLE

Je cherche mon homme... vous ne l'auriez pas vu, par hasard ?

COLLONGES

Il était là il y a un quart d'heure.

ADÈLE

Il était là il y a un quart d'heure ?

COLLONGES

Oui.

ADÈLE

Et vous ne savez pas où il est allé ?

COLLONGES

Non.

ADÈLE

Oui... Non... Vous n'êtes pas bavard ce matin... ça ne vous change pas d'ailleurs, vous êtes bien aussi aimable un jour comme l'autre. Allons, je vous laisse. (*Elle se dirige vers la porte, puis revient s'accouder sur la table, près de Collonges.*) Qu'est-ce que vous faites-là ?

COLLONGES

Vous le voyez... je dessine.

ADÈLE

Ah ! vous dessinez !... Qu'est-ce que vous dessinez ?

COLLONGES

Un buffet.

ADÈLE

Pour Mlle Hélène ?

COLLONGES

Non, pour Mme Ménessier.

ADÈLE

Il sera plus beau, celui de Mlle Hélène.

COLLONGES

Il sera comme les autres.

ADÈLE

Avec ça : il n'y aura rien de trop beau pour elle. Vous allez lui faire un Henri II pour le moins. (*Collonges ne répond pas, Adèle poursuit.*) Elle est jolie, l'institutrice, vous ne trouvez pas ? Elle est distinguée, surtout ; c'est ça... distinguée... elle a des belles manières... Vous savez que je vous ai vus tout à l'heure, avec Mlle Hélène.

COLLONGES

Vous avez bien pu nous voir : nous ne nous cachions pas.

ADÈLE

Oui, je passais devant la fenêtre... je me suis même arrêtée pour vous regarder, mais vous étiez si occupés à bavarder tous les deux que nous ne m'avez même pas vue.

COLLONGES

C'est possible.

ADÈLE

Bien sûr que c'est possible puisque je vous le dis. Vous aviez l'air très tendre avec elle !... Vous savez ce qu'on dit à la Clairière ?

COLLONGES

Non.

ADÈLE

On dit que vous y faites du plat à l'institutrice, que vous en êtes amoureux.

COLLONGES (*à la fin impatienté*).

Taisez-vous donc, madame Rouffieu et occupez-vous de vos affaires à vous, ça vaudra bien mieux. Est-ce drôle que vous ne puissiez pas vivre sans commérages et sans potins ! Vous ne savez pas ce qui vous manque ici ? C'est une loge de concierge pour aller jacasser. Ça vous manque comme le mastroquet manque à Ménessier, c'est la même chose. Et puis j'ai à travailler... laissez-moi un peu tranquille.

ADÈLE

J'disais pas ça pour que vous vous fâchiez.

COLLONGES

Je ne me fâche pas.

ADÈLE

Non, c'est le peintre ! Vous êtes devenu tout blanc. J'aime bien vous taquiner... j'aime bien quand vous êtes en colère... ça m'amuse. C'est que vous n'avez pas l'air commode... (*Avec admiration :*) ce que vous devez être méchant quand vous êtes à cran !

COLLONGES

Je ne vous souhaite pas de m'y voir.

ADÈLE

Oh ! vous ne me faites pas peur, vous savez. Allons, je m'en vais, vous ne m'en voulez pas ?

COLLONGES

Oh ! moi, pas du tout, et même je regrette d'avoir été un peu brusque tout à l'heure.

ADÈLE

Ne regrettez rien... vous avez pas besoin de vous excuser... j'aime bien au contraire quand vous m'attrapez.

COLLONGES

C'est un drôle de goût.

ADÈLE (*elle revient près de la table*).

Dame! vous ne dites jamais de choses gentilles, vous... alors quand vous dites des choses désagréables, c'est toujours ça... c'es toujours mieux que rien. (*Elle s'assied devant la fenêtre.*) Je m'embête aujourd'hui, je m'embête comme deux dans trois chambres? Vous ne vous embêtez jamais, vous?

COLLONGES

Je travaille.

ADÈLE (*se levant*).

Moi, j'ai beau travailler: je ne sais pas ce que j'ai depuis quelque temps, je n'ai pas de goût à rien. Ah! si, je n'ai qu'un plaisir en ce moment, c'est quand on se réunit le soir ici, et que vous nous faites la lecture comme hier. C'est joli ce que vous avez lu, cette chose de Victor Hugo. Comment que ça s'appelle déjà?

COLLONGES

Les Pauvres gens.

ADÈLE

Ah! oui, c'est ça. *Les Pauvres gens.* C'est des vers, pas?

COLLONGES

Oui, c'est en vers.

ADÈLE

Et puis vous lisez bien, vous lisez presque aussi bien qu'un acteur, vous savez. Seulement c'est toujours des choses tristes, sérieuses. Oh là! là! Vous devriez lire des choses où il y a de l'amour... vous les liriez bien, vous ; pour sûr que vous les liriez bien.

COLLONGES

Mais il y a de l'amour dans *Les Pauvres gens.*

ADÈLE

Oui, mais ce n'est pas de l'amour comme ça que je veux dire... c'est de l'amour entre un homme et une femme, et puis que ça se passe dans le monde chic. Enfin, un roman, quoi! Mais vous ne les aimez pas, vous, les romans.

COLLONGES

Pas beaucoup.

ADÈLE

Pourtant, il y en a ici, pas?

COLLONGES (*désignant les rayons*).

Oui, il y en a une vingtaine là, dans le bas.

ADÈLE

Vous ne savez pas ce que vous feriez si vous étiez gentil?

COLLONGES

Non.

ADÈLE

Vous m'en choisireriez un.

COLLONGES

Oh! ça ne me regarde pas.. ce n'est pas à moi de vous choisir des romans... demandez ça à Rouffieu.

ADÈLE

Oh! Rouffieu, il n'y connaît rien. D'abord, est-ce qu'il s'occupe de ça, Rouffieu? Il ne pense qu'à la colonie. Vous ne voulez pas m'en choisir un, dites?

COLLONGES

Prenez-en un au hasard, allez..... il se valent tous.

ADÈLE (*très câline*).

Je voudrais que ça soye vous qui me le choisissiez... il me semble que je le lirais avec plus de plaisir. Vous ne voulez pas, dites?

COLLONGES (*va prendre un livre au hasard*).

Tenez! en voilà un.

ADÈLE

Ce que vous êtes ours tout de même... Vous faites ça comme pour vous débarrasser..... Quel est l'intitulé?

COLLONGES

Je ne sais pas, moi, regardez!

ADÈLE

Chaste et Flétrie. En voilà un de titre! c'est joli?

COLLONGES

Magnifique!

ADÈLE

Y a de l'amour ?

COLLONGES

Ça en déborde.

ADÈLE

Vous l'avez lu ?

COLLONGES

Non.

ADÈLE

Eh ! ben, vrai ! ce que vous êtes rosse, ce que vous êtes peu aimable !... Tenez, je m'en vais... j'aime mieux ça... d'ailleurs, je vous empêche de travailler. Bonjour et merci.

COLLONGES

De rien. Bonsoir.

ADÈLE (*Elle sort en chantant*).

Aujourd'hui je suis ton amant
Et je t'adore follement,
Toi, tu m'aimes tout simplement
Comme les autres.

(*Elle vient s'accouder du dehors à la fenêtre.*)

Depuis que Capoul a chanté cette romance-là hier au soir, j'ai cet air-là qui me colle, c'est comme de la glu ! Vous ne chantez jamais, vous ?

COLLONGES

Jamais.

ADÈLE

Pourquoi ? Vous devez pourtant avoir une jolie voix.

COLLONGES

Oui, pour crier au feu... Je chante faux.

ADÈLE

Ah ! c'est dommage ! Ça ne vous ennuie pas ?

COLLONGES

Je me fais une raison.

ADÈLE (*tournant la tête*).

Tiens ! voilà un gros homme qui vient par ici. Il a l'air de chercher quelque chose. Vous demandez, monsieur ?

VERDIER (*au dehors*).

Bonjour, madame. Est-ce que je pourrais parler à quelqu'un de

la ferme ? Je suis M. Verdier, conseiller municipal à Villiers-sur-Eure.

ADÈLE

Ah ! vous êtes monsieur Verdier. Mais parfaitement, entrez donc. Collonges, c'est M. Verdier qui voudrait vous parler.

COLLONGES

A moi ?

VERDIER (*entrant, rondement*).

Bonjour, camarade...

COLLONGES (*affectant de ne pas s'apercevoir que Verdier lui tend la main*).

Bonjour.

VERDIER

Je désirerais voir les compagnons de la colonie, leur parler.

COLLONGES

C'est facile. On va les appeler... Madame Rouffieu, voulez-vous avoir la complaisance de prévenir votre mari et les autres que monsieur est là ?

ADÈLE

J'y vais. (*Elle disparaît.*)

SCÈNE X

COLLONGES, VERDIER, puis ROUFFIEU, puis BOUGOIN POULOT, TESTUD, le PÈRE NU-TÊTE

COLLONGES

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

(*Il se remet à dessiner.*)

VERDIER

Je parie que vous vous demandez ce que je viens faire ici ? (*Geste vague de Collonges.*) Je sais qu'on y est porté à voir en moi un ennemi. Eh ! bien, c'est justement ce que je ne veux pas et je viens pour dissiper ce malentendu.

COLLONGES

Ah !

VERDIER

Je n'y vais pas par quatre chemins, moi... J'aime à prendre le taureau par les cornes. Carré de la base, franc du collier, c'est Verdier! Et pas Verdier, l'imprimeur, le patron... Verdier, l'ancien typo, l'ouvrier comme vous, votre camarade, quoi! je ne renie pas mes origines, moi, nom de Dieu!

COLLONGES

Voilà des origines qui ont de la chance.

VERDIER

Je veux savoir ce que l'on a à me reprocher et je viens vous le demander... carrément.

COLLONGES

Toujours.

VERDIER

Si des gens, comme nous, des voisins, ne s'entendent pas entre eux, il ne faut plus parler de fraternité. (*Silence de Collonges.*) Vous dites ?

COLLONGES

Rien. Je n'en parle pas.

VERDIER (*un peu décontenancé*).

Vous avez une belle vue ; cette pièce-là est très gaie... c'est l'ancienne grange transformée en réfectoire sans doute?

COLLONGES

Nous n'avons pas de réfectoire... ni de tambour pour appeler au repas, comme à la caserne. On mange chacun chez soi et à son heure.

VERDIER

Je vous demande pardon... je croyais... Et êtes-vous satisfait de votre exploitation ?

COLLONGES

Merci, ça marche aussi bien que possible.

VERDIER

Oui, oui, j'ai vu tout ça en venant... c'est bien dirigé, bien compris. Ah ! ça fait une différence avec ce que c'était au temps du fermier qui vous a précédés. Combien vous a-t-elle rapporté la ferme, l'année dernière?

COLLONGES

Je ne sais pas. Tenez voilà notre camarade Rouffieu qui vous renseignera beaucoup mieux que moi.

ROUFFIEU (*qui est entré*).

Bonjour, monsieur Verdier. Qu'y a-t-il pour votre service?

VERDIER

Bonjour, monsieur Rouffieu... vous avez peut-être déjà entendu parler de moi ?

ROUFFIEU

Oui... oui...

VERDIER

Il faut d'abord que vous sachiez que vous avez en moi un ami... tenez-le pour certain. Je trouve votre tentative très intéressante, très digne d'être encouragée. Bref! ce n'est pas moi qui vous mettrai des bâtons dans les roues, au contraire. Ainsi, tenez, à Villiers, on ne vous voit pas d'un très bon œil.

ROUFFIEU

On est trop bon de s'occuper de nous.

VERDIER

Eh ! bien, moi, à chaque instant, sans que vous vous en doutiez, je sers de tampon entre vous et la municipalité.

ROUFFIEU

Vous êtes bien aimable, mais nous sommes en règle avec la mairie : nous payons nos impôts.

VERDIER

Je vous en félicite.

ROUFFIEU

Il n'y a pas de quoi.

VERDIER

Mais il n'y a pas qu'à payer des impôts... Quelle que soit votre indépendance, que j'admire, vous devez satisfaire à certaines exigences sans lesquelles il n'y a pas de... c'est-à-dire dont le respect est une garantie... enfin, vous me comprenez.

ROUFFIEU

Parfaitement... et alors ?

VERDIER

Alors, à chaque instant on peut vous prendre en défaut.

ROUFFIEU

Oh ! à chaque instant.

VERDIER

Mais oui. Tenez : vous avez des enfants, ici.

ROUFFIEU

Oui.

VERDIER

En âge d'aller à l'école?

ROUFFIEU

Ou de ne pas y aller.

VERDIER

Ah ! pardon, c'est là que je vous attendais : vous faites partie de la commune de Villiers, vous êtes domiciliés ici depuis dix-huit mois; vous devez envoyer vos enfants à l'école communale.

ROUFFIEU

Nous devons... Nous devons...

VERDIER

Mais parfaitement... la loi du 28 mars 1882 sur l'obligation scolaire est formelle. Vous n'en tenez aucun compte et pourtant on ne vous a pas inquiétés, parce que j'ai voulu qu'on vous laisse tranquilles... j'ai servi de tampon. Ah ! j'en ai subi des assauts à cause de vos mioches !

ROUFFIEU

Vous ne serez plus tamponné à cause d'eux, monsieur Verdier : depuis trois semaines nous avons une institutrice... comme les riches. *(Cependant Poulot, Testud, Bougoin et le père Nu-Tête sont entrés. Bougoin s'approche de Collonges qui leur fait signe de se taire et d'écouter.)*

VERDIER

Il n'y a donc pas très longtemps que vous êtes en règle, malgré vous... (*Il rit.*) D'ailleurs, ce que je vous en dis, c'est l'histoire d'en causer. Maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Les élections ont lieu dans deux mois... vous n'êtes pas inscrits sur les listes.

ROUFFIEU

Non.

VERDIER

Il faudrait pourtant y penser, mes enfants, si vous voulez voter.

COLLONGES (*à demi-voix*).

Nous y voilà !

ROUFFIEU

C'est pour ça que vous êtes venu ?

POULOT

Vous êtes le fourrier.

VERDIER

Le fourrier ?

POULOT

Oui, vous savez bien, pendant les manœuvres, le fourrier part en avant pour préparer le logement ; il passe dans les cantonnements et il écrit sur les portes : *tant d'hommes, tant de chevaux.* Vous voudriez écrire sur les murs de la colonie : *dix électeurs.*

VERDIER

C'est très drôle.

ROUFFIEU

C'est très drôle, mais ça n'est pas exact, parce que personne ici n'a l'intention de voter.

VERDIER

Alors vous ne remplissez pas vos devoirs de citoyen.

COLLONGES

Oh ! nous sommes reconnus d'inutilité publique !

ROUFFIEU

Nous n'avons pas de goût pour les jeux de hasard. Peu nous importe que ce soit le rouge ou le noir qui passe, c'est toujours la banque qui gagne et jamais nous autres.

VERDIER

Ça dépend des candidats... Je serais bien étonné si le nôtre n'était pas tout à fait dans vos idées.

ROUFFIEU

Je serais encore plus étonné si nos idées étaient tout à fait dans votre candidat.

VERDIER

Pourtant je vous assure qu'il est aussi avancé que possible.

POULOT

N'en parlez pas comme d'un perdreau.

BOUGOIN

Vous nous mettez l'eau à la bouche.

POULOT

Qui est-ce donc, ce gibier-là?

VERDIER

C'est M. Loiselet, le député sortant de la circonscription.

BOUGOIN

S'il est sortant, faut pas le retenir.

VERDIER

Nous le retenons au contraire, parce qu'il a rendu les plus grands services au pays.

POULOT

Loiselet a rendu des services au pays? C'est la première fois que j'entends ce nom-là... et toi, Délicat?

BOUGOIN

Loiselet? Connais pas c't'oiseau-là! Et toi, Testud?

TESTUD

J'en ai point ouï parler.

VERDIER

Au pays, je veux dire à la circonscription, à ses électeurs... vous me comprenez bien; on n'a qu'à s'adresser à lui pour obtenir ce qu'on veut.

COLLONGES

C'est un bon commissionnaire.

BOUGOIN

Vous devriez bien lui demander un bureau de tabac pour ma sœur... une malheureuse victime...

VERDIER

Du Deux-Décembre?

BOUGOIN

Non, du huit octobre. Elle n'arrive jamais à payer ce terme-là... Alors, tous les ans, régulièrement, elle est expulsée.

(*Rires.*)

VERDIER

Vous n'êtes pas sérieux. Loiselet possède toutes les qualités d'un véritable serviteur de la démocratie ; d'ailleurs, il est l'organe du Comité Républicain radical socialiste indépendant.

POULOT

Y en a plus ?

COLLONGES

Voilà bien des étiquettes pour un seul produit.

VERDIER

Abondance de biens ne nuit pas. Quatre étiquettes valent mieux qu'une : elles résument les progrès réalisés par les précédentes législatures.

COLLONGES

C'est comme les raisons sociales sur lesquelles on met : Médailles à toutes les expositions.

(*Rires.*)

VERDIER

Quels blagueurs vous faites ! Ah ! je ne savais pas à quoi je m'exposais en venant ici.

COLLONGES

Vous êtes encore un tampon.

VERDIER

Heureusement que je comprends la plaisanterie.

BOUGOIN

Enfin, qu'est-ce qu'il offre pour rentrer, votre député sortant ?

VERDIER

La journée de huit heures, l'instruction intégrale à tous les degrés, la création de caisse de retraites pour la vieillesse... (*Il tire un papier de sa poche, et après une seconde d'hésitation le remet à Testud.*) D'ailleurs, tenez ! le voilà son programme ; lisez-le, mon ami, vous verrez qu'il ne laisse rien à désirer.

COLLONGES

Que son exécution.

ROUFFIEU

Est-ce qu'il promet aussi la suppression de la misère, de la prostitution, des armées permanentes?

TESTUD

Des impôts?...

COLLONGES

Ou bien la recherche de la paternité?

BOUGOIN

Ou bien tout simplement le pain gratuit et obligatoire.

POULOT

Hein! père Nu-Tête, c'est ça qui ne serait pas ordinaire?

LE PÈRE NU-TÊTE

On ne verra jamais ça... on ne verra jamais ça...

VERDIER

Évidemment, on ne le verra pas... tout de suite; mais on ne le verra jamais, s'il n'y a que des gens comme vous qui ne veulent pas voter et qui ne savent pas se servir de la seule arme qu'ils aient... le bulletin de vote.

ROUFFIEU

Le bulletin de vote du père François.

COLLONGES

Le coup du père François!

ROUFFIEU

Oui, nous la connaissons : *Aux urnes, citoyens!...* Depuis trente ans les promesses de vos députés abreuvent nos sillons, qu'en est-il résulté?

POULOT

La peau!

BOUGOIN

La nôtre!

VERDIER

Il ne faut pas non plus être injuste; à vous entendre, ma parole d'honneur, on dirait que l'on n'a rien fait pour le peuple depuis trente ans...

POULOT

Ou la vie d'un député!

VERDIER

Mais avant de reprocher aux législateurs leur impuissance donnez-vous donc la peine de regarder. Votre camarade dont je devine le bon sens (*il a désigné Testud*) sera le premier à reconnaître que jamais le peuple n'a été mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé...

ROUFFIEU

Mieux enterré!

VERDIER

Sinon mieux, du moins plus tard. Des statistiques l'établissent : la science a prolongé la durée moyenne de la vie humaine.

TESTUD

Ça, c'est vrai!

COLLONGES

Au profit de qui?

VERDIER

Enfin, tout ça, c'est quelque chose pourtant. Si ça ne vous suffit pas, raison de plus pour voter. Quand vous aurez conquis les pouvoirs publics, vous imposerez vos réformes.

ROUFFIEU

Si nous vous disions la première, dans cinq minutes vous ne seriez plus ici.

VERDIER

Dites toujours, pour voir.

ROUFFIEU

Eh! bien, devenant les maîtres, au lieu de remplacer sur la monnaie une effigie par une autre, figurez-vous que nous supprimions la monnaie...

VERDIER (*riant*).

Ah! comme on voit bien que vous n'en avez pas.

COLLONGES

Vous n'êtes pas gentil. C'est comme si l'on vous répondait, quand vous célébrez les bienfaits du suffrage universel qui rabaisse à son niveau toute idée un peu élevée : Ah! comme on voit bien que vous n'en avez pas!

VERDIER

Ce n'est pas la même chose.

ROUFFIEU

Ah! que vous nous connaissez mal, monsieur Verdier, si vous croyez, vous aussi, que nous convoitons votre argent en partage. Dormez dessus tant que vous voudrez, nous ne sommes pas jaloux des cauchemars que donne ce mauvais oreiller; le nôtre sera meilleur, le jour où tout le monde travaillant pour rien, chacun jouira de tout pour rien.

VERDIER

Parbleu! j'étais bien sûr que nous finirions par nous entendre. Vous êtes des travailleurs, voilà l'essentiel. Moi, j'aime les travailleurs.

COLLONGES (*à mi-voix*).

Comme la voiture aime le cheval.

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

LA PASSERELLE [1]

(*Suite*)

IV

Le substitut, après le jugement de Vauloup, était rentré chez lui dans un état d'esprit tout autre que celui avec lequel il s'était rendu au tribunal.

Lorsqu'il se retrouva dans son cabinet de travail, confortablement assis dans un grand fauteuil à dossier carré, garni d'une tapisserie défraichie mais d'une jolie nuance ancienne, un ouvrage de sa mère morte jeune, il laissa ses regards errer sur le paysage encadré dans une large fenêtre ouverte.

De grands arbres semblaient s'étendre à l'infini et, entre un énorme cèdre et des massifs de tilleuls, de platanes et d'acacias, à l'horizon, par-dessus la plaine onduleuse, on distinguait dans une brume violacée, les futaies de la superbe forêt de Bellême.

A peine quelques toits couverts de vieilles tuiles brunes se détachaient au-dessus des champs d'une verdure intense, parmi les pommiers en fleurs ou quelques ormes destinés à accompagner les bâtiments de fermes et à leur procurer un peu d'ombre pendant les chaleurs de l'été.

C'était presque la solitude et on aurait pu se croire loin des hommes si le bruit de quelques charrettes égarées dans ce quartier désert n'eût ramené l'habitant de cette thébaïde au sentiment de la réalité.

Le lieu choisi par le substitut pour sa retraite se prêtait merveilleusement aux rêveries et son cabinet n'y était pas moins propice.

Meublé aussi simplement que possible mais avec un goût exquis, il prouvait ses penchants artistiques et ses habitudes d'homme du monde et de gentleman accompli.

(1) Voir *La Lecture*, page 196.

Une bibliothèque contenant quelques ouvrages de choix, deux ou trois portraits de familles, un cornet du Japon plein de fleurs printanières et des tapisseries anciennes avec quelques sièges confortables et une paire de fleurets et de pistolets de tir suspendus au mur, c'était à peu près tout ce qu'on y pouvait voir.

Là, il se plongea dans ses réflexions.

Depuis qu'il avait fait remettre sa lettre à Mme de la Hautière, il vivait dans une anxiété constante.

Sa passion contenue et pourtant vivace et inaltérée pendant ses années d'éloignement, s'était ravivée avec plus de violence dans le voisinage de Gabrielle.

Les obstacles qui les séparaient ne faisaient que la lui rendre plus désirable et plus chère.

Mais le silence qu'elle gardait lui causait de véritables angoisses.

Il cherchait à l'expliquer par toutes les raisons imaginables.

Un moment, il en était arrivé à penser qu'elle pouvait aimer son mari et que c'était non seulement le sentiment de son devoir qui la rendait muette, mais l'attachement qu'elle aurait voué à cet homme si peu fait pour l'inspirer.

Puis il avait souri de cette crainte.

A l'audience qui venait de se terminer par la condamnation de Vauloup, toute son attention s'était portée sur M. de la Hautière.

Il n'avait cessé de le dévisager.

Il aurait voulu lire ses pensées sur ces traits immobiles et sans expression ; il aurait voulu connaître son histoire secrète, pénétrer les causes de la résignation de Gabrielle à sa destinée.

Et le résumé de ses observations, c'était que la jeune femme ne devait le supporter que par vertu et qu'il était impossible qu'elle n'eût pas compris la bassesse de son caractère et l'indignité d'un compagnon si peu fait pour elle !

L'espérance renaissait donc en lui.

D'ailleurs il se disait que la châtelaine de Monthibert devait être aussi embarrassée pour lui envoyer sa réponse, qu'il l'avait été lui-même pour lui faire passer sa lettre.

Ces réflexions calmèrent peu à peu la fièvre qui l'agitait et lui rendirent un peu de patience.

Sept heures allaient sonner lorsqu'il se souvint qu'il devait dîner chez un des juges du tribunal.

Bien qu'il se fût fait une loi de vivre en solitaire et de se borner strictement aux relations que ses nouvelles fonctions rendaient

indispensables, devant les instances dont on l'avait pressé, il s'était vu dans la nécessité de céder et d'accepter cette invitation.

Au fond il n'en fut pas fâché.

Ce serait toujours une diversion à ses pensées et le temps en passerait plus vite.

Il sonna.

Son valet de chambre ou plutôt son factotum se présenta aussitôt.

C'était un homme entre deux âges qui, après avoir été au service du comte de Soubernon pendant quelques années, était entré chez lui dix-huit mois plus tôt.

Il s'appelait Joseph Dupré et sortait d'une ferme du comte située au cœur de la célèbre vallée d'Auge.

Il était donc de pur sang normand.

En somme, avec quelques défauts, dont le principal était d'aimer avec excès le plaisir et la bouteille, il possédait des qualités qu'on ne saurait trop apprécier, et qui font les bons et fidèles serviteurs, un dévouement réel à son jeune maître, une vive intelligence, une discrétion et une probité à toute épreuve.

De plus il était extrêmement débrouillard.

Il n'est pas exagéré de dire qu'après un séjour de deux mois à peine dans cette petite ville de Mortagne, il était connu de tout le monde et qu'il connaissait mieux ses habitants qu'ils ne le connaissaient lui-même.

Le jeune homme lui dit:

— J'ai oublié de vous avertir que je dîne en ville.

Joseph n'en parut pas surpris.

— Ah! Monsieur s'est décidé à accepter?... Monsieur a bien fait... Monsieur ne peut pas toujours rester enfermé dans cette bicoque comme dans une prison...

— Préparez mes vêtements...

— L'habit... la cravate blanche?...

— Sans doute.

— Puis je demander à Monsieur chez qui Monsieur dîne?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, Joseph. Chez M. Delpierre.

— Le juge?...

— Oui.

— Des gens très estimés, monsieur... Et Mme Delpierre est une jolie femme très spirituelle. De plus ils sont riches... très riches...

— C'est bon... Ne perdons pas notre temps en vaines paroles, Joseph.

A sept heures et demie, le substitut opérait son entrée chez le juge, dans une vieille maison de la rue de Bellême, dont la façade donne sur de splendides jardins.

Du perron on découvre une vue merveilleuse, la plus belle certainement de ce pays aux horizons si étendus et si verdoyants.

Il y avait nombreuse société au salon.

La maîtresse de la maison se montra pour le substitut ce qu'elle était pour tous ses invités, une femme d'une grâce charmante, au sourire flatteur et aux paroles aimables.

Le juge, de son côté, fut d'une prévenance et d'une cordialité extrêmes.

Il était depuis longtemps à Mortagne et s'y plaisait. Sa maison, si confortable et si séduisante, avec ses vieilles boiseries, ses vastes salons, son escalier de pierre blanche sur les marches duquel un large tapis allongeait ses arabesques rouges, ses jardins pleins de roses, de plantes rares, d'arbres et de fleurs de toute sorte, lui faisaient mépriser un avancement qui l'eût contraint à déserter cette demeure si riante et le fixaient dans cette petite ville.

A table, le substitut se trouva entre deux dames âgées, veuves l'une et l'autre, femmes du monde accomplies, qui avaient hôtel dans cette capitale du Perche et appartement à Paris, grâce à des rentes parfaitement assises en biens au soleil et en valeurs dites de tout repos.

En connaissez-vous ?

Bientôt on s'occupa naturellement de l'affaire du braconnier, et l'amoureux eut la joie d'entendre sur le mari de Mme de la Hautière des appréciations qui, pour être voilées sous des périphrases prudentes, ne lui semblèrent pas moins douces comme du miel.

Plus le portrait du mari était déplaisant, plus la conquête qui tenait tant au cœur du substitut devait lui paraître facile.

Généralement on blâmait la dureté du propriétaire de Monthibert, mais avec des réticences diplomatiques.

Personne ne se souciait de voir ses propos rapportés de l'un à l'autre dans un pays où toujours on se touche dans les familles par quelque parent éloigné ou par un allié quelconque, même par des amis ou de simples relations d'affaires.

Mme Delpierre néanmoins, avec ses manières douces et

polies, insistait sur le rôle odieux joué par M. de la Hautière.

— Un homme si riche, disait-elle, aurait dû prendre en compassion, sinon ce malheureux Vauloup, du moins sa famille qui après tout est intéressante. Il faut avoir pitié des pauvres gens...

— Et le voilà en prison!... observa un autre.

Les avis étaient partagés.

— Si on peut venir voler nos lapins jusque dans nos clapiers! insinua un propriétaire moins âpre et moins à cheval sur ses droits que M. de la Hautière, mais peu. Il faut une justice!

Une jeune femme, brune et vive, aux yeux noirs qui sentaient la bataille, intervint.

Femme d'un fonctionnaire fraîchement débarqué dans cette modeste sous-préfecture, elle ignorait les règles d'une prudence obligatoire,

— S'il y en avait une, de justice, comme on dit en Picardie, fit-elle avec aigreur, M. de la Hautière ne pourrait pas agir comme il fait.

— Et que fait-il? demanda une des voisines du substitut, très malicieuse, pour exciter la nouvelle venue.

— Des choses abominables!...

— Mais enfin...

— Il rend sa femme plus malheureuse que la dernière des pauvresses du Val.

— Oh!

— Il la séquestre.

— De son consentement, sans doute, objecta un mari qui n'en avait pas moins sur la conscience que le tyran de Monthibert.

— Il ne lui permet pas de faire un pas hors de chez lui...

— Excepté pour venir aux provisions, car je l'ai rencontrée il n'y a pas trois jours dans les rues de Mortagne...

— La belle affaire!...Elle était sous la garde de ce sicaire barbu qui surveille à la fois la propriété et sa maîtresse... Vous ne prétendrez pas le contraire... Tout le monde le dit!

C'était vrai.

Chaque fois que Mme de la Hautière apparaissait dans la ville, le sicaire de la brune batailleuse, Grelu, l'homme à la barbe ruisselante, ne la quittait pas d'une semelle.

Tout le monde le savait et le disait, en effet.

— Collé sous bande, mon bon, déclara l'amphytrion au propriétaire grincheux.

La jolie brunette, encouragée par cette haute approbation, continua avec vivacité :

— Moi, je vous dis que ce M. de la Hautière est un être détestable et je n'aurais pas voulu de lui...

— Malgré sa fortune ?

— Malgré tout. Il est odieusement laid d'abord...

— Vous exagérez.

— Avare jusqu'à la ladrerie.

— On ne peut pas le nier.

— Sournois comme un renard... Faux comme Judas !...

Son mari l'arrêta d'un regard qui signifiait :

— Louise, tu nous compromets !

Mais la petite fonctionnaire était lancée.

Elle exécuta une charge à fond contre le mari de Gabrielle qu'elle appelait le sire de Monthibert et dégela l'assistance.

Elle se comporta si vaillamment qu'en dépit de l'hypocrite réserve de son auditoire, elle entraîna à sa suite les plus prudents et, jusqu'au café qu'on servit au salon, ce fut un feu roulant de plaisanteries et d'anecdotes sur M. de la Hautière et ses habitudes.

Le substitut buvait du lait.

Ses résolutions de conquête s'affermissaient.

Dans son amoureuse entreprise, il ne s'estimait plus simplement un aventurier qui marche à la conquête d'un bien dont la valeur est sans prix à ses yeux, mais un redresseur de torts dont le but est de délivrer une intéressante captive et de l'arracher au tyran qui l'opprime.

Et il se disait, en souriant à l'avenir :

— Oui, elle cèdera... Pourquoi me résisterait-elle ?

Lorsqu'il rentra chez lui, sa maison était vide ; son domestique était sorti ou renfermé dans sa chambre au-dessus des communs.

Mais la lanterne du vestibule brûlait mélancoliquement au milieu du silence de la nuit.

Il éprouva une sensation de froid, malgré la sérénité de cette belle soirée de printemps.

La passion dont il essayait de se guérir depuis des années avait repris des forces nouvelles et végétait en lui avec la rapidité des plantes par une de ces températures lourdes qui annoncent l'orage et sont chargées d'électricité.

Il ne pouvait plus vivre sans cette Gabrielle à laquelle il pensait ans cesse et dont l'image repoussait dans l'ombre et le néant

tout ce qui l'occupait auparavant et le rendait sans force et pour ainsi dire sans idées, tant elle absorbait tout son être.

Il se mit en contemplation devant une toute petite photographie qui n'était que la réduction d'une plus grande dont il s'était emparé quelques années plus tôt chez son tuteur et qu'il avait fait reproduire pour remettre ensuite secrètement l'original à sa place, et il resta plus d'une demi-heure en face d'elle, en se jurant de faire tout ce qui serait humainement possible pour obtenir Gabrielle d'elle-même et en se plaisant à former les projets les plus bizarres qu'il trouvait d'abord faciles à exécuter et que l'instant d'après il jugeait impraticables.

Ce ne fut que lorsque son horloge sonna une heure du matin qu'il se décida à se mettre au lit où il continua ses rêveries sans pouvoir s'endormir.

Le sommeil ne ferma ses yeux qu'aux premières lueurs de l'aurore.

Il était près de neuf heures lorsqu'il s'éveilla brusquement.

Une lumière éblouissante pénétrait par les deux hautes fenêtres que son domestique venait d'ouvrir.

— Eh bien ! Joseph, demanda-t-il, tout endolori encore d'une nuit agitée et trop courte, qu'est-ce donc !...

— Il y a, monsieur, qu'un homme vous demande...

— Qui ?

— Vauloup, le pauvre diable... Monsieur sait bien ?... Monsieur l'a déjà reçu plusieurs fois...

Le substitut sauta du lit, secoué par cette nouvelle si simple en apparence et procéda rapidement à sa toilette.

Le valet de chambre avait préparé en un tour de main ses vêtements du matin, son veston de flanelle, et les autres objets qui pouvaient lui être nécessaires.

Le jeune homme demanda :

— Il n'a rien dit, Vauloup?

— Rien, monsieur.

— Où est-il ?

— Dans le vestibule...

— Faites-le entrer dans mon cabinet.

— Bien, Monsieur.

Le braconnier se tenait debout près de la cheminée lorsque le substitut ouvrit sa porte en disant :

— Ah ! c'est vous, Vauloup ?

— Oui, Monsieur.

— Etes-vous aussi triste qu'hier ?

— Pas beaucoup moins, Monsieur.

— Ça vous ennuie de faire de la prison ?

— Non, mais je suis malheureux d'être séparé de ma femme, de mes petits...

— Tant que celà, Vauloup !

— Oui, monsieur.

— Il faut vous résigner... Trente jours sont bientôt passés.

— Si M. de la Hautière avait retiré sa plainte, est-ce qu'on m'aurait condamné, Monsieur ?

— Non, du moins c'est probable.

— Alors c'est lui qui est cause de tout le mal ?

— Certainement.

Les yeux du braconnier eurent un regard singulier.

— Vous ne pensez pas à vous venger, Vauloup ? demanda le substitut frappé de ce regard.

— Assurément, Monsieur, fit le pauvre diable tout honteux ; d'ailleurs quand même je le voudrais, comment pourrais-je le faire ?

— A la bonne heure. Ce qui vous chagrine c'est la crainte que votre petite famille ne souffre pendant votre prison.

— Dame !

M. Fréville tira de sa bourse cent cinquante francs et les donna à Vauloup.

— Vous m'avez obligé, dit-il, et bien que cela ne me serve à rien, je ne vous en sais pas moins de gré, mon ami. Si j'avais pu vous faire acquitter, j'en aurais été heureux parce que je suis certain qu'au fond vous n'êtes pas mauvais et que vous ne voulez faire de mal à personne... Je n'ai pas réussi et c'était difficile ; la loi est formelle, mais je tiens à ce que vous soyez tranquille sur le sort de votre femme et de vos enfants.

Vauloup regardait la main qui lui tendait cet argent, avec une indicible expression de surprise et d'émotion.

— Tant que cela, Monsieur ! balbutiait-il. Vous êtes donc bien riche !

— Non, mais je sais reconnaitre les services qu'on me rend. Prenez !... C'est de bon cœur que je vous le donne.

Il fut obligé de répéter à plusieurs reprises :

— Prenez, mais prenez donc, mon ami !

Vauloup se décida enfin et tout à coup il se redressa et demanda :

— Pourquoi disiez-vous tout à l'heure que mon service, bien léger, monsieur, et si bien payé, ne vous profiterait pas ?

Le substitut haussa les épaules.

— Je n'ai pas de raisons pour vous le cacher, répondit-il.

Et comme il hésitait, Vauloup ajouta :

— C'est ?...

Robert Fréville se mordit les lèvres et garda le silence.

Alors le braconnier dit doucement :

— Ne serait-ce pas parce que vous aimez Mme de la Hautière?...

— Comme une amie d'enfance.

Un sourire énigmatique passa comme une ombre sur le visage ravagé de Vauloup.

— Et qu'elle ne vous aime pas ? ajouta-t-il.

— Elle ne m'a même pas répondu.

— Attendez...

Le substitut soupira.

— Moi, déclara le braconnier, je l'ai revue ce matin.

— Où donc ? demanda vivement le jeune homme.

— A l'hospice où elle entrait.

— Si matin !

— Oui. Je remontais le Val pour venir chez vous. J'ai buté dans sa voiture, une charrette conduite par le grand garde, vous savez bien ? celui qui se trouvait hier à l'audience...

— Grelu ?

— Oui, Grelu, un particulier qui n'est pas doux et qu'il ne fait pas bon rencontrer sur les terres de son patron... Les deux font la paire...

— Et alors ?...

— Alors, répéta finement le braconnier, Mme de la Hautière m'a reconnu tout de suite, et d'un signe imperceptible, elle m'a fait comprendre qu'elle avait quelque chose à me dire. Puis elle s'est tournée vers le garde et lui a dit tout haut :

— Allez, Grelu, vous viendrez me chercher dans une demi-heure.

— Bien, Madame.

J'avais pris un petit chemin de traverse qui s'en va entre des murs de jardins. Mais ce n'était pas pour aller loin. J'ai entendu la voiture tourner et aussitôt je suis revenu après m'être assuré que

le garde ne pouvait plus me voir. Mme de la Hautière avait toujours la main sur le marteau de la porte de l'hospice mais elle ne le laissait pas retomber. Au bruit de mes pas, elle a jeté un regard autour d'elle et très vite, en me tendant une lettre, elle m'a dit : — Portez ce petit mot à son adresse. C'est un service que vous me rendrez, et silence! — Elle était pâle et rouge presque à la fois. Je pris le papier avec quelque chose de dur qui l'accompagnait. C'était une pièce de cent sous. Et je dis : — Soyez tranquille... Je suis parti. Au même moment la porte de l'hôpital s'est ouverte et refermée sur elle.

Jacques Vauloup conclut :

— Et me voilà... Vous voyez bien que tout n'est pas perdu.

Le substitut lisait déjà la lettre, avec une avidité qui prouvait sa passion pour celle qui l'avait écrite, mais à mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses traits d'abord illuminés de joie et d'espérance, s'assombrirent au point d'exprimer non seulement une déception profonde mais même un véritable désespoir.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon ami,

« J'ai lu sans trop de surprise la lettre qu'un inconnu m'a « remise de votre part.

« Vous m'y révélez des sentiments que je ne vous supposais « pas.

« Pourquoi ne pas les avoir exprimés alors que nous étions libres « l'un et l'autre?

« Aujourd'hui il ne m'est plus permis d'écouter une voix qui « jadis m'eût peut-être été douce à entendre.

« Le cours de ma vie en eût-il été changé? Aurais-je pris d'autres « chemins et un autre guide pour me diriger?

« Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir.

« J'ai arrêté mon choix librement et j'ai accepté des engagements « que la plus simple probité m'oblige à tenir.

« J'y suis fermement résolue.

« N'essayez pas, mon ami, de changer ma détermination.

« Ce serait en vain.

« Ecoutez-moi bien.

« L'amitié que vous me témoignez m'est précieuse.

« La sympathie née des circonstances qui nous ont réunis autre- « fois sous une protection commune, qui peut-être ne nous a pas

« assez éclairés, je l'ai ressentie comme vous, et je tiens à vous le « dire loyalement.

« Elle existe toujours. Je vous conserve la mienne et je vous « prie de me conserver la vôtre, mais je tiens à en rester digne.

« Si vous m'aimez réellement, vous voulez mon bonheur et mon « repos.

« Il me serait impossible de vivre avec un remords sur le cœur « et la seule pensée d'une faute commise me rendrait la plus « malheureuse des femmes.

« Je resterai donc ce que je suis, sans reproche, et n'aurai à « rougir ni devant vous, ni devant personne, ni même devant « ma propre conscience.

« Voilà, mon cher Robert, ce que je tenais à vous dire.

« Je ne le fais pas sans y avoir longuement réfléchi.

« Vous ne pouvez savoir à quel point je suis touchée de votre « souvenir et de votre attachement !

« Que cette pensée et la certitude d'une affection dévouée et « silencieuse vous soient une consolation !

« Mais n'essayez pas de me revoir et de troubler ma navrante « solitude

« Nous sommes séparés par un abîme infranchissable. C'est le « devoir auquel je suis astreinte et que je remplirai, non « sans amertume.

« Et maintenant laissez-moi prononcer, à regret peut-être, ce « triste mot, le seul qu'il me soit permis d'écrire au bas de cette « lettre :

« Adieu !

« Votre amie d'autrefois,

« Gabrielle. »

Robert Fréville avait lu à haute voix les dernières lignes de la lettre de la jeune femme.

Il garda un instant cette lettre entre ses mains et enfin il la déchira en morceaux et les sema sur les cendres de sa cheminée.

Son attitude était celle d'un désespéré qui voit tomber en ruine ses projets les plus chers.

Jacques Vauloup l'examinait avec attention.

Il ne fit aucune allusion à ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— Quand devrai-je me rendre à la prison ? demanda-t-il.

— Plus tôt vous y entrerez, plus tôt vous serez libre. Soyez sans

crainte pour votre femme et vos enfants... Si elle manquait de quelque chose, recommandez-lui de venir me trouver!

Le substitut s'affaissa sur un fauteuil et cacha sa tête entre ses mains.

Le braconnier s'inclina et se retira sans bruit pour rentrer à sa masure du Val et prendre quelques effets pour se rendre à la maison d'arrêt.

En chemin, il pesait dans sa main la somme que le jeune homme venait de lui remettre et il se demandait comment il avait pu lui donner tant d'argent.

Il n'était pas habitué à de telles libéralités et n'avait jamais été si riche.

En songeant à l'air navré du malheureux substitut au moment où il avait déchiré la fatale lettre qui anéantissait ses espérances, il se disait :

— Comme il l'aime !

Et pourtant elle le repoussait !

Il n'en pouvait douter. N'avait-il pas entendu les paroles de la fin, ce mot : Adieu!... qu'elle paraissait écrire avec regret et que l'amoureux prononçait avec tant d'abattement !

Ces paroles, le condamné ne devait plus les oublier et dans les longues nuits de son mois de prison il aurait le loisir de les méditer et de les comprendre.

(*A suivre.*) Charles Mérouvel.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(Suite)

CHAPITRE XXIII

DEVANT PÉ-KIN

Nos martyrs. — Tortures épouvantables. — Le prince Kong. — Notes diplomatiques. — La Porte. — Cinq minutes trop tôt. — Le général Ignatieff. — Cela se gâte. — Nouvel incendie du Palais d'Été. — Protestations de Montauban.

Le 9, par un temps froid et humide, nous quittâmes le Palais d'Été. Les bâtiments contenant les appartements de l'Empereur, les salles de réceptions et la salle du Trône, étaient en ruine, mais les palais, les pagodes et la bibliothèque du parc restaient intacts.

Nous nous dirigeâmes sur Pé-Kin. Nous marchions depuis une heure à peine, lorsque deux officiers anglais vinrent prévenir le général que les Chinois avaient envoyé à leur camp cinq de nos prisonniers : M. d'Escayrac de Lauture et quatre soldats.

Je fus chargé de suivre les officiers et de ramener nos compatriotes, je les trouvai dans le plus piteux état. M. de Lauture, en particulier, semblait rapetissé d'un pied. Il était vêtu d'une vieille robe de femme chinoise toute maculée de boue. Ses mains ankylosées avaient pris la forme d'un S. On les lui avait liées avec des cordes qui entraient dans les chairs du poignet, et qu'on arrosait chaque fois qu'il se plaignait afin qu'elles se resserrassent encore.

Enfin, détail épouvantable, il ne pouvait se trainer par suite d'une mutilation horrible, intime et complète.

(1) Voir *La Lecture*, page 179.

Et c'est pendant qu'il souffrait ce martyre que le prince Kong, frère de l'Empereur, avec qui nous traitions, écrivait au baron Gros :

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que j'avais donné des ordres pour que l'interprète de votre noble Empire, d'Escayrac, fût traité avec égards ; et que mon intention, après avoir réglé à l'amiable avec lui tout ce qui est relatif à la signature de la convention, était de renvoyer, de suite et d'une façon convenable, vos compatriotes détenus. »

Et il s'est trouvé des gens pour crier que nous avions agi en Chine avec quelque sans-gêne !

Les compagnons de M. de Lauture étaient les ordonnances du capitaine Chanoine et du sous-intendant Dubut. Ils s'appelaient Rosel, Bachet, Génestet et Pelet.

Séparés les uns des autres pendant leurs tortures, ils ne pouvaient parler que de ce qu'ils avaient vu et souffert. Ils ignoraient le sort de leurs collègues de martyre. Mais il fut établi, par les récits des prisonniers rendus aux Anglais, que la plupart étaient morts de leurs blessures. M. de Norman, premier secrétaire d'ambassade de lord Elgin, la tête ouverte d'un coup de sabre et abandonné, pieds et poings liés, mourut le cerveau rongé par les vers. M. Bowlby, correspondant du *Times*, lui aussi, fut jeté par une fenêtre dans une cour où il fut dévoré par des porcs.

Voici, du reste, ce que dit lui-même M. de Lauture :

« Quant à nos pauvres soldats, liés, entravés, privés de nourriture, mourant de faim, lorsqu'ils demandaient à manger, on leur barbouillait la bouche avec un tampon de linge fixé au bout d'un bâton et trempé dans des excréments humains. »

Je l'ai déjà dit, rien ne peut donner une idée de l'imagination des Chinois en matière de supplices. Ainsi, pendant une marche sur Pé-Kin, ce même jour, détaché à la suite du capitaine de Montauban pour aller reconnaître un village, je vis quelques-uns de ces chiens errants qui suivaient ou précédaient l'armée comme des chacals, et qu'avaient abandonnés les populations en s'enfuyant, se disputer des lambeaux de chair, qu'ils déterraient avec leurs pattes et dévoraient à belles dents.

Nous les chassâmes et reconnûmes les restes de cinq coolies, enrégimentés par nous, dont on pouvait apercevoir, au ras de terre, le numéro matricule sur les morceaux de leur blouse. Les Chinois les avaient enterrés debout, liés, et la tête seule sortait du sol. Les

chiens étaient venus, avaient commencé par leur lécher le visage, puis les avaient mordus, puis leur avaient mangé la tête, et finalement s'attaquaient au corps.

Montauban établit son quartier général dans un village, à quatre kilomètres du rempart de Pé-Kin. Le temps s'était tellement rafraichi qu'il eut l'idée de faire porter un brasero dans sa chambre. Il faillit être asphyxié. Le fils du général arriva juste à temps pour ouvrir la fenêtre et ranimer son père.

Avec l'assistance de quelques ouvriers du génie, je confectionnai une cheminée à l'européenne, la seule que nous ayons pu voir depuis Shanghaï.

C'est là que les Européens faits prisonniers nous furent enfin rendus, tant aux Anglais qu'à nous.

— Nous vous les amenons, ils sont tous là, dit joyeusement un petit mandarin qui précédait les charrettes. Et nous vîmes ainsi, pêle-mêle, des spectres et des cercueils, car on poussa la conscience jusqu'à nous restituer les restes de ceux qui avaient succombé.

C'était lamentable.

Le sous-intendant militaire, faisant fonctions d'officier de l'état civil, dut ouvrir tous ces cercueils et constater l'identité de ces restes pourris. On reconnut le sous-lieutenant Dubut à un bouton d'intendance. Il ne manqua, au funèbre convoi, que le corps de l'abbé Duluc, tué dans les circonstances que j'ai dites après Pa-Li-Kao.

En somme, les Chinois avaient pris à Tang-Tché-Ou vingt-six Anglais, ils rendirent treize vivants et treize morts. Ils avaient pris treize Français, ils en rendirent six vivants et sept morts. Même dans cette tragédie, la proportion entre les Anglais et les Français reste la même.

Quant aux souffrances de ces martyrs, la déposition de l'un d'eux en dira plus long que je ne pourrais le faire, et terminera cette sombre partie de mon récit :

« Quand nous eûmes été tous liés ainsi, on versa de l'eau sur nos cordes, afin de les resserrer, les Chinois nous emportèrent et nous mirent dans une cour où nous restâmes trois jours exposés au froid et à la chaleur du soleil.

« Le second jour, M. Anderson eut le délire par suite du soleil et du manque de nourriture ; nous n'avions rien eu à manger : à la fin, on nous donna deux pouces carrés de pain et un peu d'eau. Pendant la journée, la cour restait ouverte, et des centaines de personnes accouraient pour nous regarder.

« Le soir, un soldat était mis de faction pour surveiller chacun de nous; si nous disions un mot, ou si nous demandions de l'eau, ils nous foulaient aux pieds et nous frappaient à coups de pied sur la tête; et si nous demandions quelque chose à manger, ils nous remplissaient la bouche d'ordures.

« A la fin du troisième jour, on nous mit des fers au cou, aux poignets et aux pieds.

« Le délire ne quitta pas M. Anderson jusqu'à sa mort, qui eut lieu le neuvième jour de son emprisonnement. — Deux jours avant, ses ongles et ses doigts percèrent à la suite de la tension des cordes. La gangrène s'y mit, et les os des es poignets furent mis à découvert. Pendant qu'il vivait encore, les vers se mirent à ses blessures, y pénétrèrent sur tout son corps.

« On laissa le cadavre trois jours après la mort, puis on l'emporta. »

En somme, bien que nous fussions campés sous les murs de Pé-Kin, les négociations avec le prince Kong traînaient encore en longueur, et le général était très préoccupé de cet état de choses.

— L'hiver arrive, répétait-il à ses officiers. Il s'agit de ne pas recommencer, en petit, l'aventure de Moscou.

Il adressa donc au prince Kong une note catégorique, l'avertissant que les généraux alliés occuperaient la porte Ham-Ting située devant nous, le 12 à midi; si cette porte était livrée de bonne volonté, il ne serait fait aucun mal aux habitants et aucun soldat ne pénétrerait dans la capitale, à l'exception de la troupe qui escorterait les ambassadeurs; mais, dans le cas contraire, on battrait les murs en brèche et on s'emparerait de la porte de vive force.

Il ajoutait:

« Le soussigné ayant appris par Hang Ki que le prince Kong craignait que son retour à Pé-Kin ne fût intercepté par les forces alliées, déclare à Son Altesse Impériale que de pareils attentats contre ceux qui ne portent pas les armes sont contraires aux usages des nations occidentales; et que les mouvements de Son Altesse Impériale ne seront nullement gênés par les forces qu'il commande en chef. »

Et pour montrer qu'il ne plaisantait pas, il fit ouvrir la tranchée à une portée de fusil du rempart, du haut duquel les factionnaires chinois nous regardaient curieusement et pacifiquement.

Le spectacle était assez curieux, car on mit en batterie, à soixante mètres seulement de nous, quatre pièces françaises et quatre pièces anglaises.

Kong atermoyait toujours. Il répondit, non au général, mais au baron Gros, que les choses ayant pris fin, il croyait devoir correspondre de préférence avec l'ambassadeur, qu'il ne refusait pas en principe de concéder la porte, mais qu'il voulait d'abord savoir quelles seraient les conséquences de cette occupation. Il ajoutait: « Les portes de la ville dépendent d'une juridiction à laquelle je suis étranger, et en les faisant ouvrir sans précaution préalable, bien des bandits, bien des rebelles pourraient s'introduire dans la capitale. »

Ce qu'il y avait d'agaçant, c'est que tout se traitait par correspondance. Il était impossible de s'aboucher avec ce prince qui, nous jugeant d'après lui-même, très probablement, avait une peur bleue de tomber dans nos mains, et s'imaginait que nous lui ferions subir toutes sortes de supplices.

Il finit cependant par envoyer, le 12, un mandarin à bouton rouge nommé Hang-Ki. Il conféra avec MM. Stevenson et Parkes pour l'Angleterre, et avec le commandant Campenon pour la France, et leur demanda ce qu'ils feraient si on leur livrait la porte.

Ces officiers, qui avaient fini par apprendre la façon de traiter avec les Chinois, bousculèrent rudement ce Hang-Ki, et lui dirent que si la porte n'était pas livrée ce même jour, à midi, deux cents Français et deux cents Anglais la feraient sauter et entreraient militairement.

Hang-Ki comprit, s'inclina, et dit qu'il serait fait comme on le désirait. La porte fut livrée et occupée.

Ici se place encore un incident qui suffirait à caractériser l'attitude des Anglais pendant la campagne, incident sur lequel aucun des écrivains qui ont raconté l'expédition n'a eu le courage de dire la vérité.

Un historien, M. de Bazancourt, a pu, avant moi, feuilleter les archives de la guerre; mais il ne lui a pas été donné de publier, dans son intégralité, la curieuse correspondance de Montauban, oute pleine des plaintes amères qu'il exhale à chaque page contre ces alliés que, disait-il, il aurait préféré avoir pour adversaires.

Or, si M. de Bazancourt, entouré de documents officiels, a pu dire la vérité, il n'a pas voulu probablement la dire tout entière.

Voici en quels termes il raconte l'incident de la porte :

« Le général de Montauban désigna tout aussitôt son chef d'état-major, le colonel Schmitz, pour se rendre au rendez-vous avec un

bataillon du 101e, commandé par le colonel Pouget, et prendre possession de la partie des remparts que devaient occuper les Français. Mais, malgré toute la promptitude que put mettre ce détachement, l'heure était passée de quelques minutes lorsqu'il arriva devant la porte Am-Ting. Les Anglais, qui avaient une distance moins grande à parcourir, nous y avaient précédés et avaient déjà pris possession de cette porte. »

Voilà une partie de la vérité. Voici maintenant toute la vérité.

Le chef d'état-major avait été, en effet, désigné pour aller, au nom de la France, prendre possession de la porte. Le général Napier, depuis lord Napier de Magdala, le vainqueur de Théodoros, devait remplir une mission analogue. Tous deux devaient arriver à midi, se faire livrer la porte par Hang-Ki, et planter successivement sur les remparts les drapeaux des deux nations alliées.

A midi moins cinq, le colonel Schmitz arriva, mais depuis un quart d'heure le drapeau britannique flottait sur le rempart. Les Anglais, qui avaient déjà mis la fugue de leur amiral à Tien-Tsin sur le compte d'un malentendu, prétendirent que le colonel français était en retard de cinq minutes.

Le colonel Schmitz ne put contenir sa colère, et s'adressant tout haut au général Napier en présence de tous les officiers réunis, il lui dit :

— Vous auriez pu nous attendre. C'est la première fois, depuis que nous combattons ensemble, que vous plantez le premier votre drapeau sur un rempart. Il est vrai que, cette fois-ci, l'ennemi n'était pas derrière.

Et comme le général anglais interloqué s'excusait sur le prétendu retard de cinq minutes, le colonel répliqua :

— En admettant que cela soit, il eût été poli de nous attendre. Et à propos de politesse, je vous ferai remarquer qu'on joue en ce moment le *God save the Queen*, et que c'est la musique d'un régiment français, d'après mes ordres.

Et il tourna les talons.

La porte nous fut livrée le 13 octobre, jour anniversaire de la prise de Constantine. Le chiffre 13 jouait depuis quelque temps un rôle bizarre dans nos affaires.

C'était le 13 septembre que nous était arrivée la lettre du prince Tsaï qui endormit la vigilance de nos chefs et rendit possible le guet-apens de Tang-Tché-Ou. Les Chinois nous firent 13 prison-

niers. Ils capturèrent deux fois 13 Anglais. Ils leur rendirent 13 vivants et 13 morts.

Nous devions en partie la rapidité relative des décisions du prince Kong et des autorités chinoises aux bons offices de l'ambassadeur de Russie habitant Pé-Kin, le général Ignatieff. Ce que nous redoutions surtout, c'était qu'aucun plénipotentiaire, ayant la confiance de l'Empereur, n'eût le courage de venir traiter avec nous, et nous eussions été fort embarrassés de la capitale de la Chine s'il ne s'était trouvé personne pour nous y recevoir.

Le général pesa à la fois sur les autorités restées à Pé-Kin et sur la Cour impériale. Voici ce que raconte à ce sujet Mgr Mouly :

« Le général Ignatieff s'empressa de convoquer chez lui les sept ou huit officiers supérieurs restés seuls dans Pé-Kin. Ils étaient tous assez insignifiants, et ils n'avaient ni autorité ni capacité pour traiter. M. Ignatieff les gourmanda et excita leur insouciance. « Comment, leur dit-il, vous restez les bras pendants, sans rien « faire ? Mais comptez-vous pour rien la menace que vous ont faite « les Anglo Français de bombarder la ville, de brûler le grand palais « impérial et toutes vos maisons, si vous n'allez pas traiter sérieuse- « ment avec eux de la paix ? Ignorez-vous qu'ils tiendront sûre- « ment parole, et que la destruction et l'incendie du palais et de la « ville leur est fort facile ? Ne voyez-vous pas que vous ne pouvez « absolument pas empêcher ce désastre, et que toute opposition, « toute résistance heureuse, vous est tout à fait impossible ? » Alors, se regardant mutuellement avec étonnement, tout ébahis et consternés, ils répondirent : « Tous les personnages importants se sont « sauvés au loin en nous laissant seuls dans la ville ; que pouvons- « nous faire ? Quel conseil nous donnez-vous ? — Dans cette si « fâcheuse situation vous n'avez autre chose à faire, pour sauver le « palais et la ville et en finir avec cette guerre si désastreuse pour « vous, que d'accepter simplement la paix que l'on vous offre « encore, en acceptant les conditions que vous imposera le vain- « queur et en ratifiant sincèrement le traité que vous aviez fait « il y a deux ans, sans avoir l'intention de l'observer. C'est tout « ce qu'ils désirent, car ils ne veulent certainement pas s'emparer « de votre empire, ce qu'ils feraient pourtant probablement, si « vous les poussiez à bout en vous obstinant à ne pas traiter avec « eux. — Mais cela nous est impossible, nous sommes sans auto- « rité suffisante et sans instructions pour cela. — Eh bien, dans « ce cas, allez trouver de ma part le frère de l'Empereur, Kong-

« Tsing-Ouan, faites-lui part de ce que je viens de vous dire, et « obtenez de lui que, puisqu'il est plénipotentiaire de Sa Majesté, « il entre dans la ville avec les personnages importants de sa suite « pour régler les conditions du traité qui, ensuite, devra être « ratifié et signé avec l'apposition du grand sceau impérial. Dites-« lui qu'il se rassure, qu'il ne craigne pas, attendu que, pendant « ce temps-là, les Anglo-Français ne feront rien contre lui ni « contre Pé-Kin. » Ces messieurs allèrent donc trouver le prince, et parvinrent à lui persuader de rentrer à Pé-Kin avec ses gens. Alors les interprètes des alliés s'étant mis en communication avec lui au nom de leurs gouvernements respectifs, les articles du traité furent enfin arrêtés d'un commun accord. On convint de remettre aux alliés, à tel jour et à telle heure, les clefs d'une des portes du Nord appelée Ngai-Ting, et la signature du traité fut fixée pour les Anglais au 24 octobre et pour les Français au 25. Craintifs et méfiants, les Chinois hésitèrent encore avant de remettre les clefs de la susdite porte, peu persuadés de la terrible conséquence du retard ; mais par les soins et les vives instances de l'ambassadeur russe, elles furent remises avant l'expiration de l'heure indiquée. Étant enfin ouverte, les alliés l'occupèrent ainsi que les murs attenants. »

Dès que la porte fut occupée, nous levâmes notre camp et vinmes nous loger dans les faubourgs extérieurs, à 600 mètres du mur. Le même jour j'accompagnai le général dans son inspection des remparts.

Pé-Kin se compose d'un premier mur de 14 mètres de haut, construit en briques sur de fortes assises en pierre de taille. Un autre mur de 13 mètres est séparé du premier par un espace de 17 mètres, qui est entièrement remblayé et bétonné à sa partie supérieure, de sorte que les voitures y peuvent circuler. On peut donc dire qu'en réalité Pé-Kin est entouré d'un massif de 20 mètres d'épaisseur sur 14 de hauteur. Toutes les portes de la ville se détachent en forme de bastions, et sont couronnées d'une construction très massive à trois toits superposés, dont les murs sont percés d'une infinité de meurtrières.

Avec l'insignifiant matériel de siège dont nous disposions, nous n'aurions pas pu faire brèche facilement dans cette masse de terre et de briques.

Scrupuleux observateurs de la parole donnée, nous nous abstinmes de pénétrer dans la ville, et les premières dépêches du prince

Kong, qui s'imaginait que nous allions tout saccager et tout brûler, témoignèrent d'une satisfaction, d'une surprise même qui n'étaient pas très flatteuses pour nous.

Toujours sous l'empire de son unique préoccupation dont on a déjà pu saisir les traces, — c'était l'hiver, l'hiver allant couvrir de neiges et de glaces les routes, les canaux et le Pé-Ho, — Montauban tenait essentiellement à ne pas s'attarder à Pé-Kin. Il prévint donc son collègue anglais que, si dans quinze jours tout n'était pas terminé, il ramènerait son armée à Tien-Tsin, et que, sous aucun prétexte, il ne resterait devant Pé-Kin après le 1er novembre.

C'était d'ailleurs plus qu'il n'en fallait pour terminer avec les Chinois, puisque le pacte qu'on leur proposait n'était en somme que le traité de Tien-Tsin, déjà discuté et rediscuté, admis et presque signé.

Lord Elgin, il est vrai, demandait en outre une indemnité de 300,000 taëls pour les familles des prisonniers martyrisés. Il voulait encore que des officiers chinois conduisissent eux-mêmes en grande pompe à Tien Tsin les restes mortels des victimes de la trahison; qu'un monument expiatoire fût élevé dans cette ville aux frais de l'Empereur.

Il voulait que l'on s'emparât du Palais impérial de Pé-Kin avant le délai accordé par les ambassadeurs eux-mêmes, et qui n'expirait que le 23 octobre.

Il voulait enfin que le Palais d'Été fût brûlé, rasé, détruit de fond en comble.

Le baron Gros, instrument inconscient des Anglais pendant les commencements de la campagne, mais diplomate dont le dévouement et la bonne foi ne sauraient être mis en doute, finit par se révolter contre ces exigences inflexibles qui dépassaient la portée de ses instructions.

Il répondit à son collègue que le principe d'une indemnité pour les familles des victimes était trop juste, et que la France, moins atteinte que l'Angleterre, se contenterait pour sa part de 200.000 taëls, si son alliée en demandait 300.000; mais qu'il ne voyait pas l'utilité de devancer l'époque fixée pour l'occupation, au besoin la destruction du Palais de Pé-Kin; que les Chinois, devant ce manque de parole, renonceraient peut-être à traiter, et qu'on pourrait arriver ainsi, malgré soi, au renversement de la dynastie régnante, éventualité que ne comportaient pas ses instructions.

De même il jugeait impolitique d'imposer aux Chinois la construction d'un monument qu'ils se refuseraient à élever, ou qu'ils détruiraient derrière nous, car il leur rappellerait à la fois leur honte, leur désastre et leur trahison.

Enfin il estimait que retourner sur ses pas pour incendier le Palais d'Été, abandonné sans défense, constituait une action sans gloire et sans profit, sinon sans danger, car cette exécution pourrait nuire au succès des négociations qu'il importait d'enlever rapidement.

Il ajouta qu'après tout, cette dernière question relevait du général de Montauban, et que si le commandant en chef croyait devoir prendre part à une pareille expédition, il ne s'y opposerait pas.

En conséquence, le général Grant vint trouver le général de Montauban et l'invita à se joindre à lui pour aller incendier le Palais d'Été.

— Certainement non, répondit le général de Montauban, averti par le baron Gros, à aucun prix je ne retournerai dans cet endroit-là.

L'Anglais insista, fit intervenir le nom de lord Elgin. Montauban persista dans son refus, et en fit part aussitôt au ministre de la guerre.

Il me semble intéressant, à tous les titres, de reproduire ici la correspondance échangée à ce sujet entre les généraux alliés.

En quittant Montauban, le général Grant lui avait dit :

— J'espère que vous réfléchirez et comprendrez les raisons majeures auxquelles j'obéis, et que vous ne me refuserez pas un concours que j'ai toujours trouvé si empressé.

Le soir même, je transcrivis et allai porter au camp anglais la lettre suivante :

Monsieur le général en chef,

« J'ai mûrement réfléchi depuis ce matin à la proposition que vous m'avez faite d'aller, de concert avec vous, incendier le Palais impérial de Yuen-Ming-Yuen, aux trois quarts détruit dans les journées des 7 et 8 octobre courant, tant par mes troupes que par les Chinois. Je crois devoir, pour satisfaire aux instructions que j'ai reçues, vous expliquer les motifs de mon refus à coopérer à une semblable expédition. Elle me parait d'abord dirigée par un

esprit de vengeance de l'acte de barbare perfidie commis sur nos malheureux compatriotes, sans que cette vengeance atteigne le but que l'on se propose.

« D'un autre côté, n'est-il pas probable que l'incendie allumé de nouveau dans le palais impérial jettera la terreur dans l'esprit déjà peu rassuré du prince Kong, et lui fera abandonner les négociations entamées ? Dans ce cas, l'attaque du palais impérial de Pé-Kin deviendra une nécessité, et la perte de la dynastie actuelle la conséquence, ce qui serait diamétralement opposé aux instructions que nous avons reçues.

« Par tous ces motifs, je crois devoir, Monsieur le général en chef, ne m'associer en aucune façon à l'œuvre que vous allez accomplir, la considérant comme nuisible aux intérêts du gouvernement français. »

CH. DE MONTAUBAN.

Le lendemain, le général de Montauban recevait à son tour la dépêche suivante :

A son Excellence le général en chef de Montauban.

Quartier général de Pé-Kin,

18 octobre 1860.

Monsieur,

« En réponse à la lettre de Votre Excellence, en date d'hier, j'ai l'honneur de vous exposer les raisons qui me font vouloir la destruction complète du palais de Yuen-Ming-Yuen.

« 1° C'est dans ce palais que les prisonniers ont été traités avec une barbarie atroce, c'est là qu'ils sont restés pieds et poings liés pendant trois jours, privés entièrement de nourriture ;

« 2° La nation anglaise ne sera pas satisfaite, si nous n'infligeons pas au gouvernement chinois un châtiment sévère, marque du ressentiment que nous avons éprouvé de la manière barbare avec laquelle ils ont violé le droit des gens.

« Si nous nous bornions à faire la paix, à signer le traité et à nous retirer, le gouvernement chinois croirait qu'il peut impunément saisir et assassiner nos compatriotes, il est nécessaire de le détromper sur ce point.

« Il est vrai que le Palais d'Été de l'Empereur a été pillé ; mais le dommage infligé peut être réparé en un mois. Le jour même où

l'armée française a quitté Yuen-Ming-Yuen, le palais a été réoccupé par les autorités chinoises, et cinq Chinois qu'elles ont pris pillant ont été exécutés par les ordres de ces autorités.

« Mes patrouilles ont trouvé depuis ce jour l'enceinte constamment fermée et les habitations non détruites.

« Il nous a été bien démontré que le palais de Yuen-Ming-Yuen est considéré comme une place forte importante ; sa destruction est un coup dirigé entièrement non contre le peuple, mais contre le gouvernement chinois qui est le seul auteur des atrocités commises. C'est un coup qui sera parfaitement senti par ce gouvernement et, d'autre part, on ne peut arguer contre cette opération d'aucune raison fondée sur des sentiments d'humanité.

« J'ajouterai que lord Elgin partage entièrement ma manière de voir à ce sujet. »

HOPE GRANT.

L'exécution s'accomplit en dehors de nous. Elle devait provoquer une dernière réponse du général de Montauban, que je transcris également :

A Monsieur le général en chef Hope Grant.

Quartier général devant Pé-Kin,

18 octobre 1860.

Monsieur le général en chef,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date de ce jour, relative à l'incendie du palais de Yuen-Ming-Yuen.

« Je n'ai pas l'intention d'élever une polémique au sujet de l'acte qui vient d'être commis contrairement à l'opinion de l'ambassadeur de France et à la mienne.

« Nos gouvernements respectifs sont seuls appelés à juger nos actions, et j'ai l'espoir que le gouvernement français donnera une entière approbation à ma conduite en cette circonstance, quels que soient les regrets qu'il éprouvera comme moi de l'acte déloyal qui nous a enlevé nos malheureux compatriotes. »

CH. DE MONTAUBAN.

(*A suivre.*) Comte D'HÉRISSON.

LE BOMBARDEMENT DE PARIS [1]

(Suite et fin.)

Dans le conseil, le Gouvernement est interpellé à cause de son inaction : il fait son propre éloge, déclare que les soldats de ligne et les mobiles sont dans un état déplorable et que, seule, la Garde nationale est bien habillée et équipée. Mais le général Clément Thomas dit hardiment « qu'il y a beaucoup de charlatanisme dans l'étalage de courage de la Garde nationale. Déjà, depuis qu'elle sait qu'on va l'employer, son enthousiasme a beaucoup baissé ; il ne faut donc pas se faire d'illusions de ce côté (Chaper.) ». — « M. le général Trochu reconnaît qu'il a reçu des rapports déplorables sur certains bataillons ; il y a de bons et de mauvais éléments ; il craint que les mauvais ne paralysent les bons (Chaper). » Les bons se battront à Buzenval, les mauvais feront la Commune.

Après une déclaration de M. Magnin sur les vivres restants, M. Jules Favre fait remarquer que, le 20 janvier, on n'aura plus à manger que pour dix jours.

Et le bombardement emplit toujours la ville de son tonnerre. De tous côtés pleuvent les protestations. Celle du Gouvernement suit celle des savants du Muséum, des médecins des hôpitaux. « Protester, c'est bon ; se battre vaudrait encore mieux. Mais l'on ne se bat pas (Emile Chevalet). »

Voici la protestation du Gouvernement : « Après un investissement de plus de trois mois, l'ennemi a commencé le bombardement de nos forts, le 30 décembre, et, six jours après, celui de la

(1) Voir *La Lecture*, page 244.

ville. Une pluie de projectiles, dont quelques-uns pesant 94 kilogrammes, apparaissant pour la première fois dans l'histoire des sièges, a été lancée sur la partie de Paris qui s'étend depuis les Invalides jusqu'au Muséum. Le feu a continué, jour et nuit, sans interruption, avec une telle violence que, dans la nuit du 8 au 9 janvier, la partie de la ville, située entre Saint-Sulpice et l'Odéon, recevait un obus par chaque intervalle de deux minutes.

« Tout a été atteint : nos hôpitaux regorgeant de blessés, nos ambulances, nos écoles, les musées et les bibliothèques, les prisons, l'église de Saint-Sulpice, celles de la Sorbonne et du Val-de-Grâce, un certain nombre de maisons particulières. Des femmes ont été tuées dans la rue ; d'autres dans leur lit ; des enfants ont été saisis par des boulets dans les bras de leurs mères. Une école de la rue de Vaugirard a eu quatre enfants tués et cinq blessés par un seul projectile.

« Le musée du Luxembourg, qui contient les chefs d'œuvre de l'art moderne, et le jardin, où se trouvait une ambulance, qu'il a fallu faire évacuer à la hâte, ont reçu vingt obus dans l'espace de quelques heures. Les fameuses serres du Muséum, qui n'avaient pas de rivales dans le monde, sont détruites. Au Val-de-Grâce, pendant la nuit, deux blessés, dont un garde national, ont été tués dans leur lit. Cet hôpital, reconnaissable à la distance de plusieurs lieues par son dôme que tout le monde connait, porte les traces du bombardement dans ses cours, dans ses salles de malades, dans son église dont la corniche a été enlevée.

« Aucun avertissement n'a précédé cette furieuse attaque. Paris s'est trouvé tout à coup transformé en champ de bataille, et nous déclarons avec orgueil que les femmes s'y sont montrées aussi intrépides que les citoyens. Tout le monde a été envahi par la colère, mais personne n'a senti la peur.

« Tels sont les actes de l'armée prussienne et de son roi, présent au milieu d'elle. Le Gouvernement le constate pour la France, pour l'Europe, et pour l'histoire. »

Du 11 au 12, 250 coups sont tirés sur les quartiers de la rive gauche, 45 maisons sont atteintes, 3 incendies sont allumés, 21 personnes sont tuées ou blessées.

Un obus, tombé cette nuit-là sur l'École des Mines, pulvérisa les échantillons venant du Chili, placés dans la collection de paléontologie, devant lesquels, lors de son dernier passage à Paris, s'était longtemps arrêté le maître des géologues allemands, Léopold de

Buch, président de l'Académie des sciences de Berlin. Ces échantillons contredisaient une des vues géologiques de M. de Buch. Même sur ce terrain, les Prussiens n'admettaient pas d'opposition.

Pas d'événements militaires.

Un décret assimile, fort justement, les victimes du bombardement aux soldats frappés par l'ennemi. Les veuves et les orphelins de pères et de mères de ces victimes sont pareillement assimilés aux veuves et orphelins des soldats tués à l'ennemi.

Un nouveau club est ouvert à la Villette, le club de la Marseillaise, pour faire concurrence au club Favié, de Belleville.

« A en juger par ses débuts, le club de la *Marseillaise* promet : en une seule séance on y a dévoilé assez de trahisons pour alimenter, pendant plusieurs soirées, un club de second ordre... La trahison ! Elle nous enveloppe comme un filet depuis le commencement de la campagne, et il n'y a que la Commune qui puisse rompre les mailles serrées de la vaste conspiration ourdie contre la République. Cette conspiration a été organisée de longue main entre les empereurs, les rois, les accapareurs, et les autres exploiteurs du peuple. La guerre de Prusse était préméditée entre eux... Les hommes de l'Hôtel de Ville continuent Bonaparte et ils s'entendent comme lui avec les Prussiens pour mettre le peuple en esclavage, après avoir livré la patrie. »

« Il est bien connu, dit un autre citoyen, et le *Réveil* lui-même a révélé le fait, qu'une sortie avait été résolue dans un conseil composé de quatre généraux et présidé par Trochu, et que, le lendemain, les Prussiens en étaient avertis. Qui les avait prévenus ? Qui avait trahi ? Était-ce Trochu ? Était-ce Schmitz ou un autre ? (*Une voix :* C'était l'homme qui mange des faisans. *Mouvement d'indignation.*) En tout cas, c'est Trochu qui est responsable de la trahison, s'il n'est pas lui-même le traître. (Oui ! oui ! c'est Trochu !) (De Molinari). »

Le général Schmitz était formellement accusé.

Et le Gouverneur se laissait émouvoir par ces insanités, prenait la peine d'y répondre dans le *Journal officiel*, et déclarait que « c'était lui qu'on atteignait dans la personne des plus dévoués collaborateurs qu'il avait eus pendant le cours de ces quatre mois d'efforts et d'épreuves... Il signalait ces manœuvres à l'indignation des honnêtes gens ».

« Certes, il n'y avait trahison nulle part, parmi les chefs de

l'armée, mais les généraux n'avaient pas confiance en eux-mêmes. C'était pour cela que les influences malsaines prédominaient et que des bruits absurdes ébranlaient la confiance des troupes. Il aurait fallu que les trois quarts des généraux fussent mis de côté. (Émile Chevalet). »

Mais, le 11, le Gouverneur avait voulu envoyer à M. de Moltke une déclaration protestant contre le bombardement des établissements consacrés, de tout temps, à l'assistance publique : la Salpêtrière, le Val-de-Grâce, la Pitié, l'hospice de Bicêtre, l'hôpital des Enfants-Malades. En conséquence, il avait chargé le capitaine d'Hérisson, de son état-major, de se présenter en parlementaire au pont de Sèvres. Le drapeau blanc fut arboré après les sonneries d'usage et hissé également par l'ennemi, mais aucun officier prussien ne se présenta, le feu des Prussiens ne cessa pas et, pendant plus de deux heures, notre parlementaire s'évertua vainement à se mettre en rapport avec l'assiégeant. Comme celui-ci s'obstinait toujours à tirer, force fut à l'aide de camp du Gouverneur de partir sans avoir rempli sa mission.

En réalité, MM. de Bismarck et de Moltke refusaient toutes communications parce qu'ils savaient bien qu'elles se rapporteraient à des violations du Droit des gens, à des protestations contre le meurtre des enfants, des femmes et des blessés, et ils voulaient être libres de continuer, à leur aise, leur sanglante et honteuse besogne, feignant d'ignorer les atrocités dont ils se rendaient coupables.

C'est pour cela que M. de Bismarck avait inventé un roman de coups de fusil, tirés sur un officier allemand qui aurait apporté, le 23 décembre, les lettres de M. de Washburne. Il n'y avait rien de vrai dans cette accusation, ainsi qu'il résulte de l'enquête faite, le 2 janvier, par le général commandant à Neuilly. C'était donc un produit de l'imagination de M. de Bismarck, en prévision du bombardement qui était imminent. Mais l'on n'ignore pas les procédés du chancelier : un mensonge de plus ou de moins n'était pas pour l'inquiéter; l'homme de la dépêche d'Ems, cause de tant de sang versé, de tant de ruines, de tant de haines, ne s'arrêtait pas devant l'indignité du procédé, quand il y trouvait intérêt.

Quoi qu'il en soit, voici, pour ordre, la protestation que M. Trochu rédigea, le 11 janvier, et la réponse que M. de Moltke y fit, le 15 du même mois :

« *Déclaration du Gouverneur de Paris à M. le général comte de Moltke, chef d'état-major des armées allemandes.*

« Depuis que l'armée allemande a ouvert le feu de ses batteries au sud de Paris, un grand nombre d'obus sont venus atteindre des établissements hospitaliers consacrés de tout temps à l'assistance publique : tels que la *Salpêtrière*, le *Val-de-Grâce*, l'*hôpital de la Pitié*, l'*hospice de Bicêtre* et l'*hôpital des Enfants-Malades*.

« La précision du tir de l'artillerie et la persistance avec laquelle les projectiles arrivent dans une direction et sous une inclinaison constante, ne permettent plus d'attribuer au hasard les coups qui viennent frapper, dans ces hôpitaux, les femmes, les enfants, les incurables, les blessés ou les malades qui s'y trouvent enfermés.

« Le Gouverneur de Paris déclare ici solennellement à M. le comte de Moltke, chef d'état-major général des armées allemandes, qu'aucun des hôpitaux de Paris n'a été distrait de sa destination ancienne. Il est donc convaincu que, conformément au texte des conventions internationales et aux lois de la morale et de l'humanité, des ordres seront donnés par l'autorité militaire prussienne pour assurer à ces asiles le respect que réclament pour eux les pavillons qui flottent sur leurs dômes.

Général Trochu.

« Paris, 11 janvier 1871.

« *Déclaration du chef d'état-major général des armées allemandes, général d'infanterie, comte de Moltke, à M. le général Trochu, Gouverneur de Paris.*

Versailles, le 15 janvier 1871.

« Le chef d'état-major général des armées allemandes proteste énergiquement contre la supposition que leurs batteries aient pris pour point de mire les établissements hospitaliers.

« L'humanité avec laquelle les armées allemandes ont conduit la guerre, autant que le permettait le caractère imprimé à cette même guerre par les Français depuis le 4 septembre, les met suffisamment à l'abri d'un pareil soupçon.

« Aussitôt qu'une atmosphère plus pure et des distances plus courtes laisseront distinguer les dômes ou édifices sur lesquels flotte le drapeau blanc à croix rouge, il deviendra possible d'éviter les dommages dus au hasard.

« Comte de Moltke. »

Tout mauvais cas est niable. M. de Moltke n'avait garde d'oublier ce principe commode : c'était la faute de l'atmosphère, non celle des pointeurs! Bien naïfs ceux qui accepteront l'enfantine excuse du taciturne!

Le Gouverneur a, plus tard, répliqué : « Personne ne doutera, a-t-il dit, de l'élévation des sentiments et de l'entière bonne foi qui avaient dicté à l'éminent major-général cette réponse ; mais, quelle meilleure fortune nos hôpitaux pouvaient-ils attendre *d'une atmosphère plus pure ou de distances plus courtes,* puisque, très souvent, les batteries allemandes nous bombardaient *toute la nuit et à toute volée* (Général Trochu)? » On ne pouvait mieux persifler l'hypocrite réponse du chef des armées allemandes.

De nombreuses dépêches de Gambetta, annonçant la continuation de la guerre à outrance en province, un peu trop remplies de déclarations politiques étrangères à la défense, sont arrivées depuis quelques jours. Les uns les critiquent, les autres les exaltent.

« Nous avons aujourd'hui, 11 janvier, dans le *Journal officiel*, dit M. Louis Veuillot, une nouvelle paraphrase de M. Gambetta. Nous ne pouvons dissimuler que ce Membre nous parait abuser du pigeon. Nous le disons naïvement, puisqu'il veut bien le souffrir. Au lieu de son perpétuel *Vive la République!* qu'il délaie toujours et qui serait capable de faire passer le goût de la chose, combien nous eussions préféré deux mots qui eussent rassuré le pays contre l'imbécile esprit de terrorisme que l'on voit poindre sous ces emphases!

« M. Gambetta, ministre, parait croire que la France s'est donnée à Gambetta du café Voltaire, et que ce mariage au XXIe arrondissement est absolument indissoluble, comme si le notaire, le maire, le curé et la consommation y avaient passé. Point du tout, il y manque, au contraire, tout cela! Par une circonstance infiniment regrettable, M. Gambetta s'est introduit dans la maison, et se trouve bon gré mal gré admis à faire sa cour. Voilà tout. Il fait sa cour, rien de plus. Selon nous, il la fait très mal. Il abuse de la circonstance comme du pigeon. Il est bavard, il est suffisant, et il lui reste quantité de garanties à donner sur son caractère, sur son esprit, sur ses moyens et sur ses principes. Il parle beaucoup de sa république, il lui reste à dire ce que c'est et ce qu'il entend par là. Il loue sans relâche et sans trêve ses républicains, mais il n'a montré jusqu'ici que des gens de pipe, de chope, de *blague*, des habitués d'estaminet-billard, dont l'aptitude

au carambolage peut être fort brillante, mais dont les propos ne donnent nulle envie de les introduire dans la famille. Il prétend que l'on brûle de les embrasser : il se trompe. Ou il quittera cette compagnie, ou il ira la rejoindre dans ses comices enfumés. Des gens avec lesquels il prend l'habitude de compter trop peu, qui prétendent aimer la France autant que lui, et qui ne manquent pas de raisons pour croire qu'ils la servent aussi bien, sont las jusqu'à l'excès de lui entendre si souvent dire qu'il n'y a de vertu, de mérite, de patriotisme, d'intelligence et de courage que parmi ces républicains là. Cette façon de parler est sotte et n'avance pas ses affaires. »

Autre cloche, mise en branle par Mme Adam.

Après avoir raconté qu'elle vient d'avoir une fièvre cérébrale causée par le bombardement, après avoir déclaré qu'elle « est si faible encore qu'elle ne peut rassembler ses idées », elle ajoute immédiatement : « Ce Gambetta prend des proportions de colosse, avec ses larges épaules qui ont toujours l'air de soutenir un monument. Il est la cariatide de notre France. »

L'histoire frappera certainement sur une autre cloche, dont le son sera à égale distance des cloches Veuillot et Juliette Lambert.

Le conseil du Gouvernement est tout entier rempli par une discussion sur l'opportunité d'envoyer un représentant à la conférence de Londres.

Du 12 au 13, l'ennemi jette, sur la ville, le même nombre d'obus que la veille : 58 maisons sont visitées par les projectiles, il n'y a pas d'incendie ; on ne déplore plus que 13 victimes.

Une bombe lancée, pendant la nuit, sur l'Ecole des Mines, a pénétré, sans éclater, dans le cabinet de M. Daubrée, et est venue se poser, debout, sous la table du professeur. Les débris de l'obus, éclaté, la nuit précédente, au milieu de la collection rebelle à M. de Buch, et la bombe complète, si singulièrement placée sous le bureau de M. Daubrée, enrichissent, aujourd'hui, les vitrines de l'Ecole des Mines.

Le commandant Blanc, à la tête d'une compagnie de zouaves, a escaladé le plateau d'Avron, pendant la nuit, en a chassé les grand'gardes allemandes et ramené six prisonniers. Les forts de Vanves, d'Issy, de Montrouge, le quartier Saint-Sulpice sont toujours criblés de projectiles. Dans ce quartier, de minuit à trois heures et demie du matin, un obus par minute. C'est une situation épouvantable pour les malheureuses familles condamnées à rester sous cette infernale pluie de fer ; cependant, pas un homme, pas

une femme, pas un enfant, ne parle de se rendre. En dépit des défauts, des torts, des crimes même des Parisiens voilà qui n'est point commun, qui leur fait honneur et qui rachète les hâbleries des clubs abrités.

Dans le conseil du 12, le Gouverneur, après avoir dit, fort justement, que, de toutes façons, Paris ne peut se rendre avant l'achèvement du mouvement de Bourbaki, abandonne le moyen de gouvernement dont il se servait depuis le commencement du siège, jette à l'eau la fameuse *force morale* dont il a tant abusé et réclame des mesures extrêmes : perquisitions pour saisir les vivres cachés, suppression des réunions publiques et de la liberté de la presse.

Sero medicina paratur.

Après un échange de récriminations peu intéressantes, la proposition du Gouverneur n'est pas acceptée.

Du 13 au 14, les Prussiens, réapprovisionnés, tirent 500 coups contre l'infortunée rive gauche : il y a 103 maisons touchées. C'est le plus gros chiffre inscrit depuis le commencement du bombardement et il ne sera pas dépassé. Malgré ce chiffre, on n'a qu'un incendie à éteindre, mais le nombre des victimes s'élève de 13 à 33.

Au n° 85 de la rue Mouffetard, un obus, entré dans une maison, tue ou blesse 7 personnes ; Marie May, 9 ans, et Mouzard, 15 mois, tués ; May fils, 4 ans, May, 37 ans, dame Sarrazin, Sarrazin fils, 12 ans, dame Mouzard, blessés.

La boucle de la Marne, les forts du Sud et de l'Est sont toujours canonnés, ainsi que la rive gauche de la Seine. En somme, « depuis dix-sept jours, l'ennemi a brûlé une quantité considérable de munitions sans arriver à un résultat sérieux. Nos pertes ont été relativement faibles, les incendies arrêtés dès le début, les dégâts matériels réparés autant que possible chaque jour (*Journal officiel*) ».

Au milieu de cette tempête de fer, qui s'était déchaînée sur les forts depuis le 27 décembre, l'attitude de la garnison demeurait admirable. Rien ne saurait la troubler, rien ne saurait la vaincre. Les marins, surtout, étaient superbes : ils manœuvraient, sur ce bâtiment scellé au sol, sur le fort dont ils avaient fait un vaisseau, comme s'ils se trouvaient en pleine mer. Les obus pouvaient tomber comme la grêle, puisque certains forts reçurent jusqu'à 358 projectiles creux dans une journée, les marins restaient impassibles

et s'efforçaient de rendre coup pour coup. Grâce à sa discipline, grâce à son courage, la Marine a eu la plus belle page du siège de Paris.

Les feux des forts de Vanves et d'Issy ont été, sinon complètement éteints, du moins singulièrement diminués par ces quelques jours de bombardement *intensif*. Mais Montrouge et les batteries improvisées entre les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, soutenues par les puissantes pièces de l'enceinte, ont tenu tête aux batteries dominantes de Châtillon et de Meudon et arrêté tout progrès des Allemands de ce côté.

Mais parlons d'un club non *défilé*.

« Placé entre la rue Monge et la rue des Ecoles, le club de la rue d'Arras est exposé à recevoir des visiteurs plus incommodes encore que les reporters de la réaction. Aussi le public commence-t-il à y devenir rare. Hier soir, 13 janvier, la salle n'était qu'à moitié remplie, et, chose assez curieuse, mais que nous nous garderons naturellement d'attribuer à la crainte des obus, il n'y avait pas de bureau du tout. Les organisateurs, les promoteurs, les meneurs ordinaires du club étaient absents, et nous n'avons pu savoir de leurs nouvelles. Probablement, ils étaient en train d'exécuter une sortie, peut-être même une *trouée*, du côté de la rive droite. On a été obligé de faire appel aux citoyens de bonne volonté pour les remplacer (de Molinari). » Un jeune homme imberbe a quitté le fauteuil de la présidence et a prononcé un long discours, où il y avait d'excellentes choses contre le Gouvernement du Quatre-Septembre et M. Trochu, qui « a fait tuer inutilement des milliers d'hommes au Bourget et à Champigny... et aura de terribles comptes à rendre (de Molinari ». Malheureusement, ce discours, débité avec une facilité singulière et une verve endiablée, se termine par l'air de la Commune, joué si souvent par les clubs de barbarie : cette rengaine gâte la plus belle harangue. Néanmoins, une triple salve d'applaudissements accueille la péroraison du jeune orateur.

Mais un citoyen vient déclarer que l'anarchie seule peut sauver Paris. Applaudi par les uns, hué par les autres, la scène dégénère en pugilat et le jeune orateur, redevenu président, se hâte de lever la séance.

Le conseil du 13 est plein de discussions de toutes sortes : accusation de complicité avec l'ennemi, portée, par le préfet de police, contre M. Dardenne de la Grangerie, sous-directeur des ambu-

lances de la Presse; réquisition des blés, rationnement que M. Ferry se décide à demander. Seule, la proposition de réquisition est adoptée.

Quant à la nourriture, nous ne pouvons répéter sans cesse qu'elle devient de plus en plus rare, de plus en plus mauvaise, nous nous contenterons de donner le prix des comestibles ordinaires, à cette époque du siège :

1 kilogramme de cheval	20 francs.
1 — de chien	8
1 — de jambon	80
1 chat	15
1 lapin	50
1 dindon	150
1 œuf	5
1 rat	2
1 pigeon	15
1 kilogramme de beurre	160
1 litre de haricots	8
1 boisseau de carottes	75
1 — de pommes de terre	35
1 — d'oignons	80
1 chou	16
1 poireau	1
1 pied de céleri	2
1 échalote	0 fr. 50.

Tout se payait comptant. « En retour, débiteurs et créanciers avaient conclu une trêve. Propriétaires et locataires avaient signé une suspension des hostilités, contresignée par les concierges eux-mêmes (d'Hérisson).» En d'autres termes, les échéances étaient prorogées et, quelque dure que fût, pour quelques-uns, une pareille situation, elle ne pouvait être critiquée et résultait de la force même des choses.

Du 14 au 15, 500 obus s'abattent encore sur Paris, 75 maisons sont touchées; on se rend maître de 4 incendies; 31 personnes sont tuées ou blessées. Au lycée Corneille, notamment, 3 enfants sont frappés mortellement, 2 s'en tirent avec des blessures.

Rien n'est plus capricieux que la fureur de l'artillerie prussienne. « Tantôt, arrivant par bordées, les obus bourdonnaient sur la ville assiégée comme un essaim de guêpes ardentes et formaient, en éclatant, d'effroyables concerts. Tantôt l'ouragan semblait s'apaiser; les sifflements sinistres se faisaient rares et l'on n'entendait plus que des détonations isolées. Parfois, enfin, de longs silences marquaient l'arrêt de la grêle psychologique (de Sarrepont). »

Sans doute MM. de Moltke et de Bismarck voulaient, par une avalanche de mort fondant sur les maisons et les hôpitaux, terrifier plus sûrement la population et l'amener à composition. Ils ne s'arrêtaient qu'après une si grande consommation de gargousses que la pénurie succédait à l'abondance.

Le feu de l'artillerie allemande avait été très précipité pendant les premiers jours : par instant, on pouvait compter cinq et six coups par minute, soit en moyenne, 10.000 projectiles par jour. Le calibre des pièces était d'une grosseur inconnue jusqu'à cette époque, la portée beaucoup plus longue qu'on ne se l'était imaginé.

Si la violence du tir ne se ralentissait guère, en revanche certaines heures de la journée apportaient un redoublement ou un ralentissement du feu. C'est à midi et à minuit que le bombardement était le plus redoutable ; il cessait un peu avant le lever du soleil, reprenait avec le jour.

Oui, d'après l'ordre barbare des chefs de l'armée assiégeante, afin de rendre l'effet des obus plus terrifiant sur les malheureux habitants des quartiers de la rive gauche et d'Auteuil, le tir des canons allemands était principalement dirigé contre la ville pendant la nuit, contre les forts pendant le jour.

Dès que les batteries ennemies se mettaient à tonner, nos forts et nos canonnières répondaient de leur mieux. Ces dernières, surtout, inquiétaient les artilleurs teutons, car elles échappaient à leurs coups, en raison de leur mobilité, et rendaient d'immenses services à la défense.

Ce jour-là, par une « gelée terrible et un brouillard intense (de Marthold) », les généraux Vinoy, Blanchard et Corréard tâtèrent l'ennemi du côté du *Moulin-de-Pierre*. A la première décharge des assiégeants, nos soldats se hâtèrent de regagner leurs tranchées.

« A peine les troupes avaient-elles commencé leur mouvement qu'elles furent accueillies par la canonnade et la fusillade de l'ennemi qui les mirent sur-le-champ en déroute. Les mobiles de la Seine reculèrent les premiers, entraînant avec eux la Garde nationale, qui se rejeta sur les autres troupes. Le général du génie Javain, qui chercha à arrêter ce mouvement de retraite, fut renversé violemment, foulé aux pieds des soldats, sans parvenir à les ramener en avant.

« La sortie contre le *Moulin-de-Pierre* n'a pas été heureuse ; cela ne doit surprendre personne, écrit le bourgeois de Paris au

journal duquel nous faisons de si fréquents emprunts. L'ennemi, craignant une forte attaque du côté de Châtillon, avait massé là des forces considérables » De plus, le secret de l'opération avait été ébruité dans la ville, discuté et commenté dans les clubs ; le Génie, cette fois, avait été prêt à l'heure, mais les mobiles de la brigade d'André s'étaient fait longtemps attendre. Enfin, les troupes s'étaient mises en mouvement si bruyamment que les Allemands étaient sur leurs gardes, et que l'attaque se changea en une épouvantable déroute, après quelques minutes de canonnade.

C'est ainsi que nos généraux surprenaient les Prussiens, même quand nous avions pour nous l'avantage « d'un brouillard intense » ! — « Des sorties pour rire », ou pour pleurer, hélas !

A Drancy et du côté de la Gare-aux-Bœufs, ce sont les Allemands qui se sont rapidement retirés, après avoir pris notre contact.

Et le bombardement de la ville ne s'arrête pas. Le faubourg Saint-Germain n'a pas un instant de répit : les obus ne cessent d'y tomber. Les gardiens de la paix, dont le dévouement est extraordinaire, sont chargés d'assurer l'ordre, en cas d'incendie, et de porter secours aux pauvres et aux blessés.

« Les projectiles continuent à tomber sur l'hôpital de la Pitié. On en compte, jusqu'à présent, 32 tombés sur cet établissement. La prison de Sainte-Pélagie a aussi beaucoup souffert. Dans la rue Monge, un obus a traversé les cinq étages d'une maison et a éclaté au rez-de-chaussée. Les rues Gracieuse, du Battoir, du Puits-de-l'Ermite et de la Clef sont entièrement abandonnées par les habitants. Deux obus sont tombés sur le théâtre de l'Odéon ; un sur la toiture de Saint-Sulpice qui, aujourd'hui a été traversée. Dieu a épargné les fidèles en prières. Un obus est tombé aussi sur le ministère du Commerce, rue de Varenne. Celui qui a pénétré le plus avant, cette nuit, dans Paris, a éclaté rue Hautefeuille, près la place Saint-André-des-Arts. Comme on le voit, ce n'est pas très loin du Palais de Justice. J'ai voulu juger par moi-même, continue le bourgeois de Paris que nous citons, des dégâts commis, et je me suis rendu dans les quartiers bombardés. Les habitants supportent leur malheureux sort d'une manière admirable, et, surtout, avec beaucoup de patience (*Journal du siège par un bourgeois de Paris*). »

Six femmes faisaient la queue, rue Lecourbe, à la porte d'une cantine municipale : elles sont atteintes, toutes les six, par les éclats du même projectile ! Il faudrait des volumes pour consigner

tous les épisodes déchirants de cette boucherie prussienne.

De semblables cruautés ne pouvaient laisser les neutres indifférents. Plusieurs de leurs nationaux avaient été frappés ; en dépit de la réserve obligatoire pour des diplomates, le 14, ils envoyèrent à M. de Bismarck une manière de protestation qu'ils avaient rédigée la veille. Comme cette pièce, émanant de juges impartiaux, est la condamnation des sanguinaires agissements de M. de Bismark et de son maître, nous la donnons intégralement.

« *A. S. E. M. le comte de Bismarck-Schonhausen, chancelier de la Confédération de l'Allemagne du Nord, à Versailles.*

« MONSIEUR LE COMTE,

« Depuis quelques jours, des obus en grand nombre, partant des localités occupées par les troupes belligérantes, ont pénétré jusque dans l'intérieur de Paris. Des femmes, des enfants, des malades ont été frappés. Parmi les victimes, plusieurs appartiennent aux Etats neutres. La vie et la propriété des personnes de toute nationalité établies à Paris se trouvent continuellement mises en péril.

« Ces faits sont survenus sans que les soussignés, dont la plupart n'ont en ce moment d'autre mission à Paris que de veiller à la sécurité et aux intérêts de leurs nationaux, aient été, par une dénonciation préalable, mis en mesure de prévenir ceux-ci contre les dangers dont ils sont menacés et auxquels des motifs de force majeure, notamment les difficultés opposées à leur départ par les belligérants, les ont empêchés de se soustraire.

« En présence d'événements d'un caractère aussi grave, les membres du Corps diplomatique présents à Paris, auxquels se sont joints, en l'absence de leurs ambassades et légations respectives, les membres soussignés du corps consulaire, ont jugé nécessaire, dans le sentiment de leur responsabilité envers leurs gouvernements, et pénétrés des devoirs qui leur incombent envers leurs nationaux, de se concerter sur les résolutions à prendre.

« Ces délibérations ont amené les soussignés à la résolution unanime : de demander que, conformément aux principes et aux usages reconnus du droit des gens, des mesures soient prises pour permettre à leurs nationaux de se mettre à l'abri, eux et leurs propriétés.

« En exprimant avec confiance l'espoir que Votre Excellence voudra bien intervenir auprès des autorités militaires dans le sens de leur demande, les soussignés saisissent cette occasion pour vous

prier d'agréer, Monsieur le Comte, les assurances de leur très haute considération.

Paris, le 13 janvier 1871.

« *Signé :* Kern, ministre de la Confédération suisse; baron Adelswaerd, ministre de Suède et de Norwège; comte de Moltke-Hvitfeldt, ministre de Danemark; baron de Beyens, ministre de Belgique; baron de Zuylen de Nivert, ministre des Pays-Bas; Washburne, ministre des Etats-Unis; Ballivian y Roxas, ministre de la Bolivie; duc d'Aquaviva, chargé d'affaires de Saint-Marin et Monaco; H. Enriquo Luiz Ratton, chargé d'affaires de S. M. l'Empereur du Brésil; Julio Thirion, chargé d'affaires par intérim de la République dominicaine; Husny, attaché militaire et chargé des affaires de Turquie; Lopez de Arosemena, chargé d'affaires de Honduras et de Salvador; C. Bonifaz, chargé d'affaires du Pérou.

« Baron G. de Rothschild, consul général d'Autriche-Hongrie; baron Th. de Voelkersaum, consul général de Russie; José M. Calvo y Fernel, consul d'Espagne; L. Cerruti, consul général d'Italie; J. Proenza Vieira, consul général de Portugal; Georges A. Vuzos, vice-consul général de Grèce. »

Bien qu'en termes polis ces choses-là soient mises par les rédacteurs de la pièce, qui ont été obligés à faire bien des retouches afin d'obtenir l'unanimité du corps diplomatique, la violation du Droit des gens, la barbarie des procédés prussiens n'en résultent pas moins de cette quasi-protestation, qui servira, plus tard, aux historiens, pour établir la responsabilité morale des Allemands.

Un décret réquisitionne, au nom du Gouvernement, conformément à la décision de la veille, toutes les quantités de farine excédant 5 kilogrammes par ménage.

Dans le conseil du 14, il est avoué que, malgré le rationnement qui va être décrété, il n'y a plus de vivres que pour quinze jours. M. Trochu lit une proclamation larmoyante et annonce à ses collègues qu'une nouvelle grande action va être tentée, dans six jours, soit le 20 janvier. Autant en avertir tout de suite l'ennemi. Le lendemain, comme nous le verrons, *L'Electeur libre*, journal de M. Ernest Picard, annoncera la grande sortie.

M. Emmanuel Arago reproche encore au Gouvernement de ne pas se servir de la Garde nationale.

« Les femmes, dit-il, sont les premières à crier aux hommes : « Vous êtes 400.000 et vous vous laissez bombarder ! »

Du 15 au 16, les coups observés par les guetteurs redescendent à 300, aucune maison n'est endommagée, aucun incendie allumé, mais 21 personnes sont frappées dans les rues ou sur les places.

Les effets de l'artillerie allemande ne vont plus aller qu'en diminuant jusqu'à la capitulation. Soit que l'on se gare plus vite, soit que les services de secours s'organisent mieux, soit que les pointeurs ennemis se fatiguent, soit que leurs gargousses s'épuisent, jamais le chiffre des victimes, le nombre des maisons démolies et des incendies ne montera aussi haut que dans la première décade du bombardement.

Aussi bien, à cette date, 15 janvier, on compte, dans la population civile, 189 victimes de la cruauté allemande, dont 51 tués et 138 blessés. Les tués se composent de 18 enfants, 12 femmes, 21 hommes ; les blessés de 21 enfants, 45 femmes, 72 hommes.

Les journées du 8 au 9 et du 14 au 15 sont, comme on a pu le constater, celles pendant lesquelles le bombardement a sévi avec le plus de fureur.

Les incidents militaires se sont bornés à une canonnade assourdissante entre les Allemands d'un côté, et les 6e, 7e et 8e secteurs, plus les forts, de l'autre. Les Prussiens emploient des balles explosibles contre nos troupes de première ligne. Dommages insignifiants pour les deux adversaires, sauf pour le fort d'Issy qui a ses escarpes très endommagées, deux casemates de la courtine faisant face à la position de l'ennemi entièrement défoncées, laissant intactes, entre elles, une troisième casemate que les obus allemands ne touchent pas. C'est un grand bonheur, car cette casemate contient 8,000 projectiles chargés : si elle était atteinte, une explosion formidable éventrerait la maçonnerie, comblerait les fossés et permettrait aux Prussiens, grâce à cette brèche immense, de tenter, enfin, un assaut. Le secret du danger est bien gardé, les journaux ne s'en doutent pas ; 4,000 travailleurs enlèvent 80 tonnes de poudre et la moitié des projectiles, la première nuit ; le restant sera emporté la nuit suivante.

Ce jour-là, il court un bruit regrettable, « le bruit de la trahison de M. Schmitz. Ce général, dont le nom allemand est désagréable à lire, et qui signe toujours : P. O. (par ordre) *Schmitz*, ce qui l'a fait surnommer *Pot-Schmitz*, est malveillant pour la défense, grognon dès qu'il s'agit de la Garde nationale, fécond en entraves lorsqu'on projette une sortie. M. Trochu, ce matin, a répondu

dans l'*Officiel* aux accusations qui circulent contre le général Schmitz. Cette réponse est piteuse (Mme Adam). »

Disons, simplement, que le major général Schmitz était aussi nul que le gouverneur Trochu.

Mais le froid reprend avec une intensité meurtrière. Le thermomètre est descendu à 10 degrés au-dessous de zéro. Les soldats meurent, comme des mouches, dans les tranchées ; en ville, les pauvres ne se réveillent plus dans leurs mansardes glacées. Toutes les calamités s'abattent sur le malheureux Paris. En somme, c'est le froid qui tue le plus sûrement : le général qui avait déjà vaincu la Grande Armée, en Russie, vient également à bout des troupes de la Troisième République, aidé qu'il est par sa redoutable collaboratrice la famine. Les Allemands le reconnaissent et, en même temps, rendent un hommage involontaire à la constance des Parisiens. « Paris, lit-on dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui a supporté seize semaines d'investissement avec une bonne humeur qu'il faut bien reconnaître, commence à se sentir mal à l'aise... Les conditions de la température nous sont très favorables. Le froid a exagéré les souffrances causées par les privations dans les masses très impressionnables ; la pénurie du combustible et de l'éclairage, le manque d'aliments sains augmentent les besoins. Nous avons trouvé des auxiliaires : le froid, la maladie et la famine. Leur action, jointe à la pression matérielle et morale des bombes qui frappent les faubourgs, fera comprendre aux patriotes les plus enragés que la ville géante n'est pas invincible (*Gazette de l'Allemagne du Nord*). »

Pendant que la rive gauche est bombardée, la rive droite meurt de faim. En effet, par suite de l'émigration, les boulangers des quartiers indemnes ne peuvent plus suffire aux demandes et sont obligés de fermer leurs boutiques à midi. C'est une procession navrante d'infortunés qui cherchent vainement un morceau de pain. Et quel pain ! On en est arrivé à la phase critique du pain mélangé. « L'aspect n'en est pas plus appétissant que le goût, c'est horrible à manger. Une livre de ce pain renferme : 1 huitième de farine commune de blé, 4 huitièmes d'un mélange composé de fécule de pommes de terre, de riz, de lentilles, de pois cassés, de vesces, d'avoine et de seigle moulus dans des proportions anormales ; 2 huitièmes d'eau, 1 huitième de paille et d'autres détritus d'enveloppes de grains, de légumes. Une pareille base d'alimentation accroîtra, sans aucun doute, la mortalité d'une manière consi-

dérable. Pour ceux qui sont robustes, ce n'est qu'avec peine qu'ils pourront s'habituer à cette affreuse nourriture (*Journal du siège par un bourgeois de Paris*). »

« On ne songe même pas à augmenter, par compensation, la ration de cheval. Cependant, cette augmentation est très praticable, et elle empêcherait de *courir droit au typhus*, suivant l'expression énergique du doyen de la Faculté de médecine, s'adressant à l'inepte maire de Paris, M. Jules Ferry (*Histoire du siège par un officier de marine*). »

Et, de fait, on va voir le chiffre de la mortalité s'élever à une hauteur effrayante.

La misère de ceux qui ne sont pas gardes nationaux prend des proportions inouïes ; la mort emporte, sans relâche, enfants, femmes, vieillards. M. Richard Wallace, un Anglais, « frappé de la conduite admirable de la population des quartiers de Paris si brutalement bombardés », offre cent mille francs pour distribuer immédiatement des secours. Ce don est accepté avec reconnaissance. Dans un but charitable, M. Richard Wallace avait déjà remis 180.000 francs, depuis le commencement du siège. Cette générosité rend son nom des plus populaires. De toutes les plantes qu'on cultivait dans la serre des orchidées du Jardin des Plantes, les obus prussiens n'avaient épargné que deux camélias blancs : M. Chevreul, fort gracieusement, les envoie à M. Richard Wallace.

Quelques mots sur ce qui se passa à Paris, les 16, 17 et 18.

Le 16, le combat d'artillerie continue. Les bastions du Point-du-Jour sont écrasés par les bombes ennemies : 20 hommes y sont tués et plusieurs y sont blessés. Les obus Krupp arrivent jusqu'au quai d'Orsay et jusqu'à l'île Saint-Louis, l'un d'eux démolit la toiture du grand amphithéâtre de l'Ecole de droit : le doyen, M. Colmet d'Aage, est obligé de suspendre son cours.

Du 16 au 17, 35 maisons ont été atteintes par les projectiles allemands, et l'on compte 14 victimes parmi la population civile. Les femmes et les enfants y figurent bien pour un tiers. Il n'y a eu qu'un incendie. Les guetteurs ont noté 189 coups.

Enfin, c'est le 16 que les billets de 20 francs sont mis en circulation pour la première fois.

Le 17, la bise souffle lugubrement, rabattant la pluie dans tous les sens. Toujours même canonnade : les Allemands sont repoussés quand ils veulent tâter Bondy, le Moulin-Saquet et les Hautes-Bruyères.

Au fort de Montrouge, le fils du vice-amiral Saisset, officier de marine de vingt-quatre ans, est tué par une bombe qui le coupe en deux. A neuf heures du soir, ce jeune homme était occupé à pointer lui-même une pièce d'artillerie, au bastion n° 4 du fort de Montrouge, quand un projectile s'abat à quelques pas de lui, éclate et l'étend inanimé. Cette mort produit un effet extraordinaire : tout Paris s'associe à la douleur du malheureux père.

« J'ai vu aujourd'hui (18 janvier), écrit M. Michel Cornudet, les effets terribles d'un obus tombé, hier soir, dans une maison de la rue Saint-Victor. Le projectile est entré par le toit, a pénétré dans une petite chambre occupée par une pauvre veuve et ses cinq enfants ; la mère et les enfants venaient de se coucher : l'obus a littéralement emporté la tête de cette infortunée, en blessant un de ses enfants couché à côté d'elle. De là, il est entré dans une autre chambre, habitée par une jeune femme, qui, heureusement, était sortie ; c'est là que l'obus a éclaté, mettant en pièces le lit, la commode et une chaise qui composaient tout le mobilier, ainsi que la modeste garde-robe de la locataire. Tout le quartier, qui a cependant déjà vu tomber bien des obus, était en émoi (Michel Cornudet). »

Du 17 au 18, la canonnade contre l'intérieur de la ville ne cesse pas ; 42 maisons sont endommagées, 6 incendies se déclarent, le chiffre des victimes s'élève à 20.

Le service de l'éclairage est entièrement réorganisé : le gaz est remplacé par 35,000 lampes consommant 13,000 kilogrammes de pétrole.

Le 18, les effets du bombardement sont plus cruels pour Paris. Les gares d'Auteuil et de Montparnasse, de même que l'église de Montrouge, sont littéralement criblées par les obus. On a à déplorer la mort d'un enfant, d'une femme et de 4 hommes ; 2 enfants, 7 femmes et 5 hommes sont blessés.

Aucun ralentissement dans le tir de l'ennemi : la pluie de fer tombe toujours ; 42 maisons sont atteintes, comme la veille, et 6 incendies sont allumés.

La quantité d'habitants de la rive gauche qui émigrent sur la rive droite, par crainte des bombes, augmente tous les jours. On ne sait plus où les loger, et la ville de Paris réquisitionne, d'office, les appartements des absents afin d'y installer les émigrants.

Mais les questions de détail disparaissent devant la bataille qui

se prépare : « La parole va appartenir aux événements et Paris va entrer dans la crise suprême (Emile Chevalet). »

Nous sommes arrivés à la veille du *grand effort*, à la veille de la *saignée* nécessaire aux Parisiens, d'après le dire des généraux qui n'ont su rien faire des ressources, des bonnes volontés qu'ils avaient dans les mains, nous sommes à la veille de Buzenval, dernier acte de la tragi-comédie où M. Trochu tient le grand premier rôle.

Avec une indiscrétion dont il est coutumier, *l'Électeur libre*, journal de M. Ernest Picard, publie, le 15, à dix heures du soir, dans sa dernière édition, la note suivante :

« Au moment où nous paraissons, le Gouvernement réuni va prendre une grande détermination que connaîtront bientôt nos lecteurs. L'opinion publique, nous en sommes convaincu, sera satisfaite d'une initiative prise dans l'intérêt de la résistance à outrance, offensive et défensive. »

Comme le fait si justement observer le *Bourgeois de Paris*, « il n'y a plus qu'à envoyer le journal aux Prussiens. »

Triste presse, tristes généraux, triste Gouvernement !

Alfred Duquet.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE DOCTEUR ALLEYRAS

ROUFFIEU

Ah! vous arrivez à propos, docteur. M. Verdier est en train de nous faire ses offres de services électoraux.

LE DOCTEUR

Ah! bah!

COLLONGES

M. Verdier nous soumettait une carte d'échantillons, je veux dire un programme qui a beaucoup de chances de succès... ailleurs qu'ici.

LE DOCTEUR

Mon cher monsieur Verdier, j'ai bien peur que vous ne fassiez pas vos frais à la colonie.

VERDIER (*d'un ton pincé*).

Ce n'est pas comme vous, vous les faites, vos frais?

LE DOCTEUR

Comment l'entendez-vous?

VERDIER

Je veux dire que vous ne comptez ici que des amis.

LE DOCTEUR

J'en suis très fier.

VERDIER

Vous avez lieu de l'être, car ils ne vous demandent que des soins et vous leur prodiguez des conseils... par-dessus le marché.

(1) Voir *La Lecture*, pages 5, 98, 161, 256.

LE DOCTEUR (*riant*).

C'est vous qui me reprochez de cumuler! (*Il se dirige vers le père Nu-Tête*). Bonjour, père Nu-Tête, c'est vous que je viens voir, vous n'avez pas l'air de vous en douter... montrez-moi donc cette jambe? (*Le Père Nu-Tête retrousse son pantalon.*) Parfait! Parfait! J'ai presque le regret de constater votre guérison complète.

COLLONGES

Pourquoi donc, monsieur Alleyras? Vous aussi, vous croyez que le rétablissement du père Nu-Tête sera le signal de son départ? Détrompez-vous : il est des nôtres, il reste avec nous.

POULOT

Ça manquait justement d'ancêtres ici.

ROUFFIEU

Oui, Poulot dit bien... à chacun ses portraits de famille ; le nôtre est descendu de son cadre, voilà tout.

LE DOCTEUR

Décidément, vous êtes de braves gens que j'aime bien. Que dites-vous de ça, monsieur Verdier?

VERDIER

Je dis, je dis que si, au lieu de tomber près de la Clairière, votre protégé avait eu la force de se traîner jusqu'à Villiers, il y aurait trouvé un hôpital et les mêmes soins qu'ici.

LE DOCTEUR

Avec cette différence que, guéri, le père Nu-Tête aurait été mis à la porte de l'hôpital et réduit au vagabondage. Alors, il n'avait plus qu'à solliciter des gendarmes un abri à la prison voisine, tandis qu'il va pouvoir vivre ici en famille et jouir d'un repos bien mérité.

VERDIER

Allons donc! Vous nous jugez bien plus inhumains que nous ne le sommes. Si la situation de ce brave homme est digne d'intérêt, je lui aurais facilement obtenu un secours... au besoin même, j'aurais fait une petite collecte.

COLLONGES

L'aumône, oui. Prenez garde d'encourager la mendicité : elle est interdite dans ce département.

VERDIER

Il ne faut pas non plus se payer de mots; nous faisons beaucoup pour les malheureux. Nos bureaux de bienfaisance, dans certaines communes, ne trouvent pas l'emploi des fonds à leur disposition, faute de pauvres à secourir.

COLLONGES

Ils y mettent de la mauvaise volonté.

VERDIER

Croyez-moi : à l'heure actuelle, les œuvres de prévoyance, de protection et de sauvetage répondent à peu près à tous les besoins; nous prenons l'enfant au berceau pour ainsi dire...

(*Hélène apparaît en ce moment avec les enfants.*)

COLLONGES

C'est une façon de parler.

VERDIER

Et nous ne l'abandonnons plus; nous avons conscience de notre devoir.

LE DOCTEUR

Connaître son devoir et le remplir, monsieur Verdier, tout est là.

VERDIER (*apercevant Hélène*).

Ah! voici votre protégée; on a peut-être encore besoin de vos conseils... je vous laisse.

LE DOCTEUR (*allant vers Hélène*).

Bonjour, mademoiselle, vous vous plaisez toujours ici?

HÉLÈNE

Oui, je suis heureuse, c'est grâce à vous, je ne l'oublie pas.

(*Ils continuent à causer à voix basse, pendant que Verdier cherche des contenances.*)

VERDIER (*à Rouffieu*).

Voilà tous vos enfants?

ROUFFIEU

Oui.

VERDIER

A qui celui-là?

(*Il désigne le plus petit.*)

ROUFFIEU

C'est à moi.

VERDIER

Comment t'appelles-tu, mon petit ?

LE PETIT ROUFFIEU

Émile Rouffieu.

VERDIER

Tiens, voilà deux sous pour t'acheter des bonbons. Tu n'en veux pas ?

ROUFFIEU

Il ne les prendra pas, monsieur Verdier. Ici, on apprend aux enfants que l'argent ne fait pas le malheur, mais qu'il y contribue.

VERDIER

Alors c'est différent. (*Il va pour remettre le décime dans sa poche, mais le jeune Testu vient se planter devant lui et lui tend la main.*) En voilà pourtant un qui n'a pas l'air d'être de cet avis ! Comment t'appelles-tu, mon petit ami ?

LE PETIT TESTUD

Testud, Joseph.

ROUFFIEU (*prenant par la main sa petite fille*).

Pendant que vous êtes là, monsieur Alleyras, je vous demanderai d'examiner ma gamine qui tousse toujours un peu.

LE DOCTEUR

Bon, voyons ! (*Il prend l'enfant sur ses genoux, lui fait tirer la langue, l'ausculte.*)

VERDIER (*dans le groupe des communistes*).

Eh ! bien, mes chers amis, je ne regrette pas ma visite ; vous m'avez beaucoup intéressé... vous ne voulez pas de mon député, je le remporte, n'en parlons plus. Nous n'avons pas tout à fait les mêmes idées, mais ça n'empêche pas d'être de braves gens et de s'estimer. (*A Testud.*) Si jamais vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver, n'est-ce pas ?

TESTUD

Ben sûr, monsieur Verdier, ben sûr.

VERDIER (*apercevant le buste au-dessus de la porte*).

Ah! ah! c'est Mouvay... vous avez son buste ici... Vous lui devez bien ça.

POULOT

Vous savez, monsieur Verdier, si le cœur vous en dit d'avoir votre ciboulot en plâtre, pas ici, mais dans une autre colonie que vous aiderez à fonder, vous savez, faut pas vous gêner.

VERDIER

Je ne dis pas non... nous verrons; mais Mouvay n'avait pas d'enfants... moi, j'ai un grand fils. (*Il sort.*)

COLLONGES (*en guise d'adieu*).

Et peut-être même un petit-fils!

POULOT (*accompagne Verdier en chantant à pleine voix*).

Va t'en d'ici, de cet asile
Tu ternirais la pureté!

LE DOCTEUR

Allons, tranquillisez-vous, Rouffieu, je vous enverrai tantôt ce qu'il faut pour votre gamine; ce n'est pas bien grave.

ROUFFIEU

Merci, monsieur Alleyras. Il faudra pourtant que nous nous acquittions...

LE DOCTEUR

Ne parlons pas de ça! Quand, ce que je ne souhaite pas, l'un d'entre vous sera malade, vous m'appellerez, j'espère bien. Et lorsque vous estimerez que mes soins représentent le prix d'un vêtement, eh! bien, vous m'habillerez.

POULOT

Ah! monsieur le docteur, vous devriez bien être des nôtres.

LE DOCTEUR

Moi, mais je suis déjà membre adhérent.

ROUFFIEU

Il n'y en a pas assez comme vous.

COLLONGES

Et il y en a trop comme l'autre. Il n'a pas dû partir enchanté de vous, le tampon!

BOUGOIN

Il est parti, c'est le principal.

LE DOCTEUR

Allons, au revoir, mes amis.

(*Cependant Hélène a installé les enfants autour de la grande table et leur a distribué des cahiers.*)

ROUFFIEU

Allons, camarades, laissons la place libre à Mlle Souricet qui va faire travailler les enfants.

(*Hélène fait : chut ! et ayant effacé les mots tracés sur le tableau noir, écrit : « Le loup et l'agneau », tandis que le rideau tombe.*)

RIDEAU

ACTE III

A Villiers. Le salon du docteur Alleyras. Lourde après-midi du mois d'août. Les persiennes sont fermées. Le salon est dans une pénombre, mais à travers les rais des persiennes, on devine, au dehors, la rue incandescente.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, M. ALLEYRAS

M. ALLEYRAS (*assis*).

Il fait une chaleur accablante. Vous ne trouvez pas ?

JEANNE (*assise, un ouvrage aux mains*).

Oui, il fait très lourd.

M. ALLEYRAS

Nous aurons de l'orage avant ce soir.

(*On entend sous les fenêtres une voix de gamin qui chante :*)

J'ai liché tout l'Malaga !
Ah ! ah ! ah !
Tout l'Cliquot
Oh ! oh ! oh !
Tout l'Muscat
Ah ! ah ! ah !
Oui c'est moi ! Oui c'est moi !
Mam'zelle Malaga !

M. Alleyras (*se levant et allant vers la fenêtre*).

Ah ! ça, ils ne connaissent donc que cette chanson-là ici ? Voilà huit jours qu'ils m'en rebattent les oreilles.

Jeanne

Ce sont les apprentis de M. Verdier qui sortent de l'imprimerie... ils s'amusent.

M. Alleyras

C'est drôle... j'ai entendu chanter cette ineptie l'été dernier à l'Alcazar où j'avais emmené ma pauvre femme ; nous allions au café-concert une fois par an... je vois encore la chanteuse... une belle fille, ma foi !... très déshabillée et un entrain ! Elle y allait avec un cœur ou plutôt avec des jambes... Comment s'appelait-elle donc déjà ? Andréa... Andréa d'Avranches. (*Il va regarder le thermomètre à la fenêtre.*) 21 degrés à l'ombre ! Je plains Jean d'être obligé de faire des visites par cette chaleur... Si ce temps-là continue, j'ai bien envie d'aller faire un tour dans les montagnes. Je partirai probablement à la fin de la semaine.

(*Il va s'asseoir sur le canapé.*)

Jeanne (*alarmée*).

Vous allez nous quitter déjà !... Vous vous ennuyez donc ici ?... Vous ne serez pas resté longtemps.

M. Alleyras

Je serai resté quinze jours.

Jeanne

Ce n'est pas beaucoup. J'ai peur de n'avoir pas su vous retenir auprès de nous, de n'avoir pas su vous faire retrouver ici un foyer et les habitudes que la mort de Mme Alleyras a rompues.

M. Alleyras

Tranquillisez-vous, Jeanne, je suis très heureux avec vous ; je n'ai plus que vous deux qui m'aimez et que j'aime.

Jeanne

Alors, si je vous demandais de nous rendre un grand service, à Jean et à moi.

M. Alleyras

Vous n'avez qu'à parler, ma chère enfant.

JEANNE (*suppliante*).

Eh! bien, ne partez pas : restez encore avec nous. Outre la joie que nous aurions à vous garder, nous avons besoin de vous, de votre présence.

M. ALLEYRAS

En ce cas je resterai aussi longtemps que vous le désirerez; mais, expliquez-moi...

JEANNE

Ne trouvez-vous pas Jean nerveux, préoccupé?

M. ALLEYRAS

Si, un peu, mais il a toujours été très sensible, très impressionnable... Et puis la mort de sa mère avec laquelle il était fâché et qu'il n'a revue que lorsque tout était fini l'a beaucoup affecté. Mais vous restez auprès de lui... il a en vous une compagne admirable... (*Geste de Jeanne.*)... Oui, admirable. Vous êtes jeune, vous vous aimez, vous êtes heureux!

JEANNE

Non, père, la vérité c'est que Jean n'est pas heureux, qu'on cherche à lui rendre cet endroit inhabitable et qu'on se sert de moi pour y parvenir.

M. ALLEYRAS

De vous? Mais qui... on?

JEANNE

Verdier, les gens de Villiers, tout le monde; mais Verdier surtout.

M. ALLEYRAS

Oui, je sais... Jean m'a dit qu'il était en butte aux petites persécutions de ce Verdier, depuis qu'il a conseillé à l'institutrice de se réfugier chez les communistes de la Clairière.

JEANNE

Oui, mais maintenant c'est à moi que le misérable s'attaque.

M. ALLEYRAS

Il n'y a rien à dire contre vous.

JEANNE

Ils ont appris que nous n'étions pas mariés et vous devinez le parti qu'ils ont tiré de cette découverte dans un milieu provincial, hypocrite et nourri de commérages.

M. ALLEYRAS

Je les entends d'ici... que voulez-vous? c'était fatal... On ne brave pas impunément l'opinion.

JEANNE

Mais nous ne bravons rien du tout. Vous nous avez vus, nous ne faisons pas de bruit, nous vivons à l'écart, nous ne demandons rien à personne... nous nous aimons tendrement. Jean exerce sa profession de la façon la plus consciencieuse... Mais, comme il est devenu l'ami des communistes de la Clairière et va souvent les voir, M. Verdier le fait passer aux yeux de la bourgeoisie de Villiers pour un homme subversif et dangereux. Alors la clientèle s'éloigne, d'autant plus que Verdier a facilité ici l'installation d'un jeune médecin ambitieux et courtisan.

M. ALLEYRAS (*récitant une formule*).

La concurrence est l'âme du commerce. J'espère bien en tous cas que Jean n'hésiterait pas à s'adresser à moi si des embarras...

JEANNE

Merci, père ; le préjudice matériel est celui dont nous prenons le plus volontiers notre parti. Aucune privation ne nous effraie et nous nous en imposerions de plus grandes, s'il le fallait... mais l'hostilité qui grandit contre nous s'affiche et s'ingénie pour nous faire souffrir davantage. Ce sont des vexations continuelles, des taquineries mesquines de petite ville qui vous feront sourire, mais qui, par leur répétition et leur nombre, prennent de l'importance. C'est le boucher, collègue de Verdier au conseil municipal, qui refuse de nous fournir, c'est... (*A ce moment le gamin repasse sous les fenêtres en chantant :* « J'AI LICHÉ TOUT L'MALAGA. » Tenez, c'est ce refrain stupide que Verdier fait chanter sous nos fenêtres par les apprentis de son imprimerie et qui est dirigé contre moi.

M. ALLEYRAS

Contre vous ? par exemple !... A quel propos ?

JEANNE

Eh ! bien, voilà : j'ai une sœur aînée qui me ressemble beaucoup... physiquement.

M. ALLEYRAS

Vous ne m'en avez jamais parlé.

JEANNE

J'ai eu tort... mais nous nous voyons si rarement..., c'était si délicat à dire.

M. ALLEYRAS

Et cette sœur est mariée, veuve?

JEANNE

Non.

M. ALLEYRAS

Où est-elle, à Paris?

JEANNE

Elle était à Paris l'année dernière encore; elle est maintenant en Russie.

M. ALLEYRAS

Que fait-elle en Russie?

JEANNE

Sans doute ce qu'elle faisait à Paris où elle chantait au café-concert sous un nom d'emprunt.

M. ALLEYRAS

Je comprends, maintenant! C'est sans doute cette personne que j'ai vue l'été dernier aux Champs Élysées... Andréa d'Avranches.

JEANNE

Oui... nous sommes en effet d'Avranches. Oh! je sais tout ce que vous pouvez penser, supposer; mais la mort presque simultanée de nos parents nous avait laissées toutes deux seules, sans ressources, sans conseils. Ma sœur avait dix-huit ans, j'en avais quatorze, et le premier argent qu'elle a gagné a servi à payer mon apprentissage dans une maison de couture. Elle n'a pas voulu que je fasse comme elle.

M. ALLEYRAS

Elle vous a exemptée.

JEANNE

Oui... en plaidant les circonstances atténuantes en sa faveur, c'est une dette de reconnaissance que j'acquitte.

M. ALLEYRAS

Sans doute... mais je ne vois pas en quoi...

JEANNE

Attendez. Comment, par qui, M. Verdier et sa bande ont

ils connu cette histoire? je n'en sais rien; mais admirez la fertilité d'esprit : ils ont feint de croire que la chanteuse et moi n'étions qu'une seule et même personne devenue par le caprice d'un adorateur naïf Mme Alleyras.

M. Alleyras

Voyons, voyons, qu'est ce que vous me dites là? Une pareille substitution me semble bien difficile à établir.

Jeanne

Elle l'est cependant; la calomnie n'a pas besoin d'être vraisemblable. Il n'est guère de jour où Jean ne reçoive une lettre anonyme. (*Geste de M. Alleyras.*) C'est ce que nous faisons. Aussi Verdier vient d'imaginer autre chose : il nous envoie maintenant, imprimés dans son journal *l'Éclaireur*, les échantillons de son impudence. Tenez, lisez, ce n'est pas vieux, c'est de ce matin.

(*Elle tire de sa poche un journal qu'elle tend à M. Alleyras.*)

M. Alleyras (*lisant*).

« Il est question de jouer la comédie. cet été, au château des « Feuillées... »

Jeanne

Un château des environs qu'habite une vieille dame célèbre à Paris, il y a une vingtaine d'années, par sa beauté et l'usage qu'on en faisait. C'est maintenant une châtelaine très considérée qui a sa chaise à l'église et qui fait beaucoup de bien.

M. Alleyras (*à mi-voix*).

Encore!

Jeanne

Continuez.

M. Alleyras (*lisant*).

« On donnera « La Doctoresse »; mais le clou du programme « sera la partie de concert où l'on entendra une jeune femme nou- « vellement venue parmi nous et qui n'en est plus à compter ses « succès dans le répertoire léger. Pour ces représentations, un petit « théâtre serait construit dans le parc même, afin de compléter « l'illusion et qu'on se croie vraiment à l'Alcazar des Champs- « Élysées. »

Jeanne

Les gens de l'*Éclaireur* sont bien renseignés,... ils connaissent

leur métier et savent faire tenir dans un écho toute la somme d'allusions permise.

M. Alleyras

En effet..., mais ça ne tient pas debout et je ne comprends pas, en toute sincérité, que vous vous alarmiez pour si peu de chose... il faut être au-dessus de ça.

Jeanne

Évidemment... on méprise la boue ; mais tout de même la boue rejaillit et vous souille. Et, en admettant que j'aie le dédain et la patience nécessaires, après cette campagne qui commence ce sera une autre et, si cette seconde ne réussit pas, ce sera une troisième. Comprenez-le donc, je tremble que Jean énervé, lassé à la longue — c'est un homme; après tout — ne voie en moi la cause de tous ses ennuis. Je tremble pour notre amour, pour notre bonheur. (*Elle tombe, accablée, sur un fauteuil.*)

M. Alleyras

Votre bonheur n'a rien à craindre.

Jeanne

Mais si... vous verrez, père, ils finiront par l'user. (*Elle pleure.*) Oh ! je vous demande pardon... j'aurais dû vous laisser l'illusion que nous étions heureux, mais ç'a été plus fort que moi... il a fallu que je parle... c'est cette nouvelle infamie de ce matin qui m'a bouleversée. Quand je pense que c'est à cause de moi... à cause de moi !...

M. Alleyras

Voyons, ma petite Jeanne, il faut être plus raisonnable, plus forte.

Jeanne (*s'essuyant les yeux*).

Écoutez... voilà Jean qui rentre... pourvu que... est-ce que ça se voit que j'ai pleuré ?

M. Alleyras

Mais non, mais non.

Jeanne

Cachez ce journal... vite, cachez ce journal.

(*M. Alleyras fait disparaître le journal, pas assez vite pourtant pour que Jean qui rentre ne s'en aperçoive pas.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR (*à M. Alleyras*).

Oh ! c'est bien inutile, père, je l'ai lu. (*Il embrasse Jeanne, la regarde.*) Tu as pleuré, toi ?

JEANNE

Mais non.

LE DOCTEUR

Ça n'en valait pas la peine, je t'assure.

M. ALLEYRAS

C'est précisément ce que j'étais en train de lui dire.

LE DOCTEUR

Ah ! Tu as mis mon père dans la confidence de nos ennuis ?

JEANNE

Oui.

LE DOCTEUR

Tu lui en as dit la cause ?

JEANNE

Toutes les causes.

LE DOCTEUR (*à son père*).

Tiens, on a jeté ce journal dans ma voiture, tandis que je faisais une visite. Je l'ai trouvé déplié, étalé sur les coussins et le cocher ne s'était aperçu de rien. C'est admirable !

M. ALLEYRAS

O mœurs paisibles de la province !

LE DOCTEUR

Le courrier est arrivé ?

JEANNE

Oui... il est là, sur la table.

(*Le docteur ouvre une lettre qu'il froisse après l'avoir parcourue.*)

JEANNE

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR

Rien... un malade qui me règle mes honoraires.

JEANNE

Il est peut-être guéri.

LE DOCTEUR

Non. Je sais ce que régler veut dire. Encore un qui passe à l'ennemi! Ce n'est jamais que le dixième depuis un mois. Ah! si les règlements continuent, la vie ici deviendra difficile.

JEANNE

D'où viens-tu?

LE DOCTEUR

De la Clairière.

JEANNE

Tu y soignes quelqu'un en ce moment?

LE DOCTEUR

Non; mais cette histoire de journal m'avait mis dans un tel état d'exaspération que j'ai éprouvé le besoin de me retremper au milieu de braves gens. Ça m'arrive souvent depuis quelque temps. Je viens même de ramener dans ma voiture le compagnon Rouffieu qui avait affaire à Villiers.

M. ALLEYRAS

Tu t'affiches.

LE DOCTEUR

Oui, je m'affiche, c'est ce qu'on dit ici. On serait moins offusqué si je promenais une fille à mon bras.

JEANNE

C'est si vrai qu'il faut attribuer à tes fréquentes visites à la Clairière l'infidélité d'une partie de ta clientèle. Les uns voient dans ton attitude un manque de tenue, et les autres, comme Verdier, un défi.

LE DOCTEUR

Ah! je ne lui conseille pas, à celui-là, de se trouver sur mon passage... mais il m'évite avec soin.

M. ALLEYRAS

Il a conscience de sa turpitude; sois persuadé qu'elle se retournera contre lui.

LE DOCTEUR

Mais non, père. Quelle erreur! Tu crois donc à une justice immanente et distributive? Dans cette aventure que je t'ai racontée de l'institutrice de Villiers, est-ce pour elle que le plus grand nombre a pris parti? Pas du tout! Verdier a donné de l'installation de cette jeune fille à la Clairière une explication effrontée. Il a dit qu'elle était allée retrouver son amant et tout le monde le croit. De sorte que j'en suis à me reprocher le mauvais service que je lui ai rendu.

JEANNE

Heureusement, ce n'est pas son avis.

(*En ce moment, l'apprenti repasse sous les fenêtres en chantant la même chanson que précédemment, puis entre les persiennes, qu'il a entr'ouvertes, il passe une tête grimaçante.*)

LE DOCTEUR

Ah! ils ne se contentent plus de passer... ils s'arrêtent maintenant devant la maison.

JEANNE

Ce sont des enfants: ils ne savent pas ce qu'on leur fait faire.

LE DOCTEUR

Tu crois? Eh! bien, je vais toujours ôter à celui-là l'envie de recommencer.

JEANNE

Jean..., je t'en prie!

LE DOCTEUR

Laisse-moi. (*Il se dégage de l'étreinte de Jeanne qui veut le retenir et sort précipitamment.*)

JEANNE

Ah! il ne manquait plus que ça!

M. ALLEYRAS (*à la fenêtre*).

(*On entend, au dehors, l'apprenti qui crie en se débattant : C'est pas moi... non m'sieur, c'est pas moi... laissez-moi tranquille, i'vous ai rien fait... grand lâche...* etc.)

Au fond, ce petit drôle n'a que ce qu'il mérite... d'ailleurs, voilà quelqu'un qui les sépare.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROUFFIEU

LE DOCTEUR

J'espère que la leçon lui profitera.

ROUFFIEU

Eh! bien, vous n'y allez pas de main morte, M. Alleyras!

LE DOCTEUR (*encore frémissant*).

Si vous ne me l'aviez pas retiré des mains...

ROUFFIEU

Quoi? Vous l'auriez abîmé? Vous auriez fait là de la belle besogne.

LE DOCTEUR

Oh! les conséquences seront les mêmes, allez.

ROUFFIEU

Pas pour ce garçon.

JEANNE

Non, mais pour nous. Jean dit bien, monsieur Rouffieu: les misérables qui ont tout mis en œuvre pour le pousser à bout son arrivés à leurs fins. Le scandale que j'ai tant redouté est maintenant inévitable.

M. ALLEYRAS

J'en ai peur aussi.

LE DOCTEUR

Il aurait éclaté tôt ou tard : mes nerfs avaient besoin de cette détente. (*On entend le bruit d'une altercation entre Verdier et Rose.*) Qu'est-ce que c'est?... Qui est-ce qui se permet?

M. ALLEYRAS (*le retenant*).

Attends... attends... je vais voir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, VERDIER. UN APPRENTI, d'une quinzaine d'années, assez grand et l'air gouape.

VERDIER (*apoplectique*).

C'est vrai ce que me raconte mon apprenti ? (*A l'apprenti.*) C'est bien monsieur qui t'a frappé ?

L'APPRENTI

Oui, c'est lui.

VERDIER

Pourquoi t'a-t-il frappé ?

L'APPRENTI

Pour rien... j'sais pas, moi... j'passais en chantant.

LE DOCTEUR

Justement, *en chantant.*

VERDIER

Et c'est pour ça que vous avez maltraité ce pauvre enfant qui ne peut pas vous répondre?

LE DOCTEUR

Pour ça... oui...

M. ALLEYRAS

Voyons, on ne lui a pas fait grand mal.

LE DOCTEUR

Et le seul regret que j'aie, c'est de ne pas avoir eu sous la main le patron, au lieu de ce polisson.

VERDIER (*suffoqué*).

Co... Comment?

LE DOCTEUR

Je dis que si j'ai eu tort, c'est de faire payer à ce galopin l'incongruité que vous lui avez soufflée.

VERDIER

Que je lui ai soufflée ?

LE DOCTEUR

Ne faites donc pas l'imbécile ; vous savez très bien ce que je veux dire. Il y a assez longtemps que vous m'aboyez aux jambes... prenez garde aux coups de pied. J'en ai assez, comprenez vous, *j'en ai assez.*

VERDIER (*reculant vers la porte*).

Ah! c'est comme ça... alors, c'est la guerre?

LE DOCTEUR

Oui, c'est la guerre.

VERDIER

Hé! bien, elle vous coûtera cher. En attendant que les tribunaux se prononcent, vous aurez de mes nouvelles... tenez-le pour certain : vous verrez de quel bois je me chauffe.

LE DOCTEUR

De quel bois? De quel papier, vous voulez dire. Qu'est-ce que vous allez encore imprimer dans votre sale journal? Que j'ai tué un de vos apprentis. Allez donc faire grincer vos presses et tout de suite... et plus vite que ça même... *Il a un mouvement vers Verdier. Son père le retient.*)

M. ALLEYRAS

Jean!

VERDIER (*à l'apprenti*).

Viens, mon petit. Ton patron ne t'abandonnera pas. Tu seras indemnisé, j'en fais mon affaire.

(Ils sortent. M. Alleyras referme la porte.)

SCÈNE V

JEANNE, LE DOCTEUR, M. ALLEYRAS, ROUFFIEU

M. ALLEYRAS (*en refermant la porte*).

C'est insensé! Il n'a pas une égratignure, ce gamin.

ROUFFIEU

Pas encore, mais l'autre est capable de l'assommer en route pour que ça devienne grave.

LE DOCTEUR

Il est capable de tout, évidemment.

ROUFFIEU

D'abord de vous rendre la vie impossible.

LE DOCTEUR

Eh! bien, nous en serons quittes pour changer de séjour

JEANNE

C'est bientôt dit, Jean, mais nous rencontrerons ailleurs la même hostilité, les mêmes obstacles. En quelque endroit que nous allions, nous pouvons compter sur Verdier pour que notre signalement nous poursuive et t'empêche de te refaire une clientèle, une situation.

LE DOCTEUR

Alors, retournons à Paris où notre vie sera tout de même moins épiée, moins sujette à caution.

M. ALLEYRAS

Parbleu!

JEANNE

Hélas! père, je ne partage pas votre confiance dans l'efficacité de ce remède. Jean est pareil aux malades : tous les lits lui sembleront brûlants, tant qu'il y portera sa fièvre. C'est elle d'abord qu'il faudrait guérir.

ROUFFIEU

Oui, vous auriez besoin d'une cure de fraternité. Eh bien! il ne faut pas chercher midi à quatorze heures : M. Alleyras a hâte de se soustraire aux tracasseries de cette petite ville, et, d'autre part, il voudrait se replier en bon ordre, afin de n'avoir pas l'air de fuir devant l'ennemi.

LE DOCTEUR

C'est ça, oui, Rouffieu.

ROUFFIEU

Alors qu'il vienne donc chez nous. En acceptant ma proposition bien sincère, bien cordiale, monsieur Alleyras concilie tous les désirs. Il sait bien qu'il n'a qu'un mot à dire pour être demain chez nous, chez lui; nous nous chargerons même du déménagement.

(*M. Alleyras hausse les épaules*).

LE DOCTEUR

Oh! père, tu as tort de hausser les épaules; il est certain que Rouffieu m'offre le seul moyen de faire cette cure de fraternité dont j'ai tant besoin. Tu ne les connais pas, lui et ses camarades. Si, comme moi, tu les voyais à l'œuvre! Ils s'aiment, ils s'améliorent entre eux; leur existence est harmonieuse et remplie et le nom de leur colonie s'accorde bien avec l'impression qu'on en rapporte

La Clairière! C'est bien en effet une clairière dans la forêt des lois, des conventions et des servitudes où nous sommes égarés.

M. Alleyras

Oui, c'est là que je voudrais vivre... vieille romance!

Le docteur

L'air est vieux, mais les paroles sont éternelles.

M. Alleyras

Je n'en persiste pas moins dans mon scepticisme à l'endroit de cette tentative : le bonheur dans le phalanstère n'est qu'un mirage.

Rouffieu

Toujours le même malentendu. Il ne s'agit pas, monsieur Alleyras, d'un phalanstère au sens fouriériste du mot, car nous songeons bien moins à réconcilier l'homme avec Dieu, qu'avec la vie et avec lui-même.

M. Alleyras

C'est bien pour ça que votre projet n'a pas d'avenir : votre idéal est de ce monde.

Rouffieu

Et de quel monde voulez-vous donc qu'il soit, sinon de celui dans lequel nous avons été jetés par surprise? Si la félicité est dans le néant, pourquoi nous en a-t-on fait sortir?

M. Alleyras

L'association, telle que vous la pratiquez, convenait aux premiers chrétiens dont la foi était ardente. Eux aussi rompaient le pain ensemble et jouissaient de tout en commun. Mais, quand on remonte à la source de cette noble exaltation, on y trouve la croyance que le monde va finir et l'espérance d'une vie éternelle, c'est-à-dire une religion.

Le docteur

Pourquoi une croyance inverse, aussi vive, ne produirait-elle pas le même résultat? Pourquoi des créatures humaines, fragiles et meurtries, ne puiseraient-elles pas le goût du dévouement et du sacrifice dans l'espoir que le monde, loin de finir, commence pour elles et que le bonheur peut régner sur la terre? C'est une religion qui vaut bien l'autre.

M. Alleyras

Des preuves?

LE DOCTEUR

Je peux t'en montrer à deux lieues d'ici.

M. ALLEYRAS

Ce qu'ils savent le mieux, c'est leur commencement ; mais attendons la fin.

LE DOCTEUR

Pourtant je la vois de mes yeux, cette colonie ; elle existe.

M. ALLEYRAS

Comme dit le peuple, tu n'es pas dedans.

LE DOCTEUR

Oui, mais Rouffieu y est. Encore une fois, je les ai vus à l'œuvre, lui et ses camarades, et ils n'ont pas eu un grand effort à faire pour me gagner à leur cause.

JEANNE

Pour *nous* y gagner.

M. ALLEYRAS (*la regardant stupéfait*).

Vous aussi ?

JEANNE

Oui, père... car la prédilection de Jean n'est pas une révélation pour moi : chaque fois qu'il revient de la Clairière, la même ardeur l'anime. C'est un feu qu'ils allument en lui et qui me couvre d'étincelles !

M. ALLEYRAS

Je le vois bien !

JEANNE (*allant à côté de Rouffieu*).

Alors, j'en arrive à me demander, comme Jean, si l'émancipation ne serait pas là, parmi ces êtres de bonne volonté.

M. ALLEYRAS

Allons, allons, vous êtes fous tous les deux... Jean ne va pas quitter...

LE DOCTEUR

Quitter quoi, père ?... Ma clientèle ? C'est elle qui me quitte. Tu en as eu la preuve, tout à l'heure encore.

ROUFFIEU

Reste, il est vrai, la clientèle ouvrière...

M. ALLEYRAS

Qui ne paie pas.

ROUFFIEU

Justement ! Celle-là, M. Alleyras la retrouvera toujours ; il pourra lui continuer ses soins... Ce n'est pas nous qui l'en empêcherons, au contraire. Mais, en même temps, nous lui assurerons la tranquillité nécessaire pour recommencer les recherches qu'il a dû suspendre faute de loisirs... Les camarades sont tout prêts à construire un laboratoire.

M. ALLEYRAS

Le laboratoire de la Clairière... Ah ! vous montrez le bout de l'oreille, vous !

ROUFFIEU

Oh ! toute l'oreille. Nous serions très heureux de compter parmi nous un homme de la valeur de M. Alleyras, qui ferait parler de la colonie, qui participerait dans une large mesure à son développement. Mais je pense aussi à d'autres avantages, immédiats ceux-là. Combien de choses que nous ne savons pas et que M. Alleyras pourrait nous apprendre ! Tous les jours, je m'aperçois de mon ignorance et j'en souffre d'autant plus que les compagnons autour de moi me la renvoient multipliée.

M. ALLEYRAS (*frappant sur l'épaule de son fils*).

Il n'est pas encore construit, ton Institut !

ROUFFIEU

Mais en supposant même qu'il ne le soit jamais, nous n'en mettons pas moins, tout de suite, à sa disposition et dans un laboratoire idéal, un vaccin contre la misère humaine. l'injustice sociale et le préjugé !

M. ALLEYRAS

C'est vous qui le dites, mais êtes-vous bien sûr de l'avoir trouvé, ce vaccin ?

LE DOCTEUR

Et comment le saurions-nous sans sortir de notre contemplation ? Notre rôle de témoin, même bienveillant, est commode et vilain. Si ces gens là échouent dans leur entreprise, il ne nous est pas permis de la critiquer, car sa réussite ne dépend peut-être que de notre concours.

M. ALLEYRAS

Je n'en suis pas persuadé (Qui sait, au contraire, en allant à la Clairière, si vous n'y introduirez pas une cause de trouble et de division ?

LE DOCTEUR

Oui, si nous y allions pour satisfaire une froide curiosité. Mais nous avons été émus, nous avons senti passer sur nous un grand frisson d'espérance, nous n'avons pas le droit d'hésiter : notre âme est engagée.

M. ALLEYRAS

L'âme soit, mais non le corps.

LE DOCTEUR

Ne les désunissons pas !

M. ALLEYRAS

Vous avez bien le temps.

JEANNE

Non, père, il ne convient pas d'attendre que nous soyons vieux pour offrir à des frères d'adoption une inclination qui ne serait plus alors, au lieu d'un mouvement spontané, que le geste de notre faiblesse et l'appel de nos infirmités.

M. ALLEYRAS

Voyons, Jeanne, réfléchissez. Votre entraînement n'est-il pas l'effet de votre amour pour Jean, plutôt que l'élan d'une sympathie universelle ? Plus tard, ne lui reprocherez-vous pas de vous avoir conduite au milieu de compagnes excellentes, sans doute, mais (j'en demande pardon à M. Rouffieu), de goûts vulgaires, d'éducation négligée ?...

ROUFFIEU

Dites le mot, allez, de condition inférieure.

M. ALLEYRAS

Eh ! bien, oui, de condition inférieure.

LE DOCTEUR

Il est certain que cette considération me...

JEANNE

Tais-toi !... de quel droit blâmerons-nous les préjugés chez les autres, si nous sommes impuissants à nous en affranchir nous-mêmes.

M. ALLEYRAS

Il y a, ma chère enfant, des préjugés à rebours, dont il est beaucoup plus difficile encore de se délivrer. Quoi qu'il en soit, je serais coupable si je ne vous signalais pas les écueils où vous ferez naufrage. Il y a vingt cinq ans, en Russie, des centaines, des milliers de jeunes gens mirent à exécution le magnifique projet d'aller dans le peuple pour l'étudier et l'instruire, en s'instruisant eux-mêmes. Ils voulaient vivre de sa vie et se régénérer dans ses travaux et sa

simplicité. Qu'arriva-t-il? C'est que beaucoup trouvèrent la tâche au-dessus de leurs forces et que l'on se débarrassa vite de ceux qui persévéraient, en les emprisonnant. Et pourtant, ces propagandistes enflammés n'allaient pas dans le peuple : ils s'y précipitaient, car ce prosélytisme est le privilège d'âmes exceptionnelles, comme les circonstances mêmes.

JEANNE

Et cette âme de feu, vous doutez que je puisse l'avoir! C'est vrai, j'oubliais... chez nous il faut la guerre, des calamités publiques pour qu'on utilise le dévouement des femmes. Autrement personne n'y croit. Eh! bien, vous vous méprenez, père; je n'ai ni faux orgueil ni fausse humilité et je suis prête à suivre Jean à la Clairière, comme les jeunes filles russes dont vous parliez suivaient leurs frères au village et dans les fabriques.

M. ALLEYRAS

Encore une fois, mes chers enfants, songez-y bien : ce qui est difficile, ce n'est pas d'aimer les habitants de la Clairière, mais peut être de les aimer *de près*. Jean manifestait tout à l'heure sa répugnance pour le rôle commode de témoin. Mais *témoins*, vous le serez encore au milieu de paysans et d'ouvriers dont les occupations vous sont si peu familières.

ROUFFIEU

Oh! moi, là-dessus, je suis bien tranquille... ce n'est pas l'ouvrage qui manquera à Mme Alleyras si elle veut s'occuper.

JEANNE

Certes, j'habillerai les enfants...

ROUFFIEU

Et vous donnerez à leurs mères le goût de tout ce qui peut rendre un intérieur agréable, embellir la vie, et prolonger la jeunesse de la femme aux yeux de son compagnon d'existence. Fichtre! c'est quelque chose...

M. ALLEYRAS

Oh! monsieur Rouffieu, je vois très bien tout ce que vous pouvez gagner à ces belles combinaisons, mais je vois aussi tout ce que mes enfants ont à y perdre.

LE DOCTEUR

Nous n'avons rien à perdre et tout à gagner, père, si nous allons vers nos amis en égaux volontaires et pour concourir loyalement au succès de leur entreprise.

M. Alleyras

Succès bien improbable!

Le docteur

Non. Le pire qui puisse arriver, c'est que d'autres récoltent ce que nous aurons semé. Mais le moyen de garder une foi intacte et de parer aux déceptions, c'est de voir dans la Clairière un refuge librement choisi et de considérer que ses habitants ne nous doivent rien et que nous leur devons tout.

M. Alleyras

Allons, tout ça n'est pas sérieux!

Le docteur (*nettement*).

Très sérieux, père, M. Rouffieu vient de nous indiquer notre devoir et sans doute notre salut... Nous irons à la Clairière.

M. Alleyras (*à Rouffieu*).

Eh! bien, vous êtes satisfait de votre œuvre, monsieur le tentateur? Vous regardez l'incendie que vous avez allumé.

Rouffieu

Oh! le feu couvait depuis longtemps. Je n'ai été qu'un brandon de concorde.

M. Alleyras

Mes félicitations tout de même!... Voilà une double conversion qui vous fera honneur autant que celle de Mouvay.

Rouffieu

Oh! ne mêlons pas les choses. Vous confondez honneur et profit. La véritable charité ne consiste pas à donner, mais à se donner. M. et Mme Alleyras ouvrent les bras, l'autre n'a ouvert que la main : c'est pour ça que je suis plus fier de leur étreinte que de sa générosité.

M. Alleyras

C'est avec ces belles paroles que vous les avez enjôlés.

Rouffieu

Non, mais avec l'exemple que nous donnions.

M. Alleyras

Vous pensez m'embarrasser en me mettant en face d'une expérience que vous jugez concluante ; mais il y a des rêves que l'on continue tout éveillé..... et le vôtre est de ceux-là.

LE DOCTEUR

Tu n'as pas le droit de parler ainsi de la Clairière, car tu n'es pas dedans, comme tu le disais, toi-même, tout à l'heure.

M. ALLEYRAS

Et je compte bien ne jamais y être! A votre âge, mon Dieu, peut-être aurais-je fait comme vous; mais, maintenant, je suis trop vieux. Lorsque Jean héritera de ma fortune, s'il est encore des vôtres, libre à lui de vous l'offrir; mais j'aime mieux que le cadeau vienne de mon fils que de moi : il aura moins à se faire pardonner.

LE DOCTEUR

Tu te calomnies.

ROUFFIEU

Alors, vous ne m'en voulez pas trop, monsieur Alleyras, du résultat de ma propagande?

M. ALLEYRAS

Oh! je ne me tiens pas pour battu : j'aurai ma revanche. Je sais bien que vous êtes porté à voir en moi ce que vous appelez, je crois, *une poire*. Mais je suis une poire pour la soif... c'est une espèce à conserver... je suis conservateur.

ROUFFIEU (*au docteur*).

Alors je peux aller annoncer aux camarades la bonne nouvelle de votre arrivée?

LE DOCTEUR

Oui, Rouffieu!

(*On entend, au dehors, une rumeur d'abord lointaine et qui rapidement se rapproche et grandit: maintenant elle court devant la maison du docteur, sous ses fenêtres.*)

JEANNE (*inquiète*).

Qu'est-ce que c'est encore?

LE DOCTEUR (*à la fenêtre*).

C'est toute la volaille à Verdier, parbleu! Elle peut chanter maintenant.

ROUFFIEU

Je vais lui donner du grain en passant.

(*Il sort.*)

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

LA TOURMENTE [1]

III

Il regarda sa montre, elle marquait sept heures vingt. Il ne la remit pas tout de suite dans son gousset, hypnotisé, pendant quelques secondes, par le cadran blanc cerclé d'or et la finesse des aiguilles. Très vieille, car il la tenait de son grand-père paternel, plate comme un écu, d'or clair guilloché de volubilis et de feuilles, sa courte chaîne alourdie de breloques et d'une bague énorme, qui ne pouvait aller qu'à un doigt de géant, cette montre lui était précieuse, faisait partie de ces objets familiers qu'on aime presque autant que des êtres. Elle avait été mêlée aux grands actes de sa vie, sa première communion, son mariage. Bien souvent, interrogée la nuit, elle avait sonné les heures à son insomnie ou à celle de Thérèse, d'un timbre délicieux et fêlé. Elle avait résisté aux mauvais petits hasards qui pouvaient fausser ou briser ses ressorts délicats et continué à marcher, même ce jour où Philippe Destelle, la tournant entre ses doigts, l'avait laissé tomber sur le parquet, par une de ces maladresses inexplicables pour lesquelles on ne trouve pas d'excuse et qu'on ne sait comment expier, parce qu'elles tiennent vraiment de l'absurde, feraient croire au sortilège de taquins esprits invisibles, dans l'air.

Il revoyait la figure consternée de Philippe, troublé au point qu'il avait dû le rassurer en lui faisant écouter le tic-tac.

— Tu vois, elle marche ! avait-il dit.

Destelle avait-il eu peur, superstitieusement, que leur affection se êlât, au heurt de cet objet vivant et fragile, si cher à son possesseur que sans doute, et malgré lui, il aurait gardé une rancune involontaire à qui l'en aurait privé ? Si bizarre et exagéré que pût sembler un tel pressentiment, Philippe l'aurait-il éprouvé s'il ne reposait sur quelque chose de vrai, d'intimement profond en sa

(1) Voir *La Lecture*, page 241.

perplexité même ! Certes, elle marchait encore, leur amitié, comme la fine montre résistante ; mais le choc, même sans le contre-coup immédiat, suscitait l'idée d'un risque couru, la vraisemblance d'un accident irréparable. Eh bien, dans leur amitié, s'était produite cette sensation d'un brisement possible, accompagnée de ce malaise qui entoure les choses mal expliquées, équivoques. Jacques avait ressenti cela, lorsque au plus fort de son anxiété (Thérèse venait de s'aliter), Philippe, dans ce même hall, un soir comme celui-ci, à peu près vers la même heure, lui avait annoncé son départ pour Washington ; le ministère des affaires étrangères l'envoyait là-bas, comme chargé de légation !

Pourquoi ces paroles l'avaient-elles douloureusement surpris ? Qu'y avait-il là de si inattendu ? A son retour de Constantinople, où il remplissait les fonctions de secrétaire d'ambassade, Philippe avait retrouvé Jacques, dont il avait été l'ami, le compagnon d'études et de plaisir pendant leurs études de droit, à Paris ; l'éloignement n'avait pas interrompu leurs relations, ils avaient continué à s'écrire, de loin en loin ; c'est donc tout naturellement que, présenté à Mme Halluys, à laquelle il n'avait pas déplu, il avait vécu dans l'intimité du ménage pendant le congé de santé de six mois, prolongé de trois mois encore, qu'il avait obtenu ; maintenant il lui fallait reprendre sa carrière et aller où on l'envoyait ; en quoi cela sortait-il du commun de la vie ?

Et cependant Jacques avait tressailli, comme au choc d'une nouvelle trop brusque et d'un procédé trop libre. Sachant que Philippe espérait être envoyé à Vienne, était-ce que cette expatriation en Amérique le saisissait par son imprévu ? S'était-il imaginé, peut-être à tort, que Philippe lui annonçait cela sans assez de regret, en homme qui en a pris son parti et juge superflu de s'attendrir ? Ou bien, tout simplement que ses nerfs le rendissent trop sensible, hors de propos, et qu'il souffrît de la coïncidence forfuite qui le condamnait à voir s'éloigner son meilleur ami, alors que l'état de sa femme l'inquiétait cruellement, un état assez grave pour que le docteur Rousselot vînt deux fois par jour et s'effrayât des pertes de sang qui suivaient l'accident ! Certes, ses préventions en un tel moment avaient dû être injustes : il aurait voulu seulement voir plus d'émotion à son ami, plus d'intérêt pour la malade. Il lui avait semblé aussi que Destelle lui cachait quelque chose, qu'il fallait un motif secret à ce départ arrêté de la veille au lendemain, si prompt que Philippe avait refusé de l'attendre, s'excusant

sur la nécessité de prendre cinq jours après le transatlantique, alors que Jacques offrait de l'accompagner au Havre, pour le départ suivant, si la santé de Thérèse le permettait. Au reste, les raisons de son éloignement étaient fort bien justifiées : la nécessité d'accepter un poste plus avantageux, de profiter du bon vouloir du ministre, la chute probable du cabinet devant reculer ensuite bien longtemps sa nomination. Et Jacques avait pensé : « Tout cela est vrai, mais il ne me dit pas tout! »

Non qu'il prétendît à une confiance absolue de la part d'un être aussi discret sur sa vie de cœur que l'était Destelle; les meilleures amitiés ne sont pas les plus expansives. Mais un mot vague, un sous-entendu échappé lui auraient mieux fait comprendre l'urgence de ce départ; par exemple, si Philippe avait laissé supposer qu'il voulait s'arracher à un amour malheureux ou rompre avec une liaison ancienne. Mais il avait gardé le silence; et Jacques le revoyait, soucieux, debout près de la cheminée, ayant pris dans une coupe, par contenance, la montre, et en examinant curieusement les breloques, comme s'il ne les avait jamais vues. Tout à coup, ses doigts avaient molli; la montre lui était échappée. En se précipitant pour la ramasser, sa main tremblait et il paraissait tout ému.

Jacques l'avait rassuré (il entendait encore le son de ses paroles), et il avait ajouté :

— Ce n'est rien; le verre est fendu seulement.

Pourquoi ces détails lui revenaient-ils à l'esprit, sans raison, par une de ces associations d'idées disparates que tire un fil invisible? Rien de plus simple; le vieux bijou, qu'il venait de regarder un peu plus attentivement que de coutume, lui avait rappelé divers souvenirs, et celui-là surtout, qui faisait date dans sa petite existence mystérieuse de bête d'or, au cœur battant vite et bas, de bête qui avait si souvent intrigué Lisette, forçant son oncle à lui faire entendre le tic-tac, lui demandant :

— Elle vit, n'est-ce pas? Elle vit?

— Oui, c'est tout simple! tout simple! se dit-il, mécontent pourtant de ce mot qui n'expliquait rien; car, dans le mystère qui nous enveloppe et l'inconnu qui nous régit, y avait-il vraiment une seule chose qu'il pût comprendre d'une façon claire et précise? Tout n'était-il pas, à la réflexion, également obscur, insondable, déconcertant à effrayer? Il vivait cependant d'une manière presque machinale, se mouvait avec assurance, ordinairement, à travers les actes irré-

fléchis ou conscients, les pensées complexes et les sensations infinies de la veille et du sommeil, comme si l'habitude avait paralysé en lui, autant que chez les autres, la stupeur légitime de se sentir exister, et que remplir cette fonction fût l'acte le plus naturel et le plus banal du monde. Bien des fois, cependant, le surnaturel qui se dégage de nous, et de la réalité ou du mirage des êtres et des choses qui nous frôlent, le troublait d'une angoisse confuse et incertaine, comme ce soir. Et il n'était pas jusqu'au sommeil de l'enfant, sous la lampe, cette forme de l'immobilité et de l'anéantissement suprêmes, qui ne lui fissent sentir plus étrangement quel cauchemar singulier, indubitable et réel il vivait, par le fait même qu'il vivait!

On grattait à la porte.

— Entrez! cria-t-il, pensant que ce fût Antoine, le vieux valet de chambre qu'il avait gardé à son service, en mémoire des services rendus par lui pendant vingt ans à M. Halluys père. Comme on n'entrait pas, il alla ouvrir : ce n'était que Syb, la petite chienne noire de Thérèse.

— Ah! Syb! c'est vous? Je pensais justement à votre maître. Entrez, Syb!

L'intelligente bête frétilla de la queue en se dressant sur ses pattes afin de se faire caresser. Encore un trait d'union, un lien de pensée entre lui et Destelle! Ce dernier, quelques semaines avant de partir, voyant Mme Halluys follement engouée de l'animal, l'avait priée de bien vouloir l'accepter. Syb s'était très bien entendue avec sa nouvelle maîtresse, toute la maison l'avait adoptée, et, pendant l'absence de ses maîtres, elle était restée à Paris avec M. Forget, qui, en dépit de l'indifférence habituelle des vieillards pour toute intrusion nouvelle, s'était attaché affectueusement à elle. C'est qu'aussi ce n'était pas une chienne ordinaire que Mlle Syb; mais presque une personne, discrète, pudique, tendre, reconnaissante, comprenant tout à demi-mot, ne gênant jamais, toujours gracieuse. Jacques, qui l'aimait beaucoup, au point, quand elle reposait sur ses genoux, de rester immobile et de garder une position incommode plutôt que de la réveiller, avait peine à comprendre que Destelle eût pu se séparer d'elle.

— C'est cela, Syb, gardez Lisette pendant qu'elle dort et que je fais ma toilette.

Cette occupation lui rappela que Thérèse boudait; c'était elle qui préparait d'ordinaire ses affaires, lui évitant la crispation de mettre

des boutons aux poignets et au plastron de chemise; mais elle l'abandonnait à lui-même, les jours d'hostilité, par une puérile rancune qui lui eût paru plaisante s'il ne sentait derrière un dédain dont il souffrait plus encore dans sa tendresse que dans sa dignité, quoiqu'il ne pût, au fond, s'empêcher d'en rire.

Il se surprit, quelques instants après, à penser encore à Philippe ; à ce moment, la grande glace de son cabinet de toilette lui renvoyait son image en pied ; et avec cette complaisance involontaire qu'on met à se regarder, il détaillait de haut en bas sa silhouette d'homme encore jeune, fin de taille et distingué, son visage un peu fatigué, au nez droit, aux yeux gris, à la bouche épaisse sous la moustache, un visage qui montrait le contraste d'un front de penseur et d'un menton de voluptueux, une sorte de douceur inquiète dans l'expression, avec un mélange de franchise et d'indécision qui avait une grâce particulière. Ses attaches minces, la blancheur de ses mains, et le grain ferme et doux de sa peau attestaient une supériorité de race. Il laissait deviner, en ses mouvements sobres et contenus, l'élasticité de ces tempéraments nerveux dont les ressorts plient sans se rompre et se redressent avec vigueur. La seule chose qui affligeait sa coquetterie, c'était de voir blanchir de bonne heure ses tempes. On grisonnait tôt dans sa famille, son père à quarante ans était tout blanc. En revanche, il mira dans la glace ses dents petites, dures et éclatantes, de vraies dents de femme. C'est alors que, par une comparaison rétrospective, il s'était représenté Philippe, grand, fort, avec son teint de gitano, ses cheveux frisés en bonnet d'astrakan, le blanc de ses yeux, la courbe de son air d'audace et l'étrangeté de son sourire un peu fou qui montrait les dents comme pour mordre. Par exemple, s'il l'emportait sur Jacques pour le dru et la noirceur des cheveux, il lui cédait à l'égard des dents, les siennes exigeaient des soins constants, il en souffrait par rages intermittentes, et l'une d'elles jaunissait, de façon apparente, au milieu des autres. Mme de Jonquiers, une amie de Thérèse, en avait fait un jour malignement la remarque, bien digne d'une femme. Mais, en revanche, les admirables yeux qu'avait Philippe ! — Des yeux de hibou ! disait encore Mme de Jonquiers ; mais non, des yeux pareils, plutôt, à ceux des grands dogues d'Ulm : larges et liquides, où la prunelle de charbon, nageant sur une huile d'or, s'attisait en braise, à la moindre étincelle. Ces yeux, phosphorescents d'intelligence, et qui étaient l'âme de Philippe, on ne pouvait se les rappeler sans ressentir

l'espèce de malaise qu'ils vous causaient ; tantôt se fixant sur vous avec une pénétration ironique, tantôt regardant sans voir, brûlant à vide, d'autrefois si bons, si graves et si tendres qu'il était impossible de ne pas aimer l'homme qui attestait si indubitablement, par ce regard, la noblesse du cœur et l'élévation des sentiments.

Et c'est bien là que la contradiction intime qui sépare souvent les pensées des actes avait le plus frappé Jacques. Il ne pouvait, à sa connaissance, attribuer à Destelle une seule mauvaise action, qu'elle fût due à un vice ou à une passion ; il le savait loyal e généreux, et avait appris, mais non par lui, des traits qui lui faisaient grand honneur. Sa probité intransigeante n'avait rien de passif, sa bonté n'était pas veule ; il faisait son devoir virilement, non par entrainement religieux, moins encore par un de ces mysticismes vagues qui étaient alors de mode dans les salons et se fondaient sur la pitié prônée par les romans russes ; il ne tirait que de lui-même, et d'un sens profond de délicatesse morale, ses raisons d'agir.

Qui eût supposé qu'un tel esprit, érudit et lettré, ouvert aux beautés de l'art sous toutes ses formes, amateur passionné de musique et de peinture, se donnât le plus complet démenti en matière philosophique, pratiquant un pessimisme désenchanté, une négation absolue de l'action et du libre arbitre, affirmant que rien n'existait que des apparences vaines et des formes de rêve et de cauchemar dont l'homme était le dormeur éveillé ? Rien ne valait la peine d'être vécu, parce que rien n'existait, du moins tel que nos yeux le voyaient, que notre cerveau le concevait et que nos sens l'interprétaient. La perpétuelle duperie des choses et l'erreur sur soi même abusaient sans cesse le pauvre esprit humain. Il fallait se coucher sur la berge et regarder couler le fleuve. Tout n'étant qu'illusion, les devoirs inventés par l'homme, les rapports sociaux, les lois et les peines, les progrès dans l'art et la morale n'avaient pas plus de réalité que le reste. C'étaient « des mots, » comme dit Hamlet, rien que des mots ! Les sciences, en creusant la matière et en suscitant le mirage d'un bien être plus grand dans l'ordre matériel, ne faisaient que reculer, sans l'approfondir, le mystère de l'Essence suprême. Le plus chétif et le plus misérable des êtres, parce qu'il avait conscience de sa misère et de son impuissance, l'homme, n'était qu'un peu de boue animée d'un rayon de soleil ; il ne devait aspirer qu'à laisser fuir par tous ses

pores sa courte vie et qu'à mourir ; et encore ce mot n'avait-il pas grand sens, la mort, le temps et l'espace n'existant point en eux-mêmes! — L'inconséquence d'une théorie de laisser-faire et de laisser-aller qui aboutissait logiquement à la satisfaction des instincts, refrénés seulement par la peur des lois, tandis que, dans la pratique journalière, Destelle agissait comme s'il était fermement convaincu de l'existence et de la nécessité du devoir, cette inconséquence, Jacques l'avait bien aperçue; et, cependant, rassuré par la moralité native de son ami, s'abandonnant à l'écouter avec la confiance qu'on a quand on aime et qu'on admire, il avait, tout en les jugeant dangereuses, subi le charme engourdissant et dissolvant d'idées que Philippe savait exprimer avec une maturité d'esprit, une éloquence amère et railleuse, une séduction incomparables !

Peut-être, sans qu'il s'en doutât, ces idées influaient-elles trop sur lui, en ce moment même, contribuant à son spleen, accusant le malaise général de son esprit, cette inquiétude très particulière qu'il avait éprouvée, du jour où la fortune lui était échue. Passé les premiers instants de joie égoïste, en effet, les premières satisfactions de luxe ou de vanité, il avait senti cette inquiétude enfoncer en lui son épine aiguë, comme si la justice des choses voulait que, par une compensation salutaire, une autre responsabilité, d'autres soucis que ceux qu'il avait connus dans la médiocrité, pesassent désormais sur lui, qui obsédaient maintenant de questions pressantes son âme honnête. Avait-il bien droit à la richesse? Saurait-il en être digne? N'était-elle pas lourde à porter, pour qui avait conscience de l'immense misère et voudrait se regarder comme le dispensateur des pauvres? Quelle injustice qu'il pût habiter un hôtel luxueux, se faire servir, ne manger que des choses exquises, alors que tant de vieillards, d'enfants et de femmes mouraient de faim ? Le moyen d'être heureux quand il y songeait? Et avoir la triste certitude que tout son bien, le donnât-il sans en rien réserver, ne serait qu'une goutte d'eau pour tant de lèvres altérées !... Aucune aumône, si large qu'elle fût, donnée par lui sous forme anonyme, car il détestait la générosité qui s'étale en réclame dans les journaux, ne satisfaisait son cœur ; n'était elle pas une partialité, une sorte d'injustice vis-à-vis de tant d'autres infortunes ? Les seules satisfactions sans mélange qu'il eût lui venaient du bien qu'il pouvait faire à des particuliers, par l'intermédiaire de Mlle Poulet, une ancienne amie à lui, une

adorable vieille fille raffolant des bêtes qu'elle recueillait et nourrissait, et des pauvres, pour lesquels elle était une sœur de charité. Avec elle, l'argent d'Halluys n'allait jamais aux faux mendiants, aux industriels de la misère; d'un flair de policier, prenant elle-même tous ses renseignements, parcourant Paris à pied et en omnibus, montant cinquante étages par jour, penchée sur bien des lits infects, elle personnifiait la divine Bonté, si touchante chez un vieillard, si attendrissante quand il s'y mêle un peu de ridicule dans la personne ; Mlle Poulet était légèrement contrefaite, les épaules trop larges, et s'habillait sans goût. Mais les gens du peuple ne se laissaient pas arrêter à ces pauvretés; et, dans son quartier, où elle passait du soir au matin vêtue d'une robe grise de drap l'hiver et d'alpaga l'été, on l'avait appelée « la Sœur Grise ». Et ce nom religieux lui allait si bien que Jacques se permettait quelquefois de l'employer vis-à vis d'elle, avec une déférence taquine et affectueuse. Penser à elle, l'admirer et l'aimer de tout cœur était pour lui un sentiment réconfortant ; il se sentait honteux de valoir si peu, se trouvait petit à côté d'elle; une simple pourtant, qui n'avait pas lu Schopenhauer et qui n'aurait guère compris, s'il s'était efforcé de le lui expliquer, pourquoi il restait si souvent enlisé dans une paresse de réflexion et d'analyse stériles, inutile aux autres et mécontent de lui-même, spectateur de la vie changeante et illusoire, et, comme Philippe le préconisait en se gardant bien de le faire, couché sur la berge et regardant couler le fleuve !

Comme il rentrait dans le hall, Syb, qui était couchée aux pieds de Lisette, dressa le museau et les oreilles, à un bruit si léger qu'il ne l'entendait pas.

— Parions que c'est Rose, qui vient prendre Lisette?

C'était la jeune femme de chambre, en effet, une Lyonnaise au teint mat, fine et jolie, d'une élégance de manières au-dessus de sa condition; elle rougit, toujours un peu intimidée en présence de M. Halluys, et dit :

— C'est sa maman qui envoie chercher Mlle Lise pour l'habiller!

— Réveillez-la doucement, dit-il, avec la courtoise bonté qu'il marquait aux domestiques, et particulièrement à Rose et à sa sœur Blanche, car ces deux jeunes filles n'étaient pas nées pour servir: la mort de leurs parents, de petits bourgeois ruinés, mais très honorables, les avait réduites à cette nécessité, et par bonheur pour elles, Thérèse — à qui son mari sut gré de cette bonne action

— les avait recueillies, au moment où, littéralement à la rue, elles ne savaient que devenir. Chez les Halluys, elles trouvaient des gages beaucoup plus élevés que de simples femmes de chambre, un service assez doux et des égards qu'elles n'eussent rencontrés nulle part. Thérèse s'était attachée à elles en raison du bien qu'elle leur faisait ; Jacques, à qui tout visage indifférent ou hostile eût été insupportable, aimait à voir ces gracieuses figures ; peut-être préférait-il Rose, bien que Blanche fût plus jolie : elles se ressemblaient, d'ailleurs, au point qu'on les croyait jumelles.

Il épia avec intérêt la petite scène du réveil de l'enfant, ses yeux encore troubles, son sourire indécis, son corps s'abandonnant dans les bras de la jeune fille. Il souriait aux paroles de Rose, en même temps que son regard, l'enveloppant, suivait la cambrure de ce corps souple; certes, aucune pensée équivoque ou précise de mal n'accompagnait cette contemplation, et cependant il s'y joignait un plaisir qui, pour être désintéressé, ne s'en nuançait pas moins de cette très légère et inconsciente sensualité qu'éveille, chez tout homme jeune et sain, le fantôme féminin par son attitude, son sourire et sa grâce, qu'il s'agisse d'une inconnue dont la robe tangue mollement sur le trottoir, d'une fraiche paysanne du marché, ou même de la femme de votre meilleur ami, nonchalamment assise dans une causeuse de salon.

— Mes livres! s'écria Lisette de toutes ses forces, et elle les étreignait à pleins bras, pour les emporter, dans un effort disproportionné avec sa faiblesse. Rose se chargea des albums et l'emmena, Syb les escortait.

— Ah! fit Jacques d'un ton de regret, les dames Dunlop ne peuvent pas supporter les bêtes; ne laissez pas Syb entrer au salon de la soirée!

La chienne le regardait, comprenant qu'on parlait d'elle; il la caressa :

— Oui, Syb, j'en suis désolé, mais c'est comme ça!

Et il laissa la femme de chambre et Lise prendre l'avance dans le corridor, pour ne pas descendre sur leurs talons.

IV

Au salon, M. Forget, très correct en son habit noir, la rosette rouge piquée à la boutonnière, lisait le *Temps*, en éloignant le journal de tout son bras, comme l'exigeait sa vue presbyte. Ce

maintien le campait droit et, avec ses cheveux blancs, sa moustache militaire et son teint pâle, il avait belle allure encore : son faux air décidé surtout, qui tenait à son habitude du monde, imposait aux gens et même à Jacques, bien qu'il sût à quoi s'en tenir sur la faiblesse presque craintive de son beau-père. Il lui demanda, faisant allusion à la dernière séance de la Chambre :

— Vous lisez le discours de Ferrand?

— Non, je... parcourais un article sur les ventes de l'hôtel Drouot, dit le baron, dont la manie de collectionneur s'adonnait particulièrement aux vieilles faïences, un article fort bien fait, ma foi!

Il ajouta :

— On ne le voit plus beaucoup, Ferrand?

— Il est si occupé, fit Jacques avec un geste évasif, il n'a guère le temps de voir que les gens qui peuvent lui être utiles!

L'espacement de leurs relations l'avait un peu peiné, et surtout d'avoir cru comprendre que Ferrand l'enviait un peu, pour cette fortune soudaine qui le rendait à l'indépendance.

— Oh! mon Dieu! fit-il conciliant, j'admets bien...

Une porte s'ouvrant brusquement lui coupa la parole; Thérèse, dans tout l'éclat de ses épaules blanches et la lumière de sa robe rose, fit irruption, fébrile, la tête haute et du défi dans les yeux.

— Bonsoir! fit-elle moqueusement, en se penchant sur son père, qu'elle effleura au front, sans appuyer, à cause du carmin qui avivait ses lèvres.

Un imperceptible fard de crème et de poudre rehaussait aussi le brillant de nacre de son visage, elle sentait frais et bon l'eau du bain, et sans qu'on pût dire en quoi, de ses épaules, de ses petits souliers découverts, de ses bras long gantés, de la façon dont sa robe l'habillait, moulée du corsage et libre de la jupe, épousant visiblement les lignes de la marche ou du repos, quelque chose de hardi, et dont elle sauvait le risqué à force de charme impérieux, émanait d'elle qui devait, Jacques en eut l'intuition jalouse, agacer voluptueusement le cœur de ceux qui l'auraient vue ainsi. Elle le regarda sans lui rien dire, mais, sans doute, elle lut dans ses yeux qu'il désapprouvait qu'elle se fût faite si insolemment belle, pour les cousines Dunlop et la pauvre Jeanne Rambert, car elle dit à M. Forget

— Comment trouves-tu ma robe?

Il répondit :

— C'est à votre mari qu'il faut le demander, Madame!

Et il se remit à lire le *Temps*, en une attitude d'abstention volontaire, parce qu'il n'aimait pas à se compromettre et qu'au fond il donnait presque toujours raison à son gendre.

Elle le sentit et, tournant net les talons, alla au piano où elle plaqua quelques accords fous suivis d'une czarda bohême, dont la furie aigre et stridente impressionna désagréablement les nerfs des deux hommes. « La voilà bien, pensa Jacques, elle a son démon (ou, comme il disait encore : la tramontane souffle ce soir), les domestiques doivent s'en ressentir. Ah! la détestable créature, si séduisante avec cela qu'il faut lui pardonner quand même, parce que ce n'est qu'un feu de jeunesse, une ardeur de caractère, et qu'il n'y a rien de vil en elle! » C'était là son grand orgueil : la loyauté de Thérèse. Mais comme il l'excusait par là, subissant déjà en sa présence l'étrange détente magnétique, l'amollissement de tendresse par lequel elle le tenait esclave, il se rappela qu'elle lui avait menti, pour l'emploi des trois mille francs. Ce lui fut un saisissement, et il la détesta, soudain, à cause de Mme Guilhem. Instantanément, comme si elle eût pu le deviner, elle le regarda encore, d'un regard aigu et scrutateur qu'il avait peine à soutenir sans éprouver une bizarre contraction du gosier et un spasmodique besoin de rire, non qu'il en eût la moindre envie, — il eût aussi bien pleuré, — mais que ses nerfs crispés ne trouvassent pas d'autre issue. Regarder Jacques ainsi et le forcer à ce petit rictus irrépressible et douloureux, à moins qu'il ne préférât s'avouer vaincu en détournant les yeux, était pour elle une jouissance de volonté et d'amour-propre; mais aussitôt, de l'avoir humilié, une confusion s'élevait en elle et la portait vers lui, d'un élan de regret et de pitié. Peut-être même, s'avouant son tort, lui eût-elle pardonné s'il l'eût grondée ou battue bien fort en ces moments-là. Autrefois, ces états de crise et d'antagonisme se résolvaient en des larmes qu'elle versait, en des pardons, des promesses, des baisers tristes et délicieux, des retours passionnés d'étreintes, par lesquels ils s'efforçaient de se convaincre que c'était à force d'amour qu'ils semblaient, parfois, se haïr! Et ces alternatives de tension irritée et de déprimante langueur étaient tellement liées l'une à l'autre, qu'à voir Thérèse ainsi, dans sa fleur de beauté fantasque, au milieu du luxe rare et choisi qui l'entourait, ce luxe qu'il était si heureux de lui avoir donné et dont elle le récompensait si mal, Jacques flottait entre l'envie contradictoire de lui serrer les poignets

en lui enfonçant à son tour son regard dans les yeux, ou bien de lui dire comme jadis, avant que la santé de Thérèse ne modifiât leur vie intime : « Ah ! méchante, méchante femme ! » et il se serait pressé contre sa poitrine en répétant : « A quoi bon nous faire souffrir ? La vie est si courte, aimons-nous, aime-moi, je t'aimetant ! »

Mais tout cela lui resta dans le cœur, tandis que, sourdement hanté par la peur du ridicule, il lissait sa moustache ou s'examinait le blanc des ongles, en haussant un peu les sourcils, avec une ombre de dédain.

L'entrée majestueuse des dames Dunlop fit diversion, leur importance accaparant d'ordinaire toute l'attention. Elles étaient énormes, déjà vieilles, les cheveux teints d'un noir vif, sanglées en des robes de moire noire, des mitaines de soie aux mains. L'aînée, Mathilde, montrait du duvet aux lèvres ; la cadette, Estelle, avait le visage fermé des sourdes, bien qu'elle cachât soigneusement cette infirmité. Elles étaient veuves des deux frères, Alfred et Josuah Dunlop, les grands maîtres de forges. Estelle n'avait pas d'enfants et Mathilde avait marié sa fille unique au comte de Malerte. Elles parlaient haut, d'un timbre de voix pareil, et bien que ne se ressemblant pas, l'une beaucoup plus petite que l'autre, souvent leurs attitudes les appariaient, une façon de croiser les mains sur leurs genoux et de relever les yeux sur vous quand on ne s'y attendait pas. L'humilité feinte ou réelle qu'elles devaient à leurs principes religieux contrastait curieusement avec l'autorité que leur donnaient les millions ; et cette double forme de leur caractère se fondait en un geste unique et fréquent, par lequel elles semblaient écarter du plat de la main quelque chose, obstacle, contradiction ou prière inutile, en soulignant ce refus d'un sourire inexorable.

— Eh bien ! mais c'est vraiment très gentil chez vous ! déclara l'aînée, avec une condescendance qui rappela à Jacques qu'elle l'avait pris de haut avec eux tant qu'ils n'avaient pas hérité de Mme d'Hervines ; ses manières et celles de sa sœur, à partir de ce jour, s'étaient très adoucies ; mais tout en avouant maintenant les Halluys pour cousins, depuis que la franc-maçonnerie de la richesse les avait fait entrer dans ce qu'elles appelaient « leur monde », elles n'en gardaient pas moins leurs distances, et c'est ainsi qu'Estelle dit à Thérèse en levant le doigt en signe d'avertissement, comme si un ordinaire plus recherché leur eût semblé un empiètement ou du gaspillage :

— Mais, n'est-ce pas, c'est bien sans cérémonie, la soupe et le bœuf simplement?

— Oui, compte là-dessus! se dit Jacques, par une de ces irrévérences de gamin qui repercent souvent chez l'homme le plus grave. Il songeait avec ironie que Thérèse aurait fait pour son menu les mêmes frais que dans sa toilette, et que les vieilles dames ne lui en sauraient aucun gré, au contraire !

Agnès entra, vêtue de sombre, donnant la main à Lisette, qui portait une robe mauve à la Kate Greenaway ; la cousine Mathilde leur fit tête, du haut de sa corpulence, d'un air d'intérêt protecteur.

— Il faut venir me voir, dit-elle, nous causerons, ma chère enfant, je vous donnerai de bons conseils.

C'était sa manie; curieuse et commère, elle adorait attirer à elle les jeunes femmes, soutirer leurs petits secrets, leur faire la leçon. Elle aurait voulu capter la confiance de Thérèse et pour cela se laissait aller à des cajoleries dont la jeune femme n'était pas dupe, mais où elle trouvait son compte, flattée des avances d'une parente qui ne les prodiguait pas, et à la table de laquelle on dînait, en société choisie, avec le nonce, la vieille maréchale Saint-André, le duc et la duchesse de Friedland Morlan, de l'Institut, le célèbre compositeur slave Kassemsky. — Mais, pour l'instant, sa petite vanité de maîtresse de maison souffrait de voir qu'il était temps de servir et qu'on ne pouvait, à cause du retard de Mme Rambert, à qui sa situation, les circonstances de ce dîner, tout faisait un devoir d'arriver en avance ! L'idée que les dames Dunlop risquaient d'attendre lui parut effrayante, et elle prolongeait de son mieux la conversation, en s'efforçant d'intéresser Mathilde à cette infortune de veuve restée sans ressources, avec trois garçons.

— Vous verrez l'aîné ce soir, dit-elle, un enfant très intelligent: mon mari s'occupe de lui faire avoir une bourse au lycée Henri IV.

Involontairement, elle tournait les yeux vers la porte, dans son envie secrète de crier à la retardataire: « Mais dépêchez-vous donc, maladroite! » Elle sentait tomber ce froid qui paralyse peu à peu les gens, quand on attend. Enfin, le vieil Antoine ouvrit la porte et s'effaça, les cheveux si blancs qu'ils paraissaient poudrés, l'air grave d'un diplomate, tellement correct que les Halluys l'avaient surnommé « M. du Maintien » tous les regards se portèrent sur lui et sur l'encadrement vide de la porte: mais, par une

fatalité ridicule, Mme Rambert, qui rajustait le nœud de cravate de son fils, ne parut pas encore et fit attendre son entrée. Elle s'excusa fort, ayant dû prendre une voiture dont le cheval avait marché tout le temps au pas. C'était une grande femme maigre, sans sourcils, les cheveux clairsemés, trop de front et pas assez de menton; fagotée de noir, avec des dentelles trop belles qu'elle avait eu la malencontreuse idée de coudre à son corsage, elle s'était parée de tous ses bijoux, malgré son deuil, et essayait en vain de se donner une parfaite aisance. Comme elle se rejetait sur son mauvais fiacre, Mme Dunlop l'aînée lui dit, d'un ton à la fois doux et acide qui donnait la sensation du lait tourné:

— Mais, si vous demeurez au Panthéon, il y a près de chez vous un omnibus qui vous aurait mis à deux pas d'ici, et pas plus en retard!

Le dîner qu'on servit immédiatement, quoique exquis, ne dissipa point la mauvaise impression produite par la pauvre Mme Rambert, excellente femme, mais qui jouait de malheur; car ayant, pour jeter son mot, comme on servait une truite meunière, déclaré que le beurre était hors de prix dans son quartier et qu'elle le payait deux francs la livre, Mathilde Dunlop la foudroya du regard et dit, au milieu du silence:

— Moi, Madame, je ne le paie que vingt-quatre sous et je le fais venir de Bretagne; c'est du beurre de cuisine excellent et dont je me contenterais fort bien pour ma table, si j'y étais forcée!

Mme Rambert sourit niaisement et tristement, n'osant souffler, et ne montra plus qu'un sourire approbateur à tout ce que disait Mme Dunlop; à la longue, ayant cru lire plus de bienveillance sur les traits de l'autre sœur, elle essaya sa conquête, lui parlant bas, au grand agacement de la sourde, forcée de répondre au hasard ou de hocher la tête. Elle jetait de temps à autre des regards inquiets sur Mathilde, qui d'ordinaire répondait pour elle, mais qui avait la dureté de la laisser dans l'embarras, lorsqu'elles s'étaient querelr lées auparavant, accident assez fréquent dans leurs vies inséparables. Ce soir-là, Mathilde boudait et n'intervint pas; ce qui indisposa d'autant plus sa sœur contre Mme Rambert.

Personne n'avait fait encore attention à son fils, un garçon de douze ans, noir comme une taupe, fruste et gauche comme on l'est à cet âge. Il mangeait à belles dents en regardant successivement tous les convives, trop en face. Il n'avait pas l'air sot; par malheur, à une question que M. Forget lui fit, il bégaya en devenant cra-

moisi; dès lors sa cause et celle de sa mère furent perdues. M. Halluys en eut conscience et se répéta que sa femme, en tenant à ce rapprochement, avait commis une maladresse. Elle-même le sentit et abandonna les Rambert; la conversation passa au-dessus d'eux, les délaissa, gravita autour d'événements et de personnes qu'ils ne connaissaient pas: la pauvre femme ne dit plus mot, son éternel sourire plat aux lèvres, tandis que l'enfant, subissant ce changement d'atmosphère qu'il ne s'expliquait pas, se rencognait, le nez dans son assiette, si contraint qu'il renversa son verre sur la nappe, au dessert. Jacques souffrait pour lui et pour sa mère, sachant bien que telle est la cruauté des conventions mondaines, qui veulent que chacun, sous peine de quarantaine, se tienne à la hauteur de son rôle de banalité aimable, et, détachée et hypocrite, joue la comédie pour les autres et pour les domestiques, comme si tous ceux que réunit le plaisir ou la corvée d'une soirée ne pouvaient être autrement que riches, heureux, débarrassés de tout souci, ravis de la vie et d'eux-mêmes!

Le retour qu'il fit sur lui à ce sujet ne fut pas gai; et cependant, grâce au bienfait du repas et à la chaleur cordiale du vin, il trouvait, en ce dédoublement du M. Halluys mondain, causeur agréable, et du Jacques intime tourmenté, un contraste assez bouffon. Mais il en revenait ensuite à une pitié amère et mécontente, à la honte de se sentir enviable pour Mme Rambert, qui sans doute, devant la table chargée de fleurs, de cristaux et de fruits, pensait mélancoliquement à son petit logement du cinquième, à ses deux autres fils qu'elle avait laissés au lit sans lumière, de peur du feu. En regardant Agnès, pensive et parlant peu, il devina qu'elle éprouvait les mêmes sentiments que lui. Lisette, à côté de sa mère, l'amusa une seconde, par la façon grave dont elle frottait ses doigts d'un quartier de citron, au-dessus de son rince-bouche, avec une délicatesse de petite marquise. L'égoïste vanité, qu'en dépit de lui-même il ressentait pour cette fortune dont il s'avouait pourtant l'injustice, et qu'il étendait avec satisfaction à sa race et à sa famille, comme si elles étaient meilleures et plus raffinées que d'autres familles, le fit s'enorgueillir de la distinction précoce de Lisette; sa petite Fancy eût été ainsi sans doute, une enfant de luxe, d'âme et de peau fines!

On se levait de table. Il offrit son bras à la cousine Mathilde: M. Forget donnait le bras à Estelle, et les autres femmes venaient ensuite, Agnès tout derrière avec sa fille, un peu abandonnée par

Thérèse qui ne lui avait presque pas parlé pendant le dîner. Quelques propos indifférents se croisèrent; on éprouvait ce déconcert que provoquent le changement de pièce et l'éparpillement, au sortir de table, cette détente dont les hommes profitent pour s'esquiver au fumoir, et qui laisse aux femmes une impression d'abandon et d'ennui, avant que la conversation reprise ne les provoque à des confidences plus bavardes et plus intimes. Tout à coup, du fond du salon, les dames Dunlop se dirigèrent vers Jeanne Rambert et l'entreprirent. Sans doute elles se faisaient un scrupule de la juger sommairement, voulaient savoir comment elle se tirerait de l'interrogatoire qu'elles posaient à toutes leurs clientes pauvres, exigeant qu'elles fussent catholiques et pratiquantes, ne se vêtissent que de noir, et achetassent leurs provisions dans certains magasins qu'elles désignaient, de façon à pouvoir contrôler toute dépense, car elles avaient la charité soupçonneuse et tyrannique. La pauvre Mme Rambert, à qui l'on avait fait la leçon, répondait de son mieux. Mme Halluys et sa belle-sœur, à l'écart, la regardaient à la dérobée et eussent voulu pouvoir lui souffler ses réponses. Lisette, gentiment, allait trouver le petit Rambert dans son coin, et lui disait, en le tirant par la main vers une table :

— Venez voir les portraits!

M. Forget et Jacques profitèrent de ce répit pour passer dans la salle de billard; ils commencèrent même une partie. Bien que Jacques n'y prît guère plaisir, il s'imposait de faire le jeu du vieillard, avec une bonne grâce dont ce dernier sentait bien le prix, car il lui arrivait souvent de refuser, par discrétion reconnaissante. Ils en étaient aux premiers carambolages, et Jacques admirait combien le baron, en tout ce qu'il faisait gardait, malgré ses soixante-cinq ans, une allure aisée, une tenue d'homme en visite qui ne voit, n'entend et ne dit que ce qu'il veut bien, quand Antoine parut et vint lui dire tout bas :

— M. Guilhem est dans le cabinet de travail de Monsieur; il est désolé de déranger Monsieur en ce moment, mais il a quelques mot à lui dire.

— Vous voulez bien m'excuser, père? demanda Jacques assez surpris, et qu'un pressentiment de mauvais augure émut, à cette heure insolite; car il n'avait pas revu Guilhem depuis son retour d'Italie, celui ci ayant passé ces quinze derniers jours en Russie.

(*A suivre.*) Paul Margueritte.

LA PASSERELLE[1]

(*Suite*)

V

Grelu n'était pas de ceux qu'on peut mettre aisément en défaut.

En déposant sa jeune maitresse à la porte de l'hôpital où elle allait visiter un des journaliers du château de Monthibert, grièvement blessé quelques jours plutôt dans une chute qui pouvait avoir de funestes conséquences il avait remarqué à la fois la minute d'hésitation qui la retenait devant cette porte et son mouvement de joie en apercevant le braconnier auquel le substitut témoignait tant d'indulgence la veille.

La manœuvre de Vauloup se jetant dans un sentier détourné qui ne devait le mener à rien ne lui avait pas échappé non plus.

Aussi, dès qu'il s'était trouvé hors de la vue de Mme de la Hautière, il avait arrêté la vieille jument blanche, sauté à bas de la charrette anglaise et, en avançant la tête avec précaution à l'encognure de la rue, il avait surpris sans peine le retour de Jacques Vauloup et la nouvelle rencontre de sa maitresse avec le braconnier.

Seulement il ne pouvait savoir ce qu'elle lui remettait.

Mais les gardes comme Grelu n'hésitent pas à suivre une piste dès que par hasard ils l'ont éventée.

Grelu tenait son idée.

Il n'avait pas manqué de réfléchir aux visites du substitut à Monthibert, à ses promenades aux alentours du parc, à ses stations aux endroits d'où il pouvait apercevoir par quelque éclaircie, à travers les grands arbres, les abords du perron ou les perspectives lointaines des avenues.

Et finalement il s'était dit que ce n'était pas la seule beauté du

(1) Voir *La Lecture*, pages 46, 131, 196, 278.

site de Monthibert, de sa vallée et de ses ombrages, qui pouvait attirer si souvent le beau cavalier de ce côté.

La jalousie taciturne et silencieuse du mari avait raison.

Grelu le pensait.

Il se dit qu'il allait en acquérir la certitude en un instant et sans peine.

Il remonta dans sa charrette, la conduisit bon train à sa remise, et, faisant un détour par des ruelles presque toujours désertes, il revint s'embusquer à quelque distance de la maison du substitut.

Déjà Vauloup y était entré.

Le garde ne l'en vit donc que ressortir, mais puisque le braconnier y était venu, il n'était pas douteux que ce ne fût afin d'y rapporter le message dont il avait dû se charger.

Aussi lorsque, vers onze heures, un instant avant que la cloche n'annonçât le déjeuner, il alla trouver son maître qui se promenait dans le potager, entre deux plates-bandes garnies de salades magnifiques, il avait un air si satisfait que M. de la Hautière, habitué à ses façons, lui dit, en levant l'index de sa main droite :

— Qu'avez-vous donc, Grelu ? Vous venez de faire une bonne capture ?

— Ma foi, monsieur, je le crois.

— Où ça ?

— A Mortagne, monsieur, tout bonnement.

— Dans les rues ?

— Oui, monsieur, dans les rues.

— Ce n'est pas possible et vous vous moquez de moi.

— C'est très possible, monsieur, et vous en jugerez quand vous saurez ce qui s'est passé...

— Bah !

— Vous verrez, mais d'abord, il faut que je vous pose mes conditions.

— A moi ?

— A vous, car vous n'êtes pas large tous les jours, soit dit sans vous offenser, et quand un garde fait une prise il a droit à une prime, surtout si la prise est bonne, comme vous venez de le dire.

— Vos conditions...

— Il me faut un louis ou vous ne saurez rien. D'ailleurs ce ne sera qu'une réparation. Vous auriez pu les demander à ce gredin de Vauloup et, à mon avis, ça valait mieux que de le faire condamner

à la prison. Il n'en sera que plus enragé à sa sortie et vous verrez qu'il nous donnera du fil à retordre.

— Alors c'est vingt francs que vous exigez, Grelu ?

— Pas un sou de moins, et quand vous aurez le renseignement, vous me direz que c'est pour rien.

— Allons, fit M. de la Hautière avec résignation.

Le garde expliqua ce qui s'était passé, comment il était descendu de voiture pour se mettre en sentinelle et voir ce que la jeune dame allait faire, le retour de Vauloup et leur rencontre pendant laquelle elle lui avait mis entre les mains un papier...

— Vous en êtes certain, Grelu?

— Tout à fait, monsieur, mais je ne pourrais pas affirmer ce qu'il y avait dedans.

— Peut-être de l'argent, un secours.

Le garde jeta à son maître un coup d'œil railleur.

— Un secours, de l'argent, répéta-t-il; il ne serait toujours pas lourd ou je me demande où elle le prendrait, la pauvre dame!

Et il continua son récit.

Il avait couru se poster à quelques pas de la maison du substitut dans un angle, et Vauloup en était sorti. Donc c'était pour lui la commission. Donc encore Mme de la Hautière correspondait avec ce Parisien!

Était-ce assez clair!

Grelu tirait ses conclusions avec une certaine satisfaction de policier amateur qui a mis le doigt sur un complot.

Quand il eut fini, il tendit la main.

Et comme M. de la Hautière ne se décidait pas, il insista :

— Allons payez! Ça vaut l'argent, hein?

Mais le patron secoua la tête.

— Je ne trouve pas, dit-il. C'est vague, c'est très vague, Grelu! Ce Vauloup peut avoir eu besoin de prendre les ordres du substitut. Puis on ne sait pas ce qu'était ce papier...

— Une lettre, parbleu!

M. de la Hautière ne parut pas convaincu.

— Peut-être, dit-il.

Et devenant paterne et accommodant :

— En tout cas on fait de bon blé à moitié, insinua-t-il. Voilà deux pièces de cent sous, Grelu. C'est à prendre ou à laisser.

— Donnez.

Le garde empocha les dix francs d'un air rageur mais sans surprise.

Il connaissait le bonhomme.

— Maintenant, que faudra-t-il faire? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Rien.

— Vous ne croyez pas?...

— J'ai une entière confiance en Mme de la Hautière.

— Cependant...

— Pas un mot de plus.

Grelu se tortilla la barbe en disant :

— C'est bon!

— Vous continuerez à surveiller les braconniers.

— Il y en a de plus d'une sorte.

— Tous, Grelu!

— A la bonne heure.

— Dites-moi ce qui se passera et pour le reste je m'en charge.

Le châtelain de Monthibert donna ses ordres froidement mais d'un ton où il y avait un soupçon de menace.

Et en regagnant sa maison il pensait :

— Ah! monsieur Fréville, vous recevez des poulets de Mme de la Hautière. Prenez garde. Ce sont des faveurs qui pourraient vous coûter cher.

Il était seul.

Ses yeux mornes et d'un jaune verdâtre s'étaient animés; ses lèvres minces semblaient distiller du fiel.

Deux minutes plus tard, lorsqu'il entra dans la salle à manger, il souriait d'un air assez aimable pour étonner la jeune femme et ce fut d'une voix presque caressante qu'il lui demanda :

— Et bien! ma chère, notre blessé est en bonne voie de guérison, à ce qu'il paraît?

Il ajouta avec une bonté qu'elle ne lui connaissait pas :

— Il faudra venir en aide à sa femme pendant sa maladie. Tenez, vous lui ferez remettre deux louis, par Florence...

— J'irai les porter moi-même.

— Si vous voulez.

Son offrande eut quelque peine à s'échapper de ses doigts, mais enfin il la déposa sur la nappe.

Gabrielle prit les deux louis avec une sorte d'inquiétude en se demandant :

— Qu'a-t-il donc et pourquoi cette générosité ?

Satisfait de sa ruse, il s'en alla en se disant :

— Elle ne se doute de rien. C'est cher, mais la vengeance est un plaisir qui n'a pas de prix. Nous verrons!

VI

Les jours passèrent; juin succéda au joli mois de mai et l'épanouissement de la nature devint complet.

Robert Fréville menait une existence de reclus dans sa petite maison en tête à tête avec ses vieux auteurs familiers qu'il relisait sans cesse et en face des bosquets de grands arbres qui lui donnaient l'illusion d'une forêt au milieu de laquelle il se serait isolé.

Mais sans cesse au-dessus de ces ombrages, devenus d'un vert sombre sous l'ardeur du soleil d'été, et des pages sur lesquelles il essayait de fixer son attention, une image planait, accaparant ses regards et concentrant sur elle seule toutes les forces de son esprit.

Gabrielle!

Peu à peu, une idée fixe s'empara de son cerveau et obscurcit pour ainsi dire son intelligence.

Il se dit qu'il ne pouvait plus vivre sans cette amie qui de jour en jour lui devenait plus chère et qu'aucun obstacle ne devait lui paraître infranchissable pour arriver jusqu'à elle, la convaincre de son amour et étouffer ses résistances.

Il reprit donc ses promenades interrompues, le plus souvent à pied, en essayant parfois de les diriger d'un autre côté.

Les buts d'excursion ne manquent pas dans cette admirable province du Perche, si riche en sites intéressants et pittoresques.

Ils abondent aux environs de Mortagne.

Manoirs anciens, fermes bâties depuis des siècles, vallées étroites, verdoyantes et plantureuses, arrosées par des eaux limpides, forêts aux arbres séculaires, collines couronnées par des clochers étranges, il n'avait qu'à choisir.

Mais de quelque côté qu'il se dirigeât d'abord, toujours par quelque mouvement tournant, involontaire ou inconscient, il se retrouvait aux abords du parc de Monthibert.

Un soir il suivait, au moment où le jour allait s'éteindre, une sorte de chemin de ronde qui rase les murs dont cet enclos d'une quarantaine d'arpents est environné.

Il marchait lentement, sa canne à la main, s'arrêtant à chaque instant pour plonger son regard anxieux par quelque échappée, à travers les massifs du parc qui semblait désert.

Il arrivait au milieu d'un des côtés du mur de clôture, lorsqu'une petite porte à demi cachée sous des avalanches de viornes et de houblons sauvages s'entr'ouvrit et une tête de femme s'avança au dehors et, d'un regard curieux, inspecta les environs.

A l'aspect du promeneur, elle sourit et, d'une voix où il y avait plus de malice que d'émotion, elle dit:

— Il me semblait bien que je vous avais reconnu.

Il s'arrêta étonné.

— Nous sommes-nous donc déjà rencontrés? demanda-t-il.

— Non, mais je vous connais tout de même.

Et aussitôt Florence s'expliqua.

— Si vous croyez qu'on peut venir à peu près chaque jour errer autour d'une maison sans piquer la curiosité des gens qui l'habitent, vous vous trompez. Les femmes en prison comme madame et moi s'amusent des moindres distractions. Je vous ai vu souvent et je me demande ce qui peut vous attirer à chaque instant par ici. Ce ne sont pas les arbres du parc ni les beautés de cette triste masure dont personne que vous ne s'occupe... Alors, quoi?

Robert Fréville examinait avec intérêt cette physionomie de soubrette hardie et délurée, en se demandant ce qui la poussait à se mêler de ses affaires.

Florence était loin d'être laide.

Elle formait avec sa maitresse le plus violent contraste qu'il soit possible d'imaginer, à moins de mettre en regard d'une blonde idéalement jolie une véritable mulâtresse.

Florence était brune comme une taupe mais avec des traits agréables, des lèvres d'un rouge sombre et des dents d'une éblouissante blancheur.

Joignez à ces qualités des yeux d'une extrême vivacité, une belle taille, une élégance naturelle, et vous penserez peut être qu'avec cette tournure une fille a le droit de supposer qu'un voisin, fût-il d'une autre condition qu'elle-même, pourrait la trouver de son goût.

Elle ajouta donc, avec une audace excusable, à peu près ce que M. de la Hautière avait dit à son fidèle Grelu:

— Avouez donc que c'est une femme qui vous attire dans ce désert...

— Mais...

— Avouez et vous n'y perdrez rien... Or, je n'en connais que deux ici, qui puissent vous intéresser, ma maîtresse et moi. Je n'ai pas la vanité de penser que mes beaux yeux aient produit sur vous une si vive impression. Donc, c'est de madame qu'il s'agit.

Le substitut ne broncha pas.

Il se contenta de sourire et demeura impénétrable comme un sphinx.

Mais Florence était une fille opiniâtre et volontaire.

Elle continua très vite :

— Vous ne me répondez pas parce que vous n'avez pas confiance. Vous vous demandez pourquoi je me permets de vous tenir ces propos, un peu trop familiers peut-être... Excusez-moi de n'y pas mettre de formes, mais le temps presse. Vous n'imaginez pas à quel point le patron est soupçonneux et méfiant. Il doit déjà fureter autour de la maison pour savoir où je suis passée. Il a des yeux de chat et je pense qu'il y voit aussi clair la nuit que le jour. En deux mots voilà toute l'histoire. Je le hais autant que j'aime ma maîtresse. Il n'a qu'une idée, c'est de me congédier parce qu'il suppose que dans certains cas je pourrais ne pas me mettre de son côté. Je ne dirai pas qu'il ait tort. Pour moi, avec les gens qui lui ressemblent, tout est permis. C'est un monstre d'avarice et de fausseté. Il tyrannise madame... Elle n'a aucune liberté, ne voit personne que son odieuse figure, et elle est gardée positivement sous clef. Sans moi, il y a longtemps qu'elle serait morte d'ennui et de dégoût d'une telle vie. Aussi je le déteste vous ne pouvez savoir à quel point. C'est pourquoi je viens vous dire que je suis tout à votre service. Comprenez-vous ?

— Oui.

— Vous avez écrit à madame ?

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Non, mais a-t-on besoin de parler ? Ne l'ai-je pas vue lire et relire cette lettre si longue et qu'elle croit si bien cachée ?

— Ah !

Florence mit un doigt sur ses yeux noirs.

— Ils sont bons, dit-elle, et peu de chose leur échappe. Voulez-vous une petite confession ?... Eh bien ! moi aussi, je l'ai lue, cette chère lettre, et je sais tout ce qu'elle contient... Je sais aussi ce qui s'est passé ensuite... Non seulement on l'a lue, mais on vous a répondu.

— Vous en êtes sûre ?

— Comme de vous voir en ce moment.

— Si on ne peut rien vous cacher !

— J'ignore ce que contenait la réponse, mais elle a été laborieuse...

— Comment ?

— Madame l'a écrite et déchirée plus de dix fois... Elle était certes dans un grand embaras. Que vous disait-elle ?

— Rien d'agréable, mademoiselle... Comment vous appelle-t-on?

— Florence, monsieur.

— Je m'en souviendrai.

— Et vous dites que la lettre ne vous encourageait pas ?...

— Bien loin de là.

— N'était-ce pas naturel? Madame est le type de l'honnête femme. Je dirai même qu'elle pousse ses scrupules jusqu'à une exagération ridicule... Quand on a un mari comme le sien, on lui dit son fait et on le trompe ou on le quitte.

— Elle pense autrement, mademoiselle Florence.

— Dites Florence tout court. J'aime mieux ça... J'en reviens à madame. Elle est très scrupuleuse, très résignée, mais très malheureuse au fond...

— Vous croyez?...

— Si je le crois! Connaissez-vous une existence comme la sienne? En avez-vous vu beaucoup d'aussi tristes! J'aimerais cent fois mieux être la femme d'un journalier, d'un bûcheron qui me plairait, que celle d'un type comme le sien, fût-il dix fois plus riche encore! A quoi sert la fortune quand on ne sait pas en user?...

— Vous avez raison... mais le remède?...

— Est-ce à moi de vous l'indiquer... Madame n'ignore pas qu'elle s'est trompée ; qu'en prenant pour mari un tel homme, elle a cédé à une hallucination, à une folie de jeunesse ignorante... Or quand on a commis une telle erreur, que doit-on faire?... On n'a pas deux moyens de sortir d'affaire. Pour moi je n'en sais qu'un.

— Lequel ?

— Vous le connaissez aussi bien que moi, mieux sans doute.

— Une séparation?

— Vous l'avez dit.

— Il faut des motifs...

— On en trouve.

Florence souriait finement.

Le substitut objecta :

— Ce n'est pas moi, c'est elle qu'il faut convaincre.

— Voulez-vous que je vous y aide ?

La femme de chambre promena son regard aigu sur les bosquets des environs.

Elle n'y vit sans doute rien de suspect, car elle reprit à demi-voix :

— Demain, M. de la Hautière s'absente. Il part pour Alençon où il est du jury. Il sera contraint d'y rester trois ou quatre jours... Seulement il faut se tenir sur ses gardes, car il ne lui serait pas difficile de prendre le train pour revenir le soir... Mais je veillerai...

Elle réfléchit un instant et dit :

— Venez, si vous voulez, à huit heures et demie. La nuit sera tombée. On ne vous verra pas. Je vous ouvrirai cette petite porte et je vous conduirai près de madame...

— Que vous êtes bonne !

— J'exècre monsieur, voilà tout. Autrement je ne crois pas que ma bonté me vaille jamais le paradis ! Est-ce convenu ?

— Oui.

— Demain à huit heures et demie... Venez à pied, comme aujourd'hui... La course n'est pas si longue... On vous remarquera moins... Je me sauve...

Elle se retourna en répétant :

— A demain !

— Oui, à demain !

Il resta un instant étourdi de cette aventure, immobile, écoutant la porte qui se refermait et les pas légers de cette fée brune qui lui traçait avec tant de complaisance le chemin qu'il avait à suivre.

Ses affaires venaient de prendre une tournure nouvelle.

Il était transfiguré.

Florence s'en allait en sondant de ses regards inquiets les broussailles et les fourrés du parc.

Elle n'y découvrit rien de fâcheux.

Cependant elle se disait :

— L'un des deux ne doit pas être loin !

Pour une fois elle se trompait.

Grelu n'était pas là ; M. de la Hautière, au lieu de faire sa ronde accoutumée, s'était retiré dans son cabinet pour préparer ses

papiers, les mettre en ordre, et se disposer au départ forcé que ses devoirs de citoyen lui imposaient, à son grand ennui.

Dans le petit salon près de la salle à manger, Gabrielle était seule, comme toujours.

En voyant entrer sa femme de chambre, une lueur de malice dans les yeux, elle lui demanda familièrement, car n'était-ce pas la seule créature humaine près de laquelle elle pût desserrer les lèvres avec un peu de plaisir et de liberté :

— D'où venez-vous? ... Je vous croyais perdue.

— Je n'étais pas loin, madame.

— Où donc?

— A la petite porte du parc.

— Qu'alliez-vous y faire?

— Rien, une promenade. J'y ai été retenue par une apparition qui n'avait rien de miraculeux, mais qui m'intéressait...

— Vraiment?

— Beaucoup et je crois qu'elle aurait produit le même effet sur madame.

La jeune femme tenait à la main un ouvrage de tapisserie qui n'avançait guère.

Depuis la lettre de Robert Fréville qu'elle avait en effet lue et relue au point de la savoir par cœur, elle se sentait envahie par une sorte de langueur qui la rendait incapable de toute application.

Du soir au matin elle se plongeait dans des rêveries qui l'attristaient et dont elle ne pouvait sortir.

Elle songeait à sa vie qu'elle se contentait de trouver auparavant d'une monotonie désespérante et qui maintenant lui paraissait effroyablement vide, misérable et douloureuse.

Elle se demandait pourquoi cet ami de son enfance, si rarement entrevu pourtant, mais vers lequel un irrésistible courant de sympathie l'entrainait, était resté muet lorsqu'il était temps de parler !

Elle déplorait ce silence qui l'avait perdue en le perdant comme elle et il lui avait fallu un puissant effort pour envoyer à ce séduisant amoureux la réponse qu'elle aurait voulu reprendre dès qu'elle était sortie de sa main.

Elle tint ses yeux baissés sur sa tapisserie et un long soupir s'échappa de ses lèvres.

Elle était à l'une de ces heures d'ennui et d'énervement où parfois un bon conseil peut redresser la vertu chancelante.

Et c'était une parole tentatrice qui venait la pousser à l'abîme.

Florence n'en pensait pas si long et ses idées n'avaient aucune prétention à la psychologie.

Elle n'obéissait qu'à deux sentiments : son amitié pour sa maîtresse, si bonne et si généreuse, et son aversion pour l'odieux maître qu'elle considérait comme le plus méprisable des avares et des tyrans domestiques.

Elle se pencha sur le dossier du fauteuil de Gabrielle et dit à voix basse :

— Madame n'est pas curieuse!... Elle ne me demande même pas ce que j'ai vu à la petite porte du parc!

— A quoi bon?

— Je vous assure que cette apparition avait son charme. C'était un promeneur, jeune, élégant, bien parisien, qui ne ressemblait pas aux... personnes que madame voit d'ordinaire autour d'elle. Il s'était arrêté à quelques pas du saut-de-loup et, avidement, il regardait par cette clairière comme s'il eût attendu quelqu'un qui ne venait pas. Madame ne désire pas savoir son nom ?

Gabrielle ne répondit pas, mais l'audacieuse soubrette n'eut qu'à se pencher un peu plus encore pour deviner, aux battements précipités du cœur de sa maîtresse, que son histoire lui causait une émotion profonde et même un visible malaise.

Elle redoubla d'efforts pour arriver à son but, mais en louvoyant.

— Si madame ne veut pas que je lui parle de ce curieux, dit-elle doucement, je n'insisterai pas... Je ne voudrais pas être indiscrète.

Mme de la Hautière la crut sincère sans doute, car elle dit vivement :

— Non, non, Florence, continuez; je vous écoute !

— En m'apercevant, il est venu à moi...

— Vous lui avez parlé?

— Certainement... Pourquoi non ?... Oui, j'ai osé lui parler. Du reste j'avoue que depuis longtemps j'en avais une furieuse envie. Ce n'est pas la première fois que ce jeune homme vient rôder aux environs, avec des désirs évidents d'entrer en relations avec quelqu'un de l'endroit. Je n'avais même pas besoin qu'il prît la peine de m'exposer ses vues... Elles n'étaient pas difficiles à connaître, mais il y a certaines confidences qu'on aime à recevoir, même quand elles ne nous apprennent rien de neuf. Alors je l'ai abordé franchement...

— Oh!

— Pourquoi pas!

— Vous, Florence!

— Moi!

Elle fit cette déclaration avec une tranquillité parfaite et, étendant les mains du geste avec lequel une fille jette son bonnet par-dessus les moulins, elle conclut :

— Et nous avons causé! Voilà.

Gabrielle poussa un soupir plus profond que les autres.

— Comment, vous avez osé!... balbutia-t-elle.

— Ma foi, oui, et je ne m'en repens pas. Je sais ce que je voulais savoir.

— Et que savez-vous, Florence?

— Je sais que M. Fréville aime follement une jeune dame de ce pays, que c'est uniquement à cause d'elle qu'il revient à chaque instant de ce côté, qu'il est aussi timide qu'amoureux et que malgré le plus violent désir, il n'ose pas s'aventurer aux alentours de sa maison, gardée par un mari férocement jaloux !... Et cependant il brûle de la rencontrer et de lui dire ce qu'il a dans le cœur. Je sais enfin que si la situation se prolonge, il risque d'en perdre la raison, à moins qu'il ne se décide à prendre un parti radical...

— Qui serait?...

— De quitter le pays au plus tôt et d'aller chercher des distractions ailleurs, de voyager au loin, par exemple, pour ne plus revenir non seulement dans cette petite sous-préfecture si monotone où elle seule l'attirait, mais même à Paris à cause des souvenirs qu'il y retrouve et qui lui causent des tristesses mortelles...

— Que veut-il donc?

— Madame ne l'ignore pas!...

— Mais encore?...

— Qu'on se décide à l'écouter s'il parle et à lui répondre s'il écrit.

— Le puis-je ?

— Est-ce si difficile ?

— C'est très mal ce que vous dites.

— Je ne trouve pas.

— Et le devoir!

Le devoir ne semblait sans doute pas si impérieux à Mlle Florence, car elle déclara avec désinvolture :

— Il y a des cas où une malheureuse femme serait en vérité trop simple d'y penser !... C'est lorsqu'elle a un mari d'une avarice despote au point de ne lui laisser aucune liberté, jaloux jusqu'à la tenir enfermée dans une prison ennuyeuse à périr avec la seule compagnie de sa désagréable personne !...

— Florence !

— Madame a compris ?... Elle sait de qui ce M. Fréville, le substitut par amour, est épris au point d'en perdre le boire et le manger, l'esprit et le sommeil ! Donc je n'ai plus rien à lui apprendre !... Ah ! si pourtant, un détail !

Gabrielle ne prononça pas un mot.

Mais, à défaut de sa voix, ses yeux interrogèrent Florence qui ne demandait pas mieux que de répondre.

— Voici, dit-elle. M. Fréville m'a supplié de l'amener près de vous, si je peux le faire sans danger...

— Je vous le défends !

— Madame pourrait se fier à moi... J'ai la prudence du serpent, surtout quand il s'agit de ses intérêts... madame sait bien que je lui suis toute dévouée, tandis que pour monsieur, c'est le contraire. Il m'a prise en aversion, et, un de ces jours, il va me prier de faire mes paquets. Alors je me demande ce que Madame deviendra... Quel mal y aurait-il à ce que vous eussiez une simple explication avec M. Fréville, un de vos anciens amis, après tout ?...

— C'est impossible.

— Il y a des choses qui paraissent impossibles et qui se font avec la plus grande facilité.

Gabrielle se leva.

— Non, dit-elle résolument. Je ne veux pas... je ne peux pas !

Elle s'efforçait de commander d'un ton qui n'admettait pas de réplique, mais, même dans son accent, il y avait un reste d'hésitation.

Florence en savait assez.

— Je ne contrarierai pas madame, déclara-t-elle, puisque madame ne trouve pas que ce soit convenable. M. Fréville en sera désolé et ne reviendra plus. Moi-même, je serai forcée de quitter Monthibert, à mon grand regret, puisque monsieur ne peut pas me souffrir... Alors je vois trop bien ce que vous deviendrez... une victime, comme aujourd'hui, plus malheureuse encore, mais puisque vous ne croyez pas pouvoir...

Elle s'en alla, avec un petit mouvement des épaules qui mar-

quait sa déception et quitta sa maîtresse à demi convaincue. Gabrielle se mit à son piano et, en jouant en sourdine le plus mélancolique des préludes qu'elle eût jamais improvisés, elle se dit :

— Elle a raison... Quel mal y aurait-il ?... Je suis dans mon droit !... Ne pas me permettre de recevoir mes plus intimes amis, quelle tyrannie !

Et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle murmura :

— Un instant d'entretien ne saurait m'engager, nous verrons demain.

VII

Le lendemain arriva.

Vers dix heures du matin, Robert Fréville était dans son cabinet, prêt à sortir pour se rendre au Parquet, lorsque son domestique lui annonça une visite :

— On demande monsieur.

— Qui ça?

— Un pauvre homme qui vient le remercier.

— Vauloup ?...

— Précisément.

Le substitut ordonna joyeusement :

— Faites-le entrer.

Son entrevue avec la femme de chambre de Mme de la Hautière avait subitement dissipé ses tristesses.

Le braconnier, de son côté, semblait en parfait état de santé.

Sa figure était plus pleine ; il avait presque pris de l'embonpoint et sa mise était soignée comme on peut dire qu'elle ne l'avait jamais été.

— Eh bien ? demanda le substitut.

— Vous voyez, monsieur, c'est fini. Je n'ai pas trop souffert de la prison. De bonnes âmes ont pris pitié de moi et de ma famille. On nous a envoyé des secours, de vieux habits...

Vauloup montra son veston qui provenait ma foi, d'une bonne maison.

— Nous avons reçu des cadeaux de toute sorte... Je crois en vérité que vous nous avez porté bonheur,

— Moi, Vauloup !

— Oui, vous, monsieur, avec votre générosité...

— Que personne n'a connue, cependant, je vous le jure.

— Je viens vous en remercier de tout cœur...

— Ça n'en vaut pas la peine... Vous m'aviez rendu un grand service... Je n'ai fait que le reconnaitre... N'en parlons plus... Ainsi vous voilà sorti de prison ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand ?

— De ce matin. Ma première visite a été pour ma femme et mes enfants... Je les ai trouvés en bonne santé. Jamais ils n'avaient été si riches... La seconde est pour vous. Je viens vous dire que si vous avez besoin de moi...

— C'est bon, c'est bon. Je le sais. Vauloup, vous avez du cœur...

— Rien ne me coûterait pour vous le prouver, monsieur.

— Qu'allez-vous faire maintenant, mon ami ?

Son ami !

L'étroite poitrine du pauvre diable eut un soubresaut de joie. Jusque-là, personne ne l'avait traité avec autant de cordiale bonté.

Il fit un geste de ses deux bras toujours secs et maigres dont les muscles étaient tendus comme des câbles.

Ce geste signifiait :

— Ma foi, je ne suis pas fixé... Me voilà retombé dans mes embarras... avec tant de bouches à nourrir.

Le substitut reprit :

— Vous n'avez pas été trop mal traité là-bas ?

— Non, monsieur. Je ne peux pas me plaindre !... Et je crois bien qu'il y avait eu quelque petite recommandation...

— Peut-être, enfin c'est passé et vous ne vous en êtes pas trouvé trop malheureux ?...

— Non, monsieur.

— Voulez-vous un conseil, Vauloup ?

— Lequel, monsieur.

— Tâchez de n'y pas retourner.

— Je ferai de mon mieux.

— Comment vous y prendrez-vous, car enfin il faut vivre ?

Vauloup répondit du ton d'un homme qui a pris de bonnes résolutions :

— Je me mettrai au travail afin de vous prouver ma bonne volonté.

Il ajouta avec une certaine satisfaction :

— Je peux vous dire que je sais à peu près tout ce qu'un journalier peut savoir. On peut me mettre à plus d'une sauce.

Il souriait d'un air tout à fait débonnaire.

— M. de la Hautière m'a rendu un vrai service, sans le vouloir, je crois, dit-il.

— Comment?

— Pendant mon mois de prison, j'ai eu le temps de réfléchir... A braconner, on ne gagne guère et on se fait mal voir de beaucoup de gens dont on peut avoir besoin...

— C'est vrai.

— D'un autre côté, j'ai été touché des bontés qu'on a eues pour moi et pour ma pauvre famille... Je tâcherai de les mériter...

Vauloup s'exprimait rondement, sans emphase, avec une apparente sincérité de nature à convaincre les esprits les plus défiants.

Pourtant un observateur qui l'aurait étudié avec soin, sans qu'il y pût prendre garde, aurait remarqué au coin de ses yeux fauves un pli ironique, et, dans ses prunelles toujours un peu voilées, une de ces clartés fugitives qui révèlent une secrète pensée, soigneusement dissimulée.

M. Fréville ne l'examinait pas de si près.

Il l'écoutait seulement, en rangeant distraitement ses papiers.

Sous la fenêtre du cabinet, près de laquelle se trouvait le braconnier, le jardin de la maison du substitut s'étendait, visible d'un bout à l'autre avec sa pelouse mal tondue, ses allées qui avaient besoin d'un coup de râteau, et ses bosquets de grands arbres sous lesquels des végétations échevelées poussaient en liberté, comme dans une forêt vierge.

Vauloup demanda timidement:

— Est-ce que vous n'avez pas d'homme de journée, monsieur Fréville?

Le substitut étonné répliqua :

— Pour quoi faire ?

— Votre jardin...

— Vous voulez dire qu'il est mal tenu, Vauloup ?

— Oh ! monsieur !...

— Ne vous gênez pas... C'est une vérité...

— Je pourrais...

— J'ai mon domestique, mais il n'y entend rien, et à vrai dire je ne m'en occupe guère... J'aime assez la nature livrée à elle-même.

— Ce serait mieux autrement... Avec un jour ou deux par semaine je mettrais tout en ordre. Sinon, dans quelque temps, les jours de pluie, à cause des grandes herbes, vous ne pourrez plus mettre les pieds dehors.

— Dans quelque temps, où serai-je? pensa le jeune homme... Si elle ne veut pas m'écouter, je partirai.

Il répondit avec indifférence:

— Si vous voulez, mon ami. Faites comme il vous plaira.

— Vous serez content de moi, vous verrez!

— Au revoir, Vauloup.

Le braconnier salua et sortit.

— Peut-être, pensait-il, quand je serai là, en le voyant quelquefois, je saurai ce qu'il pense.

Dans le vestibule il croisa une grande fille brune qui entrait et qui se mit à rire en l'apercevant.

— Tiens! c'est vous, Vauloup, dit-elle, vous n'êtes donc plus en prison?

— J'en sors, mademoiselle Florence.

— Furieux contre M. de la Hautière, hein?

Vauloup répondit doucement:

— Mais non, mais non. Le pauvre cher homme était dans son droit. Il n'aime pas qu'on aille marauder chez lui sans sa permission. Il a raison... Faut être juste!

— Et vous veniez?...

— Demander à M. le substitut s'il veut me laisser faire son jardin... J'ai besoin de travailler, dites.

— Il a consenti?

— Oui.

— Et vous êtes content?

— Dame! ce sera toujours quelques journées de gagnées, n'est-ce-pas?... Et vous?...

Florence rougit, mais légèrement.

— Moi, fit-elle avec quelque embarras, je viens demander un conseil à M. Fréville que j'ai connu autrefois... à Paris.

— Ce sont vos affaires, ma petite Florence. J'ai bien assez des miennes sans me mêler de celles des autres... A la revue... Je sais que vous avez fait ce que vous avez pu pour empêcher votre monsieur de m'être si dur...

— Et madame a fait bien plus encore, mais vous ne pouvez pas savoir à quel point cet être-là est têtu...

— Si, si, tout le monde le connaît.

Le braconnier ajouta avec résignation :

— Moi, j'étais dans mon tort, mam'zelle Florence, et je n'en veux à personne, pas plus à lui qu'à d'autres...

Il passa.

Le domestique du substitut demanda à la femme de chambre :

— Vous connaissez donc Vauloup ?

— Parbleu! Qui ne connaît pas Vauloup ? Il venait mettre ses collets à la pins quasiment jusqu'au pied de la maison. Je l'ai rencontré plus de vingt fois dans le parc où il rôdait. Il n'a pas de méchanceté pour un sou. Nous l'avertissions pour qu'il ne se fit pas pincer et on aurait mieux aimé jouer quelque tour à Grelu qu'à lui.

— Grelu? fit le domestique.

— C'est le garde, le grand jaune, sournois et méchant, qui ne vaut pas mieux que...

Elle allait dire « que son maitre » mais le substitut avait reconnu sa voix.

Il accourut et l'appela d'un signe.

Une joie intense mêlée d'anxiété le faisait vibrer des pieds à la tête.

Que venait-elle lui apprendre?

Il la fit entrer dans son cabinet et lui demanda :

— Rien de changé?

— Rien... Monsieur est parti ce matin. Je n'ai qu'une minute. Madame sera seule ce soir... Vous pouvez venir en toute confiance... Je vous introduirai dans son boudoir...

— Elle le sait?

— Pas du tout. Je vous ai promis de vous aider... je vous aide!... Vous vous débrouillerez ensuite comme vous pourrez. A huit heures et demie. pas plus tard!.. Les domestiques seront à diner... à l'autre bout de la maison... Trouvez-vous à la petite porte du parc... Et adieu!.. Je me sauve.

Ils se quittèrent.

L'âme du substitut était inondée d'une félicité inconnue.

Enfin, il allait la voir, lui parler, lui dire ce qu'il avait dans l'âme et peut être la convaincre de son amour et le lui faire partager!

Grelu attendait la soubrette devant la boutique du boulanger, dans la grande-rue.

Il était installé sur le siège de l'éternelle carriole, vexé de ne pas pouvoir quitter son poste, pour épier les pas et démarches de sa railleuse camarade.

Elle demanda :

— Nous sommes prêts?

— Je vous attends.

— En route.

Grelu secoua les rênes de la vieille jument qui se remit en route de son train pacifique

— Plus vite, ordonna la Parisienne, ou nous serons en retard.

— Ce n'est pas ma faute, mais celle de votre obligeante couturière. Vous êtes restée un bout de temps chez elle à débtier votre chapelet... Il paraît que vous n'aviez pas mal de petits secrets à lui communiquer... D'ailleurs, si nous n'arrivons pas à temps, ce n'est pas madame qui vous querellera. Elle est seule et vous vous entendez si bien toutes les deux!...

Florence riposta, en le regardant entre les yeux :

— C'est encore assez heureux pour elle, car, autrement, il y a longtemps qu'elle serait morte d'ennui dans cette cassine! Du reste je crois que vous avez encore là — elle leva un doigt à la hauteur du front du garde — quelque sale idée que vous ne dites pas! Déshabillez-la donc!

— Moi!

Grelu haussa ses fortes épaules, et dans ses yeux atones, volontairement éteints et à demi fermés, Florence ne vit que de l'insouciance et cette sorte d'abrutissement sous lequel les fourbes et les espions de village masquent parfois leurs plus perfides et leurs plus venimeuses pensées.

(A suivre.) Charles Mérouvel.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(Suite)

Donc, ne tenant aucun compte de l'abstention de leurs alliés, les Anglais avaient envoyé une colonne incendier méthodiquement tout ce qui restait de Yuen-Ming-Yuen.

Le palais détruit, les pagodes, les musées, les bibliothèques, les belles, les magnifiques bibliothèques furent incendiées jusqu'aux fondations, et de ces manuscrits précieux il ne resta plus, comme jadis à Alexandrie, que des cendres noires que le vent sema sur les premières neiges.

Montauban ne cacha ni son chagrin ni son exaspération. Il nous disait souvent dans ses épanchements :

— J'en ai assez. J'en ai assez. Ces gens-là sont orgueilleux comme des paons et faux comme des jetons. Je crois, Dieu me pardonne, que j'aimerais mieux les avoir en face de moi qu'à mes côtés.

Il rendait justice au caractère du général Grant, qu'il jugeait comme un homme très loyal, mais sans grandes capacités et surtout sans ressort aucun, complètement subjugué par lord Elgin. Celui-là, par exemple, lui était tout à fait antipathique, et je lui ai entendu dire plus d'une fois :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que cet homme nourrit le projet de renverser la dynastie tartare, et d'en placer une autre sur le trône de Chine, en s'entendant au besoin avec les rebelles. Je suis dégoûté.

Il ressentait enfin, pour la deuxième fois, le dépit de n'avoir plus en mains les pouvoirs diplomatiques qu'il avait emportés de France et qu'on lui avait retirés en route. Il comprenait, il voyait que la France n'allait retirer que des avantages insignifiants de tant de sacrifices, en dehors, bien entendu, de la clause qui garan-

(1) Voir *La Lecture*, pages 64, 148, 179, 290.

tissait la liberté du culte catholique, et qui, par une dernière ironie du sort, acceptée à Pé-Kin, ne fut pas promulguée à temps dans les provinces pour empêcher de nouveaux massacres de missionnaires organisés par les vice-rois.

Et, pour combler la mesure, nos officiers de marine allaient se mettre au service de ces traitres, leur construire des arsenaux, leur forger des canons et des armes, leur montrer le moyen de s'en servir, de telle sorte que, vingt-cinq ans plus tard, ces mêmes troupes françaises, auxquelles rien ne résistait alors dans ces lointaines contrées, allaient y subir de véritables catastrophes, et perdre, en certaines rencontres, un tiers de leur effectif.

Car, ne l'oublions pas, si les Chinois nous ont fait du mal au Tonkin, c'est avec les armes que nous leur avons mises dans les mains.

Lord Elgin, poussant toujours sa pointe, en était arrivé à demander qu'on bombardât Pé-Kin avant le 23 octobre, et Grant était disposé à obéir.

Cette fois, le général de Montauban montra les dents et prononça de graves paroles.

Il déclara qu'on attendrait jusqu'au 24, que sa parole et celle de la France étaient engagées, et qu'*il ferait le nécessaire* pour qu'elles fussent respectées.

Le torchon brûlait, — qu'on me permette cette expression familière, — entre les alliés, et pendant vingt quatre heures, à partir du moment où j'avais entendu le général dire qu'*il ferait le nécessaire*, je crus sérieusement que les choses allaient se gâter tout à fait.

Je dois avouer que nos hommes n'eussent pas demandé mieux. Entassés les uns sur les autres, il était bien difficile que les soldats n'eussent point quelques échos des différends qui divisaient les états-majors, et je les entendais dire tranquillement autour de leurs feux :

— Tu sais, il paraît qu'on va taper sur les Angliches.

Invariablement, le camarade interpellé ainsi répondait :

— Ce ne sera pas trop tôt, Dieu de Dieu!

Heureusement, les Chinois firent savoir, le lendemain même, qu'ils étaient prêts à verser les 50 millions de taëls exigés comme indemnité de guerre, plus les 500,000 demandés pour indemnité aux victimes, et qu'ils étaient en outre prêts à signer.

Dès lors toute action militaire contre Pé-Kin devenait inutile. On oublia un peu les rancunes mutuelles, et tout marcha d'autant plus rondement qu'en somme, ainsi que je viens de le dire, il ne s'agissait

que de renouveler le traité de Tien-Tsin, augmenté de clauses additionnelles sans grande importance arrêtées entre les ambassadeurs.

Les secrétaires d'ambassade qui discutaient, et en particulier M. de Bastard, déjà souffrant de la maladie qui allait l'emporter, avaient pris le bon moyen. Ils coupaient la parole péremptoirement aux mandarins négociateurs, aux auxiliaires du prince Kong, et ne les laissaient plus s'engager dans d'inutiles digressions.

Les Anglais allèrent, le 24, solennellement signer leur traité au Li-Pou, tribunal des rites, pendant que le baron, suivi de son personnel et précédé d'un bataillon du 101e de ligne, allait prendre possession du palais qui était mis à sa disposition.

Lord Elgin fit une entrée triomphale, à cheval, à la tête d'un splendide état-major et d'une superbe cavalerie.

Au Li-Pou, il terrifia le pauvre prince Kong par sa raideur hautaine et calculée. Il exigea que le prince vînt au-devant de lui, et ne lui permit pas de s'asseoir avant lui.

Toutes les formalitées remplies, on échangea les ratifications, on apposa les sceaux, et sans rien perdre de sa morgue, lord Elgin fit comprendre au pauvre Kong que si l'Angleterre daignait signer, elle accomplissait un acte de mansuétude à l'égard de la Chine, et de haute protection à l'égard d'une dynastie qu'elle aurait pu renverser si tel avait été son bon plaisir.

De cela, je ne blâmerai pas le noble négociateur. C'est la meilleure manière, c'est la seule de traiter ces gens-là. Malheureusement, nous sommes trop expansifs et trop courtois pour nous transformer ainsi en barres d'acier inflexible.

Lord Elgin avait à cœur de faire expier aux Chinois les affronts insultants qu'ils avaient infligés à ses prédécesseurs, lord Macartney et Amherst.

CHAPITRE XXIV

LA PAIX

Toilette militaire. — Le cortège. — A travers Pé-Kin. — Au Li-Pou. — Honneurs funèbres. — Un cimetière chrétien. — La cathédrale. — Retour à Tien-Tsin.

Le 25, c'était notre tour de signer, et, depuis deux jours, on s'astiquait à tour de bras dans le camp français. On se faisait

beau. On se mettait sur son trente-et-un. Il s'agissait, disaient joyeusement les troupiers, d'épater les magots.

Et dans les patiences les boutons s'alignaient, comme des chapelets d'or, sous la brosse chargée de tripoli. Et la cire à giberne brillait sur les buffleteries comme une laque noire. Et la brique pilée, mêlée à l'huile, donnait des reflets d'acier au fer des canons de fusil. Et les tuniques rafraîchies étincelaient dans une propreté bleue. Et les rouges épaulettes étalaient leurs franges redressées.

Pour remplacer les vêtements perdus dans l'incendie de la *Reine des Clippers*, on avait fait confectionner à Shanghaï des uniformes neufs. L'artillerie, en particulier, flambait sous ses parements écarlates et semblait sortir d'une boîte.

La coquetterie, ce charme de la femme, est aussi une vertu des armées. Les meilleures sont celles qui ont l'amour de la parure de guerre. Le sauvage qui va combattre renouvelle son tatouage et se peint en guerre. La veille d'Austerlitz, Napoléon trouva dans les bivouacs la garde accroupie autour des feux et préparant son grand uniforme. Les grognards soufflaient délicatement sur le plumet gigantesque qu'ils allaient arborer sous le soleil épique du lendemain.

Aussi le général rayonnait-il à l'aspect de ces joyeux apprêts. « Ces gaillards-là, disait-il, sont dignes des ancêtres. Ils sont nés pour la grande guerre. Ce sont des Francs. »

Le matin, le baron Gros et tout son personnel diplomatique vinrent déjeuner au quartier général. On but à la gloire de la patrie, à la santé de l'Empereur et de l'Impératrice, à nos succès, et on se mit en marche avec une imperceptible pointe de champagne qui avivait l'ivresse du triomphe.

Derrière le groupe bruyant des clairons et des tambours de toute la petite armée française, la musique du 101e de ligne ouvrait la marche.

Puis venait l'ambassadeur porté dans une chaise de mandarin de premier rang, affectée au service des membres de la famille impériale. Cette chaise reposait sur les épaules de seize coolies habillés de soies éclatantes, et dont les chapeaux étaient garnis de franges tricolores.

Le baron Gros n'avait pas revêtu son grand uniforme, qui avait disparu dans le naufrage de l'*Isère*. Il était en habit noir. Mais son aspect vénérable compensait aux yeux des Chinois les dorures

absentes. Tout son personnel était à cheval autour de lui, couvert de broderies et de décorations.

Le général en chef arrivait ensuite monté sur le plus grand de ses deux chevaux, en uniforme d'apparat, la plume blanche au chapeau.

Derrière lui, ses deux brigadiers, les généraux Jamin et Collineau, les colonels de Bentzmann, Schmitz, le commandant Campenon, les capitaines de Montauban, de Bouillé, tout l'état-major, tous les officiers à cheval, groupe brillant et doré où scintillait l'or des épaulettes, des aiguillettes, des fourragères, les plumes des aigrettes, la sombre splendeur des cuirs vernis.

Derrière l'état-major, nous autres, les spahis, à qui il ne manquait que les bondissements et les échevèlements du coursier arabe, et qui enveloppions presque nos petits japonais des plis amples de nos burnous rouges tout neufs.

Les drapeaux du 101e, du 102e et du régiment d'infanterie de marine apparaissaient ensuite avec, chacun, son escorte d'honneur.

Derrière les drapeaux, quatre sous-officiers décorés portaient le coffret aux armes impériales contenant le traité de 1858.

Enfin, la marche était fermée par un escadron complet d'artillerie à cheval en grande tenue.

A la porte, nous trouvons Hang-Ki nous attendant pour nous précéder. De la porte au palais du Li-Pou, la haie était formée par le 102e de ligne et par l'infanterie de marine.

L'ensemble du cortège me parut simplement merveilleux.

Il défilait, au son de joyeuses fanfares, sur un chemin de 30 mètres de large, au milieu des flots pressés d'une population bigarrée et bruyante contenue par nos haies de fantassins, qui se bousculait avec un entrain comparable à celui du Parisien d'alors sur le passage des troupes, au retour de l'armée d'Italie, quoique plus silencieux.

Mais leurs enfants, tous vêtus de couleurs éclatantes, s'écrasaient derrière nos soldats, maintenus en ordre et quelque peu pressés par des mandarins de police montés sur de petits chevaux tartares, qui appuyaient leurs cris aigus du maniement professionnel d'un long fouet de postillon.

Le temps était magnifique, et la poussière qui montait de la terre piétinée atténua bientôt la vivacité des couleurs de nos uniformes. Dans les villes chinoises, quand il fait beau, on mange de la

poussière; quand il pleut, on s'enlize dans la boue. On n'a que l'embarras du choix.

De loin en loin, des monuments somptueux, aux toits relevés sous leurs tuiles vernissées, complétaient la magie du tableau. Quelques jolies et aristocratiques Chinoises dissimulaient derrière des écrans leur curiosité. Et partout, sur nos pas, les hommes et les femmes appartenant à la religion chrétienne, en un nombre qui me surprit, pour confesser leur foi et rendre hommage à leurs frères en Dieu, se signaient comme à l'apparition du Saint-Sacrement.

Pé-Kin est immense, il nous fallut chevaucher une heure trois quarts pour nous rendre du rempart au Tribunal des Notes.

Sur le seuil de ce palais attendait le prince Kong, qui vint, de lui-même, au-devant du général et de l'ambassadeur descendu à terre.

Ce prince, qui devait jouer un rôle si considérable dans la suite, était un jeune homme de vingt-deux ans, de taille moyenne, à la physionomie expressive, douce et spirituelle. Il semblait déjà légèrement fatigué par des excès de travail ou de plaisir, et aussi par l'usage de l'opium auquel il s'adonnait, disait-on, depuis quelque temps.

Les officiers avaient mis pied à terre dans la grande cour du palais; en ma qualité de secrétaire, j'avais fait comme eux, tandis que notre cavalerie se rangeait en bataille sous les grands arbres, dont les ombrages profonds tamisaient l'éclat du jour tombant sur le sol battu et uni comme l'aire d'une grange. Tout autour de cette cour, centre d'un groupe de palais, de grandes portes ouvertes laissaient apercevoir de délicieux jardins. La cour et les abords du palais étaient gardés par des soldats chinois de la garde, vêtus de robes bleues et coiffés du chapeau rond orné de queues de renards.

On avait poussé la délicatesse jusqu'à exclure de l'entourage du prince Kong tous les mandarins militaires. Ceux-ci ayant le privilège de porter sur la poitrine des images de quadrupèdes, on ne voyait sur les robes brodées et dorées du groupe considérable de fonctionnaires, surmontés de boutons de toute couleur, qui entouraient le prince, que les signes distinctifs des mandarins civils que des oiseaux au plumage éblouissant, aux yeux de rubis, à la queue d'améthystes et de topazes; les volatiles semblaient frissonner sous la caresse des grands colliers de perles qui cliquetaient doucement sur ces estomacs respectables. Il y avait là une cinquan-

taine de boutons de corail et de coiffures en plumes de paon qui équivalent pour le moins aux trois étoiles d'argent de nos divisionnaires.

Dans la grande salle aux panneaux de soie brodés d'inscriptions, des fauteuils en bois de teck ciselé avaient été préparés pour le prince, le général et l'ambassadeur, autour d'une grande table, également fouillée, qui supportait des écritoires en vieux laque et des soucoupes en porcelaine contenant de menues friandises.

Les rites consignés dans les *King*, livres sacrés, veulent que tout Chinois qui reçoit un ami lui offre une collation. C'est le pendant de la pipe et du café du Turc, du calumet de l'Indien et du petit verre de vespétro de nos bonnes provinces. C'est la mise en pratique, consacrée par la religion, de notre traditionnel et hospitalier : Vous offrirai-je quelque chose pour vous rafraichir?

Le prince, le général, l'ambassadeur s'assirent simultanément. On servit le thé, on échangea les pouvoirs, les ratifications, les signatures. Toutes ces formalités durèrent environ une heure.

A notre entrée à Pé-Kin, nos canons avaient salué de douze coups l'étendard national franchissant le rempart. Au moment où les plénipotentiaires signaient, nous entendîmes, avec une joyeuse surprise et une douce émotion, retentir là-bas, du côté de notre camp, une salve triomphale de vingt-cinq coups de canon. Le signal de cette salve avait été donné de la pelouse du Li-Pou par un maréchal des logis de l'artillerie muni de fusées chinoises, bruyantes comme un petit canon.

Avant de se retirer, le baron Gros remit au prince Kong une série de toutes les monnaies françaises, les photographies de l'Empereur Napoléon III, de l'Impératrice et du Prince Impérial.

Le prince le remercia en lui serrant la main à l'européenne.

Puis il vint vivement vers le général, la main tendue, et lui adressa de chaleureux compliments sur les talents militaires dont il venait de faire preuve, sur la valeur de ses soldats. Ce Chinois était un gentleman dès qu'il cessait d'être un bourreau.

Suivi de son brillant cortège, il accompagna ses hôtes jusqu'au seuil du palais, où ils retrouvèrent, l'un sa chaise, l'autre son cheval.

La nuit, qui tombe vite à la fin d'octobre, était tout à fait venue quand nous partîmes, et nous tombâmes en pleine illumination chinoise. C'était un spectacle merveilleux, étrange, inoubliable, que celui de ces milliers de lanternes qui piquaient l'ombre de

leur lumière tamisée au travers des soies et des papiers aux dorures multicolores, et harnachés de glands et de floquets comme la tête des mules de la reine d'Espagne.

Il y eut dîner de gala au camp pour tout le monde. Et tout le monde lui fit honneur, car cette lente promenade nous avait autant fatigués qu'un jour de bataille.

C'était donc fini. La paix était signée, et il nous semblait voir grandir par le rapprochement l'image chérie de la Patrie. Nous étions fiers de nous, fiers d'être sortis vainqueurs et intacts de cette aventure inouïe qui, en fait, quand les contemporains oublieux et ingrats auront fait place à l'équitable postérité, apparaîtra dans la mémoire des hommes comme une sorte de pendant glorieux à la retraite des Dix mille.

Il nous restait encore un devoir à remplir.

Pendant que nous triomphions, à côté de notre camp, sous la lueur des cierges funèbres, veillés par nos aumôniers et par leurs confrères de Pé-Kin, nos malheureux compatriotes assassinés attendaient dans leurs cercueils, encore vibrants des cahots des charrettes, le sommeil éternel en terre bénite.

La cérémonie funèbre fut fixée au 28 octobre, et on décida qu'elle aurait lieu dans le cimetière catholique concédé deux siècles auparavant aux missionnaires portugais, fermé depuis vingt ans, mais scrupuleusement respecté par les Chinois, grands entreteneurs de tombes.

Les Anglais s'unirent à nous dans ce suprême hommage, comme nous nous étions unis à eux, deux jours auparavant, dans un hommage analogue rendu à leurs victimes.

Chacun des six cercueils, porté sur un caisson d'artillerie, était recouvert d'un drap de velours noir, coupé par la croix en drap d'argent.

Derrière eux marchait à pied tout l'état-major de l'armée. Les musiques jouaient des marches funèbres. Les compagnies précédaient et suivaient le lugubre groupe, qu'entouraient des files de soldats, l'arme abaissée. Une foule considérable de Chinois chrétiens, guidés par leurs prêtres, suivait.

Et quand les chants des missionnaires avaient cessé d'alterner avec les cuivres en sourdine, les tambours voilés de crêpe enveloppaient la foule de leurs sourds et mystérieux roulements.

L'évêque de Pé-Kin, à peine sorti du palais impérial, où il avait été cordialement reçu ce jour-là par le prince Kong, rejoignit

pendant sa marche, la lente procession, et revêtit, tout en cheminant à la tête de ses prêtres, ses habits pontificaux, pour présider la cérémonie.

Vingt ans de solitude n'avaient pas disjoint les tombes, mais ils avaient grandi les arbres plantés là, multiplié leurs branches que l'automne venait de dégarnir.

Précédés de l'abbé Trégaro, aumônier de la flotte, qui avait conduit le funèbre convoi, entouré de six prêtres chinois, de trente catéchistes et enfants de chœur en surplis, — les six cercueils furent apportés par les soldats auprès de six fosses béantes creusées à côté des tombes du père Ricci, du père Rideau, d'Adam Schall qui fut précepteur et ministre de l'Empereur Kang-hi, président du tribunal des mathématiques, mandarin de première classe, etc.

Le spectacle était de ceux qui vous étreignent au creux de l'estomac, comme avec une griffe. Devant les cercueils, l'évêque murmurait les dernières prières et promenait sur les martyrs la pluie d'eau bénite, qui ressemble à une dernière larme versée par la terre sur ceux qui la quittent. Autour, rangés en cercle, tous les officiers de notre armée, et parmi eux, plein de vie, d'énergie et d'entrain, le brave Collineau, la gloire de nos régiments, debout, bien campé, dans sa gravité à la fois martiale et religieuse, sur un petit talus de gazon, sous lequel il allait bientôt reposer lui-même. Car la petite vérole l'enleva en quelques heures à l'admiration de ses frères d'armes avant notre départ de Chine, et son cercueil fut apporté là.

Mêlés aux officiers, les membres des ambassades française, anglaise et russe; et derrière nous, les soldats, dont quelques-uns pleuraient comme des enfants.

Un autre héros vint aussi là à côté de Collineau, qui, ce jour-là, n'était pas au funèbre rendez-vous des martyrs, je veux parler du comte de Damas, tué à la charge de Chan-Kia-Wan et enterré sur le champ de bataille. Le capitaine de Montauban fit promettre à l'évêque de Pé-Kin, à qui il fournit toutes les indications nécessaires, qu'aussitôt après notre départ le cercueil de ce soldat fauché dans la fleur de ses vingt-cinq ans serait apporté dans le cimetière de Pé-Kin. La promesse fut tenue.

Le lendemain 29, nous assistâmes à une dernière cérémonie religieuse. Les autorités chinoises, exécutant le traité récent, firent à l'évêque de Pé-Kin, cet admirable prélat qui venait de braver

mille morts en restant, tranquille et ferme, au milieu de l'ennemi, la remise de sa cathédrale fermée depuis vingt-deux ans.

Elle n'était pas démolie, mais elle n'en valait guère mieux.

Il n'en restait que les quatre murs soutenant une toiture percée à jour; tableaux, stalles, trône épiscopal, confessionnaux, chaises, tout avait été enlevé par les Chinois.

Les pierres des autels, une partie du dallage de la nef avaient disparu. Et pendant qu'ils entassaient derrière eux tous les gravois du quartier, les Chinois avaient déterré les fondations de l'édifice pour emporter la terre végétale. Des soldats de la ligne et une compagnie du génie, aidés par les chrétiens chinois, déblayèrent, remblayèrent et approprièrent tout en un tour de main.

Quand on voulut remettre en haut de la façade la croix qu'on supposait simplement abattue, on ne la trouva plus. On la chercha, on s'informa, et on apprit qu'en 1853, au moment où les rebelles menaçaient le nord de la Chine, le Sen-Ouan San-Ko-Li-Tsin, le fameux connétable avec lequel nous venions d'avoir l'honneur de nous rencontrer, avait prétendu que cette croix portait bonheur aux rebelles et malheur aux troupes de l'Empereur. Il avait obtenu la permission de la jeter bas, et on l'avait enterrée dans la cour du tribunal de police. Elle avait échappé à toutes les recherches antérieures de l'évêque.

Un chrétien, employé au tribunal de police, vint dire à nos soldats que chaque matin, en se rendant à son service, il apercevait un bras de la croix qui sortait à ras de terre.

Il demandait seulement qu'on ne dit pas de qui l'on tenait ce renseignement. La race du fonctionnaire timoré n'est pas exclusive à la France. On le lui promit, on déterra la croix, et les soldats du génie la replacèrent au faite de la façade.

Les Chinois chrétiens apportèrent cierges, chandeliers, tableaux. Nos camarades du génie, après avoir tendu le chœur de cotonnade bleue et blanche, confectionnèrent artistement un grand baldaquin dont les rideaux relevés encadraient l'autel restauré.

Des faisceaux de drapeaux tricolores transformèrent enfin cette église en un lieu tout prêt pour une cérémonie à la fois religieuse et militaire. Cette cérémonie fut très touchante. Des soldats irlandais de l'armée de Grant s'étaient joints à nos soldats. L'ambassade russe s'était fait représenter à côté de notre ambassade et de nos états-majors. Nos musiques remplacèrent l'orgue, et une messe solennelle fut célébrée par l'évêque entouré de ses missionnaires.

Ces braves gens, les seuls dépositaires en somme de notre influence dans ces contrées, savaient bien comment ils allaient remercier Dieu de la grâce qu'il venait de leur accorder, mais ils ne savaient comment nous marquer leur reconanissance, et rien n'était plus touchant que les effusions de ces prêtres vêtus moitié à l'européenne, moitié à la chinoise.

Lecteurs amis, peut-être quelques-uns d'entre vous vont-ils trouver à dire, en lisant le récit de toutes ces religieuses cérémonies, que mes camarades et moi nous étions des capucins. Ils exagéreraient à coup sûr.

Que voulez-vous ! Le temps était encore où l'armée française mêlait volontiers ses pompes et ses fracas aux pompes et aux hymnes sacrées ; on entendait parfois rugir, à l'élévation, des canons dans les camps, ou souvent, sur les dalles des cathédrales, les crosses des fusils à baguettes vibrantes. On entremêlait l'air chaud qui s'échappe des pièces d'artillerie à l'air parfumé qui sort de l'encensoir, et la petite fumée bleue du benjoin mystique remontait, se perdant dans l'air, avec les blancs nuages de la poudre. Aujourd'hui ce n'est plus ça du tout. Le temple de Dieu est devenu un lazaret pour l'armée; quand elle y mène quelqu'un des siens, elle reste à la porte, comme les lépreux et les excommuniés de jadis.

On nous a changé bien des choses, à nous qui commençons à nous appeler les vieux, sans aimer toutefois que les autres nous imitent trop fidèlement.

Donc, je t'ai raconté, ami lecteur, ces fêtes religieuses succédant à la fête de la paix, qui, elle-même, succédait à la fête de la guerre, à l'enivrante bataille, parce qu'elles m'ont fait plaisir et que j'ai voulu partager mon plaisir avec toi.

Si tu ne le partages pas, tant pis pour toi. Mais laisse-moi te dire que le vieux procédé, celui de ma jeunesse, avait fait ses preuves en face de l'ennemi, tandis que le procédé nouveau... C'est assez. Tu me comprends.

Le lendemain, le prince Kong chargea l'évêque d'une démarche auprès du général qui aurait surpris ce dernier, s'il n'avait pas appris à ne plus s'étonner de rien avec les Chinois.

Le vénérable prélat qui exerçait depuis vingt-huit ans en Chine son apostolat et qui, chaque jour, risquait le martyre, vint, accompagné de son coadjuteur, Mgr Anouille, prier notre chef, de la part du prince, de prêter son concours aux troupes du Fils du

Ciel pour cerner les rebelles et leur reprendre Fou-Tché-Ou et Nan-Kin, tombés entre leurs mains.

Le général le renvoya à l'ambassadeur, qui représentait directement l'Empereur et était seul en état de répondre. On sait que ce concours fut prêté dans une certaine limite.

Tchen-Pao, le lieutenant du Sen-Ouan qui commandait à Pa-Li-Kao, demanda et obtint également audience.

Enfin, le 1er novembre, considérant qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour s'éloigner du Nord, le général emmenant avec lui deux batteries d'artillerie et sa petite cavalerie, partit de Pé-Kin après avoir pris congé du baron Gros, qui aurait bien voulu le suivre, mais qui était retenu par lord Elgin, décidé à rester quelque temps encore. Il laissa à l'ambassadeur un bataillon d'infanterie que ce dernier lui demanda pour sa garde personnelle.

La dernière entrevue fut assez froide. Le général était mécontent de n'avoir pas même été consulté sur les points stratégiques à occuper après la signature du traité. Si c'était un oubli de l'ambassadeur, il était impardonnable.

Le temps s'était mis au froid. Le manteau de neige qui s'étendait sur les montagnes formant le fond de la plaine où est bâtie la capitale, se rapprochait peu à peu. Le vent était glacial, et il fallait, à chaque halte, faire de grands feux.

Nous repassâmes, transis, par les parages que nous avions traversés peu de jours auparavant en pleine chaleur. Tout était dévasté, anéanti, par les bandes pillardes qui suivaient l'armée, comme les poissons pilotes suivent le requin, se nourrissant des bribes qui s'échappent de sa gueule, et poussant, dit-on, la familiarité jusqu'à lui servir de cure-dents vivants.

Le 9, nous arrivâmes à Tien Tsin et travaillâmes à l'embarquement des troupes, dont la plus grande partie allait se rendre à Shanghaï, laissant hiverner la seule brigade Collineau.

Le baron Gros rejoignit bientôt l'état-major. Il avait encore eu des difficultés avec les Anglais, dont le traité avait été affiché à Pé-Kin, pendant que le nôtre restait enfoui dans un portefeuille. Du reste, le malheureux homme n'était pas au bout de ses peines, car ce fut à Tien-Tsin qu'éclata la folie de son principal auxiliaire, le comte de Bastard, qui mourut peu après à Hong-Kong, dans les bras de l'ambassadeur.

Le général résolut, avant de quitter Tien-Tsin, d'aller faire un

tour jusqu'au Japon. Son fils Charles, qui y était allé pour l'achat des chevaux et qui avait appris avec une merveilleuse facilité la langue du pays, voulait absolument lui servir de cicerone, c'était de plus une occasion toute trouvée de faire flotter dans ces mers lointaines le pavillon français tout empreint encore du prestige de nos victoires.

Je ne fus pas du voyage. Le général n'avait plus besoin de secrétaire ni d'interprète. Et puis, il faut tout dire : le commandant Morier, du *Forbin*, ne m'aimait pas. Il avait raison, car je lui rendais énergiquement la pareille. A cheval sur la hiérarchie, il était agacé de voir un simple sous-officier, et un sous-officier doué d'un solide appétit, manger continuellement à sa table. Il profita donc de ce que l'excursion du Japon était un voyage d'agrément pour alléguer des difficultés d'installation, et il se priva du désagrément de promener le sous-officier.

Je reçus donc l'ordre de me rendre à Shanghaï pour préparer les quartiers d'hiver de l'état-major, et je dus me séparer de Lucy qui quittait aussi le général, mais qui, plus heureux que moi, pour le moment du moins, fut embarqué sur un navire passant aussi par le Japon, avant de se rendre à Shanghaï. Je restai donc quelques jours isolé de mon chef et désœuvré à Tien-Tsin.

CHAPITRE XXV

UN BON DINER

Les colis. — Un pirate. — Mon ami Thuret. — Feuillets impériaux. — Une idée de sous-officier. — Promenade nocturne. — Un festin. — Femmes du monde.

Il se passait en ce moment-là à Tien-Tsin des incidents bien curieux à observer.

Les troupes arrivaient de Pé-Kin et s'embarquaient sur les transports. Chacun apportait avec soi ce que les troupiers appellent un petit baluchon, contenant quelques bribes du Palais d'Été. Quelques camarades, parmi ceux que j'ai appelés les malins, convoyaient de véritables cargaisons, des caisses ramenées de Pé-

Kin, au prix d'efforts inouïs, et renfermant de véritables trésors, tant au point de vue artistique qu'au point de vue matériel.

Or on ne permet pas aux militaires qui voyagent d'encombrer de leurs bagages les bateaux de l'État, et chacun cherchait un moyen pour ne pas abandonner ses dépouilles opimes.

Il y avait justement en rade de Tien-Tsin un navire de nationalité anglaise dont le commissaire, celui qu'on appelait jadis, du temps de Robinson Crusoé, le subrécargue, vint offrir ses services aux possesseurs de quelques-unes de ces bienheureuses caisses.

Moyennant un tiers du prix de fret payé d'avance, le commissaire s'engageait à remettre à un mois de date, jour pour jour, les colis rendus à Shanghaï entre les mains de leurs propriétaires. Le navire eut bientôt sa cale encombrée de caisses. Il leva l'ancre mit à la voile... et cingla vers l'Amérique. On n'en a plus jamais entendu parler.

Un de mes camarades de l'artillerie perdit dans les flancs de ce joli pirate trois caisses qui représentaient une valeur incalculable, et dont il pleure peut-être encore la perte. Elles contenaient deux grands vases en or massif cloisonnés de pierres fines et garnis d'émail, et une grande pagode également d'or massif, presque aussi belle que celle qui fut exposée devant la tente du général, haute d'un mètre, avec ses sept toits superposés et ses pendeloques de perles en guise de clochettes.

Il avait découvert cela, et bien d'autres choses encore, dans une cachette creusée dans un mur du palais, dont le plâtre plus frais qui bouchait son orifice lui avait révélé l'existence.

C'était un joli coup de filet qu'exécutait ainsi tranquillement, sans risque et sans peine, ce coquin d'Anglais.

Le même camarade, Thuret, avait mis la main sur quelques objets de peu de valeur, mais personnels à l'Empereur, et, entre autres choses, sur plusieurs feuillets de manuscrits, dont les caractères étaient tracés au pinceau selon la coutume chinoise, mais avec du vermillon et non avec de l'encre de Chine.

L'Empereur, fils du Ciel, pivot du monde, nombril de l'Univers, comme l'appellent ses sujets, est le seul, dans tous ses États, qui ait le droit d'écrire au vermillon. Dans ce pays, où les traditions sont des lois implacables, où l'on risque sa vie en essayant d'escamoter à autrui une dignité, un privilège, on tombe à genoux devant tout caractère sacré tracé au vermillon qui indique que l'Empereur a daigné confier lui-même au papier quelqu'une de

ses pensées, immenses comme les cieux, profondes comme la mer.

Thuret était logé chez un mandarin de Tien-Tsin, et j'allais journellement voisiner chez lui. A une de mes visites, comme il s'apprêtait à se servir des feuillets à l'encre rouge tirés de son porte-manteau et étalés sur le coffre, pour envelopper inconsciemment ses rasoirs, le mandarin pénétra chez son hôte, et, à la vue des papiers augustes, fit un plongeon immédiat sur la natte qu'il frappa de son front.

Puis il demanda à mon ami de les lui céder, avec une telle insistance, que nous finîmes par soupçonner la valeur de ces pages inconnues et les pliâmes avec respect, tout en les refusant, comme de juste, au mandarin, qui revint à la charge escorté cette fois d'un lettré. Ce dernier, à la vue des papiers, se croisa les bras sur la poitrine et resta comme pétrifié par l'extase. C'était bien la propre main du Fils du Ciel qui avait couvert le papier soyeux de caractères écarlates.

Thuret n'y tenait pas autrement, mais il n'avait aucun motif d'obliger ce Chinois. Il refusa donc, et, à mesure qu'il refusait, l'autre en arrivait à offrir des sapèques, puis des piastres, puis des lingots.

Cela devenait amusant.

Alors une idée folle traversa la tête du jeune homme. Il rappela les deux mandarins qui s'en allaient déjà la mine basse, et leur adressa ce petit discours que je leur traduisis :

— Respectables Chinois, vous tenez beaucoup à ces papiers. Je le comprends. Ils vous permettront de vous grandir aux yeux de votre Empereur et d'être promus à un grade supérieur, en lui affirmant que vous les avez enlevés à ces chiens de Français qui les emportaient. Eh bien! je suis prêt, non à vous les vendre, encore moins à vous les donner, mais à les échanger avec vous.

— Contre quoi? firent-ils tous deux.

— Contre quelque chose d'inouï, d'inconnu, de non encore réalisé, contre quelque chose qu'aucun Européen n'a encore vu jusqu'ici.

Thuret était d'un drôle en débitant ce boniment que je traduisais de mon mieux!... Il continua :

— ... Contre une fête, que je permettrai de qualifier d'asiatique pour trois raisons : la première, parce qu'elle se passera en Asie; la seconde, parce que vous l'entourerez de tout le luxe que comporte votre pays; la troisième, parce qu'elle sera présidée par deux

très jolies femmes appartenant à l'aristocratie chinoise, — par vos femmes, vos filles, vos sœurs, vos cousines, vos amies, peu m'importe, pourvu, je le répète, qu'elles soient charmantes.

Je riais comme un fou.

Les mandarins interloqués demandèrent à voir et à palper encore l'objet de leur ambition, les papiers désirables, se consultèrent à voix basse, et annoncèrent qu'ils apporteraient tantôt leur réponse.

— Quoi ! tu veux... dis-je à Thuret, quand ils furent partis.

— Parfaitement, et je t'invite.

— Tu es fou.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'ils n'accepteront pas.

— C'est ce que nous verrons, répondit-il imperturbable.

Nous avions commencé par rire, et à mesure que les heures s'écoulaient nous devenions anxieux.

Que le jeune homme de vingt ans qui, débarqué de sa province, n'a pas rêvé une aventure avec une femme du monde, rencontrée au bal de l'Opéra, nous jette la première pierre.

Ils revinrent à la nuit tombante. Ils acceptaient. La fête devait avoir lieu le surlendemain. On viendrait nous chercher à huit heures du soir, à la nuit close ; mais il fallait nous déguiser pour ne pas éveiller l'attention de la population, ni les aboiements des chiens qui hurlent comme des furieux à la vue du costume européen, et quand ils ne sentent pas le musc chinois sur un corps humain.

Les mandarins voulaient emporter immédiatement les papiers.

— Minute ! répondit Thuret, on vous les remettra après la petite fête, et surtout, vous savez, n'épargnez rien.

Le surlendemain au soir, nous avions revêtu deux belles robes de soie apportées par le guide qui vint nous chercher. Nous avions chaussé les bottes classiques en satin noir à épaisses semelles blanches, et deux longues tresses de cheveux noirs cousues à l'intérieur de nos chapeaux pointus achevaient de nous transformer en très présentables mandarins.

Seulement, sous les aisselles nous avions bouclé notre ceinturon auquel pendait notre sabre de cavalerie, dont le fourreau relevait nos robes, et dans le ceinturon nous avions passé notre revolver, dont la crosse nous caressait le cou, à portée de nos mains.

Le guide insista pour que nous fussions désarmés. Nous l'envoyâmes promener, et il cessa d'insister.

Nous voilà partis derrière notre guide redevenu tout à fait muet, à travers un tas de ruelles coupées à angle droit ou aigu par de petits canaux.

Nous marchions depuis une heure.

— Sommes-nous bientôt arrivés ? dis-je au guide.

— Oui, répondit-il, tout à l'heure.

Dans la nuit noire, la ville déserte prenait peu à peu un aspect désolé, si lugubre, si fantastique, que je me sentis gagné par l'inquiétude :

— Thuret, dis-je, nous faisons une folie. Nous allons dans un coupe-gorge. Nous ne sommes pas à Pa-Li-Kao, tu sais ! Est-ce que cela t'amuserait que tes états de service portent comme dernière mention ce simple mot : Disparu !

— Tu as peut-être raison, répondit Thuret, et je pense comme toi, mais il est trop tard. En avant !...

— Y sommes-nous ? demandai-je encore au guide.

— Oui, dans un moment.

Je crois que décidément j'avais peur. C'était la première fois que je voyais une ville chinoise la nuit, car la consigne, sévèrement appliquée et fidèlement observée, non moins que le souci de notre sécurité, nous ramenait chaque soir à la nuit, avant la fermeture des portes, soit à nos tentes, soit à nos logis.

Enfin, après nous avoir fait parcourir pendant vingt mortelles minutes un terrain vague, notre guide s'arrêta devant la porte massive d'un grand yamoun qui se détachait en noir sur le ciel obscur devant nous.

— C'est ici, dit-il.

— Entrons dans la souricière, ajouta Thuret.

Le guide frappa, la porte s'ouvrit, nous nous trouvâmes dans une cour qui nous parut immense.

Il faut toujours être sincère, je dois donc avouer que le bruit de la porte fermée derrière nous me serra le cœur.

Nous franchimes la grande cour, et arrivâmes à une muraille percée d'un trou rond. Dans beaucoup de palais les portes offrent l'aspect d'une circonférence parfaite. Au lieu d'ouvrir les battants qui les ferment, on les relève. C'est original et tout à fait chinois.

Le trou rond franchi, nous nous trouvâmes dans une seconde

cour, et aperçûmes devant nous un pavillon resplendissant de lumière. Les formes extérieures se dessinaient vaguement, mais nous en voyons assez pour constater son toit aux angles hardiment relevés, à l'allure impertinente et tapageuse, avec ses dragons de faïence qui empruntaient à la nuit des formes tout à fait fantastiques.

Le pavillon ne se composait que d'une pièce qui jetait par toutes ses baies des lueurs.

— Quand on veut tuer les gens, on n'allume pas tant de candélabres, me dit le profond philosophe Thuret. Allons-y...

Nous nous avançâmes très gaillardement... A la porte attendait, cérémonieusement et revêtu de sa plus riche défroque, le mandarin propriétaire de mon ami.

Il nous exprima tout le bonheur qu'il avait de nous recevoir, et nous précéda dans la salle immense splendidement éclairée, se retournant à chaque pas pour nous saluer profondément. Les serviteurs soulevèrent une grande draperie et nous aperçûmes deux femmes qui nous attendaient.

Malgré leur type très accentué, leurs yeux fendus en amande et relevés aux angles, leur nez épaté, elles étaient vraiment fort jolies. Leur costume classique était un fouillis de satin, de soie et de ces admirables dentelles que les ouvriers chinois, plus industrieux que nos denteliers flamands, tissent à l'aiguille. Leurs pieds enveloppés de fines bandelettes de lin qui leur servaient de bas et montaient à mi jambe, étaient chaussés de mules de soie brodée. Ils n'avaient pas dix centimètres de longueur, et révélaient, par conséquent, des patriciennes.

Dans leurs noirs cheveux relevés en coques, des épingles d'or, placées à côté les unes des autres et garnies de plumes d'oiseaux, figuraient une sorte de diadème.

Ces dames nous parurent aussi curieuses de connaître les Barbares que les Barbares pouvaient être désireux de leur être présentés.

On servit aussitôt.

En Chine les tables n'ont généralement pas plus de quatre couverts. Elles sont carrées, et chaque convive occupe à lui seul un des côtés. Si l'on est plus de quatre, il y a deux tables. Si on est plus de huit, il y en a trois, — et ainsi de suite. Dans certaines cérémonies de famille, cependant, on place les tables les unes à côté des autres pour manger tous ensemble.

Thuret et moi nous nous assîmes en face l'un de l'autre, les deux Chinoises à côté de nous, se faisant vis-à-vis.

Nous étions éclairés par de grands cierges rouges dont les mèches en bois charbonnaient comme celles de nos chandelles, répandant une odeur assez désagréable, et que notre mandarin mouchait de temps en temps d'une pichenette.

Entouré de six serviteurs, il tint à diriger lui-même le service.

Le repas était un dîner en musique s'il vous plaît. Douze musiciens groupés autour de la salle tourmentaient des instruments variés, dont les sons nous auraient fait grincer des dents en toute autre circonstance.

Confucius recommande à ses disciples la musique pendant les repas, comme moyen d'adoucir les mœurs en hâtant la digestion. Il aurait bien dû leur léguer, en même temps que ce précepte, quelques notions de notre orchestration européenne.

On me permettra de passer sous silence le menu, où n'entrait pas la moindre goutte de ricin. Il n'y a pas un livre écrit sur la Chine qui ne contienne un de ces menus classiques qui font pousser des cris d'horreur à nos ménagères avec leurs salmis de chiens gras, et leurs fameux potages aux nids d'hirondelles. Nos gourmets savent d'ailleurs à quoi s'en tenir sur les nids d'hirondelles ; ils n'ignorent pas que ces fameux nids sont, au fond, des filaments assez semblables comme aspect à du macaroni en colle de poisson, qui ne vaut quelque chose que par son assaisonnement relevé.

Ce qui distingue un dîner chinois, c'est l'absence de grosses pièces. Oh! certes, on peut y voir une oie, un paon ou un cochon tout entier, enduits d'une sorte de vernis laqué tirant sur le rouge brun. Mais ce sont là des pièces d'apparat. La côte de bœuf, le filet juteux, le chapon savoureux, font complètement défaut sur une table où l'on ne vous présente rien qui ne soit déchiqueté d'avance.

Il va sans dire que les bâtonnets représentaient le couvert européen. Il ne faut pas longtemps d'ailleurs pour arriver à se servir proprement de ces outils. Il va sans dire aussi que le pain était figuré par du riz crevé dans de l'eau. Tout cela est classique.

Les soixante dix mets qu'on nous présenta successivement étaient tous contenus dans des soucoupes pareilles à celles de nos tasses à thé. Il n'y avait pas de nappe. Mais le repas étant de quatre services, il y avait sur la table quatre panneaux mobiles emboités les uns sur les autres, qu'on enlevait successivement après chaque service avec les ustensiles qu'ils supportaient.

(*A suivre.*) Comte d'Hérisson.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard Paris

LA TOURMENTE [1]

(Suite.)

V

Il entra dans le hall. Guilhem, lui tournant le dos, lisait des titres de volumes, derrière les vitrines ; il se retourna, montrant, sur de larges épaules, sa face noyée dans une barbe rousse, ses yeux de bœuf laborieux et patient. La main qu'il tendit, lourde et velue, serrait d'ordinaire comme un étau; mais, cette fois, Jacques la sentit molle ; il lui semblait qu'il soupesait une livre de chair.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il.

Il se trouvait toujours un peu dépaysé, tant à cause du contraste de sa propre nervosité avec la placidité massive de l'ingénieur, que parce qu'il voyait celui-ci intimidé, devant une finesse et une légèreté d'esprit dont il suspectait bien à tort l'ironie; car Jacques l'estimait franchement pour sa probité, sans s'arrêter aux dehors un peu épais de l'homme, et s'il avait plaisanté quelquefois devant lui, ce n'avait jamais été à ses dépens. Quoi qu'il en soit, la sympathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était toujours restée à l'état latent, ne s'était jamais dilatée en l'une de ces effusions qui mettent le cœur à l'aise. Même en ce moment, dans l'air soucieux du visiteur, Jacques perçut cette gêne, pressentit un besoin de confidence retenu aux lèvres, une détresse inhabile à s'exprimer qui donnait au regard de Guilhem quelque chose de suppliant. Aussi, sauta-t-il les phrases intermédiaires que supposait leur réunion après l'absence, les lieux communs du voyage et de la santé, et d'emblée :

— Vous êtes le bienvenu, asseyez-vous donc ! Puis-je vous être utile en quelque chose? Vous ne doutez pas, j'espère, de mon dévoûment?

(1) Voir *La Lecture*, pages 241, 347.

Pourquoi se souvint-il en disant cela, d'avoir regardé trop complaisamment la femme de Guilhem et en fut-il honteux ? L'autre ébaucha un geste vague, pencha sa grosse tête en avant, et déclara, le regardant dans les yeux :

— Je viens vous dire adieu, mon père vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie. Il habite, vous le savez, avec ma mère, aux environs d'Angers. J'emmène demain matin ma femme et mon fils auprès de lui. Ils y resteront jusqu'à son complet rétablissement et pendant mon absence, car je vais passer plusieurs mois en Russie, diriger une grande exploitation minière. L'air de Paris n'était d'ailleurs plus sain pour Mme Guilhem, et j'espère que celui de la campagne lui sera meilleur!

Devant l'embarras causé par cette phrase équivoque, il eut un drôle de sourire crispé, étirant à pleines mains sa barbe, d'un geste que Halluys connaissait bien.

— On n'est pas heureux tous les jours, balbutia-t-il d'une voix légèrement altérée. Outre l'inquiétude que m'inspire mon vieux père, je vois avec regret que la santé morale et physique de Mme Guilhem n'est pas ce qu'elle devrait être, et qu'un radical changement de milieu s'impose pour elle !

Jacques crut à une allusion déguisée aux liaisons de femmes, aux imprudents conseils que Thérèse peut-être... Mais l'ingénieur, par une délicatesse qu'on n'eût pas soupçonnée sous cette rude apparence, se hâta d'ajouter :

— Et cependant, ce ne sont pas les amitiés précieuses et les bons exemples qui auront manqué à Bell, ni même les bons offices ! — Il sembla qu'une petite amertume avait teinté ce dernier mot ; prenant dans sa poche un portefeuille, il continuait :

— A ce propos, permettez-moi d'acquitter une dette ; ma femme m'a avoué que Mme Halluys avait eu la générosité de lui prêter, dans un moment d'embarras, deux mille cinq cents francs ; les voici ! fit-il en dépliant des billets de banque qu'il déposa sur un guéridon, tandis que Jacques déconcerté murmurait, un peu trop sèchement, tant la chose lui fut désagréable :

— Ah ! j'ignorais !...

Guilhem ne parut pas entendre et dit :

— Ma femme, qui aura le regret de quitter Paris sans avoir dit adieu à Mme Halluys, car nous partons par l'express de six heures sept du matin, m'a chargé de lui rapporter cette somme ; j'aurais été heureux de pouvoir lui présenter les remercîments de Bell et

les miens ; mais vous avez du monde, et je serais indiscret en vous dérangeant plus longtemps. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, nous excuser auprès de Mme Halluys si nous n'avons pu prendre congé d'elle dans les formes ; mais la maladie imprévue de mon père brusque notre départ !

Jacques se mordit les lèvres, en un petit accès d'énervement ; vraie sans doute, mais incomplète, cette explication le touchait et l'irritait par ses sous-entendus ; il eût voulu savoir quelles autres raisons forçaient Guilhem à emmener sa femme ; avait il découvert un flirt coupable, quelque intrigue ? Mais, en ce cas, se contenterait-il de l'éloigner de Paris ? Ce sanguin robuste, qui l'adorait, n'eût-il pas été capable de voir rouge et de se porter à quelque extrémité, si sa jalousie eût découvert des preuves flagrantes ? Peut-être avait-il seulement des soupçons ? Mais qu'est-ce qui prouvait que Mme Guilhem, pour légère qu'elle passât, eût commis une imprudence formelle ? Coquette comme elle paraissait l'être, la passion semblait peu son fait ; et irait-elle se perdre pour un caprice ? ce qui n'était que trop certain, c'était la souffrance profonde et contenue du mari ; elle avait quelque chose de particulièrement pénible à voir chez ce fort et gros homme ; et Jacques aurait bien voulu trouver les mots qui appellent la confiance et forcent l'aveu qui soulage. Une pudeur le retint. Comment parler à Guilhem sans le blesser ?

Il y eut un silence contraint, au bout duquel l'ingénieur déclara :

— J'aurais tort de vous laisser supposer... C'est toujours une faiblesse que de découvrir ses plaies, même à des êtres discrets et loyaux comme vous, Halluys ! Quand je faisais allusion à... à ma femme, je n'entendais lui reprocher que de négliger son fils et de mener une vie de paresse et de dépense qui ne peut convenir plus longtemps à ma patience. Ce n'est que légèreté de sa part, je le veux bien, mais notre vie en est gâtée et perdue. J'ai charge d'âmes, et puisque la faiblesse ne m'a pas réussi, j'essaierai de la fermeté. Si les réflexions qu'elle fera dans la solitude, auprès de mes parents, la ramènent au bout de quelques mois à une conscience plus juste de son rôle et de ses devoirs, je serai le premier à m'en réjouir et à reprendre notre vie en commun, mais sous aucun prétexte, plus à Paris ! C'est Paris qui a tué notre bonheur ! Ma conviction est faite : une si grande ville, avec son indépendance, la liberté des sorties et des visites, l'énervement des soirées et des

théâtres, les tentations des grands magasins, est une chose malsaine, malsaine pour des femmes à qui le luxe n'est pas familier et qui se grisent de toilettes, bêtement, tandis que le mari se tue à payer la couturière, l'imbécile mari qu'on ne juge bon qu'à ça !

Après cet éclat, il respira difficilement, et passant la main sur ses tempes, comme si une douleur sourde l'élançait, il regardait devant lui avec des yeux troubles et irrités. Peut-être attendait il une réplique, ce que le cœur d'Halluys lui inspirerait de simple et de bon ; mais ce dernier, impressionné par cette sortie amère qui éveillait au fond de lui un singulier écho, ne sut, dans son impuissance à exprimer ce qu'il eût souhaité, dire autre chose que :

— De près ou de loin, mon cher Guilhem, ma sympathie et mon dévoûment vous suivront ; je suis très peiné, et ma femme le sera aussi, de votre départ, surtout en apprenant que la santé de votre père exige qu'il soit si prompt. Elle eût été bien aise, j'en suis sûr, d'embrasser son amie une dernière fois, et si vous partez vraiment le matin...

— Merci, fit Guilhem assez vivement ; je vous en prie, que Mme Halluys ne songe pas à se déranger, c'est inutile, tout à fait inutile ! Veuillez seulement lui présenter mes hommages et... au revoir, mon cher. Votre main ? Là, c'est bien, c'est bien ! — Une émotion l'étranglait, il toussa fortement, et se dégageant, gagna vite la porte, comme s'il eût peur d'en dire ou d'en entendre davantage ; là il s'arrêta et tournant la tête :

— C'est une drôle de chose, Halluys, il me semble que nous aurions pu être plus amis ; oui, je le sens maintenant en vous quittant, j'aurais dû vous témoigner plus de confiance, rechercher les occasions de nous voir ; nos femmes s'étaient bien liées, elles ! Mais voilà, on ne fait jamais ce qu'on veut : le temps passe, la profession vous absorbe, on remet toujours au lendemain. Allons, adieu, adieu ! — Il fit encore demi-tour et dit : — Car c'est bête, mais il y a longtemps que je voulais vous le dire, j'ai beaucoup d'estime et d'amitié pour vous. Il ne faut pas croire, parce que j'ai l'air d'un ours... Ainsi, tenez ! voulez-vous me faire un plaisir ? embrassons-nous ! Car Dieu sait quand nous nous reverrons ; j'ai le cœur si gros que cela me fera du bien d'embrasser un honnête homme !

Jacques, pris à l'improviste, s'y prêtait de bonne grâce, quand Guilhem, ouvrant les bras, se jeta contre son épaule ; et, ce fut comme un grand orage qui crève, il sanglota :

— *Elle* me trompe, Halluys, *elle* me trompe, comprenez-vous ! J'ai essayé de vous mentir tout à l'heure, de jouer à la dignité. O mon ami, que je suis malheureux ! Mon père qui peut mourir, et Bell que j'aimais tant!... N'est-ce pas que vous ne l'auriez pas cru ? Elle n'avait pas l'air à ça. Non, non, malgré les apparences, son cœur paraissait bon... Je lui ai pardonné, j'ai eu cette lâcheté, elle m'a promis... Mon Dieu, je veux bien croire:... un premier entrainement, elle m'a juré qu'il n'y avait rien eu, des lettres seulement, échangées avec un jeune homme que je ne connais pas. Vous ne le connaissez pas non plus ! C'est par Clarisse, notre ancienne bonne que Bell avait renvoyée, que j'ai tout su ; elle a vendu sa maîtresse pour se venger, ou bien pour que je paie ses révélations ! Sans avoir été mise dans la confidence, elle avait surpris quelque chose. Et moi, ne voulant pas de scandale, j'ai envoyé cette fille redemander de la part de Bell... à cet homme, les lettres qu'elle lui avait écrites : et quand Clarisse les a rapportées, j'ai dit à Bell de voir si elles y étaient toutes. Elle m'a dit oui ; j'ai dit : « Brûle-les ! » Et quand ç'a été fait : « Maintenant, tâche d'être une honnête femme,... si tu peux! » Sur la tête de notre enfant, elle m'a juré qu'il ne s'était rien passé. Mais ces lettres, ces lettres que je n'ai pas voulu lire, par une générosité stupide, que disaient-elles ? Qu'elle l'aimait ? N'est-ce pas, vous croyez comme moi qu'elle lui écrivait qu'elle l'aimait ? J'ai voulu avoir celles de cet homme, elle m'a affirmé qu'elle les avait détruites. — Il étreignait les mains d'Halluys à les broyer : — Certainement, probablement du moins, cela n'a pas dû aller plus loin, c'est bien assez, c'est déjà trop! Mais l'ignominie de certains détails, des choses... qu'on se représente, des paroles... qui vous brûlent le sang : il n'y a qu'une domestique qui pouvait trouver cela ! Quand Bell sortait, m'a dit Clarisse, et qu'elle devait rencontrer cet individu en visite, ou au Bois « par hasard » (deux fois même elle est allée chez lui, mais la bonne l'a accompagnée), elle mettait... ah! que je souffre, mon bon Halluys! ses plus belles robes et son plus fin linge brodé. Ah! ah! qu'est-ce que je vous dis là !

Il haletait d'une façon rauque, il se mit à rire et fondit en larmes :

— Et je lui ai pardonné ! Elle m'a tant promis... C'est hier et ce matin que cela s'est passé, juste comme je venais d'apprendre que mon père!... Même cet argent que je vous rapporte et que Bell me cachait, j'ai cru... elle a tant de désordre, elle doit à tous ses fournisseurs, j'ai cru... non, c'est affreux à dire. Oh! dans ce cas,

j'aurais tué l'homme!... Un lâche, ah! oui, un joli lâche! Croyez-vous qu'il s'est mis à trembler, en remettant les lettres à Clarisse; oui, elle a vu ses doigts qui tremblaient; et deux heures après il avait déguerpi. Boucler sa valise, sauter en fiacre, prendre un train, zeste, il court encore! Ah! ah! ah! Heureusement que cet argent, c'est votre femme qui l'avait prêté à Bell. J'ai respiré... Mais des soupçons pareils... Je ne vivrai plus maintenant. — Il respira comme hors d'haleine, d'une longue et sifflante aspiration, puis ferma les yeux, anéanti : — Allons, tout est dit, tout est dit! Merci de m'avoir écouté jusqu'au bout; vous me plaignez, je le vois, mon bon, mon cher ami! Non, ne me dites rien, ne craignez rien pour elle; je vous l'affirme, j'ai pardonné. Seulement j'étouffais! Je vais marcher une heure ou deux au grand air, et demain nous partirons. Qui sait! Une séparation, peu à peu l'oubli, le calme... le temps est un grand maître, nous serons peut-être encore heureux?

Il se secoua, et sans regarder Halluys ni lui tendre la main :

— Adieu!

Il ouvrait déjà la porte, cette fois il ne se retourna plus, et Jacques ne lui dit rien, comprenant que le silence seul avait quelque éloquence, quelque pitié aussi. Il le reconduisit jusqu'à la porte du bas, puis à travers le jardin jusqu'à la grille. Guilhem, qui s'était couvert machinalement en sortant, le remercia d'un hochement de tête et s'éloigna au hasard, les bras flasques et la démarche perdue de l'homme qui vient d'enterrer l'être qu'il a le plus aimé.

Halluys ne rentra pas tout de suite; ses yeux errèrent un instant sur le jardin au bout duquel des lilas en fleurs balançaient d'odorantes bouffées molles; il leva ensuite la tête vers le petit hôtel, épia la clarté filtrant derrière les rideaux du salon et les stores du hall; il restait étourdi, trop d'idées confuses dans la tête, et le cœur lourd de tristesse. La douceur des lilas l'attendrit, la nuit, le silence de l'avenue : et sa pitié se retournant vers lui-même :

« Si un pareil malheur m'arrivait... »

Si improbable que fût cette supposition, car bien qu'elle lui fût venue comme à tous les maris, comme eux aussi, par orgueil et confiance, il l'avait toujours repoussée, il acheva la phrase :

« Que ferais-je? »

Tout de suite, sa foi en Thérèse objecta :

« Elle n'est pas Mme Guilhem! »

Et son amour-propre :

« Et moi, je suis un autre mari ! »

Mais une voix persifleuse qui s'élevait souvent d'un dédoublement de sa personnalité, à certaines mises en demeure de sa conscience, à travers l'obsession des idées fixes et le malaise ironique de s'écouter vivre, lui souffla :

« Et qu'en sais-tu ? Pourquoi ne serais-tu pas berné comme tant d'autres ? Ta femme échappe-t-elle à la loi de duplicité et de perfidie de son sexe ? En quoi êtes-vous, elle et toi, des êtres exceptionnels ? Que ferais tu donc, si elle te trompait ? »

Il avait arraché une feuille fraîche à une branche au-dessus de sa tête ; et la roulant autour de son doigt, perplexe, il sentait son âme se débattre dans cette angoisse imaginaire et cependant réelle du cauchemar éveillé. Tant de fois, il avait eu la crainte d'un malheur chimérique, coup de foudre de ruine, de maladie, de mort, le déshonneur de Thérèse ou le sien !

« Bah ! est-ce possible ? » se demanda t-il en haussant les épaules, rassuré par le frôlement doux de la petite feuille, noire dans le noir, et qui faisait à son doigt l'effet d'une caresse enfantine.

« Suppose-le pourtant ? » riposta l'idée aiguë.

Il répondit :

« Je la tuerais ! »

« Comme dans les romans, ricana la voix, ou au théâtre ! Mais, est-ce qu'on tue, dans la vie réelle ? Quelques brutes affolées, peut-être, quelques imbéciles sanguinaires, qui croient laver dans le sang leur outrage ? Mais un homme comme toi ! Vois Guilhem, il a pardonné ! Et si tu crois qu'il est le seul ! Pour un mari assez sot pour faire du scandale, combien se taisent, étouffent leur honte ! Pas de ménage peut-être qui n'ait sa tare, son petit coin de boue. Eh ! eh ! des hommes de génie, des empereurs, Jules-César, Marc-Aurèle, Molière, ont été ce que tu sais ! Toi seul, c'est évident, échappes à la loi commune ?... »

Un vent vif d'avril soufflait, qui saisissait Jacques dans le dos, d'un frisson ; il sentait, sous son habit léger et son plastron, ce malaise du froid qu'on prend, au sortir d'une pièce chaude. Et l'odeur des lilas l'attendrissait de plus en plus, ses yeux devinrent humides, il répondit comme en détresse à la voix cynique qui le bafouait :

« Mais Thérèse n'est pas vile, oh ! non ! »

Et pour affirmer sa foi, par tendresse, il porta à ses lèvres la petite feuille que ses doigts roulaient toujours et qui s'était échauffée à leur fièvre ; mais à peine l'eut-il mordillée qu'il dut la cracher ; elle était atrocement amère. Cet imprévu désagréable s'associa, dans son souvenir, à la surprise pénible que lui avaient causée les aveux de Guilhem. Il se représenta Mme Guilhem, avec ses yeux noirs et son grand corps onduleux. « Si encore, pensa-t-il avec une sorte de dépit bizarre qui ressemblait à de la jalousie, bien qu'il n'y eût aucun droit, — si encore elle avait eu l'excuse d'une grande passion, pour un être rare et d'élite, un Philippe Destelle, par exemple ? »

Il n'eut pas plutôt pensé à Destelle, qu'il se rappela la scène de la montre, le soir de la maladie de Thérèse, l'annonce du départ pour Washington : une tristesse obscure se mêlait à cette impression, tandis que le goût âcre de la feuille jetée lui restait dans la bouche. — Pourquoi pensait-il à Philippe ? Il savait bien une raison à cela, mais il ne voulut pas l'approfondir ; car, bien qu'il n'y eût pas là matière à s'affliger ou à s'inquiéter sérieusement, il osait rarement aller jusqu'au bout de certaines réflexions, de certains rapprochements de faits et d'idées que le départ de son ami avait suscités en lui, après coup. — Résolument, il écarta l'image de l'absent, et toute analogie imaginaire entre Thérèse et Mme Guilhem ; il ne comprenait même pas qu'il eût pu s'en établir une, pendant une seconde, dans son esprit. Par réaction, il voua un mépris, injustement cruel, à cette femme désormais perdue : « N'avait-elle pas été jusqu'au bas de la faute ? Si, certainement ! » Guilhem, trop crédule, ou gardant la pudeur de ne pas tout lui confier, lui parut bien lamentablement à plaindre, un pauvre homme digne de sympathie et de pitié. Quant au respect, quoiqu'il s'efforçât de lui en garder encore, il ne put ; un préjugé stupide, sans doute, mais invétéré, lui montrait Guilhem déshonoré, il lui revint même une obsession absurde et comique, qui s'était mêlée à l'émotion de la scène de tout à l'heure et l'avait gâtée d'un rien de ridicule : c'est que Guilhem avait, Jacques s'en était aperçu, mais n'avait osé le lui dire, le lacet d'un de ses souliers dénoué traînant par terre et, au coude, un peu de blanc d'un mur frôlé de trop près. Certes, cela ne signifiait rien, était plutôt, en pareil moment, un détail bête et touchant ; et cependant Halluys en tirait un avantage sans portée, une persuasion intime de sa supériorité de tenue et de correction, on

ne sait quelle vague conscience qu'il eût, à la place de l'ingénieur, témoigné un moins noble, mais moins vulgaire abandon; et ces petits mouvements de vanité, dont il avait honte, se traduisaient par la façon dont, rentré dans son riche, confortable et heureux hôtel, il rajustait dans une glace le revers de son habit, avant de rentrer au salon.

VI

D'un coup d'œil, il embrassa les groupes : le baron Forget et les dames Dunlop à une table de jeu, faisant le whist avec un mort; Agnès et Mme Rambert causant ensemble; le petit Rambert, les coudes sur une table et les yeux gros de sommeil, seul en l'absence de Lisette qu'on avait emmenée se coucher; Thérèse enfin, sous le feu des hautes lampes, rayonnant à l'extrémité du salon, dans l'éclat de sa robe rose. Assise dans un fauteuil bas, elle riait et causait avec un nouveau-venu, qui, adossé à la cheminée, abaissait sur elle un regard plongeant; il se tourna nonchalamment vers Jacques, montrant le visage fin et fatigué du comte de Malerte. A peine lui tendit-il trois doigts; on prétendait en plaisantant qu'il graduait ainsi ses poignées de main, selon le degré de sympathie ou d'estime qu'il accordait aux gens. Il était venu, selon sa promesse, au sortir d'un dîner au cercle, prendre ces dames, car elles avaient peur la nuit en voiture; il les raccompagnait souvent ainsi, quand elles dînaient en ville. Sa belle-mère et Estelle Dunlop lui savaient gré de cette galanterie, et il se donnait par surcroît l'air d'un mari attentionné, car sa femme, au dernier terme d'une grossesse, gardait la chambre, dans le somptueux rez-de-chaussée que Mme Dunlop leur avait cédé en son hôtel de l'avenue du Bois, réservant pour sa sœur et pour elle les appartements du premier étage, avec cuisines, services et équipages distincts.

Jacques, qui pensa que le comte aurait bien pu lui faire grâce d'un *shake-hand* entier, fut, sans doute à cause de la disposition particulière de son esprit, froissé sans pouvoir le paraître, tant c'eût été ridicule, de la façon irréprochable et cependant distraite dont M. de Malerte regardait les épaules de Thérèse comme s'il y prenait un plaisir désintéressé. Il avait mené jadis la vie à grandes guides, fait force sottises et mangé trois héritages, si bien

qu'il ne lui était resté que son nom et ses belles relations. Mme Dunlop n'avait pas exigé plus. Entichée de noblesse, elle voulait désembourgeoiser ses millions; sa fille Alice, laide, mais parfaitement élevée, était d'une candeur, d'une ignorance et d'une nullité admirables; des prêtres avaient négocié ce mariage, auquel chacun trouvait son compte. Depuis, M. de Malerte avait donné un enfant à sa femme, et il paraissait s'être fort rangé, d'aucuns disaient même assez éteint, sauf qu'il avait conservé la passion des chevaux et faisait courir, non sans perdre parfois beaucoup d'argent; dans ces cas-là, il redoublait d'égards envers sa belle-mère, qui payait les différences, en soupirant.

Halluys prêta l'oreille; le comte, avec une voix faible, se faisait écouter de tout le monde, par une sorte de prééminence qui tenait à la race, et aussi par la façon dont il nuançait les paroles les plus simples, en leur prêtant des sous-entendus. Quand il disait : « J'ai appris que Mme d'Arbaud avait renvoyé ses gens », on attendait quelque chose qui ne venait jamais. Ou bien : — « L'abbé Blain (c'était le précepteur des petits Malerte) est sorti aujourd'hui avec Edgar et Raymond. » On le regardait, et c'était tout. Jacques se demandait parfois, et notamment ce soir, si M. de Malerte, sous son apparence décorative, n'était pas un sot très distingué. Un doute, en tout cas, persistait en sa faveur, grâce au tact de ses silences et à une réserve qui tenait les gens à distance. Il racontait un voyage de six semaines qu'il avait fait sur la Méditerranée, à bord du yacht de son ami lord Fairbairns, avec escale en Sicile, en Tunisie et en Corse. Le prince d'Altafulla, qui les accompagnait, avait tué deux mouflons dans cette île; et le baron Koler, de Vienne, qui se mêlait de photographie, avait rapporté des vues de Sicile très pittoresques.

— Vous pourrez les voir, Madame, chez Mme de Majay ; il les lui a données.

Pendant ce temps, Jacques dévisageait Thérèse; elle souriait avec une coquetterie gracieuse, un parti-pris de ne faire aucune attention à lui; la persistance de cette bouderie frivole, mais cruelle, raviva la souffrance ténue et pénétrante qui, tantôt engourdie, tantôt réveillée, l'élançait à plein cœur.

— Tu ne ferais pas ainsi la fière, disait-il en lui-même, si tu te doutais que ton amie part demain et que tu ne la reverras plus !

Mais peut-être Thérèse en savait-elle, au contraire, plus long que lui là-dessus ? N'avait-elle pas dû voir Bell, aujourd'hui?

Trop pure pour être sa complice, elle pouvait bien être sa confidente, puisqu'elle était son amie. L'amie d'une honnête femme, vraiment ! Il s'affirma, rancunier :

— Heureusement, c'est fini, tu ne la verras plus ; elle t'a fait assez de mal !

Et comme on apportait le thé et que Thérèse, se levant, s'apprêtait à le verser dans les tasses, tournée vers eux dans un cambrement fugitif qui la dessinait toute, il se sentit mordre par une jalousie si cuisante qu'il eut envie de se jeter sur elle et d'effacer, d'une main rude qui lui redresserait la taille, les contours trop nets de cette pose ; il venait d'avoir cette hallucination que M. de Malerte, comme lui, en ce moment, détaillait Thérèse, achevait en son imagination les lignes dévoilées de ses épaules. Ce n'était pas la première fois qu'il s'imaginait qu'on regardait sa femme avec une arrière-pensée trop flatteuse pour elle ; et il avait pu en être chatouillé vaniteusement ou blessé, selon l'expression discrète ou trop franche de ces regards ; mais jamais il n'avait éprouvé cette inquiétude âpre et crispée. Ce qui venait de le révolter si fort, c'était l'hypocrisie féminine. Une Thérèse nouvelle lui apparaissait, révélée peut-être par contre-coup à la lumière défavorable que jetait sur elle sa liaison avec Mme Guilhem, si innocente qu'elle pût être des fautes de son amie.

— Va, pensait-il, fais bien l'aimable, étale ta robe comme un paon ! Tu te moques bien de Malerte ! Mais tu veux me faire souffrir et tu y réussis ! Même chez la plus honnête femme règne un instinct de coquetterie raffinée et perverse !

Et ce ne fut plus seulement Thérèse, mais tous les hôtes du salon qui se montrèrent à lui sous un jour différent, comme si, sous la correction menteuse du rôle qu'ils jouaient, il lui était donné soudain de les voir sans masque, dépouillés de leur hypocrisie mondaine, dans la nudité de leur cœur et de leurs tares physiques.

Quel prodigieux mensonge, vraiment, flottait dans l'air, aspiré et exhalé à chaque seconde, dans le décor artificiel des meubles et des tentures de luxe ! Comme la considération et la dignité, ces deux formes essentielles des rapports sociaux, n'étaient là qu'en façade, avec du néant derrière ! Les dames Dunloup, bourgeoises vulgaires, âmes médiocres, ne primaient qu'en vertu de leur richesse, et cette richesse, héritée de leurs maris sans qu'elles eussent rien fait pour la mériter. — Le comte de Malerte, lui,

avait trouvé tout naturel de troquer la valeur hypothétique et hypothéquée de son nom contre des millions, et de recevoir en gage une femme laide qu'il n'avait jamais vue auparavant. — Le baron Forget était certainement un honnête homme, cela ne l'avait pas empêché de mal vivre avec sa femme : tout portait à croire qu'elle l'avait trompé ; et de son côté, depuis leur séparation, il s'était attaché à une affection illégitime que la mort seule avait dénouée. Il avait, il est vrai, toujours sauvé les apparences, ces apparences semblables à une vitre de cristal, derrière laquelle le monde épie tout ce qui se passe et le tolère, pourvu qu'on ne brise pas la frêle paroi de verre, ce qui n'arrive jamais aux plus coupables, mais seulement aux maladroits ! — En revanche, la pauvre Jeanne Rambert, qui avait épousé son mari par amour, s'était dévouée à sa mauvaise fortune, l'avait réconforté dans ses découragements et soigné dans sa maladie, ne pesait pas un fétu aux yeux du monde, parce qu'elle était pauvre et sans crédit! Rapprochée pour un soir des dames Dunlop et de M. de Malerte, par une fiction de courtoisie, demain ils ne la reconnaîtraient pas dans la rue. En quoi cependant valaient-ils mieux qu'elle, épouse et mère irréprochable ? N'avait-on pas, du temps que les deux vieilles sœurs étaient jeunes et belles, fait courir sur leur compte de ces médisances dont l'oisiveté des salons est si prodigue? — Et si Jacques en venait à lui-même, aux deux êtres qui lui étaient le plus chers, sa sœur et sa femme, ne sentait-il pas qu'Agnès ne tenait encore dignement son rang que, parce que, deux fois déjà, il avait payé les dettes de son mari, ne voulant pas, dans sa tendresse pour elle, la voir déchoir. Quant à Thérèse, ignorait-il qu'elle tirait son lustre de femme élégante uniquement de ce qu'il pouvait lui donner un grand couturier et tout ce qui assure la haute et libre aisance ? Ruinés, on les eût dédaignés sans les plaindre. Certains sourires flatteurs, certains accueils empressés avaient mis Jacques en défiance : on ne les lui avait pas prodigués lors de ses débuts d'avocat modeste, à Lyon ; et c'est pourquoi, en dépit de la griserie corruptrice de l'argent et de la vanité, hélas! tout humaine, qui lui faisait trouver fort naturel d'appartenir à la caste heureuse et privilégiée, il gardait un secret mépris pour l'égoïsme et la bassesse de cette opinion du monde, qui ne reconnaît que la suprématie de l'or, le trouve bon, beau et sans odeur, d'où qu'il vienne !

Fut-ce de respirer cet air de fausseté, d'étouffer au milieu de ces conventions dont il était esclave tout le premier, un esclave correct

et souriant, il se sentit étrangement oppressé, dans l'atmosphère surchauffée du salon, alourdie par les lampes, le parfum des bougies et des roses de Nice. Une sensation de soif et de fièvre à la peau, une envie d'eau fraîche pour se désaltérer et rafraîchir son visage et ses mains, tournèrent sa pensée sur sa propre personne, le mannequin de chair si soigneusement lavé, purifié, peigné, vêtu de linge blanc et d'oripeaux neufs qu'il s'étonnait si souvent d'être, et qu'il examinait dans les glaces avec la surprise, chaque fois, de se reconnaître ! Là encore éclatait la merveilleuse hypocrisie de l'opinion et de la coutume. Habillé par un bon faiseur, chaussé de fin, un petit ruban rouge à la boutonnière, il faisait bonne figure, était quelqu'un, tandis que tant de savants obscurs, d'artistes gueux restaient perdus dans la foule, faute de cet habit qui fait l'homme. Étrange illusion que celle qui déguisait d'étoffes plus fines et plus chères, différenciait du tout au tout des êtres semblables, modelés de même argile, animés du même souffle, atteints des mêmes infirmités ! Ces dernières heureusement rétablissaient en quelque sorte l'égalité, étant pareilles pour tous. Mais la même convention menteuse, qui couvrait d'un voile les misères morales, savait bien cacher du même voile les corps et leurs infirmités. Rien que dans ce salon, n'était-il pas bouffon de voir comme les êtres réunis par la minute présente, tous et Jacques lui-même, affectaient d'ignorer la chair fragile et périssable qu'ils tenaient d'Adam et d'Ève, l'évolution perpétuelle de la vie et du temps qui les rongeaient, la vieillesse qui sèche les traits, l'obésité qui les empâte, les petites infirmités ridicules qui ne s'avouent pas, et les sourdes maladies que domine, toujours refoulée et écartée, la peur de la mort !

Et pourtant ils y songeaient constamment, à chaque seconde, car tout cela était le fond et la trame même de leur existence : les bâillements réprimés de Mathilde Dunlop derrière ses cartes en éventail, attestaient l'angoisse de la gastrite, comme le teint pâle du comte, griffé par la patte d'oie, accusait l'anémie d'un sang appauvri jadis par les veilles et le plaisir. Et leur *cant* avait beau s'en défendre, le tour de la conversation, la suggestion d'un tableau, par exemple cette nymphe de Henner éclairant de sa blancheur le coin le plus obscur du salon, moins encore, un regard, une sensation réflexe, ramenaient en eux tous la conscience des réalités physiques, la vision de l'amour éthéré ou charnel. L'amour, la grande chose honteuse et mystérieuse dont on ne par-

lait qu'à demi-mot, par allusions transparentes, ou avec le silence des sourires, comme d'un absent, Jacques ne le savait-il pas présent, éternellement, à fleur d'âme lorsqu'il n'était pas à fleur de peau, tapis au fond des pensées, ou des souvenirs, ou des regrets, ou des espoirs? N'en voyait-il pas l'ombre et le reflet dans les yeux à la fois fanés et vifs des trois vieillards, assis devant les cartes et les jetons, tels que trois enfants séniles? N'en avait-il pas saisi au vol l'éclair froid, tout à l'heure, sur les traits de M. de Malerte? N'était-ce pas l'amour douloureux et blessé, qui modelait en creux d'ombre la cire fine du visage d'Agnès? Thérèse, si blanche, si noble et pure de lignes, avec son éclat de grande fleur et ses yeux d'émeraude, n'incarnait-elle pas le désir jeune et vivant? Lui-même enfin, au malaise qu'il ressentait près d'elle, aux sentiments contradictoires qu'elle lui inspirait, jalousie, rancune, attendrissement, soif de baisers, d'ivresse et de langueur plus douce encore, ne se reconnaissait-il pas en proie à l'envoûtement d'un amour insatisfait, toujours en éveil, jamais heureux! Alors, songeant à la faiblesse de notre volonté, aux brusques et violents écarts de l'imagination en révolte, au plaisir coupable du mal, aux surprises du sang, des nerfs, aux complicités insaisissables de l'atmosphère, de l'heure, de l'occasion, il comprit sans l'excuser la faute de Mme Guilhem; elle s'imposait à lui avec une précision troublante de détails supposés, et ramené malgré lui à Thérèse, par une absurde angoisse, il se dit, comme si une telle chose eût été possible:

— Toutes les femmes peuvent tomber, mais elle, jamais je ne pourrai le croire! — On lui eût plutôt persuadé qu'Agnès commettrait une vilenie, que lui-même volerait, tant il avait foi dans l'instinct de blancheur morale, d'horreur patricienne pour la boue, que Thérèse devait avoir, comme l'hermine. Et en même temps, rien que d'écarter ce doute lui était douloureux au possible, car il ne se représentait pas sa femme aimant un autre que lui d'une passion coupable, mais platonique et se respectant encore, il ne l'imaginait pas prostituée et salie par l'adultère. L'obsession, poignante par elle-même, d'une idée aussi intolérable hantait tellement son esprit, qu'il eut la sensation d'une secousse rompant en lui une fibre sensible, quand M. de Malerte lui toucha le coude familièrement, et dit, de l'air dont on se rappelle une chose oubliée:

— Ah! je savais bien que j'avais à vous rendre compte... Je vous

ai trouvé une occasion unique, une paire d'alezans brûlés excellents. Le comte de Serboy qui, vous le savez, fait partie du voyage d'exploration du prince d'Eylau au Brésil, se défait de ses équipages, et comme il est mon ami, nous pourrons, si vous le jugez à propos, aller essayer ses chevaux demain matin au Bois, ou après-demain. Serboy me les confiera, et je vous en ferai les honneurs. Cela ne vous engage à rien.

— Je demande à en être, réclama Thérèse.

— Nous viendrons vous chercher, Madame, s'empressa-t-il de dire, satisfait de se montrer devant elle dans sa correction de sportsman. Il ajouta, en regardant Halluys :

— Peut-être pourrez-vous vous accommoder, par la même occasion, du second cocher de Serboy. L'autre est déjà retenu par le marquis de Neuhault.

Halluys ne put faire moins de le remercier, rendez-vous fut pris sur-le-champ. Il s'en était tenu jusqu'à présent à la commodité d'une voiture de grande remise, qui lui épargnait l'ennui et la responsabilité d'une écurie, mais, pour satisfaire Thérèse, qui prétendait trouver à ce coupé, si correctement conduit et attelé qu'il fût, on ne sait quoi de banal, il se décidait à acheter chevaux et voitures, surtout en vue de l'été qu'ils comptaient passer dans la Nièvre, aux Flouves. — La partie de whist était finie, Mme Rambert en profita pour prendre congé. Les dames Dunlop parurent étonnées de la voir encore là, sans doute l'avaient elles oubliée.

— Cet enfant doit avoir bien sommeil, dit Estelle.

Agnès avait accompagné Mme Rambert dans l'antichambre, et l'aidait charitablement à remettre sa mantille ; Jacques les rejoignit.

— Vous n'avez pas passé une soirée bien divertissante, chère Madame, dit-il d'un ton d'excuse et de regret ; mais j'espère qu'elle ne sera pas perdue entièrement ; en tout cas, vous savez que vous devez compter sur mon entier et respectueux dévoûment ?

— Je vous remercie, dit-elle avec assez de dignité, je ne demande rien que de pouvoir élever mes enfants. Je n'oublierai pas, soyez-en sûr, tout ce que vous avez déjà fait pour moi.

Il éluda, d'un geste discret, toute reconnaissance, et reconduisit Mme Rambert et son fils jusqu'à la porte que leur ouvrit Antoine, tandis que le gras et le gros valet de pied des Dunlop, en train de se masser les mollets sur une banquette, se dressait en pied, mû par un ressort. Halluys l'honora d'un petit signe de tête et rentra

dans le premier salon. Agnès l'y attendait, fraternellement; avec un besoin de tendresse, il lui prit la main, en disant tout bas :

— Toi aussi, chère sœur, tu as dû trouver le temps long.

Elle sourit, en secouant négativement la tête, et ils ne délièrent leur poignée de main que devant la porte du grand salon. Les dames Dunlop, comme si elles n'attendaient qu'eux, s'informèrent aussitôt de leur voiture ; Jacques donna l'assurance qu'elle était là-car il venait de voir Baptiste, avec ses beaux mollets !

— Ah ! dit Mathilde Dunlop d'un air de satisfaction, c'est que nous le nourrissons bien, c'est un excellent serviteur, et il a de solides principes religieux !

Jacques ne broncha pas, malgré son envie de rire ; il savait que ses cousines imposaient le maigre et la messe à leurs domestiques, et avaient la candeur de se croire adorées d'eux, parce qu'ils affectaient un maintien respectueux et béat de suisses d'église.

— Pour votre protégée, ma chère petite, ajouta-t-elle en prenant les mains de Thérèse, nous ferons ce que nous pourrons ; mais j'aime mieux vous le dire franchement, ce ne sera pas pour elle, mais pour vous ; car elle me paraît sans énergie, dépensière et nullement pratique. — Elle accentua, d'un sourire glacé, son geste habituel et absolu de la main, et reprit avec une indignation contenue :

— Quand on est pauvre, on n'achète pas du beurre à deux francs, on mange moins, on ne sucre pas son café au lait du matin ; et pourquoi ne mangent-ils pas de la soupe, plutôt ? Enfin, nous verrons à vous faire plaisir.

M. de Malerte, le nez au mur, regardait d'un air détaché la nymphe de Henner ; évidemment ces détails vulgaires ne parvenaient pas jusqu'à lui. Il se retourna en souriant, l'air absent, et s'inclina cérémonieusement devant Mme Halluys et Mme d'Elbé. Dans la confusion du départ, il tardait à Jacques, maintenant, de voir disparaître leurs hôtes, finir la soirée et éteindre les lampes. Il avait hâte de rester seul avec Thérèse.

VII

Il ne la suivit point, quand, après quelques moments perdus, on se fut souhaité le bonsoir. Pour lui laisser le temps de faire sa toilette de nuit, qui était toujours longue, il alla se livrer au soin

méthodique d'ablutions glacées, sans friction, pour que l'évaporation se fît plus vite, et remplaça son plastron empesé d'habit par une chemise de soie russe et un flottant vêtement d'intérieur. Ces raffinements de coquetterie lui étaient naturels ; et bien qu'ils dussent plaire à Thérèse, ils étaient désintéressés ; car, trop délicat pour exiger la reprise d'une intimité qu'elle semblait craindre, il continuait, depuis leur retour, à lui témoigner les mêmes égards qu'à Naples, lui abandonnant le grand lit commun pour qu'elle y dormît à l'aise, et se résignant à passer les nuits dans sa propre chambre. Toutefois il conservait l'habitude de venir s'installer à son chevet, comme au temps où il la veillait souffrante, et soit en causant, soit en lisant, d'attendre qu'elle s'endormît. En ce moment familier, où Thérèse n'appartenait plus aux soins du ménage, à ses toilettes, à ses visites, à d'autres que lui enfin, il avait le bonheur, nuancé de mélancolie, de voir tomber ce masque que l'usage du monde et le désir de plaire mettent au visage d'une jolie femme. Elle redevenait elle-même, et dût-elle en paraître plus maussade et plus fatiguée, il préférait cela, encore, à l'hypocrisie forcée des attitudes de la journée. S'il reprenait quelque influence, si la fermeté et la tendresse avaient chance d'agir sur elle, c'était à cette heure où elle ne pouvait plus s'appuyer sur rien ni se défendre, dans l'abandon du déshabillé et le retour à la faiblesse des enfants, en ce lit où il la bordait comme une pensionnaire, au milieu du silence de la maison endormie. Cela ressemblait tant aux veillées d'Italie, rappelait ces longues nuits fiévreuses, pendant lesquelles, dans le demi-délire, elle apercevait, penchés sur elle, le regard et le sourire de son mari. Elle l'aimait pour sa bonté, alors ! et il n'était pas en son pouvoir que, de la reconnaissance éprouvée pour lui en ces heures troubles et prostrées, il ne restât plus rien. Elle s'était alors montrée trop profondément changée, améliorée, avec un fond de tristesse trop touchante, pour que le simple contact énervant de Paris et l'influence d'une femme qu'elle ne reverrait plus détruisissent en elle tout retour au bien, à la haute tendresse, au calme d'une bonne conscience. Sans doute la crise qu'elle traversait avait ceci de très cruel, pour Jacques, qu'elle remettait en question leur bonheur ; mais ce ne seraient, il voulait le croire, qu'un mal passager, les dernières convulsions de cette âme ombrageuse et fantasque, avant l'apaisement définitif !

Cet espoir, en dépit de l'irritation ou du découragement qu'il avait pu amasser dans la journée, ramenait en lui, chaque soir,

un peu de confiance ; et il ne passait jamais le seuil de la chambre de Thérèse, sans avoir élevé son cœur vers un désir d'abnégation, sans s'être haussé à l'effort de ne prononcer que des paroles tendres et bonnes, de résister aux petites hostilités nerveuses que suscitaient en lui la contradiction ou l'aigreur, et, quoi qu'il lui en coûtât, d'étouffer, par pudeur et scrupule, l'intime amour qui lui montait aux lèvres, brûlait la paume de ses mains, irritait et amollissait son être d'une ardeur de baisers et de caresses. Dans cette repossession de soi où l'homme, mécontent de sa journée, des heures perdues et des maladresses commises, fait un bref examen de conscience avant la demi-mort du sommeil, Jacques s'efforçait de réagir contre tout amoindrissement d'âme, toute sujétion de son esprit et de ses sens aux influences occultes, et de se placer, s'il le pouvait, dans les meilleures conditions de sincérité et de noblesse morale. Ses pires ennemis, il le savait, étaient la faiblesse d'un cœur tendre, facile à ulcérer, et l'intermittence d'une volonté qui, capable de grands efforts, se débandait ensuite par lassitude, telle que la corde lâche d'un arc. Il souffrait d'être ainsi, car il eût voulu pouvoir s'accorder, en son for intérieur, l'estime qu'il ne croyait pas usurper entièrement dans l'esprit de ses amis ; n'ayant point, d'ailleurs, l'appui d'une religion positive, privé du bonheur de croire, il se reconnaissait d'autant plus tenu à tirer de lui-même une foi énergique au bien et une infaillible rectitude. « Allons, se dit-il résolument, courage ! le bonheur se conquiert chaque jour ! Surtout sois calme, et méfie-toi de tes nerfs ! » — Il les sentait, en effet, étrangement vibrants, douloureux, inquiets, pendant que, par esprit d'ordre, se rappelant les billets de banque rendus par Guilhem, il les serrait dans un tiroir. Ce trouble précurseur l'immobilisa, une demi-minute, dans l'attente d'un homme qui, réveillé, épie peureusement le silence. Il écoutait ainsi son âme. — « N'y va pas ! » lui souffla une voix. Et il comprit qu'il allait souffrir, sans discerner d'où lui viendrait cette souffrance, prêt à la deviner pourtant, comme on cherche un mot qui fuit, qu'on avait sur la langue, une seconde auparavant. — « Eh bien, tant pis, je souffrirai, répliqua-t-il. D'ailleurs, ce n'est pas de moi seulement qu'il s'agit ; c'est d'elle, qui souffre autant, plus peut-être que moi. On ne boude pas, on ne s'aigrit pas, on ne se révolte pas sans motif. Je ne l'ai pas épousée pour la voir malheureuse ; autant qu'il est en moi, je dois alléger ses peines et ses ressentiments. Bien souvent, sans le vouloir, j'ai pu, j'ai dû la

blesser ou la mortifier ; elle a beaucoup souffert auprès de ma mère jadis, par sa propre faute sans doute, mais en souffrait-elle moins? — Allons ! se dit-il encore ; » et il se dirigea vers l'appartement de Thérèse. Au seuil, il l'entendit qui parlait à quelqu'un, et supposa qu'elle avait gardé Blanche ou Rose pour se faire dévêtir et coiffer; mais ayant gratté à la porte et répondu à la voix sèche et aiguë qui criait :

— Qui est là ?

... Il vit en entrant, le verrou tiré, qu'elle parlait à Syb. Il caressa la fine bête, qui lui fit fête ; sa femme s'était rassise, silencieusement, devant la psyché ; un peignoir court aux épaules, elle lissait au démêloir ses cheveux d'un beau blond foncé. Une détresse enfantine, en dépit de son air froid et hautain, donnait à son visage une expression d'aigreur ; à chaque morsure de l'écaille descendant le long de sa soyeuse chevelure, si doucement qu'elle s'y prît, de grands fils de soie venaient aux dents du peigne ; elle les roulait avec un mouvement sec entre ses doigts et les déposait sur sa toilette : ils s'y amoncelaient en touffes fines pareilles à des cheveux d'enfant.

— Je perds tous mes cheveux, dit-elle amèrement.

Après la naissance de Fancy, il avait fallu les lui couper; ils étaient retombés à la suite de sa fausse couche et, après un arrêt dû à des frictions à la quinine et au liniment de cantharides, leur chute reprenait.

— Si cela continue, fit-elle, on me rasera la tête comme à une nonne!

Elle plaisantait, mais sans bonne grâce. Le coin de son peignoir, s'étant écarté, montrait l'échancrure de sa gorge qui paraissait plus maigre, sans corset. D'une coquetterie peureuse, elle s'effrayait déjà, à trente ans et en plein éclat, du risque de vieillir, se laissait aller à dire : — J'ai encore cinq ans, six ans à être jeune. Et après!... — Elle avait là un geste significatif, qui donnait congé à la fraîcheur du teint, à la finesse des formes, à la pureté lisse de la peau, à tout ce qui rend la femme suave et désirable. Elle fit entendre une petite toux sèche, et dit :

— Je ne suis pas bien portante, je tousse toutes les nuits; il faudra que j'aille consulter le Dr Rousselot.

Jacques eût pu répondre :

— Mais il est venu trois fois pour te voir, tu n'as pas voulu qu'il t'auscultât. Tu prétextais toujours quelque affaire! Voilà quinze

jours que tu te surmènes à courir Paris, et ensuite tu te plains! Cela, il le pensa, mais se garda bien de le dire, la vérité n'eût servi à rien qu'à l'irriter, et une plaisanterie, même discrète, l'eût humiliée, car elle détestait l'ironie, comme toutes les femmes.

Il apercevait, derrière la porte à moitié poussée du cabinet de toilette, une partie de la corbeille ouatée dans laquelle la chienne avait le privilège de dormir toutes les nuits. Songeant au premier maître de Syb :

— Voici longtemps qu'il ne nous a écrit! dit-il, et ce mot de regret et d'affection échappé, il sentit qu'il aurait mieux valu le retenir.

— Qui ça? demanda-t-elle avec brusquerie.

— Mais, Philippe.

— Ah! — et elle fit d'un ton glacé : — Oui, c'est vrai.

Cette indifférence ne le frappait pas d'aujourd'hui; Thérèse avait appris le départ de leur ami pour Washington, sans manifester de grands regrets; et il l'avait attribué à l'indolence des malades, à l'affaissement de l'intérêt qu'ils portent aux êtres et aux choses. Depuis son rétablissement, elle n'évitait ni ne recherchait les occasions de parler de lui; il semblait ne plus représenter à sa mémoire qu'une de ces amitiés qu'improvise le hasard des villes d'eau, et qu'on voit se dénouer, la saison finie. Cependant elle l'aimait bien autrefois, se montrant familière, confiante, expansive. Vers la fin de son séjour, quelques semaines avant qu'elle ne tombât malade, elle avait paru un peu refroidie; de son côté, il avait espacé ses visites. Jacques avait eu, depuis, le soupçon, — était-ce même un soupçon? — le doute, — était-ce même un doute? — qu'il ne serait pas impossible que Philippe, dans leur intimité et au contact de Thérèse, se fût, en tout bien tout honneur, épris d'elle. Le lui aurait-il laissé deviner dans son silence, aurait-il même risqué un aveu? Sûr de son ami, il se refusait à le croire. Si cependant Destelle avait cédé à l'entraînement d'un moment, assurément Thérèse l'avait rappelé au sentiment de son devoir; et peut-être était-il parti à cause de cela; ou bien, par délicatesse, craignant de se trahir, avait il cherché des chances d'oubli, dans l'éloignement. D'où partait cette supposition, Jacques eût été bien en peine de le dire; il n'en pouvait rattacher la certitude à un détail précis, car l'attitude de Thérèse éludait jusqu'à l'apparence du soupçon. Nul doute qu'elle n'eût aimé Philippe que d'amitié, et qu'elle n'eût regretté en lui qu'un ami. Mais, s'il en

était si convaincu, pourquoi écartait-il cet ordre d'idées, au lieu de s'y arrêter, n'ayant jamais risqué une explication à ce sujet avec elle, comme s'il avait pu craindre de l'éclairer sur ses propres sentiments, ou qu'il se fût senti jaloux d'appeler son attention sur un autre? Le plus souvent, du reste, il doutait et souriait d'une pareille conjecture, comme d'une folie. Et cependant!... Pourquoi y pensait-il plus intensément, ce soir? Est-ce qu'à travers le temps, les petites germinations fantasques de l'esprit, cette idée avait mûri en lui, grossi au point d'éclore et de crever, en fleur bizarre et peut-être vénéneuse? D'où lui venait, en cette seconde précise, une si lancinante envie de savoir, dût-il, en déchirant le calice, voir grouiller au fond quelque affreuse bête, mille-pieds ou araignée?

Il regardait tour à tour Syb, comme si elle eût pu lui apprendre quelque chose, et Thérèse, qui allait et venait par la chambre. Elle sentait bien peser sur elle ce regard insistant; et prévoyant un péril, elle marcha au-devant, avec cette tactique féminine qui frappe à côté :

— *Ta* Mme Rambert aurait bien pu arriver à l'heure exacte, cela m'apprendra à vouloir être agréable aux gens!

Il ne répondit pas, dérouté comme toujours par ces diversions agressives. Elle ajouta, après un silence :

— On s'habille bien mal en province, la robe d'Agnès ne lui allait pas du tout.

La fine piqûre, cette fois, porta un peu plus avant; tout ce qui touchait à Agnès le faisait souffrir; il avança le menton d'une façon qui semblait dire :

« Tu crois? C'est possible. Cela me laisse indifférent. »

— Elle rend sa fille trop précoce, ajouta-t-elle, elle ne lui parle pas assez en bébé, elle l'habille en femme avec ces robes anglaises, elle la gâte trop. Si Alyette était à moi, je ne l'élèverais pas ainsi!

Il réprima un sourire, la piqûre entrait, entrait toujours; voilà qu'elle s'en prenait à Alyette, à présent! Il savait que Thérèse éprouvait pour l'enfant une attraction dont elle se défiait elle-même et qui la rendait souvent injuste; son pouvoir sur elle était surprenant; Alyette, sous ce joli regard dur, tremblait de crainte et avait envie de pleurer; avec cela elle adorait sa tante : comment expliquer ces choses?

Elle avait passé dans le cabinet de toilette; derrière la porte presque refermée on entendait un bruit doux de porcelaine, de flacons de senteurs et d'eau. L'intimité, réservée à lui seul, de ces

bruits familiers, presque voluptueux, amollissait toujours son cœur et ses sens. Celle qui se faisait ainsi belle, ainsi pure, telle une grande poupée à laquelle il n'avait pas le droit de toucher, mais qui ne lui en appartenait pas moins, dans le secret de ce corps voilé de fines blancheurs de batiste, c'était sa femme et sa maîtresse, l'élue, l'unique, celle avec laquelle il vivrait, souffrirait, jouirait, mourrait !

— Que voulait Guilhem ? demanda-t-elle d'un air de fausse indifférence, en reparaissant.

Il leva les yeux :

— Tu ne t'en doutes pas ?

Elle fit signe que non.

— Cependant, si tu as vu ton amie aujourd'hui ?

— Justement, je ne l'ai pas vue ! trancha-t-elle avec le petit triomphe de le prendre en faute.

— Hier, alors !

— Je ne l'ai pas vue (elle chercha) depuis cinq jours, oui, depuis samedi.

Il savait, il était persuadé qu'elle ne mentait jamais. Aussi, sans pousser plus loin, lui raconta-t-il la scène de Guilhem. Elle l'écoutait de son lit, accoudée sur le traversin, une lueur de défi incrédule dans les yeux.

— Et comment s'appelle ce jeune homme ? demanda-t-elle avidement.

Curiosité éternelle d'Ève ! De cette catastrophe intime, du désespoir de ce mari, de l'avilissement de cette femme, qu'elle aimait et devait plaindre, ce qui l'intriguait le plus, c'était le nom de l'amant ! Il répliqua :

— Guilhem ne me l'a pas dit, et je ne le lui ai pas demandé. Ton amie a bien dû t'en parler, du reste ?

Elle secoua la tête, et avec une violence contenue :

— En tout cas, un pareil malheur serait de la faute de Guilhem ! Comment ose-t-il te raconter cela ? Ce sont des mensonges, j'en suis sûre ! Jamais Bell ne m'a confié ses secrets ; elle peut être frivole, coquette, mais se mal conduire...

Il se borna à lui confirmer les faits, sans essayer de la convaincre ; butée, elle répétait :

— Jamais Guilhem ne l'a comprise, c'est un jaloux et un brutal, il a l'air d'un bœuf ; Bell ne supportera pas d'être emmenée loin de Paris, elle déteste sa belle-mère, elle divorcera plutôt !

Il s'était levé, et debout de haut, la contemplait avec une pitié triste et tendre ; il ne savait comment lui parler de l'argent rendu sans la gronder, et cependant il le devait :

— N'est-ce pas deux mille cinq cents francs que tu avais prêtés à Mme Guilhem ? demanda-t-il avec une négligence affectée, dont il perçut bien la nuance, car un dédoublement singulier lui faisait entendre d'avance l'intonation de ses paroles, lorsqu'il s'adressait, ainsi énervé, à sa femme.

— Oui, fit-elle prise au dépourvu et se raidissant déjà, pourquoi ?

— Pour rien, Guilhem me les a rapportés.

Il vit alors de petites larmes rares qui lui perlaient aux cils, d'humiliation, et qu'elle essuyait seulement lorsqu'elles menaçaient de tomber.

— Tu regrettes Bell ? dit-il en feignant de prendre le change.

Elle répondit sèchement :

— Non, cela m'est égal. Que je ne la revoie plus ! Tout m'est égal !

Il lui posa doucement la main sur le front, ému d'une pitié plus grande ; ce fut une faute, elle le crut faible et lança un sarcasme.

— Cet argent te rentre à propos, tu pourras l'employer à acheter à ta sœur une robe qui lui ira mieux.

— Oh ! Thérèse ! fit-il atrocement blessé. Il retira sa main et le sang lui monta aux joues : — Sotte, sotte et méchante ! dit-il presque bas, âprement.

— Ah ! ah ! ah ! repartit-elle d'un rire un peu fou, et elle le dévisageait bien en face, pour voir si elle le forcerait à sourire, de ce rictus de faiblesse nerveuse dont il était si humilié. Sentant le danger, il avait détourné la tête, se mordant les lèvres à vif.

— J'aurais bien voulu voir la figure de Guilhem, fit-elle.

Il se tourna brusquement vers elle, exaspéré par cet instinct diabolique, et perdant prudence :

— Et moi, j'aurais bien voulu voir ton amie avouant sa faute et condamnée à brûler ses lettres ; et cet homme que tu bafoues a été plus généreux que d'autres ne le seraient à sa place.

— Quels autres ? En connais-tu ? Nomme-les !

Elle ricanait.

Un froid tomba. Ils eurent conscience qu'un mot de trop venait d'être dit ; sans intention, il était bête et inutile, ce mot ; et prenant un sens, il ouvrait aux doutes, aux suppositions de Jacques une

voie dangereuse, trouée de précipices. Il eut peur et recula. La main de Thérèse, pâle et fine, sillonnée de veines bleuâtres, traînait dans les draps. Il la prit aux poignets.

— Ta main brûle, tu as la fièvre, Thérèse, dit-il repris par la bonté.

Malade, elle devenait irresponsable, excusable. Elle répondit d'un ton moins acerbe :

— Je souffre beaucoup de la tête : et de nouveau deux larmes lui montèrent aux yeux. Il lui remit la main sur le front; elle ne fit aucun mouvement pour le repousser. Elle le regardait seulement, toujours en face, d'un regard moins assuré, mais gros de pensées, équivoque et si tenace qu'il en fut remué.

« Est-ce le malheur qui s'approche ? se demanda-t-il. Qu'y a-t-il dans l'eau profonde de ces yeux ? Que signifie l'indécision redoutable de ces lèvres ? Va-t-elle parler ? » Un long silence s'écoula, qui pesait sur eux comme l'ombre d'un lourd nuage d'orage qui passe. Elle ferma les yeux, et il sembla à Jacques que le malheur en suspens s'éloignait.

— Veux-tu dormir ?

Elle fit signe que oui, d'un lent battement de paupières.

— Dors, dit-il, mettant dans ce mot toute sa puissance de volonté tendre : il attendit un moment et se retira sans bruit, en la regardant par-dessus l'épaule. Elle avait ouvert les yeux et le contemplait fixement. Il attendit un peu sur le seuil, mais elle tourna la tête sur l'oreiller, et il sortit.

Dans sa chambre, il se coucha à regret et fut long à s'endormir. Du temps passa, des minutes inquiètes, des larves d'idées, incertaines et proches du cauchemar. Sa montre, qu'il fit sonner dans l'obscurité, sonna une heure du matin. Il se sentit alors couler peu à peu au néant; une lassitude tiraillait ses paupières, son corps s'affaissait dans le vide à l'écrasement du sommier. Halluys sombra dans le noir et le sommeil sans rêve.

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite.*)

SCÈNE VI

JEAN, M. ALLEYRAS, LE DOCTEUR, ROSE

ROSE (*entrant, effrayée*).

Je ne sais pas ce que tous ces gens-là ont après Monsieur... Ils parlent d'un enfant que Monsieur aurait brutalisé et qu'ils conduisent en procession chez le pharmacien.

LE DOCTEUR

Ils promènent le cadavre.

ROSE

Il y en a qui crient je ne sais pas trop quoi : « A la colonie! »..

LE DOCTEUR

On y va!

ROSE

Enfin, tout ça n'est pas grave, à preuve que le malade crie plus fort que les autres.

M. ALLEYRAS (*à Jeanne*).

Et Rose que vous oubliez !

JEANNE

Non, père, je ne l'oublie pas. *A Rose.* Nous avons une mauvaise nouvelle à vous annoncer, Rose.

ROSE

Hé! là! madame, laquelle donc?

JEANNE

Nous allons être obligés de nous séparer de vous.

(1) Voir *La Lecture*, pages 5, 98 161, 256, 321.

ROSE

C'est pas Dieu possible !

JEANNE

Si.

ROSE

C'est-il comme ça que vous retournez à Paris ?

JEANNE

Oh ! non... nous allons beaucoup plus loin.

LE DOCTEUR

Et où nous allons, ma bonne Rose, vous ne nous suivriez pas.

ROSE

Une supposition d'vot'part !

LE DOCTEUR

Non, mais une certitude. Nous allons aller demeurer à la Clairière.

ROSE

Chez les sauvages ?...

LE DOCTEUR

Oui.

ROSE (*stupéfaite*).

Ah ! ben, par exemple, si je m'attendais à ça !...

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que je vous disais ?

ROSE (*suivant son idée*).

Des riens du tout, des gens qui ont le diable au corps... Faut qu'ils vous aient ensorcelés... Heureusement que Monsieur et Madame ne sont pas encore partis.

LE DOCTEUR

C'est tout comme, Rose.

ROSE

Alors, Monsieur et Madame nous reviendront bientôt.

LE DOCTEUR

Je ne crois pas.

ROSE

Moi, j'en suis ben sûre.

M. ALLEYRAS

Et il n'y a pas que vous, Rose...

ROSE

Quand Madame verra comment elle est servie...

JEANNE

Je n'aurai pas à voir comment je suis servie, puisque je serai notre servante à nous-mêmes.

ROSE (*ahurie*).

Madame ne prendra personne à ma place ?

JEANNE

Mais non...

ROSE (*avec effort*).

Alors, c'est une supposition d'ma part, c'te fois, si je demandais pas mieux que de vous accompagner ?...

JEANNE

Nous vous saurions gré de votre proposition, Rose, mais nous ne l'accepterions pas.

ROSE

Je disais ben... vous n'avez pas d'estime à votre servante.

M. ALLEYRAS

Vous ne les comprenez pas, Rose... vous ne pouvez pas les comprendre.

ROSE

Je demande pardon à Monsieur... je comprends très bien que mes maîtres ont des embarras... des ennuis... qu'ils veulent diminuer leurs frais, enfin... C'est bien naturel... Si les clients de Monsieur ne le paient pas, il ne peut pas me payer... Mais j'ai raison de dire que vous n'avez pas d'estime à votre servante, puisque vous ne pensez pas que je puisse rester auprès de vous... pour rien.

JEANNE

Vous êtes dans l'erreur, ma bonne Rose : nous savons parfaitement combien vous nous êtes dévouée, mais la question n'est pas là... Nous ne vous emmènerons pas à la Clairière, parce que ses habitants, les sauvages, comme vous dites, considèrent les serviteurs en général, comme des gens qui consomment, dépensent... et ne produisent pas.

ROSE

Des propres à rien, quoi ?

LE DOCTEUR

Non, des adjoints que ne comporte pas le genre d'existence qu'ils ont adopté, voilà tout. Enfin, il y a aussi la dignité personnelle, qu'ils entendent à leur manière.

ROSE

Et v'là à présent que leur manière est celle d'Monsieur et d'Madame. On m'avait bien dit que c'te maladie était contagieuse; mais j'aurais jamais cru tout de même que Monsieur qui est médecin l'attraperait... Enfin, j'suis toujours à la disposition d'Monsieur et d'Madame quand ils auront besoin de moi.

M. ALLEYRAS

Eh! bien, en attendant, moi, Rose, je vous prends à mon service. Nous partirons pour la Suisse demain matin. Vous allez aider ma fille à faire ses malles et vous ferez ensuite la mienne. Tout le monde ici s'en va en vacances!

LE DOCTEUR

Non, père, pas en vacances : en apprentissage.

RIDEAU

ACTE IV

A la Clairière : la salle commune du deuxième acte, mais égayée, ornée, meublée. Il y a au mur des affiches illustrées claires et riantes : il y a des fauteuils confortables, une bibliothèque, un piano, etc..., les meubles enfin que l'on a vus dans le salon du docteur Alleyras, au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ADÈLE ROUFFIEU, puis Mme BEAU et Mme MÉNESSIER. (*Au lever du rideau, c'est le soir ; on aperçoit Adèle Rouffieu, dans l'ombre, en train d'allumer les lampes. La fenêtre est ouverte sur la campagne inondée de clair de lune. A la fenêtre, au dehors, Mme Beau et Mme Ménessier s'arrêtent à regarder Adèle Rouffieu.*

Mme MÉNESSIER (*au dehors, à la fenêtre*).

Bonjour, madame Rouffieu.

ADÈLE ROUFFIEU

Bonjour, mesdames.

Mme Ménessier

Vous êtes après allumer les lampes... c'est vous qui faites le ménage ce soir...

Adèle Rouffieu

Comme vous voyez... chacune son tour... je prépare la salle commune pour le conseil de famille.

Mme Ménessier

C'est vrai... c'est samedi aujourd'hui.

Adèle Rouffieu

Oui, c'est samedi, la veille de dimanche.

Mme Beau

Eh ! bien, nous, nous faisons un petit tour après le dîner pour la digestion.

Adèle

Vous n'entrez pas un instant?

Mme Ménessier

Nous avons peur de vous déranger.

Adèle (*elle a fini d'allumer la première lampe, qu'elle suspend au bout de la tige descendant du plafond dont les poutres sont apparentes*).

Pas du tout, pas du tout ; ça facilite l'ouvrage, au contraire.

(*Elle se dispose à allumer une seconde lampe, Mme Ménessier et Mme Beau sont entrées.*)

Mme Beau

Et il y en a de l'ouvrage, à présent!

Adèle

Je vous écoute : c'est pas une petite affaire que de mettre tout ça en ordre. Avant, le ménage était bientôt fait; mais depuis que M. Alleyras et sa dame se sont amenés ici... avec tous leurs meubles qu'ils ont fait cadeau à la colonie, c'est tout un aria! Regardez-moi ça... on ne peut plus seulement se remuer.

Mme Beau

Ne m'en parlez pas.

Mme Ménessier (*au piano en le caressant*).

D'un sens, c'est plus joli.

Mme Beau

Plus joli... plus joli... voulez-vous que je vous dise, moi,

madame Ménessier? Je préférais autant comme c'était avant... j'aime pas les encombrements.

Mme Ménessier

C'est pour rire que vous dites ça.

Mme Beau

J'ai pas envie de rire. Et puis, c'est pas tant la chose qu'on a plus de mal, c'est la chose qu'on n'est plus chez soi... voyons, vous ne trouvez pas?

Adèle

Je dis comme vous.

Mme Beau

Voulez-vous que je vous dise ?... Moi, j'ose plus entrer ici, c'est trop beau... je suis gênée, là... Et puis, je me sens dans les meubles des autres... C'est pas votre avis, madame Ménessier?

Mme Ménessier

Rien ne forçait M. et Mme Alleyras à venir ici, à nous donner leurs meubles... s'ils l'ont fait, c'est pour un bien.

Mme Beau

C'est-il aussi pour un bien qu'il s'a fait construire ce laboratoire de je ne sais quoi, ousqu'il cultive un tas de maladies ?

Mme Ménessier

C'est sa manie, à c't'homme !

Mme Beau

Possible! En attendant, il fait pour ses expériences une telle consommation de lapins qu'on ne peut plus en manger. Vous trouvez ça juste et gentil, vous! Des pauv'petites bêtes qu'on a tant de plaisir à élever !

Adèle (*allumant la troisième lampe*).

Vous les défendez, madame Ménessier, vous avez encore de la bonté de reste... Avec ça qu'ils se gênent, eux, pour nous chiner! Et cette façon de toujours donner des conseils, comme si on ne savait pas ce qu'on a à faire... Ils nous font la leçon, quoi, ni plus ni moins. Et tout ce que le docteur a dit l'autre jour sur l'alcoolisme, contre qui donc que c'était dirigé? contre votre homme, bien sûr.

Mme Ménessier

Vous croyez? Ah! bien, si j'avais su, j'y aurais répondu, et sans mettre de gants, encore!

ADÈLE

Comme si c'était un crime de boire un coup de temps en temps! Non, voyez-vous, madame Ménessier, je sais ce que je dis... ces gens-là nous méprisent... D'ailleurs, c'est facile à voir qu'ils font bande à part. L'institutrice et la femme du docteur ne se quittent plus; c'est le derrière et la chemise, ma parole! Elles nous mettent à l'écart. Nous sommes du trop petit monde.

Mme BEAU

Nous valons bien autant qu'elles, pourtant.

Mme MÉNESSIER

Oh! pour sûr!... au moins, nous, on est mariées..., on peut montrer son livret, y a pas d'erreur..., tandis qu'elle...

Mme BEAU

Elle s'est mariée à la mairie du XXIe, c'est bien connu.

ADÈLE

Un ménage à la colle, quoi!

Mme BEAU

Et pas d'enfant!

ADÈLE

Ces femmes-là n'en ont jamais.

Mme MÉNESSIER (*conciliante*).

Elle s'occupe des nôtres, c'est vrai.

ADÈLE

Pour ce que ça lui coûte!

Mme MÉNESSIER

C'est comme la chanteuse de café-concert, qu'elle dit que ça serait sa sœur censément. C'est sa sœur comme je suis la vôtre, Madame Rouffieu... La chanteuse et Mme Alleyras, ça ne fait qu'une.

ADÈLE

Je croyais que c'était une ancienne couturière.

Mme BEAU

Ça n'empêche pas.

Mme MÉNESSIER

Moi, j'ai appris ça par Ménessier qui l'a appris chez Ledret, au *Soleil Levant*, en travaillant à la ville. Preuve que ça sert tout de même à quelque chose d'aller chez le marchand de vins. Il m'avait

dit de ne rien dire, mais à vous, je peux bien confier ça, vous ne bavarderez pas.

Mme Beau

Vous pouvez être tranquille.

Mme Ménessier

Eh bien ! paraîtrait qu'elle chantait à l'Alcazar, décolletée par en haut et par en bas, avec des jupes courtes qui laissaient voir ses jambes.

Adèle

Ah! ça, mais d'où que vous revenez, madame Ménessier? Mais chacun sait ça! Même qu'à Villiers, tout le monde se gargarise avec le répertoire de la dame.

Mme Beau

C'est du propre.

Mme Rouffieu

C'est une chouette recrue pour la colonie! Vous savez, on a beau ne pas être fière, on n'aime pas de fréquenter des femmes comme ça.... voilà ce que je dis. Et c'est par ça qu'il faudrait se laisser marcher sur le pied; c'est pour ça qu'il faudrait trimer du matin jusqu'au soir! Ah! la la! Où que tu vas que j'te reconduise!

Mme Ménessier

Faut tout de même être juste... elle travaille...

Mme Beau

Elle travaille?... Qu'est-ce qu'elle fait?

Mme Ménessier

Dame ! elle habille nos petites filles, elle leur fait des robes.

Mme Beau

Avec ça qu'on l'a attendue..., les enfants n'allaient pas tout nus devant qu'elle arrive.

Mme Ménessier

Elle leur apprend aussi la musique.

Mme Beau

Parlez-moi encore de c'te invention-là! A quoi que ça leur servira, le solfège?... C'est un vrai cassement de tête pour un enfant. Moi je ne veux plus qu'elle apprenne au mien à faire le cabot. Tant pire si ça la défrise, je ne me gènerai pas pour y dire que ça me plaît pas.

ADÈLE

Et vous aurez joliment raison.

Mme BEAU

Et puis, je ne l'engage pas à me bassiner.

ADÈLE

Oh! pas de danger! Madame est trop bien élevée pour s'attraper avec vous. Elle vous enverra son homme.

Mme BEAU

Alleyras... je me demande, moi, si c'est bien un nom français, ça ?

Mme MÉNESSIER

Ménessier dit qu'il a connu un Espagnol qui s'appelait Alleyras.

Mme BEAU

Vous voyez bien, c'est pas français. Je m'en doutais... Alors, quoi ? on est une colonie étrangère. C'était pourtant bien assez de la femme à Testud.

Mme MÉNESSIER

Qu'est-ce qu'elle est, la femme à Testud ?

Mme BEAU

Comment, vous ne savez pas ? Elle est Belge ; j'ai vu son acte de naissance.

Mme MÉNESSIER

Elle vous l'a montré ?

Mme BEAU

Je vous dis que je l'ai vu, je ne vous dis pas qu'elle me l'a montré.

ADÈLE

C'est comme l'institutrice.

Mme MÉNESSIER

Elle est Belge ?

ADÈLE

Non, je ne dis pas ça, mais qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Mme MÉNESSIER

Ah! pour ça, y a pas d'erreur, elle instruit nos enfants.

ADÈLE

Ils auront une jolie instruction si elle leur apprend tout ce qu'elle sait ; car en voilà encore une qui est roublarde ! Et puis, vous trouvez que c'est un travail de se ballader toute la journée

dans la campagne avec les enfants. Il me semble que j'en ferais bien autant, moi.

Mme Ménessier

Paraît qu'elle leur donne des leçons de choses.

Adèle

De quelles choses ? c'est ce qu'il s'agirait de savoir.

Mme Ménessier

Oh !

Adèle

C'est comme dans les commencements qu'elle était ici et qu'elle emmenait les gosses aux cinq cent mille diables. Tout ça, c'était des prétextes à rendez-vous avec Collonges.

Mme Ménessier

Vous les avez vus ?

Adèle

Je sais ce que je dis. Il en est amoureux fou, l'amateur. Vrai, il n'est pas dégoûté de faire du boniment à une fille comme ça, surtout maintenant qu'elle trimballe son mioche, le petit Verdier, sur les bras.

Mme Beau

L'habitude de se mêler de ce qui ne le regarde pas.

Mme Ménessier

Ça ne l'a pas refroidi ?

Adèle

Au contraire, on dirait que ça l'excite. Faut-il qu'un homme soit bête tout de même... car enfin, si elle a été avec le fils Verdier, c'est qu'elle y était consentante... ; il ne l'a pas prise de force, pas vrai ?... la-mère-la-victime... à qui qu'tu contes tes bêtises ! Et l'autre coupe là-dedans. Il l'épousera, je vous dis qu'il l'épousera. Ce jour-là, je lui prêterai ma fleur d'oranger..., je l'ai gardée sous un globe, pour elle.

Mme Ménessier

Sacrée Mame Rouffieu... elle est impayable !

Mme Beau (*bas à Mme Ménessier*).

Elle voudrait bien que l'amateur fasse attention à elle.

Mme Menessier

Sûr et certain.

ADÈLE

Enfin, c'est son affaire, mais en tout cas c'est pas un spectacle à montrer à des enfants. Je ne veux plus que ma fille aille avec elle. Et j'y dirai, pour sûr que j'y dirai !

Mme BEAU

Chut ! les voilà... Ensemble, comme de bien entendu.

ADÈLE

Ce qu'elles doivent nous débiner !

SCÈNE II

LES MÊMES, formant un groupe hostile ; à droite, HÉLÈNE et JEANNE

JEANNE

Tiens ! Jean n'est pas ici ? Je croyais l'y trouver. Ces messieurs ne sont pas pressés aujourd'hui.

HÉLÈNE

La soirée est si belle. Il fait si bon dehors ! N'est-ce pas, mesdames ?

Mme MENESSIER

Oui.

HÉLÈNE

Comment vont vos enfants, madame Rouffieu ?

ADÈLE

Bien, merci.

HÉLÈNE

Leur indisposition n'a pas eu de suites ?

ADÈLE

Non.

JEANNE

Ah ! tant mieux. Jean qui les a vus ce matin me semblait redouter une fièvre, rougeole ou scarlatine. Il avait même, m'a-t-il dit, recommandé de les tenir en observation. Mais du moment que vous êtes rassurée...

ADÈLE (*sèchement*).

Je sais à quoi m'en tenir, voilà tout.

JEANNE

Ils ont commis une imprudence ?

ADÈLE

Non, madame. Mais on leur fourre une foule de choses inutiles dans la tête... alors, c'est pas étonnant qu'ils se plaignent d'y avoir mal.

HÉLÈNE

Je vous assure cependant, madame Rouffieu, que je n'exige d'eux aucun effort qu'ils ne puissent fournir.

ADÈLE

Dites donc tout de suite qu'ils sont plus bêtes que les autres.

HÉLÈNE

Je mentirais, car je les trouve, au contraire, intelligents, pleins de bonne volonté et ce ne sont pas ceux de mes élèves auxquels je suis le moins attachée.

Mme BEAU

C'est flatteur pour les autres.

HÉLÈNE

L'aîné n'est-il pas un peu délicat?

ADÈLE

Je souhaite que votre enfant, mademoiselle, ait une aussi bonne santé que les miens. Ils n'ont jamais été malades jusqu'à présent.

Mme BEAU

Le mien non plus. C'est à croire qu'on a apporté ici un mauvais air qui n'y était pas au commencement.

Mme MÉNESSIER

Madame Rouffieu a raison. On n'a pas besoin d'apprendre tant d'histoires aux enfants, pour qu'ils soient travailleurs et honnêtes.

HÉLÈNE

L'instruction que je donne aux vôtres est exactement celle que je donnerais au mien, s'il avait l'âge de la recevoir.

ADÈLE

Justement, ça n'est pas la même chose. Nos enfants à nous ne sont pas sortis de la cuisse de Jupiter... (*Hélène fait un geste de découragement et va rejoindre Jeanne qui a ouvert le piano. — Aux deux commères.*) Eh bien! c'est-y envoyé?

Mme MÉNESSIER

Pour sûr que vous ne mâchez pas les choses, vous!

Mme Beau

C'est comme ça qu'il faut leur parler, à ces princesses.

(*Jeanne joue les premières mesures du* Soir, *de Schumann*.)

Adèle

Allons, bon, le chaudron, maintenant!

Mme Beau

C'est exprès.

Mme Ménessier

C'est pour nous couper la parole.

Hélène (*à Jeanne*).

C'est *le Soir*, de Schumann, n'est-ce pas?

Jeanne

Vous connaissez?

Hélène

Oui. Est-ce beau! Quel apaisement... Quelle musique pleine d'étoiles!

Adèle

Ah! ma chère!

Mme Beau

Venez vous, mesdames, on ne s'entend plus ici.

Jeanne (*se levant*).

Restez, je ne veux pas être un embarras pour vous. Si j'avais pensé qu'un peu de musique pût vous gêner ou vous être désagréable, je m'en serais abstenue.

Mme Beau

Oh! vous êtes libre..., c'est à vous le piano.

Jeanne

C'est à tout le monde ici.

Adèle

Ça nous fait une belle main!

Mme Beau

Seulement, le jour où se réunit le conseil de famille...

Jeanne

Vous avez raison...

Mme Ménessier

C'est pas ici une salle de café-concert!

JEANNE

Vous aussi, madame Ménessier? Voyons, pourquoi ces paroles agressives? Pourquoi me cherchez-vous querelle? Qu'est-ce que je vous ai fait? Répondez.

Mme MÉNESSIER

Vous ne m'avez rien fait parbleu! J'ai dit ça... comme j'aurais dit autre chose.

JEANNE

Mais non. Vous avez dit cela par émulation, pour renchérir sur des insinuations qui voudraient être blessantes et qui nous font seulement, à Mlle Souricet et à moi, beaucoup de peine.

ADÈLE (*à mi-voix*).

J'te vas plaindre!

JEANNE

Ecoutez. Je ne demanderais pas mieux que d'avoir une explication tout de suite, si elle devait mettre un terme à une situation qui serait bientôt insupportable. Qu'est-ce que vous avez à me reprocher? Est-ce que je ne suis pas venue à vous sincèrement, sans intérêt, sans arrière-pensée d'aucune sorte? Avez-vous jamais vu dans mon attitude à votre égard la moindre provocation ? Ne sommes-nous pas, Mlle Souricet et moi, dévouées à vos enfants comme s'ils nous appartenaient? Votre existence, nous la partageons absolument. Nous ne nous sommes pas présentées comme des bienfaitrices, mais comme des compagnes, et votre malveillance nous afflige moins que votre injustice...

Mme BEAU

Nous ne sommes pas injustes, nous voyons clair, voilà tout.

JEANNE

Ah! Et qu'est-ce que vous voyez?... Parlez, précisez vos griefs. Il est nécessaire de connaître ses défauts pour s'en corriger.

Mme BEAU

C'est pas à nous de les dire.

JEANNE

Mais si, ou bien je les dirai à votre place et vous me reprendrez si j'en oublie. Avons-nous surpris votre confiance en venant ici? Vous n'ignoriez point que je n'étais pas mariée, et que Mlle Souricet avait été abandonnée par le père de son enfant. Est ce là ce qui nous rend indignes de votre sympathie, de votre estime?

Avouez-le franchement. Si quelque chose nous étonnait encore après cela, ce ne serait pas d'être ici, mais de vous y voir, car les descriptions que l'on nous faisait de la terre promise ne la représentaient pas comme un purgatoire.

Mme MÉNESSIER

Mettez qu'on ne s'accorde pas bien ensemble, ça suffit.

JEANNE

J'aime déjà mieux ça. Mais reconnaissez alors que l'exemple des concessions vient de nous.

Mme BEAU

Personne ne dit le contraire. Votre supériorité éclate partout!

JEANNE

Allons donc! Vous entendez, Hélène?

HÉLÈNE

J'entends!...

JEANNE

A quoi bon effacer l'inégalité des conditions, si ceux au profit desquels on la supprime, s'appliquent à la maintenir? Mais comprenez donc que, du peuple, j'en suis comme vous et que je l'aime puisque j'en sortais et que j'y reviens! J'ai été ouvrière, j'ai gagné péniblement ma vie, j'ai connu l'isolement, les rebuffades, les privations, la misère et, tirée du malheur, je n'en ai rapporté que de la pitié et de l'amour pour ceux que j'y laissais... Sentez-vous maintenant la force et la solidité des liens qui nous unissent Jean et moi, de ces liens auxquels il ne manque plus vraiment de sanction morale, du moment qu'ils se resserrent sur vous?

Mme MÉNESSIER

Ah! ça, les hommes oublient l'heure, ce soir.

Mme BEAU

Oui, qu'est-ce qu'ils attendent pour venir?

ADÈLE

Allons voir.

(*Elles sortent, Adèle en fredonnant l'air de la chanson de café-concert qu'on chante à Villiers.*)

SCÈNE III

HÉLÈNE, JEANNE

HÉLÈNE

Ah! J'ai bien peur que nous ne les ramenions pas.

JEANNE

Mais si. Vous avez entendu... Mme Rouffieu ne chante déjà plus que l'air ; elle me fait grâce des paroles. Qui sait? Elles m'écoutaient, elles réfléchiront.

HÉLÈNE

Les pauvres femmes, elles buvaient vos paroles, oui, mais comme le sable boit une averse. Il n'y a que moi que vous ayez rafraîchie.

JEANNE

Alors, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. Et puis, même si notre impuissance à les convertir nous était démontrée, nous ne serions pas davantage excusables de nous décourager.

HÉLÈNE

C'est vrai. Pardonnons-leur, car elles ne savent ce qu'elles défont.

SCÈNE IV

JEANNE, HÉLÈNE, COLLONGES

COLLONGES

Je vous demande pardon, vous étiez en train de causer ; je venais pour le conseil de famille, mais je m'aperçois que je suis le premier, je vais faire quelques pas dehors en attendant.

HÉLÈNE

Restez, je vous en prie, monsieur Collonges... j'ai à vous parler.

JEANNE

Je vous laisse, je vais rejoindre Jean.

(*Elle sort en leur faisant de la tête un signe affectueux.*)

SCÈNE V

HÉLÈNE, COLLONGES

COLLONGES

Ce n'est pas moi qui fais partir Mme Alleyras ?

HÉLÈNE

Non... elle va vraiment retrouver son ami... Pauvre femme !... Elle a besoin d'être un peu réconfortée.

COLLONGES

Réconfortée ? Comment ça ?

HÉLÈNE

Oui, il y a eu tout à l'heure une scène pénible. Madame Rouffieu, madame Beau et madame Ménessier étaient ici quand nous sommes entrées et, je ne sais à quel propos, elles se sont mises à nous dire des choses injustes et blessantes.

COLLONGES

A vous aussi?

HÉLÈNE

Oui, mais moi, ça ne fait rien, j'y suis habituée, tout au moins préparée; mais, pour madame Alleyras, c'était la première fois. Alors ça se comprend, elle a été bouleversée.

COLLONGES

J'entends d'ici les commères! Madame Alleyras espérait trouver à la colonie, de la bienveillance et des cœurs généreux... elle y retrouve la médisance, la calomnie et tous les potins de la petite ville... Ça n'était pas la peine, assurément, de changer de casernement. Il n'y a qu'à mépriser ces bavardages.

HÉLÈNE

Sans doute, s'il n'y avait que des bavardages... mais il y a une chose plus grave et qu'il faut que je vous confie.

COLLONGES

Attendez! (*il va à la porte qui donne sur la campagne, l'ouvre, regarde quelques instants au dehors, la referme et revient auprès d'Hélène.*) Voilà où nous en sommes, à prendre ces précautions! Il y a toujours les mêmes femmes qui rôdent autour de nos conversations. Les instants que nous passons ensemble sont comptés : on nous observe, on nous épie et notre intimité est l'objet de commentaires interminables! Mais quelle est cette chose grave que vous avez à me confier?

HÉLÈNE

Tenez, lisez ceci... lisez.

(Elle tend à Collonges un papier qu'elle a tiré de son corsage. Collonges lit ou plutôt déchiffre à haute voix.)

COLLONGES

« Monsieur Verdier, j'ai l'honneur de vous informer qu'il y a, à la Clairière, un réfractaire qui se cache. Cherchez-le et vous le trouverez facilement. »

HÉLÈNE

Eh bien! qu'en pensez-vous?

COLLONGES

Ce qu'on doit penser d'une dénonciation.

HÉLÈNE

Quelle infamie!

COLLONGES

Quelle tristesse surtout! Mais comment se fait-il que ce papier...

HÉLÈNE

Un hasard, naturellement. Tout à l'heure, avant le dîner, je faisais la lecture aux enfants, et comme toujours, après la lecture, ils me posaient cent questions. Tout à coup, Louis, le petit garçon de madame Beau, me demande : « Mademoiselle, qu'est-ce que c'est donc qu'un réfractaire? » Comme ça n'avait aucun rapport avec ce que je venais de lire, je cherche à savoir pourquoi il me posait cette question. Alors, il m'a montré ce papier qu'il avait trouvé chiffonné par terre, je ne sais où.

COLLONGES

Vous n'en avez encore parlé à personne?

HÉLÈNE

A personne.

COLLONGES (*comme à lui-même*).

Que faire? *(A Hélène.)* C'est entre les mains du petit Beau, dites-vous, que vous avez trouvé ça?

HÉLÈNE

Oui, mais ce n'est pas une indication, l'enfant l'avait ramassé sur le chemin.

COLLONGES

Sans doute... d'ailleurs il serait bien facile avec cette écriture de remonter à la source et de connaitre le coupable; mais nous ne le ferons pas, n'est-ce pas?

HÉLÈNE

Non, il ne faut pas le faire.

COLLONGES

C'est aussi votre avis? Que ce secret reste donc entre nous deux. Nous en sommes réduits, comme dans l'autre société, à cacher nos plaies.

HÉLÈNE

Oui, c'est malheureux. Par exemple, ce qu'il faut faire et tout de suite, c'est connaitre ce réfractaire et l'avertir; il en est peut-être encore temps; la lettre n'a peut-être pas été envoyée.

COLLONGES

Vous croyez donc qu'une mauvaise action peut ne pas être commise jusqu'au bout.

HÉLÈNE

Il faut toujours l'espérer. Et puis, en admettant que la lettre ait été envoyée, il ne doit pas y avoir longtemps. Ce papier n'est que le brouillon... Voyez, c'est plein de ratures.

COLLONGES

Oui. L'une d'elles est même significative : on a biffé le nom du maire et on a mis à la place celui de Verdier, qui est un auxiliaire plus sûr.

HÉLÈNE

Quoi qu'il en soit, la lettre a dû être écrite tout récemment; si ce brouillon avait traîné quelque temps dehors, il serait jauni, sali, tandis que l'écriture est au contraire toute fraîche. D'autre part on ne désigne personne directement. On avertit Verdier qu'il y a un réfractaire à la colonie.

COLLONGES

Ça revient toujours au même. Verdier transmettra la lettre à la gendarmerie qui fera immédiatement une enquête.

HÉLÈNE

Mais tout ça demande encore un certain temps. Si vous connaissez ce malheureux, il faut l'avertir; si vous ne le connaissez pas, cherchez-le... ça vous est plus facile qu'à moi.

COLLONGES

A quoi bon?

HÉLÈNE

Comment! C'est vous qui dites : à quoi bon? Quand il s'agit de sauver un des nôtres.

COLLONGES

Il n'y a pas besoin de chercher longtemps ni bien loin, allez : le réfractaire, c'est moi.

HÉLÈNE

C'est vous?

COLLONGES

Oui... Vous êtes étonnée de la facilité avec laquelle vous avez obtenu cet aveu, n'est-ce pas? Après tout, je n'ai à en rougir devant personne, encore moins devant vous que devant tout autre. Pourquoi donc rougirais-je de ma conduite, puisqu'elle est la consé-

quence d'une conviction profonde, d'une foi ardente? Si je n'en ai jamais rien dit ici, c'est parce que j'ai entendu quelquefois des camarades se targuer d'avoir fait leur service militaire, d'avoir été soldats, comme leurs femmes se targuent sans doute vis à vis de vous et de Mme Alleyras d'être légitimement mariées... c'est la même chose. Il y a tant de préjugés enracinés dans le peuple! Même là, et pourtant il a tout à y perdre, le refus de servir est considéré comme une chose criminelle, — et vous-même, vous vous éloignez instinctivement de moi.

HÉLÈNE

Non, je vous approuve, vos idées sont les miennes, vous le savez bien; mais alors même que je ne les partagerais pas, il s'agirait moins de m'y convertir que de vous sauver.

COLLONGES

Je vous le répète, à quoi bon? Je n'étais déjà pas très enthousiaste de cet essai de communisme, mais j'avoue que cette dénonciation me porte le dernier coup. Mon imagination n'était pas allée jusque-là... Jsqu'au dégoût! Il me semble que tout est noir autour de moi, et la Clairière s'emplit de ténèbres.

HÉLÈNE

Oui, c'est épouvantable et je vous plains de tout mon cœur... Je comprends votre lassitude, votre découragement; mais si vous restez ici, qu'arrivera-t-il?

COLLONGES

Il arrivera des gendarmes qui me conduiront à la prison d'abord, puis à la caserne, à l'expiration de ma peine.

HÉLÈNE

Vous, en prison, comme un malfaiteur! comme un assassin! et justement parce que vous ne voulez pas être forcé de tuer! Non, non, ce n'est pas possible, il faut partir tout de suite, gagner la frontière.

COLLONGES

C'est inutile. D'ailleurs, en me cachant ici, sous un faux nom, c'est à mes idées surtout que je suis réfractaire.

HÉLÈNE

Comment ça?

COLLONGES

Mais certainement; mon refus de servir perd sa signification et

sa portée du moment qu'il demeure obscur, isolé, je dirais presque honteux. Je devrais l'afficher, le crier au contraire, avec force, avec orgueil, pour qu'il eût des chances d'être efficace. Ah ! ils ont bien raison ici de m'appeler l'amateur. Leur instinct a bien trouvé le surnom qui me convient. Un amateur, voilà mon rôle en effet ; mais il faut que ça cesse, il est temps. Je ne suis même pas le soldat de ma cause.

HÉLÈNE

Mais, pour la défendre, il faut que vous soyez libre ! En vous laissant emprisonner, vous donnez satisfaction à ceux qui ont intérêt à faire le silence sur votre exemple, pour qu'il ne soit pas contagieux. Partez, je vous en conjure.

COLLONGES

En quoi mon départ pourrait-il être utile à notre propagande ? Tous les ans, quelques centaines d'hommes se dérobent au service militaire. Quel bénéfice la masse en a-t-elle retiré ? Les mêmes obligations continuent de peser sur elle. C'est avec des conseils comme le vôtre qu'on ne fait jamais rien, et ma fuite ne prouverait pas grand'chose. Non, je resterai, mais je ferai en sorte que ma protestation soit éclatante, je vous le jure.

HÉLÈNE

Taisez-vous, André, taisez-vous !... c'est la voix irritée d'un revenant que vous me faites entendre... Vous-même m'aviez dit que l'homme des haines aveugles, l'homme de terreur et de violence était mort en vous.

COLLONGES

Il ressuscite ! Je suis las de l'inaction et de la contemplation stériles. Je veux agir ; l'exemple seul est fertile.

HÉLÈNE

André ! André !... qu'allez-vous faire ?... songez à ceux qui vous aiment.

COLLONGES

Personne ne m'aime... je suis seul.

HÉLÈNE

Ne parlez pas ainsi, vous n'en avez pas le droit. Ah ! c'est mal à vous de me faire souffrir. Mais vous ne voyez donc pas dans quelles transes, dans quelle angoisse je suis ? Depuis que je sais que c'est vous qui êtes dénoncé, je tremble pour vous... je ne peux pas supporter l'idée que vous soyez arrêté, emprisonné... Je ne le

peux pas... Partez, André, je vous en supplie... Ayez pitié de moi.

Elle dit ces derniers mots d'une voix très basse.)

COLLONGES

Écoutez, Hélène, vous vous souvenez d'un matin où, ici même, j'ai eu ce mouvement de colère contre l'homme qui vous avait séduite. Vous aviez compris, n'est-ce pas? (*Hélène fait signe que oui.*) Depuis, je ne vous ai jamais parlé de rien... Nous avons eu pourtant de longues conversations ensemble; j'éprouvais une joie infinie à causer avec vous... J'apprenais à vous connaître. Votre intelligence, votre droiture, votre générosité, tout cela faisait que je vous aimais chaque jour davantage. Je vous avais silencieusement choisie pour ma véritable compagne. Eh bien! puisque vous tremblez pour moi, puisque vous voulez que je parte, si vous voulez me suivre, je partirai. J'ai un métier avec lequel je pourrai partout gagner ma vie et la vôtre... et celle de votre enfant. Notre patrie sera l'endroit où nous pourrons nous aimer sans contrainte et vivre en travaillant. Mais vous ne répondez pas.

HÉLÈNE

Je ne peux pas partir avec vous.

COLLONGES

Vous ne pouvez pas? Vous ne voulez pas. Le fait est que je ne vous propose pas quelque chose de bien engageant. Je vous demande pardon... je me suis trompé... J'avais cru...

HÉLÈNE

Non, André, vous ne vous êtes pas trompé, et pour me parler comme vous venez de le faire, pour me proposer d'être votre compagne, c'est que vous aviez bien deviné ce qui se passe en moi. Mais je ne peux pas vous suivre parce que mon départ serait une désertion et celle-là plus grave que la vôtre. Quels que soient les torts de quelques-uns d'entre nous, je ne peux pas oublier que j'ai été accueillie ici, sauvée, oui, sauvée, alors que j'étais dans la plus grande détresse matérielle et morale. Je ne dois pas être ingrate. Je ne peux pas, je ne suis pas libre, vous comprenez?

COLLONGES

Oui, je comprends vos scrupules, ils sont très respectables, mais vous voyez bien que j'avais raison quand je vous disais tout à

l'heure que j'étais seul. Vous me connaissez, je ne fais pas de phrases ; à quoi ça me servira-t-il de partir si vous n'êtes pas auprès de moi ? N'importe où je la traînerai, à l'étranger ou en prison, mon existence sera désormais misérable. Donc, je reste... j'attends qu'on vienne me chercher, m'arrêter... si je me laisse faire.

HÉLÈNE

Voyons, André, soyez raisonnable.

COLLONGES

Je ne peux pas l'être autant que vous.

HÉLÈNE

N'allez pas faire surtout quelque coup de tête irrémédiable !

COLLONGES

Faites attention... on vient.

HÉLÈNE

Promettez-moi...

COLLONGES

Je ne vous promets rien.

(*Pendant ces dernières répliques, on entend la voix de Poulot qui chante au dehors :*

Le plaisir nous convie,
Sans attendre à demain,
Suivons de la folie,
Suivons le gai chemin !

Et c'est en chantant toujours que Poulot entre, suivi du Père Nu-Tête et de Bougoin.)

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

LE SENTIER DU SOUVENIR

O sentier, te voilà vêtu de fleurs fanées
Dont les vagues parfums s'exhalent affaiblis ;
Les nids, déserts depuis le départ des années,
Dans le creux des buissons dorment ensevelis ·

Les collines au loin se dressent, couronnées
De la brume qui roule et s'allonge en leurs plis ;
Des ruines sont là, de lierre environnées,
Et, sous mes pieds, des champs que le deuil a remplis.

Paysage d'automne, où règne le silence,
Où, dans le brouillard bleu, le rêve se balance :
Ce sont les jours passés où je veux revenir !

J'ignore si le temps, ce peintre prismatique,
Sait rendre le lointain des ans plus poétique,
Mais tu me plais toujours, sentier du souvenir !

Émile Goudeau

LA PASSERELLE [1]

(*Suite*)

VIII

Après le départ de la femme de chambre de Monthibert, le substitut se trouvait dans un état d'esprit facile à comprendre.

Son imagination se donnait un libre cours, uniquement occupée de sa chère Gabrielle qu'elle enrichissait de toutes les qualités et de tous les charmes.

Il voyait l'avenir en rose et se disait que sans doute la jeune femme se repentait de l'impitoyable dureté qu'elle lui avait manifestée dans sa lettre en réponse aux ardents aveux de celle que Jacques Vauloup lui avait remise.

Elle devait donc avoir chargé sa confidente de la mission qu'elle venait de remplir !

Elle l'attendait et elle était prête à l'écouter et à se laisser attendrir.

Une sorte de folie s'empara de lui.

La passion si vive qu'il éprouvait pour cette belle et malheureuse recluse redoubla et ce fut avec une impatience fébrile qu'il compta les instants qui le séparaient de l'heure du rendez-vous.

Au parquet où il se rendit selon son habitude et qui se trouvait sans affaires, il se montra si préoccupé que le procureur venu de son côté pour y passer une demi-heure, lui demanda, étonné de ses distractions :

— Qu'avez-vous donc, mon cher ? On dirait que vous vivez dans les nuages.

Il s'excusa.

Une migraine, une névralgie subite dont il souffrait, ce qui lui semblait extraordinaire et nouveau, car il jouissait d'une santé de fer et sa tête était des plus solides.

(1) Voir *La Lecture*, pages 46, 131, 196, 278, 363.

Et comme en somme, il n'y avait rien à faire, les criminels étant en grève et la prison trop vaste pour eux dans ce paisible pays du Perche, le procureur qui était alors un homme aimable, riche, célibataire et bienveillant, lui proposa une promenade à travers la campagne.

Il accepta.

Le temps était doux et nuageux, l'air embaumé de senteurs printanières, et dans la verdure des champs couverts d'opulentes moissons et de blés déjà vigoureux, on sentait le travail fertilisant de la sève qui les faisait grandir à vue d'œil.

Le procureur dirigea la marche et sans y songer, par hasard peut-être, les deux promeneurs arrivèrent hors de la ville sur une éminence d'où on distinguait dans le lointain la vallée de l'Huisne et à mi-côte le manoir de Monthibert perdu au milieu des futaies environnantes.

Il s'assit sur un tronc d'arbre près de son compagnon et, lui montrant les toits tourmentés du petit château, il lui dit:

— Vous voyez cette maison?

— Parfaitement.

— Eh bien! si, comme je me plais à le croire, la châtelaine a le cœur bien placé, haut et fier, je ne pense pas qu'il y ait au monde une créature plus malheureuse qu'elle. Comment a-t-elle consenti à accoler sa vie à celle d'un être comme son mari?

— Par suite de son inexpérience et de sa jeunesse sans doute...

— C'est une raison... Cependant...

— Il en est une autre qui vous expliquera tout.

— Laquelle?

— Mme de la Hautière a perdu ses parents de bonne heure.

— Vous le savez?

— Très bien.

— C'est elle qui vous l'a dit?

— Non.

— Continuez.

— Son tuteur, un homme excellent, avait pour elle une réelle affection, mais cette affection était paralysée par un insouciant égoïsme — l'égoïsme d'un vieux garçon, — vous ne vous en formaliserez pas, mon cher procureur?

— Allez toujours.

— Ce tuteur, le comte de Soubernon, très riche, considérait comme un ennui la tutelle dont il s'était chargé à regret. Vous

comprenez quelle désorganisation cette jeune fille, au sortir de pension, aurait jetée dans l'existence de ce célibataire, habitué des grands cercles et attaché fanatiquement à ses aises, à ses plaisirs et à ses manies.

— On a déjà expliqué le fait dans une petite pièce très spirituelle...

— *Le Feu au couvent* ?

— Précisément.

— Rien de neuf sous le soleil.

— Le comte de Soubernon voyait donc arriver avec terreu l'époque où la pensionnaire tomberait dans son existence comme un aérolithe extrêmement incommode.

— Alors ?...

— Quelqu'un qui sans doute était au courant de ses idées lui présenta, au moment opportun, M. de la Hautière dont la situation de fortune était convenable, le passé sans reproche. Il le crut un galant homme et pesa de tout son pouvoir sur l'esprit de sa pupillr qui, effrayée de l'isolement dans lequel elle se trouverait, et n'ayant confiance qu'en son tuteur, accepta le prétendu qu'on lui proposait...

— Les yeux fermés !

— C'est le cas de le dire. Et voilà comment M. de Soubernon se débarrassa de sa pupille et de ses trente ou quarante mille francs de rentes. Je ne vous cacherai pas qu'il se l'est amèrement reproché. Vous comprenez pourquoi ?...

— Sans difficulté. Mais comment êtes-vous au courant de ces détails ?

— Par une raison bien simple. Madame de la Hautière et moi, nous avons eu le même tuteur.

— Ah ! fit le procureur avec un geste de surprise qui en disait long. Vous la connaissiez donc !

— Je l'ai vue en effet autrefois, mais si rarement et si peu !...

— Et ici ?

— Jamais.

— Cependant...

— J'ai cru devoir faire une visite à M. de la Hautière, mais il m'a accueilli avec une certaine ironie, avec défiance même, et m'a fait comprendre qu'il était inutile de tenter une nouvelle expérience et de revenir à Monthibert.

— Et madame ?...

— Ce jour-là je ne l'ai même pas aperçue. M. de la Hautière m'a affirmé qu'elle était absente et je suis parti...

— Sans espoir de retour? demanda finement le procureur.

Le substitut répéta :

— Oui, sans espoir de retour.

Mais ses yeux se fixaient sur les tourelles aiguës de Monthibert et il se disait :

— J'y serai ce soir.

La conversation tomba.

Le procureur était doué d'une intelligence très pénétrante et d'une certaine expérience de la vie.

Le ton de son compagnon l'avait frappé.

D'un autre côté il avait réfléchi plus d'une fois à la bizarrerie de ce jeune homme qui, près du soleil, c'est-à-dire dans les bureaux du ministère, n'avait trouvé d'autre faveur à solliciter qu'une place de substitut dans une sous-préfecture de la dernière classe.

Il pressentait depuis longtemps déjà tout un roman d'amour sous cette aventure qui piquait sa curiosité, et son compagnon de promenade, en quelques mots prononcés au hasard, venait de le convaincre qu'il ne s'était pas trompé.

Les deux magistrats reprirent le chemin de la ville et se séparèrent après avoir échangé quelques mots d'amitié.

Il allait être six heures et demie.

Le cœur de Robert Fréville battait déjà plus fort à la pensée de sa prochaine entrevue avec son adorée.

Il commanda son dîner et y toucha à peine.

Puis il monta à sa chambre et fit ses préparatifs de départ.

Un moment il demeura en contemplation devant une petite photographie dont, par un de ces innocents larcins que la passion excuse, il s'était emparé à l'hôtel de son tuteur, et la couvrit de baisers.

C'était bien là celle qu'il avait aimée, au sortir de l'enfance, avec ses cheveux crespelés en ondes naturelles, avec ses yeux bleu de ciel et ses petites fossettes dans les joues qui lui souriaient.

Quelle fatalité les avait empêchés de se confier leurs secrètes pensées, leurs désirs, leurs sympathies naissantes ?

Ne les avouait-elle pas elle-même dans sa lettre à la fois si tendre; si triste et si résignée ?

Quelle puissance néfaste avait clos leurs lèvres ?

Désormais un obstacle les séparait, pour toujours peut-être !

Robert Fréville avait horreur du partage.

Il voulait Gabrielle, mais il la voulait tout entière, à lui seul, et c'était un désir presque irréalisable !

Mille idées tumultueuses et contraires s'entre-choquaient dans sa tête.

A sept heures il sortit en disant à son domestique :

— Je vais faire un tour dans la campagne ! Je me sens indisposé... J'ai besoin d'air...

Le Normand murmura, en fermant les portes derrière son maître :

— Pas besoin de me dire où il va. La petite femme de chambre n'est pas venue ici pour rien. Bonne chance !

Il avait du flair.

IX

Le substitut s'en alla, sa canne à la main, légèrement vêtu d'un complet gris fer, couleur de ténèbres si on peut s'exprimer ainsi, par des chemins détournés et pendant plus d'une heure il marcha d'un pas tranquille à travers cette campagne qu'il connaissait bien, pour l'avoir si souvent parcourue en tous sens.

A l'heure dite, sans avoir aperçu rien de suspect, il se trouva dans le chemin qui longe le parc de Monthibert.

La nuit était profonde.

Seules les étoiles projetaient sur la campagne endormie leur clarté incertaine et troublante.

Il prêta l'oreille et n'entendit rien autour de lui que le cri mélancolique de quelques oiseaux nocturnes qui s'appelaient de loin en loin.

Alors il s'approcha de la petite porte et frappa doucement.

Elle s'ouvrit aussitôt.

La tête souriante de Florence apparut aux yeux de l'amoureux ravi.

Elle dit à voix basse :

— C'est vous ?

— Oui.

— Venez.

Et l'attirant par la main, elle l'entraîna dans le parc en repoussant la porte derrière elle.

Florence était un bon et agréable guide.

— C'est madame qui sera surprise en vous apercevant, dit-elle.

La maison n'était pas loin.

Au détour d'une allée circulaire, une lumière isolée, qui éclairait mal une fenêtre du rez-de-chaussée, fit tressaillir l'amoureux.

Elle était là !

Involontairement, il pressa le pas. Il avait hâte d'arriver auprès d'elle.

— Comme vous l'aimez ! dit la femme de chambre.

Il ne répondit pas, mais elle l'entendit soupirer.

Dans le vestibule, elle s'arrêta.

— Vous pouvez être tranquille, reprit-elle. Le dîner est fini. Il ne reste que madame et moi dans le château. Les domestiques sont aux communs et le garde dans sa maisonnette, par là...

Elle désignait le côté du parc opposé à celui par lequel ils étaient entrés.

— Maintenant, je vous laisse, dit-elle.

Elle montra la porte de l'appartement de Gabrielle.

— Le reste vous regarde.

Elle s'engagea dans l'escalier, et s'arrêta au premier palier, penchée sur le vestibule pour voir ce qui allait se passer.

Le substitut demeura un moment interdit et trop ému pour faire un pas en avant.

De l'autre côté de la porte qui les séparait, la jeune femme était au piano.

Elle jouait avec une saisissante expression de tristesse une rêverie d'un compositeur allemand dont les œuvres sont empreintes de la plus profonde mélancolie.

C'était son auteur favori, Schubert.

Son éducation musicale était complète et classique et elle puisait dans cet art si fertile en distractions ses plus utiles ressources contre le spleen maladif dont son existence était pour ainsi dire envahie.

Bientôt, avec des palpitations de cœur, Robert Fréville se décida à ouvrir la porte.

La pianiste lui tournait le dos et ne pouvait l'apercevoir.

Elle ne fit pas un mouvement et dit seulement d'une voix tranquille :

— C'est vous, Florence?

Et comme on ne répondait pas, elle pencha la tête de côté e elle étouffa un cri de surprise et presque d'épouvante en reconnaissant le substitut.

— Vous!

Il essaya de sourire mais pas un son ne sortit de ses lèvres.

— Vous, vous! répéta-t-elle avec une émotion croissante, avez-vous donc juré de me perdre!

En le voyant si bouleversé par cet accueil auquel il ne s'attendait pas, elle fut prise de pitié et s'adoucit tout à coup.

Ils se regardèrent pendant un instant.

Leurs yeux échangèrent, dans ce long regard, tout un monde de pensées et alors l'amoureux trouva la force de lui dire :

— Je vous savais seule... Il faut que vous parle!... J'aurais risqué ma vie pour arriver jusqu'à vous!... Me voici... Je vous en supplie, Gabrielle, ne me repoussez pas et écoutez-moi... Que vous en coûtera-t-il? C'est de votre bonheur et du mien qu'il s'agit!...

Elle fit un geste de résignation et poussa les volets intérieurs des fenêtres.

Puis elle revint s'asseoir et indiqua de la main un siège à ce visiteur nocturne en soupirant :

— Puisque vous le voulez... mais hâtons-nous!... Qu'avez-vous à me dire?

Elle ajouta d'un ton où on sentait une aversion concentrée :

— M. de la Hautière n'est pas ici mais avec lui on ne peut être sûr de rien. Qui nous dit qu'il ne reviendra pas d'un instant à l'autre! Expliquez-vous donc!... Pourquoi vous obstinez-vous à m'écrire, à me parler, à me voir!... Vous savez bien que je suis une condamnée!...

Il répliqua seulement ces deux mots :

— Et moi donc!

— Vous avez votre liberté!... J'ai perdu la mienne et pour toujours!... Il faut nous soumettre. C'est la destinée, cela!

Il s'emporta brusquement :

— Eh bien! je n'en veux pas, ni pour vous, Gabrielle, ni pour moi! J'ai lutté longtemps. J'ai cru que j'aurais la force non de vous oublier, ce serait impossible, mais de me taire... Je ne peux pas!... Si je devais être seul à souffrir, peut-être j'accepterais mon sort, si cruel qu'il soit, mais il n'en est pas ainsi. Tou à l'heure je vous écoutais, et dans les notes qui s'égrenaient

sous vos doigts, il y avait toute une révélation de douleurs secrètes, de chagrins inavoués et une sorte de désespoir dont vous mourez... C'est trop pour moi de supporter vos douleurs et les miennes, d'être en proie au supplice de vous savoir malheureuse tandis que de mon côté je ressens là — il portait la main à sa poitrine — l'incessante torture d'un amour qui me dévore et du regret d'être passé à côté de vous sans vous supplier de m'entendre et sans vous confier mon rêve de jeunesse !...

— Qu'y pouvons-nous faire ? Il n'est pas de remède au mal dont nous souffrons !...

C'était un aveu.

Robert Fréville tressaillit.

— Ainsi, demanda-t-il, vous consentiriez à subir un tel supplice éternellement ?

— Pourquoi pas ?

Il rapprocha son fauteuil de celui de la jeune femme.

— Ce serait au-dessus de vos forces.

— Peut-être !

— Ne dites pas non ! Martyre du mariage, victime d'un consentement arraché à votre inexpérience, vous supportez votre peine avec résignation, mais le courage a des bornes et la réclusion des maisons pénitentiaires n'a pas plus de rigueurs que la vôtre. Elle ne peut pas toujours durer...

— Comment l'empêcheriez-vous ?

— Ecoutez, Gabrielle. Tout dépend d'un mot de vous, d'une effort de votre volonté ! Je vous aime avec passion... Vous êtes mon idéal, mon idole, mon rêve... Pas une minute de mes journées ou de mes nuits, vous n'êtes absente de ma pensée. Vous l'occupez tout entière et si bien qu'aucune affection, aucune amitié n'y sauraient trouver place et que mon cœur ne bat que pour vous seule. Ce que je vous ai écrit est vrai d'un bout à l'autre, je vous le jure Je ne suis venu ici que pour vous et ce qui a tranché mes dernières hésitations, ce sont les plaintes, si réservées pourtant, de vos lettres à notre ancien tuteur. J'ai compris vos déceptions et je suis accouru pour vous consoler, vous dire que je suis navré de votre malheur, prêt à tout pour vous arracher à cette déshonorante servitude et à cette prison ! Si vous me rendez une parcelle de l'amour infini que j'ai pour vous, si vous avez pitié de mon propre désespoir, qui donc pourrait vous empêcher de fuir, de vous éloigner de ce pays, de quitter un compagnon indigne de vous, inca-

pable de comprendre la valeur de son trésor et qui peut être dans un mariage qui eût fait la joie de tant d'autres n'a vu que la dot qui lui tombait entre les mains et les espérances de l'avenir... Laissez-lui cette fortune... Sacrifiez cet argent dont il n'use que pour l'enfermer dans une cave comme il n'use de votre grâce et de votre beauté que pour la cacher à tous les yeux et la séquestrer dans une pensée de défiance injurieuse. Allons-nous-en tous deux, la main dans la main, au-devant d'un autre avenir plein d'espérances et de joies mystérieuses... Confiez-moi le soin de votre bonheur et, soutenu dans ma tâche par l'amour dont mon cœur déborde, je vous jure de vous consacrer toutes les forces de mon être et de vous refaire une existence digne de vous !... Qui nous en empêche ?... Quel scrupule peut vous retenir?... Quelle loi peut vous contraindre à accepter à tout jamais une vie dont ne voudrait aucune des paysannes qui vous entourent.

La jeune femme secoua la tête dans un geste plein de noblesse et de dignité.

— Vous dites quelle loi! murmura-t-elle. Celle de l'honneur. Jusque-là ma conscience n'a rien à me reprocher. Je suis une honnête femme et c'est ma consolation! Telle je suis, telle je veux rester, quoi qu'il m'en coûte.

— Ah! s'écria-t-il, vous ne m'aimez pas!

— Si.

Ce fut le cri de son cœur. Elle avait été impuissante à le retenir.

En même temps un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

Le jeune homme s'était précipité à ses genoux.

Il s'empara de ses mains et les couvrit de baisers.

Il l'accabla de prières et de supplications; il essaya d'étouffer ses scrupules et s'exprima avec une ardeur croissante et des accents enflammés.

Il ne put la convaincre ni l'entraîner.

Elle s'obstinait dans sa résistance en répétant :

— Je veux être sans reproche à mes propres yeux.

A la fin, épuisé de tant d'efforts, à bout de forces et d'arguments, il se releva, tomba dans un fauteuil et couvrit son visage de ses mains.

Alors elle fut prise de pitié et lui dit :

— Revenez demain à la même heure... Je vais réfléchir... Je vous dirai ce que j'aurai décidé.

Il resta encore quelques instants auprès d'elle.

Peu à peu elle retrouva son calme et lui demanda en souriant :

— Soyez sincère... Comment êtes-vous venu ici?... C'est Florence qui vous a ouvert la porte, n'est-ce pas?

Et comme il ne voulait pas trahir son alliée et gardait le silence :

— A quoi bon vous taire, reprit-elle. Croyez-vous que je n'aie pas tout deviné! Elle déteste M. de la Hautière, et il faut dire pour son excuse qu'il ne lui en donne que trop de sujets.

— Il se peut qu'elle n'aime pas M. de la Hautière mais elle vous est toute dévouée et vous sait malheureuse! Lui pardonnez-vous?

— Pourrais-je lui en vouloir. Ce qu'elle voit l'irrite, la pauvre fille!

Elle parut prendre une détermination soudaine et reprit vivement :

— Revenez demain, elle vous rendra le même service, et je vous dirai ce à quoi je pourrai me résoudre.

— Gabrielle! supplia-t-il.

— Non, allez, mon ami... J'ai besoin d'être seule...

Il s'empara de ses deux mains et l'attira à lui mais elle fit un effort pour se dégager et, secouant la tête :

— Non ; je ne peux pas, je ne veux pas.

Il échangea un dernier regard avec elle et sortit.

— Et pourtant, je l'aime, se dit-elle avec désespoir en écartant brusquement les volets et en le suivant dans la nuit où il disparut comme une ombre.

Alors elle quitta le petit salon où cette scène venait de se passer et s'enferma dans sa chambre.

Elle se jeta à genoux sur son prie-Dieu et dans un élan de cette foi mystique qui attendrit parfois les âmes les moins religieuses aux heures des grandes luttes où le bonheur d'une existence est en jeu, elle murmura :

— Mon Dieu, défendez-moi contre ma propre faiblesse!

En un instant son ancien ami d'enfance était parvenu à lui faire partager son amour.

Si au lieu de s'abîmer dans une de ces prières qui montent vers le ciel, invocation de la créature en danger à la toute-puissance du créateur, elle s'était penchée sans bruit à son balcon, voici ce qu'elle aurait vu.

X

Un homme enveloppé dans un pardessus grisâtre sortit à pas de loup d'une porte basse du pavillon voisin du petit salon où la conversation entre Gabrielle et le substitut avait eu lieu.

Il gagna en louvoyant un massif de coudriers et d'arbustes qui formait une large tache sombre au bord de la pelouse.

Et peu à peu, en se glissant d'un arbre à l'autre, il s'avança sur les traces du substitut qui ne se doutait pas de cet espionnage.

Il ne tarda pas à l'apercevoir au milieu de l'allée par laquelle il était venu et qu'il suivait de nouveau pour gagner la petite porte du parc.

Une étrange expression crispait la peau du visage de cet homme.

Elle tenait du sourire sardonique de l'escrimeur qui voit son adversaire tenter un coup facile à parer et périlleux pour lui et du rictus du fauve qui s'apprête à déchirer une proie tombée dans son affût.

Robert Fréville marchait avec précaution en évitant de faire crier la ravine sous ses pieds.

Il arriva à la petite porte, l'ouvrit et la repoussa sans qu'elle fit le moindre bruit en roulant sur ses gonds.

— La coquine avait pris toutes ses précautions, pensa l'homme avec un rire dédaigneux.

L'apostrophe mentale s'adressait à la femme de chambre.

— Et ce Grelu qui n'a rien vu! pensa-t-il encore. Décidément on n'est bien servi que par soi-même.

Et comme la porte n'était pas tout à fait fermée, il avança la tête sous les lierres échevelés qui en obstruaient à demi l'ouverture.

Le substitut s'enfonçait dans les ténèbres et n'apparaissait plus que comme un fantôme qui s'effaça tout à fait, tandis que le bruit de ses pas allait en s'affaiblissant pour cesser à son tour.

Cet homme c'était M. de la Hautière, revenu d'Alençon par le train du soir, talonné par la jalousie et mis en éveil par les sarcasmes de son garde.

— Comme j'ai été bien inspiré, se dit-il, et comme je me vengerai !

Se venger!

C'était facile à dire, plus difficile à faire.

Les hommes qui ressemblent à M. de la Hautière cherchent l'ombre et le silence et redoutent par-dessus tout l'éclat d'un scandale retentissant.

D'ailleurs à la suite de ce scandale que serait-il arrivé?

Un procès, une séparation, un divorce peut-être.

Il n'en voulait pas!

Gabrielle, cette femme charmante et désirable, était son bien, sa chose, son souffre-douleurs!

Il entendait la garder par intérêt, par vanité et aussi un peu par amour, mais cet amour était d'une nature spéciale.

Il aimait certainement cette adorable femme, mais à sa façon, comme certains êtres aiment les oiseaux qu'ils tiennent en cage et auxquels ils rendent la vie dure, et dont pourtant ils ne consentiraient à se séparer à aucun prix.

Elle lui appartenait, on ne la lui arracherait pas!

Appuyé au battant d'une porte voisine du boudoir de Gabrielle, s'il n'avait pas entendu d'un bout à l'autre l'entretien des deux amoureux, il en savait assez pour ne rien ignorer de leurs sentiments et de leurs projets.

Sans doute elle était encore sans reproche.

Mais il se disait, avec une flamme bilieuse dans les yeux:

— Aujourd'hui, mais demain!

Ne devaient-ils pas se revoir?

N'avait-elle pas été déjà à deux doigts de sa chute?

N'avait-elle pas dit à son amant, car ce damné substitut était bien près de l'être:

— Je vous aime!

Ou du moins ne le lui avait-elle pas fait comprendre?

De là à le lui prouver, il n'y avait qu'un pas.

Ne venait-elle pas d'écouter des prières auxquelles elle n'opposait que les derniers soupirs et les derniers efforts d'une vertu qui expire et va se rendre!

Ils se retrouveraient le lendemain au même lieu et à la même heure.

Il en était sûr.

Gabrielle venait de le dire assez clairement!

Eh bien! ce larron d'honneur, ce voleur d'amour n'arriverait pas jusqu'à elle!

Il saurait bien lui barrer le chemin.

Et toujours le point d'interrogation sans réponse se dressait devant lui.

Par quel moyen? Comment?

Serait-ce en se montrant ouvertement, en se plaçant en face de l'envahisseur, ou même en ordonnant à Grelu, l'homme à la grande barbe, la brute à tout faire, de garder l'entrée avec sa carabine, comme un factionnaire?

Non.

Ces façons lui répugnaient.

Ce qu'il méditait, c'était un traquenard silencieux et discret, une mystérieuse vengeance.

Où la prendre?

Il se le demandait en remontant vers sa maison par le chemin que le substitut venait de suivre à travers le parc.

Tout à coup il s'arrêta.

Une idée commençait à poindre dans son cerveau en travail.

Il passait sur un pont rustique, à balustrades de bois brut, couvert de son écorce, et jeté sur un fossé large et profond, dans lequel coulait un bief qui se jette à une demi-lieue de là dans l'Huisne.

Cette passerelle déjà ancienne avait besoin de fortes réparations et se trouvait dans un des coins les plus abandonnés du parc où rarement quelque promeneur s'aventurait.

M. de la Hautière demeura un instant immobile sur ce pont délabré qui pouvait servir ses projets.

Les poutres qui le soutenaient tremblaient sous ses pieds.

Si elles se rompaient sous le poids de la perfide femme de chambre et de son protégé, l'eau du ruisseau pouvait amortir leur chute et les sauver de blessures aussi graves qu'inévitables sous un enchevêtrement de madriers et de planches projetés pêle-mêle dans cet abîme improvisé.

Peu à peu l'idée confuse d'abord se dessina dans son esprit avec plus de précision.

Après une demi-heure de méditations, M. de la Hautière la trouva d'une exécution facile et d'un succès à peu près certain.

Il avait fallu que Florence eût besoin de dissimuler sa démarche pour se rendre à cette petite porte dont l'existence était à peine connue des gens du château eux-mêmes, à cause des lierres et des plantes parasites sous lesquels elle était ensevelie depuis des années.

Or, Gabrielle avait dit au substitut :

— Vous reviendrez par le même chemin et Florence vous attendra à la porte.

Il n'y avait donc aucun doute à conserver sur l'endroit où le piège devait être tendu.

Un mauvais sourire releva les lèvres minces du mari.

En un instant il prit son parti.

Il se rendit sous un hangar qui servait de resserre aux outils dont on a toujours besoin à la campagne, avec des allures d'un malfaiteur qui redoute d'être surpris.

Il se munit d'une scie et de deux ou trois autres instruments et, sans recourir à l'assistance d'aucun de ses domestiques ni même de son fidèle Grelu, il retourna à la passerelle.

Depuis quelques instants, la lune alors dans son plein s'était élevée dans un ciel très pur et répandait sur le parc une lumière éclatante, suffisante pour aider dans sa ténébreuse entreprise ce travailleur qui connaissait les moindres bosquets et les plus petits détails de ces lieux au milieu desquels il vivait depuis sa première enfance.

Aussitôt il se mit à l'œuvre.

La scie entailla la charpente vermoulue de ce pont en ruines suspendu sur un ravin de trois mètres de profondeur au fond duquel l'eau coulait avec des gazouillements de ru qui vagabonde parmi les cailloux et les herbes aquatiques.

Il inspecta toutes les pièces de la passerelle comme eût pu le faire le plus expérimenté des charpentiers, mais ce n'était pas pour la consolider, c'était pour la détruire.

Et tout en travaillant en conscience, il calculait les chances du châtiment qu'il préparait aux deux coupables.

Il ne s'accusait pas de lâcheté, il s'estimait au contraire le plus adroit des justiciers.

Ou la femme de chambre passerait seule d'abord et alors si son poids suffisait à entraîner la chute de ce pont sapé dans ses bases, elle ne pourrait pas servir de guide à l'amant de Gabrielle; ou elle suivrait un autre chemin pour gagner la petite porte du parc et sa vengeance serait complète puisque les deux criminels tomberaient ensemble dans ce guet-apens qu'ils ne pouvaient soupçonner ni l'un ni l'autre.

Tout réjoui de cet espoir, il se frottait les mains en s'applaudissant de cette géniale invention.

Un rire sarcastique et féroce, silencieux, imprimait à sa face blafarde une expression odieuse, celle de la perfidie et de la bassesse de l'être rampant qui se cache dans les ténèbres pour frapper par derrière l'ennemi qu'il n'ose aborder de front.

Vers deux heures du matin, il jugea son œuvre à point.

En réalité elle était exécutée de main de maître.

La passerelle devait s'effondrer aussitôt qu'un ou deux promeneurs arriveraient sur le milieu que rien ne soutenait plus dans l'espace.

Ce n'était pas tout.

Il ne fallait pas que l'eau pût amortir la chute des délinquants.

M. de la Hautière se rendit à une centaine de mètres en aval du pont, enleva la petite vanne qui maintenait la réserve à une certaine hauteur, et pour qu'on ne pût la replacer il la transporta au milieu d'un fourré.

L'eau se répandit avec un bruit de chute de moulin dont on lâche les écluses dans le lit du ruisseau et laissa le ravin à sec à l'endroit où le propriétaire de Monthibert venait de préparer son traquenard.

A la clarté de la lune qui déjà s'abaissait au-dessous des futaies lointaines, il put distinguer à son aise les quartiers de roche à découvert sur lesquels l'amoureux qui se proposait d'envahir son domicile se briserait les os.

A moins d'un miracle, rien ne devait le mettre sur ses gardes.

M. de la Hautière consulta sa montre.

Elle marquait deux heures et demie.

Que lui restait-il à faire?

Il n'avait plus qu'à disparaître.

Il regagna la remise où il avait pris les outils dont il venait de se servir si noblement et répara de son mieux le désordre de sa toilette.

Tout sommeillait autour de lui.

Grelu lui-même, toujours debout au premier chant du coq, était encore enfermé pour quelque temps dans sa maisonette.

M. de la Hautière, soutenu par l'ardeur de haine dont il avait été enflammé subitement à la suite de l'entretien de Gabrielle avec le substitut, ne songea pas même à prendre un peu de repos.

Il serra autour de lui le pardessus dont il était enveloppé pour éviter la fraîcheur de la nuit, et sortit de son parc comme il y était entré, avec des précautions de cambrioleur.

Le train qui devait le ramener à Alençon pour les assises ne partait de Mortagne qu'à sept heures.

Il avait donc du temps devant lui, et comme ce train s'arrêtait à toutes les gares intermédiaires, il se dit qu'il pouvait gagner l'une d'elles où sa présence passerait inaperçue.

Il jeta un dernier regard à la façade de son manoir qu'il entrevit dans une large éclaircie, au-dessus de la grande pelouse d'où s'élevait un épais brouillard.

Et il s'engagea dans une suite de chemins de traverse où il ne pouvait être vu.

Rien ne le pressait.

Au besoin, il faisait de longs détours pour passer au large des fermes où bientôt les habitants matineux ne tardèrent pas à se montrer, aux premières clartés du jour naissant.

Son plan se fût exécuté sans encombre si le hasard qui bouleverse parfois les projets les mieux conçus ne l'eût contrarié, légèrement d'ailleurs, au moment où il arrivait à son but, c'est-à-dire à une petite gare située en pleine campagne, où il entra à peu près en même temps que le train qu'il allait prendre.

Il ouvrait la portière d'un modeste compartiment de seconde, lorsqu'il se trouva face à face avec un voyageur au visage large et réjoui qui en descendait.

Ce voyageur, c'était Migorel, l'ancien marchand de bois, devenu rentier, le client assidu et le boute-en-train du café de la Régence, l'ami de Virginie, l'habitué enfin du petit cénacle des Indépendants dont il était un des plus gracieux ornements, Migorel qui allait passer la journée chez un cultivateur de ses cousins où un bon et cordial déjeuner l'attendait avec quelques amis.

Migorel était de belle humeur.

Il s'effaça complaisamment pour laisser entrer le châtelain de Monthibert dans son wagon, et s'en alla sans réfléchir d'abord à l'étrangeté de cette apparition.

Mais, à peine sorti de la gare, il se dit :

— Hé, hé! très bizarre, cette rencontre! Pourquoi M. de la Hautière vient-il tout seul, à pied, prendre le train à plus de trois lieues de chez lui!

A quelle heure donc avait-il dû quitter Monthibert?

Vers le milieu de la nuit!

C'était plus qu'étrange, en effet; c'était presque inexplicable!

Mais Migorel avait d'autres soucis en tête, et les affaires de M. de la Hautière l'intéressaient médiocrement.

Il s'engagea à son tour, en faisant gaiement des moulinets avec sa canne, son petit chapeau rond campé sur l'oreille, dans un chemin de traverse qui devait le conduire à la ferme de son cousin, où il ne tarda pas à arriver.

Mais en embrassant sa cousine, une grosse et joviale fermière, haute en couleur, il ne put s'empêcher de lui dire :

— Devinez qui j'ai rencontré à votre gare, en descendant du train?

— Je ne sais pas.

— M. de la Hautière.

— Pas possible!

— Si, en personne ; même il a paru vexé de me voir. Qu'est-ce qu'il venait faire par là?

Ce fut la question du jour.

Il n'en faut souvent pas plus pour mettre les esprits à l'ouvrage et délier les langues.

Au déjeuner, chacun donna son avis.

Mais personne ne trouva de solution satisfaisante.

On ne lui connaissait dans le quartier ni liaison ni affaires.

Migorel resta préoccupé.

Involontairement, il revenait toujours à cette question insoluble.

— Que venait-il faire dans ces parages?

Lorsque vers six heures du soir, il entra à son petit cercle des Indépendants, ce fut, selon l'usage, une explosion d'apostrophes joyeuses.

— Enfin voilà ce bon Migorel!

— Lui-même!

— Toujours en retard!

— Ce soir j'ai une raison.

— Dites-la.

— J'étais à la campagne, chez mon cousin...

— A la Grivaudière?

— Faitement!

— On y déjeune joliment bien, déclara Me Coquereau. La dernière fois que j'y suis allé, quelle noce, messeigneurs!

Migorel tenait à sa petite histoire :

— Ecoutez-moi un peu, dit-il. J'ai pris le train de sept heures et j'ai fait une bonne promenade.

— Le temps était superbe!

— Et la campagne est magnifique, mes enfants. Et un festin! Mes papilles s'en délectent encore! Il y avait surtout un certain canard aux navets!...

— Gros sybarite!

— A propos, devinez qui j'ai rencontré là-bas, en descendant à la gare...

— L'évêque?... dit un farceur.

— Non.

— Le préfet?...

— Pas davantage.

— Qui donc?

— Vous ne devineriez jamais... M. de la Hautière...

— Bah!

— En personne, frais comme une vieille rose, éveillé comme un loir!

— Où allait-il?

— A Alençon, parbleu!

— Ce n'est pas étonnant, il est du jury.

— Comment, pas étonnant!... s'écria Migorel. Un particulier qui vient prendre le train, aux environs de sept heures du matin, à près de quatre lieues de chez lui, pédestrement!

Migorel répéta deux ou trois fois :

— Pas étonnant, pas étonnant... Qu'est-ce qu'il faut donc vous servir, cher maître?

L'avocat lui donna raison.

— C'est juste, Migorel, c'est juste, mon bon.

— Réfléchissez! Il n'avait donc pas dormi, cet être-là!

— Comment expliquez-vous la chose, Migorel?

— Je ne l'explique pas. J'ai eu beau y songer tout le temps, je n'y comprends rien, mais rien du tout!

— Messieurs, observa M. Laroche, n'auriez-vous pas quelque chose de plus intéressant à nous apprendre? Qu'est-ce que ça peut bien nous faire les pas et démarches de M. de la Hautière.

Me Coquereau intervint :

— Si vous nous parliez de sa femme, Migorel, à la bonne heure! Une suave créature, qui a tiré un fichu numéro à la loterie du mariage, la pauvre!

— Croyez-vous qu'il y en ait de bons? dit avec philosophie Migorel, célibataire impénitent.

— Messieurs, reprit un autre, si nous nous occupions de nos affaires?

— Un écarté, Migorel.

— Si vous voulez.

— Les consommations en cinq secs.

— Ça va !

Le fausset de l'ancien marchand de bois s'éleva dans le silence relatif qui dura un quart de minute.

— Virginie !

— Voilà !

La grosse fille arriva en se dandinant, avec son éternel et complaisant sourire.

— Une absinthe gommée, monsieur Migorel ?

— Oui, Virginie, oui, ma belle, s'écria Migorel avec ferveur, en allongeant ses deux gros bras autour de la taille de l'obligeante personne. Comme elle sait nous comprendre, messieurs, cette douce enfant ! Aussi, je ne crains pas de le publier, je l'adore ! Oui, Virginie, je raffole de tes charmes, mon ange !

Virginie en avait entendu d'autres et ne s'en effarouchait pas.

Elle écoutait les clients et prenait leurs commandes.

Il n'y en avait pas deux qui se ressemblaient.

Quelles mixtures et comment faisait-elle pour s'y reconnaître !

Et dans les comptes, que de complications !

Elle ne se formalisait de rien, riait avec les uns et les autres et ne se trompait jamais !

Virginie était le phénix des bonnes, des gouvernantes et des caissières !

Deux minutes après, dans la petite salle pleine de la fumée des pipes et des cigarettes, on n'entendait que le cliquetis des dominos remués sur le marbre, le froissement doux des cartes qui se collaient ensemble, onctueuses à la suite d'un service trop prolongé, et les exclamations des joueurs de piquet à quatre ou d'écarté qui se mêlaient dans une confusion cocasse :

— Quatorze de valets !

— Ça ne vaut pas.

— Six cartes.

— C'est bon.

— Le roi.

— Toujours alors ?

— Jamais assez !

— Vous l'avez donc dans votre manche ?

— Si je pouvais !

— Comment, Migorel, vous jetez du cœur et vous avez coupé ma dame ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que vous arrivez de Vichy, par hasard ?

— Non, puisque j'ai déjeuné à la Grivaudière.

— Vous prenez de drôles de leçons chez votre cousin !

— On ne peut donc plus avoir une distraction maintenant ? objecta Migorel.

— Si vous vous mettez à tricher, il faudra nous prévenir.

Ils riaient.

— Sept, huit, neuf et la dernière trente.... Cent cinquante-sept. A moi la fortune ! Six sous !

La petite scène recommençait tous les soirs, avec des variantes.

On se faisait du bon sang à la Régence, et on y oubliait pour un moment les petites misères de la vie, ce qui n'empêchait pas l'ancien marchand de bois de se dire en rentrant chez lui :

— Qu'est-ce que ce la Hautière avait donc à rôder là-bas, ce matin ? Drôle de corps !

(*A suivre.*) Charles Mérouvel.

JOURNAL D'UN INTERPRÈTE EN CHINE[1]

(Suite et fin.)

Tantôt on nous servait à chacun notre portion, tantôt chacu allait puiser avec ses baguettes (koué-tze) le morceau qui lui convenait le mieux dans le plat commun.

Nos Chinoises, en véritables femmes de l'aristocratie, étaient fières de la longueur des ongles de leurs doigts, dont les dimensions, en effet, dépassaient celles de leurs pieds, et par une instinctive coquetterie elles faisaient passer continuellement sous nos yeux leurs griffes invraisemblables, pour nous démontrer que jamais, jamais elles n'avaient fait œuvre de leurs dix doigts. C'est là-bas le chic suprême.

Le dîner fut très gai, et je dépensai tout ce que je savais de chinois pour entretenir la conversation. Thuret, qui se grisait d'eau claire, avait trouvé plus simple de parler en français à sa voisine, laquelle, Dieu me pardonne, à la fin, arrivait presque à le comprendre.

Enfin, les deux femmes élèvent leurs baguettes en l'air et les déposent solennellement sur leur soucoupe. Cela indique qu'elles ont assez mangé, que le dîner est fini. Les acteurs font leur entrée en saluant, et en un tour de main des décors succincts sont posés, la représentation commence. On nous fait coucher sur des lits de repos, et nos hôtesses sont assez gentilles pour nous bourrer des petites pipes de tabac blond. Puis c'est le tour de l'opium. Mais l'opium n'est pas mon fort, et comme je tenais à ne pas scandiliser mes compagnes, je me contentai d'un simulacre de fumerie.

A travers la fumée bleue, je voyais comme en rêve évoluer les acteurs. Les rôles de femmes sont remplis en Chine par de jeunes garçons, qui imitent assez bien la démarche chancelante de ces dames, grâce à des souliers pointus dont les talons sont remplacés

(1) Voir *La Lecture*, pages 46, 148, 179 290.

par de petites échasses. La domesticité, rangée de chaque côté des acteurs, buvait leurs paroles et leurs gestes. L'un des artistes frappait, selon l'usage, un coup de gong, à chaque changement de scène; ce bruit finit par nous déplaire, et Thuret dit gravement à notre hôte attentif :

— Mandarin, fais taire le gong.

Le mandarin comprit sans que je traduisisse, et le gong fut honteusement expulsé.

A la fin du spectacle, le mandarin poussa la complaisance jusqu'à aller faire un tour discret dans le jardin obscur.

Deux heures plus tard, nous étions de retour chez nous et remettions au mandarin, avec notre défroque, les feuilles de papier convoitées.

Et Thuret me disait : « Mon pauvre vieux, tu ne pourras plus dire que tu ne rapportes rien de l'expédition de Chine, puisqu'elle t'a procuré un dîner exquis. Est-ce vrai ? »

J'en convins. Et c'est en effet tout ce que m'a valu l'expédition : un bon dîner.

Seulement, ce soir-là, rentré chez moi, et souvent depuis, je me suis posé cette question : Était-ce vraiment des femmes du monde, des mondaines pour de vrai? Et je me suis toujours répondu :

— Je ne crois pas. Elles étaient trop complaisantes.

CHAPITRE XXVI

RETOUR

Le transport-hôpital. — Pointe au Japon. — Gordon. — Deux diplomates. — Une lettre de Montauban. — Ingratitude parlementaire et gratitude impériale. — Je rentre dans la vie civile.

Je revins à Shanghaï sur le transport qui servait d'hôpital. Hélas! trois fois hélas! mon retour ne ressemblait pas à mon arrivée; jusque-là, j'avais toujours pris mes repas soit avec le général, ou même, en son absence, à la table de l'amiral Charner, qui avait eu plusieurs fois besoin de moi comme traducteur. Plus de général, plus d'amiral. Le commandant du transport ne me demanda pas si j'interprétais le chinois ou l'hébreu ; j'étais pour lui un simple sous officier, et je fus traité en sous-officier.

Je trouvai sur le navire un compagnon d'infortune, un sous-officier de spahis comme moi, M. Henri Dumont, engagé pour la durée de la campagne, et aujourd'hui directeur d'une des plus importantes usines de France : les papeteries du Marais.

Il accrocha son hamac à côté du mien dans l'entrepont. Nous étions placés entre deux dysentériques, dont l'un, en mourant, dès le premier jour, nous laissa une place contre la cloison. La nuit suivante, trois ou quatre pauvres diables moururent encore, et nous fûmes plus à l'aise. Enfin, nous nous fîmes, avec nos couvertures de cheval, une petite cabine suffisamment confortable, et, moyennant 5 francs par jour donnés au maître-coq, nous obtînmes un ordinaire très confortable, provenant de la desserte de la table de l'état-major.

La traversée dura huit jours, je ne l'oublierai jamais. Je me vois encore ballotté sur les vagues dans cette espèce de cercueil rempli de mourants, emportant à Shanghaï tous les malades des hôpitaux de Tien-Tsin, et rempli par les odeurs mêlées qui s'exhalaient des lits des dysentériques et des boîtes de médicaments. C'était horrible. Il y avait surtout une odeur de musc provenant du dernier lavement qu'on administre au moribond en guise de viatique suprême, et qui, en éveillant en nous des idées de mort prochaine, avait fini par nous devenir insupportable.

Peu de jours après mon retour à Shanghaï, le général y arriva lui-même, enchanté, extasié par son voyage au Japon, et redoublant mes regrets, qu'il fit d'ailleurs bientôt disparaître, en me chargeant d'accompagner dans ce pays M. Schmidt, qui s'y rendait pour régler définitivement le prix des chevaux de l'expédition.

Nous fîmes la traversée sur un petit navire anglais. Nous étions trois dans la même cabine, M. Schmidt, le colonel Gordon et moi. Le colonel Gordon était ce héros qui vient de terminer son invraisemblable carrière d'aventurier de génie par l'héroïque défense de Khartoum. Je me souviens qu'il voyageait avec un énorme chien de Terre-Neuve, dont la taille provoqua l'admiration, l'étonnement et la terreur des Japonais.

Je restai cinquante jours au Japon, et je retournai aussitôt à Shanghaï où le général passa l'hiver : il s'occupait de l'expédition de Cochinchine, pour laquelle l'amiral Charner emprunta le concours de l'armée de terre, et cherchait, dans la limite de ses attributions, à établir entre la France et la Chine, qu'il venait de terrifier, des relations cordiales et profitables à son pays.

La France a été représentée avec éclat en Chine surtout par deux hommes, MM. de Lagrenée et de Montigny.

Le premier, parti de Brest le 12 décembre 1843, emmenant dans ces contrées lointaines sa femme et ses deux enfants, sut inspirer aux Chinois un tel respect et une telle sympathie, que, lorsque nous arrivâmes à Pé-Kin, son nom y était encore dans toutes les bouches, et lorsque, trente-cinq ans plus tard, son fils, Edmond de Lagrenée, un de nos agents consulaires les plus distingués, vint représenter les intérêts de la France à Canton, il y trouva encore vivant le souvenir de son père, qui l'accompagna et lui aplanit les obstacles dans sa tâche patriotique.

Quant à M. de Montigny, le général de Montauban écrivait en 1860 au ministre de la guerre que son nom valait encore toute une armée. D'ailleurs la lettre que je transcris ici, en même temps qu'elle indique la singulière estime que professait le général pour ce diplomate, dévoile les pensées de notre chef sur l'expédition qu'il venait de mener à bien. Elle mérite donc deux fois d'être reproduite :

Corps expéditionnaire
EN CHINE
—
CABINET
du
GÉNÉRAL COMMANDANT
EN CHEF
—

QUARTIER GÉNÉRAL DE SHANGHAÏ
le 18 janvier 1861.

« *A Monsieur Charles de Montigny,*
à Paris.

« Mon cher monsieur,

« Je viens de recevoir votre bonne lettre du 24 octobre, et avant de vous entretenir d'affaires, je commence par vous féliciter du rétablissement de votre santé, que l'on disait fortement compromise : j'espère qu'elle n'aura fait que se consolider maintenant que vous êtes loin de Shanghaï, où bien des maladies de toute nature ont sévi pendant l'été dernier.

« J'entre parfaitement dans toutes vos vues en ce qui touche nos affaires en Chine, et je crois (toute modestie à part), que le gouvernement a eu le plus grand tort de ne m'avoir pas conservé tous les pouvoirs qui m'avaient été confiés dans l'origine.

« J'ai eu à vaincre des obstacles de toute nature pour arriver au résultat de mes opérations militaires, et le but de celles-ci atteint, le résultat a été tel que vous l'avez prévu, la ratification pure et

simple du traité de 1858, sauf l'indemnité augmentée en raison des frais de guerre nouveaux, et l'article 6 que j'ai pu faire insérer par le baron Gros, à force d'en avoir causé avec le baron, et surtout avec son entourage ; cet article est celui qui a rapport aux intérêts du clergé catholique en Chine.

« Quant à l'occupation permanente d'un point utile à notre prépondérance en Chine, je n'ai pu rien obtenir. J'avais désigné *Chu-San* qui, sous le rapport militaire, politique et nautique, me paraît préférable à tout autre ; mais, comme vous devez bien le penser, lord Elgin, usant de son influence habituelle sur notre ambassadeur, a exigé en première ligne l'évacuation de cette île, que nous occupions depuis six mois, et dans laquelle nous nous étions créé de nombreux partisans par une administration sage et honnête.

« Sommé par le baron Gros, au nom du gouvernement de l'Empereur (malgré mes observations), d'évacuer Chu-San, j'ai dû obéir aux ordres de Sa Majesté, avec le regret de voir que l'intérêt français devait être sacrifié à l'intérêt anglais ce qui, pour moi, n'est pas un mystère.

« Après avoir eu à lutter contre l'ambassadeur et le général anglais qui voulaient la destruction de la dynastie tartare, et ne s'en cachaient pas, je n'ai pu obtenir leur concours pour marcher contre les rebelles, lors même qu'ils s'approchent de Shanghaï : d'un autre côté, l'insistance qu'ils ont mise à nous faire évacuer Chu-San et les fréquentes entrevues du sieur Meadows, consul anglais, avec ces bandits ; tout cela, dis-je, ne me laisse aucun doute sur toutes les intrigues des Anglais pour s'emparer de Nankin, ou, tout au moins, pour profiter des troubles que les bandes des rebelles jettent dans le pays pour diviser l'Empire en deux parties : Empire du Sud et Empire du Nord, et placer à la tête du premier une de leurs créatures.

« Déjà ils ont obtenu l'ouverture du Yang-tsé-Kiang, après le traité de paix, et une concession de trente lieues d'étendue, près de Hong-Kong, pendant que le baron Gros croyait bonnement que lord Elgin restait à Pé-Kin jusqu'à la promulgation du traité de paix.

« Nous n'avons ici aucun agent capable ; je n'en connais qu'un seul, c'est le plus intelligent et le plus actif : Kleckowski. Si je l'avais eu pendant la campagne près de moi, j'en aurais tiré bon parti, mais le baron Gros n'avait voulu le recevoir à aucun prix : il en est résulté que, n'ayant personne à opposer à M. Parkes et à

M. Wade, notre diplomatie s'est traînée à la remorque de celle des Anglais.

« Dégoûté de tout ce que j'ai vu, j'ai dû me borner à mon rôle militaire ; celui-là n'a pas faibli, et j'espère avoir porté le drapeau de la France, dans toutes les circonstances, aussi haut, sinon plus haut que tout autre.

« Vous aurez vu par les journaux, mon cher monsieur, quels ont été nos succès militaires ; l'Empereur les a bien largement récompensés, et moi, personnellement, j'ai été comblé, Sa Majesté m'ayant écrit directement la lettre la plus flatteuse et la plus bienveillante pour m'annoncer qu'elle me réservait la première place vacante au Sénat, en même temps qu'elle avait voulu nommer elle-même mon fils chef d'escadrons.

« Vous aurez appris aussi que l'expédition de Cochinchine a été confiée à la marine, à laquelle je fournis les troupes et les moyens de l'armée de terre dont elle pourra avoir besoin ; l'expédition part après-demain dimanche, et je resterai à Shanghaï avec 400 hommes environ, force suffisante pour contenir les rebelles, qui, de temps à autre, menacent toujours les approches de cette ville. J'ai 2,800 hommes à Tien-Tsin, mais le ministre de la guerre m'a donné l'ordre de faire rentrer successivement les troupes, je n'aspire donc plus moi-même qu'à en faire autant, en voyant le peu de préoccupation du gouvernement pour les affaires de Chine : nous cédons complètement la place aux Anglais, et je vous avoue que j'ai le cœur trop français pour assister à l'agonie de notre influence dans ce pays, quelque minime qu'elle soit en ce moment. Elle aurait pu certainement être relevée par des agents vigoureux et désireux du bien et de la gloire de la France, mais où trouver beaucoup de Montigny ?

« Ce n'est point une vaine flatterie que je vous adresse, mon cher monsieur, nous n'en sommes pas là entre nous ; mais mes sentiments patriotiques concordent tellement avec les vôtres, que tout ce que vous avez fait ici pour la gloire de la France, me fait éprouver un douloureux sentiment en le comparant avec tout ce qui se passe aujourd'hui.

« Comme je vous l'ai dit plus haut, me trouvant impuissant à faire le bien, rencontrant des obstacles que je n'ai nulle qualité pour vaincre contre les Anglais, je n'ai plus qu'une seule perspective, un prompt retour au milieu de ma famille.

« Je vous prie, mon cher monsieur, de faire agréer à vos dames

mes hommages les plus dévoués, et de recevoir la nouvelle assurance de mes sentiments bien affectueux et de sincère attachement.

Général Ch. de Montauban.

Le 21 avril, laissant au général Jamin le commandement des troupes qui restaient en Chine et qui allaient bientôt rentrer en France, le général, quittant Shanghaï, faisait escale à Saïgon pour régler avec l'amiral les questions relatives à l'occupation définitive de la Cochinchine, et il arrivait le 20 juin à Marseille.

Cette aventure extraordinaire qui s'appelle l'expédition de Chine entrait dans l'histoire de France, elle y trouvait les préjugés, les calomnies, les erreurs qui accueillent les événements importants et que le temps finit toujours par emporter, comme un fleuve majestueux qui va noyer dans les profondeurs des mers les immondices déposés sur ses bords.

L'Empereur Napoléon, qui a toujours valu mille fois mieux que son entourage, voulait récompenser largement son général victorieux. Montauban n'était pas riche, et le souverain pensa que rien ne ferait plus plaisir au général dont l'armée avait rapporté les trésors du Palais d'Été, que de voir l'avenir matériel de ses enfants assuré.

Il demanda à la Chambre des députés de voter une dotation au général. Malheureusement, les nullités militaires qui entouraient l'Empereur firent chorus avec les nullités politiques qui remplissaient la Chambre. Peut-on rendre service à sa patrie sans exciter la haine, l'envie, la jalousie? Faiblement soutenue, ou plutôt abandonnée par ceux là mêmes qui devaient la faire réussir, la loi accordant une dotation à Montauban fut repoussée.

Alors fut échangée entre l'Emperenr et le général une correspondance qui montre la grandeur d'âme du sujet, et qui prouve aussi que le souverain était digne du trône puisqu'il savait reconnaître le mérite.

Voici la lettre du général :

Lettre insérée au Moniteur Universel *du* 25 *février* 1862.

Paris, le 21 février 1862.

« Sire,

« Lorsque Votre Majesté a fait présenter au Corps législatif un projet de loi ayant pour objet de faire accorder au général commandant en chef l'expédition française en Chine une récompense

nationale, elle devait croire que ce corps politique, s'associant à la pensée qui voulait rappeler un fait glorieux pour la France, accueillerait avec empressement ce projet.

« Il n'en a pas été ainsi, et, dans la séance du 19 février courant, quelques députés ont paru protester contre les intentions de l'Empereur, et j'ose le croire, contre celles de la nation.

« Dans ces conditions, Sire, j'ose prendre la respectueuse liberté de supplier votre Majesté de vouloir bien faire retirer le projet de loi tendant à me faire accorder une dotation.

« Quelque médiocre que soit ma fortune, je serais profondément affligé que la pensée de l'Empereur et la gloire de l'armée soient livrées à une discussion d'un intérêt qui m'est personnel.

« Je suis, Sire, avec le plus profond respect,
de Votre Majesté,
le très humble et très dévoué sujet.
« *Le général de division. sénateur*
« CH. DE MONTAUBAN, comte de Palikao. »

L'Empereur répondit :

Paris, 22 février 1862.

Mon cher général,

« La demande que vous me faites de retirer le projet de dotation, vous est imposée par un sentiment dont j'aime à vous voir animé, mais je ne retirerai pas ce projet.

« Le Corps législatif peut, à son gré, ne pas trouver digne d'une récompense exceptionnelle le chef d'une poignée d'héroïques soldats qui, à travers tant de difficultés et de dangers, oubliés le lendemain du succès, ont été au bout du monde planter le drapeau de la France dans la capitale d'un empire de 200 millions d'âmes; le chef qui, tout en maintenant la dignité et l'indépendance de son commandement, a su conserver avec nos alliés les relations les plus utiles et les plus amicales.

« A chacun la liberté de ses appréciations ; quant à moi je désire que le pays et l'armée sachent que, juge obligé des services politiques et militaires, j'ai voulu honorer par un don national une entreprise sans exemple ; car les grandes actions sont le plus facilement produites là où elles sont le mieux appréciées, et les nations dégénérées marchandent seules la reconnaissance publique.

« Recevez, mon cher général, l'assurance de ma sincère amitié.

« *Signé* : NAPOLÉON »

Le général espérait le bâton de maréchal. Il ne l'eut pas. J'espérais la croix, je ne l'eus pas non plus. Mais le général Fleury me fit accorder la médaille militaire, et lorsque je fis part de ma nomination à mon ancien général, j'en obtins une lettre qui valait pour moi plus qu'un brevet de chevalier.

Paris, 20 septembre 1861.

« J'ai reçu à Évian, Haute-Savoie, votre lettre du 10 septembre, mon cher d'Hérisson, et j'ai appris, je ne dirai pas avec grand plaisir, votre nomination de médaillé.

« Votre position de fortune et de famille ne vous plaçait pas au nombre de ces vieux troupiers pour lesquels une rente de 100 francs est une bonne fortune, et je ne désespère pas, si un jour on fait pour vous une demande d'avancement, que le ministre ne vous porte pour être admis aux Invalides. Fleury a cependant trouvé un bon côté à cette affaire, puisque l'on ne pourra plus vous opposer cette raison que vous n'avez pas la médaille militaire.

« Soyez toujours assuré, mon cher d'Hérisson, que toutes les fois que l'occasion s'en présentera, je ne négligerai pas vos intérêts. Mais mon crédit au ministère est bien minime, puisque le ministre a cru devoir me refuser la nomination de mon fils comme officier de la Légion d'honneur, après six ans de grade de chevalier, et après la campagne de Chine.

« Notre expédition, que l'on portait aux nues, alors qu'elle offrait tant de chances contraires, est déjà dans l'oubli maintenant qu'elle est terminée avec succès et qu'elle ne donne plus de préoccupations.

« Je me tiens donc complètement à l'écart, retrouvant au milieu de ma famille une tranquillité qui, je l'espère, ne sera plus troublée par les affaires publiques.

« Je vous fais, mon cher d'Hérisson, tous les compliments de ma famille, et vous renouvelle l'assurance de mes sentiments affectueux.

« Tout à vous,

« Général de Montauban. »

A mon retour en France, je fus versé comme sergent au 56e de ligne.

Ainsi privé dès l'ouverture de la campagne des galons de briga-

dier qui eussent rapproché de moi l'épaulette désirée, versé en moins de trois ans du 6e hussards au 101e de ligne, du 101e de ligne au 2e spahis, du 2e spahis au 12e dragons, du 12e dragons au 56e de ligne, j'entrevoyais alors, selon l'expression pittoresque de mon chef, les Invalides comme dernière mutation.

Je me reprochai de charger outre mesure par mes déménagements successifs les écritures du ministre.

Je demandai à rentrer dans la vie civile. Moyennant une somme de 1.200 francs que je payai à l'État, ce vœu fut accompli.

CONCLUSION-ÉPILOGUE

Je souhaite, lecteur de ce livre, que tu aies, en le feuilletant, autant de plaisir que j'en ai ressenti en évoquant la vision magique de ma jeunesse et des grandes choses accomplies par l'armée française.

Mais tu penseras comme moi, j'en suis sûr, qu'il manquerait quelque chose à ces souvenirs d'un modeste troupier, si leur auteur ne cherchait pas dans le passé des enseignements profitables pour le présent, et si, vulgarisant une page des annales de la famille commune, il ne découvrait pas, dans les actes des pères, une règle de conduite pour les enfants.

Ma conclusion sera concise et sans passion, car je ne suis point un homme politique et ce n'est point parce que la première expédition de Chine, admirablement conduite, fut faite par l'Empire, que je veux prôner ce régime au détriment de celui qui nous gouverne, et qui vient d'obtenir en face de nos anciens ennemis des succès douteux achetés par des sacrifices énormes et impopulaires.

Je veux dire simplement ceci :

Le succès foudroyant de l'expédition de 1860 tient à deux choses : d'abord le souverain a nommé un général qui a préparé son armée, l'a conduite et l'a ramenée, qui a présidé au départ des troupes et leur rapatriement. Une fois parti de Marseille, Montauban, quoique renfermé dans de trop étroites et trop exclusives attributions, a fait ce qu'il a voulu. Au point de vue militaire, la direction a été unique et continue.

Ensuite, il a eu, pour exécuter ses conceptions, des troupes admirables et aguerries. Nos hommes étaient de vieux soldats

encadrant quelques volontaires, des soldats dans la force de l'âge, capables de résister aux rigueurs de la température, aux énervements de la traversée, aux chaleurs aussi bien qu'aux froids. Nos soldats étaient des hommes faits, des soldats qui servaient sept années

Aujourd'hui, les généraux qui commandent au Tonkin se succèdent les uns aux autres avec une rapidité que modère seul le service périodique des paquebots. Ils arrivent là-bas ne connaissant ni les hommes ni les choses, commettent naturellement des fautes, sont rappelés et passent la main à des succeeseurs voués fatalement à un sort pareil au leur.

Quant aux soldats ce sont des enfants. Ils sont, je le sais, aussi braves, aussi héroïques, que ceux qui marchaient avec nous. Les fils valent les pères. Mais ils n'ont point cette accoutumance des muscles et des entrailles qui rendait les nôtres infatigables et presque invulnérables. Ce sont de jeunes soldats, et les tendances de l'époque, en réduisant progressivement le service militaire, ne feront qu'augmenter ces jeunes contingents.

Or, avec des généraux qui se remplacent à chaque instant, avec de jeunes troupes, il n'y a pas d'expéditions possibles au dehors d'Europe.

Si l'armée française de Chine avait changé de commandant en chef une ou deux fois seulement, il est probable que nos victoires se fussent transformées en désastres. Et si Montauban n'avait eu sous la main, comme ses successeurs au Tonkin, que des soldats de vingt deux ans en moyenne, il n'aurait jamais pu obtenir de ses troupes ces efforts et cette mobilité extrême qui assurèrent son succès.

Donc l'expédition que je viens de raconter prouve surabondamment qu'il faut ou nous résigner à rester chez nous et à ne pas mettre le nez dehors, ou avoir des commandements permanents, c'est-à-dire des ministères à longue vie, puisque ce sont les ministres qui nomment les généraux ; et avoir aussi, pour les expéditions lointaines, des armées sérieuses composées de soldats de métier, une armée colonial en un mot, soustraite aux règlements qui régissent l'armée de l'intérieur.

Je veux terminer par une dernière remarque.

En 1860, personne en France ne se plaignit de l'expédition de Chine et ne chercha à apitoyer l'opinion sur le sort de nos soldats soumis à six mois de traversée et à des fatigues de toutes sortes, à six mille lieues de la Patrie.

En 1885, tout le monde déblatère contre le Tonkin, tout le monde gémit sur la destinée de nos petits fantassins. — On dit toujours : petits soldats ; jadis on disait simplement : soldats. Et il suffit qu'un homme ait péri dans une famille, pour qu'une commune entière se retourne contre le gouvernement.

D'où vient cette susceptibilité, cette sensiblerie moderne, succédant à l'insensibilité et à l'enthousiasme d'autrefois ?

De ceci : que l'esprit militaire à péri en France.

Or, cet esprit militaire, qui l'a tué ? Qui, sinon ceux-là mêmes qui déplorent sa disparition, aujourd'hui qu'elle menace leur gouvernement.

Gardez, citoyens, la République si vous y tenez. Je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Mais ne vous croyez pas obligés de remplacer notre vieille armée par une jeune garde nationale.

Comte D'Hérisson.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

DJÉLAÏ

Elle était d'origine dahoméenne et de race djédji, ayant vu le jour à Agbomé-Kalavi, aux bords de la lagune. Yémoh-Dakou, son père, possédait à côté du village plusieurs champs d'arachides bordés de palmiers-nains et d'arbres à kola, d'où il tirait, grâce à ses douze esclaves, ce qu'il faut de richesses pour être au premier rang de la tribu.

Jusqu'à huit ans, elle vagabonda toute nue dans les ruelles avec ses frères et ses sœurs, n'ayant comme eux autour des reins qu'une ceinture de cauris. Ils poursuivaient les phacochères, jetaient du sable dans les yeux des chèvres et des chiens couchés au seuil des cases, escaladaient les palissades de bambous, et simulaient le chant des poules quand elles ont pondu.

Vers ses dix ans, de sa ceinture de cauris tomba un pagne qui cachait aux regards sa frêle nudité de fillette déjà nubile; mais pareils à des poires menues, ses seins continuèrent à offrir leur pointe menaçante aux baisers du soleil, du soleil qui, là-bas, de l'un à l'autre matin, ouvre les fleurs, mûrit les fruits et fait pousser les vierges.

Maintenant elle ne courait plus à travers le village en imitant le chant des coqs ou les grognements des sangliers, mais se mirait dans la lagune ou bien demeurait de longues heures immobile devant l'établi d'un forgeron et regardait forger des colliers et des bracelets pour les femmes riches de la tribu, des chaînes destinées aux esclaves, des lanternes pour les fétiches et des clochettes pour les musiciens.

* * *

A quelque temps de là, une nuit, pendant qu'elle dormait sur sa natte, non loin du *tara* de sa mère, elle se sentit doucement emportée par des bras qu'elle reconnut pour les bras d'une femme.

Le sommeil de l'enfance est profond. Elle ne se réveilla qu'aux sons des tambourins, dans le temple des féticheuses, en la profondeur du bois sacré. Alors elle se rappela que — de tout temps — Yémoh, malgré les protestations de sa femme, l'avait vouée au culte des fétiches, sur le conseil des prêtres qui lui promettaient de plus copieuses récoltes d'arachides et de kolas.

Elle pleura. Mais la vieille danwé (féticheuse) aux dents branlantes et aux mamelles flasques, chargée de l'initier, la consola avec des mots très doux. Elle fit luire à ses yeux les privilèges réservés par les dieux à leurs prêtresses.

— Tu vêtiras le pagne blanc; tu te coifferas de l'*adounka* et tu oindras ton corps d'huile de palme. Aux fêtes du Serpent, tu marcheras en tête du cortège avant les féticheurs. Quand viendra le jour d'Elegbar, les phallophores inclineront devant toi les insignes du dieu. Tu apprendras, dans le temple d'Ifa, à te servir des amandes pour la divination. Au lendemain de leurs couches, les mères te donneront deux poules noires, une brebis, des gâteaux de maïs pour les pratiques purificatrices. Celles qui auront deux jumeaux laisseront dans ta case un bélier et un triple boisseau de cauris. Les *a-gans*, les femmes stériles se rouleront à tes pieds, t'assourdiront de leurs clameurs, imploreront de toi la fécondité de leurs flancs et ne s'en iront qu'après t'avoir laissé un coq, des calebasses pleines de poissons secs et une chèvre qui n'aura jamais chevroté. Aux jours d'orage, quand Chango, le dieu de la foudre, lancera sa pierre de feu sur une case ou sur un habitant, tu serviras ses prêtres dans leurs sacrifices et tu auras ta part dans des offrandes expiatrices. Tu conduiras les pleureuses dans les funérailles, et les parents du mort te combleront de présents afin que tu n'imites point le cri du chacal qui déchaîne les esprits malfaisants dans le monde des âmes. Tu parcourras les rues, à la lune nouvelle, sans autre voile que ta ceinture de cauris, et ceux dont le regard rencontrera ta nudité tomberont foudroyés. Enfin tu aideras les prêtres, dans les temples, à fabriquer les fétiches qui doivent être vendus aux fidèles : les dents de requin encastrées dans des tigelles de bambous qui donnent du courage aux plus lâches, la poudre d'*étinkin* dont une pincée jetée sur les traces d'un ennemi le rend fou, les colliers composés d'osselets de cabri qui préservent des balles, ceux en écailles de poisson qui protègent contre les maléfices des Européens, les plumes d'aranran dont le simple contact guérit la cécité, le foie des caïmans qui, pilé avec des kolas

rouges, réveille les désirs des vieillards, et les ergots des coqs qui assurent aux femmes de nombreuses maternités.

*
* *

Djélaï écoutait sans comprendre, les yeux dilatés par l'angoisse, et son maigre corps secoué de sanglots qu'elle étouffait.

Le troisième jour, on la conduisit dans le temple pour recevoir les tatouages sacrés. Elle pleura abondamment pendant que la vieille danwé, avec une lame de fer, gravait sur son épaule nue la figure d'un caïman et l'enduisait d'une pâte faite avec la sève de l'inabi.

Dans la nuit du dixième jour et au moment où allait lui être révélés les odieux mystères d'Elegbar et d'Ifa, elle s'enfuit, et les pieds déchirés par les aloès et les ronces, le corps sanglant, elle se réfugia chez sa mère. La pauvre femme pleura en la voyant. Mais le père, prévenu par les féticheurs, entra dans une violente colère. Il menaça sa fille de la fureur de Chango, de Chakpana et de Boukou, orichas de la petite vérole. Et comme Djélaï demeurait impassible, prête à tout plutôt que de retourner au bois sacré dont les mystères entrevus l'avaient emplie d'épouvante, il jura de la livrer aux prêtres d'Egoungoun qui l'empaleraient et jetteraient ses membres dans la mer pour apaiser les dieux irrités par sa fuite.

Elle ne bougeait toujours pas, ne versant pas une larme, baissant sa tête noire avec l'entêtement invincible des enfants. On la laissa tranquille, mais, dès ce jour, elle fut soumise à tous les durs travaux de la maison.

Elle grillait le maïs pour faire l'*akassa*, et le broyait dans un mortier avec un lourd pilon qui lui cassait les bras. Elle brisait les amandes de palme, s'en allait soir et matin, la calebasse sur la tête, puiser de l'eau à la fontaine, et n'avait d'autres distractions que de chanter par les nuits claires, devant la porte de sa case, de languissantes cantilènes.

Les dieux informes et cruels de la Terre de Mort ne pardonnent pas aisément à qui les trompe et délaisse leur culte. Les malheurs tombèrent sur Yémoh aussi drus et serrés que les pluies d'hivernage. Deux mois après l'affront fait aux danwés par Djélaï, sa plus belle maison depuis longtemps minée par les termites s'écroula

la pourriture se mit dans ses rizières; une troupe de singes dévasta ses champs d'arachides : à leur petite taille et à leurs cris aigus, on les reconnut pour des *oddouns* que l'on vénère comme patrons des jumeaux. A la récolte qui suivit, un de ses esclaves — le meilleur peut-être, un Nago d'Agoué — tomba d'un palmier et se tua; la plupart des amandes de palme furent sèches, il y en eut beaucoup de vides et l'huile qu'il obtint fut refusée par les traitants pour son peu de limpidité. Enfin — cette année-là — signe plus évident encore de la colère des dieux, les gousses de ses kolatiers ne contenaient que des noix rouges, d'une saveur détestable et qui brûlaient la bouche.

Une nuit, des perce-oreilles, des scorpions et des scolopendres envahirent sa case, et celle de ses femmes où dormait Djélaï. Tous en furent piqués, et pendant huit jours sentirent sur leur peau une chaleur âcre et d'ardentes démangeaisons.

Aux vengeances des dieux les féticheurs joignirent leurs tracasseries redoutables.

Un soir qu'il traversait le village après le coucher du soleil, il fut arrêté par les zangbétos, — veilleurs de nuit qui, enveloppés dans des manteaux de paille où sont suspendus des cauris, parcourent les rues en poussant des cris plaintifs. Il dut payer aux cabécères deux gallons d'huile et trois moutons pour avoir enfreint les règlements du roi. Un autre jour ce fut une amende plus forte parce qu'il avait, disait-on, regardé de trop près la statuette d'Oricha-Kò, patron des champs, dressée à l'entre-croisement des sentiers.

Tout ce qui lui restait de sa fortune après ses désastres menaçant de passer aux mains des féticheurs, il se résigna à quitter avec ses enfants et ses femmes Agbomé-Kalavi et vint s'établir à Widah.

*
* *

Djélaï était devenue une superbe fille et qui avait toutes les beautés de la race fon.

Elle n'était pas très grande, mais pas menue non plus. Sur son cou mince et frêle sa tête fine se balançait comme sur sa tige l'ayopa, cette fleur mystérieuse et noire qui pousse dans l'ombre des temples au fond du bois sacré.

Son front petit avait au soleil des reflets de laiton; ses cils très

longs, plus noirs que l'ébène, frisaient au bout. Ainsi démesurément prolongées, ses paupières palpitaient sur une sclérotique blanche, mais pointillée de jaune, comme si l'on eût répandu sur elle du safran ou du pollen de nénuphar.

La nacre des cauris, l'ivoire d'Abéokouta et le sable des plages doré par le levant avaient moins de blancheur que ses quenottes.

Maintenant les poires de ses seins étaient mûres et le soleil, s'y attardant avec d'infinies complaisances, les moirait et mettait à leurs pointes rosâtres des reflets troublants.

Quand elle allait à la fontaine, le buste tendu, ses bras polis soutenant sur sa tête l'*agbé* — calebasse oblongue percée d'un trou, — les jeunes gens la suivaient longtemps du regard, et, accroupis au seuil des cases, les vieillards frissonnaient sous leurs manteaux légers.

*
* *

Cependant personne ne se présentait chez son père pour demander sa main et cela parce que tout le monde savait que la colère des danwés pesait sur elle et que sa famille était en proie à la vindicte des fétiches.

On n'ignorait point à Widah le séjour de Djélaï dans un temple du bois sacré, sa fuite après avoir subi les premiers degrés de l'initiation ; à défaut d'autres preuves, n'avait-on pas le caïman gravé sur son épaule par la vieille prêtresse ?

Le matin quand elle allait au marché avec sa mère, les petites filles s'éloignaient d'elle, et les grandes, refusant ses noix de kola, ne partageaient pas avec elle leurs gâteaux de maïs ; le soir, à la fontaine, il ne s'en trouvait pas une pour lui mettre sur la tête sa calebasse pleine, et le jour où elle se lavait dans la lagune, nulle ne voulait faire mousser le savon sur son dos, l'essuyer et l'aider à se rougir le corps avec de la poudre d'*ochoun*, — menus services que ne manquent jamais de se rendre filles et femmes de race eoué.

Elle, de noble origine, enfant de bonne case, ne trouvait à parler qu'à des esclaves, et souffrait de cet isolement, de ce mépris qu'elle sentait à chacun de ses pas. Elle souffrait surtout de l'indifférence

apparente des jeunes gens de la tribu, car ils se cachaient pour la dévisager, et elle ne voyait pas, quand elle était passée, la flamme de leurs yeux et le tremblement de leurs mains.

Pourtant, malgré sa tristesse, elle ne négligeait rien pour faire valoir ses grâces juvéniles et sa rare beauté. Son père, qui soupirait après son mariage pour relever sa situation amoindrie, ne lui refusait rien. Ses pagnes étaient toujours les plus beaux, du tissu le plus fin ; elle portait des bracelets de corail, des pendants d'ambre jaune, et des ceintures faites avec des graines d'achakpa, des cauris et des rondelles de coco.

Elle avait à profusion de la poudre d'ochoun pour se teindre les ongles, la poitrine et les jambes, de l'ekbo (huile de palme) pour oindre ses épaules et du suc d'aiora pour peindre en violet ses paupières. Jamais elle ne sortait sans avoir enduit sa chevelure d'atiké,—cosmétique complexe, fait de clous de girofle, de grains d'anis, de musc, de résine de courbaril et de feuilles odorantes importées de la côte de Krou.

Mais cela exaspérait la jalousie des autres, et, tout en irritant plus encore les désirs des jeunes gens de la tribu, accroissait leur frayeur de déplaire aux fétiches en l'épousant.

Et Djélaï se lamentait.

Elle s'en allait le soir, aux bords de la lagune, et là, sous un palmier, s'obstinait à suivre dans leur vol les flamants roses, ou bien contait sa peine aux longues libellules qui se posaient, en frémissant, sur la corolle immaculée des nymphéas.

Sa désespérance devint telle que plus d'une fois elle songea à revenir chez les danwés, à se remettre entre les mains de la vieille prêtresse dont les dents jaunes branlaient comme des grains de maïs sur l'épi trop mûr, et dont les mamelles plates battaient le ventre plus ridé que du vieux cuir.

Elle franchirait les différents degrés de l'initiation et vêtirait le pagne blanc et l'adounka, — insignes du mystérieux sacerdoce; mais le souvenir des ignominies entrevues dans le temple d'Ifa la retint en la couvrant d'une honte rétrospective, elle trembla à l'idée de l'*excision*.

Elle finirait ses quinze ans aux « amandes de palme, » ce qui, en ces contrées de foudroyantes éclosions et de maturités précoces, en valait au moins vingt de nos pays brumeux. Maintenant la nuit, pendant qu'elle s'agitait brûlante sur sa natte sans trouver le sommeil, il lui arrivait de regretter les spectacles infâmes qui tant l'épouvantèrent jadis dans la forêt sacrée.

Parfois elle suivait avidement, dans la cour de son père, les ébats des poules et des coqs, et souvent elle s'arrêtait, rêveuse et la prunelle large, à regarder deux cétoines dorées faisant la boule au fond d'un datura.

Sous ce ciel ardent, dans cette atmosphère saturée d'amour, sa virginité l'étouffait.

A force d'entendre siffler à ses oreilles, répétées par ses compagnes, les menaces des danwés et des fétiches qu'elle avait désertés, elle rêvait, la nuit, que les prêtresses d'Elegbar lui serraient les entrailles pour la rendre stérile.

* * *

Un matin du mois où l'on célèbre la fête des Ignames, elle était avec son père, ses mères et ses sœurs dans les champs et cueillait les précieux tubercules en chantant les louanges d'*Odoua* — la Nature — et d'Oricha-Kô, patron des terres cultivées.

Le soleil dorait les rizières; le feuillage menu des tamarins bruissait sous la brise de mer; des colibris volaient en bourdonnant autour des digitales; au loin, sous le ciel bleu, la lagune s'étalait toute rose, frôlée par l'aile pointue des mouettes, tandis que des palombes chantaient dans les mangliers.

Tout au bout de la sente qui conduit des *salams* indigènes aux marigots, en traversant les champs, trois hommes s'avançaient, cachés derrière une haie de lentisques.

Ils marchaient dans la direction des chercheuses d'ignames, et toutes, après avoir assujetti sur les seins leur pagne impudiquement entr'ouvert par la brise, relevèrent la tête pour les dévisager.

Yémoh, plus digne, continua de compter les amas de rhizomes et de surveiller les esclaves qui remplissaient des calebasses et des couffes en poil de chèvre.

Djélaï, dont le regard était aussi aigu que celui de l'aiglon-pêcheur, trembla d'émotion en reconnaissant Mapato, l'ami du

vieux Ya-ya, son beau-frère Akoutou et Owalo, son neveu. Tous trois étaient des habitants considérables de Widah, bien vus des cabécères et des agorigans, et leurs cases se tassaient nombreuses, solidement construites et entourées de pieux, aux environs du *dangbekoué*, qui est le temple des Serpents.

Ils venaient auprès d'Yémoh en message, et en message sérieux, de la part de Ya-ya, ainsi que le prouvait le bâton des solennités, orné au bout d'une tête de coq, — insigne de cette famille, — et que portait Owalo, le plus jeune, ouvrant la marche.

Or, il y avait un mois à peine, le jour de la fête des Serpents, Ijéko, le troisième fils de Ya-ya, après lui avoir donné la paix (alafia), lui offrit une mangue, deux corossols et une pomme d'acajou; puis, au scandale de tous, ils avaient suivi le cortège de Dangbé en causant, et il lui avait demandé si son père était en paix et ses frères et sœurs, et aussi les chèvres et les poules de la basse-cour.

Elle s'en était revenue le soir dans sa maison le cœur battant, les tempes bourdonnantes et la voix d'Ijéko sonnant à ses oreilles comme le chant du bengali.

Dès ce moment, le matin quand elle allait à la fontaine, Ijéko se trouvait sur sa route pour la saluer et remplir son pagne de bananes, de poissons secs ou d'arachides grillées.

Un soir, elle conta tout à son père. Celui-ci n'avait rien dit, ne voulant pas se réjouir d'avance d'une fortune inespérée et qui, au fond, lui paraissait impossible, la case de Ya-ya étant l'une des plus prospères de Widah.

Maintenant il n'y avait plus de doute ni pour Yémoh ni pour sa fille : Ijéko avait dû forcer le consentement du vieillard, que la crainte des féticheurs et des dieux retenait, et le message était pour demander la main de son enfant.

D'ailleurs, n'était-il pas assez riche, le vieux Ya-ya, pour calmer par des offrandes la haine que prêtres et prêtresses avaient vouée à Djélaï ?

(A suivre.) P. Vigné d'Octon.

LA TOURMENTE [1]

(Suite.)

VIII

Comment s'étonner que les êtres qui nous sont les plus chers nous apparaissent d'un jour à l'autre modifiés dans leur esscence et jusqu'en leur apparence physique, quand nous-mêmes, nous cherchant au réveil, ne nous retrouvons plus? Cette instabilité de la conscience, ce morcellement du *moi* étaient depuis longtemps une souffrance pour Jacques. La difficulté qu'il éprouvait à se ressaisir, à se reprendre, à continuer sa propre identité, allait jusqu'à lui faire craindre de s'endormir, et prolonger fort avant dans la nuit son travail ou ses lectures, de peur que les divagations du rêve ou la fatigue de l'insomnie ne lui fissent perdre le fil de son idée, la volonté de se remettre, le lendemain, à la page commencée.

Il ne fut donc pas surpris, mais soulagé, d'échapper en se réveillant au sourd malaise de la veille, et goûta le plaisir de cette réaction si fréquente qui, lorsque le sommeil a suffisamment réparé nos forces, nous porte à voir la vie sous un jour propice, pour peu que les premières et insaisissables sensations, dont s'entoure la repossession mentale, soient agréables ou seulement sans hostilité, Se rappeler le malheur des Guilhem lui inspira une pitié résignée et l'espoir que le train les emportait, par cette belle matinée, à travers de frais paysages, vers une destinée moins cruelle. Penser aux chagrins d'Agnès ou à l'état d'esprit de Thérèse aurait eu, certes, de quoi l'attrister, aussi s'efforça-t-il den'y point trop penser, sans doute en vertu de cet égoïsme dont la lèpre nous ronge tous, les pires et les meilleurs, mais aussi parce que l'esprit trop bandé a besoin d'une détente, ne fût-ce que pour mieux résister à la souffrance, ensuite.

Il travailla toute la matinée; de son ancienne profession d'avocat

(1) Voir *La Lecture,* pages 401, 424.

et de sa science approfondie du droit, lui était resté un grand intérêt pour certaines questions sociales, telles que la réforme de la procédure, la liberté testamentaire, les extensions ou restrictions à apporter au divorce. M. Halluys le père avait laissé des ouvrages fort estimés sur le droit romain ; et Jacques tenait de lui le goût de l'étude et une disposition marquée à écrire, sans avoir pu d'ailleurs se résoudre à rien publier, soit méfiance de lui-même, soit modestie. Il n'avait jusqu'à présent dans ses travaux vu q'une distraction à son oisiveté nouvelle, cette part de travail désintéressé que chaque homme, estimait-il, se doit d'accomplir, sinon pour les autres, du moins pour soi-même. Tout effort qui élève l'esprit portant en soi la récompense, le premier bénéfice de cette matinée d'étude fut de lui donner la petite satisfaction d'avoir réalisé, si peu que ce fût l'idéal de la vie qu'il eût aimé s'il avait su se plier à un emploi méthodique de ses facultés et de son temps. Mieux disposé envers les autres, parce qu'il était en paix avec lui-même, il ne garda pas trop rancune à Thérèse en la revoyant, avant le déjeuner. Elle achevait de prendre, dans son petit salon, une leçon de chant avec son professeur, Guyant. Cet excellent musicien, long, maigre, sec, laid, avec un bec d'oiseau, des cheveux pendants, et ses habits propres, mais rapés, ne se gênait pas pour la reprendre en grommelant : aussi était-elle très sensible à ses éloges, qu'il accordait rarement.

— Si tu étais venu un peu plus tôt, dit-elle, tu m'aurais entendue chanter les mélodies de Schumann que tu aimes. M. Guyant est content de moi ce matin.

Il hochait la tête, avec un vilain sourire, en reboutonnant son pardessus.

— Vous ne travaillez pas assez, dit-il.

Quand il les eut quittés, elle offrit à Jacques sa joue pour qu'il la baisât; et bien qu'elle eût l'air de lui faire une grâce, il perçut l'intention de se soumettre et de se réconcilier, dans ce joli mouvement d'un corps souple sous la robe lâche du matin. Toute prévenance le désarmait, et il oubliait volontiers le chagrin qu'elle lui avait fait, lorsqu'elle lui souriait avec le visage radouci et rasséréné de la Thérèse qu'il aimait, et qui savait si bien se faire pardonner sa méchanceté, grâce à ses bons mouvements et à son charme spontané.

— Tu vas bien ? demanda-t-il, cherchant à se persuader qu'elle n'était mauvaise que sous des influences de santé, par crises,

ainsi que la plupart des femmes. Etait-ce le cas? L'orage était il passé ou à venir ? Il tâchait de lire sur son teint, dans ses yeux cernés, pourtant vifs. Elle eut un mouvement de lèvres enfantin, indéfinissable, et avec une douceur mélancolique, se haussa vers lui et lui baisa le front.

— Thérèse, fit-il, pourquoi ne pas être heureux ?

Elle ne répondit pas et, la tête basse, s'assit au piano, jouant à main distraite le *Der Ring an meinem Finger* de Schumann, et refusant de le chanter, quoiqu'il l'en priât. Agnès, sur ces entrefaites, entrait ; Thérèse, n'attendant pas, contrairement à son habitude, le bonjour de sa belle-sœur, se leva pour l'embrasser.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle la voyant émue. Madame d'Elbé répondit :

— Lisette me désole. Cette enfant a un caprice de méchanceté inexplicable, elle ne fait que pleurer depuis une heure, il m'est imposible de la consoler. J'ai refusé de lui mettre la robe qu'elle voulait, elle va se rendre malade et je ne puis prendre sur moi de la corriger !

— Allons auprès d'elle ! dit Thérèse.

Agnès n'osa s'y refuser, malgré sa répugance à une intervention étrangère ; Jacques les suivit pour s'opposer à une vivacité trop brusque de sa femme, car toute résistance, même chez les enfants, la rendait folle. En les entendant rentrer, Lisette s'entortilla dans les plis d'un rideau et poussa des sanglots stridents.

— Tu me fais beaucoup de peine, Lise, dit la mère.

Mais ces mots, au lieu de calmer la petite, la poussèrent à un désespoir trépignant, convulsif ; son joli visage avait fait place au masque crispé d'un vilain magot rouge. Thérèse l'arracha du rideau par le bras, si rudement que le frère et la sœur firent le même geste instinctif de protection.

— Tu vas te taire, dit-elle d'un accent glacé.

— Tu m'as fait mal, tante, tu m'as fait mal ! se lamenta désespérément Lisette, en touchant son bras que madame Halluys serrait très fort.

— C'est exprès ! Et je te fouetterai avec ma pantoufle si tu es méchante !

La grosse douleur s'affaissa, comme une eau qui bout à gros bouillons et que l'on retire du feu. Lise gémit moins fort :

— Tu m'as fait mal, tante ! Et il y avait là une protestation navrée, humiliée, et la stupeur d'une diversion salutaire.

— Tais-toi tout de suite.

La petite poitrine se soulevait encore, mais les sanglots s'étouffaient, tout rentrait dans le calme.

— Veux-tu m'embrasser ? dit Thérèse.

Lisette tendit les lèvres vers elle, en une caresse de petit animal dompté, mais tendre et sans rancune.

— Embrasse ta mère et ton oncle à présent.

Ce fut net et court, et jamais pouvoir sur un enfant ne s'attesta mieux: elle eut l'esprit de n'en pas triompher. Cinq minutes après, Lise distraite par Jacques, souriait, puis riait aux éclats ; mais Thérèse restait contrainte et Agnès triste, elle craignait de s'avouer injuste et jalouse devant cet ascendant immédiat, elle qui n'osait toucher à sa fille. Elles se parlèrent pourtant affectueusement, rapprochées par l'incident; et comme Agnès, dans son départ précipité, n'avait pas emporté suffisamment de linge ni de vêtements, Thérèse offrit de la conduire en divers magasins ; elle accepta. Leur entente momentannée fit plaisir à Jacques.

Il mit, sur les trois heures, les deux femmes et Lisette dans le coupé, les fit partir. M. Forget était déjà sorti ; ne gênant personne. il suivait ponctuellement ses vieilles habitudes : fureteur de boîtes sur les quais, de boutiques de bric-à-brac, il aimait chasser seul, pour son compte, rapportant parfois quelque exquis drageoir ou une assiette de prix. De vie très digne, ayant exigé de payer pension chez ses enfants, il mettait à ces joies de collectionneur le superflu presque entier de son aisance. Le reste passait aux cadeaux : il avait donné à sa fille pour son retour un excellent Érard ; et Jacques avait trouvé sur sa table quelques volumes rares, surprise délicate pour le passionné de livres qu'il était. — Resté sur le trottoir, il regardait filer au grand trot le coupé, qui disparut au rond-point de l'Etoile. N'ayant rien de mieux à faire, il alla à l'ouverture d'une exposition de peinture, y salua plusieurs personnes et rencontra un ami, avec lequel il discuta des tendances d'art de leurs préférences pour divers peintres. Cette conversation remua ses idées, il la continua avec lui-même, en remontant allègrement les Champs-Éysées.

Mais rentré chez lui, et sans que rien dans cette journée très normale justifiât son spleen, l'accès lui revint, à la même heure qu'hier sitôt repris à l'intimité du hall. Devait-il l'attribuer à la mollesse d'une grappe de lilas, que l'une des jeunes bonnes, sachant son amour des fleurs, avait renouvelée dans l'eau d'une cruche persane ?

D'obscures, inanalysables associations d'idées lui rappelaient-elles l'amertume indicible éprouvée la veille, à respirer ces lilas dans le jardin, après la confidence de Guilhem ? N'était-ce que la fatigue entêtante d'une journée de printemps ? L'approche de la nuit l'heure subtile et inquiète l'influençaient-elles ; et l'inexpliquable hantise du décor, ce que cette pièce avait gardé de sa propre tristesse, au moment où il avait dû emmener Thérèse vers les pays du soleil ? Quoi qu'il en fût, voilà qu'il se reprenait à songer aux Guilhem, les suivait en esprit arrivés à présent dans la famille du mari : il se les représentait forcés de mentir, de paraître unis : triste comédie! Le mauvais charme de Bell aurait-il déjà cessé d'agir sur Thérèse puisque celle-ci semblait revenue à de meilleures dispositions ? Mais, en admettant un changement si prompt, pourquoi ne se montrait-elle pas plus triste ? Affectait-elle une indifférence quelle n'éprouvait nullement, ou n'aimait-elle plus véritablement son amie ? Il y pensait pendant le dîner et la soirée, en l'entendant parler chiffons avec Agnès, comme si rien de plus grave ne les préoccupait. Elle avait acheté à Alyette de beaux jouets, elle expliquait à Madame d'Elbé les modes nouvelles ; et devant cette frivolité apparente, il en venait à douter de tout sérieux et de toute profondeur chez sa femme. Non qu'il se plaignît, si elle n'était capable envers d'autres que d'affections sans racine ; et cependant il eût préféré sentir qu'elle regrettait Bell, si coupable que fût celle-ci. Mais il vit bien qu'elle était mortellement affligée au fond, quand on se fût séparé et qu'il l'eût rejointe dans la chambre conjugale. Le masque de grâce expansive qu'elle portait tomba, et ce fut avec des yeux d'une mélancolie fatiguée, et un pli de lèvres pensif, rien d'amer, mais beaucoup de chagrin contenu qu'elle vint à lui, mettre la tête contre son épaule, par besoin de consolation. Il lui dit :

— Je te remercie d'avoir été bonne pour ma sœur. Tu vois, ce n'est pas bien difficile. Je suis sûr qu'elle t'en est très reconnaissante,

Elle le regarda d'un air de doute, mais affectueux.

Il ajouta :

— Elle est si à plaindre.

Thérèse dit, sans fiel :

— Elle n'est pas la seule!

— C'est vrai, dit-il, celles qui font le mal doivent être plus malheureuses ; du moins elle n'a rien à se reprocher, c'est quelque chose.

Elle leva sur lui ses yeux profonds, tenaces; il reconnut le regard de le veille, l'indécision d'un silence gros de pensées ; cela lui produisit un trouble inattendu :

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Elle hochait tristement la tête en se mordant les lèvres, comme si elle méditait une dure vérité qu'il aurait dite sans le vouloir.

— Chérie, dit-il ému, de qui crois-tu donc que je parlais ? Oh ! ce n'est pas de toi, — Il ajouta tendrement : — Je sais bien que tu n'as jamais fait le mal volontairement; et quel mal? Rien de grave ! Ce n'est pas toi qui...

— Qui ?... fit-elle tout bas.

— Qui agirais comme madame Guilhem et qui déshonorerais un honnête homme? C'est abominable, cela, se fier à une femme, la croire pure et fidèle et découvrir qu'on a affaire à une...

— A une ?... répéta-t-elle si bas qu'il lui fallut deviner ce soufle au mouvement des lèvres.

— Le mot est aussi bas que la chose, pouah ! Oh ! je la plains ! fit-il à plein cœur. Je veux bien croire qu'elle n'a pas été jusqu'au bout de la faute, mais vraiment, à ce point-là, le reste n'est plus qu'affaire d'occasion. Oh ! je la plains ! Quel bonheur auront-ils ? comment vivre après cela ? Qu'une femme puisse, sans s'en douter et sans songer d'abord à s'en défendre, subir une attraction pour un autre homme, surtout si elle a des griefs fondés contre son mari, s'il ne l'aime pas, s'il la rend malheureuse, si celui dont les égards respectueux la touchent est une nature d'élite, un grand cœur, assurément ce n'est pas moi qui en ferais un crime, surtout si elle avait le courage de lutter contre elle-même, de s'arracher au danger ou de forcer l'homme qui l'aime à s'éloigner d'elle et à ne plus la revoir ! Une telle conduite serait noble, et le mari qui l'apprendrait pourrait en souffrir, mais il devrait être fier de sa femme et lui conserver son estime. Malheureusement, les choses ne se passent jamais ainsi. Qu'as-tu donc ? Tu souffres ?...

Les traits tirés, les yeux meurtris, Thérèse souriait, prête à pleurer :

— Ma migraine d'hier soir, ces élancements sont atroces !

— Ah ! fit-il, peiné pour elle et pour lui, dans son espoir toujours déçu, d'un rapprochement qui les unirait cœur à cœur ; et il dit voilant de bonté ce reproche délicat:

— Est ce ma présence qui te fatigue ? Si tu m'aimais, chérie, tu ne ne préférerais pas rester seule la nuit quand ton mari est là pour

te soigner ? Autrefois tu oublais tes migraines, mais baisers les guérissaient, ou la simple imposition de mes mains. Mais tu ne m'aimes plus, je le vois bien, tu ne m'aimes plus.

Il plaisantait, mais on doutait si son accent n'était pas sérieux.

— C'est toi, dit-elle plaintivement, qui ne m'aimes pas !

— Moi ! pauvre Thérèse... Ah ! non, je ne t'aime pas, en effet ? Je suis bien dur, je te rudoie bien, je veux te faire souffrir, je me refuse à tous tes désirs, ah ! quel vilain mari !

Et il la serrait en souriant et la berçait dans ses bras comme un enfant :

— Mais tu ne vois donc pas, fit-il en baissant la voix, que je t'aime ridiculement, chère femme ? Si je ne t'aimais pas, est-ce que je souffrirais tant de tes froideurs, de tes sécheresses ? mais quand tu veux être bonne, tu ne sais pas, certainement, combien un mari peut être épris de sa femme au bout de sept ans, autant qu'au premier jour, bien plus, car il la connait, il peut se refléter dans ses yeux comme dans un miroir, elle est sienne par la chair et l'esprit ! Pauvre amie, qui donc t'aimerait, si ce n'est pas moi ? Tu m'es si chère, chère dans ton âme, dans ta beauté, dans ta personne ! (Il lui baisait les tempes), — rien ne s'oublie de certaines tendresses; et la vie a serré entre nous de tels liens !.. Nous vois-tu nous séparant jamais, divorçant ? Non, n'est-ce pas ? On vit et on meurt ensemble, on s'aime, en dépit des froissements journaliers et même à cause d'eux ; c'est si beau le mariage, quand on le considère d'un peu haut. Ne le penses-tu pas ?

Elle fit signe que oui, d'une lente inclination de tête, en soupirant; ses bagues, qu'elles retirait de ses doigts blancs, tintaient une à une, avec un petit bruit triste, dans un baguier de cristal. Jacques devait se rappeler plus tard ces menus détails, et le vague et insolite frémissement de ses nerfs, à cette minute où la voyant si pensive et si douce, si absente d'elle-même, il avait presque regretté les incidents de crise qui la faisaient paraître, hier au soir, fantasque et mauvaise, mais si vivante ! Elle l'inquiétait plus encore avec ce visage d'accalmie ; c'est devant l'eau qui dort qu'on songe aux prochaines bourrasques. Et vraiment, quelques chagrins que leur eût causés la vie, il n'était pas naturel qu'elle fût tour à tour si révoltée, et si soumise, passant de l'insolence moqueuse à l'humilité la plus affligée, changeant de visage et d'âme comme si un démon la possédait, tantôt vainqueur, tantôt exorcisé, toujours à craindre.

« Ah ! pensa-t-il, si elle m'aimait seulement ! » Il lui semblait que s'il pouvait retrouver ces mots magiques, qu'on balbutie dans la nuit, de la lèvre à l'oreille, il la reconquerrait plus et mieux qu'autrefois. Elle lui apparaissait si suavement, si mélancoliquement désirable, en ce renouvellement de vie et de chair frêle et neuve qu'elle devait à la convalescence ! Ce serait presque un autre amour, de nouvelles fiançailles avec le bonheur, ce bonheur fuyant, presque saisi à certaines heures, évanoui tout de suite après, fluide à l'égal d'un fantôme, et qui cependant existait certainement ! Que ne pouvait-on le prendre aux cheveux, ainsi que l'envie câline lui venait de prendre et de lisser entre ses doigts la chevelure soyeuse de Thérèse, qui se peignait devant la glace ! Lut-elle dans ses yeux ?

— Mes pauvres cheveux, dit-elle ! S'il me fallait les couper c'est alors que vous ne m'aimeriez plus !

— Ah ! Thérèse, protesta-t-il, ému ; quand elle lui disait vous il avait l'impression qu'elle s'éloignait de lui, se faisait étrangère. Hélas ! ne l'était-elle pas trop souvent, étrangère, ne l'était-elle pas restée bien des fois au milieu des plus chers transports ? Il se rappelait leurs meilleurs abandons, moins des ivresses de possession que des repos câlins du cœur, une douceur très chaste et incomplète. Car leur amour avait rarement connu l'égarement voluptueux, excessif, les fougues expiées de honte de la passion ; et Jacques avait toujours reculé, soit pudeur ou prudence, devant le périlleux entraînement de traiter sa femme en maîtresse. Il en était même venu à se demander si elle n'était pas froide et de peu de tempérament, ainsi que tant de Parisiennes qui dépensent leur vie nerveuse dans les visites, les courses, les soirées ? Cela l'avait rassuré et en même temps un peu déconcerté, au meilleur temps de leur jeune intimité, où il l'aurait préférée moins docile et plus vibrante. Un doute, en songeant au présent, le mordit douloureusement. Certes, nul mari n'avait témoigné à sa femme plus d'égards, nul ne lui avait imposé une tendresse moins gênante, ces derniers temps. Pourquoi, revenant à la santé, éludait-elle, oh ! habilement et sans en avoir l'air, l'aveu suppliant qu'elle voyait suspendu à ses lèvres ? Qu'elle craignît les risques d'une maternité, soit ! Mais cette raison, qui pouvait donner lieu à des scrupules délicats et d'ordre particulier, suffisait-elle à légitimer une existence nouvelle, anormale en somme ? Est-ce que cela allait durer toujours ainsi ? — Il préféra croire à un retour de grâce et d'amour qui viendrait à son heure, qui amènerait Thérèse à s'offrir d'elle-même. Ne de-

vait-il pas tenir compte de la fragilité de ce cher et cruel être, ne pas oublier combien influaient sur elle des variations de santé fréquentes et prolongées? Il se devait de respecter ce qu'il y avait de touchant et d'enfantin sous tant de faiblesse. Tant pis pour lui s'il souffrait de trop l'aimer, tant mieux même : n'est-ce pas le plus sûr garant de sa propre constance pour l'avenir? — Raisons que tout cela!

« Si elle m'aimait... se répétait-il, et il ajoutait : — Elle m'aimait, autrefois ! »

Ce soir-là encore, il s'en alla d'elle le cœur gros d'affection inassouvie. Souffrance profonde, mal de désir étouffé, dont la langueur participait de ce songe fiévreux et éveillé que provoquaient chez lui, naguère, certaines fins de journées trop belles, à Naples, certains frissons de *malaria*. Il essaya de se secouer, s'interpellant avec une brusque familiarité : — Eh bien! quoi donc, qu'est-ce qui t'émeut? — Une douceur sensuelle flottait autour de lui, peut-être un parfum d'œillet blanc qu'aimait Thérèse et dont il avait dû, par distraction, manier le flacon sur sa toilette. De fluides évocations, des contours gracieux dansaient sous ses yeux, certaines ondulations de robes, certains sourires d'inconnues rencontrées en voyage. Des réalités plus précises, inavouables (il n'était qu'un homme, et, en ces longs mois, avait dû céder à de rares tentations, détestées aussitôt) se représentèrent, anonymes et banales, à son souvenir. Mais il les écarta d'un étirement de bras crispé; il n'aimait qu'une femme; et le nom de Thérèse lui revint à la bouche avec le goût de fraise de ses lèvres. Le cœur noyé de mollesse et de regrets, est-ce qu'il allait s'attendrir, maintenant, jusqu'à une envie de pleurer? Pourquoi cette angoisse, faite de regret, de désir et de crainte, cette conscience qu'il vivait à faux et qu'un danger, louche et imminent, planait?

IX

Par à-coups brusques, des giboulées tièdes tombaient, suivies de soleil. Les bourgeons des marronniers, dans l'avenue, gonflés d'eau et de sève, crevaient, blancs et roses; les feuilles depuis huit jours semblaient grandir à vue d'œil. Leur vert tendre donnait une sensation d'adorable fraicheur. Le précoce renouveau de Paris

s'épanouissait en serre chaude, aux bouffées de chaleur exhalées des maisons pleines, au feu des réverbères, au calorique dégagé par les foules. Jacques, au lieu de ressentir l'allégresse de ces effluves, l'ivresse de rajeunir et de savourer la flânerie, en respirant à pleins poumons, sentait s'accroître sa pénétrante détresse. Plus rien de l'âme de voyage, de l'âme que l'Italie et la Sicile avaient suscitée en lui, ne subsistait; les souvenirs même de ce séjour flottaient, à moitié évanouis, dans un songe. Comme un homme qui remet d'anciens habits, il reprenait vraiment l'âme trouble qu'il avait laissée, en partant. Poursuivi par l'obsession incohérente d'un malheur, il essayait de le déterminer, avec l'intuition qu'il saurait, s'il voulait, s'il osait pousser jusqu'à ses déductions extrêmes le problème qui s'imposait à lui, et qu'il écartait, parce qu'il y a dans le doute, pour certains hommes, un élément respirable, qui leur permet de vivre, oppressés, anxieux, moins malheureux pourtant que si l'inéluctable réalité leur apparaissait. Ce n'est pas tant lâcheté qu'appréhension nerveuse, peur d'avoir peur; ainsi craint-on moins une opération chirurgicale que l'angoisse qui la précède; les plus braves soldats connaissent cette horripilation, avant l'assaut. Enfant, Jacques, ayant peur dans l'obscurité, fermait les yeux. Ainsi faisait-il à présent. Toutefois, le doute n'est tolérable que jusqu'à un certain point, passé lequel, l'esprit, ébloui d'une demi-lueur de vérité, veut savoir à tout prix, dût-il mourir d'avoir su. Jacques insensiblement en arrivait là, et une voix insidieuse, ironique et colère lui criait : — Ose donc regarder en toi, pauvre homme! Tu doutes d'*elle*, en dépit de toi même! Conviens en seulement, on ne te demande que d'en convenir!

— Non, non, protestait-il, pourquoi douterais-je d'*elle*? Est-ce parce que je suis envahi par l'amertume et le découragement? Mais n'en ai-je pas le droit, quand je pense à Agnès, à sa vie brisée, quand je songe que ce misérable, son mari, n'a donné aucun signe de vie, aucune preuve de repentir ou de regret, ne s'est même pas informé de ce que sont devenues sa femme et sa fille, et que c'est en pure perte que, par correction autant que par prudence, je lui ai annoncé leur arrivée chez moi en quelques lignes sans commentaires, sans allusions à ce qui s'était passé?

— Très bien, répondait la voix, mais n'essaie pas de te donner le change! Tu aimes ta sœur, tu la plains, tu souffres de ses peines; mais celle qui est au fond de ta pensée, c'est Thérèse; si

tu as peur, c'est pour elle, si tu doutes, c'est par elle, si elle ne t'avait pas effrayé par sa révolte et plus encore par son retour de soumission et de tristesse, tu ne te débattrais pas dans une si mystérieuse épouvante de l'inconnu ! Allons, tu le sens bien, il y a quelque chose, Dieu sait quoi ; tes yeux le soupçonnent, tes narines le flairent, tes mains le frôlent. Faut-il t'aider, tu brûles !...

— Eh bien, quoi ! répliqua-t-il irrité, vais je soupçonner un ami ?

— Allons donc ! ricana la voix, tu y arrives, appelle le par son nom, va ; aussi bien tu y penses assez : Philippe, Philippe Destelle !

Il balbutia, perdant pied :

— Admettons, il se... enfin, il aurait aimé Thérèse. Mettons les choses au pis : il le lui aurait dit. Que se serait-il passé de plus, puisqu'il est parti. Et *elle?*

— Elle ?...

— ... Ne l'a jamais aimé ! Je l'aurais vu, je l'aurais su. Mais non ! Elle était jalouse de mon affection pour lui, elle l'a vu partir sans regret, peut-être même avec soulagement ; elle ne s'est jamais étonnée de la rareté de ses lettres, de leur laconisme, car je l'ai toujours connu ainsi, il aime les gens, mais il écrit peu. Si Thérèse avait été troublée par sa présence ou par son départ, je m'en serais bien aperçu à quelque symptôme, à moins que... cette tristesse si disproportionnée, si suppliante, si honteuse d'elle-même...

— Tu brûles ! cria la voix.

— Oh ! comment pourrais-je croire cela ? Elle aimerait, aimerait Philippe, purement, fidèlement quant à moi, en se défendant contre elle-même ; elle l'aimerait ? Fi, fi donc ! Je rêve... Est-ce que jamais elle m'a donné lieu ?... Oui, je sais bien, on a dit, — oh ! le monde est plein d'ignominie ! — que Ferrand m'avait protégé parce que... J'en ai ri. Thérèse a pleuré, Ferrand lui-même s'est moqué d'une si infâme calomnie ! Eh bien alors... Si cette idée de Ferrand amoureux et... aimé de Thérèse, — ah ! vraiment, c'est trop bête ! — nous a paru grotesque, comment pourrais-je supposer que, s'appliquant à Philippe, une ineptie pareille, que je suis seul ici à forger, serait, je ne dis pas possible, mais seulement vraisemblable ? Mais Thérèse ne l'aime pas, ne l'a jamais aimé, le pauvre garçon ! Elle est étrangement triste, je le vois trop, mais pourquoi ne souffrirait-elle pas de la vie mal faite, de notre

entente instable ? Qui sait ? aimer un être ne suffit pas pour le rendre heureux ; on se connait peu soi-même, je crois être doux pour elle et ne fais souvent que l'irriter ; elle interprète mal mes paroles, c'est de ma faute sans doute : il y a des incompatibilités d'humeur désolantes. C'est pour cela qu'elle est si triste ; et puis, sa lente convalescence, sa faiblesse... elle a vu la mort de près, cela reste dans l'âme, elle craint que sa beauté ne se flétrisse tôt... la beauté des femmes, c'est leur vie, leur raison d'être... elle a peur de la mort, aussi. Voilà qui explique tout, qu'allais-je imaginer pour me torturer ? C'est cela, rien que cela ?

La voix se taisait, mal convaincue peut-être, mais réduite au silence. Halluys reprit :

— Le printemps m'étouffe, j'ai le cœur gros, l'insomnie me tourmente ; nos nerfs sont une pauvre et bizarre mécanique ! Du bromure à l'orange amère, de longues marches, l'air des Flouves seulement, et je n'aurais plus de pareilles pensées. Je hais Paris, avec son agitation éphémère : ah ! le grand horizon qui s'étale sous la terrasse du parc, le large cirque des prés et des bois, couronné d'épis, avec la rivière qui coule si lentement ! Quand le sommeil meurt, les cimes sont jaunes comme l'or, et l'on voit le ciel descendre dans l'eau verte et rose. Aux Flouves, je monterai à cheval, j'apprendrai à Thérèse à monter ; depuis si longtemps elle en a envie ! Nous galoperons sur les allées de mousse des bois de Thièvres ; nous boirons du lait dans les fermes. Elle sera toute jolie sous son chapeau d'homme, le feu aux joues ; et avec la belle santé, la gaîté lui reviendra. Pauvre Thérèse !...

— A la bonne heure ! Nul doute, en effet, que l'air de la campagne ne lui convienne mieux, comme à... tiens (curieuse ressemblance !), comme à Mme Guilhem ! S'en remettre aux bienfaits des champs et à l'exercice salutaire, c'est ingénieux de ta part... et prudent. D'autres affronteraient une explication, sauraient au moins à quoi s'en tenir. Pourquoi ne regardes-tu pas Thérèse dans les yeux, ne l'interroges-tu pas ? Tu n'as rien à risquer, puisque tu es si sûr d'elle !

Et la voix ajoutait :

— Tu as donc peur ? Tu préfères souffrir ? A ton aise !

— Madame prie Monsieur de vouloir bien descendre au salon, vint dire Blanche, très pimpante dans sa robe noire de caméristé, avec un tablier brodé et de fins souliers. Plus coquette que sa sœur, elle semblait plus distinguée, plus au-dessus de sa condition, don

il la savait humiliée, au fond. Il demanda si quelque visite était là, à cette heure du thé. Elle répondit :

— Il y a Mme de Jonquiers.

Jacques, qui ne l'aimait guère, fit une moue d'écolier que la jeune fille n'eut pas l'air d'apercevoir, bien qu'amusée intérieurement.

— Eh ! venez donc, cher monsieur ! s'écria la dame dès qu'il fit son apparition dans le salon, venez rassurer votre femme qui a peur de vous déplaire, en me promettant tenir de moitié avec moi un bar, à la fête de charité que nous donnons le 28 de ce mois. On se déguisera ; Mme Halluys sera charmante. Je la vois très bien en costume de paysanne bohême, avec une coiffe d'or, veste brodée, la jupe courte sur de petites bottes rouges. Rappelez-vous quel succès elle a eu, il y a deux ans, en Javanaise !

Elle parlait très vite, la tête renversée en arrière, toisant les gens avec un regard acéré ; sa bouche mince ne lui donnait pas l'air bon. Elle devait une fausse jeunesse à ses frisons brunis de henné ; mais, de près, la peau de son visage sec et écaillé de poudre de riz la révélait sans âge ; elle avait d'ailleurs des enfants mariés. Jacques répondit en souriant :

— Mais que Thérèse décide ; elle n'a à consulter que son plaisir.

— Oh ! vous dites cela, et si elle accepte, derrière mon dos vous lui ferez une scène ! Oh ! tous les maris sont des tyrans ! Voyez ce Guilhem !

Et devant le haussement de sourcils interrogatif d'Halluys :

— Ah ! vous faites l'ignorant. Allons, vous savez mieux que moi que ce Guilhem menait une vie de polichinelle. Il trompait sa femme ; et quand elle s'en est aperçue, il y a eu une scène épouvantable. Elle voulait divorcer ; il l'a battue comme plâtre, et il l'a emmenée chez ses parents pour que ceux-ci s'entremettent et la décident à se réconcilier avec lui !

Elle ajouta :

— Du moins, c'est le bruit qui court, et cela ne m'a pas étonnée ; car si la femme paraît un peu légère, lui a toute la mine d'un vilain homme ! Alors, c'est dit, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Et elle se tourna vers Thérèse, tandis que Jacques, mentalement, l'envoyait au diable, avec ses fêtes de charité, ces mascarades qu'il détestait, ces commérages à tort et à travers, cette rage de paraître informée, même sur des gens qu'elle n'avait jamais vus.

— Non, je vous assure, disait Thérèse, je ne puis vous promet-

tre. C'est trop fatigant ; ma santé ne me le permet pas. D'ailleurs, nous serons en pleins préparatifs de départ ; peut-être même n'attendrons-nous pas les premiers jours de mai pour aller à la campagne.

— Comment, vous n'assisteriez pas au Grand-Prix? s'écria Mme de Jonquiers avec un étonnement réel ou simulé, on ne savait lequel ; car elle jouait constamment la comédie, et souvent avec l'air de se moquer d'elle-même.

— Non, vraiment, ça ne m'amuse plus, dit Thérèse.

— Cher Monsieur, surveillez votre femme ; elle est plus malade qu'elle ne le dit. Les potins la laissent froide, le Grand-Prix ne l'amuse plus. Quelles distractions lui faut-il donc? Alors, sérieusement, cela vous intéresse, la campagne, ma chère, ces grands arbres bêtes, ces paysans rapiécés, cette odeur de fumier, ces longues heures vides à attendre l'arrivée du facteur et les nouvelles ? A propos de nouvelles, qu'est-ce que j'ai appris ? Notre diplomate, l'homme aux yeux jaunes... comment donc?... M. Destelle, votre ami, n'est-ce pas? fit-elle en lorgnant Halluys.

Il répondit simplement :

— Oui, Madame.

— Il se marie. Il épouse là-bas une Américaine millionnaire, toute jeune, qu'il aura fascinée en la regardant comme ça! (Elle grimaça, d'un air d'indolence ironique, fronça légèrement les sourcils en montrant les dents ; c'était tellement la caricature de Destelle qu'Halluys sourit.) On en parlait hier au cercle, m'a dit mon mari. Après cela, on dit tant de choses! Ne prétendait-on pas qu'à son arrivée à Washington, il s'était mis à jouer avec fureur et à perdre tout son argent ? Le petit Chambert nous contait aussi que Destelle fumait le haschich, un vice qu'il avait rapporté de son séjour à Constantinople. Enfin, s'il se marie, il aura tous les bonheurs : pas de beaux-parents, de belle-mère ; une orpheline, belle au possible. Quoique, vous savez, je me méfie de ces réputations de beautés toutes faites, moi. Et vous ?

Thérèse ne répondit pas, occupée à décoiffer la théière de sa mitre de velours violet et à y verser l'eau du samovar.

— Non, non, ma chère ; j'ai déjà pris deux tasses : je ne dormirais pas de la nuit!

Et Mme de Jonquiers ajouta :

— D'ailleurs, je me sauve ; voici une heure que je bavarde. Alors, vrai, vous ne viendrez pas à notre fête ? Ne dites pas non encore ; vous viendrez et vous serez une des plus jolies.

On annonça une visite : Mme Alberti, femme d'un magistrat. Jacques, profitant de la diversion, prit congé de Mme de Jonquiers qui resta afin d'épier la survenante, après l'avoir toisée à son entrée d'un de ces coups d'œil féminins qui embrassent tout, la toilette, le maintien, la position sociale, la fortune.

« La méchante femme ! pensait-il en secouant les épaules, hors du salon. Pourquoi a-t-elle parlé de Destelle ? Avait-elle quelque intention ? » Il n'eut pas plus tôt songé à cela, qu'il fut effrayé des idées qui lui venaient : « Allons, je suis fou. Quelle raison aurait-elle eue de le nommer ? Elle n'est pas méchante ; elle est bête, sottement taquine et railleuse. (Des intonations d'elle lui revenaient et le crispaient.) C'est si facile, cette méchanceté-là ; les enfants et les singes la pratiquent. L'indulgence, la bonté sont autrement difficiles. Philippe se marierait donc ? Il doit y avoir quelque fondement à ces on-dit. Pourtant il m'aurait écrit, ce me semble ; oui, il aurait pu m'écrire : l'amitié a ses exigences. Mais... il a toujours été si bizarre ! Philippe marié, voilà qui le changera : une jeune femme, des enfants... Eh bien ! tant mieux, si cela est vrai ; je m'en réjouis de tout mon cœur. Qu'il soit heureux ! Si sa femme est bonne et tendre, si elle sait le comprendre... J'aimerais la connaître. Sans doute, il l'amènera en Europe ! Philippe marié ! Il croit donc maintenant au bonheur, ce nihiliste ! »

Et il se répéta qu'il était très content ; mais alors, pourquoi ce doute pénible sur l'oubli, l'ingratitude et l'insécurité des plus mâles affections ? Pourquoi le mot triste et charmant du philosophe grec tout à coup revenu à sa mémoire : « Oh ! mes amis, il n'y a point d'amis ! »

— Bah ! bah ! reprit il plus gaîment, il a bien autre chose à faire ; ce n'est que dans le malheur qu'on pense à ceux qu'on aime. En vérité, voilà une bonne nouvelle. Est-elle vraie, seulement ?

Sans qu'il sût pourquoi, un allégement lui venait ; il n'avait plus de poids sur la poitrine. Un dîner qu'il avait accepté au restaurant, parce que Ferrand y serait, cessa de l'ennuyer d'avance et lui parut une distraction agréable. Il se surprit, quelques minutes après, à fredonner un air, et ses mouvements avaient quelque chose de plus libre. « Ne pas oublier, se dit-il, de parler à Ferrand de la bourse du jeune Rambert dans un lycée de Paris ! » Cela lui rappela un billet envoyé par M. de Malerte, demandant qu'on remît au surlendemain l'essai de l'attelage de Serboy. Il revit les visages des dames Dunlop et leur majesté opulente. Il repensa à son dîner, au menu gourmand,

aux hommes qu'il y trouverait : d'abord le sénateur Baurin-Voise, qui les traitait; le banquier Zermann; Fernand ; le peintre Odels, et le comique Nicolet, de la Comédie-Française. Il achevait de s'habiller quand Thérèse entra. Il la regarda ; elle avait une barre de souffrance au front, son air non plus de chagrin, mais de mécontentement irrité. Cela paralysa, d'un raidissement nerveux dont il n'était pas maître, l'effusion qui le portait à lui parler cordialement, à s'entretenir avec elle de Philippe. « Pourquoi est-elle ainsi ? » se dit-il. Comme toujours, il pressentit qu'elle allait s'en prendre à lui.

— Tu es prêt de bonne heure ! dit-elle ; il te tarde donc bien de quitter la maison ?

— Je compte prendre Odels chez lui, en passant; nous descendrons à pied les Champs-Élysées.

Elle demanda, d'un ton indifférent :

— Quelles femmes y aura-t-il à ce dîner ?

— Aucune, tu le sais bien, puisqu'il n'y a que Zermann de marié !

Il la connaissait si bien, la savait si méfiante, si jalouse de toute preuve d'indépendance qu'il donnait ! Comme s'il en abusait, vraiment !

— Odels, qui sait tout, me dira s'il est vrai que Philippe se marie.

Il l'examinait attentivement, en disant cela. Elle ne le regardait pas, les yeux fuyants, sa mauvaise souffrance marquée sur les traits.

— Le dîner ne sera pas amusant pour moi, ce soir ! dit elle.

Et comme si elle avait honte de le faire souffrir par cette allusion au peu d'entrain d'Agnès, elle sourit avec effort, et dit :

— Ce n'est pas une raison pour que tu ne t'amuses pas. Nicole vous fera rire.

Et elle-même eut un rire court et inquiet.

— Allons, va, dit-elle, et sois sage.

Cela le fit sourire. Il l'embrassa, la sentit dans ses bras vivante et se prêtant à son étreinte, puis, soudain morte et toute froide.

— Bonsoir, ma folle, ma chère folle, dit-il en lui reprenant tendrement la main pour la quitter sur une impression affectueuse.

Elle lui sourit, en lui pressant faiblement les doigts et l'accompagna jusqu'au palier, le regarda descendre en lui souriant avec une expression de plus en plus vague ; il se retourna pour lui sou-

rire une dernière fois; elle avait alors un air de détresse obscure et profonde, si profonde que cela lui fit mal dans l'âme.

X

Halluys, rentré très tard, n'osa aller embrasser sa femme qui dormait, probablement. Il s'était couché, mais à peine endormi, une clarté l'éveilla. Dans un sursaut d'hallucination, il aperçut Thérèse au pied du lit; toute habillée, un bougeoir en main, elle le regardait fixement.

Une seconde de cauchemar suffit à susciter des péripéties innombrables, l'illusion de la durée et de l'espace agrandis comme une trame magique; entre son réveil et son haut-le-corps, se pressa un tumulte d'idées folles : le feu avait pris à l'hôtel, M. Forget venait d'être frappé d'apoplexie, Thérèse allait partir dans la nuit pour toujours; sans cela, se serait-elle habillée complètement? Mais à la lividité de son visage, à l'éclat de ses yeux brûlés de larmes, à son attitude humble et brisée, il comprit qu'elle n'avait fait que sangloter depuis qu'il l'avait quittée, et que le malheur qu'elle venait lui annoncer ne concernerait qu'elle et ne frapperait que lui. Il murmura :

— Qu'y a-t-il? Tu n'es pas souffrante?

Elle continuait à le regarder, bouche close et rigide. Devant ce silence, il eut tellement l'intuition que les affres d'une passion, qu'un calvaire se préparait pour eux, que, sans parler, il se vêtit, obéissant à l'intime pudeur qui voulait qu'il fût correct et en défense pour recevoir le coup, au lieu de l'attendre lâchement dans son lit.

Thérèse avait posé sur une table son bougeoir, qui, dans le tremblement de ses doigts, résonna contre un encrier de verre. De la voir si effrayée, avec une expression de désespoir, il oublia tout ce qu'elle lui avait fait souffrir, tant de jours et de soirs pareils, pour ne plus se rappeler qu'une chose, c'est qu'un lien fort et indissoluble l'unissait à cette femme, à laquelle entre toutes les femmes il avait juré protection et assistance, qu'il avait épousée volontairement, librement, pour le bien et le mal, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort. Nul autre que lui n'était son défenseur, son guide, son frère et son maître; quoi qu'elle eût à se reprocher, quelque faute qu'elle eût commise, elle

ne pouvait se confier qu'à lui; seul, il devait l'absoudre ou la condamner. Une émotion presque religieuse, l'oubli des sensations inférieures, des trivialités de l'instant, ce lit défait, la pauvre clarté de ce bougeoir, ce qu'il y avait de misérable dans leur rhabillement au milieu de la nuit pour parler de choses terribles ou honteuses — car c'était cela, oui, c'était cela! — cette émotion surhumaine souleva Jacques au-dessus de lui-même. Il s'arrêta devant cette femme, lui prit les mains, et les pressant pour qu'elle relevât les yeux sur lui :

— Eh bien, Thérèse...

Elle essayait faiblement de retirer ses mains, elle avait rentré sa tête dans les épaules, et son visage s'imprégnait d'une tristesse telle, qu'il lui semblait qu'elle maigrissait, pâlissait, se spiritualisait à vue d'œil; ce n'était plus la cruelle femme de tout à l'heure, mais la Thérèse humble des jours de convalescence; elle perdait corps et devenait une âme de mélancolie; et il avait la sensation qu'elle descendait, s'enfonçait avec lui dans un puits d'ombre, vers des limbes ou des ténèbres pâles. C'était très doux, et si pareil à une agonie qu'il se sentit mourir, eût voulu ne plus se réveiller. Mais le charme cessa, il se retrouva au milieu de la chambre, Thérèse devant lui, et le malheur imminent parlait dans ses yeux, pleins d'une pitié qu'il devinait être pour lui.

— Parle, dit-il, en essayant de sourire.

Mais elle secoua doucement, lentement la tête; de gros soupirs l'étouffaient, et de loin en loin une larme lui coulait sur le visage. Il lui pressa les mains plus fort, murmura :

— Aie confiance, je t'en prie.

Elle se taisait; ses mains, naguère brûlantes, étaient de glace; et elle avait l'air si frêle, si près encore de la maladie pendant laquelle il avait craint de la perdre, qu'une pitié l'attendrit. Pour qu'elle ne restât point debout, il l'attira vers le lit, la fit asseoir au bord du matelas, comme si l'intimité du lieu, le symbole de cette couche réservée au repos, aux tendresses, à l'orgueil des conceptions, à l'angoisse des maternités, au charme dolent des convalescences, comme si l'apaisement contenu dans la fraîcheur des draps et la mollesse des couvertures, douces au sommeil, devaient, par l'éveil d'une de ces mystérieuses correspondances qui s'enchevêtrent des choses aux âmes, dégonfler le cœur de Thérèse et ouvrir sa bouche à l'aveu qui l'oppressait.

— Chère femme, murmura-t-il, à qui te confieras-tu si ce n'est

à moi? Personne ne t'aime comme moi, ne voudrait davantage te savoir heureuse! Si je t'ai peinée — on est maladroit, souvent, sans le faire exprès! — jamais, crois-le, ce n'a été sans le regretter. Nous étions jeunes quand nous nous sommes mariés; ignorant la vie, manquant d'expérience, notre apprentissage a été difficile, nous nous sommes heurtés sans le vouloir; mais presque tous les ménages ont passé par là, et les meilleurs sont ceux qui ont le plus souffert. Il n'est jamais trop tard, sois-en sûre, pour tirer de la vie ce qu'elle contient de bon, de sûr, de vrai. Rappelle-toi, quand je t'ai épousée, malgré (il faillit dire : malgré ma mère!)... qui m'y forçait, sinon que je t'adorais? Nous avons eu un grand malheur, Fancy...

Elle cacha sa tête contre son épaule; là, elle pouvait entendre battre, à grands coups, ce cœur d'homme. Il la crut amollie, vaincue, et frappant plus avant :

— Notre Fancy... Mais nous sommes jeunes encore, ma chérie; l'avenir nous reste, sains et forts comme nous sommes; n'avons-nous pas eu déjà l'espoir déçu, mais si doux, d'un second enfant? (Elle tressaillit.) Car les enfants seuls, vois-tu, complètent et sanctionnent le mariage; nous en aurons, et tu aimeras tellement cette Fancy, ou ce fils que nous désirons tant, oui, tu les aimeras tellement que tu ne comprendras plus que tu aies pu, pendant si longtemps, craindre de les voir naître!

— Oh! fit-elle, convulsive, raidie d'un spasme et gémissante, nous n'en aurons plus, oh! non... jamais. Si tu savais, oh! mon cher mari!...

Elle s'était rejetée sur lui, le tenant à pleins bras, enfouissant la tête plus avant dans sa poitrine; il avait ses cheveux à hauteur de ses lèvres et se détourna de leur parfum, car un soupçon sans forme, sans nom, pareil à un assassin invisible contre lequel on se débat dans les ténèbres, l'étreignait à la gorge.

— Pourquoi, demanda-t-il d'une voix altérée, dis-tu que nous n'aurons plus jamais d'enfants? sans cette malheureuse fausse couche...

— Oh! tais-toi! cria-t-elle en s'arrachant de lui avec violence et se cachant la tête dans ses mains.

Il la regarda, devenu extrêmement pâle, avec un sourire qui faisait mal à voir. Ses yeux étaient ceux d'un homme frappé de stupeur, qui cherche, qui va deviner! Il les referma, comme s'il venait d'entrevoir des monstres, et serrant les dents, il prit une

expression si effrayante qu'elle ouvrit la bouche de saisissement, toujours haletante; et elle le regardait fascinée, sans pouvoir détourner les yeux de cette torture qu'elle causait.

— *Maintenant*, dit-il avec un grand soupir, et la regardant à un pouce du visage, maintenant il faut parler, Thérèse!

Il dit cela d'un ton décisif, maître de lui à présent : pendant une seconde, il avait failli se jeter sur elle, la violenter comme une brute, lui arracher les mots de force ou la tuer avant qu'elle ne parlât, tant ce qu'il avait imaginé était monstrueux; mais ce n'avait été qu'un éclair rouge; l'idée de la toucher, seulement du petit doigt, la sentant si faible lui faisait horreur; il pouvait l'anéantir d'un coup de poing, l'étrangler entre dix doigts, précisément à cause de cela elle lui était sacrée. Qu'avait-il cru d'ailleurs? Qu'avait-il supposé? Il ne le savait plus, comme on oublie un cauchemar affreux, mais qu'on sait avoir été affreux.

— Parle, dit-il, je ne te regarderai pas si mon regard te gêne : préfères-tu me parler tout bas? Ne prolonge pas inutilement ma souffrance, je sens bien que tu vas me dire quelque chose d'abominable; qu'est-ce qui te retient? Est-ce la pitié? N'en aie pas, je t'en supplie, car le doute m'est à présent insupportable. Aurais-tu peur? Ne crains rien, tu m'es si chère... Allons, ne fût-ce que pour toi-même, du courage! Vide ton cœur, tu seras moins malheureuse après. Il y a de la noblesse dans certains aveux, et je t'estimerai au moins pour ta franchise!

— Mais tu ne m'aimeras plus, fit-elle avec désespoir.

— Eh bien?...

Elle fit un geste d'impuissance, alla vers la table; il crut qu'elle allait prendre son bougeoir et s'en aller, et il lui barrait déjà le passage; mais elle regardait l'encrier d'une si étrange façon, qu'il eut pitié d'elle :

— Aimes-tu mieux écrire?

Elle parut indécise, il jeta une feuille de papier sur le buvard :

— Ecris, dit-il avec autorité.

Elle s'assit, resta immobile un instant, hypnotisée par la blancheur de la page, et tout à coup elle prit sa plume qui se mit à courir avec un grincement insaisissable. Elle ne s'interrompait que pour essuyer ses yeux. Il s'était mis à marcher de long en large, les mains derrière le dos; il comptait machinalement ses pas et regardait son ombre sur le mur. Tel un homme à qui l'on va amputer un membre, il se disait : « Du courage, cela ne sera pas

long! » En même temps, il sentait au cœur ce froid paralysant de la terreur, pire que la mort. Il pensa : « Il me restera toujours la ressource de me tuer! » Et s'étant avisé que son pas, à travers le parquet, pourrait être entendu par M. Forget, dont la chambre était juste au-dessous, il s'arrêta net. La mèche de la bougie charbonnait, Thérèse écrivait toujours. Il la regardait tourner la page avec une curiosité mécanique, se demandait, par une préoccupation ridicule et bizarre, si elle aurait suffisamment de place pour ce qui lui restait à dire. Il pensait à des choses enfantines, des petits souvenirs de sa vie, il revoyait un coin obscur du vieux jardin de Lyon qui lui faisait peur, lorsqu'il avait six ans; de là, sa pensée remonta à son père et sa mère; il revit celle-ci, grande et pâle, toujours vêtue de blanc et étendue sur une chaise longue. Son père lui témoignait des égards d'un autre temps, d'une grâce surannée et touchante, annonçant quand elle entrait dans le salon : — Messieurs, voici la reine! et il allait lui offrir le bras et la conduire jusqu'à sa place, où il s'inclinait devant elle en lui baisant la main. La belle chose que cet amour de deux êtres se respectant, n'ayant qu'un cœur, fidèles pendant trente années! Il les évoqua, avec leurs doux et sérieux visages, du fond de la mort où ils s'étaient effacés; et il avait honte pour lui et pour eux, dont il aurait dû préserver la mémoire de toute atteinte; heureusement, ils ne voyaient pas, n'entendaient pas, n'étaient plus...

Thérèse laissa tomber sa plume et sans se relire plia le papier. Jacques étendit la main; elle le regarda d'un air suppliant, navré et humble; et dans son hésitation, dans le geste par lequel elle obéit, ses yeux, qu'il regardait comme s'il y lisait un arrêt de mort, exprimaient une pitié si fraternelle, quelque chose de si tendre et de si noble la transfigurant, qu'il sentit descendre sur lui la vertu de cette pitié féminine qui le tuait, mais en le plaignant. Comme il allait lire, elle redevint femme, et cette pudeur, qui ne meurt jamais chez les plus avilies, lui fit dire, d'un accent irrésistible de prière :

— Pas devant moi, si tu m'as aimée!

L'instinct brut, la colère, l'orgueil outragé allaient lui faire crier : — Reste là, jusqu'au bout! — et la ployer sous sa main rude, la retenir aux poignets, mais l'indicible pitié triompha encore, et aussi, pourquoi ne pas l'avouer, son horreur du mélodramatique, son sens raffiné du ridicule et sa volonté de rester digne. Il la regarda allumer un des flambeaux de la cheminée, pour qu'il ne restât pas dans l'obscurité; en remplissant ce petit acte vulgaire et

bêtement éloquent, — presque tous les actes de la vie le sont aux heures pathétiques! — elle secouait la tête, d'un mouvement vague et plaintif; elle sortit sans le regarder, et il la laissa aller, vit même se refermer avec soulagement la porte. Alors il aspira longuement l'air, d'une grande gorgée. Guilhem, il se le rappela, en avait fait autant, dans cet arrêt de bête ou d'homme traqué, qui prend un nouvel élan avant d'aller souffrir plus loin. Le papier satiné était doux sous ses doigts, et lui rappela la petite feuille d'arbre, si amère quand il l'avait portée à sa bouche! Si l'on croyait aux pressentiments!... Il passa la main sur son front, tout comme Guilhem encore! Et il lut ces phrases, que la longue écriture de Thérèse avait hachées, en jambages enfantins qui descendaient, sombraient uniformément, comme si son cœur avait roulé, lui aussi, sur cette pente :

« Mon cher mari,

« Ce que j'ai à t'avouer est si affreux, et ma peine est si grande à la pensée de ce que tu vas souffrir, que je ne sais comment j'ai le courage de te faire cette confession. Pourtant il le faut, car je ne puis plus vivre; le remords m'étouffe et j'ai horreur de moi. Si je ne me suis pas tuée, c'est que je n'en ai pas eu le courage; du moins j'espérais mourir pendant ma maladie et cela aurait mieux valu pour nous deux. Tu m'aurais regrettée, tandis qu'à présent mon sort est dans tes mains, et quoi que tu décides, ce sera bien. Pendant le séjour de M. Destelle à Paris, cet homme, que tu croyais ton ami, m'a détournée de toi. Comment cela s'est-il fait, je ne parviens pas à me l'expliquer, il me semble que c'est une autre que moi qui a agi. Ai-je été abusée par ses protestations d'amour? est-ce parce que j'ai cru qu'il souffrait réellement et qu'il se tuerait comme il le disait? est-ce parce que j'étais irritée contre toi, tout en t'aimant, à cause de notre mésintelligence, parce que tu venais de sacrifier encore à ta sœur une partie de ta fortune? Je ne sais pas, je ne peux pas me rendre compte de l'entraînement auquel j'ai cédé. Pendant deux mois, j'ai vécu un cauchemar de fièvre, et quand je m'en suis réveillée, je n'étais plus digne de toi. Cet homme qui t'aimait, qui t'aime encore, qui était affolé du regret de sa faute, me méprisait, moi qui n'étais pas moins désespérée que lui! Ce que j'ai éprouvé n'a pas de nom, car je n'avais jamais

cessé de t'aimer, et c'est ce qui fait mon tourment, car tu ne le croiras pas; et si je te dis que je t'aime plus que jamais, tu me mépriseras davantage. Et pourtant c'est la vérité!

« Je voudrais m'arrêter, mon bien-aimé, mais je ne puis, il faut que j'aille jusqu'au bout de ma honte. Quand tu as pu croire qu'il s'était fait un grand changement dans ma santé, et que tu te réjouissais de l'espoir qui en résultait, le châtiment m'accablait déjà, et bien atroce, je te le jure, car je vivais dans un doute torturant; et préférant tout que de supporter une maternité dont l'origine aurait pu me laisser un soupçon, j'ai commis, à ton insu, les imprudences qui ont amené, dès le début, mon accident. Cette chute dans l'escalier n'a pas été involontaire; personne ne me voyait, j'ai fermé les yeux et suis tombée; je crois que j'espérais mourir. J'ai senti en essayant de me relever une grande douleur et je me suis trainée jusqu'à mon lit, où les pertes m'ont surprise et délivrée; que ne m'ont-elles emportée tout à fait! Que vas tu penser de moi? Ah! si j'avais pu garder ce secret toute ma vie! Mais cela m'était devenu impossible, et quand je te paraissais si triste, à Naples, c'était de te voir si bon pour moi et de penser à mon ignominie. Vingt fois j'ai failli parler et j'ai reculé devant le mal que je te ferais; tu semblais si heureux de me voir revenir à la santé, tu me disais avec tant de tendresse que tu m'aimais et je t'aimais tellement, que cela me crevait le cœur de t'entendre, je repoussais la tentation qui me brûlait les lèvres; même, ma crainte était de me trahir dans mes nuits de fièvre, et cette idée m'effrayait au point que j'épiais ton visage avec angoisse en me réveillant. Depuis notre rentrée à Paris, tu as pu me croire redevenue mauvaise, gâtée par l'exemple de Mme Guilhem, je cherchais à m'étourdir sans y arriver, et ce soir même, quand je suis venue dans ta chambre et que j'avais ces façons qui t'ont peiné, c'est que je souffrais d'être si indigne de toi. Ce que tu m'as raconté de Guilhem m'a bouleversée; à l'idée que tu pourrais découvrir de moi une chose pareille, quoique bien avant le départ de M. D... tout ait été fini entre nous, j'ai compris que je ne pourrais plus continuer à vivre dans un mensonge de tous les instants, et je me suis levée et suis venue à toi, résolue à tout te dire. Maintenant que c'est fait, je voudrais presque que tu ne m'aimes pas, que tu me méprises trop pour souffrir à cause de moi; car l'idée que tu souffres parce que tu m'aimes me tue, et cependant c'est ma seule consolation! Tu peux me renvoyer de la maison et tout dire à mon père; quand je pense à lui qui m'a tant

gâtée, et surtout à toi, mon bien cher mari. je ne sais plus que devenir, je deviens folle. Oublie-moi si tu peux, maudis-moi ; quoi qu'il arrive, rien ne pourra m'empêcher de rester dans le cœur :

« Ta Thérèse. »

Jacques crut d'abord rêver. « Elle veut m'éprouver, pensa-t-il. Quel horrible jeu ! » Et il frissonnait. A mesure qu'il poursuivait, le vertige lui tournait la tête et il se sentait trébucher dans le vide et tomber ainsi qu'en rêve. C'était la même horripilation et le même brisement imaginaire. Il se réveilla avec un rire inconscient, promenant sur la chambre, sur la table, sur le lit, là où sa femme se tenait un instant auparavant, un regard affreusement trouble. Et, cependant, il ne rêvait pas, non, il ne rêvait pas. Il se dit : — Eh bien ! le malheur est tombé et je vis toujours ! — Il s'étonnait de ne pas souffrir davantage; semblable à un homme qui, épargné par la foudre se relève vivant et se tâte, il respirait encore, bien qu'un étau serrât ses tempes et sa poitrine jusqu'à la nausée.

— Mon Dieu ! fit-il.

Il ne trouva que cela, puis un délire tourbillonnant et furieux se déchaina en lui; il vit du sang ! Un couteau, et il aurait tué Thérèse, tué, tué ! en boucher ivre, en boucher fou ! Ah ! misérable, odieuse femme, poupée sans cœur, boue vivante !... Dans les bras de ce voleur, ah ! de cet ami scélérat, de ce faux visage !... Il l'avait baisée sur la bouche, ah ! il lui avait ri de ses mauvaises dents, il l'avait tenue sur ses genoux. ah ! ah !... Et chaque fois il eût voulu crier sa torture, d'un long cri ! — Mari stupide, niais, aveugle ! Avoir cru que Destelle n'aurait osé lever les yeux sur elle qu'en tremblant, se serait éloigné généreusement plutôt que de la troubler, respectant l'ami qui l'avait accueilli sans méfiance. Pauvre dupe ! est-ce que la loyauté, l'honneur, cela existait ? Était-ce plus et moins que des mots ? Destelle professait-il autre chose ? Et elle, comme elle l'avait trompé, avec cet air de franchise qui lui faisait dire ; — Ma Thérèse n'est pas vile ! — Ah ! ah ! (Il éclatait de rire.) Oh ! non, pas vile pour l'épaisseur d'un cheveu, ah ! ah ! pour le claquement d'un ongle sous la dent ! Prostituée, plus vile que celles qui se vendent pour du pain ! Elle, créature de luxe, qu'il laissait s'épanouir dans l'oisiveté, parée de robes et

bijoux, tous ses caprices satisfaits, ne lui demandant en retour qu'un peu de fidélité et de pudeur. Ah ! belle pudeur, vraiment, et qui ne permettait à l'esprit aucun doute absurde, aucun pauvre leurre : il ne s'agissait pas, oh ! non ! d'un de ces adultères romanesques et voilés qu'on lit dans les romans et devant lesquels la délicatesse des lectrices s'efforce de garder quelque illusion ! La faute, pas même déguisée, avait éveillé, dans l'impur mystère des boues charnelles, une vie. Le doute même dont elle s'accusait à cet égard la déshonorait cent fois plus que la plus flagrante certitude ! Un partage inavouable, des lèvres humides encore qu'elle apportait à ses baisers, un corps tout froissé, et ce que la jalousie se représente de plus obsédant et de plus ignominieux, allons, c'était complet ! Rien, jusqu'au demi-crime, n'y manquait, l'anéantissement furtif du péché, presque immédiatement il est vrai, et à cette limite devant laquelle l'expertise médicale et la casuistique judiciaire eussent hésité ; mais, ignoré des hommes, devant la conscience absolue, cet acte désespéré en était-il moins honteux ?

— Elle l'a expié, puisqu'elle a failli mourir ? objecta une voix très humble, mais il la repoussa bien au fond de sa conscience. Ah ! que Thérèse fut morte plutôt ! Que n'était-il mort lui-même auparavant ! Penser à cela était si affreux, et le supplice s'en accroissait de seconde en seconde, jusqu'à un tel paroxysme qu'il murmura, égaré :

— Bien, bien, j'aime mieux mourir ! et il répétait : — Mourir ! cherchant des yeux une arme pour se frapper. Il marcha vers la fenêtre avec l'envie de se précipiter, et la prescience singulière et ironique qu'il n'en ferait rien, non par lâcheté, mais par on ne sait quel inconcevable attachement à sa douleur, quelle fureur de se martyriser encore, quelle volupté amère, d'épuiser tout ce qu'un homme peut éprouver, sans mourir ! Ce qu'il ne prévoyait pas, c'était l'indicible amertume que lui inspireraient la nuit, le ciel étoilé, la fraîcheur de l'avenue déserte jusqu'à la monumentale assise de l'Arc de Triomphe. En bas, le jardin obscur lui envoyait l'odeur molle des lilas. Des réverbères, des vitres éclairées s'espaçaient dans le noir des rues et des maisons ; des voitures de maraîchers, lointaines, roulaient vers les Halles. Il lui sembla qu'il était seul à souffrir dans l'immense ville endormie. Seul ? Eh bien ! et Thérèse ? — Oui, elle souffrait aussi, mais pas autant que lui, certainement !... Et pendant qu'il se penchait pour apercevoir les lilas dont le parfum évoquait une douceur de femme, son cœur

défaillit, sa poitrine creva. Ne pouvant pleurer, il râlait, agonisant dans les ténèbres; et ses yeux, secs et brûlés, appelaient en vain les bonnes et chaudes larmes, dont le flot lave et purifie la douleur !

Ce que fut cette nuit jusqu'au gris de l'aube et au lever du soleil, Jacques ne le sut même pas. Des intermittences d'accablement suivies de rage furieuse, des éclipses totales de conscience, puis des retours de lucidité si térébrante et si aiguë qu'il semblait que sa faculté de penser et de sentir fût déculpée, l'angoisse d'une veille de mort avec le cadavre sous les yeux, des attendrissements puérils, et tout à coup, à certaines visions, la fange de son être soulevée jusqu'aux bas-fonds, cela et bien d'autres impulsions encore le ballottaient de l'idée fixe au tourbillonnement du doute, de la certitude et du désespoir.

— Qu'est-ce que je fais là ? se demandait-il, ma place est auprès d'elle. Avec quelle joie je vais lui cracher mon mépris! Je la hais ! Pourquoi l'ai je épousée? Qu'est-ce qui me forçait à me jeter tête baissée dans mon malheur? Il en était de plus belles, de meilleures, de mieux élevées ; j'aurais pu en épouser de plus riches, offrant toutes les garanties que la société attache au mariage; et bêtement, j'ai épousé par passion cette enfant gâtée, grandie sans la surveillance d'une mère, aux côtés d'un père faible qui, tout en gardant la dignité de son intérieur, était dominé au dehors par une influence équivoque. Sans doute, elle n'est pas responsable de cela, ni du sang et des nerfs maternels dont elle a trop hérité. Mais l'honneur, la foi jurée, des liens rendus sacrés par l'habitude, moins encore, le respect de son corps!... Quoi, cette femme qui se baigne du matin au soir, qui ne supporterait pas un grain de poussière sur sa robe, qu'un rien offusque... Mais non, cela n'a rien de réel, je délire, c'est impossible, ou alors il n'y a plus rien de vrai, la Thérèse que j'aimais n'a existé que dans mon imagination, je vis depuis sept ans avec une autre femme qui n'a ni son caractère, ni ses qualités, ni son âme! Cela surtout, cette révélation de l'être inconnu que chacun porte en soi, ce qui jaillissait d'effrayant sous cette instabilité des apparences les plus sûres, le déroutait affreusement. A qui se fier désormais, quelle bouche et quels yeux ne mentaient si celle qui était son cœur et sa chair avait pu, pendant des mois entiers, lui parler, manger son pain, jouir de son luxe, vivre comme si de rien n'était.

— Oh! qu'elle lui avait bien menti ! Et cependant, est-ce qu'il

n'aurait pas dû la soupçonner en la voyant si triste?... Bah! comédie ! Triste de quoi, du départ de son amant, sans doute ? Son amant! ce mot, il le prononçait comme dans une langue étrangère, sans en comprendre tout le sens, ni ce qu'il contenait de mystérieux, de répugnant, d'abject. Mais où, quand, comment l'avaient-ils trompé? Il cherchait quel jour, quel soir il aurait dû lire, sur la mine embarrassée de Destelle, ou dans les yeux meurtris de Thérèse, l'indice. Alors, l'envie de savoir le brûlait, il se voyait courant à la chambre de sa femme, la sommant de parler, lui arrachant jusqu'au dernier mot sa confession de honte, en une scène haletante et tragique comme on en voit sur les planches du théâtre. Ah! ah! cela le faisait rire; mensonge, mensonge du roman et du drame! Aurait-il jamais supposé un aveu aussi simple, aussi bourgeoisement simple, et la plume courant sous ses yeux, et le bougeoir allumé en partant, toute cette misère et ce ridicule des choses? Il jeta un coup d'œil sur lui-même, sur son déshabillé de nuit, et s'apparut grotesque. « Quel visage devais-je faire? se demanda-t-il, comment me jugeait-elle en ce moment-là? » Et de sentir qu'un aussi mesquin amour-propre pouvait subsister en un tel effondrement de vie, il s'estimait misérable et piteux. Parfois, tel qu'un homme qui se noie remonte à la surface de l'eau, il reprenait en suffoquant sa respiration, revoyait le jour.

— Je vis, se disait-il, c'est bien moi, que peut-il y avoir de changé, ai-je perdu une parcelle de moi-même, en quoi suis-je déchu? — Et aussitôt, il se sentait avili et souillé d'une tare visible, telle qu'un crachat ou de la boue sur la figure. Bah! imagination, folie de se déclarer déshonoré, est-ce qu'il était au pouvoir d'un être quelconque de lui retirer son honneur? Quoi, parce qu'il aurait plu à un misérable de lui voler sa femme!... Oh! les grands mots de roman! Eh non! Philippe n'avait pas volé Thérèse, ou alors elle y avait fort bien consenti; et dans la vision affolante qui se levait pour lui de leur complicité adultère, il ne savait vraiment s'il exécrait plus l'homme ou la femme ! D'abord, une haine sauvage l'avait exaspéré contre Philippe; tout ce qu'il y a de contradictoire dans l'affection, les réticences, les arrière-pensées qu'on garde, les sévérités ou les ironies qu'on inflige mentalement à l'ami le plus cher, la conscience de ses infirmités physiques et de ses infériorités morales, cette lie du cœur, Jacques eût voulu la lui cracher au visage. Des injures atroces, ravalant le traître aux animaux vils, le traînant dans l'ordure, lui étaient échappées, qui,

au lieu de le soulager ne lui laissaient que la honte d'un abaissement inutile. Si encore Destelle eût été là, et non au loin, protégé par cette immensité de mer, cette distance qui soulignait vraiment, d'une moquerie insultante, l'impuissance du mari! Ah! s'il eût été là, si Jacques l'avait tenu face à face, il lui aurait... Quoi donc ? Que lui aurait-il dit ? Que lui aurait-il fait ? Dans le tremblement de rage qui lui crispait les mains sur une lourde table, halluciné par cette présence imaginaire, voyant réellement le blême visage de Philippe, ses grands yeux jaunes, son sourire de loup, il restait béant, sans paroles, étouffé par le sang qui lui montait à la gorge. Non, non, il n'aurait su que lui dire! L'aurait-il frappé seulement à main ouverte ou fermée, en plein visage, afin de se battre à mort, en quelque parc, sous l'œil de témoins silencieux qui divulgueraient ensuite le déshonneur de Thérèse et le sien ? Il ne savait, non, en conscience, qui l'aurait emporté, de l'instinct de brutalité aveugle ou du respect de soi-même qui lui eût retenu peut-être le bras, même envers un indigne; car cet indigne, il l'avait aimé tendrement, en dépit de l'alliage que comporte toute amitié, et il ne l'avait pas seulement aimé, mais admiré pour sa supériorité, son intelligence, sa noblesse d'âme ! Et vraiment, c'était drôle!

De tout autre, cela lui eût semblé moins amer. Une femme mariée est un objet de convoitise, un fruit rare et défendu par les risques à courir, le vague péril. Combien de gens avaient dû convoiter Thérèse, depuis leurs meilleurs amis jusqu'aux passants inconnus! Mais que ce fût Philippe qui la lui eût prise, l'ignominie lui en paraissait accrue, au point qu'il se révoltait contre la monstruosité, l'impossibilité d'une pareille chose. Il savait trop pourtant que tout homme a des appétits de fauve, est une bête de proie et de luxure; il savait ce que le vernis du monde cache de boue originelle, et avec quelle franchise cynique se confessent les hommes les plus réservés, les plus délicats d'apparence; mais Philippe? L'avait il cru différent des autres et meilleur? Voilà donc quelle lâcheté hypocrite, quelle astuce scélérate voilaient cette amitié presque fraternelle, cette intimité d'élite, ce que l'aristocratie de la pensée donne de grâce aux rapports familiers, et ces airs de respect, et cette discrétion si loyale! C'était si soudain, si inattendu, si invraisemblable qu'il n'y avait pas de mots pour rendre ce qu'il éprouvait d'amertume; d'un air de lassitude écœurée, il remuait lentement la tête, la bouche pleine de fiel.

Parfois il se levait, faisait un tour ou deux dans la pièce, et se rasseyait. Un désarroi de fièvre et de torpeur hébétait ses mouvements. Il avait refermé la porte et les rideaux, sans savoir pourquoi ni à quel moment. Il s'était jeté sur son lit, enfonçant sa tête et ses yeux dans l'oreiller, mais il s'était relevé aussitôt. Il se surprit tout à coup à tailler ses ongles avec de petits ciseaux; il entendait sonner les heures, et, prenant froid, il perçut un élancement de rhumatisme à ses épaules. Il s'efforçait ensuite de fixer sa pensée sur le dîner qu'il venait de faire aux Champs-Elysées, avec Ferrand et les autres, il revit le masque grimaçant de l'acteur Nicolet, entendit la grosse voix joviale du sénateur Baurin-Voise. Ce dîner lui faisait l'effet de remonter à plusieurs années, un abîme le séparaît de la minute présente. Son cœur battait vite et fort, en horloge de vie, lui rappelant que le temps passait.

— Il faut agir! pensa-t-il, et il répéta machinalement : agir, agir.

Les pulsations de son cœur grandissaient par saccades, il les écoutait, supposant un brusque arrêt, la rupture d'un anévrisme, quelque mort subite qui le libérerait, glissé sur le tapis; et il s'abîma dans la douceur de ne plus être, goûta le néant. Thérèse le pleurerait-elle, quels amis le regretteraient? Gisant sur le tapis, la tête à l'angle de la cheminée, un bras replié, dans une pose sympathique; ô ridicule acteur! Et la lettre qu'il oubliait, qu'on trouverait sur lui, qu'on lirait, cette lamentable confession qui, sue de certaines gens, indifférents ou envieux, les ferait tant rire! Une petite sueur lui vint au dos, il se représentait les commérages, les sourires, les clins d'œil moqueurs. Sentir sur sa poitrine l'affreux papier lui causa une brûlure âcre, il rêva de cachettes invisibles, d'une flambée qui eût anéanti cet aveu vivant, dangereux comme un être, et qu'il pourrait, s'il le voulait, retourner contre celle qui l'avait signé, car il eut cette pensée très basse, mais seulement la durée d'un éclair. Il se ressaisit de la lettre, voulut la relire; une telle pitié lui vint pour lui-même, aussi pour elle, qu'il ne put suivre les mots, à travers le voile d'eau qui lui brouillait la vue. Et il répétait désespérément:

— Il faut agir, pourtant!

Mais comment? Affronter Thérèse, en finir avec ce qu'il lui restait à savoir, épuiser son malheur et en sonder tous les bas recoins, en balayer l'ordure, voilà qui s'imposait, et ce n'était pas le moins terrible. Comment prendre un parti, avant cette scène d'explication dont l'aveu n'était que le prologue, la souffrance préparatoire

à une bien autre torture? Affronter Thérèse, ah! c'était le mot; et combien il eût préféré être coupable, se reconnaître envers elle les pires torts: ce ne lui eût pas été une plus grande angoisse de s'approcher d'elle, les yeux baissés, le cœur contrit! Avec tous les droits justes ou injustes que lui conférait sa situation, il se sentait si humilié, si amoindri qu'il lui fallut un effort pour se redresser et se redresser et se dire: « Ah ça, mais, qui donc est l'outragé, d'elle ou de moi? C'est elle, j'imagine, qui doit craindre ce premier heurt de nos regards et de ma présence? » Oh! sans doute, et il était cruellement le maître de la chasser, cette lépreuse. Bien plus, il l'eût tuée, sur le coup de folie du premier instant, qu'il se serait trouvé, sans doute, des jurés pour l'absoudre. Un grand froid, à cette idée, tomba sur son cœur. Que d'autres maris, à sa place, s'armant d'un couteau ou d'un revolver, se fussent rués en assassins, assouvissant dans le sang leur jalousie et le plus ignoble amour-propre, cela lui semblait incroyable, mais si simple, si radicalement et si naïvement simple, qu'il admirait presque, d'un regret d'envie, de tels êtres d'instinct, aux impulsions soudaines et irrésistibles, lui que paralysait la réflexion immédiate, et à qui un dédoublement constant montrait les conséquences, les risques, les regrets de tout acte, sitôt conçu. Mais, de cela, il n'était pas question; blesser ou frapper Thérèse, lui? Il l'aimait trop pour cela, ou pas assez peut-être! Et il se demanda s'il l'aimait encore? Un déchirement si affreux, pour toute réponse, se fit en lui, qu'il porta les mains à son front, d'un geste d'agonie, avec une envie farouche de crier. Mais, soudain effaré, il se prenait à écouter le silence de la maison endormie; il avait cru entendre un bruit parti de la chambre de Thérèse. Que faisait-elle toute seule, si seule? Il la supposa malade, se roulant en une crise de nerfs; ou bien, désespérée, qui sait, si?... Elle conservait dans son cabinet de toilette un flacon de laudanum, dont quelques gouttes lui assuraient le repos, les nuits d'insomnie; pourvu que!... Il ricana; non! non! elle ne s'empoisonnerait pas plus qu'il ne s'était jeté par la fenêtre. Qu'en savait-il pourtant, pourquoi la juger d'après lui? Ne souffrait-elle pas depuis des mois? Cet aveu spontané ne succédait-il pas à des jours et à des nuits d'irrésolution, d'angoisse; n'était-ce pas une manière de suicide, n'y avait-il pas fallu un rare et douloureux courage? En cela du moins, si coupable qu'elle pût être, en cela, oui, elle avait agi sans bassesse! Que de femmes eussent gardé un tel secret, fussent mortes bouche close! Elle

avait parlé cependant, parce que la *chose* l'étouffait; rien ne l'y forçait que sa conscience aux abois, et pour d'autres que pour lui, trop ulcéré pour rester impartial, elle avait fait acte noble, acte plein de confession et de repentir. Cela lui créait, en tant que mari, des devoirs, une réciprocité d'attitude et quelque effort de hauteur d'âme, dont la première preuve était d'aller la rejoindre sur l'heure; car, impuissant à lui porter un réconfort ou une consolation, il pouvait du moins souffrir auprès d'elle; et qui sait si cette souffrance en commun ne serait pas plus élevée, plus efficace que cette égoïste et stérile douleur de solitaire, tournant et piétinant dans sa chambre de prison?

Cela le décida, il n'avait déjà que trop tardé.

La nuit pâlissait à la fenêtre, pourtant ce n'était pas encore l'aube. Sortir de chez lui, suivre le corridor, étouffer son pas sur le tapis, passer devant la porte d'Agnès, songer combien elle le plaindrait, si elle *savait*, entrer chez Thérèse non par sa chambre, mais s'y glisser par la porte en recoin de la garde-robe, tous ces actes s'accompagnèrent pour lui de fièvre lucide, d'une sensation de cauchemar vécu. Il entra, l'aperçut, et il lui sembla que son cœur s'arrêtait.

Il la dévisageait et elle baissait la tête; mais, quand il fut auprès d'elle, elle releva les paupières et ils se contemplèrent un grand instant, avec l'envie indécise de rire ou de pleurer, tant les déroutait l'angoisse de ces sensations inconnues. L'obsession de rester digne hantait Jacques, aussi fut-il soulagé de ce qu'elle penchait à nouveau la tête, les yeux rivés sur le tapis, la gorge soulevée par un lent et profond halètement. La voir souffrir, humiliée et humble, lui donna du courage, et en même temps cela lui crevait le cœur que sa Thérèse fût tellement avilie.

— Mais, fit-il à voix très basse, est-ce que c'est possible?

Peut-être espérait-il encore qu'elle avait menti, par une cruauté absurde, inventé ce conte, en un inexplicable coup de folie. Il ne douta plus, quand elle jeta sur lui ce regard de pitié désespérée qu'elle avait eu, en lui tendant sa confession.

— Tu me détestais donc bien? demanda-t-il avec amertume.

Elle secoua la tête en silence; et dans le mouvement de ses lèvres, il lut cette réponse navrée :

— Oh! non!

Il eut un sursaut, son amour-propre à vif :

— Tu m'aimais, sans doute! ricana-t-il. Ah! oui, tu m'aimais!

Il la vit courber plus bas le front ; et fermant les yeux: car cela lui faisait mal de la voir, il balbutia :

— Non, je l'aurais vu de mes yeux, je ne l'aurais pas cru ; tu me le dis, et je ne peux comprendre que ce soit vrai. Voyons, c'est impossible ! Toi, toi !... Tu m'inspirais une telle confiance, ta loyauté me paraissait sacrée... la sienne aussi ! Oh ! vous avez été habiles ! Mais, si tu as su si bien dissimuler, pourquoi n'as-tu pas continué jusqu'au bout? J'étais heureux, ne sachant rien. Quelle raison avais-tu de m'avouer ta faute ?

Elle répondit bien bas, en secouant la tête, épuisée :

— Je ne pouvais plus vivre, j'étais... (un petit hoquet sanglotant coupa sa phrase) trop malheureuse !

— Tu avais donc honte ?

Elle se mordit les lèvres, et les yeux mourants, elle soupira du fond du cœur :

— Oh ! oui !

— Eh bien, décida-t-il, presque malgré lui, tu n'es pas vile; je te remercie (elle coula vers lui un singulier regard) de me forcer à le reconnaître !

Il ne put contenir son rictus nerveux, suivi d'un douloureux petit rire.

— Quoique... Ah ! m'avez vous bien trompé ! ai-je été assez votre dupe ! Deviez-vous vous moquer de moi !

— Oh ! fit-elle, d'un élan de protestation blessée.

— Pourquoi avoues-tu maintenant? gronda-t-il d'une voix courte et furieuse. — L'idée folle venait de lui naître qu'elle avait parlé parce que Destelle se mariait, qu'elle en était jalouse et desespérée, qu'elle vendait le secret, comme les complices des larrons et des criminels, par vengeance, lassitude, horreur de Philippe et d'elle-même !

Il ajouta, si ému que ses mains tremblaient, et qu'il ne savait pas ce qu'il était capable de faire, si elle lui répondait oui :

— Tu l'aimes encore, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête et répondit avec tristesse, mais fermeté :

— Non !

— Non ? Et depuis quand ne l'aimes-tu plus ?

Elle ne répondit pas tout de suite, il répéta sa question avec une insistance si âpre, qu'elle balbutia :

— Depuis... Aie pitié, je souffre tant.

— Ah ! fit-il, et après un silence : — Mais tu l'as aimé ?

Elle cacha sa tête entre ses mains. Il insista :

— Tu l'as aimé, tu lui as dit que tu l'aimais, tu t'es... Il t'a tenue dans ses bras...

Son gosier se ferma, ses dents se serrèrent, il ne put plus articuler un mot ; elle assistait à cette agonie, impuissante et égarée.

— Dis-moi donc que tu l'as aimé! cria-t-il tout à coup.

— Oh! gémit-elle; elle fit effort pour avaler un sanglot et murmura:

— J'ai cru l'aimer, ça été un songe, une folie, je ne me comprends pas moi-même. Sitôt coupable, j'ai compris que je ne l'aimais pas.

— Pourtant, vos relations ont continué.

— J'étais folle !

Un besoin affreux de savoir le torturait, une curiosité d'inquisiteur, une rage de se déchirer le cœur:

— Combien de temps a duré cet amour?

— Je... je ne sais pas.

— Tu ne sais pas?

Il la regardait avec un air étonné, un peu fou :

— Destelle a passé neuf mois à Paris ; ce n'est pas, j'imagine, du premier jour... A quel moment s'est-il déclaré?

Elle se taisait, il devina :

— C'est pendant mon voyage à Londres avec Ferrand! Je me suis absenté pendant trois semaines. *Il* en a profité?

Il lut l'aveu sur son visage, et cessant de la regarder, il se retourna vers le mur, contemplant avec surprise une *Adoration des mages*, une copie d'un Luini, comme s'il ne l'avait jamais vue. Il demanda du ton le plus naturel qu'il put :

— Tu lui as cédé tout de suite ?

Comme elle ne répondait pas, il fit brusquement volte-face et lui jeta au visage :

— Chez moi, dans cette chambre?

Il regardait le lit, elle dévint plus pâle encore, sa figure parut se décomposer, elle dit seulement avec un désespoir résigné, qui le toucha :

— Tu ne me croiras plus jamais, maintenant.

— Si, fit-il plus calme, je te croirai. j'ai tant besoin de croire que tu ne me mens plus. Mentir avec ces yeux, ces lèvres, cet air de franchise ! J'étais si sûr de toi ! Et pendant des mois, des mois !... Achève, c'est pendant mon absence à Londres ?

Un silence parlant ; il reprit, faisant un grand effort pour prononcer les mots avec indifférence :

— Quand je suis revenu, tu... lui appartenais déjà ?

Elle se débattit ainsi qu'en un cauchemar, et se faisant violence pour parler :

— Non, j'ai résisté, j'ai cru que je pourrais l'aimer sans cesser d'être honnête, que... il s'éloignerait à temps, c'est... beaucoup plus tard, quelques semaines avant son départ, que... oh !

— Alors, c'est chez lui ?

Il comprit qu'elle n'en dirait pas plus, il avait honte de la torturer ainsi, et cependant il fallait qu'il sût :

— Les autres fois, c'était chez lui aussi ?

Elle ne répondit pas ; il la regardait immobile, paralysé ; et il croyait, tant sa souffrance était atroce, toucher le fond de la détresse humaine. Il hochait la tête doucement, d'un grand air de pitié, si accablé qu'il perdait conscience de sa douleur même, se demandait pourquoi il était là, à cette heure, ce qu'il faisait dans cette chambre. Une bobèche, que la flamme d'une bougie consumée léchait, éclata dans le silence. Tous deux tressaillirent. Il s'étonnait de ne plus reconnaître la Thérèse qu'il avait aimée, dans ces traits de cire fondue, aux creux d'ombre. Il la plaignait infiniment, se plaignait lui-même en soupirant ; et tout à coup, d'un geste d'attendrissement dont il ne fut pas maître, il lui posa les mains aux tempes, lui releva le front, la força à soutenir son regard. Elle ne put supporter la violence douce de ce contact : ses larmes jaillirent de source, vives et chaudes, sur ses joues.

— Pauvre, murmura-t-il, pauvre, pauvre !...

Elle bégaya :

— Tu ne me pardonneras jamais ?

Il se tut, torturé de nouveaux doutes, parce qu'il venait de songer au déshonneur de Guilhem connu, livré à la merci des servantes et d'un chantage : il se vit marqué au front d'un stigmate ridicule et ignominieux, insulté d'un nom grotesque ; chacun savait son malheur, ses amis, les indifférents, les domestiques eux-mêmes, on en parlait dans le monde, on en riait au cercle ; dans la rue, les passants lui riaient au nez. Il recula, regrettant son instinct de bonté ; et elle sentit, sur la pente où elle roulait, qu'il l'abandonnait, après une velléité généreuse de la retenir.

— Il m'en coûte de te demander ces choses, dit-il, mais je fais appel à ta franchise. Peut-être quelque raison, que je ne devine

pas, te détermine-t-elle à parler, en ce moment. Ce secret, dont tu t'accuses, est-il encore à toi ? T'es-tu confiée à d'autres, Mme Guilhem le connaît-elle, quelqu'un l'a-t-il surpris ?

— Non, personne, personne, fit-elle lamentablement.

Ainsi cela restait entre eux trois ! Mais Philippe pouvait avoir parlé, une lettre surprise pouvait les avoir trahis.

— Il t'a écrit ? demanda-t-il. Tu lui as écrit ?

— J'ai brûlé ses lettres et les miennes, qu'il m'a rendues.

— Toutes ?

— Oui, toutes.

Il sentit le dégoût de cet interrogatoire lui monter aux lèvres, et il restait tant de choses qu'il n'osait dire !

— Alors... fit-il. — Il allait l'interroger sur la chute dans l'escalier, lui faire répéter, en la fouettant de sarcasme, qu'elle avait pu, — ô comble d'humiliation ! — appartenir à deux hommes, mais sa bouche se refusa à prononcer ces paroles ; il ricana seulement, d'un vilain rire âpre que coupa le bruit d'un pas dans le corridor. La pendule marquait six heures du matin. Les bonnes réveillées descendaient pour leur service du jour. La vie recommençait autour d'eux, et ils prêtaient l'oreille pour l'entendre. Jacques quitta sa femme sans la regarder, et il regagna sa chambre à pas muets, sans être vu.

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE NU-TÊTE, POULOT, BOUGOIN

LE PÈRE NU-TÊTE

Eh ! bien, monsieur Capoul, on peut dire que la compagnie où que vous compterez à l'ordinaire ne s'ennuiera pas.

POULOT

Elle s'ennuiera moins que moi, pour sûr !

LE PÈRE NU-TÊTE

Avec vous, je retrouve mes jambes de trente ans.

POULOT

Gardez-les.

BOUGOIN (*s'asseyant*).

Moi je retrouve... mes palpitations.

POULOT

Délicat !

LE PÈRE NU-TÊTE

Faut vous faire réformer, monsieur Bougoin.

BOUGOIN

Vous en parlez à votre aise, père Nu-Tête... Et des protections ? Mieux vaut des protections et pas de maladie, qu'une maladie et pas de protections. Est-ce vrai ?

(1) Voir *La Lecture*, pages 5, 98, 161, 256, 321, 425.

LE PÈRE NU-TÊTE

C'est vrai.

(*Cependant, Rouffieu est entré avec le Docteur et Jeanne.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROUFFIEU, LE DOCTEUR, JEANNE

ROUFFIEU

Alors, monsieur Alleyras, vous croyez vraiment que ce n'est pas sérieux ?

LE DOCTEUR

Avec les enfants, mon bon Rouffieu, on ne sait jamais, ce n'est pas leur fièvre qui m'inquiète, mais les symptômes d'une affection qui n'a pas encore de caractère défini. Nous verrons demain matin.

ROUFFIEU

L'incertitude est insupportable.

LE DOCTEUR

Oui. Eh ! bien, voulez-vous me faire le plaisir de vous reposer sur moi, au lieu de chercher, dans le livre de médecine que j'ai aperçu chez vous, toutes les maladies dont vos enfants pourraient être atteints.

ROUFFIEU

Je sais bien... C'est bête... Mais c'est plus fort que moi.

LE DOCTEUR

Allons, tranquillisez-vous, et si cette nuit vous jugiez ma présence nécessaire, venez frapper à ma porte.

ROUFFIEU

Merci. Je ne me coucherai pas.

JEANNE (*au docteur qui se dirige vers elle*).

Tu as rassuré monsieur Rouffieu ?

LE DOCTEUR

Oui. Quand le médecin est appelé auprès d'un enfant, n'est-ce pas d'abord aux parents qu'il doit donner ses soins ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADÈLE, puis les ménages BEAU, MÉNESSIER, TESTUD, et successivement les autres membres de la colonie, au nombre d'une dizaine, hommes et femmes : quelques-unes d'entre elles apportant leurs chaises, comme à la veillée.

ROUFFIEU (*à Adèle lorsqu'elle entre*).

Pourquoi n'es-tu pas restée auprès des petits?

ADÈLE

J'y retournerai tout à l'heure.

ROUFFIEU

Ta place serait plutôt là qu'ici.

ADÈLE

Je sais ce que j'ai à faire.

(Elle s'éloigne de lui et va rôder autour de Collonges et d'Hélène qui causent ensemble.)

BOUGOIN

Hé! Ah!

POULOT

Quoi?

BOUGOIN

Pige donc la tête que font les Testud.

POULOT

Ils ont l'air d'avoir perdu un des leurs.

BOUGOIN

Oui : un veau.

MÉNESSIER (*à Beau*).

Moi, j'te dis, mon vieux, que ça serait bien plus fraternel, notre conseil de famille, si on prenait la moindre des choses, un saladier, de la bière, ce qu'on voudrait, quoi!

BEAU (*entre ses dents*).

Possible!

MÉNESSIER

Toi, Beau, je suis sûr que c'est pour ça que tu n'ouvres jamais la bouche aux réunions. C'est l'effet que ça produit sur moi. Quand

je ne ne suis pas excité par un petit coup de sirop, j'ai la langue comme un poisson mort, et je ne m'intéresse à rien.

BEAU

T'as peut-être raison.

(*Il s'éloigne.*)

MÉNESSIER (*à Mme Beau*).

Il n'est pas plus communicatif ce soir que d'habitude, votre mari, madame Beau.

Mme BEAU

C'est pas son jour.

(*Cependant les communistes se sont installés sans ordre, par groupes sympathiques. Les femmes cousent. Adèle a le nez dans un livre, Hélène et Mme Alleyras, à une petite table, au premier plan, confectionnent, l'une des objets de layette et la seconde un abat-jour. Rien n'indique que le docteur et Rouffieu président la séance, sinon leur place autour de la grande table.*)

ROUFFIEU (*légèrement*).

Peut-être quelques-uns d'entre vous, camarades, connaissent-ils déjà la mauvaise nouvelle que j'ai à vous annoncer.

VOIX DIVERSES

Hein? Quoi? Non.

ROUFFIEU

Nous avons une contravention.

MÉNESSIER

Ordre de qui?

ROUFFIEU

Du fisc. Je vous ai dit, samedi dernier, qu'un propriétaire des environs avait consenti à l'échange d'une pièce de son vin contre du fourrage. J'ai fait prendre le vin hier soir; mais comme nous avons négligé d'acquitter je ne sais quels droits de régie, les gendarmes rencontrant notre charrette ont dressé procès-verbal.

BOUGOIN

Et ça nous coûtera cher?

ROUFFIEU

Dame! je ne sais pas, mais probable qu'on nous salera.

BOUGOIN

On n'en mourra pas.

MÉNESSIER (*faisant claquer sa langue*).

Ça dépend!

ROUFFIEU

C'est une perte, sans doute, mais je m'empresse d'ajouter qu'elle est compensée par un bénéfice inattendu.

POULOT

Chouette!...

ROUFFIEU

L'un de nous, réparant la cheminée d'un camarade, a trouvé deux cents francs enfouis dans les cendres du foyer.

TESTUD (*se levant*).

C'est pas moi qui les avais cachés là.
(*Murmures.*)

LE DOCTEUR

On ne vous adresse pas de reproches, Testud... Rouffieu, au contraire, s'est bien gardé de désigner personne, et l'on doit lui savoir gré de sa discrétion.
(*Nouveaux murmures.*)
Je m'étonne que nous ne soyons pas tous du même avis là-dessus.

ROUFFIEU

Un camarade m'a remis deux cents francs. J'en accuse réception et j'indique en même temps les circonstances de cette rentrée, voilà tout.

TESTUD (*en colère*).

Oui... Eh bien! moi, j'en ai assez!... j'en ai assez, des soupçons et des manigances. J'aime mieux m'en aller.

POULOT

Bon débarras!

TESTUD

Viens-t'en, femme... Rentrons chez nous... Puisqu'on nous

prend pour des voleurs, j'avons plus rien à faire ici. Bonsoir chacun un!

(*Mme Testud roule son ouvrage.*)

LE DOCTEUR

On ne vous prend pas pour des voleurs.

TESTUD

Si. Nous le voyons bien. C'est pas la première fois qu'on en fait mention; ça sera la dernière... On va faire ses paquets et on déménagera le plus tôt possible.

Mme TESTUD (*emportant sa chaise*).

Il y a déjà longtemps qu'on se méfie de nous et qu'on nous espionne. C'est pas seulement dans la cheminée qu'on a fouillé, c'est aussi dans nos papiers. (*Faibles protestations.*) A quoi que ça vous avance de savoir que je ne suis pas Française, dites? Eh bien! oui, je suis Belge, et puis après? (*Murmures.*) Il ne manque pas de Français à l'étranger, pourquoi qu'il n'y aurait pas d'étrangers en France? C'est-y de ma faute, à moi, si je suis née là-bas plutôt qu'ici? Est-ce que vous m'avez nourrie à rien faire? Je ne me demandais pas, moi, en remuant vos champs, si c'était de la terre de Belgique ou de la terre de France. Et les légumes que j'ai fait pousser et que vous mangiez, imbéciles, est-ce que vous leur trouviez un accent? (*Murmures.*) Au plaisir de ne jamais vous revoir.

ROUFFIEU

Nous regrettons votre départ... (*Protestations.*) Mais nous ne nous y opposons pas.

(*Marques d'assentiment.*)

TESTUD

Esquintez-vous le tempérament, v'là ce que ça vous rapporte!

MÉNESSIER

Pas même deux pour cent!

POULOT (*saluant Testud qui passe devant lui pour gagner la porte*).

Honneur à l'Épargne malheureuse!

BOUGOIN (*de même*).

Sans rancune, mon vieux bas de laine!
(*Testud sort avec sa femme.*)

TESTUD (*du dehors*).

Saltimbanques!

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins le ménage TESTUD

Mme MÉNESSIER

Pauvre mère Testud! C'est malheureux pour elle tout de même. Elle vaut mieux que lui... Peut-être qu'elle ne savait pas qu'il cachait de l'argent.

Mme BEAU

Elle n'a qu'à retourner dans son pays.

ADÈLE

C'est vrai. Pourquoi vient-elle manger notre pain?

LE DOCTEUR

Voyons, madame Rouffieu, elle vous l'a dit: le pain qu'elle mangeait, elle le gagnait comme vous.

ADÈLE

On se fait naturaliser.

LE DOCTEUR

Le besoin et la pauvreté naturalisent.

Mme BEAU

Moi je suis sûre qu'ils ne cherchaient qu'un prétexte pour décamper... La preuve, c'est que Testud a fait dernièrement plusieurs visites à Verdier; le conseiller municipal a dû lui promettre je ne sais quoi s'il quittait la colonie... une bonne place... des avantages...

LE DOCTEUR

Diable! La perspective de voir Testud revenir un jour habillé

en garde champêtre me donne des inquiétudes pour notre sécurité. (*Rires.*)

BOUGOIN

Ah! ça, est-ce que tout le monde va s'en aller? Il ne restera bientôt plus personne à la colonie.

ROUFFIEU

Comment?

BOUGOIN

Dame! il y a ici Poulot et moi qui partons le mois prochain pour accomplir une période d'instruction de vingt-huit jours.

POULOT

Pas moyen d'y couper.

COLLONGES (*au fond*).

Pas moyen... pas moyen...

POULOT

Voyons, tu ne voudrais pas qu'on risque la prison, du rabiot, des tas d'histoires pour une méchante corvée de vingt-huit jours!

BOUGOIN

S'il s'agissait de trois ans... ou même d'une année, je ne dis pas, ça demanderait peut-être de la réflexion!

COLLONGES

Ça ne devrait pas en demander davantage pour quatre semaines que pour trois ans. Le temps ne fait rien à l'affaire.

BOUGOIN

Bien sûr, on connaît tes idées là-dessus.

BEAU

Des actes, c'est autre chose.

POULOT

Tiens! Beau qui se réveille.

MÉNESSIER

Beau a raison... Une parole, ça n'engage à rien.

COLLONGES

Qu'à la tenir.

BOUGOIN

C'est égal... on ne peut tout de même pas comparer la vie de caserne pendant des mois, des années, avec vingt-huit jours d'exercices, de manœuvres qui sont une préparation nécessaire à la guerre.

COLLONGES

Ah! si la guerre a parmi vous des partisans!

BOUGOIN

Des partisans, non, mais enfin, tant que le désarmement général sera un rêve...

COLLONGES

Il ne tient qu'à vous qu'il soit une réalité.

POULOT

Ah! oui! la grève des soldats.... le combat qui finit faute de combattants...

COLLONGES (*se levant*).

Non. Mais le combat qui ne commence pas. Si j'ai reculé, dans le temps, devant l'acte violent, brutal, qui pouvait compromettre le succès d'une belle cause, pourquoi estimerais-je avantageux pour l'humanité le même acte accompli collectivement? Le nombre et l'uniforme ne sont pas des excuses au meurtre.

LE DOCTEUR

Écoutez, Collonges, comme vous, nous détestons la guerre et ses années d'apprentissage à la caserne; comme vous, nous répugnons à passer de cette absurdité à cette sauvagerie, sur un ordre venu d'un côté ou de l'autre du poteau qui n'est pas moins bête qu'un poteau parce qu'on l'appelle frontière. Mais pour arriver au résultat dont vous entretenez l'illusion. il faudrait changer complètement l'âme des foules.

COLLONGES (*descendant*).

Si vous ne les instruisez pas d'exemple, qu'est-ce que vous faites ici?

LE DOCTEUR

Nous mûrissons ce qui n'est pas mûr.

COLLONGES

En attendant, vous consentez à végéter sous un déguisement, à mettre votre pensée sous l'éteignoir d'un matricule. Et si vous n'abdiquiez encore que votre liberté! Mais la liberté, vous l'étouffez inconsciemment chez les autres, en étant dans les casernes, comme l'a dit quelqu'un, des pauvres armés toujours prêts à contenir des pauvres sans armes.

MÉNESSIER

J'ai fait deux fois vingt-huit jours et une fois treize jours... et je pensais ni plus ni moins qu'à présent.

COLLONGES

Il n'y a pas de baïonnettes intelligentes !

BEAU

Moi, j'ai fait mon service dans le train... et je n'ai jamais opprimé personne.

COLLONGES

C'est bien cela! Votre vanité oscille comme un pendule entre le livret de mariage et le livret militaire!

MÉNESSIER

Père Nu-Tête, dites-y donc ce qu'il en coûte pour défendre son pays... vous qui boitez depuis 70.

LE PÈRE NU-TÊTE (*assis à l'écart*).

Pardon... Pardon...

MÉNESSIER

C'est pas pendant la guerre que vous avez été blessé?

LE PÈRE NU-TÊTE

Non... non... au contraire...

LE DOCTEUR (*souriant*).

Comment ça, au contraire?...

LE PÈRE NU-TÊTE (*se levant*).

Voilà la chose : c'est un coup de fusil que m'a envoyé le Maire de chez nous, un monsieur très riche et pas commode, un soir que

j'avais grimpé sur son mur pour atteindre un arbre à fruits... « Ça t'apprendra qu'il m'dit, quand il m'eut reconnu, à faire la différence de ce qui est à toi, à ce qui est ma propriété ! » Mais à quelque temps de là, les Allemands qui avaient envahi le village se vengèrent du mal que les francs-tireurs leur z'avaient fait en mettant le feu à la maison du Maire. Comme je la regardais brûler, il m'aperçut et me traita de propre-à-rien, de sans-cœur... « Excusez-moi, que j'y dis en montrant ma jambe, pas de danger que je retourne chez vous, la leçon m'a profité... n'ayant rien à moi, je n'ai rien à perdre. Puisque la maison vous appartient, sauvez-la ! »

(*Rires*).

COLLONGES

Retiens ça, Ménessier.

LE PÈRE NU-TÊTE

J'étais jeune, j'avais encore de la réplique, en ce temps-là.

COLLONGES (*remonté au fond*).

Eh bien ! camarades, il me semble que si quelqu'un maintenant mérite d'être appelé l'Amateur, c'est le père Nu-Tête et non pas moi.

BEAU

En effet. On pourrait peut-être appeler autrement les gens qui ne se trouvent pas bien quelque part et qui y restent quand même on ne sait pas pourquoi.

(*Toutes les têtes se tournent vers Beau.*)

COLLONGES

Ah ! bah !... Et comment les appelles-tu, toi ?

BEAU (*entre ses dents*).

Mouchards !

COLLONGES (*se levant*).

Mouchard !... moi !... Eh bien ! elle est forte, celle-là ! (*Les camarades qui sont auprès de lui l'arrêtent dans son élan pour se jeter sur Beau.*) Tiens ! si tu n'étais pas plus bête que méchant, je te ferais ravaler ce mot-là et plus vite que ça... Il y en a un, parmi vous, si tu veux que je te le dise.

ROUFFIEU

Voyons, Collonges...

COLLONGES

Oui, il y en a un, mais ce n'est pas moi ; c'est celui qui a écrit ça.

(*Il tire de sa poche le brouillon de la lettre de dénonciation et le met sous le nez de Beau*).

BEAU (*regardant le papier avec indifférence*).

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

COLLONGES

Oh ! rien... il n'y a rien à faire... tu as raison. (*Il passe*).

BOUGOIN

Voyons... (*Il prend le papier.*) Eh bien ! vrai, c'est pas pour dire, mais celui qui a écrit ça est une belle vache !

COLLONGES

Tu trouves ?

MÉNESSIER

Qu'est-ce que c'est ?

Mme BEAU

Lisez donc...

POULOT

Lis tout haut, Délicat...

BOUGOIN (*lisant*).

« Monsieur Verdier, j'ai l'honneur de vous informer qu'il y a un réfractaire qui se cache à la colonie... Cherchez-le et vous le trouverez facilement. »

MÉNESSIER

Et c'est signé ?

BOUGOIN

Tu ne le voudrais pas... c'est signé : Mon pain !

COLLONGES

Ainsi c'est moi qu'on traite de mouchard et c'est moi qu'on

dénonce. Comme ça, je trinque des deux côtés à la fois, je n'ai vraiment pas de chance.

BOUGOIN

C'est donc toi qui es désigné là-dedans?

COLLONGES

Oui, c'est moi.

MÉNESSIER

T'as donc pas fait ton service?

COLLONGES

Faut croire.

POULOT (*qui, lui aussi, a lu le papier*).

Eh bien! moi, je dis que c'est pas possible... tu te trompes, Collonges, c'est pas possible... On n'est pas toujours d'accord. mais on est tout de même des camarades, des braves gens... c'est pas quelqu'un d'ici qui a fait ça, n'est-ce pas Rouffieu?

ROUFFIEU (*debout*).

Ce serait tellement abominable... Passe-moi le document. (*Poulot lui donne le papier qu'il examine attentivement au milieu d'un grand silence. D'une voix contenue, encore calme.*) Adèle! viens donc ici.

(*Tous les regards sont tournés vers Rouffieu.*)

ADÈLE (*visiblement troublée*).

Quoi?

ROUFFIEU

Je te dis de venir ici.

ADÈLE

Pour quoi faire?

ROUFFIEU

Je te le dirai... viens d'abord.

(*Adèle très pâle, descend lentement jusqu'à Rouffieu.*)

ADÈLE

Eh bien! me voilà...

ROUFFIEU (*lui mettant le papier sous les yeux*):

Tu ne reconnais pas cette écriture-là?

ADÈLE

Non.

ROUFFIEU

Ah! Eh bien! moi, je la reconnais, j'ai idée que c'est la tienne.

ADÈLE

Je te jure, Rouffieu...

ROUFFIEU

Ah! ne jure pas... ne mens pas... c'est toi qui as écrit ça... dis?...

(*Il la prend par le poignet, elle se dégage*).

ADÈLE (*rageusement et indistinctement*).

Oui.

ROUFFIEU

Voyons, pourquoi as-tu fait ça? Qu'est-ce qu'il t'a fait cet homme-là pour que tu le vendes.

ADÈLE

Je ne sais pas.

ROUFFIEU

Tu ne sais pas?... Allons donc! tu as une raison ou alors c'est que tu serais devenue folle... Tu n'es pas une enfant... tu as une raison.

ADÈLE

Oui, j'en ai une.

ROUFFIEU

Laquelle? quoi?... il t'a manqué?... il t'a fait des misères? Mais parle donc, saleté!

ADÈLE

Je parlerai si je veux.

ROUFFIEU

Si tu veux! Ah! ne fais pas la bûche, tu sais, ou ça va mal tourner.

ADÈLE

Je te le dirai; mais, plus tard... pas ici... on s'expliquera chez nous.

ROUFFIEU

Pas du tout... c'est ici que tu t'expliqueras... c'est ici que ça a commencé, c'est ici que ça finira, de quelque façon que ça finisse... Chez nous?... Non, non, tu t'expliqueras devant tout le monde... Moi je n'ai rien à cacher, je n'ai peur de personne... Est-ce que tu t'imagines que je vais couvrir tes infamies?... Réponds... Pourquoi as-tu dénoncé Collonges?

HÉLÈNE (*intervenant*).

M. Rouffieu, je vous en prie...

ROUFFIEU

Mademoiselle, je vous demande pardon, mais ça me regarde. Vous êtes encore trop bonne d'avoir de la pitié pour cette mauvaise bête.

ADÈLE (*toisant Hélène*).

Qu'est-ce qui vous demande quelque chose à vous?... De la pitié! Mais je n'en ai pas besoin, de votre pitié!... Qu'est-ce qu'elle vient encore nous embêter, celle-là?... Elle aurait mieux fait de rester où qu'elle était au lieu de venir lever des hommes à la Clairière avec ses airs de Sainte-Nitouche. De la pitié! Occupez-vous donc de votre amateur, ça vaudra mieux.

ROUFFIEU

Ah! Je la connais maintenant ta raison. C'est du propre! C'est donc parce qu'il s'occupait trop d'une autre et pas assez de toi? Je vois la chose : tu courais après lui et il ne se retournait pas... Alors, madame était jalouse, elle a voulu faire du roman... Ah! tu y as la main, oui... En effet, avec une garce de ton espèce, il devait bien y avoir une raison comme celle-là... parce que vous autres... vous autres femelles, quand ça vous démange, le monde peut crever... vous vendriez bien père et mère, vous vendriez bien toute la terre... Dis donc que c'est pas vrai!

JEANNE

Voyons, Rouffieu, calmez-vous... Le mal est peut-être moins grand que vous ne le croyez.

ROUFFIEU

Qu'est-ce qu'il vous faut!

JEANNE

Je veux dire : la lettre n'a peut-être pas été envoyée.

ROUFFIEU

C'est vrai... Vous avez raison et je perds la tête au milieu de tout ça. Il y a ça aussi qu'il faut savoir... (*A Adèle.*) Réponds-moi et tâche un peu de dire la vérité... L'as-tu envoyée, cette lettre ?... Fais bien attention à ce que tu vas dire.

ADÈLE

Oui, je l'ai envoyée.

ROUFFIEU

Et c'est à Verdier que tu l'as envoyée ?

ADÈLE

Oui, c'est à Verdier.

ROUFFIEU

Ah ! tu as bien choisi ton homme... c'est complet... Quand ça l'as-tu envoyée ?

ADÈLE

Hier soir avant le dîner.

ROUFFIEU

C'est bien sûr ?

ADÈLE

Oui.

ROUFFIEU

C'est bien, il n'y a pas de temps à perdre.

ADÈLE

Je n'ai nommé personne.

ROUFFIEU

Oh ! ça, tu comprends, pour moi, pour nous, c'est la même chose. Il faudrait peut-être encore qu'on te remercie... Tu n'en es pas moins une poison qui mériterait... ; mais nous règlerons cette affaire-là tout à l'heure, entre nous, cette fois, à la maison... Pour le moment, il y a quelque chose de plus pressé : tu vas demander pardon au camarade, tout de suite... là...

(*Adèle fait signe que non.*)

COLLONGES

Ah ! non ! Rouffieu... n'exige pas ça d'elle.... ce n'est pas la peine... et puis ça n'avance à rien.

ROUFFIEU (*à Adèle*).

Allons !

COLLONGES

Je t'en prie, Rouffieu...

ROUFFIEU

Laisse-moi, c'est mon affaire... (*A Adèle*). Tu m'as entendu... Allons!

ADÈLE

Demander pardon, moi ! Tu ne m'as pas regardée.

ROUFFIEU

Eh bien ! je te regarde maintenant.

ADÈLE

Oh ! tu ne me fais pas peur.

ROUFFIEU

Possible... demande toujours pardon.

ADÈLE

Jamais!

ROUFFIEU

Nom de Dieu ! nous allons bien voir.

(*Il la prend par le bras et, la secouant rudement, veut la forcer à s'agenouiller.*)

ADÈLE (*se débattant*).

Non, je ne veux pas... je ne veux pas... tu me fais mal... Brute! brute ! lâche! tu me fais mal. Je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas !

ROUFFIEU

Tu vas lui demander pardon ou sans ça je t'écrase...

ADÈLE

Non !... tu me tueras plutôt !

(*On les sépare. Bruit.*)

Mme MÉNESSIER

Laissez-la, Rouffieu... C'est une femme qui est butée.

ROUFFIEU

Je m'en fous, moi, qu'elle soit butée... moi aussi, je suis buté.

COLLONGES

Mais je ne veux pas, moi, qu'elle me demande pardon... A quoi bon lui imposer cette humiliation?... Ça ne change rien.

ROUFFIEU

Je vais la ménager, peut-être !... Tu ne veux pas t'humilier ? Ah! choléra ! tu n'avais pas tant de fierté quand tu as mis ta lettre à la poste.

LE DOCTEUR

Vous n'en obtiendrez rien, Rouffieu... Et puis songez qu'après tout, c'est une femme.

ROUFFIEU

Ça, une femme, allons donc ! Ah ! je n'ai pas de pitié pour elle, je vous assure. Tiens, va-t'en, que je ne te voie plus... je te briserais la tête... Rentre chez nous et attends-moi.

ADÈLE

Plus souvent que je vais rentrer chez nous !... T'as levé la main sur moi, Rouffieu, tu m'as brutalisée devant tout le monde ; je t'ai assez vu. Pour sûr que je m'en vais et plus loin que tu crois... et sans regret !... J'en ai assez, moi, de votre fourbi ; j'en ai soupé de votre sale turne où c'est toujours les mêmes qui turbinent pendant que les autres n'en fichent pas une secousse, où l'on n'a de la considération que pour celles qui ont fait les quatre cents coups ! Bonsoir la colonie ! (*Avant de sortir*) V'là pour elle !

(*Elle crache par terre et s'en va en faisant claquer furieusement la porte.*)

ROUFFIEU

Va-t'en au diable !... Je ne te retiens pas...

(*Il tombe accablé sur une chaise, la tête dans les mains, et par une détente après la colère qu'il vient d'avoir, il sanglote.*)

LE DOCTEUR

Voyons, mon pauvre Rouffieu, il ne faut pas vous mettre dans cet état-là... Oui, je sais bien, c'est affreux... Mais elle n'est peut-être pas tout à fait responsable.

ROUFFIEU

Oh ! parbleu ! vous autres médecins, vous voyez l'irresponsabilité partout.

LE DOCTEUR

Non, mais vous savez bien ce que c'est que les femmes... vous le disiez vous-même tout à l'heure... Quand elles sont possédées par

l'amour, ça les bouleverse, ça les détraque, elles ne savent plus ce qu'elles font.

ROUFFIEU

Ça n'est pas une raison.

BOUGOIN

Et puis quoi, mon vieux? puisque Collonges n'a pas voulu, tu ne l'es pas.

ROUFFIEU

Tu te trompes, Bougoin, si tu t'imagines que c'est là-dedans que je mets mon honneur? Ça m'est bien égal... J'aurais mieux aimé cent fois qu'elle couche avec tous les camarades et que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé... C'est autrement grave et c'est par là que je suis déshonoré.

LE DOCTEUR

Ça ne vous atteint en rien, mon bon Rouffieu. Vous savez bien qu'ici le crime de la femme ne rejaillit pas sur le mari; et par notre estime et notre affection, nous vous séparons de cette malheureuse.

BOUGOIN

M. Alleyras a raison... il dit mieux que nous ce que nous éprouvons tous... Moi je ne peux que te donner la main, Rouffieu, mais c'est de bon cœur.

POULOT

Moi aussi, mon vieux.

(On l'entoure et on lui serre la main.)

ROUFFIEU *(à Collonges qui hésite à s'avancer).*

Et toi, Collonges?

COLLONGES

Je n'osais pas.

ROUFFIEU

T'es bête!

(Il lui tend la main. Les deux hommes s'étreignent dans une fraternelle accolade.)

BOUGOIN

Allons! il y a du bon!

POULOT

Va, mon vieux, laisse donc tout ça de côté.

MÉNESSIER

Si on faisait venir quéque chose... on s'entendrait mieux.

BEAU *(qui est resté, pendant toute cette scène, immobile et concentré, assis auprès du piano, se levant tout d'un coup.)*

Nom de Dieu de nom de Dieu!...

BOUGOIN

Qu'est-ce qui lui prend encore, à celui-là?

BEAU *(montrant le poing au buste de Mouvay).*

C'est de sa faute, à ce cochon-là, tout ce qui est arrivé!... Tiens, salaud!

(Et saisissant la canne du père Nu-Tête, puis montant sur le piano, pour atteindre le buste, il tape dessus à coups de canne et le brise en morceaux qui tombent par terre.)

POULOT

Le voilà qui casse la gueule au bienfaiteur, maintenant.

Mme BEAU

Faites pas attention: c'est sa crise!

RIDEAU

(A suivre.) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

LA PASSERELLE [1]

(*Suite*)

XI

Après le départ de Robert Fréville, Gabrielle passa une nuit pleine d'anxiétés et d'irrésolutions.

Que faire ? Que décider ?

Son cœur lui conseillait de céder, de s'abandonner au penchant qui l'entraînait vers cet ami si différent de l'homme auquel elle s'était follement enchaînée.

Sa raison essayait de la défendre contre cette tentation si puissante et si péniblement repoussée depuis la première lettre du compagnon de son enfance, de ce jeune homme à l'âme ardente, aux instincts généreux, dont la destinée était presque semblable à la sienne puisqu'il avait été privé de bonne heure des conseils et de la tendresse du père et de la mère qu'il avait perdus, comme elle.

Le matin, lorsqu'elle s'éveilla, après quelques heures d'un lourd sommeil, le jour était dans tout son éclat.

Elle contempla d'un œil attristé le paysage gracieux qui s'étendait devant elle et qui lui semblait l'image de sa destinée monotone et mélancolique avec sa verdure uniforme et les quelques fleurs modestes et rustiques qui l'émaillaient, à demi-cachées dans l'herbe et les broussailles au milieu desquelles elles végétaient.

Et encore où étaient les fleurs de sa vie ?

Elle vit passer à quelque distance Grelu, sa carnassière sur le dos, sa barbe en éventail sur la poitrine, son fusil en bandoulière et sa plaque de garde émergeant à demi des flots ruisselants de son poil jaune.

C'était à peu près le seul passant qui animât d'ordinaire ce site éternellement le même.

(1) Voir *La Lecture*, pages 46, 131, 196, 278, 363, 449.

Il jeta un long regard sur la façade de la maison comme s'il eût été chargé de la surveillance la plus étroite des choses et des gens de Monthibert et il lui produisait l'effet d'un geôlier, de même que le parc et le château lui paraissaient une prison où elle était condamnée à vivre séparée du monde et soumise aux règles d'un cloître et à la solitude la plus complète, car n'est-ce pas être seule que de n'avoir en face de soi qu'un unique compagnon dont on ne partage pas les goûts et qui n'a rien de ce qui fait la joie et le charme d'une liaison !

Et pourtant elle ne savait que résoudre !

La journée devait lui paraître longue au milieu de ses incertitudes !

Pour occuper son désœuvrement, elle écrivit plusieurs lettres, mais elle les déchirait, ne les trouvant ni assez sévères pour décourager l'amant qui venait à elle au moment où la vie lui semblait si pesante et si intolérable, ni assez tendres pour le consoler d'une séparation nécessaire !

Et les heures s'écoulaient sans qu'elle prît un parti.

Vers cinq heures, elle se décida enfin, le cœur serré.

Enfermée dans sa chambre, le front appuyé sur sa main gauche, dans l'attitude de la désolation, elle écrivit ce qui suit :

« Mon ami,

« Je n'ai plus à vous cacher mes sentiments.

« Je ne sais si je vous aime, mais assurément je ne saurais vous « haïr et je vous jure, sur le salut de mon âme, que je voudrais vous « savoir parfaitement heureux, dussé-je payer ce bonheur du prix « de mon repos et de la tranquillité de ma conscience, le seul « bien qui me reste entre tous ceux que, dans mes illusions per- « dues, j'espérais trouver en ce monde et que je n'ai jamais connus.

« Mais songez-y !

« Vous êtes libre et je ne le suis pas !

« Ma chaine est de celles qu'on ne saurait rompre et qu'on est « forcé de traîner toute sa vie quand on les a acceptées.

« Seule la mort de l'un ou de l'autre des malheureux qu'elle tor- « ture peut rendre la liberté au survivant.

« La mort !

« Vous entendez bien, mon ami !

« Or, c'est une échéance que je ne veux même pas envisager et « dans laquelle d'ailleurs toutes les chances sont contre nous !

« Depuis quelque temps ma santé, si florissante jadis, subit des « atteintes sur lesquelles je ne saurais me tromper.

« Il y a au fond de mon être trop facile à émouvoir sans doute « et trop vibrant un ver rongeur qui le mine et le tue.

« C'est l'ennui.

« Cet ennui sera plus mortel encore maintenant que j'ai com- « pris combien nous aurions pu être heureux et par quelle fatalité « nous sommes passés l'un et l'autre à côté du bonheur !

« Le mal est irréparable.

« Il ne nous reste qu'à nous résigner et à subir les conséquences « de notre erreur.

« Autrement pensez donc quel serait notre avenir, à quelle « existence de duplicité il faudrait nous soumettre, que de fiè- « vres, de misères et d'angoisses nous aurions à subir !

« Je ne sais pas mentir, mon ami !

« J'avouerais ma faute sans même que la jalousie d'un mari « songeât à me la reprocher.

« A défaut de ma voix, mes traits, mes répugnances, mon atti- « tude me trahiraient et on n'aurait pas la peine de me chasser « d'une maison dans laquelle il me serait impossible de vivre !

« Or, je ne veux avoir à rougir devant personne.

« Tout plutôt que la honte d'une chute dans laquelle je trou- « verais une joie amère sans doute mais plus de remords encore « que de joies et un mépris de moi-même que je ne pourrais « supporter.

« Ecoutez-moi, Robert !

« Pourquoi ne pas vous le dire ?

« Je vous aime autant et plus peut-être que vous ne m'aimez « vous-même.

« Vos aveux n'ont fait qu'éveiller en moi cet amour qui y était « en germe et s'ignorait.

« Aujourd'hui la lumière s'est faite et je vois clair dans mon « cœur.

« Je souffrirai cruellement de ce refus que je vous adresse, la « mort dans l'âme, et que je voudrais pouvoir adoucir.

« Mais croyez-moi, c'est la seule fin possible d'une situation « sans issue.

« Renoncez à moi, je vous en supplie.

« Eloignez-vous de ce pays où vos légitimes ambitions n'ont pas « d'aliment.

« Rentrez à Paris, cherchez une compagne digne de vous et oubliez-moi.

« Elle vous aidera dans cette œuvre de salut!

« Près d'elle vous vous sentirez réchauffé par l'affection que « vous saurez lui inspirer et dont vous êtes si digne.

« C'est le conseil que je vous donne et je veux que vous le suiviez!

« Pour moi, en vous sachant heureux, sûre de votre amitié, cer- « taine que votre cœur restera plein d'une tendresse profonde pour la « sacrifiée, je jouirai d'une parcelle de votre bonheur comme on « jouit par la pensée du parfum d'une fleur qu'on a librement « donnée.

« J'aurai pour consolation la pensée du devoir accompli, si « rigoureux qu'il soit, si cruel qu'il me paraisse en ce moment « surtout où mon cœur se déchire.

« Telle est ma résolution, mon ami.

« N'essayez pas de la changer.

« Nous ne nous verrons donc plus, mais que de fois je penserai à « vous chaque jour!

« J'ai trop peu de courage.

« Montrez-vous généreux et ne m'enlevez pas ce qui m'en reste.

« J'ai un pressentiment.

« Vous feriez le malheur de ma vie et ma douleur ferait le désespoir de la vôtre.

« Adieu!

« Pensez que vous n'aurez jamais de meilleure amie que votre « malheureuse Gabrielle. »

Elle sonna.

Florence arriva aussitôt.

La lettre était pliée et l'adresse à demi tracée sur l'enveloppe.

— Madame désire?...

Gabrielle hésita une seconde.

Et, glissant la lettre dans un tiroir de son secrétaire, elle murmura:

— Rien!.. Il souffrira moins... Je la lui remettrai moi-même!

XII

La nuit était tombée.

Du ciel aucune clarté d'étoiles ne filtrait à travers la brume épaisse dont il était couvert.

La femme de chambre avait assisté au court dîner de sa maîtresse, compté ses soupirs et compris ses hésitations.

Elle n'avait eu aucune peine à deviner le combat qui se livrait en elle et dont l'amour devait sortir vainqueur.

C'était sa vengeance à elle, la revanche des menaces mal déguisées du maître, de ses propos haineux, de ses regards enfiellés où passait l'aversion qu'il portait à cette fille qu'après tout il aurait dû estimer parce qu'elle s'était montrée fidèle, intelligente, dévouée jusqu'au moment où les manœuvres basses et louches et la tyrannie domestique du châtelain de Monthibert l'avaient poussée à la révolte.

Désormais elle était irréconciliable, en pleine rébellion, et elle entrevoyait au bout de cette aventure un scandale, un éclat inévitable, d'où la rupture sortirait et une séparation qui serait la délivrance.

Aussi était-ce avec une véritable fièvre et une ardeur de lutte qu'elle suivait à la dernière heure les incidents de cette soirée qu'elle considérait comme décisive.

Un moment elle avait été effrayée de l'ordre prêt à sortir des lèvres de la jeune femme.

Elle croyait déjà entendre ces mots :

— Portez cette lettre à M. Fréville.

Par bonheur ils n'avaient pas été prononcés.

L'amoureux allait donc venir.

A l'heure du rendez-vous elle descendit à la cuisine.

Grelu, assis au coin de la vaste cheminée, allumait sur un charbon tiré des cendres l'énorme pipe qu'il venait de bourrer avec du caporal.

— Vous ne levez pas le siège? demanda-t-elle.

Grelu ne répondit pas.

Une grande femme sèche et revêche, qui remplissait à Monthibert les importantes fonctions de cuisinière, intervint en disant au garde :

— Débarrassez-nous le plancher, hein! Vous n'allez pas nous empester avec votre tabac, vous, le barbu!

Grelu se leva à regret, comme un chien qu'on expulse à coups de balai.

Il protestait :

— Vous n'êtes pas endurantes, les demoiselles!

— Allons, oust! fit le cordon bleu, décampons. D'ailleurs il est temps de rentrer au chenil. Bonsoir.

— Bonsoir donc!

— Votre maître ne revient pas cette nuit, par hasard? demanda Florence.

— Mon maître, mon maître! répéta le garde. Vous pourriez bien dire notre maître, vous, la belle brune!

La femme de chambre se contenta de hausser les épaules en répétant :

— Il ne revient pas?

— Il n'a rien dit.

— Alors on peut fermer?

— Vous avez donc bien peur qu'on n'entre chez vous?

— Assez.

Grelu s'en alla en rognonnant :

— On en voit qui font les farouches et qui ne l'ont jamais été, oh! là là!

Mais il était parti.

— Bon débarras! fit la cuisinière. Ce qu'il est maussade, cet être-là! Aussi ils s'entendent, lui et monsieur, comme deux coupeurs de bourses. Vrai! il faut avoir besoin de gagner quatre sous pour moisir avec eux.

— Je vous crois. Bonsoir, Annette.

— Bonsoir, ma petite.

Florence traina une demi-minute dans la maison, fermant les portes et remuant les chaises pour bien constater sa présence et aussitôt elle se glissa dans le parc et regarda de tous côtés.

L'affaire se présentait convenablement.

Le garde s'en allait à pas lents du côté de sa case.

La femme de chambre voyait de loin le feu du fourneau de sa pipe briller dans l'obscurité.

Puis elle entendit le bruit de sa porte qui se fermait; elle vit la lumière d'une chandelle vaciller à la fenêtre d'une mansarde et s'éteindre.

Elle était tranquille, mais l'heure du rendez-vous était passée.

Pour arriver plus tôt à la petite porte du parc, elle suivit en courant une large allée qui lui permettait d'éviter le ruisseau et de marcher rapidement.

Au moment d'ouvrir la porte elle était haletante.

— Vous êtes là? demanda-t-elle.

— Oui.

— Comment êtes-vous venu?

— A cheval.

— Je suis un peu en retard, mais c'était pour plus de sûreté. Venez.

Le substitut passa.

Vous comprenez, dit Florence, il fallait d'abord se débarrasser des témoins gênants. C'est fait. Rien à craindre.

Elle rectifia :

— Ah si! le retour de monsieur. Avec un type comme lui, il faut toujours se méfier.

Elle suivait le sentier qui conduisait à la passerelle.

C'était le trajet le plus direct pour arriver au château et le plus sûr.

Dans ce taillis épais et cette allée étroite, abritée sous la voûte des arbres qui la recouvraient, il était presque impossible qu'on les surprît.

L'obscurité y était complète.

Tout en s'avançant avec précaution dans les ténèbres, la brune et fine soubrette donnait quelques renseignements à son protégé.

— Madame est bien indécise, disait-elle. Elle est si bonne et loyale! Pourtant il faut qu'une pareille vie ait une fin!

Ils ne tardèrent pas à arriver au ruisseau.

Près de la passerelle, on ne distinguait ni ciel ni terre.

Même des nuages devenus plus noirs et plus bas, une pluie fine commençait à tomber.

— Donnez-moi la main, ordonna Florence, pour ne pas vous tromper de chemin. Moi, je le connais comme si je l'avais fait.

En effet elle ne se trompa pas.

Elle s'engagea sur le pont tenant une de ses mains posée sur la balustrade. De l'autre, elle dirigeait le substitut.

Tout alla bien jusqu'au milieu mais là, brusquement, la femme de chambre poussa un cri :

— Ah! le brigand!

Un craquement subit, silencieux et mou, celui des bois pourris, sciés jusqu'à la surface, le sol se dérobant sous leurs pas, une chute imprévue, impossible à éviter, dans un abîme béant, et un fracas flasque et muet pour ainsi dire, de poutres et de madriers pesants retombant sur eux et suivi de douleurs aiguës qu'elle ressentait à la tête, ce fut tout.

Elle avait compris.

C'était la vengeance de M. de la Hautière, le piège, le traquenard imaginés par lui.

Mais comment avait-il été averti ?

Par qui ?

Quelle fatalité l'avait mis au courant de la trahison ?

La soubrette vit tout ce qui avait dû se passer dans un éclair d'intelligence qui n'eut pas plus de durée que celui de la foudre.

Et dès qu'elle revint de son étourdissement, elle essaya de se rendre compte de la situation.

Son compagnon ne donnait pas signe de vie.

Était-il mort sur le coup ?

Était-il sain et sauf ?

Elle ne pouvait pas le savoir.

Ensevelis à cent pieds sous terre, ils n'auraient pas été plongés dans une nuit si profonde.

Elle appela doucement :

— Monsieur!... Monsieur Fréville!

Rien ne lui répondit.

Elle se tâta elle-même pour savoir en quel état elle se trouvait.

Ses mouvements étaient libres. Rien de cassé. Sa tête seule lui faisait mal.

Un filet de sang chaud lui roulait sur le cou.

D'où venait-il?

Elle porta la main à l'endroit où elle souffrait.

Quelque poutre avait dû la frapper violemment, mais ses cheveux extrêmement abondants avaient amorti le coup.

Rassurée pour elle-même, elle ne songea plus qu'à son compagnon.

Heureusement, les nuages s'écartèrent et, comme la veille, la lune se montra enfin.

Grâce à cette lumière, très faible encore, elle put se rendre compte de ce qui s'était passé.

Elle distingua, sous un amas de bois rompus, une sorte de

cadavre immobile, à demi couvert par les débris qui l'avaient écrasé.

Elle se pencha sur lui et prit un de ses bras qui retomba inerte à son côté.

Cependant le pouls battait encore.

Comment fit-elle pour rappeler le blessé à la vie?

Aurait-elle pu le dire elle-même et le savait-elle?

Affolée par ce désastre, elle ne pensait plus ni ne vivait.

Elle sentait surtout au fond de son âme une colère exaspérée par la lâcheté de cet ennemi qui n'avait pas le courage de se montrer et qui n'agissait que dans les ténébres.

Enfin, la main du blessé répondit à la sienne; il rouvrit les yeux et murmura quelques paroles.

Toutefois, chacun de ses mouvements lui arrachait une plainte étouffée.

— Je suis brisé ; je crois que j'ai une jambe cassée, murmura-t-il.

C'était vrai.

Comment faire?

A qui recourir?

Florence ne savait à quel saint se vouer, lorsqu'une silhouette de femme, élégante et svelte, apparut au bord du fossé et se pencha sur le ruisseau.

La femme de chambre la reconnut aussitôt.

— Pour Dieu! Madame, s'écria-t-elle, n'avancez pas!... Vous allez vous tuer... comme nous!

XIII

C'était Gabrielle.

Elle avait attendu l'arrivée de M. Fréville avec impatience et, peu à peu, comme il tardait à venir, une grande inquiétude s'était emparée d'elle.

A la fin, n'y pouvant tenir, elle s'était décidée à aller à sa rencontre.

En approchant de la passerelle, un murmure de voix étouffées et de plaintes frappa ses oreilles et alors elle hâta sa marche et faillit elle-même se précipiter dans le ravin où les autres étaient tombés.

Le cri de Florence l'arrêta.

A présent, elles étaient deux pour porter secours au blessé.

Grâce aux efforts de la femme de chambre, il reprenait ses sens et se rendait compte de ce qui s'était passé.

Une ténébreuse embûche lui avait été tendue et il avait failli y périr.

Le mal n'était fait qu'à demi.

Maintenant, il fallait d'abord et avant tout sauver l'honneur de celle qu'il adorait.

Son amour lui donna une suprême énergie.

Gabrielle s'était laissée glisser au fond du fossé et se trouvait auprès de lui.

A genoux à ses côtés, elle lui murmurait, dans son affolement, des mots confus où sa pitié, mêlée de tendresse et de dévouement, éclatait.

Florence, effarée, oubliait sa propre blessure pour ne penser qu'à son compagnon.

Ce fut lui qui dicta leur conduite.

Que lui importait de souffrir?

Il voulait qu'on ignorât ce qui venait de se passer.

Son cheval était à quelques pas de là, il fallait le rejoindre, et ensuite il trouverait assez de force pour rentrer chez lui et entourer de mystère cette désastreuse aventure.

La jeune femme éperdue, le suppliait, prête au sacrifice de sa réputation et se refusait à le quitter.

Il la contraignit à lui obéir et, dans un élan du cœur, elle lui saisit une main et la pressa contre sa poitrine en disant :

— Ma vie entière pour cette heure de courage!

Le sauvetage du blessé fut difficile, mais il s'accomplit.

Soutenu par les deux femmes, il put gagner le haut du talus et, à demi porté par elles, sortir du parc et parvenir au taillis où son cheval était attaché.

Il lui restait deux grandes lieues à faire dans la nuit pour rentrer à la ville, et sa blessure lui causait d'horribles souffrances.

Il eut la force de sourire et de les dissimuler.

Gabrielle, rassurée, consentit à céder à ses instances, à le laisser partir et à rentrer dans sa chambre.

Florence seule accompagna un moment le blessé en tenant le cheval par la bride.

Le voyage devait être long mais les premières clartés du jour étaient loin encore et dès que Robert Fréville se trouva sur la

grande route, il contraignit la courageuse fille à retourner au château et à prendre soin d'elle-même, en l'abandonnant à sa destinée.

Il la trompa d'ailleurs, comme il avait trompé sa maîtresse quelques instants plus tôt, en supportant sans se plaindre les douleurs aiguës et lancinantes qui lui soulevaient le cœur à chaque mouvement du cheval.

Et il continua seul sa route.

Alors il essaya d'endormir sa souffrance en se répétant les paroles échappées à Gabrielle :

— Ma vie pour cette heure de courage !

Désormais elle était à lui, elle l'aimait !

Que n'eût-il pas enduré pour cet aveu !

Lorsque enfin après plus de deux heures de marche lente pendant lesquelles chaque secousse était pour lui une nouvelle torture, et d'arrêts destinés à lui rendre des forces et à reposer ses nerfs irrités, il gravit la côte bordée de grands arbres qui conduit au faubourg de Bellême, il était à bout d'énergie, prêt à défaillir.

Il allait glisser à bas de son cheval et perdre connaissance, lorsqu'il croisa un journalier qui, son havre-sac sur l'épaule, se dirigeait vers la gare.

Ce journalier avait sans doute le regard perçant et devait être habitué à exercer ses manœuvres dans l'ombre, car il s'avança d'un pas rapide vers le cavalier défaillant et lui dit :

— Comment, c'est vous, monsieur Fréville ?

— Vauloup ?

— Oui, c'est moi. Qu'avez-vous ? Vous chancelez ?...

— Je vais tomber, mon ami ; mes yeux se ferment...

— Vous êtes blessé ?

— Grièvement... soutenez-moi.

— Je vais mieux faire. Je vais vous conduire chez vous... Du courage, monsieur !

Ce fut une nouvelle étape, plus courte que l'autre heureusement.

Au bout de vingt éternelles minutes, en suivant des sentiers détournés et déserts où ils ne rencontrèrent âme qui vive, le cheval et les deux hommes se trouvèrent devant la maison du substitut.

Au premier coup de sonnette, Joseph qui attendait son maître, depuis quelques heures, avec anxiété, arriva à demi vêtu.

Il était temps.

Ce fut pour recevoir dans ses bras le blessé qui venait de s'évanouir.

Vauloup l'aida à le transporter sur son lit et là, à la clarté d'une lampe, il fut épouvanté à la vue des blessures dont les bras, les mains et presque tout le corps du malheureux étaient couverts.

Son visage seul avait été respecté dans l'affreuse chute où il aurait dû trouver la mort.

— Un médecin, s'écria Joseph. Pouvez-vous m'en trouver un, Vauloup?

— Certainement.

— Courez chez lui et amenez-le sans retard.

La chaleur du lit, la douceur du repos, l'interruption des douleurs que causait au blessé le mouvement si souple et si élastique pourtant de son cheval, rendirent prompt et facile son retour à la vie.

En ouvrant les yeux et en se retrouvant dans sa chambre, il eut un long soupir de soulagement!

Son terrible voyage était accompli.

Elle était sauvée!

Il demanda :

— Quelle heure est-il?

— Quatre heures passées, fit le Normand en consultant la pendule.

— Il fait jour?

— A peine.

— Dieu soit loué!

— Pourquoi?

— N'essayez pas de comprendre et surtout pas un mot à personne de ce qui vient de se passer... Aucune visite à recevoir... La maison fermée... Vous entendez ?

— Parfaitement.

Le Normand était de ceux auxquels il est inutile de répéter un ordre deux fois et qui le comprennent à demi-mot.

Il se demanda seulement :

— Que s'est-il donc passé?

Le regard de son maitre semblait chercher quelqu'un.

— Vauloup?... dit-il.

— Il est chez le médecin.

Il ne tarda pas à le ramener.

C'était un docteur très connu, d'aspect légèrement fantastique

et qui aurait pu figurer avec avantage dans un conte d'Hoffmann ou dans une scène macabre de Baudelaire.

Longs cheveux grisonnants, tête mince et pour ainsi dire aiguë, tranchante, aux joues creuses et au front de penseur, long corps mal enveloppé dans une lévite flottant autour de lui comme le drapeau d'un sémaphore secoué par le vent autour du mât qui le porte, regard inspiré et profond, il possède une physionomie qui conviendrait mieux à une sibylle ou à un prophète qu'à un disciple d'Esculape.

Le substitut ne l'avait jamais aperçu.

Il fut frappé de cette apparition comme d'un fâcheux présage.

— Mais, après tout, qu'importe la figure, pensa-t-il, s'il possède les qualités, le savoir, la discrétion et le dévouement de sa profession?

Le docteur aux longs cheveux les avait.

En un instant il sut conquérir la confiance de son client par sa douceur et la vertu persuasive de sa parole.

— Je ne vous demande pas comment ni où vous avez été blessé, dit-il. Les confidences n'amélioreraient pas la situation. Un accident, n'est-ce pas ?

— Oui, docteur.

— Nous allons tâcher de le réparer le mieux et le plus promptement possible.

— Mais d'abord il me faut du calme, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Du repos ?...

— Un repos absolu.

— Vous entendez, Joseph! dit le blessé. Aucune visite, comme je vous l'ai recommandé... La porte fermée, excepté pour le docteur.

— Monsieur peut être tranquille.

A sept heures, lorsque le docteur aux longs cheveux et à la lévite flottante quitta la petite maison de la rue des Poulies, toutes les blessures du jeune homme étaient pansées, la jambe remise et selon toutes les prévisions « l'accident » n'aurait pas d'autres suites fâcheuses qu'un repos obligatoire de deux mois à deux mois et demi, après lequel le malade aurait recouvré toutes ses forces et pourrait reprendre le cours de sa vie ordinaire.

Vauloup rassuré rechargea son attirail sur son dos, serra la main du Normand avec lequel il avait déjà établi un petit commerce d'amitié, en lui disant qu'il s'éloignait

pour quelques heures et qu'il reviendrait dès qu'il serait libre.

Il s'en alla d'un pas de course et reprit la route sur laquelle il avait rencontré le substitut.

Mais ce ne fut pas pour se rendre à sa destination du matin.

De bonne heure il se trouva aux abords du parc de Monthibert.

C'était là que le drame avait dû se passer, et le braconnier se flattait de se mettre au courant de ses détails sans rien demander à personne.

Le hasard le servit à souhait.

En errant aux alentours du manoir avec des ruses de renard aux approches d'un poulailler, il vit Grelu s'éloigner dans une direction opposée et disparaître dans la plaine.

Alors il revint près des murs du parc, du côté par où le cavalier avait dû y arriver lui-même.

Dans le désordre de la catastrophe qui les avait épouvantées, ni la maitresse de maison, ni la femme de chambre de Monthibert n'avaient refermé la porte basse près de laquelle Robert Fréville était remonté à cheval.

Le braconnier examina attentivement le sol et reconnut des traces qui le confirmèrent dans ses suppositions.

Il poursuivit ses recherches et n'eut pas de peine à découvrir, avec son flair de maraudeur, l'endroit où le cheval de l'amoureux avait été attaché.

Il eût suivi avec la finesse d'un limier le train d'un animal blessé à travers des kilomètres de fourrés.

Il revint à la petite porte et se glissa dans le parc.

Quel risque courait-il ?

Grelu ne devait rentrer que dans quelques heures sans doute.

D'un autre côté, M. de la Hautière était retenu aux Assises.

Il se hasarda donc à explorer le lieu où la catastrophe avait dû se produire et, en effet, il fut fixé en quelques minutes.

En suivant l'allée qui aboutissait à cette porte il arriva au ravin qu'on franchissait sur la passerelle écroulée.

Le lit du ruisseau était à sec.

Personne n'avait, en l'absence du maître, remis les choses en état; on n'avait même pas dû s'apercevoir du changement, le hasard ayant voulu sans doute qu'aucun des habitants du château ne fût passé là dans la matinée.

Vauloup demeura un instant en contemplation devant ce ravin où les débris du pont rustique gisaient sur les cailloux.

C'était, de toute évidence, en cet endroit que le substitut avait été blessé.

Mais pourquoi ?

Par suite d'un hasard malheureux ?

Le braconnier connaissait trop bien le caractère du châtelain de Monthibert pour le croire.

Il devait y avoir eu là, au contraire, une bizarre et mystérieuse machination.

Il était facile de s'en convaincre.

Vauloup descendit au fond du fossé et examina les débris de la passerelle. Alors la vérité lui apparut dans toute sa clarté.

Il reconnut les traces de la scie qui avait préparé cette chute ; il constata la sinistre patience de l'ouvrier qui avait tout calculé, tout prévu, et son opinion ne s'égara pas un instant sur l'auteur de cette conception diabolique.

Elle était bien de ce mari sournois, cauteleux, sans courage et sans pitié, de l'homme aux idées étroites et d'un égoïsme féroce auquel on n'avait jamais connu un mouvement noble et généreux.

Il avait voulu se débarrasser d'un rival et d'un ennemi, mais sans se montrer, sans lui faire face, et sans se compromettre dans une querelle bruyante ou publique.

Vauloup était fixé.

Il jugea qu'il n'était pas prudent de prolonger sa visite dans ce parc auquel il avait déjà dû la prison dont il venait de se libérer.

D'ailleurs, qu'avait-il besoin d'en savoir davantage ?

L'état des lieux, les traces des pas sur les talus, l'empreinte des pieds des personnages de ce drame obscur sur la terre humide de l'allée, tout enfin ne lui racontait-il pas aussi clairement cette scène tragique qu'eût pu le faire le plus précis et le plus scrupuleux des comptes rendus ?

Il effaça en un instant une grande partie de ces vestiges en traînant quelques branches sèches sur la ravine et aussitôt il reprit le chemin de la ville et accomplit le trajet avec une rapidité extrême.

Lorsqu'il rentra à la maison du substitut, une idée jaillissait de son cerveau en travail.

Du faubourg où l'ermitage de M. Fréville était situé au parc de Monthibert, on compte deux bonnes lieues de pays.

L'horloge de la gare que le braconnier consulta au passage, car il n'avait jamais possédé un de ces objets de luxe qui s'appellent une montre, marquait dix heures précises.

Il n'avait donc mis que deux heures et demie environ pour accomplir sa course et, en cas de besoin, il eût abrégé de beaucoup ce délai qui pouvait passer pour un record honorable.

Un sourire effleura ses lèvres.

L'idée qui lui était venue un instant plus tôt prenait dans sa tête une forme précise et lui semblait d'une exécution facile.

C'était une idée de vengeance et de représailles, comme celle de M. de la Hautière.

Mais ce n'était pas à lui, Vauloup, ni à sa prison qu'il songeait.

C'était à l'autre victime du châtelain de Monthibert, à ce brave et beau jeune homme qui gisait sur son lit de douleur, une jambe brisée et la poitrine fracassée par une des poutres qu'il venait d'examiner là-bas et sur lesquelles il avait retrouvé des traces du sang versé.

Celui-là était bon, noble et généreux.

Il l'avait aidé, assisté, soutenu, presque sans le connaître, par suite de son naturel bienveillant et doux!

L'autre!.. Quelle différence!

Haineux, égoïste, vindicatif, sournois, traître et lâche!

Sans M. Fréville qui était allé de lui-même au-devant de son infortune et de ses besoins, que seraient devenus sa femme et ses enfants pendant le mois de prison qui les privait de leur soutien?

Quel autre serait venu à son secours sans que la malheureuse mère eût été obligée de s'abaisser à tendre la main et à mendier dans les rues, pour récolter quoi?

Quelques sous arrachés à la charité publique qui n'aime en aucun pays les familles de braconniers et de rôdeurs!

Vauloup se disait qu'il n'était rien qu'un miséreux sans préjugés et sans considération que les bourgeois de la ville et des environs chargeaient de leurs malédictions pour ses pillages et ses déprédations, mais qu'il n'aurait pas agi comme ce millionnaire, fût-ce pour défendre son intérieur contre les entreprises d'un rival heureux.

Il se disait encore qu'il aimait sa femme cent fois plus que ce la Hautière n'aimait la sienne, mais qu'en cas de soupçons, il aurait abordé l'ennemi de front pour lui signifier ses volontés; qu'au besoin même il lui aurait mis une balle dans la tête ou un couteau dans le ventre, mais qu'il ne lui aurait pas dressé une embûche aussi perfide ni tendu un piège comme à un putois ou à un loup.

Cela, non, il ne l'aurait pas fait !

Parfois il lui était arrivé de lire de vieilles histoires et ce n'étaient pas là des procédés de gentilshommes du temps passé.

On s'alignait et le plus brave ou le plus heureux embrochait l'autre.

C'étaient des mâles !

Mais ce la Hautière !

La colère et le mépris de Vauloup allaient croissant avec les minutes qui s'écoulaient et peu à peu son plan d'abord à l'état d'embryon se formait et comme une ébauche de sculpteur pétrie dans la terre glaise, elle dessinait ses lignes, ses courbes, ses membres et son visage.

Et, dès le soir même, le braconnier ne la trouvait plus si impraticable et il commençait à se dire :

— Faudra voir !... Peut-être !... Pourquoi pas ?

Maintenant, du consentement du substitut, il était tout à fait de sa maison où d'ailleurs on avait besoin de lui.

Il s'était installé rue des Poulies, en homme de journée qu'on peut employer à toutes les besognes, et tandis que Joseph faisait les courses, les achats nécessaires, il restait là, garde-malade, terrassier ou concierge, jour et nuit au service du maître, dévoué comme un chien à ce jeune homme qui le premier depuis que lui, le déshérité, il était au monde, lui avait témoigné une touchante bonté, quand les autres le traitaient comme un rebut de l'humanité, atteint de cette lèpre effroyable et contagieuse, la misère !

(A suivre.) Charles Mérouvel.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

LA TOURMENTE [1]

(*Suite*)

XI

— Eh bien ! c'est ainsi ! se répétait-il pendant l'affreuse journée, suivie de la plus cruelle nuit, qui suivirent ces scènes. Il faut accepter le fait accompli. Que je veuille ou non, que j'essaie d'en douter contre toute évidence, l'irréparable est là! prenant pour vrais ses aveux, si incomplets dans leur arrachement, si elle n'aime plus Philippe, elle l'a aimé. Je suis ce que quantité de maris sont, ce que, comme eux, je n'aurais jamais cru devoir devenir, je grossis de ma personne une ridicule et innombrable confrérie. C'est amer, c'est avilissant, c'est grotesque, mais il faut en prendre son parti. Sans doute, pour un sceptique, les consolations ne manqueraient pas; quelle femme, en effet, n'a commis en pensée l'adultère? La plus pure n'échappera pas, du moins, aux traitrises du sommeil, et en songe, trompera son mari. Si Thérèse avait aimé Philippe sans lui céder, ne me sentirais-je pas moins dépossédé d'elle, puisque son cœur, ses pensées, toute son âme soulevée hors d'elle eussent été vers un autre? Est-ce l'abandon de sa personne qui doit exciter en moi cette jalousie, ce désespoir qui me torturent? Mais où commence et finit cet abandon? Du jour où il aura pressé sa main, son bras, effleuré ses lèvres (ah! souffrir ainsi!) du moment qu'elle lui aura laissé lire dans ses yeux, tout au fond et de près, — est-ce qu'un autre homme, vraiment, peut sans complicité infâme mirer ses yeux en ses yeux, à elle? — déjà elle lui appartenait, bien avant la faute définitive! Non, non! Ce n'est pas sans raison qu'on a appliqué le nom d'adultère à la consommation de cet acte si vil, si bas, si stupidement instinctif, si crûment animal que nous ne pouvons le concevoir qu'enveloppé de poésie

(1) Voir *La Lecture*, page 241, 347, 401, 489.

menteuse, d'illusion préalable, voilé par une réciproque et indulgente tendresse, ou emporté dans le coup de foudre d'une grande passion ! Quelle misère ! Un frisson furtif, un souffle de vie aveugle au profond de l'être, ont suffi à faire d'elle une créature de prostitution et à me bafouer dans l'opinion des hommes, de ceux même qu'afflige une tare semblable ! — Il la maudissait et Philippe avec elle, tout son cœur se tournait en haine. En même temps, l'aveu spontané qu'elle avait fait, la pitié qu'elle inspirait par sa grâce de convalescente, le désarmaient ; il se sentait impuissant, bras liés, tremblant au fond, sans se l'avouer, à l'idée de la perdre, déchiré entre des rêves de vengeance et des tentations de pardonner qu'il écartait, comme honteuses.

— Avoue-le donc, lâche ! se disait-il, quand tu lui as relevé la tête entre tes mains, tes mains tremblaient ; elle t'était abominablement chère, tu l'eusses piétinée de rage ou broyée d'amour dans tes bras ; il se passait en toi quelque chose d'inexplicable et de monstrueux ; quels tristes regrets, si un regain de honte et d'orgueil ne t'avait soustrait à l'amollissement dangereux, à l'hébétude presque voluptueuse de votre douleur ! Ce qu'il y a d'ignoble dans cette jalousie que tu éprouves, cette horreur à l'idée qu'un autre homme que toi a connu ses caresses, c'est que ces sentiments égoïstes et furieux essaient de te faire prendre le change, de te persuader que tu l'aimes encore, même coupable, même salie ! L'aimer, allons donc, tu la méprises trop pour cela !

Plus il se l'affirmait, moins il en était persuadé ; et ne pas savoir, ne pas se comprendre en ce chaos du cœur, courir aux extrêmes et se perdre dans un dédale de pensées contradictoires, le harassait et le navrait. Comme un homme qui sort du spectacle de l'agonie, de la mort de l'ensevelissement d'un être aimé, est repu de tristesse, saturé de fatigue, a soif de ne plus entendre, de ne plus voir, que ce soit fini, effacé, oublié, il lui échappa ce cri : — « Ah ! que je voudrais être à demain, rien qu'à demain ! » En attendant, il fallait vivre de la vie de tous les jours, se prêter à son va-et-vient banal, ses contacts, ses conversations, se donner un maintien libre et sourire, la mort dans l'âme. Ce fut là le plus pénible des heures fertiles en écœurement, en surprises, en humiliations de toute nature !

Le supplice commença en se retrouvant, avant le déjeuner, en présence d'Agnès. Ne lui avait-il pas semblé déjà qu'Antoine avait baissé les yeux en le voyant : lui fallait-il donc affronter la pitié ou

l'ironie des domestiques, ces témoins muets, ces espions imprévus ? Ah ! si d'autres *savaient !* Peut-être Agnès avait elle eu des soupçons, elle aussi ? Sûrement, elle allait lire sur son visage la vérité. Il ne l'aborda qu'avec crainte, examinant son visage pâli, ses yeux beaux et tristes, son douloureux sourire ; affinée par la souffrance, elle devait avoir l'intuition qu'il souffrait ; si, avec une lucidité de voyante, elle allait deviner, lui parler de cela comme d'une chose connue d'elle, ancienne déjà ! Certes, il en éprouverait une humiliation atroce, mais comme, ensuite, le premier flot de douleur et de larmes épuisé, ce serait doux et réconfortant, la pitié dolente de cette âme blessée, le baume de ces paroles fraternelles, la vertu de ces silences pendant lesquels, entre des mains tendrement unies, passe un fluide de douceur et d'amour ! Ce ne fut qu'un éclair d'illusion, il se reprit aussitôt, avec une sorte d'effroi, comme s'il s'était pressenti, se fût deviné prêt à défaillir dans les bras de sa sœur, à lui tout avouer. Oh ! qu'elle ne *sût* jamais ! Elle le plaindrait, sans doute, mais il lui en paraîtrait un peu avili ; et quelle arme de mépris cela lui mettrait en main contre Thérèse ! Elles ne s'aimaient pas, sous leurs apparences cordiales ; fallait-il trahir la plus coupable et donner à celle qui était demeurée honnête une telle supériorité ? Il ne voulait pas qu'on pût toucher à Thérèse ; il eût moins souffert s'il avait été persuadé que cet abominable secret ne sortirait jamais d'entre les trois intéressés, ne serait jamais soupçonné, divulgué. Il ne supportait point l'idée que sa femme pût être publiquement déshonorée ! Ce fut presque avec une méfiance injuste, une réaction de sourde hostilité qu'il examina Agnès, tout en lui parlant, d'un ton faussement gai, de la visite de Mme de Jonquiers, dont il disait force menues méchancetés, par rancune. Devant l'attitude de sa sœur, assise sur un canapé, le buste droit, les mains jointes, la jupe faisant angle aux genoux et retombant sur ses bottines qu'elle rentrait, par pudeur naturelle, il laissait descendre sa pensée sur l'amour qu'elle avait éprouvé pour son mari, sur les réalités de cet amour, essayait de se la représenter n'aimant plus M. d'Elbé, prenant ou ayant pris un amant, ravalée en tout à Thérèse, avec laquelle son corps, fait lui aussi pour la séduction et la maternité, une grâce différente, mais également féminine, des infériorités de race et de sexe l'appariaient : — Pourquoi, elle aussi, n'aurait-elle pas un amant ? se demandait-il avec une amertume envieuse, et la honte aussitôt de cette gratuite injure, car il la savait très pure, très droite,

ayant plus que lui encore l'âme de leur père, si juste et si grand.

M. Forget entra, et Jacques souffrit encore, et autrement. Le baron avait l'air soucieux :

— Qu'est-ce que Rose m'apprend, Thérèse est souffrante ? Elle ne déjeunera pas avec nous ?

Agnès regarda son frère, un peu surprise qu'il ne lui en eût rien dit ; Jacques dut feindre de savoir et balbutia :

— Oui, elle a passé une mauvaise nuit ; de la fièvre, une indisposition passagère.

Il éprouvait une gêne mêlée de honte, choqué de ce que Thérèse attirât l'attention sur elle ; réfléchissant pourtant qu'elle pouvait bien être réellement malade, il l'excusa :

— Je vais téléphoner à Rousselot de venir, dit le baron, qui s'alarmait aisément dans sa tendresse pour sa fille.

Jacques n'osa s'y opposer ; le docteur devait, depuis leur retour, examiner Mme Halluys ; mais l'occasion était singulière et le moment mal choisi ; l'ironie des choses l'exigeait-elle ainsi ? Agnès s'inquiétait, l'interrogeant ; il dut répondre, nouvelle ironie :

— Ce n'est rien, rien de grave !

La petite Lise heureusement entrait, elle se jeta dans ses bras. Il la souleva, l'embrassa, enfouit sa tête dans le petit cou blanc et les cheveux de chanvre et d'or ; le fin corps tiède, sans os, pliait dans son étreinte : il se réfugia dans l'âme innocente, le regard pur de l'enfant.

— Eh bien ! dit le baron qui rentrait, mettons-nous à table sans elle ! Et avec cette galanterie qu'il n'abdiquait jamais, il offrit son bras à Agnès. Jacques, la main de Lisette dans sa main, les suivait, soulagé un peu, pourtant, de ce qu'il ne sentirait pas en face de lui les yeux de Thérèse, sa présence, ce que l'échange de propos, la familiarité du repas auraient eu, par contraste avec leur tourmente intérieure, de cruel et ridicule. Il écoutait le baron commenter les nouvelles politiques, un grand scandale financier, et se rappelant avoir eu peur, dans la nuit, que le vieillard ne l'entendît aller et venir au-dessus de sa chambre, il pensait : « Quelle pitié, si le pauvre homme savait ! » Mais certaines intonations, un peu gouailleuses de ce dernier, l'énervaient, un pli de ses lèvres, quelque chose d'indéfinissable qui lui rappelait Thérèse, et aussi le bleu usé de ses yeux, son regard froid et fatigué, spirituel par instant : — Voyons, il est son père, il la connaît, il est impossible qu'il ne se soit pas douté ! Bon pour un mari d'être aveugle !... —

Mais un père ! — Tel qu'il le connaissait, il n'aurait point eu d'explication avec sa fille, se serait, peut-être après quelques allusions de reproche ou suggestions de prudence, enfermé dans ce silence de neutralité qui faisait sa force et son repos ; mais cette neutralité vis-à-vis de son gendre, n'eût-elle pas constitué une trahison ? On peut être complice en ne parlant pas. Tout ce que Jacques trouvait de consolant, c'est que cet homme, qui l'aimait, aurait souffert de voir sa fille compromettre sa sécurité personnelle, le bonheur de son mari. Mais pourquoi le soupçonnait-il, sur quels indices insaisissables ? Le baron avait bien pu, dans son affection paternelle, être aussi aveugle que lui, avec, en plus, un peu de désintéressement égoïste. Il chercha, pour s'éclairer, à se rappeler comment M. Forget accueillait Destelle : sa sympathie pour Philippe eût pu lui maintenir le bandeau sur les yeux, une antipathie, au contraire, lui dessiller la vue. Il ne trouvait rien ; les rapports des deux hommes étaient polis, sans effusion. D'ailleurs, son beau-père avait passé un mois à Vichy, puis six semaines chez une tante, en Bretagne. Autant de surveillance en moins exercée sur sa fille et sur Philippe !

Antoine offrait en ce moment du gigot bouilli à l'anglaise, de larges tranches fines baignées de jus rouge, qu'une sauce aux câpres relevait. Jacques se servit, partagé entre l'envie de refuser et la peur de faire remarquer son manque d'appétit, car les bouchées lui restaient dans la gorge. En revanche, il buvait, et la chaleur d'un chablis très sec lui réchauffait le cœur. Cela lui faisait du bien et en même temps l'humiliait : « Se peut-il que je prenne un bas plaisir à la légère griserie qui me monte au cerveau ? se disait-il. Ah ! je comprends presque qu'on oublie, qu'on échappe à soi-même en buvant. Le vin est l'opium magique des misérables ! » Il se surprit à rire en écoutant une histoire de son beau-père, s'étonna d'avoir pu rire, puis de s'être étonné. Quoi donc, ne rirait-il plus jamais ? Il se mit à parler sur un ton d'animation fébrile, qui tomba court dès qu'il put croire que ce ton paraîtrait suspect : — Bah ! je m'en moque ! pensa-t-il avec une indifférence factice, un cynisme joué, en vidant son verre. — C'est ainsi, c'est ainsi, et je n'y puis rien changer !

Cette constatation ressuscita sa fureur impuissante : « Mais, malheureux, c'est justement parce que tu n'y peux rien changer que ta position est abominable ! Quelle vie auras-tu, désormais, avec une femme que tu ne peux plus aimer ! — C'est vrai, je la déteste,

se répondit-il ; je voudrais la voir souffrir, je voudrais qu'elle se jetât à mes pieds en me jurant qu'elle m'aime, pour avoir la joie de la repousser. Misérable femme, dans les bras d'un autre! Lâche scélérat!... Oh! lui cracher au visage, le souffleter à toute volée, l'écraser à coups de poing et à coups de pied... Allons, je suis fou! Il a été mon ami, mon ami, mon ami ! » Ce mot, qu'il répétait pour se calmer, l'affolait. Il se tenait devant la fenêtre grande ouverte, respirant profondément, si loin de tout qu'il fallut qu'Agnès, pour le rappeler à lui, posât la main sur son bras :

— Je vais voir comment va Thérèse, si elle n'a besoin de rien.

— Ah! fit il, je t'accompagne, venez-vous aussi, père?

Cela lui coûtait qu'on allât ainsi en bande visiter sa femme, pourtant il n'eût pas aimé qu'Agnès s'y rendit seule, si improbable que lui semblât une explication entre elles, un aveu jailli du cœur meurtri de Thérèse, dans un de ces instants de crise où l'âme s'échappe. Il eût également redouté de se retrouver seul à seul, avec elle. Et sa délicatesse souffrait de ce qu'elle allait éprouver, il le supposait du moins, en se sentant regardée par tous ces yeux. Agnès, à la porte de la chambre, heurta légèrement, entra, dans la demi-obscurité des rideaux tirés ; M. Forget suivit, et Jacques, qui donnait toujours la main à Lisette, passa le dernier. Il se tenait un peu en arrière, mais ce fut lui que le regard de Thérèse vint chercher. Alors, d'une pression de main qui se détachait de l'enfant et l'invitait légèrement à aller embrasser la malade, il marqua, par ce geste à peine ébauché, une intention de bonté que Thérèse comprit. Au même moment, Agnès, qui s'était penchée sur elle et lui tenait le poignet, se retourna, inquiète du feu de fièvre dont la chaleur montait jusqu'à elle. M. Forget tâta aussi le pouls à sa fille et, tout en s'efforçant de la plaisanter, il regarda Jacques avec une moue si significative, que force fut à celui-ci de s'avancer et de prendre, en hésitant, cette main brûlante. Le sourire qu'eut Thérèse le ravagea. Elle avait été si malade ; hélas! il savait trop pourquoi ! Elle restait si frêle! Savait il ce qui pouvait arriver? Des visions de maladie où l'âme se débat et souffre encore plus que le corps, l'assaillirent. La pitié, contre laquelle il luttait, le prit en traître à la gorge. Que devint-il, en sentant la main de sa femme se cramponner à la sienne, la serrer dans un appel éperdu, l'imploration d'un être qui ne veut pas qu'on l'abandonne? Il essaya faiblement de reprendre sa main, jeta un regard sur sa sœur et son beau-père! ils s'éloignaient déjà, sur la pointe du pied, l'invitant d'un signe à

rester. Il les eût suivis, après quelques mots de convention adressés à Thérèse, sans la douce et tenace étreinte qui le retenait, qui s'accrochait désespérément au bout des doigts.

— Dis-moi un mot, supplia-t-elle, ne me regarde pas ainsi sans parler; c'est par bonté que tu m'épargnes, injurie moi plutôt, frappe-moi, mais parle-moi!

— Ne vous agitez pas, murmura-t-il, restez en repos.

— *Vous?* répéta-t-elle en le regardant avec des yeux et un sourire étonnés. — Nous voilà donc deux étrangers, à présent!

Elle retourna la tête sur l'oreiller, sa figure s'allongeait plaintive, elle ferma les yeux et pleura. Il se reprocha d'avoir voulu lui faire sentir l'abîme qui les séparait, désormais.

— Ne pleure pas, fit-il. A quoi bon te rendre plus malade? Essaie de dormir, ta fièvre tombera.

Elle répondit :

— Je ne peux pas.

Alors il s'assit auprès d'elle :

— Ferme les yeux, ne pense plus...

Elle s'efforça d'obéir, puis releva les sourcils, défiante, inquiète; de petits tremblements fiévreux secouaient la ruche de sa chemise de nuit.

— Veux-tu que je te laisse?

— Oh! non, reste! Elle ajouta : — Ta présence me fait du bien. Et après un silence : — Si tu préfères t'en aller? Ce n'est pas gai de rester dans cette chambre... auprès de moi!

De nouveau elle ferma les yeux, les rouvrit.

— Il ne faut pas rester si je vous fais horreur.

Il comprit qu'elle le sondait jusqu'à l'âme; et haussant les épaules sans s'expliquer :

— Dors! fit-il.

— Tu as donc pitié de moi, comme tu es bon! murmura-t-elle.

Elle parut s'assoupir, mais toujours la pensée fixe lui rouvrait les yeux; une interrogation muette, ardente, s'échappait de l'expression de son visage, qu'il devina avant qu'elle eût parlé :

— Pourras-tu me pardonner jamais?

Il ne répondit pas. Elle sourit bizarrement, douloureusement, attendit un peu et tourna la tête vers le mur. Il la comtemplait avec une compassion infinie, et bien qu'elle ne vit pas ce regard, elle le sentit rivé sur elle; puis elle cessa de le sentir : Jacques explorait des yeux la chambre, faisait le tour de ses objets familiers

qui lui rappelaient tant de choses. Il s'arrêta une seconde aux vêtements de Thérèse : un bas de fil d'Écosse, tombé à terre, gardait un contour de vie ; un parfum d'œillet blanc, mêlé d'éther, flottait. Il s'aperçut que Thérèse l'épiait, d'un regard en dessous ; il lui sourit avec tristesse. Et ce fut une douceur pâle entre eux dans le noir de ces minutes qui s'égrenaient, rapides et lentes à la fois, tic-tac fêlé d'une vieille pendule de Saxe.

D'autres minutes coulèrent. Thérèse avait clos les yeux, Jacques, ne souriant plus, s'absorbait dans une rêverie creuse et perdue. Quand il en sortit, il s'aperçut, avec un étonnement naïf et prodigieux, qu'à bout de fatigue, elle dormait !

XII

— Et Philippe ?

Hors de la chambre, dès qu'il ne vit plus la forme de ce corps allongé, l'immobilité du visage, ce sommeil dont la faiblesse le touchait, quoi qu'il en eût, et l'effrayait par un rappel de la rigidité mortuaire. Halluys se reprocha honteusement sa lâcheté.

Quoi, cela se passera-t-il ainsi ? Point de sang, point de cris, point de drame, rien qui ressemble à ce romanesque qui remplit les livres ! De la souffrance simplement, de la vie bête, cruelle et injuste ! Il en était surpris et dérouté, s'était il donc imaginé qu'un aveu d'adultère serait une scène de théâtre, la femme à genoux, échevelée, le mari terrifiant, les bras levés en massue et hurlant :

— Misérable !

Puis, enfonçant son chapeau et sortant de scène en criant avec un rire amer :

— Quant à votre complice, je le tuerai, Madame ! — tandis que l'actrice, de plus en plus échevelée, tirait de sa poitrine un *Ah !* strident et roulait évanouie sur les planches ?

— Cependant, pensa-t-il, c'est bien un rôle que je joue, un rôle difficile, d'émotion contenue et de correction mondaine ; mon souci de ne pas paraître trop ridicule, trop blessé dans mon orgueil, trop affligé non plus, juste à point, ne voilà-t-il pas une préoccupation bien misérablement vaniteuse, bien cabotine ? Et pourtant est-ce que j'en souffre moins sincèrement, moins cruellement parce qu'il m'est donné de me dédoubler, d'assister à moi-même ?

— Et Philippe ?

Il l'avait bien entendue, cette voix aigre qui le harcelait depuis des heures, lui reprochant son absurde confiance, sa foi en la supériorité intellectuelle et morale de Destelle. Elle lui criait aussi qu'il ne pourrait pas, ne pourrait jamais oublier son malheur, tant que vivrait, absent en réalité, mais présent d'une présence occulte et invisible, le complice de Thérèse. Elle le sommait enfin d'agir, de prendre un parti, malgré le besoin de respirer dans son oppression, de se reprendre dans l'entraînement des sensations, qui lui faisait se dire : Plus tard, plus tard! Et d'ailleurs, que faire? Il présageait un acculement sans issue.

Une séparation, le divorce? Il y avait pensé, et dans son esprit s'étaient déroulés la dégradante procédure, les entrevues chez le magistrat, les plaidoiries des avocats, le scandale. Il avait entendu les supplications de M. Forget, vu l'humiliation de ce vieil homme, les visages fermés et pourtant curieux des domestiques, le partage des meubles, la maison vide. Il s'était demandé ce qu'il ferait de sa liberté reconquise, à l'âge où sept ans d'affection en commun ont façonné les manières d'être, les habitudes du cœur. Se remarier? Vraiment, quelque imprévu que réserve à chacun le sort, il n'en pouvait accepter, sans se moquer de soi, l'hypothèse. Quelle triste vie sentimentale il aurait, au cas contraire : liaisons douteuses, caprices fugitifs. Se séparât-il de sa femme à l'amiable, mettant entre lui et elle un long voyage, une immensité de ciel et d'eau, n'aboutirait-il pas à la même solitude affreuse, au même néant! D'ailleurs seraient-ils moins vilipendés dans l'opinion du monde? Moins l'on saurait, plus on inventerait sur leur compte. Et dérouter les soupçons, par une comédie d'adultère ou de sévices dans laquelle il se donnât ostensiblement tous les torts, il y répugnait trop. Sauverait-il même, à ce prix, la réputation fragile de Thérèse? Qui sait comment on la jugeait déjà, si par des imprudences, des légèretés, elle n'avait pas donné prise à la malignité méchante d'amies ou d'ennemies, comme Mme de Jonquiers! Encore celle-là, qu'il avait oubliée! Il devint aussitôt rouge, très rouge.

Lors même, au surplus, qu'il pardonnerait à Thérèse, un pardon par lequel il se réserverait toute liberté, qui leur permettrait un côte à côte sauvegardant les apparences, mais dont l'intimité serait dorénavant exclue, quelle conduite tiendrait-il envers l'amant? Destelle à Paris, la chose ne faisait pas doute : c'était la rupture brusque de l'amitié, une signification hautaine d'adieu, nuancée de ce mépris que l'on sent pour qui a forfait à l'honneur;

à moins que, par concession aux idées reçues, il n'exigeât un duel qui, même au cas où il blesserait l'autre grièvement, ne le vengegerait guère, proclamerait seulement bien haut ce qu'il avait tant d'intérêt à cacher ! Et même ce duel, il avait peine à le supposer possible, sans un flot de sang montant à l'improviste à son visage, un emportement irréfléchi qui le pousserait à frapper Philippe, à rendre une rencontre inévitable. Sans cela... Leur explication, telle qu'il se l'imaginait, avec une vivacité de sensation qui supposait les demandes et les réponses, les gestes, la vison hallucinée de l'entretien, serait plutôt pénible et correcte, pleine de sous-entendus douloureux, d'aigreurs tacites, d'émotion concentrée. Le long de ce calvaire aux pierres aiguës, qui sait toutefois, s'ils ne s'élèveraient pas, Philippe à un franc repentir, à un remords généreux, Jacques d'une noblesse d'âme plus fière que les conventions, à une pitié plus haute que son orgueil ulcéré ? Ne fût-ce qu'un instant, avant la séparation qui les rendrait désormais étrangers, il y aurait entre eux un battement de cœur, une altération dans la voix, une envie à laquelle, en dépit du respect humain, ils céderaient peut-être, de se tendre une dernière fois la main. Car, voilà ce qu'Halluys ne s'expliquait pas : la rage qui le crispait faisait place, en se détendant, à une compassion sur lui-même, qu'il étendait presque à son ami. Les bonnes heures de leur amitié, leur façon de se comprendre large et complète, lui revenant en mémoire, l'attendrissaient. Ne s'étant pas méfié, parce qu'il lui avait paru impossible que son ami songeât à le trahir, il réfléchissait combien Philippe avait dû souffrir en lui volant sa femme. Mentir à chaque instant, serrer la main d'un homme en lui prenant son bien, qui donc, à moins de s'avouer un goujat, n'eût détesté ce supplice ? L'espoir que Philippe avait éprouvé des remords, n'était parti que pour mettre fin à une situation impossible, allégeait un peu sans le consoler, très peu, sa peine. Pour qu'un être supérieur, du moins il l'avait jugé tel, s'abaissât à si triste rôle, ne fallait-il pas l'excuse d'une passion affreusement égoïste, mais sincère ! Mais, si Philippe avait aimé Thérèse jusqu'à l'entraîner au bout de la faute, avait il donc cessé de l'aimer, une fois assouvi d'ivresse ? Qu'il l'avait peu et mal aimée, alors, n'ayant su faire que le mal, et disparaître ! Qu'il l'aimait bien mieux, lui, le mari injustement sacrifié, qui restait fidèle à l'infidèle, la plaignait dans sa misère, eût voulu la consoler et la relever ! Il ne fit qu'y penser, la voix aigre perça son rêve :

— Et Philippe ?

Ah ! sans doute, pardonnât-il jamais à Thérèse, le souvenir de l'amant leur resterait planté en épine, dans le cœur. Incessamment, il serait en tiers entre eux, soit par l'obsession de sa présence lointaine, soit que les hasards de la vie les remissent en présence; rien d'improbable à cela, les nécessités de sa carrière devant le rappeler, un jour ou l'autre à Paris. Quelle attitude prendre, en ce cas, envers lui ? Le silence serait hypocrite, une explication tardive superflue ! Jacques se vit s'embarquant, au Havre. Qu'était un voyage aux États-Unis ? Quelques jours de traversée, quelques heures de chemin de fer. Il verrait Destelle, s'expliquerait avec lui : comment, il n'en savait rien, qu'en résulterait-il, il ne s'en faisait aucune idée; seulement, cette question réglée, il pourrait mieux prendre un parti, à l'égard de Thérèse. L'absence aussi lui ferait du bien ; jugeant plus sainement les choses, il saurait par là s'il supportait la séparation, l'éloignement. Un tel parti était simple, logique et net. Et, bien que tenté, Halluys sentait qu'il ne l'adopterait pas; il en chercha les raisons, écarta l'idée du ridicule qui s'attachait à un voyage si peu ordinaire, la gêne qu'il eût éprouvée à tomber à Washington, à surprendre Philippe en plein bonheur, fiancé peut-être ou marié de la veille, si toutefois cette nouvelle était fondée ; force lui fut de s'avouer que ce qui le retenait était l'angoisse de revoir son ami en face, un sentiment de honte et de pudeur qui lui eût paralysé la langue et les bras. Il souffrait trop, dans une intime délicatesse, à lui faire de sanglants reproches. Il justifiait cet excès de sensibilité par des raisons contradictoires. Le Philippe qui lui avait pris Thérèse n'était pas le Philippe qu'il avait cru connaître, qu'il avait estimé, mais un autre homme, inférieur et étranger. Constater cela brisait les liens qui l'attachaient encore à cette affection ; quelque chose mourait en lui ; il ne pourrait plus voir Destelle qu'avec une douleur que le temps convertirait à la longue en ennui, puis en indifférence. Dès lors, pourquoi ne pas s'enfermer, tout de suite, dans une abstention douloureuse et délicate, laisser tomber leurs rapports, ne pas répondre aux lettres, l'oublier enfin ? Libre à Philippe d'interpréter comme il l'entendrait cette conduite ; aussi bien en serait-il déchargé d'un grand poids, sans doute ! Mais quoi, s'imaginerait-il que Jacques, stupidement aveugle, ne savait rien; goûterait-il l'impunité ? Du moins, qu'une lettre lui apprît qu'on n'était pas dupe; des phrases savamment dosées, ironiques et blessantes, pouvaient lui entrer

dans la chair, y faire plaie; mais Halluys était incapable de cette vengeance. Ecrirait-il quelques lignes froides et dignes, plutôt? Et après! Fou, qui rêvait au lieu d'agir, mais où étaient son devoir, son intérêt, la sagesse? Que faire? Et dégoûté de tout, triste à mourir, il appuyait la face contre ses bras repliés, dans le noir, à moitié étendu sur la grande table de travail, au tapis de laquelle, du haut de la cruche persane, s'effeuillaient des pivoines pourpres, en tache de sang.

Combien de temps resta-t-il ainsi, il n'en sut rien, ne releva la tête que lorsqu'un grattement à la porte l'avertit d'une présence :

— Qu'est-ce que c'est?

Antoine lui présentait une lettre sur un plateau. Jacques reconnut le cachet et l'écriture du commandant d'Elbé : « Enfin, pensa-t-il, il y a mis le temps! » Sa rancune et son mépris pour son beau-frère le prévinrent aussitôt. « Il aura réfléchi, il a tout à perdre à un divorce; parions qu'il m'écrit de belles phrases de repentir, me supplie de lui ramener le cœur d'Agnès! » Et il avait un hochement de tête ironique, à la pensée que M. d'Elbé s'humiliait et demandait pardon. « Oh! le remords n'y sera pour rien. Sa prétendue affection pour sa femme, comédie! Il l'adore, mais il la trompe, et puis elle paie si précieusement ses dettes (avec mon argent, il est vrai!) » Il décachetait avec impatience l'enveloppe, ses sourcils se froncèrent.

« Mon cher ami, écrivait le commandant, je me bats demain à onze heures avec le comte Darcy; en cas de malheur, une dépêche vous préviendra... » Le comte Darcy, mais n'était-ce pas le mari de cette amie qu'Agnès avait surprise en flagrant délit, dans les bras de M. d'Elbé? Sans doute, son brusque départ de la maison conjugale, un racontar de domestique, un potin de société, auraient ouvert les yeux au mari, inséparable encore la veille de l'amant : décidément, c'était toujours la même histoire! Jacques se représenta le comte, tel que sa sœur le lui avait dépeint, un grand bel homme, affolé de chevaux et de chiens, ancien officier, et fort riche; la comtesse, une femme de rêve, aux yeux de fresque de Botticelli, l'air délicat de ces femmes qui passent les nuits au bal et supportent la fatigue d'une chasse à courre avec un merveilleux ressort, toujours mourantes et pleines de vie. Il continua sa lecture :

« ...Je me bats à l'épée; Darcy y est, comme moi, de première force : les chances sont donc égales. Je ne voudrais pas, si cependant j'étais tué, qu'Agnès gardât de moi un trop vilain souvenir;

on trouverait dans mes papiers une lettre où je lui demande pardon de n'avoir pas su la rendre heureuse. (Il serait bien temps, en vérité!) Croyez que, si j'avais pu éviter l'éclat de ce duel, je l'aurais fait; c'est le comte qui m'a provoqué, et de façon à rendre la rencontre inévitable. Le nom de Mme Darcy n'a pas été prononcé, une querelle au jeu a servi de prétexte, et ne trompera malheureusement que peu de gens. Ce n'est pas auprès de vous, mon cher ami, qui êtes si plein de raison et de sagesse (était-ce une ironie?) que j'essaierai de plaider une cause aussi mauvaise que la mienne; d'ailleurs vous êtes le frère d'Agnès et je dois vous paraître sans excuse. Ce n'en est pas une, en effet, que de convenir qu'on est un grand fou, à l'âge où les tempes se dégarnissent. Je ne puis dire que ceci, je regrette sincèrement d'avoir gâché le bonheur de ma femme; je ne parle pas du mien, car je n'en méritais aucun. Si je pouvais croire qu'Agnès recommencerait sa vie, pourrait encore être heureuse, j'embourserais galamment, je vous assure, le coup de lancette avec lequel Darcy me règlera peut-être mon compte. Avouez que vous pensez que je l'aurais bien mérité, et que vous vous en consoleriez assez vite? Je vous connais trop cependant pour croire qu'il ne se mêlerait pas à vos regrets de circonstance un peu de sympathie et de pitié? » Quelques lignes encore précédaient la signature, tracée d'une main ferme; et il n'y avait pas un mot pour sa fille, qui ne l'intéressait guère, trop nerveusement fine pour lui, et à laquelle il eût préféré un garçon!

— A onze heures, murmura Jacques étourdi, jetant les yeux sur la pendule. Ils se sont battus, l'un d'eux est blessé ou tué à l'heure qu'il est! Il se bat donc, ce mari-là? Ce n'est pas comme Guilhem, et moi? Il est vrai qu'il n'avait pas l'Atlantique à traverser, et que l'affront devait lui cuire, tout chaud, comme un soufflet sur la joue. Ce serait drôle si d'Elbé l'embrochait, il a eu un bonheur si insolent dans ses deux premiers duels! D'autre part, s'il y avait une justice!... Pauvre Agnès, c'est une affreuse pensée, mais, ma foi, qui sait si, débarrassée de son mari... Pour l'existence charmante qu'il lui fait... Pas de dépêche, et il est quatre heures de l'après-midi. Est-ce le cas de dire : Point de nouvelles, bonnes nouvelles? Allons, d'Elbée aura eu de la chance, comme toujours! Une émotion vive, une fièvre, lui mettaient le feu aux joues. Arraché violemment à la torpeur de son chagrin, il se reprocha de n'avoir pensé qu'à lui, ces derniers jours. Combien Agnès, cruellement froissée par le silence de son mari, pouvant se livrer aux plus

désolantes interprétations de sa conduite, avait dû souffrir, sans se plaindre! Et voilà qu'elle allait apprendre qu'il s'était battu pour cette femme! A la place de sa sœur, vraiment, il demanderait le divorce. Il ne s'aperçut qu'après coup de la contradiction bien humaine qui lui eût fait donner un conseil qu'il se garderait, sans doute, de suivre pour lui-même.

Antoine reparut, apportant un télégramme :

— Ah! fit Jacques, instinctivement effrayé de la soudaineté des événements, de l'imprévu caché dans le papier bleu. Il demanda :

— Madame d'Elbé est-elle à la maison?

Le domestique répondit :

— Madame d'Elbé vient de sortir avec mademoiselle Lise.

— Et Monsieur?

— Monsieur le baron est sorti également.

Jacques ouvrit le pli avec une maladresse brusque et lut :

« Veuillez prévenir madame d'Elbé que son mari a été grièvement blessé, ce matin, dans une rencontre avec le comte Darcy. Il a reçu un coup d'épée qui a atteint le poumon droit. » C'était signé : Capitaine Avertuccy, un des témoins sans doute du blessé.

— Il y a une justice, murmura Jacques; puis : — Bah! qu'est-ce que cela prouve? Et il resta atterré pourtant, car il ne s'attendait pas à ce nouveau malheur. — Agnès voudra sans doute partir immédiatement, aller le soigner. Ce sera gai pour elle d'apprendre cela en rentrant! Pauvre d'Elbé! Ma foi, tant pis! cela m'aurait amusé qu'il assassinât un peu le mari, le niais, le crédule, l'imbécile mari, pour lui apprendre, ah! ah!

Son imagination lui représentait la frêle comtesse aux yeux de femme de Botticelli, puis la figure expressive et ardente de madame Guilhem; entre elles deux se détachait le pauvre visage de Thérèse, aussi blanc que l'oreiller sur lequel reposait sa tête.

— Joli trio! ricana-t-il, âmes pures, très pures, parfaitement pures! Bah! toutes les femmes sont des prostituées! Pauvre d'Elbé! ah! ah! tout n'est pas rose dans le métier de galant! Un bon coup roulant d'épée, diable! Au poumon droit, diable! diable!

Il s'imaginait voir Philippe à terre, la poitrine crevée d'un fin coup de lame, qui le regardait, de l'écume rouge aux lèvres, en des yeux blancs. Il répéta :

— Pauvre Agnès! — Et son faux rire se changea en expression de pitié.

XIII

Cette nouvelle eut un contre-coup auquel il n'avait pas pensé : la nécessité de mettre Thérèse au courant, avant qu'Agnès rentrât. C'était à elle, en effet, à sa délicatesse de femme, que le soin douloureux de préparer, puis d'instruire sa belle-sœur, aurait dû revenir. En tout autre temps, il en eût coûté à Jacques d'apprendre à Thérèse un tel malheur, de la solliciter à la pitié affectueuse et empressée qu'ils se devaient tous de marquer à Agnès ; cette nécessité lui parut plus pénible, avec leurs nouveaux rapports, ce qu'offrait d'intolérable tout entretien avec cette femme épuisée de fièvre et démotion, et qu'il s'étonnait d'avoir encore à tenir pour sienne, comme si elle ne devait plus lui être qu'étrangère, à jamais.

Il rentra chez elle à pas légers ; son court repos avait pris fin, elle n'avait cédé, évidemment, qu'à une lassitude sans nom, à l'invincible force mystérieuse qui l'avait roulée au néant du sommeil. Ses yeux, en se fixant sur lui, marquèrent une angoisse qui se réveille. Ils brillaient, dans cette chambre obscure où perçait un parfum d'éther ; et la complicité de l'ombre, cet alanguissement de *malaria*, pénétraient le cœur. Jacques posa la main sur le front moite de sa femme, voulut lui prendre le pouls ; mais elle murmura :

— Oh ! laissez votre main là, sur mon front.

Mais il la retira, sans se rendre compte du mobile auquel il cédait, retour d'orgueil, il ne restait que l'accablement.

— Souffres-tu ? demanda-t-il.

— Non, fit elle attendrie, je voudrais souffrir bien davantage, être gravement malade, oh ! mourir...

Il haussa légèrement les épaules, devant cette sentimentalité, embarrassé de ce qu'il avait à lui apprendre, du changement de ton et de sujet. Il ne savait de quel air commencer : ce mari provoquant et blessant l'amant de sa femme, l'analogie de ce drame d'adultère et ce par quoi il différait du leur, le saisissaient d'un frisson agaçant de ridicule hélas ! pourquoi tant songer à soi-même, en présence de pareilles douleurs ? Rien n'était ridicule, que sa peur du ridicule ; c'était de la vie de tous les jours, bête et triste, rien de plus !

— Il arrive quelque chose de bien malheureux, dit-il, je préfère que tu le saches avant le retour d'Agnès. Son mari s'est battu ce

matin, il a reçu un coup d'épée assez grave. Voici la lettre et la dépêche qui me l'apprennent.

Il se leva, alla aux rideaux, fit un peu de jour, épiant le visage effrayé et soudain empourpré de Thérèse; une envie crispée de sourire lui venait et il avait peur d'y succomber quand elle le regarderait. Son cas particulier lui interdisant tout commentaire sur l'objet du duel, le comique de cette situation fausse le frappait, et il en éprouvait une gaîté burlesque et de la rage.

— Mais Maximin ne va pas mourir? s'écria-t-elle dans un grand élan de pitié.

Une affreuse et stupide jalousie mordit Jacques.

— Elle le plaint! s'écria-t-il mentalement, blessé par l'accent intime avec lequel elle avait prononcé ce petit nom; il se rappelait leur bonne entente, cette sympathie inexplicable entre un débauché et une honnête femme.

Elle plaint l'amant, et non le mari, qui pourtant a couru un risque égal! Elle plaint l'amant! — Une pensée abominable lui vint : à quel point d'Elbé lui était il cher! Il eut honte de sa folie, et comprit qu'il serait jaloux, dorénavant, de tous les hommes. Regards, gestes, paroles, il soupçonnerait tout, non seulement dans le présent, mais dans le passé. L'avenir ne lui serait pas moins suspect; jour et nuit il douterait d'elle; elle ne pourrait plus sortir seule, regarder personne, recevoir une lettre, fermer les tiroirs, sans qu'il interprétât d'une façon honteuse ses actes les plus innocents. Il répondit froidement :

— Il se peut qu'il meure, en effet.

Elle se débattait, indignée, en proie à cette horreur qu'ont les femmes pour la brutalité meurtrière des hommes.

— C'est affreux! affreux!

Elle oubliait de plaindre Agnès; les sourdes rancunes qu'elle avait contre elle persistaient-elles donc? Il perçut combien sa femme et lui sentaient différemment, à mille lieues l'un de l'autre, même en un pareil moment; et il eût la naïveté de s'en étonner, ayant cru peut-être que l'aveu de Thérèse et leur explication fondraient pour l'avenir leurs âmes, éclaireraient d'une compréhension commune toutes leurs pensées.

— Que va faire Agnès? demanda-t-il machinalement.

Elle n'eut pas le temps de répondre; on frappait à la porte, et la jolie figure, un peu hautaine, de Blanche se glissa dans l'entrebâillement :

— M. Rousselot est là, il attend dans le petit salon.

— J'y vais, dit Jacques soudain troublé, tandis que Thérèse protestait vivement, en se relevant faible encore, sur un coude.

— A quoi bon ? Je ne veux pas le voir, je n'ai rien.

Jacques, entrant dans le salon, tendit la main au docteur, un homme grisonnant, rasé comme un prêtre, larges d'épaules, de figure grave, le regard pénétrant.

— Eh bien? demanda M. Rousselot. Bien que soignant les Halluys depuis trois ans, sa cordialité restait sur la réserve, et leur intimité n'avançait pas.

— Ma femme est souffrante, expliqua Jacques, une forte fièvre ; vous savez ce qui nous arrive? — Et en mots brefs, il l'instruisit, comptant mettre l'état de Thérèse sur le compte de l'émotion ressentie par elle en apprenant que son beau-frère... M. Rousselot l'écoutait impassible, en appuyant sur lui des yeux clairs qui le sondaient, jusqu'à l'importuner.

— D'ailleurs elle va beaucoup mieux, balbutia-t-il, son voyage lui a fait grand bien, mais je serai aise que vous l'examiniez sérieusement; elle est restée très nerveuse, elle s'est trop fatiguée ces derniers jours...

— Voyons cela, dit le docteur avec un calme blasé sur les explications loquaces des parents, et un peu de supériorité ironique, professionnelle, que Jacques, humilié, sentit. — Il introduisit M. Rousselot, s'effaça, le laissant parler à la jeune femme et l'interroger. Elle se défendait, d'une voix lasse, en vrai malade que l'ascendant du médecin intimide; et à l'entendre se confesser, répondre à des questions gênantes et précises, à la voir ausculter, palper, Halluys ressentait une détresse émue, la revoyait si malade, quelques mois auparavant, lorsque Rousselot se penchait sur elle, exactement de la même manière. Un fer rouge lui brûla le cœur : devant la mine du praticien, le pli de ses lèvres, la sévérité de son regard, cette expression de confesseur qu'il avait eue alors et qu'il semblait reprendre, Jacques vint à s'imaginer que Rousselot n'avait pas été dupe de l'accident dans l'escalier, en avait soupçonné la lamentable portée. Combien de secrets aussi navrants, dont la divulgation eût déshonoré cent familles, il avait dû enfouir dans sa conscience! Il examinait Thérèse avec une persistance discrète, ses gestes semblaient la caresser, il causa encore un long instant avec elle; et Jacques, dont l'angoisse grandissait, car il croyait de plus en plus à une complicité muette, un silence miséricordieux de

Rousselot, fut soulagé, quand le docteur demanda à écrire son ordonnance. Thérèse le rappela, pour lui demander comment elle pourrait remédier à la chute obstinée de ses cheveux; ils se fendillaient du bout, se décoloraient; et elle avait, en lui contant ces misères, quelque chose d'enfantin et de désolé.

— Eh bien? demanda Jacques dans le petit salon, quand l'ordonnance fut écrite. — Rousselot cherchait déjà son chapeau. Il demanda :

— Quand partez-vous pour la campagne?

— Mais... bientôt.

— Le plus tôt sera le mieux. Faites faire à Mme d'Halluys de l'exercice, des marches, de l'équitation. Comme stimulant des forces, qu'elle prenne de l'arséniate de strychnine et de l'élixir de kola. Son état général est meilleur, en effet. Des douches froides lui feraient grand bien. Qu'elle mange des viandes rouges!

A une question délicate que le mari, non sans gêne, posait, — car en quoi cela pouvait-il lui importer dorénavant? — le docteur répondit d'une façon très rassurante; Mme Halluys était parfaitement rétablie. Il s'esquiva aussitôt, comme s'il eût voulu éviter d'autres questions, plus probablement parce qu'il était pressé, selon sa coutume. Jacques, bien loin maintenant d'Agnès et de d'Elbé, réfléchissait, oublieux de l'ironie amère qui se dégageait de la consultation de Rousselot : la campagne, les viandes rouges, les petites pilules, c'était si bien en situation, vraiment! Ce comique des choses ne le touchait plus; il pensait, et cela éveillait en lui des idées nouvelles et inattendues, à ces mots dont il entendait encore l'intonation : « Mme Halluys est parfaitement rétablie! » Ainsi en se gardant de céder, pendant des mois, à sa tendresse, elle n'avait pas obéi uniquement, ainsi qu'il l'avait cru, à des préoccupations mesquines de santé, redouté les suites périlleuses d'abandon : c'était par honte, à n'en pas douter, par pudeur à lui appartenir désormais, qu'elle s'était conservée pure, hors d'atteinte, ne voulant plus subir l'horreur de se partager, même avec un absent, même avec un souvenir. Il y avait là expiation tardive, probité de repentir, une pauvre et délicate fleur d'âme, poussée en pleines ruines.

La porte s'ouvrit. Mathilde Dunlop entra, suivie d'Agnès si pâle, si changée que Jacques pressentit qu'elle avait tout appris, sans pouvoir encore s'expliquer comment ni par qui. Mme Dunlop ne lui laissa pas le temps de la réflexion, et avec

sa morgue ordinaire, point émue, plus importante seulement :

— Vous savez, n'est-ce pas, le nouveau chagrin qui accable cette pauvre enfant ? Elle était en visite, chez moi, quand mon gendre est entré et lui a présenté ses compliments de condoléance, car il venait d'apprendre la triste nouvelle, au cercle, et ne pouvait croire que Mme d'Elbé ne la sût pas encore !

— Une dépêche, dit Jacques, vient seulement de me parvenir, et je t'attendais impatiemment, ma pauvre chérie ! — Il serra les mains d'Agnès en disant cela.

— C'est donc vrai ? dit-elle très vite. — Son visage, depuis son entrée, reflétait une animation extraordinaire, et elle avait les lèvres agitées de quelqu'un qui a trop de choses à dire et n'ose parler.

— Ne me cache-t-on rien ? répéta-t-elle avec angoisse.

— C'est son idée fixe, affirma Mathilde Dunlop d'un ton protecteur, rassurez-la donc, mon bon ami. Tout le temps, en la ramenant dans ma voiture, je lui répétais que si la nouvelle était pire, mon gendre, dans son ignorance, ne la lui aurait pas cachée davantage.

— Non ! non ! dit vivement Jacques, ce n'est qu'une blessure dont il guérira bientôt, il faut l'espérer.

— Ah ! s'écria Agnès, *il* a écrit ? — Elle devint pâle, puis très rouge, et à l'écart, fiévreusement, prit connaissance du télégramme et de la lettre :

— Je pars à l'instant, dit-elle.

— C'est ce que je lui conseillais, dit Mathilde. M. d'Elbé est un grand coupable, mais la présence de sa femme auprès de lui s'impose comme convenances. Chacun sera pour elle en la voyant remplir si correctement son rôle. Il faut toujours en ce monde mettre les apparences de son côté !

Elle fit son geste absolu du plat de la main, tandis qu'Agnès, se tournant brusquement, la dévisageait en ouvrant de grands yeux saisis et blessés qui disaient clairement : — Un rôle ? Moi, jouer un rôle ?...

Déjà, bien vite, Jacques lui avait repris les mains, et cette étreinte signifiait si bien qu'elle ne devait tenir aucun compte de la morale de Mme Dunlop, ne pas même se donner la peine de la convaincre, leurs âmes étant trop différentes, qu'Agnès, ne regardant que lui, répondit :

— Il faut que je parte immédiatement.

Il ne chercha point à la dissuader, comprenant si bien quelle générosité, quel retour d'affection ulcérée la ramenaient vers ce lit de souffrance, à travers un nouveau calvaire parcouru dans la nuit, dans un affolement de vitesse, au fracas grondant du train-éclair. Elle ajouta, par un instinct de bonté, s'oubliant elle-même :

— Comment va Thérèse ?

— Mieux, le médecin est venu, ce ne sera rien, dit-il, tandis qu'à Mathilde, étonnée, il expliquait en deux mots que sa femme avait été souffrante, qu'il sonnait et envoyait Antoine au télégraphe, qu'il s'esquivait dans une pièce voisine pour téléphoner à la Compagnie et retenir un coupé-lit, tout cela fait en hâte, avec la fièvre que provoque le désarroi des événements. Agnès était allée préparer ses malles, Mathilde Dunlop déclara :

— Je me suis empressée de prévenir la supérieure du couvent de Notre-Dame de Bon-Secours. Une sœur sera à la gare et accompagnera Agnès ; cette petite femme ne peut pas se tuer à soigner son mari ; elle aura là une excellente garde-malade, surtout si c'est sœur Marie-Ange ! — Car elle connaissait toutes les religieuses du couvent et les appréciait selon leur mérite.

Jacques, à qui cette immixtion prépondérante de leur cousine dans leurs affaires était désagréable, s'inclina en murmurant :

— Je vous remercie. Je voudrais qu'Agnès put dîner avant de partir. Si vous le permettez...

Il sonna ; Rose, apparue, répondit dès son premier mot :

— Madame vient de se lever et a donné les ordres ; mais Mme d'Elbé ne veut rien prendre, on va servir Mlle Lisette.

— Ah ! désapprouva Mme Dunlop en hochant la tête, faites-lui donc comprendre, mon bon ami, que son enfant la gênera extrêmement ; elle ferait bien mieux de vous la confier. Il faut que j'en parle à Thérèse ; elle est levée, vient-on de dire ?

Prétendant connaître le chemin, elle alla rejoindre les deux belles-sœurs ; Jacques hésita à la suivre ; sa présence serait déplacée au milieu des trois femmes, inutile en tout cas. Il se demanda ce qu'il allait devenir, Agnès partie, restant en face de Thérèse, sans cette hypocrisie de maintien, ce simulacre d'intimité que leur imposait la présence d'un tiers. Quelle chose lugubre ce serait de se retrouver ensemble, mari et femme, tous deux tarés, lui éclaboussé de sa boue à elle, ennemis prêts à se mordre, ou, ce qui serait pis, complices voués à l'étouffement du silence ? Quelle belle

vie ils auraient, sans dignité, sans noblesse, empoisonnée par le souvenir, sans sécurité pour l'avenir. Se sépareraient ils? Quel déchirement, au moins pour lui! Alors, l'espèce de distraction cruelle que le départ d'Agnès lui imposait le désespéra : il prévit sa rentrée à la maison lorsqu'il aurait accompagné sa sœur à la gare, le vide affreux qui l'attendait. Il eût voulu partir avec elle, ou, sautant de son côté dans un train, fuir à l'aventure. Quelle souffrance de ne pouvoir s'évader de soi, s'oublier un seul instant, devenir un autre; quelle torture de se sentir agoniser à chaque seconde et de se dire, tandis que le martèlement du sang dans les artères scande votre pensée : « Je suis moi, toujours moi, et je souffre, et il n'est pas de répit, pas de salut, à moins que je ne me tue! » Il eût voulu pouvoir dormir ou s'enivrer. Une voix le tira du puits de ténèbres où il sombrait :

— Non, répétait Agnès en rentrant dans le salon, je veux que mon enfant soit là, que son père puisse au moins l'embrasser, si le malheur voulait...

Ni Mme Dunlop, ni Thérèse, qui la suivaient, n'osèrent répondre. Un petit souffle froid passa entre eux dans le silence; et Jacques, regardant Thérèse, toute frêle dans une robe de chambre, le visage ravagé et les yeux noirs, comprit que cela seulement était irréparable, de voir mourir l'être qu'on a aimé! Tout le reste! .

XIV

Sur le quai, sitôt le train en marche, sentant encore sur ses joues le baiser passionné de Lisette, gardant à ses doigts l'étreinte dont il avait tenu, jusqu'à la fin, les mains de sa sœur, Jacques regardait s'éloigner le rapide et restait béant, devant la voie noire, ce large vide sillonné par deux rails. Son cœur s'en allait. accroché à la lanterne rouge du dernier wagon, et, dans ce déchirement silencieux, rien ne lui était plus ni n'avait plus aucune raison d'être. Cette sensation de cauchemar, d'irréalité que donne un surcroît de surexcitation nerveuse, l'enveloppa d'ombre et de mystère d'angoisse confuse. Il avait peine à croire que ce fût vrai, qu'Agnès vînt réellement de le quitter, que d'Elbé agonisât peut-être à cette heure, et que, encore sous le coup de l'émotion qui avait agité la maison, Thérèse et M. Forget l'attendissent pour

dîner. Il sentit qu'il lui serait impossible de rentrer chez lui et se dirigea vers sa voiture.

Un instant, tant est puissante l'attraction de l'habitude, il put croire qu'il lui serait doux de s'étendre, dans un lâche repos, sur les coussins capitonnés, tandis que très vite et sans cahots, le coupé l'emporterait, berçant sa peine. Mais un recul imprévu le saisit, en face de la boîte vernissée, du cocher immobile, du cheval noir qui mâchait le mors, en encensant. Il crut flairer cette odeur de cuir fin qui remplissait la voiture et l'écœurait souvent. Et ce dégoût physique fit place à un dégoût moral pour la possession de cette jouissance de luxe qu'il avait convoitée autrefois, et qui lui semblait, dans sa correction neutre de coupé de grande remise, si terne, si indifférente maintenant à ses yeux. Se savoir riche, après avoir cru que c'était là une forme de bonheur, et se juger si misérable, lui amena presque une nausée aux lèvres. Où était le temps où, luttant pour la vie quotidienne, il s'endormait harassé, mais heureux dans les bras de Thérèse ; il était sûr d'elle, alors, et si jeune, si confiant dans la noblesse et la candeur de sa femme !

— Joseph, vous direz à la maison qu'on ne m'attende pas pour dîner !

Le cocher fit un appel de guides, les roues se mirent à tourner lentement, puis très vite ; au bas de la caisse noire qui se rapetissait en fuyant, les pieds du cheval, haut levés, dansaient une polka falote et bizarre. Un ouvrier, arrêté en face d'Halluys, regardait également disparaître la voiture, ensuite il reporta les yeux sur le possesseur enviable de l'atelage, et Jacques fut gêné par ce regard, comme d'un reproche. Ce n'était pas la première fois qu'il se sentait désarmé devant l'air d'ironie d'un pauvre diable ; et jamais cette richesse, dont le sort l'avait avantagé par une préférence inexplicable, et dont il était bien près de reconnaître la détention comme entachée d'arbitraire et d'injustice, ne lui parut aussi vaine, aussi à charge, aussi peu consolante. Qui sait même, pensa t-il, si, malsaine plutôt, la fortune, en élevant Thérèse au-dessus des préoccupations étroites du ménage, en développant en elle la vanité de plaire et de primer, en lui laissant trop d'heures oisives, n'avait pas contribué au peu de résistance de sa faute, facilité sa déchéance par une complicité capiteuse de tous les instants ? Comparant le temps actuel au temps passé, se rappelant l'économie austère de ses parents, le vieux et sec décor bourgeois

qui les entourait, il s'effraya, mais trop tard, — et d'ailleurs comment aurait-il pu y remédier?— du besoin de jouissance égoïste et effrénée de l'heure actuelle, des raffinements de luxe et de confort, qui, créant une atmosphère artificielle, amollissant la vie d'intérieur, détendant tous ressorts de volonté, induisent l'homme et la femme d'un certain monde aux tentations de paresse, de gourmandise, d'orgueil et de volupté, à l'oubli complet des misères environnantes, à un endurcissement souriant et tranquille, à un aveuglement, à une surdité en face de l'universelle douleur des pauvres et des affamés!

— Mais, essaya-t-il d'arguer, en quoi mon malheur est-il spécialement un malheur d'homme riche? En admettant que, pressées par des soins vulgaires, les nécessités journalières, beaucoup de femmes n'aient littéralement pas le temps de s'abandonner à l'amour, surveillées d'ailleurs par la jalousie du mari, l'espionnage des voisins, forcées d'autant plus de vivre à découvert que la médiocrité de leur existence leur permet moins de s'isoler, s'ensuit-il que l'adultère ne soit pas chose répandue, fréquente, banale à écœurer? — En haut, en bas, dans les lits somptueux ou sur les grabats, l'Ève éternelle, tentatrice et menteuse, s'offrait au péché, escomptant sournoisement la rapace luxure de l'amant, la miséricorde lâche du mari. Que de pardons obscurs dans les alcôves, de hontes étouffées! Presque toujours le mari qui frappe l'amant déjà pardonné une fois, plusieurs fois à la femme. C'est un tel ensorcellement, une si magique possession que le mariage, à qui s'est marié jeune, plein de vie et d'amour! L'homme qui a eu le premier baiser d'une vierge ne peut croire que celle-ci, devenue femme et mère, empreinte à son image, unifiée à sa chair, cesse de lui appartenir, même lorsqu'elle l'a trahi. Peut-être une résignation plus fréquente, plus morne aussi, s'imposait-elle dans les classes laborieuses, au mari assez faible ou assez amoureux pour pardonner. La préoccupation du gagne pain, l'écrasement du travail continu devaient lui ôter le luxe même de trop penser à son chagrin; et assez vite, le rapprochement d'appartements étroits, le côte à côte inévitable, portaient ces êtres à une réconciliation, suivie, presque toujours, de discordes et de violences, avec des éclaircies de tendresse, des dimanches de soleil dans le noir des années. Ceux-là tournaient la meule, et déprimés par le labeur machinal, ils devaient le plus souvent ne pas penser, s'endormir de fatigue, la tâche faite. Mais lui, qui échappait à l'engrenage forcé, qu'aucune occu-

pation quotidienne n'arrachait à son idée fixe, qui avait tout son temps pour souffrir, comme il se jugeait plus à plaindre, du haut de son indépendance et de sa fortune! Il pouvait, il est vrai, agir, prendre un parti à sa guise, il ne dépendait de personne que de lui-même, et c'est précisément pour cela qu'il se sentait si malheureux, si impuissant, si incapable de se résoudre à quoi que ce fût!

Perdu au milieu des passants et des voitures, il marchait au hasard, longeant les trottoirs, traversant les rues. Sa pensée épuisée ne s'accrochait à rien, elle suivait un instant Agnès et Alyette blotties dans le compartiment, s'étonnait de l'allure fantomatique des passants, sortant de l'ombre pour passer dans la lueur diffuse des réverbères et se fondre ensuite dans la nuit. Personne ne le regardait, personne ne lui parlait, et il errait dans ce désert d'âmes.

A un carrefour, de tristes femmes stationnaient. Il entendit le souffle de leurs paroles, dans la nuque; et la suggestion honteuse qui se levait de leur présence et de leurs offres raviva sa souffrance en l'attendrissant d'une pitié trouble; il comparait ces corps de servage, ces formes aux vêtements mal ajustés qui semblaient ne point tenir, avec la blanche et délicate créature qui l'attendait dans une anxiété fiévreuse, au feu doux des bougies, en une chambre tiède et parfumée. Cette vision lui prit le cœur et les sens. Mais il se débattait, ne voulant pas convenir qu'il aimait encore Thérèse, qu'il l'aimait malgré tout, qu'il ne l'avait jamais mieux et plus amèrement aimée! Ne saurait-il pas, à la fin, ce qu'il devait et voulait faire? N'y avait-il personne, aucun ami, pour lui prêter conseil? Tant d'âmes inquiètes, pressées, furtives le frôlant, le croisant, le devançant, et personne dans cette fourmilière humaine à qui il pût s'adresser en tout espoir et confiance! Cette jeune femme, pourtant, qui tenait dans ses bras un enfant, avait de bons et beaux yeux. Ce prêtre, qui marchait à pas lents, lui dirait peut-être les mots de consolation. Il avait tellement soif d'échapper à sa solitude! Il regardait avidement tous ces inconnus, et il étouffait à la pensée qu'ils lui resteraient toujours inconnus, indifférents comme s'ils n'étaient point ses frères et sœurs en existence, des êtres de même argile et de pensée semblable. Alors la conscience lui vint que le seul être auquel il pût se confier, auprès duquel il trouverait la pitié dont il avait besoin, était Thérèse. Seule, ayant fait la blessure, elle saurait la panser, sinon la guérir. Tout son cœur s'élança vers elle, d'un bond. Des fiacres passaient; qu'il fît

un geste, et dans quelques moments... Mais une mauvaise honte le retint, et de la Bastille au boulevard, il fut l'homme des foules, le singulier passant qui, sans but apparent, zigzague d'un trottoir à l'autre, s'enfonce en des rues noires, reparaît à la lumière, s'arrête à des devantures, qu'il contemple sans les voir, et repris par la vague, dans la houle des têtes, flotte et se perd comme une épave. Jacques, pourtant, avait un but. Seulement ce but était incertain.

Quand il se disait qu'il n'y avait, dans cette ville de deux millions d'âmes, personne, hormis Thérèse, auprès de qui mendier l'aumône d'une sympathie, il commettait sciemment une ingratitude. N'était-il pas, quelque part, en une ruelle de maisons de pauvres, à un cinquième en recoin dont il connaissait bien les deux fenêtres, l'une encombrée d'un petit jardin, l'autre portant une grande cage suspendue, n'était-il pas une vieille et sûre amie, Mlle Poulet, la dispensatrice de ses aumônes, « la Sœur grise? » Comme il l'avait oubliée, et quelle injustice à lui! Rien que de voir sa figure souffrante et disgraciée, d'entendre sa voix qui se faisait si câline au chevet des misérables, il ressentirait un soulagement; dans cet humble appartement, il oublierait le papier sali, les odeurs de plomb, pour n'entendre que le gazouillis des oiseaux, respirer les fleurs anémiques de la fenêtre, se dilater, si las, si découragé qu'il pût être, dans l'atmosphère de bonté qui flottait autour de la vieille fille. Et plus il pensait à cela, plus la tentation d'abord hésitante, de s'orienter et de diriger ses pas vers le quartier où elle demeurait, se précisait en lui, impérieuse. Un omnibus passait, il sauta dedans, d'un élan irréfléchi. Il se tassa entre une grosse femme chargée d'un panier énorme, et un vieillard qui gardait sur ses genoux un petit garçon turbulent, dont les pieds, à chaque minute, heurtaient Halluys aux jambes. Le vieux alors prenait les pieds de l'enfant dans sa main, celui-ci redevenait calme, puis dès que la liberté lui était rendue, il recommençait à donner des coups, par besoin d'activité. Jacques s'intéressa une minute à lui, à l'homme à barbe blanche, aux autres personnes de l'omnibus. Tous portaient la fatigue de la journée et leur tête oscillait, en un demi-sommeil. Une femme, encore jeune, mais dont les traits étaient prématurément vieillis, regardait fixement devant elle, et ses yeux, entre des paupières fanées, avaient une expression presque farouche; quelle douleur, de trahison ou de jalousie, la dévorait aussi, celle-là? Une vieille femme, qui ne parlait point, faisait pourtant aller ses lèvres d'un air de préoccu-

pation maniaque et hébétée. Un bossu, tout au fond, pareil à un gros crapaud habillé, se repliait avec cette gravité importante et méditative qu'ont souvent les bossus. Les autres voyageurs n'offraient rien de remarquable, la vie, les tracas, les fatigues de chaque jour les avaient polis, usés, effacés; certains, immobiles et affaissés, l'âme absente, rappelaient des figures de cire. Jacques, du fond de l'humiliation qui lui élançait le cœur, en retours d'angoisse aiguë comme une rage de dents, sentit une commisération pour ces êtres semblables à lui, dont, sans doute, à quelque raffinement près, les joies et les douleurs ne différaient guère des siennes; et pourtant, malgré lui, l'idée de sa supériorité intellectuelle et sociale, l'illusion que sa souffrance et son accident même étaient d'une essence plus délicate, plus relevée, lui inspirèrent un petit sentiment de vanité si ridicule qu'il s'en moqua aussitôt. Il n'en était pas moins vrai que le fait de rouler en omnibus, alors qu'il avait à ses ordres une voiture élégante, lui conférait une suprématie d'ordre tout inférieur peut-être, mais point désagréable à se remémorer, si basse que fût une telle satisfaction. Il fut alors amené à se demander s'il était bien nécessaire à lui de monter les cinq étages de Mlle Poulet; peut-être ne la trouverait-il pas! Puis, le fond de boue qu'il apercevait en lui, idées lâches, égoïsme, vanité, lie des âmes les moins viles, l'épouvanta. Il sauta en bas du véhicule, avide de respirer un air frais, plus pur. Il était d'ailleurs presque arrivé. Au bout d'une ruelle obscure, les deux fenêtres qu'il connaissait bien brillaient d'une clarté faible. Il monta l'escalier, sans toucher à la rampe visqueuse, évitant le mur.

Un drelindrelin boiteux, sans éclat, comme tombé d'une cloche de bois, tinta, et après un instant d'attente qui déçut un peu Jacques (il ne s'était cependant pas attendu à ce qu'une bonne en tablier blanc s'empressât de lui ouvrir), la serrure grinça et Mlle Poulet parut dans l'entre-bâillement, éclairée d'une lampe qu'elle haussait et dont la lumière montrait sa pauvre et bonne figure, encadrée de cheveux blancs séparés par une raie trop large.

— Vous! Monsieur Jacques! Ce n'est pas un malheur qui vous amène?

« Si, chère vieille, chère tendre amie, si vous saviez à quel point je suis malheureux! Thérèse m'a trompé avec mon meilleur ami. Elle m'a tout avoué, et je vais à la dérive, si perdu que je souhaite par instant de mourir. Parlez-moi, prenez mes mains dans les vôtres. Vous qui consolez les affligés, dites-moi quelque chose qui

me fortifie, qui me fasse espérer, qui me redonne le goût et l'amour de la vie! »

Voilà ce qu'il pensait, voilà ce qu'il eût voulu dire, mais il ne dit rien de cela, et frappé seulement de la divination de la vieille fille, il répliqua :

— Oui, nous avons du chagrin, je viens de conduire Agnès à la gare; elle va rejoindre son mari qui est dangereusement blessé.

Il donna des détails, tandis que Mlle Poulet posait la lampe sur une table recouverte d'une toile cirée; le rond lumineux s'élargissant autour d'un abat-jour de papier déchiré, éclairait ses mains qu'un petit tremblement agitait. Son air de surprise alarmée produisit sur les nerfs de Jacques un agacement. Sa visite lui parut tout à fait inutile. Etait-il monté pour lui apprendre cela? N'avait-il rien d'autre à lui confier?

— Pourquoi ne vous a-t-on pas vue? demanda-t-il. Vous êtes bien femme à avoir été malade sans le dire, est-ce que vos douleurs sont revenues?

Il faisait allusion à une crise aiguë de rhumatisme qui avait tenu la vieille fille dans sa chambre, pendant quinze jours, sans que par pudeur, fierté, délicatesse excessive, elle fît prévenir les Halluys, aimant mieux souffrir dans la solitude que les déranger.

Elle répondit :

— Non, non, votre chère femme m'a trop bien soignée la dernière fois! — Thérèse, en effet, était venue la voir chaque jour, sur la fin de sa convalescence. — Parlez-moi de Thérèse, ajouta-t-elle avec un intérêt affectueux et inquiet, ne se fatigue-t-elle pas trop? Il me tarde de la voir aux Flouves, elle a une petite âme de feu qui brûle et qui use son corps, elle devrait être si heureuse avec un mari comme le sien, et parfois elle a l'air si triste! Est-ce que la présence de cette jolie petite Lisette n'était pas une souffrance pour elle? Elle ne s'est jamais consolée, voyez-vous...

Jacques hocha la tête, il lui sembla que Mlle Poulet mettait le doigt sur des plaies qu'il aurait eues à différents endroits du corps.

— Vous avez tout pour être heureux, dit-elle; et avec un reflet ardent de tendresse sur son visage : aimez-la, mon cher Jacques, aimez-la de tout votre cœur!

Pourquoi lui disait-elle cela maintenant? Il sentit ses yeux se mouiller, tout son chagrin lui revint. Comme il aurait voulu pleurer!

— Vous êtes triste, mon ami, dit-elle, vous pensez à ce malheureux ?

A d'Elbé ? Certes, il eût pu y songer davantage ! Pourtant, il dédaigna de mentir :

— Vous le savez, dit-il, nous nous aimions peu, mon beau-frère et moi, il a rendu Agnès trop malheureuse pour que ce ne soit pas à cause d'elle, surtout, que je déplore cet accident ! J'ai été impressionné aussi par autre chose ! — Il ne sut pourquoi il disait cela, prévit que, grâce à un subterfuge, il allait confesser à son amie une partie de sa douleur ; et avec la peur que l'émotion n'altérât sa voix :

— C'est toujours, fit-il, une chose pénible que la trahison d'une femme jeune, belle et qu'on croyait pure. Une amie de Thérèse que vous connaissez, à vous seule je puis ne pas taire son nom, c'est... Mme Guilhem, — il prononça ce mot à voix basse et sourit d'une façon nerveuse en voyant l'air effaré, le petit recul de Mlle Poulet ; que dirait-elle donc, si elle savait de qui il s'agissait réellement ? — Cette jeune femme a eu une liaison, le mari a tout découvert et, dans un accès de désespoir, s'est confié à moi. Il m'a demandé ce qu'il devait faire, et... j'ai cru deviner que, devant le repentir de sa femme, il pardonnera.

Elle l'écoutait les mains jointes et répéta :

— Oui, pardonner, que pourrait-il faire d'autre ?

— Mais, dit Jacques, se séparer, plaider en divorce ?

— L'aime-t-il encore ? demanda-t-elle vivement.

— Je... crois qu'il l'aime.

— Vous voyez bien, fit-elle avec une sorte de triomphe, que peut-il faire que pardonner ? Oh ! ce doit être une si grande, une si douloureuse joie que le pardon, en des circonstances aussi cruelles ? Je ne connais pas les personnes dont vous venez de me parler, j'oublie leur nom — (elle ferma les yeux, pour sceller cet oubli, comme on tire le rideau d'un confessionnal), — mais l'idée ne vous est-elle jamais venue que, si à plaindre que soit en pareille circonstance le mari, il y a quelqu'un de plus digne encore de pitié ; c'est la femme ? Pauvre créature ! qui sait, qui saura jamais quelles circonstances, quels entraînements, quels torts, quelles imprudences, quelles maladresses du meilleur des hommes peuvent pousser une épouse à la faute, et lui mériter, non certes une excuse, mais peut-être des circonstances atténuantes ? Quel mari peut sonder sa conscience et oser se dire : « Je ne suis pour rien

dans le malheur qui m'arrive ! » Et s'il se reconnaît avoir donné la plus légère prise, soit par cette faiblesse qui vient de la bonté, soit par l'inégalité du caractère, soit par pauvreté d'affection, soit par défaut de vigilance, et je ne parle pas d'un manque de surveillance matérielle, mais de cette vigilance d'âme qui sait lire à visage ouvert les pensées de l'être aimé, ne doit-il pas se dire avec l'humilité du pécheur : « C'est ma faute, ma faute, ma très grande faute ! » Il y a des malheureuses créatures que la fange attire, on le dit, car je n'en ai jamais rencontré, pour ma part, et encore voudrais-je savoir si ce n'est la faute ni de l'éducation, ni des exemples qu'elles ont reçus, mais la plupart des femmes, mon cher ami, croyez en une pauvre vieille qui vous parle d'expérience, et qui n'est pas si sotte qu'elle en a l'air, la plupart des femmes sont faites pour vivre heureuses, honorables et honorées. On n'est trompé que quand on le veut bien.

Jacques regardait la nappe cirée, l'abat jour déchiré, et souriait avec amertume, mal convaincu.

— Et puis, après, le beau malheur ! Je n'ai jamais compris l'importance que les hommes, dans leur amour-propre, attachent à ce mot : être trompé. La chose affreuse, c'est de n'être plus aimé, c'est de n'avoir su mériter ni garder un affection précieuse, et alors il me semble qu'on se doit de faire tout au monde pour la reconquérir. Quel autre but peut avoir un homme dans la vie ? Il n'est pas de femme qui, ayant connu la misère, le vide, le néant d'une affection illégitime, ne soit avide, vous m'entendez, avide de rentrer dans le vrai chemin, de se reprendre à aimer d'une tendresse sûre, loyale et dévouée ! J'ai connu, moi qui vous parle, une histoire très belle et très triste, arrivée à une de mes amies. La femme s'imaginait n'être point aimée, entre elle et son mari l'accord complet des caractères ne s'était pas fait, elle a commis une faute et, désespérée, elle a tout dit à cet homme. Il s'est montré si bon, si grand, si au-dessus des circonstances, que la femme reconnaissant qu'elle l'avait méconnu, s'est mise à l'adorer, mais le souvenir de sa faute ne la quittait pas, elle se sentait souillée, indigne du bonheur qu'il s'efforçait de lui faire, indigne de l'amour qu'il lui avait gardé ; cela a empoisonné son existence et elle est morte jeune, sans que les soins admirables de son mari, deux beaux enfants qui avaient suivi leur réconciliation, aient pu lui faire reprendre le goût de vivre. J'ai assisté à sa mort ; tout ce que la tendresse la plus pure, la reconnaissance la plus exaltée peuvent

trouver en un pareil moment, la pauvre femme l'a dit, en serrant les mains de son mari qui la veillait depuis quinze nuits, quinze nuits, Monsieur Jacques, et qui la suppliait de lui pardonner, s'il n'avait su toujours la rendre heureuse comme il aurait voulu ! Leur désespoir à tous deux était la chose la plus touchante et aussi la plus cruelle. Mais, — fit-elle changeant de ton et avec une gravité pensive, — ce mari-là avait pardonné absolument, sans arrière-pensée, sans retour égoïste. Il y a des pardons qui n'en sont pas, et après lesquels les récriminations, les jalousies, les reproches viennent avilir, paralyser le premier élan de générosité. Il faut pardonner comme il faut aimer, de tout son cœur, et comme on voudrait qu'on vous pardonnât à vous-même !

Un silence suivit, durant lequel de plaintifs miaulements s'élevèrent ; mademoiselle Poulet les entendit, et avec cette bonhomie qu'elle possédait à un degré si rare, et qui lui permettait de concilier les pensées élevées avec les actes de la familiarité la plus humble, elle alla ouvrir une porte d'où s'élança une chatte pelée, boiteuse et informe, la plus triste bête que Jacques eût jamais vue.

— Je l'ai recueillie, dit-elle, au moment où des gamins allaient achever de la tuer, elle m'est si attachée qu'elle ne peut souffrir mes absences, elle ne mange que quand je suis là. — Et elle caressait la chatte minable, aux grands yeux plaintifs et un peu fous d'animal torturé, qui se souvient des mauvaises heures.

— Les enfants, dit-elle, sont aussi cruels que des hommes faits ; et pourtant ceux-ci... Croyez-vous qu'il aimait sa femme, ce monsieur qui n'a pas craint de la déshonorer en se battant avec votre beau-frère ? Il l'a blessé, la belle vengeance ! Verser le sang du prochain, ah ! quel plaisir, quel beau plaisir, se donner en spectacle à la galerie, risquer sa vie ou l'enlever à une autre homme, tout cela pour qu'on dise : — Monsieur un tel a blessé en duel l'amant de sa femme ! C'est une horrible et misérable vanité que celle-là, convenez-en ?

(*A suivre.*) Paul Margueritte.

LA CLAIRIÈRE [1]

(*Suite et Fin*)

ACTE V

Même décor qu'à l'acte précédent. C'est la nuit. Une seule lampe est allumée. Il ne reste, dans la salle commune, d'autres traces de désordre que les morceaux du buste renversé.

SCÈNE PREMIÈRE

COLLONGES, HÉLÈNE. *Au lever du rideau, Collonges est seul et se promène de long en large.*)

COLLONGES (*s'arrêtant quand Hélène entre*).

C'est vous, Hélène?

HÉLÈNE

Il y a longtemps que vous êtes là?

COLLONGES

Oui, je vous attendais.

HÉLÈNE

J'étais à côté, chez Rouffieu... Ses enfants sont malades et comme il n'y a plus de femme dans la maison, puisque leur mère est partie, j'ai songé à l'embarras de notre malheureux ami, et je suis venue m'installer auprès d'eux. Le pauvre homme est dans une inquiétude mortelle... Je sors de chez monsieur Alleyras, je l'ai prié de venir, d'examiner les enfants, afin de tranquilliser leur père qui fait peine à voir... Mais, vous aviez à me parler...

COLLONGES

Oui, je voulais vous dire adieu.

HÉLÈNE

Vous partez?

COLLONGES

Je pars... Ai-je tort?

HÉLÈNE

Non, puisque c'est le conseil que moi-même je vous ai donné!... (*Elle se détourne pour cacher son émotion.*)

(1) Voir *La Lecture*, pages 5, 98, 161, 256, 321, 425, 524.

COLLONGES

Vous pourriez être étonnée que j'aie changé d'avis et que je vous obéisse, car il y a quelques heures à peine, je ne voulais pas partir. Mais après ce qui s'est passé ce soir, ma présence ici n'est plus possible. Du moment que je deviens pour la colonie la cause de tant de troubles, je dois m'en aller.

HÉLÈNE

C'est effrayant ce que je vais vous dire : je suis presque heureuse de cette triste scène qui a modifié vos projets dans le sens que je désirais ardemment.

COLLONGES

Oui, mais les miens seulement!

HÉLÈNE

Que voulez-vous dire?

COLLONGES

Je vous demande pardon, mais je pensais que cette dernière réunion du conseil de famille avait produit la même impression sur vous que sur moi... oui... enfin que maintenant... peut-être... vous voudriez bien... ou du moins vous ne refuseriez plus de m'accompagner.

HÉLÈNE

Hélas! mon pauvre ami, je suis fortifiée au contraire dans ma résolution, oui, fortifiée..,

COLLONGES

Ah! je n'ai pas de chance!

HÉLÈNE

C'est surtout à présent qu'on a besoin de moi, ici.

COLLONGES

Qu'à cela ne tienne! Bientôt, on n'en aura plus besoin.

HÉLÈNE

Bientôt?

COLLONGES

Mais oui... ne voyez-vous pas que tout se disloque et craque dans la colonie. La bonne volonté de Rouffieu, du docteur et de quelques autres n'empêcheront pas le désastre, la dispersion inévitable... Ça n'est plus qu'une question de temps... quelques mois... quelques jours peut-être... Vous pourriez dès maintenant me suivre sans scrupules.

HÉLÈNE

Croyez-vous que je vais quitter ces petits, au moment où la

maladie qu'ils couvent exige de tendres précautions, des soins maternels?... Ma place est auprès d'eux.

COLLONGES

Leur mère reviendra.

HÉLÈNE

Je ne le crois pas.

COLLONGES

Madame Alleyras est là... elle ne demanderait pas mieux que de...

HÉLÈNE

Sans doute, mais ils ne la connaissent pas comme ils me connaissent. Ils sont habitués à moi, ils m'aiment et vous ne me conseilleriez pas de les abandonner à mon tour, si vous voyiez de quels bras tendus ils m'appellent et me remercient d'être là... vous n'en auriez pas le courage.

COLLONGES

Enfin, vous ne voulez pas me suivre et vous prétendez que vous m'aimez.

HÉLÈNE

Oui, de tout mon cœur.

COLLONGES

D'une partie de votre cœur, seulement. Moi je vous aime et c'est pour ça que je pars; c'est parce que je vous aime que je renonce à mes idées de résistance et de révolte; c'est à cause de vous que je veux vivre et vivre libre! Mais vous, quel sacrifice me faites-vous?

HÉLÈNE

Ce n'est pas la même chose. Je peux bien me sacrifier, moi, mais non sacrifier les autres.

COLLONGES

Il ne faut pas non plus que votre sacrifice aille jusqu'à la duperie.

HÉLÈNE

Ne parlez pas ainsi, André, ou bien je croirais que vous êtes incapable d'aimer les enfants des autres, comme vos propres enfants. Voyez-vous, il ne faut pas aimer qu'une seule personne; le dévouement pour elle n'est qu'une manière d'égoïsme.

COLLONGES

De nous deux, c'est vous la meilleure.

HÉLÈNE

Non, car c'est vous qui m'avez enseigné cet amour supérieur; c'est votre œuvre et celle des plus justes d'entre vous : je ne suis que votre élève.

COLLONGES

Chère Hélène vous en remontrez à votre maître.

HÉLÈNE

Oh! je ne prétends en remontrer à personne. Mais parlons un peu de vous. Où allez-vous vous réfugier?

COLLONGES

En Belgique, sans doute. C'est là que je vous attendrai, car vous viendrez me rejoindre, n'est-ce pas? quand les enfants de Rouffieu seront guéris, quand tout sera fini.

HÉLÈNE

Oui, quand tout sera fini, j'irai vous rejoindre. Mais quoi qu'il arrive, votre élève sortira d'ici sans cracher sur le seuil en partant, comme cette malheureuse... Je conserverai de la Clairière le plus tendre et le plus cher souvenir, puisque c'est là que nous nous sommes rencontrés, là que vous m'avez aimée.

COLLONGES

Ah! chère Hélène, elle sera partout où vous serez, la Clairière, puisque vous êtes la pitié et l'amour.

HÉLÈNE

Vous l'emportez aussi avec vous, André, car vous êtes la justice et la volonté. Vous verrez qu'un jour nous serons très heureux.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUFFIEU

ROUFFIEU

Monsieur et madame Alleyras sont auprès des petits.

HÉLÈNE

Ah! le docteur est arrivé.

ROUFFIEU

Oui... seulement il m'envoie vous chercher, mademoiselle Hélène... il ne veut pas de moi... il me trouve trop impressionnable; il dit que vous lui serez plus utile que moi.

HÉLÈNE

C'est bien... j'y vais... A tout à l'heure! (*A Collonges.*) Ne partez pas surtout sans m'avoir revue.

(*Elle sort.*)

ROUFFIEU

Ah! tu t'en vas, toi aussi ? Tu as raison de ne pas attendre les gendarmes.

COLLONGES

Oh ! De toute façon, mon éloignement s'imposait.

ROUFFIEU

Pourquoi ?

COLLONGES

Dame !...

ROUFFIEU

Oh ! ça c'est autre chose.

COLLONGES

Ta femme reviendra...

ROUFFIEU

Je ne le souhaite pas.

COLLONGES

Personne n'a le droit d'être inexorable.

ROUFFIEU

Aussi ne le serais-je pas, mais si elle revenait, l'exemple qu'elle donne à la colonie m'en ferait sortir et alors que deviendrait notre entreprise ?

COLLONGES

Prends garde ! C'est toi-même qui la condamne ; en croyant que nous sommes indispensables à son existence, à sa prospérité, nous nous reconnaissons implicitement investis d'une sorte de privilège ; nous consacrons le principe d'une supériorité nécessaire.

ROUFFIEU

Ou tout simplement d'une impulsion.

COLLONGES

Et nous constatons aussi que nous avons prêché dans le désert, puisque, nous absents, tu crois que nul ne pourrait nous suppléer.

ROUFFIEU

A quoi bon s'illusionner ? Que j'en sorte le premier ou le dernier, la colonie n'en sera pas moins balayée et plus d'un ici ne le regrettera peut-être pas.

COLLONGES

Oh !

ROUFFIEU

Mais rappelle-toi l'histoire des communistes de Brook Farm. Ils avaient tenté une expérience analogue à la nôtre ; ils y restèrent fidèles, on peut dire par respect humain, mais ils se réjouirent tous lorsqu'un incendie, en consumant la ferme sociétaire, réalisa leur désir secret et les délia d'un vœu trop lourd. Quoi qu'il en soit de nos camarades, le résultat sera le même : demain le gouvernement, s'autorisant de ton insoumission, en profitera pour nous détruire, comme un nid de guêpes.

COLLONGES

Crois-tu donc que si je n'avais pas fourni au pouvoir ce prétexte d'intervenir, il en aurait manqué pour ça ?

ROUFFIEU

J'entends déjà leurs cris de triomphe !

COLLONGES

Laisse-les triompher. Quand même tes craintes se vérifieraient, notre échec ne prouverait rien. Il y en aura encore de glorieux et d'utiles. Est-ce que leurs annales, dont ils sont si fiers, ne mentionnent que des victoires ? Nos défaites à nous ont aussi leur grandeur et leur héroïsme. Rien n'est perdu parce que nous disparaissons ; les belles causes comme la nôtre sont des arbres secoués dont les feuilles bruissent, jaunissent et tombent ; mais qu'importe s'il en pousse d'autres pour donner à l'humanité un peu de fraîcheur et d'ombrage.

ROUFFIEU

Dans l'arbre que nous avons planté, on portera bientôt la cognée.

COLLONGES

Ceux qui se chaufferont avec son bois mort en recevront encore des bienfaits !

ROUFFIEU

C'est la première fois que je t'entends parler ainsi.

COLLONGES

Parce que c'est la première fois que je te vois découragé. Je ne serais pas l'amateur, comme ils disent, si je ne savais pas de chanson ou si je n'en savais qu'une. (*Lui frappant sur l'épaule.*)

Allons, ressaisis-toi, mon vieux. Ta défaillance ferait croire que notre action était circonscrite aux limites de notre colonie. Quelle erreur ! La communauté n'est pas un idéal. Ce qui en est un, c'est l'affranchissement intégral de l'individu. La propagande par l'exemple, la meilleure de toutes, il n'est au pouvoir de personne de l'empêcher. Elle est possible partout et je me flatte, quant à moi, d'en donner la preuve, sans le concours d'un Mouvay.

ROUFFIEU

Je me suis laissé prendre à son piège.

COLLONGES

Il est certain que celui-là savait bien ce qu'il faisait, en favorisant un groupement prématuré qui allait nous placer, vis-à-vis de l'État, dans la même situation qu'un propriétaire ou qu'une société industrielle. Aussi, notre camarade, en brisant le buste du raffineur, a-t-il fait le geste instinctif qui convenait pour dégager notre reconnaissance et sauvegarder l'intégrité de nos revendications. Les groupements dont la générosité conditionnelle d'un bienfaiteur fausse toujours le principe s'effectueront naturellement, n'importe où, quand les contrats ne dépendront plus que de la sympathie mutuelle et de l'analogie des besoins. Alors les tentatives semblables à la nôtre se multiplieront, comme ces feux qui s'allument de proche en proche sur les sommets et se répondent.

ROUFFIEU

Ah! pourquoi faut-il que tu nous quittes! Je ne suis pas heureux.

COLLONGES

Tu le seras dans tes enfants.

ROUFFIEU

Alors, tu n'emportes pas de nous un trop mauvais souvenir.

COLLONGES

Je n'ai de rancune contre personne.

ROUFFIEU

Tu as raison, car tout le monde ici t'estimait, et Beau lui-même, qui regrette son injustice à ton égard, voulait t'en demander pardon.

SCÈNE IV

ROUFFIEU, COLLONGES, LE DOCTEUR, HÉLÈNE, JEANNE

ROUFFIEU (*allant au-devant du docteur qui ouvre la porte*).

Eh bien?

LE DOCTEUR

Eh bien! mon bon Rouffieu, pour moi, c'est une fièvre scarlatine... l'affaire de six semaines, à moins de complications que je ne puis prévoir... mais je vous réponds que vos enfants ne manqueront pas de soins.

JEANNE

Hélène et moi nous sommes là.

LE DOCTEUR

D'ailleurs, la fièvre est moins forte et nous avons profité de ce qu'ils sont assoupis, Collonges, pour venir vous serrer la main une dernière fois, puisque vous allez nous quitter.

COLLONGES

Oui, quand le jour se lèvera, je serai déjà loin.

LE DOCTEUR

Bonne chance!

ROUFFIEU

C'est à ceux qui restent qu'il faut souhaiter ça.

HÉLÈNE

A ceux surtout qui, comme moi, furent pour la colonie un sujet de discorde.

JEANNE

Vous, Hélène! un sujet de discorde?

HÉLÈNE

Mais oui, si je n'avais pas été accueillie, recueillie à la Clairière, out cela ne serait pas arrivé... J'ai été la cause inconsciente de la scène qui a éclaté ce soir.

LE DOCTEUR

Vous êtes venue ici et Collonges vous a aimée...; vous avez joué involontairement le rôle d'un personnage de roman.

HÉLÈNE

Hélas! Ça n'a pas été une idylle, mais un roman populaire avec tout ce qu'il comporte de rivalités, de jalousies et de vengeances.

JEANNE

On ne peut pourtant pas s'empêcher d'aimer.

ROUFFIEU

Une histoire d'amour ! Un roman ! Voilà donc ce qui devait faire échouer le beau projet que j'avais si longtemps caressé d'une association de bonne volonté, de justice et d'entente.

LE DOCTEUR

Ce n'est pas cela seulement. Si nous faisons notre examen de conscience, nous avons tous quelque chose à nous reprocher.

ROUFFIEU

Tous, non!... vous et Collonges...

COLLONGES

Oh ! moi, je m'accuse sincèrement d'avoir introduit dans la colonie le pire des éléments de dissociation : le Doute.

ROUFFIEU

Oh! ça, je te l'ai toujours dit.

COLLONGES

On avait raison de me traiter d'amateur. Amateur, je l'étais, en effet, du moment que je n'apportais pas avec mon concours loyal, la conviction indispensable pour qu'un dévouement soit fécond.

LE DOCTEUR

Nous avons aussi, Jeanne et moi, notre part de responsabilité. En venant nous installer à la Clairière, nous avons eu peut-être l'air de bienfaiteurs. Quand je mettais ce que je sais au service de tous, quand je donnais à nos camarades d'affectueux conseils, ils ont pu croire que je voulais les diriger, que je leur faisais la leçon. Et puis je causais plus volontiers avec vous, Rouffieu, et avec Collonges, qu'avec Bougoin et Poulot... Ceux-là encore sont de braves gens ; mais d'autres, même sans se l'avouer, se formalisaient de ces conversations et de notre intimité.

JEANNE

Une même sympathie m'avait attirée vers vous, Hélène. Certes, j'étais disposée à aimer également toutes mes compagnes, et pourtant j'avais plus de plaisir à me trouver avec vous, chère amie, qu'avec madame Beau ou madame Ménessier : elles en ont conclu naturellement que nous les dédaignions.

LE DOCTEUR

Et, d'un autre côté, on ne commande pas aux affinités : ceux qui avaient la même qualité d'âme se sont reconnus, et, avec nous, la comparaison est entrée ici.

COLLONGES

Vous êtes trop sévère pour vous-même, monsieur Alleyras : fallait-il donc qu'en quittant notre seuil vous oubliiez tout à coup ce que vous saviez pour descendre à notre niveau ? Non, non ! tant pis pour les ignorants envieux ! Et pour que nos camarades n'en prennent pas d'ombrage, devions-nous renoncer à l'amour, à l'amitié, aux sympathies même ?

LE DOCTEUR

Y renoncer, non, loin de là, mais fondre tous ces sentiments humains dans un sentiment supérieur, l'amour de l'humanité, dont bien peu malheureusement sont capables !

ROUFFIEU

Quant à moi, si j'ai eu tort, c'est peut-être, dans l'organisation de la Société nouvelle que je rêvais, d'avoir attaché trop d'importance aux seules questions de production, de consommation et d'échange.

LE DOCTEUR

Oui, vous ne voyiez dans cet essai que la satisfaction des besoins immédiats : la nourriture, le vêtement, l'abri : l'homme ne vit pas de pain seulemeut.

ROUFFIEU

Oh ! j'y voyais autre chose encore : la plupart des révolutions avortent faute de préparation pratique et d'expériences pouvant servir de base à un renouvellement social. En faisant une de ces expériences, j'espérais faciliter l'avènement du prolétariat.

LE DOCTEUR

A ce point de vue, vous pouvez vous féliciter. Vous comptez à peine deux ans d'existence et ce n'est pas seulement Hélène, Jeanne et moi qui sommes venus à vous : les gens de Villiers, après vous avoir considéré comme des agitateurs dangereux, ont accueilli vos avances et répondu à vos désirs. La femme dont vous avez habillé les enfants, le camarade auquel vous avez rendu service, vous ont offert leurs loisirs, apporté le dimanche le travail de leurs bras. Vous avez défriché cette population inculte ; vous avez montré de quoi est capable l'action consciente de l'homme sur un milieu cultivé, non plus par intérêt mais par affection. Vous n'envisagez, mon cher Rouffieu, que les résultats obtenus ici, à la Clairière... Tournez les yeux vers les petites clairières que vous avez ouvertes dans tous les bois environnants... c'est assez pour que vous soyez fier de votre œuvre.

ROUFFIEU

Oh! fier d'une œuvre qui va trébucher sur une misérable intrigue !

LE DOCTEUR

Allons ! il ne faut pas non plus réduire la question sociale aux proportions d'une pauvre petite histoire d'amour. Si vous avez manqué de prévoyance, c'est plutôt en réunissant des individus qui ne se connaissaient pas ou qui se connaissaient mal et qui ont été peut-être tout étonnés à un moment donné de se voir ensemble.

ROUFFIEU

Ils n'auront plus longtemps cet étonnement. Avant peu sans doute, nous serons traqués, dispersés.

COLLONGES

Ne nous plaignons pas d'attirer l'attention sur nous. Si l'on nous persécute, c'est que nous existons. Exister, graver des faits dans la mémoire des hommes, à côté des systèmes et des formules qu'ils ressassent, tout est là !

LE DOCTEUR

Vous le disiez vous-même naguère, mon cher Rouffieu : le peuple est encore un petit enfant. Or, quels sont les livres de notre jeunesse dont nous gardons le plus vif souvenir ? Ceux qu'illustraient des compositions le plus souvent naïves, maladroites, mais sincères... Nous avons montré au peuple une image... il se souviendra mieux de nous.

ROUFFIEU

Une image et c'est tout !

COLLONGES

C'est tout et ça suffit pour le moment. Reste à tirer cette image à des milliers d'exemplaires ; c'est le devoir de chacun d'entre nous.

LE DOCTEUR

Ne vous attardez pas, mon cher Collonges, si vous voulez gagner le large avant la pointe du jour.

COLLONGES

Oui, je m'oublie... (*Souriant*). Excusez-moi, je ne pensais pas que le conseil de famille se réunirait une dernière fois avant mon départ. J'en profite pour apporter devant ceux que j'estime et que j'aime le plus un engagement formel. (*Montrant Hélène*). Voici celle que je choisis pour ma compagne. J'emporte, en m'en allant,

sa promesse de me rejoindre, dès que les liens moraux qui la retiennent ici seront tombés d'eux-mêmes.

HÉLÈNE

Je tiendrai ma promesse... mon cœur vous en donne l'assurance... Où que vous alliez, j'irai.

COLLONGES

Et moi, en quelque endroit que je me réfugie, je vous attendrai (*Ils s'étreignent.*) Au revoir, mes amis. (*Il donne une poignée de main au docteur et à Jeanne.*)

ROUFFIEU

Tu trouveras ma bicyclette sous le hangar... Prends-là. Au lever du soleil, tu seras déjà presque hors d'atteinte. Allons, dépêche-toi. Tu n'as plus besoin de rien ?

COLLONGES

Hélène dans ses lettres me parlera de la colonie... Si tu pouvais, de ton côté, m'en donner des nouvelles... de temps en temps.

ROUFFIEU

Je te promets de t'en donner... mais tu m'auras vite oublié.

COLLONGES

Tu te trompes, Rouffieu; on n'est jamais qu'à moitié séparé les uns des autres, quand on reste fidèle aux idées qu'on a aimées ensemble.

ROUFFIEU

Allons, au revoir, mon vieux. (*Ils s'embrassent.*)

COLLONGES

Au revoir, camarade.

HÉLÈNE

Télégraphiez-nous dès que vous serez arrivé. (*Collonges sort, Hélène l'accompagne.*)

LE DOCTEUR

Et maintenant, Rouffieu, retournons auprès des enfants !

ROUFFIEU

Vous les sauverez, n'est-ce pas, monsieur Alleyras ?

LE DOCTEUR

Je crois bien. Nous aurons besoin d'eux.

Rideau

(*A suivre.*) Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY.

DJÉLAÏ [1]

(Suite et fin.)

Quand les trois messagers furent arrivés au bord de la mince rigole qui limitait son champ, il poussa la dissimulation propre à sa race, jusqu'à paraître ne pas les voir. Le porteur du bâton cria par trois fois : « Hou! hou! hou! »

Il releva la tête, mais, conformément aux usages, ne bougea pas.

Les messagers vinrent à lui, et dès qu'ils ne furent qu'à quelques pas, commencèrent l'*akpé*, qui est la salutation des Minas, des Nagos et des Djédjis entre gens de même condition. Ils s'arrêtèrent, et, après s'être découvert l'épaule, battirent des mains d'une façon prolongée, puis trois fois firent claquer les doigts de la main droite sur la paume de la main gauche.

Quand ils eurent fini, Yémoh recommença, et, ayant pris le bâton que lui tendait le plus jeune, il écouta le message, les yeux baissés, avec des gestes polis et déférants.

Les femmes et les esclaves s'étaient retirés dans un coin éloigné du champ, n'ayant aucun droit de se mêler aux affaires de la maison.

Mapato, le plus vieux et le plus considéré des trois, parla le premier. Prolixe comme tous les nègres, avant d'aborder l'objet de sa mission, il conta son enfance et sa jeunesse. Il dit ses nombreux voyages sur la mer et dans l'intérieur. Il avait parcouru sur un cotre à voile triangulaire la côte des Esclaves, la côte de l'Ivoire, celle des Graines, jusqu'au pays de Krou, achetant partout des kolas, qu'il revendait aux traitants portugais de Widah. Il avait chassé l'éléphant dans les forêts du Yoruba, porté leurs dents sur les marchés d'Égga, dans le Noupé, à ceux de Loko, de Lokodja, sur la Benoué, où les hommes aux pâles visages n'avaient pas

(1) Voir *La Lecture*, page 481.

encore eu l'audace de dresser leurs comptoirs. Mais tout cela n'était rien à côté de son voyage dans le Sokoto, où il était allé acheter des esclaves une année que Chakpa — le dieu de la petite vérole — avait, dans sa colère, vidé toutes les captiveries du Dahomey.

Il ne tarissait pas, caressant d'un geste saccadé la laine blanche et courte qui couvrait son menton.

A chaque instant il s'interrompait, et bien qu'autour de lui on entendît les frissons de l'herbe et les bourdonnements des guêpes, il ne commençait pas de phrases sans proférer le mot *dakè*! (silence!)

***

Enfin il se décida à exposer le message du vieux Ya-ya, et il le fit ainsi :

— Yémoh, tu ne l'ignores pas, ta condition est loin d'être semblable à celle de Ya-ya. Membre influent de la *gore,* cousin du *yévogan*, il possède tout un salam au nord du Dangbekoué, deux villages d'esclaves à Allada et un *tata* sur la frontière des Egbas. Ses pirogues sont les plus belles, les plus grandes et les plus solides de la lagune, et on ne compte plus le nombre de ses chèvres, de ses poules et de ses moutons. L'année dernière il a vendu aux blancs cinquante gallons d'huile de palme, cent boisseaux d'arachides et vingt sacs de kolas. Quand il se présente à la factorerie on tire le canon.

Et enveloppant d'un geste circulaire les terres s'étendant à l'orient :

— Toutes les rizières comprises entre ces marigots sont à lui.

Il s'arreta, heureux de la stupéfaction d'Yémoh, et ses compagnons se tapotant la bouche avec trois doigts faisaient : « Hou! hou! » pour marquer leur admiration.

***

Avec une politesse discrète, le père de Djélaï s'associa à ces manifestations approbatives, mais il dissimulait, sous un rire béat plein d'insignifiance, la joie profonde dont il se sentait envahi.

Mapato reprit, en regardant fixement le bout de ses pieds nus, et en levant les bras comme pour mettre plus de douceur dans ses paroles :

— Ne te fâche pas, si je répète que tes richesses ne sont pas comparables à celles de Ya-ya et que ton nom n'a pas le prestige du sien. C'est donc un grand honneur qu'il te fait en m'envoyant vers toi, porteur de son bâton, demander pour son fils Ijéko la main de Djélaï, ta fille.

Yémoh allait ouvrir la bouche, non pour donner une réponse, la coutume dahoméenne exigeant qu'elle fût formulée dans quelques jours seulement, mais pour vanter les qualités, les vertus de Djélaï, et faire ainsi pièce au vieillard, mais l'astucieux Mapato le prévint.

— Ya-ya n'ignore pas, fit-il avec un clignotement rapide des paupières, que ta fille est en proie au courroux des fétiches et que la vindicte des dieux te poursuit, mais il se fait fort de les apaiser par des sacrifices nombreux et de généreuses offrandes.

— D'abord, huit jours avant le mariage, il offrira un bœuf à Obbatala, le dieu des visions, et une génisse à I-yangba, sa femme, qui est la maîtresse de la Bonne-Terre; il sacrifiera à Chango trois moutons et la récolte de six kolatiers porteurs de kolas mâles; aux féticheurs d'Elegbar il donnera deux béliers, deux boucs et trois coqs. Chakpana qui couvre de pustules le corps de ceux qu'il hait, et son frère Boukou qui les étouffe, recevront trois chèvres et deux gallons d'huile de palme. Il se chargera de nourrir pendant six mois tous les serpents sacrés du Dangbékoué; et le jour du mariage chaque féticheur de Widah recevra un chocoto de fine étoffe, un parasol brodé, et chaque féticheuse un pagne de coton et deux ceintures de cauris. Enfin, pour apaiser Ogoun, le plus irritable des dieux, il fera éventrer six chiens sous son arbre sacré, et enrouler des entrailles de poule à chacun des rameaux; même, si ses prêtres l'exigent, il sacrifiera un esclave afin que les danwés puissent manger son cœur.

Il se tut sans avoir dit un mot de la longue résistance du vieux Ya-ya au désir de son fils, ni de l'entêtement maladif de ce dernier.

Yémoh à plusieurs reprises fit : « Hoh! hoh! » qui veut dire : bien! bien! puis Owalo, le plus jeune des messagers, tira du fond d'un pagne une feuille de bananier qui recouvrait des kolas blancs; il les offrit à Yémoh qui en prit un et le mordit. Les trois hommes l'imitèrent, et un silence se fit, long, profond, au cours duquel on

n'entendit que le bruit des dents broyant la noix, et la triste chanson d'un aranran sur le palmier voisin.

Enfin ils se séparèrent, le père gardant le bâton jusqu'au jour où il donnerait sa réponse.

*
* *

Elle fut favorable, et la dot que Ya-ya devait compter à Yémoh, après d'interminables discussions, resta ainsi fixée : trois esclaves, un bœuf, six moutons, des pagnes pour toutes les mères de Djélaï et pour toutes ses sœurs, un chocoto pour tous ses frères, trois couffes de kolas, vingt têtes de tabac, et un bracelet fait avec des vertèbres de poisson, amulette précieuse qui a le don de faire cesser les discordes.

Au matin du jour fixé pour la noce, dès l'*adadji* qui est le second chant du coq, une éclatante fusillade réveilla tous ceux qui habitaient le salam du Dangbékoué.

Les hommes libres de race eoué que des liens de parenté ou d'amitié unissaient à la famille de Ya-ya vinrent à sa maison. Ils marchaient lentement dans les ruelles et ne rompaient le silence que pour se saluer :

— Oroun-ré! (As-tu bien dormi?)

— Odji-ré? (Es-tu bien éveillé?) ou se donner mutuellement la paix : « Alafia! »

La plupart étaient drapés dans des pagnes multicolores; d'autres, moins riches, portaient le chocoto; tous étaient coiffés de l'*akata*, chapeau aux ailes larges en feuilles de palmier; mais ceux-là seulement qui occupaient de hautes fonctions dans la ville (agorigans ou cabécères) étaient chaussés de sandales de cuir, et bien que le soleil fût encore caché derrière les mangliers des marigots, un esclave les précédait ouvrant sur leur tête un vaste parasol.

Arrivés sous la varangue de bambous où se tenait le vieux Ya-ya entouré de ses femmes, de ses fils et de ses serviteurs, ils faisaient l'akbé à tour de rôle, et les battements de leurs mains, les craquements de leurs doigts effaraient les poules qui commençaient à picorer dans les cours.

*
* *

Ils se formèrent en cortège, les jeunes gens devant, parmi lesquels Ijéko, le héros de la fête, les hommes mûrs au centre, et les

vieillards fermant la marche. A vingt pas en avant et sur les flancs s'avançaient des griots, les uns tirant de la flûte en bambou des notes perçantes, les autres soufflant dans des cornes de bœuf, ou frappant des tringles de cuivre; certains agitaient le *dcheckéré*, tambour de basque, en glissant de temps à autre le pouce sur la peau qui était une peau de caïman.

Ils ne s'accordaient pas entre eux, gênés par la marche dans la sente étroite jonchée d'immondices, qui dévale vers le salam des Forts où se trouvait la case d'Yémoh.

Cependant leur musique avait assez de mesure et de rythme pour permettre au cortège d'avancer en cadence.

Quand ils cessaient de jouer, les jeunes gens déchargeaient leurs fusils. Les détonations ébranlaient le village; un instant le ciel disparaissait caché par la fumée; puis, le nuage se dissipant, on apercevait, très haut dans l'azur, des vautours chauves qui planaient

Au seuil des cases des négrillons de tout âge écarquillaient leurs prunelles en battant des mains; ils étalaient, sans la moindre vergogne, la nudité de leurs sexe précoce, et les éclats de leur rire faisaient bomber et luire l'énorme hernie ventrale dont beaucoup sont atteints. Dans leur joie d'assister au défilé, ils reniflaient bruyamment; parfois leurs mères survenaient pour les moucher en leur pinçant le nez entre le pouce et l'index, puis d'un petit coup sec elles faisaient claquer la morve sur le sol.

Le soleil, affleurant maintenant la cime des palétuviers, allumait les couleurs éclatantes des pagnes et des parasols, scintillait dans les verroteries et le clinquant, donnait aux visages et aux bras nus les reflets de l'ébène, et ajoutait la gaieté de ses rayons au bonheur de la foule.

On allait chercher Djélaï dans la maison de son père, conformément aux usages dahoméens.

***

Yémoh était, avec les siens, sous sa varangue. Dans la case réservée aux femmes, Djélaï attendait que sa mère, l'i-yallé — maîtresse de maison, — en qualité de première épouse, vînt la chercher.

Une heure s'écoula en salutations et en alafias de part et d'autre:

après quoi tous les invités, ayant à leur tête Ya-ya, Yémoh et Ijéko, pénétrèrent dans la cour.

Au centre, pour les membres des deux familles et les plus importants personnages, étaient étendues de nattes fines, de celles que tressent si habilement les Egbas d'Abéokouta ; puis, çà et là, des peaux de mouton et de chèvre pour les autres.

Tout autour, attachés à des pieux, un bœuf, deux brebis et des poules amenés par les soins de Ya-ya et qui devaient servir au festin. Au fond de la cour, sous une toiture de palmes soutenue par des bambous, se trouvaient entassés pêle-mêle des ekbés remplis d'huile de palme ou de sésame, des calebasses pleines de poissons secs et des couffes d'où le riz, les ignames et les patates débordaient.

Quant tout le monde fût entré, des esclaves enlevèrent les nattes et les peaux, hommes et femmes firent le cercle et les griots s'assirent, prêts à sonner le tam-tam.

A ce moment Djélaï parut, accompagnée par sa mère et ses sœurs. Elle portait un pagne bleu frangé de rouge; un collier de vrai corail faisait trois fois le tour de son cou et retombait entre ses seins retenant une grosse agate; une boulette d'ambre tiraillait ses oreilles, et elle avait, au-dessus de chaque cheville, des bracelets de clinquant. Ses cheveux dressés en casque exhalaient une odeur rance d'egbo, qui se mêlait à la pénétrante senteur de l'atiké dont elle avait enduit sa poitrine et ses bras.

Ses pieds étaient nus, sans le moindre anneau aux orteils, et une grande joie inondait ses jaunes prunelles.

*
* *

Il y avait huit musiciens tenant entre leurs mains des instruments différents : le gbédou dominait; c'est un tronc d'arbre creux orné de sculptures bizarres ou obcènes, et recouvert d'une peau de chien; on le dénomme tabala chez les peuplades plus septentrionales, son nom varie d'ailleurs à Widah même avec ses dimensions et sa sonorité; un Krouman au torse de taureau et de taille athlétique maniait, entre ses grosses mains, une flûte minuscule en bambou, fort en honneur dans son pays. De Chonga dans le Bas-Niger, un indigène dont le front était tatoué de trois raies transversales, avait importé une guitare faite d'une noix de coco, d'une

peau de serpent et d'un manche enjolivé d'amulettes et de cauris ; il y avait deux Haoussas à la tête rasée, qui agitaient des tambourins entourés de grelots, et les autres étaient des Nagos faisant tournoyer, au bout d'une ficelle, des graines creuses où se trouvaient du sable et des cailloux.

Un cri plus aigu que celui des mouettes se disputant un poisson sur la lagune retentit, poussé par le chef des griots.

C'était le signal de la danse.

D'abord un homme seul s'avança par petits bonds dans l'enceinte. C'était un Taquoï du Nouppé, avec un croissant bleu sur chaque joue. Danseur de profession, il se vantait d'avoir fait les délices de la ville et de la cour chez le sultan de Sokoto.

Les deux bras étendus, les mains ouvertes, il pirouetta sur sa jambe gauche d'abord très lentement, en imitant avec ses lèvres le sifflement du python, puis sa vitesse s'accéléra au point d'être vertigineuse, tandis que le gbédou ronflait et que, frappant leur bouche avec trois doigts, les assistants faisaient : « Hou ! hou ! »

*
* *

Le Taquoï s'arrêta, et la grande danse, la danse populaire de la tribu, commença.

Hommes, femmes, filles se jetèrent pêle-mêle dans la cour. Ils suivirent d'abord le mouvement rythmé des tambourins, des harpes et des flûtes ; mais bientôt, la mesure se précipitant, les corps, sans se toucher, se trémoussèrent convulsivement ; tous ces pieds aplatis, à l'orteil déjeté, tourbillonnèrent sur le sol ; tous ces mollets d'une gracilité pareille s'entremêlèrent comme des fuseaux d'ébène que rehaussaient des anneaux de clinquant et de stras.

Par moments, une femme, qu'à sa poitrine tatouée d'un serpent on savait être une danwé, poussait un cri guttural et tout le monde s'arrêtait.

Les harpes et les tambourins ralentissaient leur jeu ; seules les flûtes plus stridentes grinçaient.

Alors, le buste tendu, les avant-bras fléchis et la paume des mains tournée vers les griots, la danseuse tantôt piétinait, tantôt se balançait en faisant craquer ses reins ; ou bien les jambes immobiles, raidie, la tête renversée, les yeux clos, elle dardait en avant son ventre et le projetait en arrière.

Une odeur âcre d'huile de palme et d'atiké flottait dans l'air, des vieillards debout contre la palissade frappaient leurs mains osseuses, des vieilles édentées balançaient leur corps décrépit et de petits négrillons, tout nus et la lèvre baveuse, se démenaient comiquement, avec, dans leurs regards d'enfant, un peu de l'hystérie maternelle.

Au milieu de la cour et face à Ijéko, Djélaï dansait, et cette fille de quinze ans dont l'ordinaire maintien était modeste, le geste pudibond, que la caresse d'un mâle n'avait pas encore effleurée, semblait en proie à la plus violente fureur érotique.

Le soleil atteignait le zénith. Sur la lagune en feu, les corolles des nymphéas, éclatant sous la rigidité des pistils, s'entre-bâillaient comme des vulves; au fond du bois, des gazelles pleuraient d'amour, tandis que les rayons en flèches d'or éventrant la terre pâmée, faisaient, dans les veines des hommes et les tiges des fleurs, bouillonner les sèves fécondes.

. . . . . .

*
* *

Il était un peu plus de midi. Sur un signal du vieux Ya-ya, les danseurs s'arrêtèrent. Des esclaves qui passaient, portant sur leurs bras noirs des viandes dégouttantes de sang, les gloussements effarés des poules dont les enfants tordaient le cou, le flamboiement des feux sous le hangar rappelèrent à tous que l'heure du festin était proche; des prunelles dilatées la gourmandise chassa la luxure; on entourait en se poussant la toiture qui protégeait les victuailles.

Des femmes découpaient la viande par morceaux menus dans des calebasses pleines d'huile de palme, y ajoutaient des patates douces, des quartiers d'ignames, du riz ou de la farine de manioc; elles y broyaient des piments rouges en quantité considérable et remuaient le tout avec des tiges de bambou.

On étendit à nouveau sur le sol les nattes et les peaux de chèvre, et les invités s'y assirent par groupes de cinq ou de six, conformément aux préséances. A chacune des tables ainsi formées, fut apportée une imposante calebasse d'où *l'obbé* débordait. Ils plongeaient leurs mains noires dans cette bouillie jaune et mangeaient goulûment avec des grimaces de singe. Ils échangeaient des facé-

ties ou des propos obscènes comme les paysans de nos campagnes dans les repas de noces, et ne s'interrompaient que pour boire dans des calebasses plus petites du *pitou*, — bière de maïs fermenté, — ou du vin de palmier.

Le soleil se couchait, empourprant les brisants de la barre, et la lune déjà se mirait au fond des marigots, qu'ils se gavaient encore.

*
* *

Les digestions bruyantes commençaient; quelqu'un proposa de les aider en reprenant les danses, mais Ya-ya fit claquer ses doigts, et, tout le monde se taisant, annonça qu'un illustre *akpalo* venu de Godomey allait parler.

Les hommes applaudirent en se frappant la bouche, et les femmes en heurtant leur poitrine. La joie de tous était grande. On aimait ces poètes errants qui vont de tribu en tribu, de village en village, contant des *alos*, expliquant des énigmes, ne tarissant pas de légendes ou improvisant des chansons avec accompagnement de guitare.

Il se leva et, après s'être comparé à l'aranran dont la voix si limpide et si gaie sous le ciel bleu s'endeuille au premier souffle de l'orage, il commença:

Comme l'oiseau à la gorge d'azur, hier je pleurai aux funérailles d'Apalou, sous les bentaniers d'Allada; aujourd'hui mon douroun (harpe) aura des sons joyeux pour chanter la beauté de Djélaï et le courage d'Ijéko.

. . . . . .

Djélaï! Djélaï! ne regarde pas avec obstination le bout de tes pieds nus;

Regarde plutôt dans le ciel les étoiles qui brillent, comme sur les manguiers les mangues mûres.

Tes paupières et tes yeux sont pareils.

Regarde la lagune qui frissonne à la brise; ton corps frotté d'egbo reluit comme elle,

Et comme les fleurs de ses rives, tu embaumes la nuit.

Ne parle pas dans les ténèbres, ni aux premières clartés du matin,

Car on dirait: « C'est l'aranran qui chante. »

Djélaï! Djélaï! Qu'Ifa rende tes flancs féconds,
Te garde des jumeaux et préserve tes couches. Djélaï! Djélaï!

. . . . . .

Ijéko! Ijéko! Le tronc du bentanier est robuste, et ses branches ne redoutent pas la tornade.

Tu es plus vigoureux que lui et ton bras ne craint pas l'ennemi.

Tu as la sagesse d'Obbat-ala, le dieu des Visions, la souplesse des lianes qui s'enroulent autour des tamarins.

Tu es fidèle à tes fétiches, respectueux pour tes ancêtres, et, bien qu'au seuil de ta vie, les vieillards t'écoutent avec joie dans les palabres.

Ijéko! Ijéko! qu'Elegbar, le dieu de la fécondité, mette en tes reins toute sa force amoureuse.

Et te donne une nombreuse postérité! Ijéko! Ijéko!

. . . . . .

Il s'arrêta et un frémissement d'admiration parcourut l'auditoire; les lèvres claquaient, sous les doigts osseux des « hou! hou! » s'élevaient, et les poitrines des femmes rendaient, sous leur poing, des sonorités prolongées.

Le silence se rétablit et l'akpalo improvisa un hymne interminable à la louange de Ya-ya d'abord, puis d'Yémoh. Il dit la gloire antique des deux familles que son imagination trouva le moyen de rattacher à celle de Tacoudonou, le fondateur du Dahomey :

— « Vos ancêtres, » clamait-il en prenant un air inspiré, « étaient avec ce prince — honneur de la race eoué — quand il vainquit le roi des Foys et sur son ventre construisit Abomey, la ville à double enceinte. »

Les convives trépignaient. On répétait en frappant des mains et sur un ton traînard ces paroles de l'akpalo. Le vacarme était tel qu'on n'entendait plus la plainte monotone des brisants, et que les chauves-souris effarées tourbillonnaient avec des cris aigus dans le ciel assombri.

Mais le calme se rétablit et le poète nago, venu de Godomey, en profita pour poser des énigmes aux convives.

Il en eut de plaisantes que les enfants eux-mêmes devinaient :

— « Quelle est la chose qui est bonne à manger et qui après avoir été mangée sert à manger et fait danser ? »

Tout le monde criait : « La calebasse! »

Il en proféra de grivoises qui soulevèrent des rires éclatants :

— « Quelle est la chose qui détone comme un fusil, sent plus mauvais que la poudre, mais soulage au lieu de tuer? »

Les hommes se tordaient, les femmes frétillaient des hanches, et les filles gloussaient comme des poules qui échappent au coq.

Cependant, fatiguées d'immobilité, des jambes s'agitaient, traversées par des crampes, des doigts nerveux couraient sur le gbédou, et les cordes des harpes lâchaient des vibrations étouffées. On soupirait après la danse.

La clarté de la lune épandue sur les cases se reflétait dans les prunelles, allumait les lourds colliers de verre et les bracelets de clinquant ; les marigots dormaient, bercés par le bruit de leurs rives ; et le murmure des mangliers, la plainte des brisants, le clapotis de la lagune, comme un soupir d'amour, montaient vers les étoiles.

Le bal échevelé recommença pour durer jusqu'à l'aube.

. . . . . .

. . . . . .

* * *

Il y avait plus de vingt lunes que Djélaï était entrée dans la case d'Ijéko et elle ne lui avait pas donné d'enfants.

Elle se lamentait, accusant les danwés de la poursuivre de leur haine, malgré les nombreux cadeaux qu'elles avaient reçus et les sacrifices faits à leurs dieux avant son mariage.

Désespérant de leur pitié, elle s'en venait, à la lune nouvelle, vers les prêtres d'Ifa pour leur conter sa peine, et implorer l'appui de leur divinité.

Elle leur apportait chaque fois trois poules noires et un gallon d'egbo pour la divination.

Conformément aux rites, ils oignaient d'huile de palme la poitrine d'Ifa, versaient le sang des poules, tandis que le plus vieux, en murmurant les paroles sacrées, jetait en l'air une poignée d'amandes, et les suivait des yeux dans leur chute. Hélas! ce qu'elles figuraient sur le sol indiquait toujours la colère de la déesse.

Découragée, Djélaï ne revint plus, et fréquenta le temple d'Elegbar. Elle suspendit au phallus le plus beau de ses bracelets,

un collier de corail et une boule d'ambre plus grosse que le poing.

Selon les recommandations des prêtres, elle se frotta les seins avec de l'urine de chèvre, porta pendant un mois une peau de serpent autour des reins, et tous les soirs répandit sur sa couche un peu de terre prise sous l'arbre sacré.

D'autres lui ordonnèrent de mâcher des noix de gourou dont le contact du Dieu aurait doublé les vertus amoureuses, et un marchand d'esclaves de la Côte des Dents lui conseilla de boire, en se levant, une infusion de feuilles d'orchidée.

Malgré tout, son ventre restait infécond.

D'autres lunes passèrent et elle fut classée parmi les femmes stériles du salam. Ses voisins et voisines ne lui parlaient qu'avec mépris, les hommes ne la regardaient plus, et, quand elle sortait dans le village, les enfants lui jetaient des pierres en l'appelant : a-gan (être de peu).

***

Depuis longtemps et tout en lui conservant dans sa case — selon les coutumes — sa place de i-yallé (première épouse), Ijéko ne la recevait plus dans sa couche et lui avait donné une *orégoun* (seconde femme).

Néanmoins, il était triste et sa tristesse faite d'un peu de pitié pour Djélaï et d'une crainte vague des fétiches dont il sentait la colère planer sur sa maison.

Il comblait les prêtres de cadeaux, s'attachant à amadouer ceux qui inspirent le plus de terreur.

C'est ainsi qu'il donna un bœuf aux féticheurs de Chakpana et de Boukou, et chaque soir, avant de se coucher, il répandait le sang d'un coq au bord de son tara pour apaiser Dangbé.

Bientôt tous les prêtres de la tribu connurent ses terreurs et abusèrent de sa pusillanimité pour s'enrichir à ses dépens. Ceux d'Égoungoun, surtout, qui commercent avec les âmes des morts, se montrèrent d'une rapacité sans bornes et d'une astuce inépuisable.

Ils s'enduisaient le menton de résine, y fixaient des plumes de vautour et, vêtus d'un ample manteau constellé de cauris, venaient, à la tombée du jour, lui signifier les volontés du dieu. C'était un couple de moutons qu'il réclamait.

Souvent, par une nuit sans lune, ils enveloppaient sa maison ; les uns, avec de longues perches, ébranlaient la toiture pour imiter le vol des Esprits malfaisants, les autres soufflaient dans des trompes, et à chaque silence, l'un d'eux d'une voix nasillarde disait :

— « Ijéko, c'est Égoungoun qui torture l'âme de ton grand-père et exige de toi un bélier pour la laisser en paix. »

Et un moment après :

— « Ijéko, c'est Égoungoun qui torture l'âme de ton grand-oncle et exige de toi ta belle chèvre noire. »

Tous ses ancêtres y passaient, et le lendemain Ijéko, affolé, conduisait au temple mouton, chèvre et bélier.

Les prêtres de Chango le menacèrent d'une pierre embrasée de leur dieu aux prochaines tornades, afin d'obtenir un esclave, dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices. Il donna le plus jeune et le plus laborieux de sa maison, mais se défiant d'eux, il réclama le cœur et le mangea, sûr d'être ainsi à jamais préservé de la foudre.

*
* *

Maintenant il se repentait d'avoir épousé Djélaï, cause directe de tous ses malheurs, mais certains jours, il la voyait si triste qu'il l'appelait dans sa couche pendant la nuit.

Or, cette année-là, au moment où les bombax perdent leurs feuilles brûlées par l'harmattan, elle se déclara enceinte. Ijéko y vit aussitôt une preuve de la clémence des dieux, et convia tout le salam à un superbe festin. Désormais, il ne passa plus ses journées à geindre et ses nuits à trembler, mais il allait joyeux par les rues, annonçant l'heureuse nouvelle aux voisins, recevant leurs félicitations bruyantes et leurs vœux :

— « Egno ! (c'est bien !)

— Egnouto ! (c'est très bien !)

— Y-ia alafia ! (que la paix soit avec la mère !)

— Omno alafia ! (que la paix soit avec l'enfant !) »

Puis, vers le soir, quand le soleil émoussait ses rayons, il jouait au *mangala* sous les acacias de la Place. C'était avec un bonheur sans mélange qu'il creusait dans le sable les douze trous, y faisait rouler les amandes de palme ou les graines d'atchou, et sa joie

débordait si, après un savant calcul, il parvenait à saisir les jetons de son adversaire.

Quant à Djélaï, son état la dispensant d'une bonne partie de ses travaux, elle promenait de case en case, pour se venger des commères, son ventre grossissant.

La plupart d'ailleurs avaient subitement changé d'attitude à son égard, mais certaines, persistant dans leur mépris, lui répondaient : « C'est de l'eau ! » Et d'autres plus méchantes prononçaient le mot terrible d'*abikou* (enfant mort-né).

Effrayée, elle recommença ses pèlerinages d'antan aux temples d'Elegbar et d'Ifa, ne comptant plus avec les prêtres pour que le fruit de ses entrailles ne fût pas abikou.

Un jour, en revenant du bois sacré, par une sente étroite que de hautes herbes couvraient, elle mit par mégarde son pied sur un serpent. Elle poussa un cri. C'était un sacrilège et le plus navrant des présages. Au même instant un ricanement éclata derrière les buissons ; elle entrevit des pagnes blancs de féticheuses, et il lui sembla que sur les arbres tous les oiseaux chantaient : « Abikou ! Abikou ! » Elle rentra terrifiée.

***

Le mois suivant, septième de la grossesse de Djélaï, à son retour d'une visite aux champs, son mari s'alita, la jambe gauche enflée. Il crut d'abord à la piqûre d'une mouche, et sa femme, jusqu'au jour, le frotta avec une pâte faite d'un mélange d'ekpo et de feuilles d'acacia.

Le lendemain, l'enflure gagnant l'autre jambe, Ijéko manda près de lui un Nago de Widah réputé sur toute la côte pour ses connaissances médicales et la dextérité de ses doigts.

Après avoir évoqué les fétiches, il déclara que Dangbé lui-même avait pénétré dans les jambes du malade sous la forme d'un dragonneau, dénommé par les Djédjis *adonto-blaka* (lien des braves) parce qu'il condamne à l'immobilité les plus robustes qand il les atteint.

Il ajouta que par des prières et des offrandes au Dangbékoué il fallait l'engager à sortir ; et lui-même, à l'endroit où il crut le reconnaître, ouvrit deux issues avec un tesson de bouteille ; il lui atta-

cherait, dans quelques jours, la tête avec un fil au bout duquel pendrait une boulette d'ambre, dont le poids l'entraînerait peu à peu au dehors.

Il ne sortit de la plaie que du sang noir.

Cependant l'enflure atteignait les cuisses, envahissait le ventre, et la peau en était à ce point tendue que de noir elle passait au rouge en s'écaillant.

Ijéko n'eut alors plus de doute sur la vraie cause de son mal, et, repris par l'épouvante des dieux, il fit ouvrir les portes de sa case à tous les féticheurs de la tribu.

Ils n'avaient pas attendu ce moment pour rôder, comme un troupeau d'hyènes, autour de la maison qu'ils savaient pleine de richesses. Ils entrèrent par groupes bruyants, couverts de leurs insignes, et, le long du tara, gesticulaient et se disputaient la confiance d'Ijéko en vantant la supériorité de leurs dieux.

Les féticheurs d'Obbat-ala, vêtus de pagnes blancs, lui pinçaient les narines et lui fermaient la bouche pour empêcher son âme de l'abandonner.

Les prêtres de Chango prétendaient qu'une pierre sacrée était entrée dans son corps et, pour la rendre inoffensive, lui tapotaient le ventre en invoquant Aïdo-Khouédo — l'arc-en-ciel.

Les serviteurs de Chakpana et de Boukou, découvrant des pustules sur sa peau, le frottaient avec de la graisse de requin.

Il y avait dans un coin, des prêtresses d'Odoua qui, sur un ton triste et lent, engageaient la Nature à se montrer plus forte que le mal; d'autres, autour de la case, frappaient des mains en cadence pour détourner l'attention des Esprits malfaisants.

*
* *

Ce fut au milieu de ce vacarme que, le huitième jour, Ijéko rendit l'âme. Aussitôt Djélaï, l'orégoun, et les cinq concubines poussèrent des cris déchirants en se labourant la poitrine; en même temps, de tous les salams de la ville arrivaient des pleureuses et, pendant que les prêtres versaient sur le tara le sang d'une poule pour ouvrir les portes de l'autre monde au défunt, on n'entendait que leurs sanglots et leurs lamentations.

D'autres féticheurs procédèrent à la toilette du mort en chantant :

« Ijéko, fils de Ya-ya, revêts ton plus beau pagne, ton plus fin chocoto afin que, dans le monde des âmes, nul n'ignore le rang que tu avais dans la tribu. . . . . .

. . . . . .

« Ijéko, fils de Ya-ya, prends ton poignard, n'oublie pas ton fusil, de la poudre et des balles pour que, dans le monde des âmes, on sache que tu fus un vaillant guerrier. . . . . .

. . . . . .

« Ijéko, voici du tafia, du riz, du poisson sec et des patates afin que, dans le monde des âmes, on ne te prenne pas pour un esclave ou un gueux. . . . . , ...

. . . . . .

On creusa sa fosse dans la case, à l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, et avant de quitter la maison, les féticheurs en arrachèrent la toiture de palmes en signe de deuil.

*
* *

Ils revinrent le soir du neuvième jour, déterrèrent le corps dont ils ne prirent que la tête, la déposèrent sur un pagne écarlate, au son des tambourins, en l'arrosant du sang d'un porc.

Dans la bouche hideuse où les vers pullulaient, les prêtres de Chango versaient du vin de palme et, se gorgeant de tafia, chantaient.

« Ijéko, nous avons entendu et compris tes paroles, les dieux t'ont bien reçu dans le monde des âmes, et pour cela, nous, leurs prêtres, sommes en joie.

« Pendant ta vie tu les comblas de largesses, tu étais toujours le premier dans leurs temples, tu ne ménageais pas les offrandes, et ne te montrais pas avare de sacrifices.

« Aussi nous avons entendu et compris tes paroles, tu fus le bien-reçu dans le monde des âmes. . . . . .

. . . . . .

Devant la porte, au son des flûtes et des harpes, les danwés coiffées de l'adounka esquissaient une danse sacrée, et les voisins accourus frappaient des mains en cadence. Quand l'aurore parut, à nouveau on enterra la tête, et tout le monde se retira.

*
* *

Pendant le mois qui suivit, Djélaï, pour se conformer aux coutumes, ne quitta pas la sépulture. Il lui était interdit de se laver, de se peigner et de changer de vêtements.

Accroupie dans la posture des pleureuses, elle passait ses jours à regarder ses ongles pousser comme des griffes, et la vermine grouiller sur son corps. Elle touchait à peine à l'obbé ou aux ignames saupoudrées de charbon que sa mère lui apportait.

Au matin du trentième jour, Mapato, Akoulou et Owalo, proches parents d'Ijéko, les mêmes qui étaient venus la demander pour lui en mariage, entrèrent dans la case, et, sans mot dire, l'entraînèrent sous la véranda de la cour.

Après avoir broyé des coques d'amandes sur le sol déjà jonché d'écailles d'huîtres, ils la firent s'agenouiller, et, sans égard pour sa grossesse dont le terme était proche, la flagellèrent violemment.

Ils la frappaient à tour de rôle, et à chaque coup lui disaient :

— Ijéko était-il bon pour toi?

— Était-il généreux? etc., etc., l'interrogeant sur toutes les qualités du défunt.

Elle devait répondre affirmativement sans proférer ni un soupir ni une plainte.

Mais cela n'était rien à côté du supplice qui l'attendait le lendemain, supplice que les lois barbares du Dahomey réservent aux seules veuves des personnages importants, plus heureuses encore que celles des princes et des rois, dont le sang doit couler sur la tombe de leurs époux.

Deux féticheuses lui lièrent les mains avec leurs pagnes blancs et la poussèrent dans l'appartement du défunt, où brûlaient, sur une lame de fer, des piments rouges, des feuilles sèches et des fruits épineux de datura. Suffoquée par l'âcre et irritante fumée, la malheureuse ne tarda pas à geindre, la poitrine brisée par la toux, et la face bleuie par l'asphyxie.

Les danwés couvraient ses plaintes en chantant :

« Qu'avec cette fumée s'exhalent de ton corps les dernières caresses de l'époux. »

Vingt minutes après on la sortit mourante, mais il suffit d'un peu d'air pur pour la rendre à la vie.

C'était la fin des pratiques purificatrices.

Le lendemain, dès l'aube, elle alla se plonger dans la lagune, peigna ses cheveux, les parfuma d'atiké, oignit sa poitrine et ses bras d'huile de palme, et revêtit un pagne de deuil.

Les prêtresses d'Ifa, après avoir dessiné sur ses pieds et ses reins les tatouages purificateurs, une corne de bœuf et un museau de chien, la conduisirent dans la case de Niagadou, le frère aîné d'Ijéko, dont elle devenait, dès ce jour, la femme et la propriété.

***

A la lune suivante, avant que le neuvième mois de sa grossesse fût révolu, elle accoucha d'un enfant mâle. Les matrones qui l'assistaient poussèrent un cri de terreur, et par trois fois hurlèrent le nom d'Elegbar, pour détourner les Esprits malfaisants qui rôdent autour de la case, à la naissance d'un abikou.

En effet, l'enfançon était si frêle, si menu, qu'on l'eût pris pour le produit d'une guenon. On ne distinguait pas ses yeux dans sa tête moins grosse qu'une noix de gourou; il ne vagissait pas, et sa poitrine minuscule se dilatait péniblement.

Pour sûr il mourrait avant l'aube.

Le soir même, la nouvelle se répandit dans tous les salams de Widah que Djélaï, la veuve d'Ijéko, venait de mettre au monde un abikou. Dans les cases les plus rapprochées, les femmes, pour préserver leurs rejetons présents ou à venir du mauvais sort que provoque toujours un pareil voisinage, suspendirent à leurs portes des amulettes bénites par les prêtres d'Ifa.

Plusieurs d'entre elles s'en vinrent à l'agore pour demander aux agori-gans l'application immédiate des lois dahoméennes, qui ordonnent la mort des nouveau-nés trop malingres ou mal conformés.

En souvenir d'Ijéko, et touchés par la désolation de Djélaï, Niagadou son nouveau maître, Mapato, Akalou et Owelo intervinrent auprès des féticheurs, et, grâce à de nombreux présents, sauvèrent l'enfant d'un brusque trépas.

***

Bien que maltraité par les dieux dans le sein de sa mère, l'abikou se cramponnait à la vie.

Ne l'avait-elle pas consacré à Odoua (la nature) en lui donnant le nom d'Odounko? Pour lui rendre Obbat-ala favorable, elle lui avait passé autour du cou un collier fait de grains de maïs alternant avec des prunelles de coq. Chaque fois qu'il prenait le sein, elle prononçait la formule sacrée que lui confièrent les prêtres :

— « Que Dada — patron des nouveau-nés — fasse dans tes entrailles couler mon lait plus rouge que du sang ! »

Et pendant son sommeil elle agitait une queue de cabri pour chasser les fétiches du mal.

Odounko atteignit ses cinq ans, et bien que plus chétif que les autres enfants de son âge, grâce à l'inlassable dévouement de sa mère, rien ne faisait prévoir qu'il fût condamné à une mort prochaine.

A mesure que ses chances de vivre augmentaient, Djélaï redoublait de ferveur envers les dieux, de générosités à l'égard des prêtresses et des féticheurs, ajoutant de nouvelles amulettes à celles qui couvraient son petit corps débile.

Elle imagina de mettre chacun de ses membres sous la protection d'une divinité spéciale.

En lui rasant la tête avec un tesson de bouteille, elle ne lui laissa qu'une touffe de poils en forme de croissant, pour marquer qu'elle était la propriété de la Lune. Pour consacrer ses yeux à Obbat-ala, elle lui frottait les sourcils avec un onguent acheté à ses prêtres.

La bouche appartenait à Chango, ainsi qu'en témoignaient deux raies bleuâtres tatouées sur le milieu des lèvres. Edoun, patron des jumeaux, affirmait ses droits sur les bras et les jambes par une dent de singe que soutenait un bracelet de fer. Ogoun avait la poitrine, Choudougou le ventre, et les prêtres d'Elegbar disaient la part de leur dieu en crachant chaque jour sur son sexe.

Malgré tout, quand vint le temps des amandes, Odounko se mit à dépérir. Il refusait la nourriture. Sa tête énorme, où ne se voyaient que les yeux, se balançait lamentablement sur son cou mince comme une calebasse trop mûre sur sa tige flétrie.

Alourdies par le poids de ses amulettes, ses jambes n'avaient plus la force de supporter son maigre petit corps; il geignait du matin au soir, sans discontinuer.

Alors Djélaï désespéra des dieux, et, ayant arraché un à un des membres de son enfant tous leurs fétiches, elle lui suspendit à

chaque bras une clochette qui, au moindre mouvement d'Odounko, mettrait en fuite les Esprits malfaisants.

Mais, tordu par le mal, Odounko, de l'un à l'autre crépuscule, demeurait immobile et la clochette silencieuse.

Aussi un matin, en se réveillant, Djélaï le trouva mort sur sa natte.

* * *

Les coutumes dahoméennes sont cruelles pour ceux qui trépassent en bas âge. Tout enfant mort avant quinze ans est considéré comme abikou et n'a pas droit aux funérailles.

L'enterrer avec solennité serait exaspérer la colère du dieu qui le frappa dans les flancs de la femme.

Pendant la nuit, un esclave emporta donc le cadavre d'Odounko très loin hors de la ville pour le jeter dans les broussailles.

Mais la loi féroce ne défend pas aux mères de suivre la dépouille de leur enfançon, d'autant plus chéri qu'elles l'ont vu souffrir et ont souffert pour lui, et de chasser par leurs cris les vautours et les gypaètes.

Aussi, tous les matins, dès l'aube, à l'heure où l'aranran jette dans les mangliers son chant mélancolique, Djélaï s'en allait vers la brousse lointaine, où gisaient les restes d'Odounko. Afin de dépister les génies malfaisants, elle prenait par les sentes étroites, zigzaguait en marchant, ou même revenait en arrière, quitte à se retourner au bout d'un instant.

Quand elle arrivait au buisson qu'elle avait marqué d'une pierre, le soleil était déjà haut dans le ciel, et tous les oiseaux chantaient. Elle les remerciait de charmer ainsi la solitude d'Odounko, et jetait aux quatre coins du bois des poignées de maïs et de riz.

Elle avait entassé au-dessus du fourré, dans les branchages, du bois mort, des raquettes de Barbarie, des feuilles aiguës d'aloès pour en interdire l'accès aux rapaces, qui continuellement tourbillonnaient dans l'air, s'abattaient impuissants et se relevaient en poussant des cris de colère.

Elle s'asseyait auprès du cadavre que les mouches et les vers dévoraient, et, sans se soucier de son horrible puantueur, sortait d'une calebasse les vivres destinés au repas du matin.

Elle en faisait deux parts, et, comme si Odounko eût été là, en

face, ou bien sur ses genoux, elle lui disait : « Prends ce morceau de poisson sec. — Mange cet akara. — Tu ne veux plus d'obbé ? »

D'autres fois, elle le grondait, ou bien lui contait des alos, lui posait des énigmes, lui chantait une mélopée, de celles qu'il aimait le plus, et avec lesquelles elle l'endormait jadis.

Souvent elle s'interrompait ; se rappelant qu'Odounko était mort, elle l'interrogeait sur le monde des âmes, lui demandait si les génies le traitaient bien, et si les Esprits des ténèbres ne faisaient point de mal aux abikous.

Et l'oreille tendue, les prunelles brillantes, elle écoutait.

C'était l'heure où le bois palpitait d'allégresse. Les bengalis chantaient dans les mangliers. Sous les feuillages immobiles, des palombes se baisotaient en roucoulant. Enivrés de pollen, de gros bourdons aux reflets métalliques heurtaient, de leurs fines antennes, les corolles des daturas, et des cétoines cachaient en ronronnant les ors de leurs élytres au fond des digitales.

Il y avait de longues couleuvres roulées parmi les asphodèles comme des colliers d'émeraudes. Elles dardaient leur tête fine et le diamant de leurs yeux vers les mouettes qui passaient toutes blanches dans le ciel tout bleu.

Pas un brin d'herbe, pas une fleurette des sentes qui ne cachât, sous son ombrage frêle, quelque minuscule hyménée, et la plainte des biches, le hululement des fauves mordus par le rut, arrivaient, comme un écho lointain, à travers les hautes ramures.

Djélaï allongeait la tête vers les proches clairières et souriait. Elle voyait son enfant, non plus le cadavre verdâtre harcelé par les mouches, ni même le pauvre abikou fléchissant sous le poids de sa tête trop grosse et de ses amulettes, mais un radieux petit être beau comme la lumière épandue sur le bois, souple comme les lianes autour des tamarins et débordant de force et de vitalité, comme les bentaniers dorés au soleil.

Les deux mains en avant, le cou tendu, elle retenait son haleine.

Le murmure des sèves dans les arbres géants, les soupirs de la terre travaillée par les germes, les palpitations des feuillages, les sanglots des gazelles, et le frissonnement des fleurs énamourées, tous les bruits mystérieux de l'heure ardente arrivaient jusqu'à elle comme la voix de son enfant.

Et cette voix disait :

— « Mame, ne pleure plus, les dieux sont bons et les abikous sont heureux dans le monde des âmes. Regarde cette fleur d'ayopa

balançant ses pétales d'azur sur ce buisson, c'est moi : j'habite sa corolle. Suis de l'œil ce ramier plongeant sous les cépées profondes, c'est moi : mon cœur bat sous son aile. Penche-toi vers ces physalis qui font des taches bleus dans l'herbe verte, c'est mon âme que tu verras. Cueille un de ces glaïeuls qui frôlent ton pagne quand tu marches, c'est mon âme que tu sentiras avec l'odeur de son calice. Elle se balance au vent du crépuscule, sur la tige des nymphéas, elle frémit au fond des asphodèles. Écoute l'aranran la nuit, dans les mangliers, c'est mon âme qui chante. Je suis partout où tu es, dans l'air que tu respires, sur le sol que tu foules, et, la nuit quand tu dors, je vole impalpable et joyeux dans tes rêves. Mame, ne pleure pas, les dieux sont bons et les abikous sont heureux dans le monde des âmes. »

Et Djélaï s'en revenait bien heureuse, en zigzaguant dans les sentes étroites, pour dépister les Esprits des ténèbres.

P. Vigné d'Octon.

LA PASSERELLE[1]

(Suite et fin.)

Deux jours après la catastrophe du ravin de Monthibert, il était seul près du blessé lorsqu'un coup de sonnette retentit à la porte.

Il y courut et se trouva face à face avec la femme de chambre de Gabrielle.

Il allait être dix heures du soir et la nuit était tombée depuis longtemps.

Vauloup n'en reconnut pas moins la soubrette.

— C'est vous! dit-il.

— Oui.

— Comme vous êtes pâle!

— C'est que j'ai marché très vite...

— Vous venez de là-bas?

— A pied et je ne suis pas bien remise. Joseph est là ?...

— ... Non; il est sorti pour demander un renseignement au médecin.

— Son maître va plus mal ?

— Non.

— Il souffre ?...

— Naturellement, mais peu de fièvre...

— Il faut que je lui parle !... Est-ce possible ?...

— Sans doute. Venez.

Vauloup connaissait la consigne, mais avait-il besoin de demander si elle s'appliquait à Florence !

Il marcha devant elle et, arrivé près de la porte du blessé, il poussa la jeune fille dans la chambre et la laissa seule avec lui.

Pourquoi revint-il presque aussitôt se placer auprès de cette porte, lui qui de sa vie n'avait jamais eu la pensée de s'occuper des affaires des autres, et qui eût rougi de les espionner ?

La femme de chambre s'était assise auprès du blessé et lui demandait avec empressement de ses nouvelles :

(1) Voir *La Lecture*, pages 46. 131, 196, 278, 363, 449, 544.

— Si vous saviez comme madame est inquiète, lui disait-elle. Elle ne vit plus... Ah! comme elle vous aime! Elle se défendait de toutes ses forces, mais à la fin l'ennui a triomphé de son courage et aussi l'indignité de l'autre...

— Et vous, Florence ?...

— Oh! ma blessure n'a pas de gravité... Il n'y paraît même pas sur ma figure. Tout est dans les cheveux; elle se cicatrise déjà! Madame m'a soignée comme une vraie sœur de charité... Elle m'a pansée avec une adresse! Quelle excellente femme et quel cœur d'or! C'est elle qui m'envoie!

— Son mari?...

— Il est arrivé hier soir à l'improviste et sans prévenir, comme toujours... Il était près d'onze heures. Alors il y a eu une scène terrible... Vous pouvez dire que la rupture du mariage a eu lieu à la suite de la rupture de la vieille passerelle!... Je crois bien que l'une sera plus facile à réparer que l'autre! J'étais dans le cabinet de toilette à côté de la chambre et madame m'avait dit à haute voix :

— Ne vous éloignez pas, Florence!

De son côté, monsieur m'a crié :

— Laissez-nous seuls ou je vous chasse!...

J'ai répondu : — Vous me chasserez, si vous voulez, mais je n'obéirai qu'à madame!

Madame a fait un signe de dédain et m'a dit doucement :

— Soit, éloignez-vous, puisqu'il le veut!...

La femme de chambre sourit :

— Je me serais bien gardée de lui obéir, dit-elle. J'ai fermé la porte à demi de façon à entendre et au besoin à voir tout ce qui se disait et tout ce qui se passait. L'entretien a manqué de cordialité, je vous en réponds. Dès le début il avait été très violent. Monsieur ricanait et triomphait du malheur qui nous était arrivé. Seulement il ne le trouvait pas assez complet. Il a eu des mots insolents et pleins de menaces qui ont excité l'indignation de la pauvre femme. Un moment elle s'est écriée :

— Vous êtes un assassin!

Et un instant après elle a ajouté plus bas et cependant avec la même fermeté :

— Et un lâche!

Florence conclut :

— Ah! si c'eût été moi!... Mais, vous le savez, elle n'est pas

faite pour la lutte. Presque aussitôt elle s'est mise à sangloter comme une enfant !

Pendant longtemps monsieur s'est répandu en invectives contre elle et contre vous sans qu'elle ait repris la force de lui répondre.

Il s'est vanté de la ruse qui lui avait permis de tout savoir.

Il paraît qu'il était à Monthibert au moment de votre première visite, le soir où je vous ai introduit près de madame.

Il s'est tenu dans la salle à côté du petit salon et, à l'en croire, il aurait entendu votre conversation d'un bout à l'autre.

C'est du moins ce qu'il expliquait avec une grande satisfaction et une sorte de vanité.

Et par moments, il s'interrompait pour se décerner des éloges :

— Ce n'est pas moi qu'on prendrait jamais sans vert ! Je sais me garder à carreau; il faudrait être plus fin que votre serviteur pour le duper. D'autres se seraient montrés et auraient jeté feu et flamme pour s'attendrir ensuite et se contenter de promesses ! Avec moi ça ne prend pas, comptez-y.

Il s'est étendu avec complaisance sur ses projets pour l'avenir.

Dans ses paroles il y aurait eu de quoi révolter un tribunal, car on ne traite pas les femmes comme cette brute se proposait de le faire.

D'abord madame ne sortirait plus de Monthibert, même sous la surveillance de l'abominable Grelu, et si quelque affaire la forçait d'aller à la ville, ce ne serait qu'accompagnée de son mari qui ne la quitterait pas d'une semelle. Il le jurait sur ce qu'il connaissait de plus sacré.

Florence observa :

— Je vous rapporte exactement ses termes.

Jamais — et il répétait deux ou trois fois : jamais ! — vous m'entendez bien ? — on ne recevrait personne, pas même le curé de la paroisse, car il est à propos avec certaines femmes de se défier de tout le monde.

Il était le maître de mener sa vie à sa guise, et quant à la femme, elle est obligée — de par la loi — de suivre son mari partout où il lui plaît de résider.

Sa résidence serait à Monthibert et pas ailleurs.

Il alla chercher un gros code qu'il a dû feuilleter souvent, car il était en fort mauvais état à certains endroits et, en tapotant sur son volume, il lut une infinité de passages pour bien établir qu'il avait tous les droits tandis que madame n'en avait aucun et de-

vait se résigner à l'obéissance la plus plate, et enfin il fit tant et si bien qu'elle perdit patience, se leva, pâle de colère, et s'emporta de nouveau.

Florence déclara.

— J'aurais voulu que vous fussiez présent. Je vous réponds que vous n'auriez pas été mécontent du spectacle.

Toute sa rancune ou plutôt sa douleur, amassée depuis cinq ans de mariage avec cet être vraiment haïssable, s'envola de ses lèvres.

— Assez, fit-elle. Je suis à bout de patience et à mon tour il faut que je vous dise enfin quels sont mes sentiments pour vous. Lorsque vous êtes venu non à moi, que vous connaissiez à peine, mais auprès de mon tuteur pour demander ma main, je sortais de pension. J'ignorais tout du monde et j'avais l'illusion que la sincérité, le désintéressement, la loyauté, étaient la règle tandis que la duplicité et le mensonge n'étaient que de rares exceptions. Je ne sais qui a pu vanter vos qualités à M. de Soubernon. Il y croyait. Je n'ai pas été difficile à persuader et je vous ai accepté pour ainsi dire les yeux fermés. Ah! comme vous m'en avez fait repentir! Au lieu de l'homme simple et bon que je m'étais plu à voir en vous, j'ai trouvé un être faux, louche, sans franchise, et dont le seul but, la joie unique, est d'amasser un argent dont il n'a pas besoin puisqu'il ne sait ni s'en faire honneur, ni l'employer à son bien-être et à celui des autres! J'ai trouvé de plus en vous non un compagnon dévoué, mais une sorte de maître et de garde-chiourme qui, pour je ne sais quelles lâches défiances et quels soupçons déshonorants, a fermé sa porte à tous en ordonnant à un être digne de lui de veiller sur sa maison comme sur les lapins de ses garennes! J'ai essayé longtemps de douter d'une pareille honte et de telles bassesses, mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Désabusée, je n'ai pas voulu manquer à la promesse que je m'étais faite de rester une honnête femme et de remplir les devoirs que j'avais acceptés, et je me suis résignée à la vie odieuse que vous m'imposiez et contre laquelle j'aurais pu m'élever. Je me suis renfermée dans ma retraite et vous n'avez entendu ni plaintes ni reproches... J'étais trop fière pour vous en adresser. Enfin, la coupe a débordé. Un camarade d'enfance, un de ces hommes au caractère élevé et loyal dont l'amitié honore, amené dans ce pays par le hasard, a désiré me revoir et son désir était légitime. Nous avons eu le même tuteur; nous étions du même âge et placés sous la même protection, par conséquent presque de la même famille. Il s'est pré-

senté chez vous! Vous l'avez éconduit, comme les autres, avec un mensonge, en lui disant que j'étais absente et vous lui avez fait entendre que votre maison, qui est aussi la mienne, lui serait fermée, comme à tout le monde.

M. de la Hautière objecta avec dédain :

— N'était-ce pas mon droit?

Mais on sentait qu'il n'avait déjà plus le même sang-froid.

Cette révolte le surprenait chez sa victime qu'il supposait domptée à tout jamais.

Il se rongeait les lèvres dans un accès de rage rentrée qui ne demandait qu'à sortir.

C'était visible.

On aurait dit qu'il allait se jeter sur madame et se porter aux dernières violences, mais je veillais et peut-être il s'en doutait car à chaque instant il jetait un coup d'œil oblique à la porte derrière laquelle je me trouvais.

Madame ne se laissa pas intimider par l'attitude de son mari.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et continua :

— Oui, c'est votre droit peut-être, comme aussi de ne rien me donner pour ma dépense personnelle quand je vous ai apporté plus de quarante mille francs de rentes...

— L'économie est une vertu.

— Soit! Vous ai-je jamais fait une observation à ce sujet? Cependant n'est-ce pas une honte et une humiliation pour moi de n'avoir pas de quoi venir en aide aux misères qui nous entourent et d'être contrainte de réduire mes aumônes à des sommes vraiment indignes de nous!... Peut-être me rend-on justice en sachant qu'il ne dépend pas de ma volonté d'agir autrement. Quoi qu'il en soit, j'étais résolue à tout endurer mais vos indignes soupçons m'ont exaspérée. A dater d'aujourd'hui nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre.

— Croyez-vous?

— Je quitterai cette maison pour n'y plus rentrer... Je fuirai ce lieu maudit où l'on cherche à faire périr ceux qu'on redoute, dans des embûches odieuses...

— Où irez-vous?

— Que m'importe, pourvu que je n'aie plus votre présence à supporter?...

— Vous rejoindrez votre amant?

— Je n'en ai pas, quoi que vous en puissiez penser... Je deman-

derai un asile à mon tuteur... Il a mal protégé mon inexpérience... Peut-être me défendra-t-il mieux à l'avenir!

— Il ne changera pas la loi en votre faveur.

— En est-il une qui puisse vous donner l'autorisation de me traiter comme une prisonnière et une recluse?

— Monthibert est assez vaste pour qu'on s'y trouve à l'aise!

— Peut être, mais pas avec un geôlier comme vous...

— C'est ce que les tribunaux décideront.

— Si vous voulez.

— Avec vos griefs, l'issue d'un procès ne serait pas douteuse. Monthibert est à moi. J'y fais les travaux qui me conviennent et j'en défends l'entrée à ceux qui me déplaisent... Tant pis pour eux s'ils violent la consigne. C'est à leurs risques et périls. En attendant vous ne sortirez pas... Vous êtes Mme de la Hautière et vous resterez Mme de la Hautière tant que vous n'aurez pas de plaintes plus sérieuses à faire entendre. Et vous n'en aurez pas, je vous le garantis! Entre nous il y aura toujours cette différence. Vous pouvez vouloir une séparation. Je ne vous en donnerai pas le prétexte. Moi, j'aurai peut-être des prétextes ou des raisons, mais cette séparation, je ne la voudrai jamais! Ce que j'ai, je le garde!

Il s'approcha de sa femme, tout près, la regarda de son œil jaune et bilieux, et conclut :

— Je suis jaloux sans doute, et je le prouve comme je l'entends. C'est un sentiment qui vous honore! La jalousie d'un mari n'a jamais passé pour un crime. Si vous croyez pouvoir faire varier cette jurisprudence, essayez. Je suis avare, je ne le nie pas. Aussi j'aurai toujours de quoi payer un avocat pour vous répondre!

Il est impossible de rendre l'ironie de sa voix, son regard venineux, la menace de ces paroles dont on ne pouvait se faire un grief contre lui.

Madame, effrayée de l'énergie cachée sous cette froideur apparente, se laissa retomber sur son siège en murmurant ces deux mots d'une voix éteinte :

— Le misérable !

Il eut un mouvement méprisant des épaules, un pli sarcastique aux lèvres, et il s'éloigna en disant tranquillement :

— Vous prendrez conseil de gens prudents et vous deviendrez plus raisonnable. Au revoir.

Il allait disparaître.

Elle se leva, exaspérée, et courut à lui.

— Tenez, fit-elle, je ne voulais rien vous dire. Vous vous êtes fait mon bourreau et vous venez me braver. Vous m'insultez en prétendant que M. Fréville était mon amant. Vous verrez par cette lettre qu'il n'en est rien, mais que je l'aime autant que je vous déteste et que je vous méprise!

Elle lui jeta à la face une lettre qui vous était destinée et qu'elle ne vous avait pas remise, le poussa dehors et ferma la porte derrière lui.

Il descendit lentement l'escalier, s'en alla dans le parc, au bord de la pelouse, à deux pas du perron, et je le vis, par la fenêtre, décacheter l'enveloppe et lire, sans se presser, les quatre pages de cette lettre.

Il eut le même mouvement des épaules et le même sourire glacial et dédaigneux ; il replia le papier, le mit dans son portefeuille, replaça le tout dans la poche de son veston avec son implacable tranquillité et se dirigea vers les communs.

La femme de chambre termina son récit en disant :

— Un instant après je le vis sortir en compagnie de Grelu dans la charrette traînée par la vieille jument blanche et prendre, à ce qu'il me parut, le chemin de la ville.

Florence avait fini.

Elle demanda au blessé :

— Que conseillez-vous à madame ? Un procès ?

— Elle le perdrait.

— Serait-elle donc condamnée à rester éternellement ce qu'elle est, une victime !...

— Pour rompre un mariage, il faut une cause... M. de la Hautière est un tyran odieux, mais hypocrite, fourbe, perfide, qui ne s'emporte jamais, qui n'use pas de violence... Il faut attendre, souffrir quelque temps...

— Mais alors, dit la jeune fille épouvantée, la vie de madame, déjà si triste, va devenir un enfer :

— Vous êtes près d'elle... Vous la soutiendrez...

— Il me chassera!

— Elle pourra fuir, se retirer chez son tuteur... Pourquoi suis-je blessé !

Florence dit :

— Vous l'enlèveriez ?

— Avec bonheur ! Elle abandonnerait sa fortune... N'est-ce pas tout ce que cet homme désire !

— Vous la connaissez mal ! L'argent n'est rien pour elle, mais sa réputation est tout ! Elle refuserait !... Et pourtant elle vous aime ardemment, uniquement !... Que ne l'avez vous entendue !

Il y eut un silence.

Vauloup risqua un œil à l'intérieur de la chambre.

Le visage de Florence exprimait un profond abattement. Celui du blessé n'était pas moins consterné.

On y lisait le découragement, la colère, le dépit de l'homme qui aspire à une conquête et s'en voit séparé par un infranchissable abîme.

— Que lui dirai-je? demanda de nouveau la femme de chambre.

— Suppliez-la de prendre patience, de résister à son ennui, à ses dégoûts, d'attendre... Dites-lui que je réfléchirai, que nous chercherons... qu'il doit y avoir un moyen...

— Mais, objecta Florence, s'il n'en existe pas !...

— Dites-lui, surtout, que je l'adore.

Vauloup avait fait un pas en arrière.

Deux minutes plus tard, il entendit la femme de chambre qui descendait l'escalier et prenait la porte de la rue qui se refermait sur elle.

Et alors il se redressa de toute la hauteur de son corps efflanqué et maigre comme celui d'un loup affamé dans les neiges, et avec un regard fixe de ses petits yeux enfoncés dans les broussailles de ses sourcils et tournés vers un point invisible :

— Il n'y a pas de moyen, pensa-t-il, de réunir ces deux êtres qui s'aiment! Et si j'en trouvais un, moi !

XIV

La femme de chambre de Monthibert n'avait rien exagéré dans son récit à Robert Fréville.

La scène qu'elle venait de lui raconter s'était même passée avec des détails plus odieux que ceux qu'elle avait retracés.

M. de la Hautière s'était montré tel qu'il était, cynique, glacial, sardonique et cruel, avec des raffinements d'hypocrisie qui le rendaient plus haïssable encore.

En quelques phrases où la loi et la civilité n'avaient rien à

reprendre, il avait fait comprendre à sa malheureuse compagne devenue sa victime qu'elle était pour jamais sous sa dépendance et qu'elle n'en sortirait que par un de ces éclats qui déshonorent une femme et donnent à son mari des armes redoutables.

Aussi. à dater de cette minute, elle tomba dans un état de prostration et de désespoir dont sa fidèle Florence fut épouvantée.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis la visite de la Parisienne à la maison du substitut, lorsqu'un jour dans une ruelle écartée de la ville elle rencontra Jacques Vauloup toujours au service de son bienfaiteur.

Le pauvre diable paraissait soucieux.

— Qu'avez-vous? lui demanda Florence. Ça ne va pas chez M. Fréville?

— Si... Seulement il se désole d'être enfermé chez lui et réduit à l'impuissance; quand il aurait un si grand besoin de liberté!...

— Il en a encore pour longtemps?

— Pour cinq à six semaines... Vous savez, les médecins, pour vous faire patienter, ils vous montent des bateaux... Ils parlent de quinze jours et on en a pour six mois!...

— La guérison viendra?

— Sûrement.

— Eh bien! mon pauvre Vauloup, elle arrivera trop tard.

— Vous dites?...

— Si vous pouviez voir madame, elle est changée à ne pas la reconnaître.

— Bah!

— Elle se désole, elle se désespère! Elle dit qu'elle voudrait être morte et ne sort pas de sa chambre.

— Malade sérieusement?...

Florence se toucha le front.

— Le mal est là, dit elle. J'ai peur qu'elle ne devienne folle. Elle ne voit plus que moi.

— Son mari?...

— Jamais. S'il allait de son côté, il serait mal reçu. Aussi il ne s'y hasarde pas. Du reste, plein de prévenances! A chaque instant il demande des nouvelles de madame comme s'ils étaient au mieux ensemble. A l'heure des repas il la fait avertir et la prie de descendre. On jurerait qu'il est le meilleur des maris. Ah! mon pauvre Vauloup, quel malheur!

Le braconnier haussa ses épaules maigres et pointues dans un geste de découragement.

— Qu'est-ce que vous voulez, ma bonne Florence! C'est un hypocrite fini, un ladre comme il n'y en a pas, un triste homme, mais on n'y peut rien.

— Il paraît.

— M. Fréville dit qu'il a la loi pour lui.

— Et il s'y connait! gémit la femme de chambre. Comment tout ça finira t-il?

Ils allaient se quitter. Vauloup revint et demanda :

— Votre joli patron, qu'est-ce qu'il fait ?

— Toujours le même train. Il s'occupe de ses comptes ; il se promène dans ses fermes. Les soirs, il erre dans son parc comme un fantôme. Il fait réparer le pont. C'est là qu'on le trouve le plus souvent. Il a adopté le quartier. Il y réfléchit sans doute à sa belle action et il doit se frotter les mains d'avoir si bien mené sa barque. Au revoir, Vauloup.

— Au revoir, mademoiselle Florence.

Le lendemain, vers six heures du soir, les habitués de la Régence étaient réunis dans leurs salles respectives, autant de clubs en réduction où les opinions se groupaient par catégories.

Au Cercle des Indépendants, on cartonnait paisiblement.

Dans un coin, un piquet à quatre; à l'autre, deux joueurs d'écarté ; au centre. un fumeur de cigarettes, sa verte près de lui, qui se plongeait dans la lecture des feuilles publiques.

Il s'interrompit pour demander :

— A-t-on des nouvelles du substitut?

Il serait superflu d'expliquer que l'affaire Fréville avait produit en ville l'effet d'un pavé dans une mare à grenouilles.

Pendant les huit premiers jours, la curiosité avait été surexcitée au plus haut degré.

On savait vaguement que le jeune et brillant cavalier avait été victime d'un accident, mais personne n'aurait pu dire où et quand il était survenu.

Migorel lui même, malgré sa ferme de la Cour aux Agnès. voisine de Monthibert, avait été longtemps dérouté et n'avait apporté jusque-là aucun renseignement à ses amis.

Vainement il avait questionné les paysans des environs.

Les acteurs de cette tragédie nocturne se retranchaient dans le plus profond secret.

Aucune indiscrétion n'avait été commise.

Après une foule de conjectures dans lesquelles on s'était naturellement occupé de Monthibert, le but ordinaire des promenades de M. Fréville, on avait fini par conclure à un simple accident de cheval et à une chute dont les conséquences étaient graves.

Le bruit commençait à s'éteindre et on s'occupait rarement de Monthibert, et du substitut et des la Hautière.

Migorel revenait à peu près seul de temps en temps à cet incident et c'était pour dire :

— Il y a un détail qui me rend rêveur. Pourquoi cet original allait-il prendre le train du matin, à quatre lieues de chez lui, à pied, le jour de mon déjeuner de la Grivaudière?

Le cerveau de Migorel travaillait énormément ce problème et à force de pas et de démarches, il commençait à entrevoir confusément la vérité sur l'affaire de la passerelle.

Il entra au moment où le lecteur de journaux posait sa question, et son arrivée excita un mouvement de satisfaction.

Tout le monde aimait ce brave garçon obligeant et joyeux et dont la face largement épanouie faisait plaisir à voir.

— Vous voulez du neuf, dit-il, j'en ai, mais un simple commencement, une trace, un fil pour nous diriger.

— Vrai!

— Vous allez voir. M. de la Hautière avait une passerelle dans son parc. Ça ne vous dit rien une passerelle, un pont, pour enjamber un ruisseau, un fossé, un saut-de-loup ?

— Après?...

— Cette passerelle s'est rompue et on a dû la refaire.

— Ces choses-là arrivent...

— Attendez! Le charpentier qui travaille pour moi en ce moment finit de la réparer.

— Eh bien?

— En examinant certaines pièces, il a reconnu qu'elles auraient pu durer des années et que si elles ont cédé, c'est qu'on en a scié quelques-unes en dessous... du moins il le suppose, dans le but de nuire à quelqu'un, naturellement...

— C'est une invention, Migorel?

— Non, c'est un fait!...

— Alors vous pensez?...

— Qu'il se pourrait que ce pauvre substitut se fût écroulé avec ce pont vermoulu!

C'était une piste.

Me Coquereau insinua :

— Alors il serait entré dans ce parc?

— Possible.

— Pour une femme?

— Sans doute.

— Laquelle?

— Il y en a deux à Monthibert, la maîtresse et la femme de chambre.

— Oh!

— Ne faites pas le difficile, cher maître! La brune Florence n'est pas piquée des vers, hé!

L'entretien fut coupé net par un bruit de lourdes bottes qui faisaient trembler l'escalier comme sous la charge d'un escadron.

— Diable! une invasion! s'écria Migorel.

Et toujours alerte, il s'élança sur le palier.

Là il se trouva nez à nez avec un maréchal des logis, rouge comme une tomate et haletant comme un soufflet de forge.

— M. le procureur, M. le juge d'instruction! demanda-t-il.

— Là, fit Migorel en désignant du doigt le compartiment des fonctionnaires. Qu'y a-t-il, Bérillot?

— Un homme assassiné!

— Où donc?

— A Monthibert.

— Quand?

— Cette nuit.

— M. de la Hautière?

— Lui-même.

Migorel était déjà rentré dans son cénacle.

— Vous vouliez du neuf, dit-il, en voilà et du soigné!

— Comment?

— M. de la Hautière a reçu un mauvais coup.

— Bah!

— Je ne suis pas prophète, mais je l'avais annoncé tout de même.

— Vous, Migorel!

— En personne, le jour du procès de Vauloup, vous vous en souvenez?

C'était vrai.

M. Laroche demanda :

— Alors vous supposeriez que ce serait... Vauloup?

Migorel protesta:

— Non pas! C'est absurde. Le pauvre diable n'écraserait pas un escargot... mais il ne manque pas d'autres braconniers dans le pays et le b...rave M. de la Hautière était exécré !

— Alors qui ?

Dix minutes plus tard on connaissait quelques détails sur l'événement.

Les fonctionnaires les avaient complaisamment communiqués aux indépendants.

M. de la Hautière n'avait pas paru chez lui dans la matinée, mais on ne s'en était pas inquiété. Souvent il s'absentait sans dire où il allait.

Vers trois heures de l'après-midi, Grelu, son garde, en faisant une tournée, l'avait trouvé étendu sur le talus de la pièce d'eau, à trente pas de la passerelle qui venait d'être rétablie.

Il était couché la face contre terre et la mort remontait à la nuit précédente éclairée par une lune magnifique.

Il avait eu la poitrine défoncée par une charge de gros plomb et la mort avait dû être instantanée.

Le coup avait été tiré à bout portant car les habits portaient une légère trace de brûlure.

Personne ne se souvenait d'avoir entendu la détonation ou ne voulait le dire.

Le vol n'était pas le mobile du crime car le mort avait conservé sa montre, son portefeuille bourré de billets de banque et son porte-monnaie.

Pas d'empreinte sur le sol des allées et venues du criminel.

Aucun indice qui pût le dénoncer.

Une grande pluie survenue dans la matinée avait effacé les dernières traces des visites du substitut à Fréville.

Pendant quinze jours les magistrats battirent le pays, se livrèrent à une foule de perquisitions et d'interrogatoires, arrêtèrent une douzaine de chemineaux et de braconniers et tinrent Vauloup au secret.

Les soupçons de la première heure s'étaient portés sur le pauvre diable mais il fallut le relâcher comme les autres, faute de preuves.

Aucun témoin ne put déclarer avoir aperçu Vauloup sur la route de Monthibert, tandis que pour sa défense il invoquait un alibi parfaitement établi.

Heure par heure, pendant la nuit du meurtre et les deux jours qui l'avaient précédé ou suivi, il donnait l'emploi de son temps.

Il ne restait qu'une lacune insignifiante entre le moment où il était sorti sans armes d'aucune sorte, d'une maison de la ville, et celui où il était entré chez le substitut, toujours immobilisé par sa blessure, pour y passer la nuit.

La bonne foi des témoins ne pouvait être suspectée et, Vauloup montrant une superbe indifférence devant les soupçons dont il était l'objet, force fut de le remettre en liberté.

L'assassin demeura inconnu.

L'instruction fut close.

Mme de la Hautière était veuve et libre.

XV

La jeune femme montra en cette grave circonstance la dignité dont elle avait fait la règle de sa vie.

M. de la Hautière, sans parents proches, avait fait stipuler dans le contrat de mariage que la fortune appartiendrait, à défaut d'enfants, au survivant des deux époux.

Il avait compté sur cette survivance pour rester le maître des apports de la jeune femme à laquelle devaient se joindre plus tard les biens beaucoup plus considérables de M. de Soubernon.

Aussitôt après l'inhumation de M. de la Hautière, elle renonça à tous ses droits sur la fortune du mort et les abandonna aux héritiers du défunt sur lesquels ils tombèrent comme une manne inespérée et bienfaisante.

Elle se retira chez son tuteur qui l'avait assistée dans ces tragiques circonstances et lui témoignait une toute paternelle affection.

Ce ne fut que deux ans plus tard que les habitants de Mortagne connurent le dénouement de ce drame mystérieux en recevant les deux lettres de faire part qui lui servirent d'épilogue.

« Vous êtes prié d'assister aux service, convoi et enterrement « de M. le comte René Louis de Soubernon, décédé en son hôtel, « rue de Varenne, 118, à Paris, dans sa soixante-seizième année, « muni des sacrements de l'église.

« De la part de Mme Gabrielle Duperret, sa petite-nièce. »

La veuve de M. de la Hautière n'avait même pas voulu inscrire le nom de son mari dans cette lettre.

Et quelques mois après :

« M. Robert Fréville a l'honneur de vous faire part de son ma-
« riage avec Mme Gabrielle Duperret, et vous prie d'assister à la
« bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le 16 courant, à midi
« précis, en l'église Sainte-Clotilde. »

Florence est toujours au service de sa maîtresse et toujours fidèle à cette aimable et douce femme dont elle a suivi la fortune.

Jacques Vauloup a quitté le Perche avec sa nombreuse famille.

Migorel assure tenir de bonne source que le braconnier est en Algérie, aux environs de Blidah où, grâce à une mystérieuse assistance, il a fondé un petit établissement de vigneron et de cultivateur en pleine voie de prospérité.

L'hôtel du comte de Soubernon, devenu la propriété de sa petite-nièce abrite deux amoureux qui s'adorent.

Aucun nuage ne troublerait l'azur de leur paisible existence si parfois une ombre ne passait sur le front de la jeune femme toujours gracieuse et toujours simple et bonne.

C'est lorsque sa pensée se reporte à la nuit du meurtre de Monthibert et à la fin sanglante de l'homme auquel elle avait apporté le bonheur et qui la traitait en victime.

Cette nuit l'épouvanterait si elle n'avait une foi aussi entière à l'honneur et au caractère du compagnon de son choix.

Il est de ceux dont il n'est pas permis de douter.

Si elle essaie de savoir par qui et comment elle fut délivrée, sa pensée se dirige vers le Sud, passe les mers sur ses ailes immatérielles, et s'arrête dans une oasis du pays des orangers, des palmiers et des lauriers-roses.

Alors, elle se demande :

— Lui, ce pauvre déshérité, meurtrier! Mais pourquoi?

— Par cupidité?

— Pas davantage.

— Par vengeance?

— Non!

— Par dévouement et par reconnaissance?

Et une voix secrète lui répond :

— Peut-être!

Charles Mérouvel.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Paul MARGUERITTE *La Tourmente* 241, 347, 401, 489
Charles MÉROUVEL *La Passerelle* 46, 131, 196, 278, 363, 450, 544

CONTES ET NOUVELLES

P. VIGNÉ D'OCTON *Djelaï* 481, 603

THÉATRE

Lucien DESCAVES et Maurice DONNAY *La Clairière*. 5, 98, 161, 256, 321. 425, 524

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

Dr FEUVRIER *De Paris à Téhéran* 26, 118, 227
Comte D'HÉRISSON *Journal d'un Interprète en Chine*. 64, 148, 179, 291, 382, 468

VARIÉTÉS

Alfred DUQUET *Le Bombardement de Paris* 81. 214, 302

POÉSIES

Emile GOUDEAU *Le Sentier du Souvenir* 448

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

AP La Lecture
20
L4
sér.4
t.8

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

47